

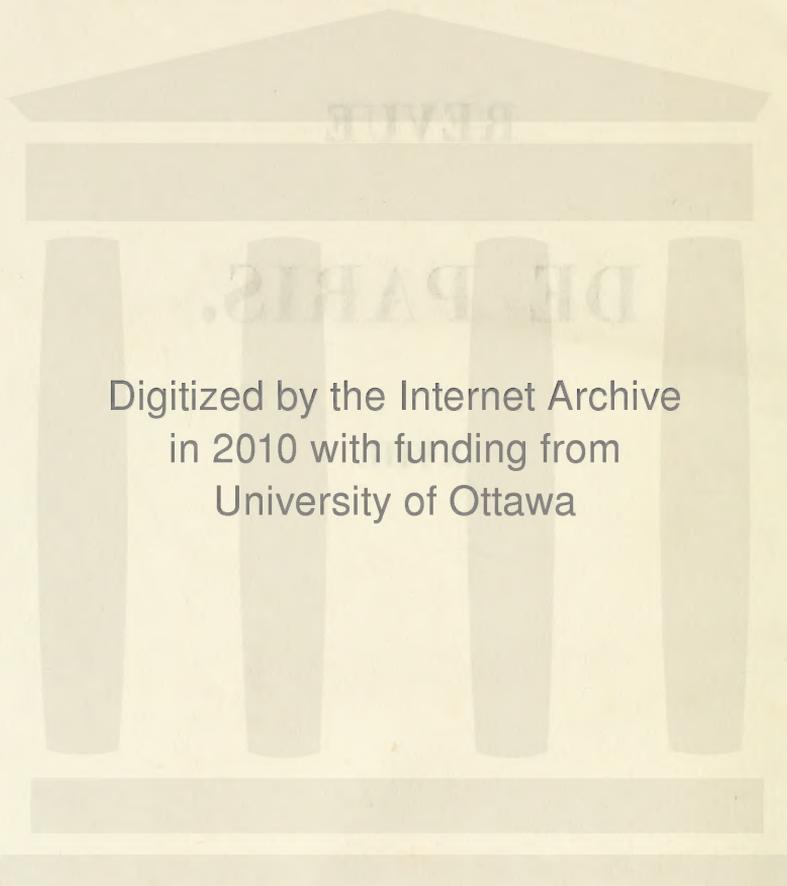






**REVUE**  
**DE PARIS.**

**XVIII.**



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

# REVUE DE PARIS.

---

*Nouvelle Série. — Année 1835.*

TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE DES FILLES SAINT-THOMAS, n° 47.

—  
1835.

REVUE  
DE PARIS.

TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

---

A. ÉVERAT, IMPRIMEUR,  
rue du Cadran, n° 16.

---

LA HOLLANDE.

PHYSIONOMIE

DES

PRINCIPALES VILLES.

AMSTERDAM. — LA HAYE. — BRÉDA. — SAARDAM. — HARLEM.  
BROEK, ETC.

Il existe un pays que la porcelaine, plus encore que la tradition, a mis à la portée de tout le monde, que les confiseurs mourent en sucre, et que l'Opéra-Comique vient de refondre en couplets; un pays grotesque et sérieux à la fois, où les maisons, quand le vent souffle, forment à elles seules un harmonica de clochettes, où la pantoufle d'une femme est un supplice, et la perspective, en fait de dessin, une superfluité. Là toutes les lignes sont en effet confondues, brouillées follement et comme à plaisir; les toits vous saluent, les balcons dansent, les ponts eux-mêmes grimpent en fusées sur les rivières et les monts de laque bleue. Ce

pays, où je ne sache pas que beaucoup voyagent, se trouve partout, tant il a voyagé lui-même, comme une molle oasis détachée de ses rives, depuis les missionnaires qui nous l'ont apporté les premiers, dans un pan de leur robe noire, jusqu'à M<sup>me</sup> de Pompadour qui lui a donné asile dans tous les boudoirs de Versailles. Les marchands de thé nous le transmettent plus cher et plus verni que jamais. Le père Alexandre, de Rhodes, jésuite, au sommaire de ses quatre Voyages en Orient, nous raconte de ce pays les plus belles conversions et les plus belles choses. Les mandarins y sont lettrés et les empereurs polis. Tout ce qu'un peuple enfant peut avoir de grâce et de badinage dans l'idée, de parfum naïf et d'indolence spirituelle, compose le génie de ce peuple. Ce peuple, on le voit par les seules *Lettres édifiantes*, n'en était pas moins destiné à recevoir un jour la parole sainte au bord du fleuve Jaune, comme une belle tribu d'Arabes, assise sur les grands sables. Il pouvait aussi se lever, au besoin, comme un seul homme pour la guerre, devenir grand au milieu de sa nature naine, apprendre de lui-même le secret de sa force et rester son maître, au milieu de ses futilités et de ses pagodes, pareil à ce Persan prêt à combattre et lisant encore le livre *des Roses* du poète Saadi.

Pourquoi donc n'est-il demeuré pour nous qu'un peuple de jouets et de chats bleus, un petit monstre mignon, digne au plus, mesdames, de vous faire du thé dans ses petites tasses, ou d'étendre sur vous son ombrelle de feuilles peintes? Pourquoi ne lui avoir pas tenu compte de sa constante immobilité, de sa noblesse de castes, de son imprimerie et de son commerce? Beaucoup savent-ils le nom de l'impérial ouvrier qui, trois cent trois ans avant Jésus-Christ, éleva cette fameuse muraille passée et repassée tour à tour par les fils de Genghiz-Khan et les Tartares? Orgueilleux et blasés que nous sommes, à peine consentons-nous à nous occuper des autres! L'aspect bariolé de ce grand royaume de Chine l'a calomnié de siècle en siècle; on a comparé son manteau impérial à un long carnet d'étoffes; ses petits chevaux, ses vers à soie et ses mandarins ont fait rire. Un peuple dont on rit, n'est-ce pas un peuple jugé?

A ceux qui ne consultent que la première impression du site, la Hollande, il faut l'avouer, offre un parallèle inévitable avec la Chine. Dussions-nous être irrévérens envers Grotius et le grand pensionnaire de With, nous proclamons cette vérité. Les fréquentes relations des Hollandais avec la Chine, leur besoin d'échanges, leur sympathie même de commerce et d'habitudes, tout, jusqu'à leur sol à fleur d'eau, dont la figure se rapproche de ces jardins flottans de Naukin, construits avec des radeaux de bambous, devaient influencer nécessairement sur l'aspect extérieur de cette contrée. Imaginez seulement entre ces deux peuples une immense distinction d'études. Le premier s'est arrêté à l'épiderme de sa nature, et n'a vu, pour ainsi dire, que son écorce; il a jeté imprudemment au dehors toutes ses richesses, il a doré ses robes d'empereurs et les portes hautes de ses villes; il a tendu de soie ses marchés et mis des grelots de perles à ses boutiques : sa vie folle, extérieure, avait besoin de soleil. La fée arabe, celle des *Mille et une Nuits*, prodigue d'annettes, d'ananas et de colliers, a dirigé l'élan de ce peuple; elle a jeté dans son tablier d'enfant les balles sonnantes, les pipes d'opium, les lanternes et les miroirs. Ce peuple, on le voit, a donc laissé couler sa vie au grand jour, mollement couché dans sa jonque, aux brises de ses beaux fleuves, laissant à ses femmes le soin du chanvre et du mûrier, et se renfermant lui-même avec complaisance dans sa lente et magnifique industrie. Admirable par l'éclat de ses couleurs, il n'a jamais eu de vrais peintres; ses doigts de sybarite tracent encore de petites fleurs sur la gaze. C'est un peuple vieux, par cela seul qu'il s'est arrêté lui-même dans sa croissance, un acteur grotesque et puéril qui se serre le pied depuis mille ans pour être joli. L'autre peuple, après avoir triomphé lui-même courageusement de son terrain, s'est mis à le peindre aussi, comme le premier. A son exemple, il a bariolé ses fabriques, ses digues et ses rames. Cet amour de l'or et de la soie qui perdit Tyr, il l'a ressenti comme le premier; mais, plus intérieur ou plus avare, il s'est renfermé avec ses richesses, comme l'alchimiste de Rembrandt; à peine l'a-t-on vu de temps à autre émailler la poupe de ses flottes et se répandre

en prodigalités de princes ; car une fois engagé dans cette lutte du sol contre l'Océan, il a compris qu'il fallait amasser pour vaincre, réserver pour soutenir. A force d'habileté et de patience, il en est venu à se faire un très-opulent et très-redouté seigneur, fort de grandes possessions coloniales, d'un honneur sévère et incontesté. C'est là son seul point de contact avec la Chine, que d'avoir été parfois et d'être encore curieux du *coquet* et du *joli*, tant les natures les plus robustes ont besoin du contraste des petites choses. Au milieu de cette âpreté de lignes dont s'enveloppe sa brumeuse physionomie, on est donc en droit de s'étonner qu'il ait du fard ; à voir ses hommes musculeux, on ne peut croire à ce grand amour de maisonnettes peintes et de joujoux. Ce point de contact avec le royaume de Canton vous paraît encore plus saillant lorsque vous quittez la Flandre. La Flandre, cette belle reine à la chape gothique, vous jette un long regard de tristesse, comme pour vous reprocher votre abandon. Qu'allez-vous faire, bon Dieu ! dans ce pays de collections japonaises, où tous les moulins ressemblent à ceux du signor della Manca, où les namaquas et les majors chinois de Batavia sont sous des cloches de verre ? Ce marquisat d'Anvers, qui s'étend majestueux à votre droite, semble vous crier : « Arrêtez ! » Adieu les monumens de la vieille foi catholique et espagnole ! adieu les églises, les portiques et les chapelles ! adieu ces prodiges anciens de Gand la superbe, dont les catafalques pompeux sentent l'Espagne ! Adieu Ypres et Louvain, mariant leurs fleurs de pierre ; Bruxelles grise et sombre, avec ses deux tours de Sainte-Gudule ! Tout cela va faire place à ce culte aride et froid, ce culte vide et nu qu'on appelle la Réforme. Plus de ces clochetons d'ardoise, aux flèches moscovites ; plus de ces cathédrales en marbre noir et blanc, aux confessionnaux de bois, ornés de statues d'apôtres. Vainement, hélas ! et partout vous chercherez ces grandes nefs, ces pieux débris, ces archanges. Que Dieu vous protège, pèlerins ingrats qui nous quittez !

Au premier coup d'œil que vous jetez sur la Hollande, vous êtes forcé vous-même de convenir que ces envieux qui vous crient : *Raca !* pourraient bien avoir raison. Vous faites dix lieues mor-

telles par les bruyères, sans trouver autre chose que de chétifs hameaux, des cabarets grisâtres et d'exécrables pataches, décorées du nom de calèches. La nature du pays, jusqu'à Breda, se ressent encore du territoire brabançon : seulement aux lignes veloutées du paysage, aux couches fauves des sables, à cette lumière onduleuse et molle des fonds, vous présentez les prairies de la Hollande. L'alignement exact des maisons de Breda et leur couleur d'un rouge de brique donnent à cette ville l'aspect d'un vieux plan sale, froissé dans la poche d'un lausquenet. Depuis Groot-Zundert vous voilà déjà fait aux passeports et aux tambours. Au lieu d'une lourde avant-garde néerlandaise, on est tout surpris de trouver des figures blondes et jeunes à ces douaniers militaires d'un nouveau genre, inspecteurs alertes, qui vous demandent le permis du prince d'Orange, en vous offrant des cigares. Ces élégans Bataves sont loin d'avoir conservé la tradition des bottes à chaudron, du tricorne et des épaisses moustaches qui distinguaient leurs aïeux, aux victoires d'Ekeren, près Anvers ; d'Haastel et de Gibraltar. Un visa de M. Lehon suffirait pour vous compromettre à leurs yeux, la Belgique n'ayant aucun droit et aucun pouvoir, à partir de ces limites. Quant au soldat hollandais, proprement dit, il m'a semblé créé avec prédilection par la nature pour toutes les tribulations du port d'armes. J'en ai vu sur l'esplanade de La Haye, jambe levée pendant cinq secondes, immobiles et résignés ; la sueur perlait le front de ces patiens conscrits !

Nous avons fait d'avance nos adieux aux grands monumens ; hâtons-nous de dire que le seul et le plus beau fleuron gothique de la Hollande est à Breda. Dans la chapelle de la Vierge, autrement nommée le chœur des seigneurs de Breda, vous découvrez ce vénérable et saint monument des Nassau : c'est le mausolée en marbre blanc d'Engelbrecht II et de sa femme, Limbuge de Baden. Henri, comte de Nassau et neveu du mort, fit ériger ce tombeau que la tradition, on ne sait pourquoi, attribue à Michel-Ange. Sans vouloir établir une controverse facile, au sujet de ce grand *tailleur de pierre*, nous devons dire que l'élégance et la finesse du ciseau combattent aisément cette supposition. Ce chef-d'œuvre

serait plutôt de l'école de Jean de Bologne. C'est, nous le répétons, le seul monument gothique de ce grand royaume des prairies et des canaux. Il projette l'ombre colossale de ses statues sur un pavé protestant, tout poudreux de craie et d'ordures. Il n'existe pas, à notre sens, en Italie, un mausolée plus noble et plus beau. Cette mort vaniteuse et castillane s'est entourée elle-même de ses hochets et de ses armures; son haume, ses gantelets, son épée, figurent pièce à pièce et taillés en marbre sur une table longue, que soutiennent quatre Atlas. Si le travail de cette armure est d'un incroyable fini, les quatre figures agenouillées du *genou droit* sont à elles seules des chefs-d'œuvre. Il n'y a pas, au reste, de parole humaine qui puisse dire la tristesse de cette église de Breda (on la nomme la vieille église). Le culte protestant l'a bourgeoisement entourée, du côté du chœur, d'une grille de cuivre doré, luisante et polie comme la plaque d'un *taylor* de Londres. Son abandon misérable et sa profanation réelle font saigner le cœur. C'est une église blanche et nue, mal pavée par des tombes dont les armoiries sont en relief, et dont on a d'ailleurs fort souvent retourné les pierres. Les charmantes sculptares des chapelles qui entourent la nef ont beaucoup souffert; la plupart de ces Nassau priant sur leurs coussins de plâtre et leur large épée traînant à terre, sont sans bras ni tête; les femmes, au grand voile de bandelettes blanches, ont été plus respectées. Les arabesques du chœur se ressentent encore de l'incurie habituelle aux protestans, fermiers profanes de ce temple; elles ne sont jamais lavées ou passées à l'éponge, ce qui est à coup sûr un grand oubli en Hollande. Ce sont, pour la plupart, des figurines moqueuses et satiriques, impudentes de naïveté et ressemblant à ce *Manncken* si dévergondé et si connu de Bruxelles. Des anges, des acanthes et des figures d'animaux, pareils à ceux de l'Apocalypse, font de ces stalles d'abbés un délicieux pendant à celles de Westminster.

A partir de là et à passer le seuil de ce temple, vous ne trouverez plus de statuettes ni de chapelles; c'est ce qui explique le profond mépris des antiquaires pour les édifices et monumens de la Hollande. Le plus souvent, en effet, vous rencontrez, à l'en-

trée des villes, une tour de forme carrée, munie d'une horloge à quatre cadrans, et coiffée, comme Sancho, d'un bonnet de magicien; cela va toujours ainsi, et en augmentant, jusqu'au fond de la West-Frise. La façade de ces tours est ordinairement décorée des anciennes armes de la ville; les lions de Hollande y sont peints ou sculptés de la manière la plus grotesque du monde, et toujours avec la devise : *Je maintiendrai.*

Presque toutes ces constructions portent le chiffre 1667. Ces barrières et ces portes manquent ordinairement d'aplomb; elles ont des carillons mélancoliques beaucoup moins enchanteurs que ceux d'Amsterdam, qui exécutent journellement les plus belles sonates de Léo et de Durante. Les églises de Hollande n'ont guère plus de style et de relief que les portes des villes; leur voûte consiste en charpentes grossières et lourdes; les pierres sont grises et sans nul effet; les clochers seuls ont quelque chose de svelte et d'étrange, vus à distance avec leurs couronnes de fer et leurs bourrelets à jour sur un ciel pesant et grisâtre. En général, cette architecture hollandaise aux ordres mêlés, aux couleurs sales ou tranchantes, fatigue l'œil sans aucun profit pour l'ensemble; elle est disgracieuse et uniforme. Il semble, en vérité, que l'architecture de ce pays consiste en moulins, à voir leur inépuisable variété! Par les villes, par les canaux, le casque pointu de ces singuliers géants, se fait jour, tantôt luisant et plat comme l'armet de Don Quichotte; et corsés d'un chaume aussi fin qu'une cotte de mailles; d'autrefois, vous les voyez dorés à l'axe comme des navires, ornés de roseaux, peints en vert, avec des colonnes, des péristyles et des arabesques. Il y a des moulins royaux, des moulins d'enfans, des moulins de stathouder, des moulins de meuniers et des moulins de bourguemestres. Ces grandes ailes tournantes au milieu de plaines vertes ou d'eaux blanchâtres, réveillent à elles seules, de leur sifflement aigu, ce vaste silence à peine troublé par le froissement de la baxque contre les saules ou le mugissement des bœufs. La Hollande a revêtu sa robe nouvelle; l'herbe, qui depuis l'automne s'était cachée sous la glace, commence à lever ses têtes pointues au-dessus de l'eau; cette plaine, qui était jadis un lac, déroule ses bords velus

et recouvre sa couleur. La *schuyt* (1) glisse mollement sur l'eau, charmante et légère, avec son dôme semé d'écailles de moules, tiède encore de son atmosphère de tabac, et suivant le trot du *het jagertjen* qui fait lever pour elle le pont d'Harlingen, en détachant la corne de bœuf suspendue à son épaule. Après les pêcheurs de Dordrecht, aux culottes de laine blanche, voici déjà venir les Frisons à fine dentelle, aux longues boucles d'oreilles, luisantes comme des reliquaires; leurs visages éclatent de l'incarnat hollandais de Mieris. Ce paysage aux terrains de cendre, ces saules, ces frémissemens légers de l'eau, vous bercent malgré vous d'une indécible rêverie. Seul et couché, pour quelques *stuyvers* de plus dans l'intérieur de la barque, vous admirez ce long tableau de genre, souvent trop parfait et trop fini, toujours vaporeux et suave dans ses reflets. C'est surtout au soir, et à la clarté tremblante de la lune, que cette nature, doucement voilée, épand autour de vous son prestige de mystérieuse fraîcheur. Aux premiers rayons de l'astre limpide, les brouillards eux-mêmes se fendent comme un blanc réseau; la ligne de ces chemins plats encadre la plaine aux huttes qui s'allument; ses lointains sont mobiles et tachés d'ocre comme dans les fonds de Vandermeer; la lune pèse encore sur sa couche de nuées. Peu à peu, l'harmonieuse tristesse de ce tableau s'est accrue, la lumière argente lentement ces grandes eaux, ces pavillons d'ardoises, ces voiles et ces beaux cygues qui voyagent deux à deux sur la rivière de l'Yssel. Pour interrompre la monotonie du rêve, la route va crier au loin sous le poids de petites voitures rechampies d'or et d'argent comme les *caratelle* de Naples; peut-être encore un enfant conduisant ses trois chiens au galop, troublera, de ses coups de fouet, votre solitude. Je ne puis dire si cette solitude est du bonheur; mais c'est, à coup sûr, l'anéantissement de toute pensée.

La première maison hollandaise ou chinoise que nous aperçûmes était à Dordrecht, nous venions de passer ce fleuve sale et triste du Moërdeick, aux flots moutonnans, si bien reproduits

(1) Barque avec laquelle on fait environ par heure un mille d'Allemagne.

dans les tableaux de Backhuysen. En vérité, jusque-là, vous auriez trouvé, comme nous, le pays bien plus anglais que chinois, à voir ces petites briques sur lesquelles on roule comme sur les chemins makadémisés de Londres; les jolis terrains verts, peuplés de vaches et de chevaux; les barrières, les enseignes peintes. L'entrée de Dordrecht même, ce port animé et commerçant, avec ses jalousies et ses femmes cachées par les pots de fleurs de leurs fenêtres, nous avaient plutôt rappelé Plymouth aux frais prospects, au sable fin et doré. Nous venions de constater, au *Lion-d'or*, un vin détestable et une superbe horloge en carton, puis encore un tableau représentant la trop célèbre inondation de 1421, qui détacha cette ville du Brabant, en submergeant soixante-douze villages.

Les trois fenêtres de l'auberge donnaient sur la Meuse; une jetée raide, avançant en forme d'estacade sur le fleuve, conduisait à cet horizon, ou plutôt à cette draperie de maisons originales. Entre toutes les autres, je distinguai, sur la gauche, celle dont je veux vous parler. Elle était flanquée d'un pavillon à écailles grises, orné, sur sa devanture, de soleils à rayons d'or; les volets, étaient semés d'oiseaux du dessin le plus baroque et le plus tourmenté. Pour la maison, sa façade était d'une couleur approchant assez de la lie de vin; les fenêtres de marbre noir, le perron de granit vert; en guise de girouette, elle portait quatre figures à cheval, que je présentai devoir être les quatre fils Aymon. Ainsi posée, et resserrée par la lisière du canal, elle n'en possédait pas moins un petit jardin d'abbé, avec des arbres peints en rouge et en blanc jusqu'à la hauteur des premières branches; de petites allées et de petits dessins faits au râteau. Au milieu de compartimens d'un sable rouge et noir, l'œil distinguait d'énormes coquillages apposés en forme de roches, ou bien encore de grosses perles de verre de toutes couleurs, annexées comme des oranges, à l'aide d'un fil d'archal. Un yacht, oblong en forme de coco, yacht luisant et vermillonné, était amarré entre les roseaux du bord. Le silence du lieu était profond, je me croyais vraiment sur le canal impérial de la Chine; tout ce que les contes de fées ont de petit, les *festons* et les *astragales* de Boi-

leau n'étaient rien près de cela... Les ifs, taillés en éteignoir, nous regardaient; les bergers de plâtre peint, et les chiens, aux yeux d'émail, avaient l'air de nous narguer. Au lieu du mandarin que nous attendions, apparut bientôt une longue femme, raide, sèche et gothique, dont je ne pus voir que le visage et le bout des doigts; elle était vêtue d'une belle étoffe à fleurs éclatantes; sa coiffe consistait dans un madras empesé, monté sur un moule à cornes, dans le genre de ceux du temps de Charles VI; elle avait en main un instrument singulier, une grosse seringue. Quelqu'un me dit que son costume était celui des femmes de Molqueren; dans ce costume, elle n'avait ni hanches ni gorge, et ressemblait, à s'y méprendre, aux fées grotesques des contes de Perrault. Ayant mis bientôt sa seringue en jeu, elle lava le toit aux tuiles vernissées, concurremment avec une pluie très-fine qui semblait l'aider dans cette fonction. L'arc-en-ciel qui parut alors, — un arc-en-ciel est chose rare en Hollande! — disparaît de tons étranges cette grande figure de mascarade, la dame agitait son balai peint en lilas avec des guirlandes, après avoir déposé sa seringue contre la sabottée de la maison. Je ne saurais peindre l'étonnement naïf dans lequel m'avait jeté cette contemplation curieuse. Rien au monde ne me parut jamais plus extravagant que cette femme si simple, et plus inouï que cette maison! Chaque *trekschuyten* qui glissait sur l'eau avec sa hutte allongée et sa proue à filets jaunes, le son du cornet de poste annonçant le conducteur, le bruit des moulins et les clapemens de l'eau arrivant aux pilotis de la jetée, me distraient à grand'peine de ce spectacle; je n'étais plus à Dordrecht, mais à Ho-Nan.

Cet aspect bâtard et contrefait des maisons s'efface bientôt devant la physionomie des villes. Entre toutes les autres, nous précisons Amsterdam et La Haye, quittes à placer Rotterdam dans la demi-teinte. Amsterdam, à cette heure, est, sans nul doute, le plus beau centre du commerce et de l'opulence batave. La fameuse allégorie de Weynings sur la mort de J. de With représente merveilleusement Amsterdam. C'est le combat d'un cygne défendant contre un chien sept œufs, sur lesquels sont écrits les

**noms** des Provinces-Unies. Depuis Weynings, le chien belge a renversé impunément cette corbeille d'œufs ; mais le cygne étend toujours sur Amsterdam ses ailes blessées et saignantes. Il couvre ce qu'elle a encore d'industrie, de patriotisme et de souvenirs. Étrange ville que celle-ci, agitée par tant de secousses, hospitalière à tant de religions et de cultes, obscurément illustre, malgré ses hommes de génie, ses grands peintres et ses poètes, tout émue encore et toute froissée de ses dernières luttes, même après les victoires théâtrales de Louis XIV ! Ville immense, voilée, inconnue, à l'égal d'une ville indienne, où tout ce qui marche a son but d'argent caché à tous, son projet et sa pensée ! Ville où se sont réfugiées et les habitudes et la bourgeoisie de la Hollande, la foi chrétienne chancelante et le judaïsme à côté de la réforme ! Ville paisible, heureuse et dormant à l'ancre aujourd'hui comme son vaisseau, demain révoltée, la parole haute ! Tumultueuse autant que Venise est triste, austère comme Rome et riche comme Londres, dont l'artillerie a tonné partout, jusque sur les mers du Nouveau-Monde, et à qui le nom de première bourgeoisie de l'univers demeurera toujours concédé, à défaut de celui de république !

Composée de tant d'éléments divers, protestante, chrétienne et juive, même à cette époque d'apathie religieuse, comment Amsterdam ne serait-elle pas une ville unique, une expression spéciale et grande de l'histoire et de la société hollandaise ? Même avant 1806 et son roi Louis Napoléon, quelles vicissitudes n'a-t-elle point subies, quels n'ont point été ses ressentimens et ses colères ! Arrogante envers Louis XIV, le plus irascible des rois, elle publie de satiriques pamphlets contre ce prince, avec la folle témérité d'un mousquetaire écrivant contre l'état. Au milieu de ses défaites, elle trouve moyen de s'envelopper d'une mer nouvelle, ainsi que Leyde et ses alentours ; elle amasse dignes sur dignes, navires sur navires ; Ruyter, ce Turenne des armées navales de Hollande, s'illustre bien avant Russel en nous brûlant des vaisseaux. Ce temps de demi-lunes et de contrescarpes, où les historographes eux-mêmes sont obligés de monter à cheval au grand

soleil, et Fagon de suivre son maître à petites journées, est la plus belle période d'Amsterdam; car Louis XIV rebrousse chemin à ses portes. Pendant que Boileau célèbre en vers durs la prise des villes de Flandre, le prince d'Orange, âgé de vingt-deux ans, jeune et enflammé comme un de ces héros des apothéoses de Jordaëns, venge de leurs défaites Utrecht et Gueldres; Amsterdam se trouve affranchie de la conquête. Elle reprend ses peintres, ses ouvriers, ses poètes. Ruysdaël et Berghem retracent ses jetées, ses bois épais et ses fleuves. Le vieux Rembrandt avait peint sa garde de nuit; Vanderhelst esquisse magnifiquement ses banquets de capitaines et de compagnies bourgeoises. Dans cette ville, et à cette époque, tout est pompeux, tout, jusqu'aux carrosses, de forme espagnole, dont le poids broie le pavé, et desquels ressortent de volumineuses perruques de baillis, celle entre autres de Grootenhuys, qui, par amitié pour le poète Vondel, veut bien ne le condamner qu'à une amende de 500 florins pour sa tragédie politique de *Palamède*. Ces grands bassins, à l'instar des docks anglais, vastes hangars de toutes les richesses du globe, regorgent de tous les trésors du Japon; la chambre des bourgmestres fait sculpter elle-même, avec beaucoup d'art, et à prix d'argent, les panneaux de son sénat et les manteaux de ses cheminées. A voir le yacht de *la ville*, aux rames dorées, aux rideaux de pourpre brodés aux armes d'Orange, encombré le soir de financiers, de peintres, de gens de guerre et de savans, vous diriez du buccentaure en raccourci, tant ce monde doré, étincelant, se reflète avec grâce dans les fraîches eaux de l'Amstel, tant il y a de richesse et d'élégance dans ces Hollandais qui tiennent à prouver au roi de France qu'ils sont grands! Le nom de Louvois et l'édit de Nantes rembrunissent ces jours tranquilles; la Hollande se voit couverte d'exilés qui se partagent son sol avec l'Allemagne et l'Angleterre. Dès que ces protestans fugitifs ont battu retraite en Hollande, la physionomie d'Amsterdam devient ridée, la ville est morose et triste. Croyez bien qu'elle conservera long-temps cette allure de quaker et de réformé, la ville autrefois joyeuse, la ville de Rembrandt Van Ryn! Elle donne dans les discussions

jansénistes, les controverses et les schismes ; ce n'est pas assez pour elle d'avoir des synagogues au lieu de théâtres, de s'être faite ennuyeuse et prude, elle a recours encore à la petite église de ce bon M. d'Utrecht ! Amsterdam, en un clin d'œil, fourmille de diacones et d'églises. Les temples grecs, jansénistes, luthériens, anabaptistes, juifs et catholiques, forment les couleurs bigarrées de son écusson ; les franciscains, les augustins et les carmélites promènent leur soutanelle dans cette ville palpitante au seul nom de la bulle *Unigenitus* !

Il faut convenir que l'influence de ces grandes révolutions religieuses imprime aujourd'hui même à Amsterdam un caractère d'aridité et de tristesse ; on n'y compte que par rues et par églises. Or, je ne sache rien au monde de plus déplorable et de plus lugubre que ces monumens du culte réformé. Les parois en sont humides et d'une viduité complète, et si la langue hollandaise paraît presque ridicule au théâtre par la redondance et la bouffissure que lui donnent les comédiens, elle l'est bien plus dans la bouche des *domines*, ou ministres du culte. Ces messieurs ne parlent pas, mais siffient à la lettre leurs sermons sur un ton chantant qui reste le même d'un bout à l'autre ; le plus souvent, l'assemblée écoute ces prédicateurs d'un sommeil unanime. Une grande chaire de bois sculpté, avec force lumières et petits triangles de bougies, compose tout l'appareil des grandes fêtes ; les dames et demoiselles, protégées ou cachées par de lourdes grilles de cuivre, ont l'air de véritables béguines. Le ministre est ordinairement un homme de trente à quarante ans, vêtu de noir comme un huissier, portant de la poudre, une bague d'évêque et des manchettes. Quand nous arrivâmes à Amsterdam (c'était le troisième jour de la semaine sainte), les carrosses et les voitures sans roues, nommées *slee*, ornées presque toutes de longs bidets maigres, à plume rouge, formaient une file majestueuse devant l'église neuve, voisine du *Dam*, ancienne église paroissiale de Notre-Dame, et Sainte-Catherine, que la fureur des iconoclastes dépouilla d'une façon si désastreuse en 1578. L'entrée du Voorburgwal était obstruée de voiles, de mantelets et de guimpes. La magnifique

chaire de ce temple, chef-d'œuvre de sculpture du célèbre Vinkenbrinck, rayonnait au feu des lustres; ses bas-reliefs de bois, et son dais orné d'acanthé, la faisaient ressembler à ces monumens d'ivoire que les Dieppois évident encore avec tant de patience. La balustrade de cet escalier seule, entrelacée de pampres, me parut bien plus curieuse que le tombeau de l'amiral Ruyter, couché dans ses lourds habits de marin, tout au bout de cette église, dont, en raison de la semaine sainte, on faisait jouer alors les grandes et les petites orgues. Cette cérémonie, ou plutôt ce rit sans cérémonie, m'avait paru le plus triste de la terre. Le pasteur, ou prédicateur hollandais, prêchait en français ce soir-là. Il avait pris sans doute d'une gouvernante picarde ou genevoise les locutions les plus contraires à la langue; il disait *n'oser pas*, pour *ne pas pouvoir*, et *attendre* pour *sortir*; il promenait aussi ses consonnes finales à la manière des Suisses; tout cela d'un petit air benin, mielleux et pincé qui n'excluait pas certaines prétentions à l'éloquence de la chaire! Les femmes écoutaient ce discours d'un air ennuyé, beaucoup ne le comprenaient pas, les Anglaises surtout, adorables miss en chapeau de paille, à rubans démesurés. Le costume bleu et rouge des orphelines d'Amsterdam, et les belles robes bariolées de quelques paysannes de la Frise, tranchaient seuls ce grand conclave d'habits noirs; encore les orphelines et les paysannes se tenaient-elles modestement, ainsi que nous, à l'entour des grilles. Intérieurement, nous comparions cette foule triste à cette autre foule de Naples, si folle d'encens et d'*ex voto* à pareille heure, si étourdissante et si recueillie à la fois devant les rubans et les châsses de la Madone de l'Arc. Là, du moins, les femmes n'avaient pas l'air gauche et benin, elles ne se suivaient pas deux à deux comme des pensionnaires; c'étaient de brunes vendangeuses d'Ischia, la corbeille de pampre sur la tête, avec leurs beaux velours dignes de Schnetz, leurs grands yeux noirs et leur tambour de basque dans la main droite. Ici, au contraire, nous avions l'air d'assister à quelque enterrement de juifs ou de frères moraves. Toutes ces pénitentes, Irlandaises ou Hollandaises, étaient droites, épinglées et raides comme lady Wes-

tern de *Tom Jones* ! Les plus jeunes ne laissent passer de leurs cheveux que deux mèches, soyeuses et légères, il est vrai, mais retombant impitoyablement en tirebouchons le long des joues, grâce à la gomme arabique qui les y retient collées. Malgré cet air d'apprêt, quelques-unes étaient véritablement divines, *un paquet de lis et de roses*, comme disait Carmontelle. Les mamans et vieilles femmes nous parurent coller de la même façon, contre leurs tempes, non pas des cheveux, mais des mèches de fil blanc qui leur donnaient un vrai visage de sorcières. Je n'ai jamais vu ni pratiqué le *ramadan*, mais je puis dire que cette entrée à Amsterdam dans la semaine sainte me parut des plus rigides.

La promenade du Plantage n'est pas plus gaie. Au mois de septembre, il existe à peine quelque vestige du mot de *kermesse* dans ce qu'on appelle la grande foire. Nous parcourûmes en calèche plusieurs quartiers, avant d'arriver à celui des Juifs. Le *Keyzersgragt*, le *Princesgragt* et le *Heermgragt*, trois quais plantés de beaux ormes et bordés de maisons silencieuses, étonneraient à coup sûr un habitant de nos boulevards. Ces quais sont déserts, on n'y voit personne aux fenêtres, quelques conducteurs de *slee* et des enterremens vous y barrent seuls le pas. Les maisons qui bordent ces trois quais offrent toute la perfection extérieure et intérieure des belles maisons de Hollande; les arbres et le mouvement des canaux se reflètent dans leurs grandes vitres de glaces, leurs boutons de cuivre luisans et dorés appellent le gant blanc du gentleman. Les portes et traverses des fenêtres bronzées comme à Londres, sont ordinairement surmontées de longs réverbères à filets d'or; la lumière du gaz ruissèle au soir sur ces portes aussi polies que du laque. Les quais conservent encore, à heures dites, quelques-unes de ces traditions vivantes en chair et en os, incrustées dans notre mémoire depuis les divines comédies de Molière. Ce sont, par exemple sur les quatre heures, des négocians de 1660 avec la perruque à marteau, la canne d'ivoire et l'habit à boutons d'acier, Gérontes vénérables que courtisent les neveux hollandais à bottes pointues d'après les gravures de mede en 1850. La na-

tion juive a adopté pour costume ordinaire à Amsterdam, la barbe classique d'un papa grec et de petits mollets d'usurier sous une immense redingote. Un type plus étrange c'est le prier d'enterremens (*aanspreker*), homme noir avec un crêpe au chapeau, tombant plus bas qu'une plume de reitre sous Louis XIII. Ce personnage entièrement funèbre, depuis le tricorne jusqu'aux boucles d'acier, parcourt à toute heure la ville. Il a un rabat blanc et de longs papiers de même couleur; ces papiers sont ses tablettes de mort sur lesquelles il couche les plus opulens comme les plus pauvres. Prenez-y garde! cet homme que vous couvoyez, indifférent aujourd'hui, vous ne le verrez pas demain sans terreur ouvrir votre porte et vous apporter la *carte de M. un tel...*, carte de dernière visite, semée de *requiescat* et d'os! Cet *aanspreker* assiste à tout, l'éte son ombre noire se projette aux prés d'Harlem, il glisse près des fleurs et des jardins, les jeunes filles tremblent de le rencontrer entre les roseaux du lac. Dans le temps des glaces, il traverse l'Y, et le Zuyderzée lui-même, avec ses patins rougis aux forges de Belzebuth!

Un autre costume plus attristant à mon gré que celui de l'homme des enterremens est l'uniforme des enfans trouvés qu'Amsterdam élève à ses frais. Il consiste dans une petite veste noire avec un numéro imprimé sur toile blanche. Quant aux orphelins, ils sont mi-partie noir et rouge. Je laisse aux philanthropes le soin de réclamer contre le numéro insultant dont la ville a timbré ces pauvres enfans d'Amsterdam, presque tous sérieux et graves comme de petits grooms anglais desquels ils se rapprochent par la coupe de leur veste. Il faut les voir un beau dimanche se promener lentement au Prinsengracht, les mains dans les poches et plus proprement brossés que de coutume, avec leur nœud d'épaule rouge, blanc et noir qui les relève et ferait d'eux de petits princes hollandais du temps de Louis XIV, n'était ce maudit numéro! Leur hôpital a, du reste, sa boulangerie et sa pharmacie. Les filles au petit bonnet blanc semé d'épingles, aux longues mitaines aunes et au tablier de simple toile, ont un air de simplicité heu-

reuse qui vous enchante : j'en vis une belle et grande qui faisait des vers latins aussi bien que Jean Secundus. Elles sortent dotées de cette maison, mais cette dot est bien mince; la plupart se font servantes, ce qui, en Hollande, est la plus terrible des conditions, car ce sont les femmes qui remplacent les hommes pour le gros ouvrage. D'autres fois vous les rencontrerez deux à deux le long de l'Amstel, se dirigeant par la porte d'Utrecht pour voir les yachts de plaisance au beau pont *des Amoureux*. Ce pont des Amoureux est en effet une promenade bien adaptée à ce long fracas d'Amsterdam, et au retentissement confus de son pavé; il repose et il enchante. La nuit venue, les deux bords de l'Amstel étendent leurs bras d'ombre comme deux grandes digues trouées d'étoiles scintillantes. Les vitres qui s'allument reflètent leurs grandes gerbes dans les canaux; les mâts se détachent encore sur le fond bleuâtre du ciel avec la finesse soyeuse de leurs cordages: c'est le seul endroit de la ville tumultueuse où devait se traîner, vers le soir, un homme au teint plombé, vieillard morose et pauvre, avec un habit râpé de commis, une nièce pour bâton, et pour compagnie un vieux livre. La nuit, et lorsque pleuraient tous les carillons d'Amsterdam, le chantre de *Lucifer* et des *Vierges*, Vondel le catholique allait écouter ces derniers bruits et ces murmures; Vondel ne voyait pas une flamme de vaisseau venu des Grandes-Indes qui ne lui rappelât son fils ingrat et perdu, ce fils pour lequel il vendit tout, jusqu'à sa gloire, et qui le laissa mourir lentement dans sa pauvreté, pour qu'il ne fût pas dit que même en Hollande les poètes mourraient ailleurs qu'à l'hôpital.

VIR PHICEBO ET MUSIS GRATVS VONDELIUS HIC EST (\*)!

La quantité des hospices égale celle des églises; il est impossible de voir plus de fondations pieuses et belles. Amsterdam a l'hospice des vieilles femmes et celui des vieilles gens, l'hospice anglais, l'hospice luthérien, la cour aux Roses (Rozengracht),

(\*) Épitaphe de Vondel.

l'hospice des veuves indigentes, l'hospice de Saint-Lazare, celui de Saint-Pierre et celui des fous. Toute cette ville mystique, à part au milieu de la véritable ville, a ses lois et ses mœurs privées; les fondations particulières ne sont pas en moins grand nombre. L'imagination la plus distraite se sent donc captivée à la seule vue d'Amsterdam; Amsterdam est la ville des bouleversements politiques et des églises. Ce que la Hollande a de monumental et de curieux, sa bigarrure de cultes et ses couches diverses d'anciennes mœurs, tout cela est enfoui dans les murailles d'Amsterdam. Ces maisons d'Amsterdam ont servi parfois de retraite aux catholiques, ainsi que les antiques catacombes. Depuis la réforme de 1578, les catholiques se sont vus contraints d'y célébrer la messe dans leurs chambres et de chanter les matines à voix basse; de là vient sans doute la bizarrerie de noms qui les distingue. Celle-ci a pour nom *le cor de Postillon* (post hoorn), cette autre *le Perroquet* (papegaai). Si vous passez un matin devant le Fluweelen Burgwal, montez dans une maison d'assez commune apparence, vous trouverez au troisième étage une petite chapelle ornée d'un crucifiement. C'est l'église *du Cerf* (het hert), n° 125, et l'on y dit la messe à dix heures et demie! Quelques-unes s'appellent encore *l'Arbrisseau*, *la Colombe*, *le Polonais*. L'évêque de Haarlem officie souvent en habits pontificaux à la Cigogne (de Ooijevaar), pauvre église qui n'a qu'un tableau peint par Coët, *Siméon présentant Jésus au temple*. Si la nudité du culte protestant vous a paru singulière, en revanche, cet abandon et cette misère du culte catholique sont inexplicables. La première fois que je vis ces chambres qu'on nomme églises, je me crus dans ce cimetière de Paris qui ressemble à la vallée de Josaphat. Les églises grecques et russes, l'église arménienne et l'église polonaise sont étouffées et pressées dans le même quartier; elles sont tellement pauvres que l'évêque Châtel n'en voudrait point! Chez les Arméniens (au Boomsloot), vous trouvez au moins quelque apparence de richesse, de nobles et vrais efforts. Au-dessus d'un *Agnus Dei* en marbre blanc, on peut lire cette inscription en langue arménienne :

*Moi, Arachiel, natif de la ville d'Amasie, fils de Paul Aracheleuz, natif d'Ispahan, j'ai fait raccommo-der cette porte, agrandir ce vestibule, incruster de marbre le lambris et le pavé, et orner la voûte en stuc, en mémoire de feu mon père Paul et de ma mère encore vivante, l'an de grâce 1749.*

La grande synagogue juive à Amsterdam est certainement, avec celle de Livourne, la plus curieuse que puisse voir un artiste. L'établissement des Juifs dans cette ville de commerce date, selon le calendrier judaïque, de l'année 4593. C'est chose merveilleuse que ces marchands devenus presque rois d'une ville marchande; partout ailleurs ils ont l'air de n'être pas chez eux : Florence et Rome les renferment dans les grilles de leur *Ghetto*, ici vous les trouvez à la Bourse et dans les boutiques ainsi que leur maître et modèle, le Juif errant. Vous souvient-il de la synagogue de Livourne? avez-vous frappé un samedi à une petite porte de la *strada Balbiana*, porte huileuse et lourde qui s'ouvre d'elle-même sur ses gonds comme le panneau d'un conte de fées? Êtes-vous entré dans ce temple où les assistans ont leur chapeau sur le front, dont la voûte bourdonne, et qui ressemble, au premier abord, à notre parquet de la Bourse? La salle est carrée, vaste et haute; elle est ornée de moulures à la Louis XV, de chiffres hébraïques, de versets de psaumes et de robinets. Le jour d'Italie arrive à flots à ses vitres; il est à peine amorti par la soie de grands rideaux rouges. C'est un glapisement de voix étranges et confuses, des enfans, des Hébreux, des robes de Turc, des vieillards en veste, et des Arméniens de vingt ans couchés sur des tapis rouges. Au milieu de cette Italie de marbre qui a des saints de vermeil, des cathédrales semées de fresques, des bannières et des archanges aux ailes d'or, que vient faire ce culte qui s'en va pâle et branlant? Que veut cette religion de banque et de misère, parlant haut, agiotant et chantant depuis Shylok? Est-ce pour le vieil André d'Orgagna ou Murillo que posent ces hommes, la plupart rongés de faim et de vermine, dont les dents affamés mordent les bâtons de leur chaise? Un rabbin vêtu de noir fait la quête dans

son grand sac de velours. Mon Dieu, qu'en Italie l'impression d'un tel spectacle est saisissante ! Voilà un culte placé entre une malédiction divine et une éternité de vie, un temple païen sur un sol pétri d'églises, des gens qui vivent comme une exception morale sous le ciel florentin, honnis parmi les Italiens, et contraints de payer les brises qui leur viennent du golfe de Naples !

Presque tous, je vous l'avoue, avaient l'air morne et souffrant. Ce type juif, idéal de grâce et de beauté chez la femme, est pour l'homme un type de dépression et de souffrance. Peut-être l'ange chargé de punir a-t-il eu pitié des femmes !

Eh bien ! ces mêmes hommes, si dépaysés en Italie, si chétifs, si méprisés, je les ai revus opulents et forts dans Amsterdam, ayant leurs ponts-levis, leur commerce, leurs droits politiques et leurs maisons respectées à l'égal des forteresses. C'est que dans Amsterdam un juif n'est pas moins qu'un catholique, que cette ville est morte à toute idée belliqueuse de ligue et de foi. Et d'ailleurs, le juif hollandais est riche, il trafique de ces mille brocantages obscurs qui font la joie de ce peuple enfant ; le juif italien n'a que ses étoffes rongées de mites, ses livres d'hébreu et sa misère. J'ai vu à Amsterdam une assemblée des parnassins, vous eussiez dit un sénat de bourgmestres. Leur saleté était riche, leurs cachets de montre fort beaux, plusieurs avaient des onyx à leur jabot taché de tabac. Près de la grande entrée de la synagogue, vous apercevez une tribune où siège le *chacham* ou grand rabbin, les parnassins sont plus bas. Les bancs sont garnis de petites armoires où ils gardent sous clef leurs voiles et leurs bibles. Outre les lustres qui éclairent le soir la synagogue, il pend au plafond une lampe de verre allumée dans tous les temps, et qu'ils appellent la lumière perpétuelle. C'est dans la partie de l'orient que se fait l'office, elle est séparée du reste de l'enceinte par une balustrade de bois d'acajou. Dans une grande armoire ornée de cinq cases, est placé le Pentateuque. Les Juifs ne s'approchent de ces livres sacrés de Moïse que le front découvert et les souliers ôtés ! Ainsi qu'à Livourne, les deux côtés supportent un rang de tribunes grillées pour les femmes. Au travers de ces grilles vous distinguez les voiles

blancs, les mains effilées et le nez grec, signe distinctif des femmes juives. Les échelles de corde se déploient rarement pour ces Jessica de second ordre; rarement un baron hollandais épris du même amour que le *marchand de Venise*, les enlève du Muiderstraat.

Il y a encore de bonnes ames et des conseillers auliques de La Haye qui croient que les Juifs lavent leurs morts dans du vinaigre. Pourquoi ne pas ajouter, comme un vieux livre de *Voyages en Italie*, qu'ils l'emploient ensuite à confire des cornichons pour les chrétiens?

Vous avez parcouru Amsterdam, la ville des cultes, la ville sombre et théologienne, frappez maintenant aux portes peintes de La Haye, la ville de l'étiquette. La Haye, résidence royale, a tout l'air d'une capitale anglaise. Quand vous avez passé Delft, jolie ville, propre et cailloutée, ville de canaux, traversée par les diligences sans nombre qui lui viennent de Rotterdam, vous apercevez une foule de belles maisons au grand panache de tilleuls; ces tilleuls ont été célébrés quelque part en grande prose par Bernardin de Saint-Pierre. C'est ici que les équipages foisonnent, que les bronettes crient, que les chambellans criblés de croix passent et repassent. La Haye, c'est une vénérable douairière qui vous dira les us et coutumes, qui vous expliquera mieux que Saint-Simon les règles du *dais* au théâtre, et de l'*estrapontin* dans les carrosses; son Bois a été le théâtre de toutes les querelles pour le *pas*, qui divisèrent autrefois les ambassadeurs de France et d'Espagne. Le comte d'Estrades, ambassadeur de Louis XIV, y prit le pas sur le stathouder lui-même! Allez voir la grande salle où figurent tous les portraits des Nassau, gigantesques portraits d'Hercules et d'Amours bataves, peints en poudre avec les armes des Sept-Provinces, les uns mythologiquement pourvus d'ailes, d'autres appuyés sur la massue! La duchesse de Berry qui, du temps de Saint-Simon, usurpait tous les honneurs de reine, et marchait dans Paris avec des *timbales sonnantes*, aurait eu, je vous jure, grand tort de faire cette équipée dans La Haye. Tous les conseillers que l'on y rencontre encore aujourd'hui sont de vrais conseillers d'Hoffmann, ils savent par cœur tous les échevins d'autre-

fois et les grands baillis ! Si vous avez des lettres de recommandation pour La Haye, jetez-les bien vite dans un canal, elles vous feront à coup sûr plus de profit. L'examen d'une lettre de recommandation passe à un grand conseil de famille où chacun opine du bonnet. Au bout de quatre jours on vous met une carte, au bout de sept visites, vous êtes invité ! Cela tombe juste à l'heure de votre départ, tant les Hollandais mettent de temps à se décider !

Le Bois de La Haye est une ravissante promenade. Si les hôtels de cette ville aux briques peintes, aux tapis de Perse, aux glaces de cheminées étroites et longues, vous paraissent un décalque des maisons de Londres, la promenade du Bois sera pour vous celle d'Hyde-Park. Des faons et des cerfs, couchés dans le pré, y projettent, sur un vert tendre, l'ombre de leurs ramures ; ces gazons divins ont l'air d'appeler Fielding. Sans le chapeau de paille, à larges bords, des femmes de Schevening, vous crieriez au cocher : « Picadilly ! » Le fameux salon de la *Maison du Bois*, salon japonais, où tant *d'or se relève en bosse*, est un magnifique cadeau du dernier empereur de Chine au feu stathouder ; il est royal de proportions et de tentures. Les oiseaux de sa tapisserie y sont en plumes, les terrasses en mousse et en gramin. Le salon d'*Orange*, salon de magnifiques apothéoses peintes par Jordaens, a l'air d'une salle du Vatican. Par une bizarrerie, très-philosophique d'ailleurs, la veuve de ce prince Frédéric-Henri (elle s'appelait, je crois, Amélie de Solms) a fait placer son portrait, habit et voiles noirs, au-dessus de ce salon éclatant. Elle tient en main une affreuse tête de mort !

Selon nous, le temps curieux de La Haye a été celui des petits scandales imprimés in-12, le temps des éditions apocryphes qui voulaient échapper à la censure. Les petits marquis, le talon en l'air, après avoir *commis*, sous Louis XV, quelque pamphlet ou quelque roman, s'en allaient prendre l'air de S'Graven Hagen, et revenaient en poste, jouir ensuite de leur triomphe. La plupart du temps, ce titre de La Haye, imprimé sur les livres, était une véritable fiction. Cette ville paisible serait bien coupable si nous lui devions tous les romans de mousquetaire et toutes les

fadeurs, écrites sur les sofas du dix-huitième siècle. Elle a fait beaucoup mieux en nous donnant Ruysch et Huygens.

A l'heure qu'il est, les clubs et les cafés sont l'ame de cette ville. Un café de La Haye (*tapery*) compromettrait pourtant un étranger aux yeux du puritanisme hollandais, plus encore que les folles *maisons de nuit* d'Amsterdam. Tout s'y passe cependant dans l'ordre le plus méthodique et le plus triste. Les murs de ces tabagies conservent d'ordinaire de grands bras de flambeaux à la Louis XIV, une forte odeur de tabac et de genièvre, d'énormes pipes que l'on vous présente en entrant, le portrait du prince d'Orange à cheval et un perroquet renfrogné au comptoir, dans une grande cage. Ce pauvre oiseau, indignement enfumé par la pipe, a l'air de regretter les mystiques pralines de Vert-Vert.

Malgré son apparence confortable de richesse et d'élégance, La Haye ressemble beaucoup à *la Petite Ville* de feu Picard; chacun y sait par cœur le dîner et la maîtresse de son voisin. Barricadée chez elle, tirant chaque jour le verrou sur ses mœurs et ses habitudes, la vie hollandaise n'a qu'une joie, celle d'épier les travers des étrangers devenus ses hôtes. Tous ces petits miroirs pendus aux fenêtres des maisons (miroirs nommés *spiegel*, en raison de leur office) rapportent fidèlement et au jour le jour à leurs maîtres les baisers pris et rendus, les accommodemens et les querelles. Voilà une pâture quotidienne d'anecdotes et de caucans. La probité batave, tant de fois vantée dans les affaires, sa simplicité heureuse et sa grande économie, n'aboutissent souvent qu'à l'asservissement le plus complet de l'avarice. Le marquis de Ros....., avec quatre mille arpens de terre, n'a pas de domestique en voyage et boucle lui-même ses malles. On se montrait dans la rue un *gentleman* de Leyde, qui avait un cheval de 4,500 francs! L'alliance récente avec la Russie a donné ici quelque relief à la cour, qui sans cela aurait l'air d'une bonne et lourde préfecture. Il y a tous les jours un couvert de douze officiers chez le roi, dont habituellement deux grands-officiers. La table royale est fort bien servie, et le roi d'une facilité d'accueil devenue proverbiale à La Haye. Un jeune comte russe, établi à La Haye depuis deux ans, nous disait avoir ren-

contré dans les cercles un petit homme noir, à jabot, aux mains aussi blanches que sa cravate, excellent pianiste, auquel les dames disaient d'une voix tendre : *Monsignor!* C'était l'internonce du pape, rien que cela! On se l'arrachait dans le pays comme une porcelaine du Japon.

Quant aux Anglais, ils sont peu choyés dans cette résidence. Le chargé d'affaires et son seul secrétaire représentent la nation. Ceci vous frappe d'autant plus que La Haye, je le répète, est une véritable ville anglaise; les hôtels sont tous dans le style de ceux de *Clarendon*.

Je hais de tout cœur les choucroutes et les promenades à Schevening. Les gens de La Haye ne manqueront pas de vous dire que Schevening est fort beau. De ce plateau nu, vous pouvez à votre aise jouir de la mer du Nord, beaucoup moins belle que la lame de Dieppe et de Boulogne. L'établissement de bains dont s'enorgueillit Schevening est beaucoup trop grand pour l'endroit; il laisse à cent lieues de lui les Néotherme de Paris. A propos de bains, vous saurez qu'il est d'usage à La Haye de se faire inscrire pour en prendre *un*, dans la seule baignoire de la ville, Hôtel du maréchal de Turenne. Après trois jours d'attente, un domestique en livrée vous conduit par les cuisines à une chaudière large et ronde, digne des frères Machabées. Vous y bouillez le temps qu'il vous convient dans une eau verte et bourbeuse, quitte à vous laver après ce bain, d'après le mot railleur de Diogène.

La littérature limitrophe n'est pas certainement ce qui préoccupe le plus les Hollandais. Ils en étaient, en avril 1855, au premier volume de la *Marquise de Créquy*, aux *Soirées de Walter Scott* et à *Bugjargal*. Les cabinets de lecture, ainsi que les journaux de France sont, ailleurs qu'au club, une véritable rareté. M<sup>me</sup> la comtesse Rossi ayant bien voulu, en chantant chez le prince d'Orange, rappeler à ses amis qu'elle était encore M<sup>lle</sup> Sontag, il y eut, je crois, un M. Box, secrétaire de M. Van Man, ministre de la justice, qui consentit à publier sur elle un feuilleton. Heureuse ville, qui peut vivre ainsi sans journaux!

Au reste, c'est à La Haye que le bourgeois est encore une vé-

rité. Les oncles au *coquin de neveu* et les tuteurs à brandebourgs de M. Alexandre Duval sembleraient s'être réfugiés dans cette ville. Quelquefois, au soir, à l'appui d'une fenêtre basse qui donne sur le canal, vous voyez un honnête Batave, voûté comme Jean-Jacques et balançant, comme lui, entre ses doigts sa pervenche favorite; sa pipe et son *feu* de pipe reposent à ses côtés; son nez, recourbé en serre d'oiseau, est pincé par les classiques lunettes rondes; il lit à co. ap sûr l'*Histoire des pêches, découvertes et établissemens des Hollandais dans les mers du Nord*, par M. Bernard de Reste!

On s'est égayé beaucoup sur la facilité de mœurs des Hollandaises. Quant à moi, si je ne les ai pas trouvées moins roses et moins fraîches que dans les tableaux de Gérard Dow, je ne les crois pas non plus aussi oubliées que dans ceux de Jean Steen. Elles ne montrent guère leurs visages qu'à travers les persiennes ou les grilles de leurs églises. Les femmes de Hollande, surveillées parfois comme les femmes turques, brisent les entraves du hareu; mais, en général, il n'y a pas ici de fracas de commerce et de *relazione*, comme en Italie; tout cela s'arrange et se conduit *piano*, comme le premier chœur d'Almaviva.

Les intérieurs de famille sont autre chose; il faut vaincre d'assaut les antipathies et les terreurs hollandaises pour y entrer. A peine sur le seuil, et dès que le miroir à double verre, suspendu au dehors, a présenté votre figure de visiteur à votre hôte, la grand'tante fait cacher les demoiselles. Les demoiselles de Hollande sont, comme les fleurs de Haarlem, toujours sous verre jusqu'au grand jour de l'exposition, celui de l'hymen. L'excentricité anglaise, pour sa rigueur, n'approche pas de celle-ci. Si c'est le soir, et que vous soyez réservé à ce qu'on appelle un *thé*, je vous recommande le tableau suivant. Dans un salon de moyenne hauteur, orné de chinoiseries de toute nature, figure une table luisante, sur laquelle s'élève un obélisque de tasses amoncelées, une colonne trajane de porcelaines. La dame de la maison remue ces tasses avec une grande agilité, elle les nettoie, les rince et les remplit ensuite elle-même. Nul vestige de domesticité apparente;

la livrée, pendant ce temps, bâille ou dort sous le péristyle vitré; cependant le thé circule, on s'aventure à parler des grandes et des petites orgues d'Haarlem. Le fils de la maison, innocent jeune homme, qui traduit Heinsius, joue timidement avec deux griffons anglais assoupis dans de grands paniers d'osier. Quelquefois un professeur intervient et raconte comme nouveauté l'histoire d'Hugo de Groot, plus connu chez nous, lui et son coffre, sous le nom de Grotius. Le grand catalogue *des plus belles oignons et pâtes à fleurs hollandaises, imprimé par Arie Cornille*, etc., sur le Wageweg, fut un jour compulsé devant nous par de si furieux amateurs de jacinthes, qu'à minuit sonnait, on parlait encore de *la Duchesse de Raguse bleu-porcelaine*, estimée à 200 francs. La *tulipomanie* est le grand type des conversations hollandaises. Parlez-vous beaux-arts, peinture, poésie ou même politique, on vous répond jacinthes et amaryllis. La ville de Haarlem est le centre de cette fureur. Le jour de l'exposition des fleurs à Haarlem, l'orgue de la cathédrale a des chants, chaque serre et chaque porte son parfum. Les villa hollandaises qui bordent la route sont sablées de la veille; la statue de Laurent Coster, cet inventeur apocryphe ou vrai de l'imprimerie, rayonne elle-même d'anémones, de gladiolys et de roses. Innocent peuple et innocente ville! Il y a des bourgeois qui font quinze lieues pour flairer de leur narine attendrie *le Prince héréditaire d'Orange, la Marquise de Anspach, la Fille d'Amsterdam* ou *M. Pitt!* On sait que *le Louis XVI* coûta jusqu'à 600 francs!

Ces singularités d'un peuple créé pour la miniature ne sauraient mieux se résumer que par l'extravagant aspect du fameux village de Broëk. La Nord-Hollande est en effet l'arsenal le plus curieux de toutes ces vieilles coutumes, coutumes de propreté et de chinoiserie sérieuse. A peu de distance de Buiksloot, vous trouverez beaucoup de paysans et de fourneaux de terre dans les campagnes; ce sont des gens de Broëk qui font leur cuisine, pour ne pas salir leurs maisons. Ce sable fin et propre, sur lequel sont balayés artistement des paysages et des figures, gar-

dez-vous de le gâter, ce sont les dessins des gens de Broëk ! Vite, il vous faut mettre des chaussons de lisière pour visiter tout cela. Le grand Frédéric de Prusse, qui l'avait vu avant vous, quand il voyageait incognito dans la West-Frise, s'en fâcha sérieusement. — Mais savez-vous, leur dit M. de Lamettrie, que c'est Frédéric de Prusse ? — Et quand ce serait le bourgmestre d'Amsterdam ! répondirent les gens de Broëk. Heureusement que le roi Frédéric et Lamettrie étaient philosophes !

Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce village envoya un jour une forte somme à un colonel prussien dont le régiment devait traverser l'une de ses rues ; justement c'était la plus grande. L'impôt fut voté et l'argent envoyé bien vite par eux, afin que ce damné Prussien épargnât aux femmes de Broëk la peine de refaire leurs paysages de sable. Tout cela n'est-il pas digne du peuple chinois ?

Si l'on dit que l'empereur Joseph II n'éprouva pas moins de difficulté à être reçu dans une maison de Broëk, nous devons nous trouver heureux d'avoir pu du moins voir ses *remises*. Cette partie de Broëk est à coup sûr ce qu'il y a de plus curieux. Trouvant sans doute que ce n'était pas assez d'avoir dans leurs étables attaché la queue aux vaches, crainte d'ordures, les naturels de Broëk ont encore mieux logé leurs carioles ; les harnois en sont garnis de petites coquilles de Guinée, et suspendus sous verre dans une grande armoire d'acajou, surmontée d'un vase en oye, d'où retombent galamment deux guirlandes à fleurs dorées. Au milieu de la *remise*, il y a un lustre ; elle est planchée et frottée ; les volets des fenêtres sont aussi chargés d'or que les colonnes d'avant-scène à l'Opéra.

Après ceci, que vous dire, et me ferez-vous grâce au moins de Saardam ? Saardam, ou plutôt Saandam, offre la même ironie champêtre ; le vert des maisons y est aussi tendre que l'herbe des prés ; les jardins y sont en grande toilette dès sept heures du matin ; les lanternes de gaz y pendent aux tilleuls ; les femmes sont brossées, épinglées, charmantes et luisantes, avec leurs mantilles de soie noire. Vous pensez bien qu'à Saardam, il y a pour tous.

les pèlerins pieux une visite que n'indiquent point les livres de voyage, visite plus intéressante mille fois que celle de la cabane du czar Pierre, ce curieux sauvage dont parle tant Saint-Simon. La cabane du czar Pierre peut-elle valoir, après tout, sa seule promenade à Saint-Cyr? « Il y fut reçu comme le roi. Il voulut » voir aussi M<sup>me</sup> de Maintenon, qui, dans l'apparence de cette » curiosité, s'était mise au lit, ses rideaux fermés, hors un qui » ne l'était qu'à demi. Le czar entra dans sa chambre, alla ouvrir les rideaux des fenêtres en arrivant, puis tout de suite » ceux du lit; *il regarda bien madame Maintenon tout à son aise,* » ne lui dit pas un mot, et, sans lui faire aucune sorte de révérence, s'en alla! »

Saint-Simon dit encore qu'il buvait et mangeait en deux repas réglés d'une façon inconcevable, prenant à la fin du repas *des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte*. Le défrayé de ce prince coûtait 600 écus par jour (1).

Vous ferez donc mieux de lire le czar Pierre dans les Mémoires, que d'aller voir sa baraque. Elle consiste en quatre planches, sur lesquelles tous les sots du monde ont écrit des vers et leurs noms.... La visite dont je veux vous parler est celle du bourgmestre de Saardam. Depuis la pièce et l'acteur, on ne saurait passer sans rire à Saardam, et tout d'abord nous prîmes soin de nous faire conduire chez ce digne magistrat. Il nous tardait singulièrement de le comparer à son *double*, de l'étudier et de le sonder *relativement à l'Angleterre*. Quelque danger que courût notre sérieux dans cette entrevue, j'ose dire que nous nous en tirâmes avec bonheur. En longeant les barrières et les moulins de ce village, lequel n'a pas moins de dix mille âmes, nous arrivâmes avec notre guide à la demeure de M. Van der Staat. Ce nom, qui n'a rien de fictif, était écrit en belles lettres de cuivre sur une porte ombragée par deux lauriers-roses. La petite maison était peinte en noir, avec des tuiles vernies; le revêtement du mur était de briques jaunes. Il y avait dans notre démarche une grande étourderie;

(1) 4447, Mémoires.

mais le cœur nous battait, nous allions voir un homme de tradition, immortel sans qu'il le sût peut-être! un bourgmestre en chair et en os! Au tintement officiel de la petite sonnette du jardin, le magistrat dut penser d'abord que nous ne venions que pour affaire.

— Dépêchez, messieurs, nous dit en français le digne M. Van der Staat.

Il avait encore sa serviette à la bouche et tenait sa casquette à garde-vue vert dans sa main droite. A la suite de notre guide, nous avions l'air de deux plaignans, ou plutôt de deux maraudeurs conduits par un garde. Le bourgmestre nous fit passer dans un petit salon voisin de la salle à manger et ferma sur lui une grille treillissée de fils de cuivre, à travers laquelle il reprit avec plus d'assurance le cours de ses interrogations. Il parlait français et bon français. Il nous avoua ne pas connaître Potier, à *moins*, reprit-il, *que ce ne soit le jurisconsulte*. Pendant que l'un de nous le faisait causer, l'autre osait prendre assez irrévérencieusement le croquis de sa personne. Assurément elle ne manquait pas d'une certaine grâce : il était fort droit, haut en couleur, portant une perruque brune, toute ronde; les deux côtés de son col de toile avançaient avec la raideur pointue des chevaux de frise. Ce qui nous parut original, ce fut une pièce d'argent de cinq florins, qu'il portait collée au milieu du front. Le guide nous déclara qu'il n'usait de cette pièce que pour conjurer un mal de tête habituel chez lui, à cause du bruit des moulins. Les moulins de Saardam font en effet le plus continu des vacarmes. Ne voulant pas faire refroidir plus long-temps le dîner du bourgmestre, nous prîmes congé de lui avec force salutations. Il ne pouvait pas concevoir qu'on eût mis sur la scène un bourgmestre pour rire!

Ce ne fut qu'alors et à travers les grandes vitres de la salle à manger que nous aperçûmes sa famille, assez inquiète, à ce qu'il nous parut, de son absence. Ses deux filles, autant que nous en pûmes juger, étaient de fort belles personnes; elles étaient ornées du diadème palmirien des femmes d'Alkmaar et de Hoorn, dont

le cercle d'or massif, posé à plat, encadrerait merveilleusement leurs blonds cheveux.

Le surlendemain, nous parcourions Rotterdam et Leyde. Je n'ai que deux choses à en dire, c'est que la première de ces deux villes, sans la statue noire d'Érasme et sa Bourse, aurait l'air de quelque quartier populeux d'Amsterdam, et que la seconde devrait plutôt se nommer Lucas de Leyde, en reconnaissance et en souvenir de son peintre.

Nous pourrions encore vous parler d'Utrecht, la ville patriecienne par excellence; Utrecht aussi vieille et aussi poudreuse que le velours de ses fabriques, le centre des familles nobles, et qui pourrait s'appeler à bon droit le faubourg Saint-Germain de la Hollande. La galerie de tableaux du professeur Blumland, remarquable entre toutes celles d'Utrecht, vous y semblera plus curieuse que la plume du château de Loo, plume devenue historique depuis qu'elle signa la paix. D'Utrecht à Ouden-Aerd, le pays, que vous parcourez en yacht, est plein de fraîcheur; il vous fera presque oublier les frères Moraves, leurs robes blanches et leur cor de chasse. On a trop parlé de cette communauté, mascarade luthérienne, où le *rose tendre*, pour les bonnets, remplace, pour les femmes, la *couleur rouge*, jusqu'à l'heure du mariage, époque à laquelle les statuts leur font prendre le *bleu céleste*. Cette secte, nous devons le dire, a pourtant encore des partisans en Allemagne et en Prusse.

Loin de nous la prétention d'avoir, dans ces aperçus, résumé la physionomie complète de la Hollande. Après le sol, doivent venir les ouvriers. Les uns, comme les peintres, se sont bornés à refléter sur leurs toiles cette belle et fraîche nature; les autres, comme les poètes, les amiraux et les hommes d'état, en ont agrandi le champ et reculé les limites.

Il resterait un beau livre à faire sur ce peuple, qui du moins ne nous vole pas nos industries comme la Belgique, qui s'est fait lui-même et se maintient opulent sans avoir la morgue insolente des parvenus; industrieux comme s'il était encore pauvre, superficiel en fait d'ornemens et de joujoux, il est vrai, mais peut-être

plus riche encore que nous en hommes véritablement instruits; si despote dans son commerce, que son roi a compris qu'il ne devait être que son premier procureur; peuple étrange, dont la soif de fortune est telle que le moindre chiffre de ses ballots l'occupe plus que son histoire, et que c'est à nous, gens de passage, à remuer péniblement sa vieille cendre pour y reconstruire, avec les dates, la vie de ses grands hommes, <sup>si</sup>souvent oubliés!

ROGER DE BEAUVOIR.



l'âge du perfectionnement, que l'espèce humaine eût déjà réellement perdu un sens?

Il est évident que l'art n'agit point sur nous comme il agissait sur les peuples de l'antiquité. Un roi législateur qui renouvellerait les réglemens de Thésée sur les mouvemens de la danse, pour serrer, par le moyen de cet exercice, les liens moraux et religieux de la société; un roi selon le cœur de Dieu, comme David, qui jouerait de la harpe à la procession et qui danserait devant le reposoir, paraîtraient aujourd'hui plus ridicules qu'ils n'ont jamais été solennels, et la garde qui veille aux barrières du Louvre ne les défendrait pas des sifflets. Il faut tout le respect que nous imposent encore les noms de Pythagore et de Platon pour nous défendre d'un sentiment de dérision ou du moins de pitié, quand nous réfléchissons sur l'étrange importance que le premier accorde à la musique dans sa Philosophie, et le second dans sa Politique. Le bon homme Mareel, qui avait le bonheur de voir tant de choses dans un menuet, n'y aurait certainement pas vu celles-là. Cependant ce rapprochement était très-sensible, et comme on dit maintenant, très-rationnel pour Platon et pour Pythagore, parce qu'il était déduit d'un ordre de sensations que nous n'éprouvons plus de la même manière.

On n'a pas assez réfléchi sur l'effet moral que durent produire les arts, à l'instant où ils se manifestèrent aux sens de l'homme, comme la plus haute expression imaginable de son intelligence et de sa spiritualité. Les langues en ont cependant conservé une espèce de témoignage dans cette exclamation vulgaire : *cela est divin*, qui nous échappe encore à la perception d'une œuvre de génie : ce cri d'élan était un acte de foi; c'était l'aveu de l'âme qui reconnaissait dans les créations sublimes de la pensée une puissance d'inspiration bien supérieure aux forces de notre nature, et qui remontait spontanément de l'admiration du beau à la Divinité qui en est la source. Alors, tout ce qui était grand révélait Dieu; la religion de l'humanité se composait de toutes les émotions qui l'élèvent au-dessus de la matière organisée et agissante, pour la mettre en possession des domaines immenses de

l'esprit et du sentiment; l'art, pour ainsi dire, préexistant comme l'immortel foyer dont il semblait émané, n'avait rien des vils métiers dans lesquels il s'est transformé, sous l'ignoble patronage des pédans. L'art était un culte, le culte naturel du monde reconnaissant, et l'exercice de l'art était un pontificat.

Ce magnifique sacerdoce du poète, par exemple, n'est nulle part plus évident pour moi que dans le théâtre des Grecs. L'objet apparent du drame d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, est la peinture des passions, l'histoire des crimes traditionnels et presque mythologiques dont l'ensemble formait, depuis Homère, la partie la plus positive des fables nationales, et il est tellement d'usage de le considérer sous cet aspect exclusif, qu'on s'accoutumera peut-être difficilement à y chercher de véritables solennités liturgiques. Quand on observe cependant que ces faits, plus ou moins avérés, selon les croyances communes, se lient partout au système des mythes religieux comme il était enseigné par les prêtres, que les moindres détails y ramènent continuellement le spectateur à l'idée de l'éternelle justice et de l'infailibilité des rémunérations et des vengeances célestes, que toutes les impressions qui en résultent enfin, aboutissent à inspirer l'horreur du crime et le respect des dieux, on arrive peu à peu à trouver cette conjecture moins hasardée. Tels seraient, en effet, autant que de pareilles choses peuvent se comparer, les livres historiques de la Bible, si leur divin auteur les avait assujétis à la forme du drame comme le *Cantique des Cantiques* de Salomon, au lieu de leur donner celle des chroniques.

Il est aisé d'imaginer, d'après cela, quel genre d'influence pouvaient exercer sur les anciens ces représentations théâtrales où la population affluait tout entière dans un espace propre à la contenir. S'il est démontré, comme je le pense, que les mythes et les lois morales du paganisme n'auraient pas suffi seuls au maintien de l'ordre et à la conservation de la forme sociale, si on est obligé de recourir à des institutions auxiliaires pour expliquer la longévité phénoménale de certaines constitutions politiques antérieures à l'Évangile, je crois fermement qu'il faudra demander à la poésie,

et surtout au drame, la solution de ce mystère. La promiscuité de ces multitudes presque homogènes, si favorable à l'effet des sympathies de la parole, présentait quelque chose de semblable au concours des fidèles dans nos temples. Les scènes qui occupaient leur esprit étaient fécondes aussi en grandes et imposantes leçons, et les résultats de l'enseignement se rapprochaient de ceux qu'il nous est ordonné de recueillir dans les instructions chrétiennes, autant qu'une fiction utile et consentie par la croyance publique peut se rapprocher de la vérité. Quoique ceci paraisse déjà toucher à des questions délicates, et dont l'examen est justement interdit à la critique littéraire, je ne saurais me défendre d'aller plus loin. J'ai peur que ce moyen artificiel d'initier les hommes aux saines doctrines de la société n'ait agi plus efficacement sur des générations énergiques et sensibles, que ne le fera désormais la prédication du vrai Dieu sur l'indifférentisme sceptique des chrétiens dégénérés ; car une créance mal fondée, mais fervente et sincère, est encore à préférer pour le bonheur temporel des nations à une foi raisonnable, mais tiède, incertaine et chancelante. Il y a plus de piété réelle dans le musulman qui adopte aveuglément les mensonges de son prophète, que dans le catholique romain qui soumet insolemment les révélations du Christ aux analyses d'une vaine et présomptueuse raison. C'est probablement à une pareille différence dans les convictions que les classes inférieures ont dû, dans les républiques grecques, cette moralité populaire qu'elles ont irrémédiablement perdue chez nous. On accuse une école moderne d'exploiter le crime à plaisir, et ce reproche est malheureusement justifié par trop d'exemples ; mais ce n'est pas à une école de poètes qu'il faut s'adresser, c'est au siècle qui les enfante et à l'auditoire qui les applaudit. Si le drame moral revenait à surgir sur un théâtre de Paris, et je l'en défie hautement, il serait, avant quinze jours, aussi délaissé que le prône. A cette plèbe effrénée qui a sur les mains le sang de tous les partis, il faut le spectacle du crime téméraire et du crime impuni, parce que le crime est en dernier lieu le secret de tous ses penchans. Il lui faut les voluptés effré-

nées et les triomphes sacrilèges de l'enfer, parce que l'enfer est son lieu de ralliement, sa patrie d'adoption, sa terre promise.

Les Grecs croyaient à leur drame; et comment n'y auraient-ils pas cru, puisqu'ils y figuraient comme acteurs? Ils croyaient à leur morale; et comment auraient-ils répudié des leçons dont ils étaient les premiers organes? Le chœur de la tragédie grecque, le chœur qu'un scoliaste appelle spirituellement l'honnête homme de toutes les pièces, c'était le peuple. La pensée qu'il énonçait en beaux vers, c'était la pensée naïve que la situation des personnages éveillait dans toutes les âmes. Si le poète tragique avait méconnu cette impression, s'il s'était refusé à la traduire ou exposé à la dénaturer, il aurait manqué à la première condition de son art, il aurait menti à la conscience universelle, et la foule indignée se serait hâtée de le repousser du théâtre. Nous n'en sommes plus à cette heureuse période des jeunes civilisations. Nous sommes à l'époque du perfectionnement, à l'époque du progrès, entendez-vous, et j'en ai dit les conséquences.

Je sais bien qu'il y a une objection très-spécieuse à faire valoir contre la moralité du théâtre des Grecs, contre sa religiosité surtout, et qu'il est facile de la tirer des pièces d'Aristophane, où les dieux ne sont guère plus ménagés que les hommes. Je n'aurai cependant pas beaucoup de peine à en venir à bout.

La comédie, qui est née d'un simple divertissement satirique, ne peut d'abord être comparée en aucune manière à la tragédie, qui doit son origine à un sacrifice. La comédie d'Athènes exerçait une action morale, sans doute; mais cette action n'avait rien de religieux. Si on veut lui découvrir quelque analogie avec une de nos institutions exactement actuelles, il faut s'arrêter à la presse quotidienne, qui en rappelle assez bien l'insolent franc-parler et la brutale acrimonie, à cette différence près toutefois, et les Grecs en soient loués, que la vieille comédie avait pour but de réprimer les folles passions du peuple, et que la presse quotidienne met sa gloire à les stimuler et à les aigrir. La comédie était un frein, la presse est un aiguillon. Aristophane châtiât la *bellua* démagogique avec un fouet déchirant; nos Aristophanes de cafés la ca-

ressent et lui désignent des victimes. C'était l'acte d'une haute vertu civile et d'un généreux courage, que d'attaquer dans sa popularité effrontée un misérable comme Cléon, que de mettre à découvert ses turpitudes, ses concussions, ses lâchetés, et que de saper à coups de sarcasmes le trône du tyran sanguinaire qui avait ordonné le massacre de Mitylène. Voilà ce que fit Aristophane. Si un Cléon se présentait aujourd'hui, et gardez-vous de douter qu'il s'en présente, la presse lui serait plus douce : elle a des articles tout stéréotypés à sa gloire.

Quant aux traits *obscènes* ou *impies* qui fourmillent dans les comédies d'Aristophane, il paraîtra peut-être singulier de dire qu'ils n'avaient rien de contraire alors à la tendance morale et religieuse du poème. Il suffit cependant d'un peu de critique pour en être convaincu. L'obscénité n'était point immorale chez les anciens ; les Grecs et les Latins *bravaient l'honnêteté dans les mots*, parce qu'ils ignoraient presque la pudeur. L'alliance indispensable et pour ainsi dire solidaire de la pureté des sens avec la sainteté de l'âme était réservée à une autre doctrine, que Socrate et Platon avaient pressentie, mais qui ne devait recevoir ses développemens définitifs que de l'enseignement évangélique. La chasteté de l'image et du langage n'est devenue une loi littéraire que sous l'empire des muses chrétiennes. Dans la société moderne seulement, cette bienséance, qui est l'expression d'une vertu isolée, plutôt que celle d'une croyance, s'est pourtant identifiée avec l'idée religieuse, au point d'en être inséparable ; et cela est si vrai, que nous avons désigné par le même mot, sous le nom de *libertinage*, la licence des mœurs et le mépris de la foi.

Les dérisions qu'Aristophane se permet à l'égard des dieux ne s'expliquent pas moins nettement pour quiconque a une notion suffisante du système religieux des Grecs. Ils reconnaissaient deux théogonies fort distinctes ; l'une morale, qui était l'objet du culte et qui ne souffrait point de controverse ; l'autre arbitraire, capricieuse, inventive, qui était l'objet de la poésie et qui se modifiait au gré de l'écrivain. Celle-ci avait le privilège de notre drame historique, où nous attribuons sans scrupule à des personnages

très-réels un langage, qu'ils n'ont pas tenu et des actions qu'ils n'ont pas faites, moyennant que ce langage et ces actions se rapportent plus ou moins à l'idée qu'on se forme généralement de leur caractère convenu, et quelquefois même, au grand scandale de la scène, sans y prendre tant de précautions. Il y avait là sans doute profanation de la foi populaire, comme il y a chez nous violation des vérités de l'histoire; mais chez les Grecs, non plus que chez nous, ces indécentes fictions ne tiraient pas à conséquence, à moins qu'elles ne s'introduisissent audacieusement dans les solennités qui faisaient partie du culte, comme la représentation de la tragédie. Aussi Platon a-t-il repris Eschyle avec amertume pour avoir employé dans *le Poids ou la Balance des ames* une fable indigne de la justice et de la majesté des dieux, et l'on sait que cette impiété avait soulevé au plus haut degré l'indignation du peuple, puisque Eschyle ne dut la vie qu'aux supplications de son frère, guerrier honoré des Athéniens, qui avait été mutilé à Salamine. Cependant Platon ne lisait aucun auteur avec plus de plaisir qu'Aristophane, qui charma jusqu'aux heures de son agonie, et dont on trouva les comédies dans son lit de mort. C'est que la théogonie du poète tragique était essentiellement liturgique, ainsi que j'ai osé l'avancer, et que celle du poète comique était purement fabuleuse. Les bouffonneries de l'histriion n'avaient rien d'offensant pour le dieu; elles ne s'adressaient qu'au mythologue, et peut-être même elles cachaient une vue d'utilité fort bien entendue, cette malicieuse polémique de tous les jours, qui dégageait incessamment la partie la plus rationnelle des croyances de toutes les ridicules superstitions de la populace. Les jansénistes seuls, à Paris, ont pu taxer d'irréligion ces ingénieuses parades où un jésuite facétieux vouait au mépris des chrétiens éclairés l'importance pédantesque des *femmes docteurs*, l'absurde mysticité des *nouveaux quakers*, et les hideuses folies des convulsionnaires. Pascal est tout aussi plaisant qu'Aristophane, et Pascal n'est pas impie. Comme Aristophane sans doute, il aurait trouvé grâce devant Platon. L'opinion que je viens de développer sur ce sujet peu approfondi jusqu'à nous, ne m'est d'ailleurs pas telle-

ment particulière que je risque d'en supporter toute la responsabilité. Elle est exprimée fort explicitement dans un passage de l'excellent traité de Plutarque *sur la manière de lire les poètes*.

Il est bon de rappeler, au reste, en revenant à la question dont je me suis proposé l'examen dans ce chapitre, que le drame des modernes n'a jamais été composé en vue de l'éducation et de la moralité du peuple; le système de nos représentations théâtrales ne l'aurait pas permis. Des salles étroites et fermées, où l'on ne pénètre qu'à force d'argent et qui ne peuvent admettre dans leur enceinte incommode et malsaine qu'une fraction extrêmement faible de la population intelligente, seraient trop mal appropriées à ce louable projet, si la prévoyance de nos polices dédaigneuses s'était par hasard occupée du peuple. On peut être sûr qu'elle n'en a rien fait, ou si elle a été forcée d'y penser quelquefois par la nécessité de l'étourdir sur sa misère, dans des jours de *gala* royal, c'est avec un tel défaut de discernement qu'il aurait mieux valu cent fois le laisser plongé dans l'oubli héréditaire auquel notre civilisation l'a dévolu. On croirait volontiers que l'administration a pris à tâche, une fois pour toutes, de composer les représentations gratuites où elle convoque la multitude à une certaine époque de l'année, de manière à exalter ses passions, à fausser son jugement et à corrompre son goût. Il est vrai qu'en cherchant bien dans notre théâtre, on ne trouverait guère moyen de les composer autrement; car il n'est ni national, ni instructif, ni moral, ni religieux, ni rien de ce qu'il était chez les anciens. C'est pour nous un jeu frivole, quand il n'est pas pernicieux: c'était pour eux une institution.

Or ce loisir spendieux des classes élevées ne descendait pas au-dessous des classes intermédiaires; ce qui restait à la dernière de toutes, c'étaient les farces ignobles du boulevard, les parades licencieuses de la foire et les exécutions sanglantes de la justice. Son grand acteur comique, c'était Angoulevant, Bruscombille, Tabarin, Guillot Gorju, le singe de Nicolet: son tragique, c'était le bourreau. Avec de tels éléments d'éducation dramatique, on fe-

rait d'une nation formée pour les douces mœurs de l'âge d'or une populace de cannibales.

Il résulta de cet état de choses ce qui devait en résulter nécessairement, c'est-à-dire une révolution (et il n'est pas inutile de dire, en passant, que si je regarde toute révolution comme fatale, je ne mécomais ni ne répudie pourtant les acquisitions immenses et infaillibles dont ces grandes catastrophes sociales enrichissent par anticipation le genre humain, en le précipitant vers l'avenir). Cette révolution prit naissance à l'endroit où les germes en avaient été jetés, dans les rangs supérieurs et dans les rangs moyens de la hiérarchie politique; et quand les hommes qui l'avaient conçue n'eurent plus besoin que d'un peuple pour la faire, ils le trouvèrent où il était, devant les tréteaux des baladins et les échafauds de la Grève.

La révolution n'a pas exercé plus d'influence au théâtre qu'ailleurs sur le mouvement intellectuel, à moins qu'on ne veuille lui tenir compte, comme d'un progrès, de cette influence délétère qu'elle a exercée partout sur le langage et sur les mœurs. Sans la révolution, comme avec elle, Ducis aurait soutenu, dans des imitations timides, mais heureuses et assez bonnes, du reste, pour un public qui ne voyait en Shakspeare qu'un barbare, sa réputation de poète sensible et d'écrivain élégant; Chénier se serait relevé plus d'une fois de l'échec mérité d'*Azémire*; M. Lemercier aurait produit des tragédies pleines de talent, parmi lesquelles il y a un chef-d'œuvre digne de l'antiquité; Arnault eût fait *Marius*. Sans la révolution, comme avec elle, M. Duval aurait enrichi la scène de comédies parfaitement conçues, habilement nouées et naturellement écrites; Picard l'aurait égayée par des tableaux de mœurs brillans de verve et frappans de vérité; Andrieux, distrait par la politique, qui le préoccupa sans le corrompre, aurait ajouté des scènes multipliées au succès des *Étourdis*; M. Roger compterait *l'Avocat* au nombre de ses titres, et il en compterait davantage. Le mouvement révolutionnaire a si peu favorisé le mouvement intellectuel au théâtre, qu'on peut assurer, au contraire, sans craindre de se tromper, qu'il n'existe pas une époque dans l'histoire de

l'art dramatique où il soit resté plus inerte stationnaire, plus éloigné de l'esprit de licence et d'innovation, plus fidèle aux règles et à l'exemple des classiques. Pour y trouver quelque empreinte des idées du temps, il faut exhumer du juste oubli qui les dévore des turpitudes qui soulèvent le cœur. Picard lui-même, dont le tact est presque toujours si judicieux, faillit expier d'une partie de sa gloire les sacrifices trop fréquents qu'il a faits, malgré lui, à la frénésie commune. Ses pièces républicaines ont été repoussées par le goût, bien plus que par l'opinion, du recueil de ses ouvrages, et il n'en est certainement pas une dont on puisse aujourd'hui soutenir la lecture.

Ainsi le théâtre influa sensiblement sur la révolution, qui n'influa pas sur lui. Deux ouvrages dramatiques, en particulier, eurent l'honneur de cette formidable initiative.

Le premier, c'est *Figaro*.

Dans cette conception capricieuse, inégale, irrégulière, mais immense d'intention et de portée, où se dévoilent toutes les ressources d'un esprit aussi ingénieux que pervers, la grande crise morale de notre civilisation est prise sur le fait avec une incomparable puissance; et il faut convenir que si jamais la comédie n'avait eu à peindre de tableaux aussi repoussans, elle n'avait jamais employé à les rendre de couleurs plus vraies et plus énergiques. La corruption des grands, fardée de son hypocrite élégance; la ruse et l'intrigue, venues dans les petits au secours de la faiblesse, pour relâcher et dissoudre peu à peu le nœud social; le mépris de toutes les convenances, poussé jusqu'au mépris de toutes les institutions; le pouvoir avili, non-seulement dans la fiction des rangs, mais dans tout ce qui le manifeste aux yeux des hommes, dans l'action de la politique et de la justice; le mariage livré à la dérision, comme un marché sans valeur; l'adultère étudié complaisamment, embelli, presque honoré; l'innocence et la pudeur souillées dans le cœur même des enfans, rien ne manque à ce cours insigne de dépravation, rien absolument, si ce n'est une leçon morale. Ce fut la révolution qui la donna;

mais le jour où l'on représentait *Figaro* pour la première fois, la révolution était faite.

L'autre, c'est *Robert, chef de brigands*, et on ne saurait trop remarquer que ce double type d'astuce et de férocité, *Figaro* et *Robert*, est devenu l'exacte expression des deux classes de personnages qui, suivant l'expression d'un grand orateur révolutionnaire, se disputaient quelques années après les lambeaux de la monarchie. Jusqu'au jour où vint l'empire imposer son joug de fer aux factions, et relever l'édifice ruineux de la civilisation sur des bases solides en espérance, la scène orageuse de la politique est occupée tour à tour par *Robert* ou par *Figaro*, le peuple est soumis alternativement par la forme brutale du bandit ou par les insidieuses déceptions de l'intrigant. On a dit qu'on ferait l'histoire d'une autre époque avec des chansons; celle des huit dernières années du dernier siècle est tout entière dans cette farce et ce mélodrame; il serait superflu de la chercher ailleurs; c'est la dilogie de la république, et les curieux peuvent se tenir pour avertis qu'ils en verront autant à la seconde représentation.

Le théâtre fut peu fréquenté pendant le paroxysme de 1795 et des deux années qui le suivirent. La tragédie était dans la rue, bien plus échevelée, bien plus pathétique, bien plus saignante que derrière la rampe des quinquets. On n'avait pas besoin d'échanger un assignat contre une carte pour aller contempler dans de froides imitations les malheurs des grands de la terre, quand ils étaient égorgés *gratis* et par centaines au milieu des places publiques. Le tribunal redoutable de M. Lamartellière était un pauvre tribunal auprès de celui dont on exécutait les arrêts en face du Pont-Tournant ou à la barrière du Trône; auprès de cet autre tribunal d'assassins amateurs qui les exécutaient de leurs propres mains sur le préau des cachots, et qui se délassaient des fatigues du massacre en mangeant de la chair humaine et en buvant du sang humain. Quant au plaisir de siffler de méchants acteurs et d'en applaudir de plus habiles, on s'en dédommageait avec usure en applaudissant les meurtriers et en sifflant les martyrs. Cela était plus neuf.

Il arriva un moment où ces divertissemens quotidiens d'une nation éminemment éclairée eurent leur terme, où la guillotine fit relâche comme une actrice indisposée, où le gouvernement de la terreur tomba comme une pièce usée dont personne ne veut plus, et qui a besoin de dormir long-temps dans les cartons avant d'être reprise; mais la nécessité des spectacles émuans et des émotions violentes se faisait sentir encore. Un gouvernement plus probe et plus intelligent que le Directoire aurait compris la possibilité de rendre cet instinct profitable à l'éducation populaire, en secondant la tendance morale des esprits vers les idées de justice et d'humanité si long-temps mises en oubli, par une organisation bien entendue des théâtres du troisième ordre, seuls accessibles à la multitude. Il ne pouvait en être question ni au Grand-Opéra, ni à l'Opéra-Comique, ni aux Français, établissemens inamovibles de leur nature, où l'on fera perpétuellement ce que l'on a toujours fait, parce qu'on ne s'y demandera jamais si le spectacle peut avoir d'autre objet que de remplir les heures des oisifs et que de faire briller la parure des coquettes. Rien n'y fut changé que l'auditoire des loges qui sortait de prison, et qui avait laissé ses habits de deuil à l'hôtel pour venir se divertir à la comédie. Quant à la scène, c'étaient toujours les lamentables rois des bicoques du Péloponèse, les sénillans marquis de l'OEil-de-Bœuf, et ce fripon de Lafleur, comparses éternels du drame classique, au tant soit peu dépayés dans une société mutilée et sans forme, où il n'y avait plus de valets et plus de maîtres, plus de marquis et plus de rois. C'était toujours Blaise ou Colin, chargé de fleurs artificielles et chamarré de rubans, qui soupirait mollement les ariettes doucereuses de Dalayrac et les couplets sucrés de Dumonstier, sous ces voûtes si récemment frappées d'imprécations et de chants de mort. Partout ailleurs ce contraste sacrilège aurait effrayé la pensée et brisé le cœur. A Paris, il ne fit pas même réfléchir; ce n'était qu'un trait de caractère.

Mais, je le répète, le théâtre du peuple n'était pas là; il était au boulevard; il avait repris ses droits à mesure que la politique perdait ses émotions; il était redevenu un besoin plus impérieux

que jamais pour cette cohue de souverains détrônés, réveillés des vaines illusions et las des fureurs inutiles, mais que les agitations d'une démocratie turbulente avaient exercés pendant trois ans à des idées graves et tragiques. Le théâtre qu'il fallait au peuple devait être grave et tragique aussi, condescendre à ses goûts belliqueux qu'il prenait pour de l'héroïsme, s'accoutumer à la phraséologie de ses tribuns qu'il prenait pour de l'éloquence, et fournir des alimens ménagés avec prudence à l'activité de ses sympathies. Il y avait certainement moyen, même en se prêtant sans réserve aux concessions nécessaires, de faire servir les jeux scéniques à la réhabilitation morale des classes inférieures, et de les ramener peu à peu à subir patiemment la rigoureuse destinée que notre mauvaise civilisation leur impose, en attendant que les sages leur en aient préparé une autre, ou qu'elle soit sortie toute faite des trésors de la Providence, car aucun peuple ne peut se faire sa destinée de lui-même. J'ai déjà dit que le Directoire n'y songea pas. Il était alors trop occupé à réaliser le produit net de la spoliation de cinq cent mille fortunes et de la proscription de cent mille têtes; il prenait possession d'hoirie et réglait son inventaire.

Ce que le Directoire ne s'était pas avisé d'essayer, le hasard, ou peut-être l'heureux instinct d'un auteur inventif, en vint à bout. Jusque-là, informe, abortif et monstrueux, le mélodrame se développa, ou plutôt il prit naissance; le mélodrame, orageux comme une émeute, mystérieux comme une conspiration, bruyant et meurtrier comme une bataille; le mélodrame, tour à tour imposant et trivial, sentencieux et naïf, solennel et bouffon, étourdissant de terreur, d'extravagance et de gaieté; le mélodrame, avec son cortège obligé de crimes et de vertus, de tyrans et d'opprimés, de traîtres et de niais, avec ses tours, ses cavernes et ses cachots, ses bals rustiques et ses fêtes pastorales, avec ses chalumeaux et ses poignards, ses fleurs et ses poisons, ses illuminations et ses incendies; le mélodrame, où les danses précèdent les combats, qu'elles remplaceront encore, où les joies oubliées et insouciantes sont toujours près de se changer en douleurs, où le plaisir s'épanouit dans l'imprévoyance du malheur qui va le troubler, où

l'heure de la sécurité appelle et précipite celle de la mort ; le mélodrame, il faut le dire, tableau véritable du monde que la société nous a fait, et véritable drame du peuple.

Je ne suis pas bien sûr de l'aveu des hauts et puissans critiques sous les yeux desquels ces pages pourront tomber, ou plutôt j'ai tant de raisons d'en douter, que cette considération suffirait pour arrêter incontinent ma plume, si leur aveu n'était par hasard de toutes les choses possibles celle dont je me soucie le moins ; mais j'aime mieux payer un tribut légitime à la vérité, que de me concilier, par de lâches complaisances pour nos routines dramatiques, des suffrages intéressés dont je n'ai d'ailleurs que faire. Je crois donc fermement, comme je l'ai dit, et je ne saurais trop le redire, qu'un mélodrame sagement conçu, qui, au but général des compositions tragiques, celui d'exciter la crainte et la pitié, joignait avec succès celui d'éclairer la raison, de montrer le crime dans ses laideurs, et de faire aimer la vertu, était la seule tragédie populaire qui convînt à notre époque. J'ajoute avec conviction qu'après l'enseignement religieux, il n'y en a point qui ait rendu des services plus éminens à la morale publique, et qui soit plus capable de lui en rendre encore.

Le mélodrame n'a cependant jamais été mis à sa place ; il y a trois raisons principales pour cela : la première, c'est que la plupart des gens de lettres qui flagornent si basement le peuple, méprisent profondément le peuple, et qu'un genre de spectacle fait pour lui, comme ils devraient l'être tous, répugne à leur coquetterie poétique et humilie leur vanité ; la seconde, c'est qu'il est juste de convenir que ce genre a été souvent faussé par des écrivains sans talent, et, ce qui est plus déplorable encore, par des écrivains sans principes ; la troisième, c'est que le style n'en est pas toujours conforme aux lois du bon langage, et qu'il manque surtout de ce naturel qui fait le plus grand charme du dialogue. J'ai déjà répondu incidemment à cette objection, qui, en dernière analyse, ne prouverait rien contre le genre. Quand on parle à la multitude, il faut, sous peine de n'en être pas compris, lui parler la langue qu'elle comprend, tout en la préparant pro-

gressivement à l'intelligence et à l'usage d'une langue meilleure. La démocratie avait jeté dans la circulation, du haut de ses cent mille tribunes, cette innombrable quantité de phrases toutes faites qui sont devenues, pour le vulgaire, des modèles d'atticisme, et que l'habitude d'entendre et de répéter a inculquées plus imperturbablement dans sa mémoire que ne le furent jamais les proverbes de nos aïeux. Cette emphase de mauvais goût, qui est la seule acquisition réelle dont nous soyons redevables aux assemblées législatives et aux jacobinières de la république, était proprement nationale quand elle passa des clubs et des conseils au théâtre, et Dieu garde de mal les sévères censeurs qui admirent encore dans les orateurs de la Convention ce qu'ils reprochent au mélodrame. Au reste, les auteurs dramatiques les plus populaires qui aient jamais existé, ne se piquaient pas d'un purisme si méticuleux dans leurs pièces populaires. On se tromperait fort si on imaginait que Plaute eût pris à tâche d'écrire comme Térence écrivit plus tard sous la dictée de Scipion; Molière comme Racine et Boileau; Goldoni comme Gelli et Firenzuola. Quand ils écrivaient pour le peuple, ils écrivaient comme parle le peuple, et c'était la seule manière de s'en faire entendre. Il est vrai que le jargon oratoire de la révolution est cent fois plus insolite et plus sauvage que le patois des femmes de *Pourceaugnac* et les Carthagiinois du *Panulus*; mais c'était un fait de langue avéré, et la révolution n'est pas non plus un événement ordinaire.

Quant aux indécentes et honteuses productions qui ont quelquefois pollué le théâtre sous le nom de mélodrame, ce n'est certainement pas moi qui en prendrai la défense; mais le dégoût qu'elles m'inspirent et le blâme qu'elles ont mérité ne ferment point mes yeux au mérite des mélodrames bien faits qui ont racheté l'opprobre de ces hideux caprices d'une imagination malade.

C'est par exemple un talent injustement méconnu que celui de M. de Pixéricourt, dont l'ingénieuse abondance a doté la scène de tant d'ouvrages intéressans, remarquables par la clarté des expositions, par l'habileté de la conduite, par l'entente merveilleuse

des effets, par l'enchaînement si progressif et si bien ménagé des événemens, par la nouveauté si hardie et cependant si vraisemblable des moyens, par la propriété même du style général que sa forme solennelle et apophtegmatique rend plus propre, quand elle est nécessaire, à laisser de profondes traces dans l'esprit, mais qui offre partout ailleurs assez de correction, de naturel et de grâce, pour faire honneur à des drames d'un ordre plus relevé. Je lui sais moins de gré, pourtant, de ces brillantes qualités dramatiques dont les distributeurs en titre de gloire littéraire auraient dû lui tenir compte avant moi, que du sentiment profond de bienveillance et de moralité qui se manifeste dans toutes ses compositions. C'est que je les ai vues, dans l'absence du culte, suppléer aux instructions de la chaire muette, et porter, sous une forme attrayante qui ne manquait jamais son effet, des leçons graves et profitables dans l'âme des spectateurs; c'est que la représentation de ces ouvrages vraiment *classiques*, dans l'acception élémentaire du mot, dans celle qui se rapporte aux influences morales de l'art, n'inspirait que des idées de justice et d'humanité, ne faisait naître que des émulations vertueuses, n'éveillait que de tendres et généreuses sympathies, et qu'on en sortait rarement sans se trouver meilleur; c'est qu'à cette époque difficile où le peuple ne pouvait recommencer son éducation religieuse et sociale qu'au théâtre, il y avait dans l'application du mélodrame au développement de principes fondamentaux de toute civilisation, une espèce de vue providentielle. Cette puissante action de la comédie populaire qui était sans exemple depuis les anciens, avait commencé à se révéler sous le consulat. Elle se prolongea pendant toute la durée de l'empire, et en aucun temps la classe qui la subissait immédiatement n'a été plus régulière dans ses mœurs, jamais les crimes n'ont été plus rares. Les méchans n'auraient osé se présenter dans un lieu de divertissement où tout les entretenait de remords déchirans et de châtimens inévitables. Un trouble invincible les aurait trahis. Je ne sais quel rang la postérité réserve à M. de Pixéricourt parmi les écrivains de son siècle, mais il y a bien des années que l'Académie française lui doit le prix Monthyon. Je n'ai point d'objec-

tion contre les gros livres de statistique *chiffresque*, d'amalgame métaphysique et de philanthropie fastueuse, dont l'apparition concourut avec celle du mélodrame naissant; je crois même sincèrement aux immenses avantages que le genre humain a retirés de leur lecture, quand il les a lus, soit pour son amélioration matérielle, soit pour son bonheur; mais il est une créance dont j'aurais bien plus de peine à me départir: c'est que si une mission morale a été donnée de nos jours à un homme de lettres, c'est M. de Pixérécourt qui l'avait reçue.

Il ne serait plus possible maintenant de rendre au théâtre cet empire salulaire, et j'en laisserai chercher la raison à ceux qui ne se contentent pas de la voir éclater avec toute la lucidité de l'expérience et de l'histoire, dans la fatalité irrésistible qui pousse tour à tour les nations trop civilisées vers leur dissolution et leur ruine. On n'ira plus demander au poète dramatique des leçons qui n'exciteraient désormais que la dérision et le dégoût, mais des émotions irritantes, capables de distraire l'âme à force de la bouleverser, et qui animent du moins son vide et son néant de quelques préoccupations infernales. C'est même peu si le crime se contente d'intéresser et de plaire; il faudra qu'il divertisse, et que la muse burlesque, habillée de haillons sanglans, se joue avec l'assassin des convulsions de la victime. On trouvera le côté plaisant du meurtre, de l'empoisonnement, de l'incendie, et le *mome* hideux qui a déjà rêvé tout cela dans sa perversité prématurée, viendra nourrir des exemples de la scène son émulation féroce.

Ne dites pas que ce soit là l'effrayant cauchemar d'une imagination mélancolique, habituée à peupler l'avenir des fantômes que sa misanthropie a créés. Ce tableau n'est déjà plus celui de l'avenir, c'est celui du présent. C'est l'analyse de la dernière pièce nouvelle, c'est le compte-rendu de la représentation qu'on a donnée hier ou de la représentation qu'on donnera ce soir.

Et puis, serait-il vrai, grand Dieu! que la littérature fût, comme on l'a dit, l'expression de la société? Oui, messieurs, n'en doutez pas: *La littérature est l'expression de la société.*

Écrivez donc, si vous l'osez, dans vos journaux, dans vos livres, et au front de vos monumens, ces grands mots de Progrès et de PERFECTIBILITÉ dont une cabale hypocrite amuse en persiflant l'agonie des vieilles nations. Mais ne les écrivez point, par grâce, à la porte des théâtres du peuple. L'imposture serait grossière, ou l'ironie de mauvais ton.

CH. NODIER.

# LETTRE

## A UN AMI DE LA PROVINCE

SUR QUELQUES LIVRES NOUVEAUX.

---

Il y a quelques nuits, ne pouvant dormir, à cause de la chaleur peut-être ou de toute autre cause aussi peu poétique, je me levai et apportai sur mon lit une pile de livres nouveaux, qui depuis trois semaines gisaient pêle-mêle, entr'ouverts, sur ma table, attendant la fin du mois, comme les morts le jugement dernier dans la vallée de Josaphat. J'en feuilletai un certain nombre sans en trouver aucun qui pût ou me rendormir ou me réveiller complètement. Enfin, las de cet état de demi-sommeil, j'allai prendre, sur les quatre planches qui me tiennent lieu de bibliothèque, l'HISTOIRE UNIVERSELLE de Bossuet, et, l'ayant ouverte à l'endroit des Romains, j'allai de la sorte jusqu'au jour, entremêlant ma lecture de pauses et d'interjections admiratives. C'est un bien beau livre que cette Histoire ! Pourquoi les faiseurs de bulletins littéraires, comme moi, n'ont-ils pas quelquefois à vous annoncer, à vous autres gens de la province, la mise en vente de quelque publication de ce genre ? Ce serait pour notre métier un singulier ennoblissement. Bossuet, digne historien de l'humanité tout

entière, est par-dessus tout peut-être l'historien de Rome. Ces mœurs fortes, énergiques; ce peuple de soldats et de laboureurs, cette ambition persévérante, cette volonté de vaincre, inflexible dans les revers, convenaient singulièrement au génie mâle, impérieux et dogmatique du dernier des pères de l'Église. Nulle part son port de tête altier et sa rusticité superbe ne sont d'un effet plus sûr et plus imposant. Peut-être qu'à examiner d'un certain côté le mouvement qui s'est fait dans la langue depuis Bossuet, il n'y a pas lieu de penser que notre idiome ait dé péri. Peut-être pourrait-on dire que l'instrument même du langage s'est enrichi d'une foule de nouveautés heureuses. Les vocabulaires spéciaux, ainsi que le faisait judicieusement remarquer dernièrement un de nos collaborateurs, se sont introduits dans la langue commune et y ont versé leurs richesses comme en un vaste réservoir. Grâce à cet accroissement, l'écrivain a aujourd'hui sous la main des ressources infinies pour l'expression des nuances. Il peut, comme l'organiste attablé devant un jeu d'orgue complet, choisir le registre dans lequel il veut moduler et faire passer successivement son thème favori à travers des jeux divers de timbre et de sonorité, depuis les mugissemens de la rouillante ophicléide jusqu'aux sons moelleux et veloutés de la flûte.

Je ne sais, mon cher ami, si dans votre coin vous lisez quelquefois nos revues; mais si vous les lisez, vous conviendrez certainement avec moi que parmi beaucoup de morceaux d'un mérite contestable, il s'en rencontre néanmoins quelques-uns, et plus fréquemment qu'on ne pourrait le croire, qui sont écrits avec un savoir, une habileté, un maniement des ressources de la langue tout-à-fait remarquables. Ce n'est pas là ce qui vous touche, vous autres : une nouvelle attachante, un récit dramatique écrit avec une plume mal taillée, vous captivera dix fois plus qu'un beau morceau de critique dont les idées parfaitement logiques, dont les mots ajustés d'une manière irréprochable, glissent sur le papier sans jamais accrocher. Il y a pourtant dans telle dissertation que vous lisez avec le pouce et du coin de l'œil des trésors de grammaire et de construction philologique, des adjectifs adorables, des allusions pleines de délicatesse et des insinuations devant lesquelles on serait tenté de se prosterner. Je ne parle pas des métaphores : il faudrait faire un livre. Quelle est, dites-moi, l'espèce animée ou inanimée, la science, la profession qui n'ait été mise à contribution par la métaphore? Vous vous envolez dans les cieux : la métaphore vous y suit; si vous posez le pied sur la terre, vous marchez sur la

métaphore ; elle se baigne avec vous dans l'océan ; et, comme la main de Dieu, dans l'Écriture, quand vous fuyez dans le désert, c'est elle qui vous y a conduit. Jamais la langue n'a été souple, ductile, abondante, comme aujourd'hui. Le savant s'y reconnaît, le fat s'y mire. De quelque région spirituelle, de quelque contrée géographique que vous soyez parti, la langue vous sera toujours accessible par quelque côté, et vous tiendrez tout entier dans quelque petit angle inaperçu de ce vaste édifice en construction.

Il s'est rencontré des époques où la langue, tombant, informe encore, dans la main d'un homme de génie, se façonnait sous ses doigts et se modelait, comme le métal en fusion, sur le moule de sa pensée. L'homme alors était plus fort que la langue. Bossuet, dont je vous parlais tout à l'heure, avait affaire à un instrument déjà formé ; l'ouvrier et l'outil se valaient. C'est de cet heureux équilibre que naissent les œuvres durables. Ce qui est remarquable dans cet admirable écrivain, c'est la charpente et l'architecture de son discours ; tout y est solide, majestueux, puissant ; sa forte pensée est égale à la langue sur laquelle elle s'appuie. Jamais la langue ne plie sous la pensée ; jamais elle ne la déborde ; elle suffit et ne surabonde pas : pas d'oripeaux, de paillettes, de clinquant ; pas de faste ni d'étalage ; ce qu'il faut, rien que ce qu'il faut. Bossuet va droit devant lui ; sa parure, c'est sa force, et sa force est si bien empreinte sur son visage, dans son geste, dans son allure, que pour l'attester il n'a pas besoin de raidir et de tendre ses muscles nus, pas plus qu'il n'a besoin de rembourrer ses vêtements et de cacher sa maigreur sous les plis d'une toge flottante.

Quelque grand que Bossuet puisse être par lui-même, il faut cependant bien convenir que son siècle fut pour beaucoup dans cette supériorité majestueuse qui le distingue. Sous Louis XIV, l'intelligence, fécondée par les vigoureuses étreintes de l'esprit réformateur du siècle précédent, nourrissait, dans le calme de la monarchie absolue, le germe des révolutions qui devaient éclater un siècle plus tard. Le dix-septième siècle fut comme une sorte de halte entre deux tempêtes, une dernière contemplation, un dernier coup d'œil adressé à l'harmonieux ensemble d'une société déjà condamnée. N'est-il pas singulier que ces époques brillantes de la littérature et des arts, que Périclès, Auguste, Louis XIV, ont baptisées de leur nom, ne soient toutes trois que le dernier épanouissement d'un tronc social épuisé, promis à la hache pour le lendemain ? Il semble que la littérature, que les arts, historiens avant tout du drame social, aient besoin d'attendre, pour

se mettre à l'œuvre, le dernier mot de la civilisation qui les a engendrés; A peine ce mot est-il prononcé qu'ils se retournent et jettent en arrière un vaste coup d'œil sur l'espace parcouru; ils le résument en quelques lignes fortes et brillantes : on dirait que la société s'arrête pour se regarder avant de finir, et qu'elle met dans ce dernier regard toute sa force et tout son amour.

Aujourd'hui, voyez-vous, nous ne pouvons guère espérer des enfans de cette taille; la parole n'est pas à la littérature; avant d'écrire l'histoire, il s'agit de la faire. On a demandé quelquefois comment l'empire, si glorieux par les armes, avait été si pauvre de productions littéraires. Eh, mon Dieu! c'est que toute la poésie s'était donné rendez-vous sur les champs de bataille. Bonaparte est certainement le plus grand poète des temps modernes. C'est avec le sang de plusieurs millions d'hommes qu'il écrit ses poèmes d'Égypte, d'Italie, de Russie, de Waterloo; il ne rêve, ni ne raconte, il joue aux applaudissemens du monde un drame colossal dont le moindre verset a suffi à faire vibrer depuis vingt ans les meilleures cordes de nos poètes. Je crois pour moi que notre siècle, ce siècle à peine commencé, et dont 1850 peut être considéré comme l'origine, n'est pas moins grand que celui qui l'a précédé; le travail qui se fait à l'heure présente, est universel, incalculable, mais encore latent et souterrain; toutes les relations nationales, politiques, morales, sont soumises dans ce moment à un double travail de décomposition et de recomposition plus facile à sentir qu'à décrire, dont tout le monde a conscience, dont personne n'a le dernier mot. Vous avez sans doute remarqué comme moi l'ennui profond, le découragement, le malaise vague dont toute notre génération est tourmentée. Cette disposition est universelle dans tout ce qui pense. D'où vient cela. C'est que nous faisons peau neuve, c'est une crise rude, mortelle pour quelques-uns, salutaire pour l'espèce, terrible aux individus. Je crois que sur ce point nous sommes à peu près d'accord. Eh bien! que voulez-vous que fasse la littérature pendant ce temps? Ovide a chanté les métamorphoses des dieux, des nymphes et des simples mortels; on fera peut-être un jour quelque beau poème sur les métamorphoses sociales qui s'opèrent en ce moment. Quand la chenille est devenue chrysalide, ou que la chrysalide s'envole sur les ailes du papillon, le poète peut chanter et décrire, il a sous les yeux quelque chose qui a une forme et un nom dans la langue. Mais aujourd'hui ne trouvez-vous pas que nous sommes je ne sais quoi d'informe, moitié papillon, moitié chenille,

tirant beaucoup plus sur la chenille, sans toutefois qu'aucune qualification nous puisse légitimement appartenir ?

Ainsi, mon cher ami, n'attendez pas que je vous signale à l'horizon quelque étoile nouvelle, et soyez indulgent pour des nébuleuses auxquelles nous devons les seules clartés de notre triste firmament.

Il y a dans l'histoire une époque qui m'a toujours beaucoup frappé, et que j'avais eu le projet d'étudier à fond, projet qui en a été rejointre beaucoup d'autres : c'est l'époque qui suit l'invasion des barbares en Occident. Il n'est personne qui n'ait vingt fois envoyé à tous les diables la généalogie embrouillée et les démêlés féroces des Childebert et des Chilpéric. L'histoire officielle, l'histoire apparente, n'est rien qu'une accumulation monotone de crimes, relevée seulement de temps à autre par quelque férocité vraiment remarquable. On va de la sorte depuis Clovis jusqu'à Charlemagne; et puis, arrivé à Charlemagne, on s'aperçoit tout à coup que la société a changé de face, les formes romaines ont disparu; les évêques, dont on ne parlait pas d'abord, se trouvent alors par le fait à la tête de la société; la constitution de la propriété a changé, en un mot la physionomie des Gaules n'est plus reconnaissable. Et pourtant ce n'est pas à Childebert ni à Chilpéric que nous pouvons, en conscience, faire honneur de cette immense révolution. A qui donc? Ma foi, à tout le monde. Eh bien! l'esprit de Dieu est encore une fois porté sur les eaux et va donner la forme à la matière. Ce n'est pas à Childebert qu'il faut aujourd'hui demander compte de la valeur historique de notre époque. Nous autres journalistes, voyez-vous bien, nous n'y faisons pas grand'chose, les députés encore moins, et ainsi de suite jusqu'en haut. Tous ceux qui crient bien fort, qui croient mener quelque chose, ceux-là sont de droit hors de cause; ceux qui vous disent qu'ils vont changer le monde ne souleveront pas seulement un fétu. Vous me demanderez où se fait le mouvement: mon Dieu, descendez, si vous voulez, dans la loge de votre portier, auprès du piano de mademoiselle sa fille; allez-vous-en plutôt aux bals de Musard; obtenez la faveur d'être introduit dans les mansardes, peut-être s'y passe-t-il des choses dignes d'attention. Voyez en bas, car en haut il n'y a rien. Si, transformant le vœu de la philosophie ancienne, notre siècle produisait un philosophe clerc d'avoué, ou un clerc d'avoué philosophe, je ne doute pas qu'il ne découvrit au milieu des rôles, des exploits, des contrats et des liasses abominables dont ces antres-là sont peuplés, des choses pleines d'intérêt et d'avenir. Quant à nous autres les

beaux parleurs, soyez bien convaincu que nous n'y pouvons et que nous n'y faisons rien; notre rôle est de procurer quelque distraction aux ouvriers laborieux comme vous, qui vont droit devant eux sans détourner la tête. Aussi bien je m'aperçois que, pour ne point faillir à mon mandat, il est temps que je termine mon exorde pour arriver à l'objet réel de cette épître, et vous donner enfin quelques nouvelles de nos publications récentes.

M. Lermnier vient de faire paraître un livre : AU-DELA DU RHIN (1). Le jeune professeur du collège de France a fait, l'an dernier, un voyage en Allemagne, d'où il nous a rapporté les matériaux de ces deux volumes. Vous devez connaître Lermnier : c'est un de nos professeurs le plus en vogue; je crois même que nous avons assisté ensemble, l'an passé, à l'une de ses leçons, où, débutant par nous entretenir de la doctrine secrète des prêtres de Memphis, il nous conduisit droit à la loi sur ou contre les associations, qui était alors en pleine discussion à la chambre des députés. Le fait est que les législations comparées sont à peu près la seule chose dont il ne soit pas question au cours de législation comparée de Lermnier. Cela lui a même valu parfois, dans les journaux, d'assez rudes critiques. Pour moi, je ne saurais lui en vouloir : je n'ai jamais entendu faire de cours sur les législations comparées; mais j'ai foi que si le programme était conforme au titre, ce serait quelque chose d'immensément savant et de fort peu récréatif, et que les dames n'iraient pas, comme elles le font, aux cours de Lermnier. Aussi la chaire une fois établie, Lermnier a-t-il pris bravement son parti : il parle à ses auditeurs d'histoire, de philosophie, de choses vivantes et contemporaines, et leur fait un cours presque toujours intelligible, toujours intéressant et animé. Les sympathies de Lermnier sont toutes libérales, et il rend à la cause de véritables services par l'ardeur qu'il inspire aux jeunes gens, dont il s'est fait le prédicateur assidu. Sa diction est spirituelle, pompeuse, allant quelquefois jusqu'à l'emphase; il est instruit, et, sous ce rapport, il pourrait peut-être avec avantage diminuer l'éclat et ajouter à la solidité de ses leçons; mais il est artiste, et la verve l'emporte toujours. Lermnier parle beaucoup de la puissance des idées, du règne des idées, de l'avenir des idées. Entre nous, si vous voulez que je vous le dise, je ne crois pas que les siennes soient positivement arrêtées. Je ne sais pas s'il a pris son parti

(1) Félix Bonnoire, éditeur, rue des Beaux-Arts, n° 10.

sur beaucoup de questions qu'il a trop d'esprit pour ne pas connaître et sur lesquelles il a peut-être trop de prudence pour se prononcer à l'avance. Il tire d'ailleurs un excellent parti de sa position, et l'espèce d'indécision que je crois avoir aperçue dans le fond prête à sa manière quelque chose de large et d'impartial dont il ne néglige pas de se prévaloir. Il sait se faire écouter, se faire applaudir, échauffer l'esprit des jeunes gens, les encourager, et les soutenir dans des voies assez progressives par l'attente prolongée d'un dernier mot qui ne viendra pas. Cela est habile, et, vu l'époque, bien imaginé. Aujourd'hui, en effet, il n'y a, pour se faire bien venir de la jeunesse, qu'un seul moyen : c'est de lui promettre du grand ; car elle en est affamée. Mais pour en promettre il faudrait en avoir, me direz-vous. Pourquoi ? Nous sommes toujours à peu près sûrs que le chaos finira par se débrouiller, et en attendant, nous aurons vécu d'espoir : c'est autant de gagné.

Quoi qu'il en soit, Lermnier vient de publier un livre sur l'Allemagne ; vous ferez bien de le lire, il vous intéressera. C'est ce qui a été publié de plus complet sur l'Allemagne dans ces dernières années. Lermnier, en traversant l'Allemagne, l'a étudiée dans toute l'étendue de sa surface. La constitution politique et intellectuelle de l'Allemagne, le caractère de sa civilisation, les tendances et les ambitions de la Prusse, l'esprit paternel et stationnaire de l'Autriche, l'effervescence démocratique des petits états qui avoisinent le Rhin, les universités et les restrictions apportées récemment par la diète à leur indépendance, l'état de la littérature et de l'enseignement, sont successivement passés en revue par l'auteur, qui nous paraît sur ces diverses matières avoir approfondi son sujet autant qu'il est possible de le faire quand on parle de choses contemporaines qui se passent au moment même où l'on écrit, qui s'agitent sous l'œil de l'observateur et n'ont pas encore acquis ce degré d'immobilité propice à la description et à l'histoire. Dans tout ce qui touche à l'histoire politique de l'Allemagne, Lermnier s'appuie sur les pièces mêmes des traités, et il fait parfaitement sentir toute la valeur du bouleversement radical de l'Allemagne par Napoléon, du brisement des anciennes circonscriptions, de tout ce travail enfin qui l'a si laborieusement préparée à l'unité, cette espérance favorite de ses enfans et de ses amis.

Avez-vous lu le livre que M. Saint-Marc Girardin a publié cet hiver sur l'Allemagne ? Vous verriez avec intérêt deux esprits extrêmement différens et placés à un point de vue tout opposé, se rencontrer souvent sur

le terrain neutre des observations et des faits ; sauf à en faire dériver des inductions différentes. Ainsi le professeur de la Sorbonne croit que l'Allemagne a besoin, pour arriver à l'unité, de l'éducation du despotisme ; le professeur du Collège de France pense, au contraire, que l'unité allemande sera le fruit naturel du développement de la philosophie et de la liberté. Croyez qui vous voudrez ; pour moi, je vous dirais bien ce que je préférerais. Quant à ce qui doit arriver, quand j'y aurai été voir, je vous en dirai mon avis.

Encore un livre sur l'Allemagne. Seulement ici ce n'est pas d'histoire ni de politique qu'il s'agit, mais tout simplement de littérature. Dans ses *ÉTUDES SUR GOETHE* <sup>(1)</sup>, M. Marmier a concentré tous ses efforts sur une seule tête de poète, et en dépit de tout ce qui a été écrit sur Goethe, il est parvenu, à force de soin, d'étude, de conscience, à faire un livre comme il serait à désirer qu'on en fît plus souvent. La vie de Goethe, son génie, son caractère, ses ouvrages, ont donné lieu en Allemagne à une polémique qui, commencée du vivant même du grand poète, n'est point encore achevée à l'heure qu'il est. De ce côté du Rhin, nous avons été beaucoup plus sobres, et, sauf quelques feuilletons peut-être, Goethe, lu, admiré de notre public littéraire, n'avait point encore trouvé en France son commentateur. C'est là le rôle qu'a voulu remplir M. Marmier. Son intention a été bien moins de faire une critique complète des différens ouvrages du poète allemand, que de rechercher dans les chroniques anciennes le germe et l'idée première dont il s'est inspiré. Ce travail, qui se prête fort peu à la déclamation et aux recherches du bel esprit, offre un intérêt véritable, en ce qu'il montre ce que peut sur la matière première la mise en œuvre du génie. On nous a tant entretenus dans ces derniers temps de la toute-puissante fécondité du génie, de sa force créatrice, qu'on eût pu croire vraiment que l'homme de génie n'avait nul besoin, pour faire jaillir la pensée de son cerveau, de s'inspirer de l'histoire ni de la tradition, et que, libre et souverain, il suffisait d'un *fiat* exprès de sa volonté pour tirer le monde du néant. Très-malheureusement pour cette glorieuse poétique, il se trouve que tous les inventeurs, sans exception, depuis Shakspeare et Racine, jusqu'à Molière et Goethe, n'ont guère fait autre chose que de puiser à pleines mains dans le fonds commun des traditions populaires et des souvenirs historiques, s'accoutumant de

(1) Levrault, rue de la Harpe, n° 81.

tout ce qui leur convenait, mais s'appropriant les sujets les plus vulgaires, les ennoblissant par le travail de la forme, et faisant respecter la signature qu'ils s'arrogeaient, entre tous, le droit d'apposer au bas de leur œuvre. Vous trouverez dans le travail de M. Marmier des pièces à l'appui de cette règle invariable; et quand vous aurez lu la généalogie du Faust populaire soigneusement établie par M. Marmier, les citations curieuses des Mémoires de Goetz de Berlichingen, vous reconnaîtrez que Goethe n'a guère fait, en s'emparant de ce sujet, que ce que font aujourd'hui les vaudevillistes, qui taillent vaudevilles et mélodrames en plein dans les romans de M. de Balzac; la source et la mise en œuvre diffèrent: voilà tout; et si nos vaudevillistes ne sont pas des Goethes, c'est que, comme dit le proverbe: « Tant vaut l'homme, tant vaut la chose! »

Je vous recommande le livre de M. Marmier, il respire d'un bout à l'autre ce parfum de probité littéraire qui donne du prix à tout. Il est écrit avec charme, plein de recherches curieuses; il est visible que l'auteur a aimé son livre; je crois que vous ferez comme lui.

Je vous fais faire bien du chemin pour une fois; mais patience, nous touchons au port.

Aimez-vous les utopies? les rêves audacieux de régénération sociale? Pour moi, vous savez, mon cher ami, que j'ai été un intrépide rêveur; je dois même vous avouer que je me vante encore quelquefois tout bas de n'avoir pas renoncé à toutes mes illusions et de conserver un grand faible pour tout ce qui touche par quelque point à ces généreuses et lointaines entreprises dont l'attente peut seule aujourd'hui maintenir quelque foi et quelque sympathie élevée au milieu de toutes les déconfitures de l'ordre soi-disant positif. Au nombre des utopies les plus brillantes de ces dernières années, il faut compter le phalanstère, l'utopie de Charles Fourier. Sans entendre, comme ses disciples le font, les principaux problèmes de l'ordre social et industriel, j'avoue que j'ai toujours été vivement frappé des idées ingénieuses, utiles, et, dans une certaine limite, incontestables, développées par Fourier et par son école; ses idées sur la division du travail, sur l'organisation agricole, sont empreintes d'un double caractère de rectitude et de poésie qui fait travailler l'imagination et la porte à se représenter, à côté du tableau sale et misérable que présentent nos manufactures et nos villages, le spectacle réjouissant d'un ordre où l'association aurait introduit le bien-être, l'aisance et le plaisir. Vous autres, gens de la province, vous entendez bien mieux ces sortes de considérations

que les Parisiens. Essayez un peu de laisser entendre au Parisien que Paris n'est pas le *nec plus ultra* de ce que l'imagination peut concevoir en fait de résidence humaine, il vous regardera d'un air d'incrédulité railleuse; tout ce que vous pourrez gagner en lui décrivant les chenils infects du faubourg Saint-Marceau, qu'il n'a jamais vus, ce sera de le faire souscrire aux aumônes de son arrondissement; mais ne lui parlez pas d'amélioration, de changement, de progrès, il vous prendrait pour un charlatan, et rien qu'en vous écrivant sur ce ton, je ne doute pas que je ne me fasse beaucoup de tort dans l'esprit de ceux qui savent que je suis de ce monde. En province, on est moins blasé sur les idées, on a moins abusé de systèmes et de théories; aussi j'espère que vous n'aurez pas pour moi trop de mépris si je vous dis quelque bien d'une petite brochure que vient de publier M. Victor Considérant, sous le titre de *CONSIDÉRATIONS SOCIALES SUR L'ARCHITECTONIQUE*. C'est une exposition nette, sinon complète, des idées de Fourier sur l'importance sociale de l'architecture, et sur le rapport qui lie intimement les formes architecturales au mouvement des idées, et qui permet de lire dans les monumens d'une époque l'expression de toute une civilisation. Je ne vous ferai pas l'analyse détaillée de ce livre, parce que j'ai les analyses en horreur; mais vous pouvez juger sur l'énoncé du sujet que la matière n'a pas dû faire défaut à l'auteur.

Quant à *LA LAMPE DE FER* de Michel Masson<sup>(1)</sup>, œuvre posthume de votre ami Daniel le Lapidaire, je vais seulement essayer de vous donner une idée de la moralité du conte principal, intitulé *la VOIX DU SANG*. Ceci est important à lire pour tous les enfans adultérins qui peuvent devenir involontairement parricides. Écoutez donc :

Voici à quels signes vous pourrez vous reconnaître pour fruit adultérin, car enfin c'est le premier fait à constater. Vous aurez une mère, qui, bien que d'une constitution vivace, sera toujours malade, une mère dont les cheveux auront blanchi tout à coup avant l'âge et qui balbutiera toujours des mots à double entente: vous aurez une mère qu'un meurtre inexplicable rendra veuve: vous poursuivrez le meurtrier de votre père légal en France, en Angleterre, en un mot partout où il n'est pas; mais vous vous garderez bien de le chercher en Italie, à Gènes surtout, où il est. Jusqu'ici par conséquent rien de découvert. Vous vous croyez et vous pouvez vous croire en effet légitime porteur du nom d'Eugène-Auguste Raim-

(1) Librairie de Veillet, rue de Seine, n° 49.

bault ou de tout autre nom qui vous aura été imposé par la grâce du Code civil. Mais faites bien attention à ceci : si un beau jour, un ancien ami de la famille, dont vous n'avez jamais entendu prononcer le nom dans la famille, vient s'établir près de chez vous et tout d'abord vous accable d'amitiés; s'il vous tutoie dès le second jour et veut vous contraindre à en faire autant, enfin s'il en vient, après force hésitations et circonvolutions, à laisser transpirer devant vous ses projets de mariage avec votre mère, oh! alors il n'y a plus à vous en dédire, vous êtes un enfant adultérin. De plus cet homme est le meurtrier de votre père putatif. Mais ne vous hâtez pas de le tuer et laissez à votre mère le temps de s'écrier : il est aussi ton père naturel.

Maintenant, pour avoir complète la théorie d'une existence adultérine, voulez-vous savoir comment procède l'adultère avant de la mettre au monde? rien que quelques notions préliminaires. Vous savez ce que l'on appelle vertu dans le sexe. Eh bien! supposez un cœur de femme plein de la vertu la plus épurée. Fermez hermétiquement ce vase délicat et fragile, mettez-le en lieu sûr, garantissez-le de tout contact étranger, abritez-le contre les ardeurs du jour et les trente-deux vents de la boussole : voici venir bientôt les jours de la jeunesse; c'est l'époque de la fermentation et des orages. Redoublez alors de vigilance et de soins, car si dans le réduit où sera renfermé l'objet de votre sollicitude, vous entendez gronder l'orage des passions, toutes vos peines sont perdues, *perit labor irritus anni*. L'orage fait tourner la vertu comme le lait. Mais aussi cette période critique une fois passée sans encombre, vous avez une vertu de premier choix, une vertu à toute épreuve. Trouvez-moi maintenant une dot et un mari pour cette vertu, et c'est précisément là-dessus que l'adultère va opérer. L'adultère est un joli vaurien qui, sous la figure d'un aimable célibataire, s'introduit habituellement dans les maisons où il a flairé une fille vertueuse et nubile. Il ne demande pas de dot parce qu'il aime; c'est juste. Il est aimé parce qu'il n'a rien, rien que son amabilité; c'est très-juste : pour cette raison aussi il est évincé par les parens; rien de plus juste, et je crois fort qu'il y comptait. Certes, la séparation est bien déchirante, mais la jeune personne est bien vertueuse, et quelques mois après elle épouse, pour se conformer à la volonté de ses parens, un monsieur je ne sais qui, venu on ne sait d'où, et tout est dit. L'adultère fait semblant de se tenir pour battu; il voyage, il intrigue, que sais-je! Enfin il reste à l'écart pendant cinq ans, on le croit bien loin, si loin qu'on l'oublie presque; puis un

beau jour l'époux disparaît, le beau jeune homme apparaît. Cinq minutes après, la femme vertueuse a sur le front des cheveux blancs, et le mari... et cinq minutes après, vous êtes inscrit sur le livre de vie, ô fils adultérin!

Après cela, bons parens, donnez donc de la vertu à vos filles! Des vertus, c'est justement ce que l'adultère demande. L'adultère fait litière de vertus; il ne prend que sur des vertus. Dieu garde les maris de femmes vertueuses!

Ce qu'il y a de pis pour le lecteur, c'est que le conte prend les choses *ab ovo*; il va du petit-fils à l'aïeul et nous fait passer de 1827 à 1804, puis de 1804 à 1815, de 1815 à 1809, de 1809 à 1828, etc. Au milieu de ces mouvemens saccadés, le fil de l'intrigue et de l'intérêt dramatique s'embrouille et se rompt quelquefois. L'auteur de LA VOIX DU SANG aurait pu songer à cela en nous déroulant les tribulations successives de Pierre Raimbault, de Jacques Raimbault, son fils, et d'Eugène-Auguste Raimbault, son petit-fils ou soi-disant tel.

Au milieu d'une demi-douzaine d'historiettes insignifiantes qui accompagnent LA VOIX DU SANG, il faut cependant distinguer LES DEUX COUPABLES, petit conte bien bâti et pas trop mal conté. Quant au reste..... ma foi, lisez; car pour moi, dégoûté de tout en général et du conte en particulier, je ne puis que m'écrier: « Conte, conte, pourquoi me persécutes-tu? »

Je vous envoie, pour terminer, une pièce de vers de M. Eugène Faure, extraite d'un livre qu'il vient de publier <sup>(1)</sup>. Ses vers m'ont paru remarquables par la grâce de la pensée et par une facture à la fois simple et exercée. Vous en jugerez; les voici :

#### UNE FILLE DU CIEL.

Au milieu de la foule et des bruits de la terre,  
Hélas! elle a passé, rapide et solitaire  
Comme le russeau clair et pur  
Qui, sous les peupliers de sa rive isolée,  
Murmure et court sans nom, à travers la vallée,  
Se perdre au sein d'un lac d'azur.

(1) SONGES D'UNE NUIT D'HIVER. Delaunay, Palais-Royal.

En vain elle voulut parmi la foule immonde  
 S'asseoir inaperçue au banquet de ce monde ,  
 Sous les plis d'un voile discret ;  
 Pareille à l'humble fleur qui ne peut , sous sa feuille ,  
 Se soustraire à la main qui la cherche et l'effeuille ,  
 Son parfum trahit son secret.

Belle de cette grâce où le ciel se révèle ,  
 Semant partout l'amour et l'espoir autour d'elle ,  
 Séchant les larmes sur ses pas ,  
 Aux yeux des malheureux elle était apparue  
 Comme une déité favorable accourue  
 Pour les secourir ici-bas.

Mais loin du sol natal pauvre fleur exilée ,  
 Transplantée en ce monde , infertile vallée  
 Où tout , hélas ! vient se flétrir ,  
 Loin d'un ciel qui , jaloux de l'éclat de ses charmes ,  
 Aimait à lui verser ses rayons et ses larmes ,  
 Comment eût-elle pu fleurir ?

Bientôt des aquilons sans relâche battue ,  
 Frêle plante , on la vit , sous leurs coups abattre ,  
 Languir : le regret dévorant ,  
 Comme le ver caché sous un bouton de rose ,  
 Flétrit et dessécha son visage si rose ,  
 Et sa lèvre au souffle odorant.

Sa vie alors ne fut qu'une souffrance lente ,  
 Que le cri douloureux d'une ame impatiente  
 Qui , d'une aile captive encor ,  
 Bat ses chaînes , voyant l'aube céleste éclore ,  
 Et vers ces champs lointains qu'un jour si pur colore ,  
 Cherche en vain à prendre l'essor.

Aussi quand du départ l'heure fut arrivée ,  
 Voyant enfin sa tâche ici-bas achevée ,  
 La joie éclata dans ses yeux ;  
 Pour la première fois son pâle et doux visage  
 Ravonna d'un sourire , et ce fut le présage  
 De son prochain retour aux cieux

Puis, s'armant de constance ainsi que d'une armure ,  
Des mains de la douleur elle prit sans murmure  
    Sa coupe, et la vida d'un trait ;  
Puis de son voile blanc, comme pour une fête ,  
A l'aspect de la mort elle couvrit sa tête ,  
    Et lui dit : — Partons, tout est prêt.

Ce fut le dernier mot que murmura sa bouche ;  
Son front appesanti retomba sur sa couche ,  
    Ses yeux se fermèrent au jour.  
Heureuse qui, long-temps avant le soir, comme elle  
S'endort pour s'éveiller avec l'aube éternelle ,  
    Au sein du céleste séjour.

Pourquoi le ciel jaloux qui nous l'avait montrée ,  
Pourquoi l'a-t-il si tôt d'entre nous retirée ?  
    C'est que le souffle et le fracas  
D'un monde impur auraient souillé son ame d'ange ;  
Ah ! c'est que pour nos champs d'épines et de fange  
    Ses pieds étaient trop délicats.

A défaut de choses neuves ou fortes, on aime dans cette pièce une facilité harmonieuse et naturelle. Mais j'ai dit que je terminais, je tiens parole. A une autre fois.

AD. GUÉROULT.

# CHRONIQUE.

---

Le télégraphe se repose ; la mort de Zumala-Carreguy, cette nouvelle grave et importante , a cassé bras et jambes à la pauvre machine. Il lui reste tout au plus assez de force dans les articulations pour annoncer que *Bilbao tient encore ! Bilbao tient encore !* Voilà une dépêche qui va durer tout l'été ! Ce qui signifie que les deux partis s'endorment au soleil , à la fumée du cigare ; car on n'a pas d'idée dans ce pays-ci des façons guerrières de la Péninsule. Nous autres septentrionaux croyons que l'armée assiégeante suit jour par jour , le plan à la main , par tous les temps , la marche de ses opérations ; il n'en est rien. Le siège de Bilbao , comme tous les sièges de cette espèce , se fait par bonds , par caprices , selon l'humeur journalière de la troupe et la digestion du chef. La science des sièges , comme l'entendent les peuples militaires , est tellement positive , tellement basée sur des certitudes mathématiques , que la reddition d'une place est calculée comme la force d'une machine à vapeur. Dans l'évaluation des forces mises en présence , on fait entrer en ligne de compte le nombre des pièces , la quantité de munitions , le courage et la discipline des soldats à un égal degré , tandis qu'aucune évaluation pareille ne peut être essayée sur ces bandes d'hommes , dont les uns sont devant un mur , les autres derrière ce mur ; les uns n'essayant pas de sortir , les autres goûtant peu l'idée d'entrer , il peut arriver vers la mi-septembre que Bilbao tienne encore ; c'est-à-dire que les carlistes , débandés un à un , ne laisseront plus que deux cents pillards devant la ville , et que les christinos continueront à dormir sur leurs remparts. A ce compte , Bilbao est imprenable !

Quant à Valdès , le général-ministre , qu'y a-t-il de vrai , sa destitution ou sa démission ? Qu'importe ? le voilà remplacé par le général Lahera , qui finira peut-être par opérer sa jonction avec les assiégés. Valdès n'a pas grands frais de costume à faire pour rentrer dans le civil. Nous croyons avoir dit qu'il commandait ses troupes en habit bourgeois , en chapeau

rond, un jonc à la main. Il faut convenir que Mina et Valdès ont piteusement figuré dans ces événemens. Voilà des épreuves qui doivent éclairer l'Espagne. Elle aussi doit savoir qu'il n'y a que mollesse, fanfaronnade, caducité, dans son vieux libéralisme.

Quand même les lenteurs de cette guerre, qui promet de dégénérer en guerre de Troie, ne fatigueraient pas nos esprits vifs, impatiens, avides de faits et de résultats, le drame qui agite la société, et la magistrature, et le barreau de Paris, absorberait à lui seul toutes les préoccupations. Le procès La Roncière domine tout, même le procès d'avril, qui aurait pu revivre des incidens nouveaux survenus cette semaine.

Cette cause est assurément une des plus retentissantes qui se soient plaidées dans une enceinte de cour d'assises. Deux familles sont là en présence; un père qui demande si son fils va passer du banc des accusés au banc des forçats; puis un père qui demande si sa fille, ange de pureté et d'innocence, sortira flétrie de tant d'épreuves douloureuses. M. Odilon Barrot, talent calme et pénétrant, a caractérisé ce procès, en disant que la sécurité des familles était là mise en question; que la société tout entière va prendre acte de l'arrêt qui sera rendu pour savoir si désormais l'honneur des jeunes filles est encore un bien sacré que personne n'a le droit de souiller, ou si c'est simplement un préjugé qui doit aller rejoindre dans l'oubli de la désuétude tous ceux qu'a déjà démolis notre siècle novateur. Ce n'est donc pas une vindicte inutile, quoique juste, que poursuit la famille de Morell, mais une mission grave et noble, qui brave les cruelles conséquences de la publicité, les horreurs d'un débat long et tout hérissé de souvenirs poignans. Un crime a été commis, crime affreux et désolant. La décision des jurés dira si M. de La Roncière est coupable ou innocent.

Aucun élément dramatique n'a manqué aux développemens de ce procès; les deux familles sont là représentées par leurs chefs, militaires tous deux, éprouvés par le sort des batailles; une mère, des oncles intéressans par leurs qualités personnelles et leurs alliances, des cousins héritiers d'un beau nom, ont aussi leurs places marquées aux pieds de la cour, dans cet hémicycle où ont retenti tant de plaintes, tant de témoignages. A deux pas de ces parens éplorés est assis l'accusé; c'est un jeune homme de vingt-neuf ans. Quelques journaux se sont récriés à tort sur l'élégance de sa tenue. Son costume, assez négligé, annonce, au contraire, un oubli fort naturel de tout soin et de toute recherche au milieu des préoccupations dont il est rempli. Un pantalon de toile grise, à plis et à grandes poches, un gilet de soie marron, un habit de même couleur, avec un collet de velours, composent son costume. La figure de La Roncière est remarquable par la projection aiguë de son nez et le pincement de sa

bouche, que surmonte une petite moustache, courte et séparée; son œil grand et à fleur de tête, roule avec volubilité dans son orbite, et découvre une prunelle bleue et froide. La Roncière passe souvent deux doigts dans ses cheveux, appuie sa tête sur sa main avec un air tantôt insouciant, tantôt impatient; accompagne par des hochemens dirigés en bas les dépositions qui lui sont favorables, et par des hochemens en sens contraire celles qui le chargent. Ses réponses se composent de peu de mots; car son système consiste à s'en rapporter au défenseur pour la discussion des faits déposés.

Rien ne peut rendre la solennité de l'audience de nuit où a comparu M<sup>lle</sup> de Morell. Cette catalepsie qui la prive de toute faculté pendant quatorze heures, laisse à sa raison des intervalles d'une incroyable lucidité. On l'a vue entrer à petits pas soutenue par deux dames amies de sa famille, s'approcher de la cour, et déposer avec une fermeté pleine d'innocence. Les femmes seules et les enfans trouvent dans leur propre faiblesse ce courage de tout dire. La grandeur de cette scène, l'appareil de ce tribunal, ce silence ténébreux d'un nombreux auditoire, cette nuit, cette heure, ces observations graves du président, rien n'a ému la jeune fille, devenue forte par ses dangers, responsable à seize ans de l'honneur d'un père et d'une mère.

La franchise des officiers appelés en témoignage, leur ton de bonhomie spirituelle, sont venus jeter dans le débat quelques impressions consolantes. La tolérance du capitaine Jacquemin, exprimée en termes gais et loyaux, a provoqué plus d'un sourire, et la déposition de M. Ambert est un chef-d'œuvre d'intelligence et de sagacité. M. Ambert est athée en matière d'expertise d'écriture. M. Ambert nie la religion de l'expertise, et ne craint pas d'engager la lutte avec ses grands-prêtres. On l'a entendu soutenir sur les *p*, les *s*, les *d*, une discussion qui a tourné complètement à son honneur; et, comme l'a dit M. Barrot, nous avons vu les experts battus par un capitaine de cavalerie. Il ne nous appartient pas à l'avance de prononcer que MM. Oudart, Miette, Saint-Omer, Durnerin, ont eu tort, et que ce sont de ridicules *prud'hommes*: mais il faut dire que l'expertise est un art dérisoire que les tribunaux ont pris l'habitude de respecter assez peu. M. Barrot a cité plusieurs exemples d'experts mis en défaut, notamment le père Oudart. M. Barrot ignore sans doute que ce même père Oudart, appelé dans un procès, fut invité à déclarer de qui émanait une page d'écriture qu'un des accusés venait de tracer à l'instant. *C'est celui-là!* s'écria-t-il. *Non, c'est celui-ci!* reprit l'auteur de la page en se montrant. Rire général. Le père Oudart prit précipitamment son parapluie, ses lunettes, son chapeau, et s'enfuit en disant: *L'expertise est morte! l'expertise est morte!*

La déposition de M. Oudart fils, à l'audience de mercredi, dépasse en comique toutes les inventions d'Henri Monnier. Après un préambule sur sa loyauté et sa conscience, l'expert prend les premiers grains d'un chapelet interminable. Il procède par trois substantifs, trois adjectifs et trois adverbes, et cela invariablement. Un conseiller veut l'interrompre. M. Oudart retrouve son troisième substantif coupé en deux par la question du conseiller et n'y répond pas. Qui a entendu un maître d'équitation, un maître nageur, un prévôt d'armes commencer son thème fait, transmis de main en main et inintelligible pour lui même, a entendu M. Oudart : « Nous reconnaissons trois manières de *contrefaire*, de *simuler*, de *déguiser* les écritures : la *manière*, la *méthode*, le *système*, *naturel*, *artificiel*, *fictif*. » M. Oudart ne sort pas de là. Demandez-lui : « Cette lettre est-elle de La Roncière ou de M<sup>lle</sup> de Morell ? » M. Oudart répondra : *Nous reconnaissons trois manières...*, etc. Arrêtez-le si vous pouvez. — Monsieur Oudart, allez vous asseoir. — *Nous reconnaissons trois manières....*

Les plaidoiries ont été belles, dignes des deux grands noms dont s'honore le barreau. MM. Berryer et Odilon Barrot ont arraché des sanglots à leur auditoire ; eux-mêmes maîtrisaient à peine l'émotion que répandait leur parole.

Si l'arrêt n'a pas été rendu dans la soirée d'hier, on suppose qu'il doit l'être aujourd'hui dimanche. L'impatience est grande dans le public. Jamais cause n'a soulevé un intérêt plus grand.

— Un autre procès s'était entamé, qui promettait quelques-unes de ces révélations domestiques dont la malignité publique aime tant à se repaître. M<sup>me</sup> de Châteauvillars avait intenté une action en séparation contre son mari. Déjà l'enquête sur les faits se préparait, quand M. de Châteauvillars a enlevé sa femme aux juges, aux avoués, à elle-même. L'Allemagne attend ce couple que les hommes de loi avaient séparé et qu'une chaise de poste a réuni.

— THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE. — ANGO, drame en cinq actes, en six tableaux, avec épilogue, par MM. Pyat et Luchet. — François I<sup>er</sup> est un des plus brillants noms de notre vieille France ; c'était le plus noble chevalier de son noble royaume, le plus valeureux dans les combats, un preux qu'on trouvait toujours dans les batailles aux prises avec des rôtres, hachant de son estoc des rangs entiers d'ennemis ; grand cœur, ame chaude et généreuse, ses malheurs sont plus glorieux encore que ses hauts faits. Voyez à Pavie le roi de France, cette belle image de la bravoure, entouré de soldats qui tiennent tous à honneur d'effleurer d'un coup de pointe son haqueton fleurdelisé ! voyez dans sa main ce tronçon d'épée dont la lame

s'est brisée en vingt éclats sur vingt poitrines ennemies, c'est encore une arme terrible que cette poignée, car François I<sup>er</sup> est un homme de six pieds, aux larges épaules, au bras puissant ! Malheur à ceux qu'il atteint ! Mais le roi de France n'est pas invulnérable, et son noble sang s'échappe par trente blessures. — Sire, rendez-vous ! — lui crie-t-on. Et François, de son œil éteint, cherche dans cette foule s'il est quelqu'un digne de recevoir ce tronçon d'arme rougi et haché. — Approchez, monsieur le comte de Mongoval, voilà mon épée, elle a répandu bien du sang ! — Sire, voilà la mienne ! Un gentilhomme comme vous ne doit pas rester sans épée. Et puis l'on sait que Bayard l'avait armé chevalier ; que, dans les combats, il était toujours le premier à la rescousse, le dernier dans la mêlée ; qu'il était le point de mire de toutes les arquebuses, de toutes les arbalètes, et qu'un rêtre ayant juré sa mort avait chargé son arme d'une balle d'or qu'il voulait lui loger dans la poitrine. De ces grands faits d'armes de l'homme de guerre, rapprochez la vie galante et amoureuse de François I<sup>er</sup>, et dites qui réunit de plus belles qualités de courage et d'élégance ? Ses fautes sont celles de son époque et de la politique ; ses vertus sont de tous les temps et n'appartiennent qu'à lui ; et ce serait une détestable entreprise que de salir un à un tous les grands noms de notre histoire, de s'attacher de préférence aux plus glorieux pour les livrer aux ignorantes railleries d'un parterre, sous le prétexte seul que ce sont des noms de rois.

Occupons-nous d'Ango. Jean Ango naquit à Dieppe vers l'an 1480 ; fils d'un armateur riche, il augmenta son héritage par les spéculations les plus hardies. C'était un homme d'affaires très-intelligent, qui réunissait dans sa main plusieurs industries : c'est ainsi qu'il prenait à forfait les recettes d'un duché, d'une province ; il fit de ces sortes de marchés pour le duché de Longueville, les abbayes de Fécamp et de Saint-Wandrille. Ses richesses devinrent immenses et son luxe royal. La maison de bois sculpté qu'il fit construire pour lui à Dieppe renfermait des trésors précieux, des meubles d'un grand prix et d'un grand goût, des tableaux des premiers maîtres, une vaisselle merveilleuse ciselée par les artistes italiens. Cette maison, incendiée pendant le bombardement de Dieppe, existait encore en partie du temps du cardinal Barberini, qui disait en 1647 : *Nunquam vidi domum ligneam pulchriorem*. Gonflé par tant de succès, orgueilleux de ses richesses, Ango devint ambitieux et se livra à tous les rêves de gloire d'un marchand parvenu. Il voulut recevoir dans son manoir de Varengeville le roi de France, et François I<sup>er</sup> vint en effet le visiter. La réception fut somptueuse et digne de l'hôte ; une promenade en mer fut proposée au roi ; dix barques dorées, pavoisées de banderoles de soie brochée, reçurent sa majesté et sa suite ; au retour de la promenade,

François I<sup>er</sup> émerveillé de cette pompe, et reconnaissant d'un accueil si délicat, nomma vicomte le marchand Ango.

A partir de ce moment, la fortune et le pouvoir d'Ango n'eurent plus de bornes. Nommé gouverneur de Dieppe, il avait une garde à lui, et bientôt se montra dur et rogue pour ses concitoyens. Son industrie d'armateur souffrait de ses préoccupations d'homme de pouvoir; son luxe absorbait ses bénéfices; son humeur fière rendait difficiles ses rapports avec ses confrères du port, et enfin plusieurs procès qu'il perdit contre eux, à l'occasion de prises dont il n'avait pas rendu compte, le ruinèrent complètement. Ses biens furent décrétés, et en 1554, il mourut triste et isolé. Il lui fut élevé un tombeau dans l'église de Saint-Jacques. Sur la pierre on grava son emblème, un globe surmonté d'une croix, avec sa devise : *Spes mea Deus à juventute mea*. Ango était un homme de petite taille, de constitution délicate, d'un caractère doux et gai, d'un jugement vif et sûr; il avait la barbe et les cheveux blonds, les joues pleines et vermeilles, le nez aquilin, le front large, la tête grosse. Au temps d'Ango, la marine de Dieppe était puissante et redoutée des autres peuples maritimes. Cette marine, composée de vaisseaux mal construits et de matelots indomptables, courait les mers de l'Inde et rapportait d'immenses richesses. Un bâtiment de la maison Ango, de Dieppe, fut un jour capturé par les Portugais, qui le coulèrent; l'équipage fut massacré. Sans demander la permission à son roi, Ango résolut de venger l'injure faite à son pavillon de marchand. Il arma une flotille, enrôla huit cents volontaires qui allèrent forcer l'embouchure du Tage, brûlèrent tous les villages de la côte et répandirent l'effroi dans Lisbonne. Le roi de Portugal envoya demander à François I<sup>er</sup> ce que cela signifiait, en pleine paix, sans provocation. François I<sup>er</sup> adressa les deux envoyés portugais à Ango, en leur disant que ce n'était pas son affaire, mais bien celle de son sujet de Dieppe. Ango reçut chez lui les envoyés, et les reçut avec politesse et magnificence, selon les uns, avec hauteur et dureté, selon les autres. Du reste, il obtint satisfaction.

Les restes du manoir de Varengeville, transformés aujourd'hui en ferme et en étable, attestent encore, par l'élégance de leur construction et la richesse des sculptures, la magnificence de cette demeure, que François I<sup>er</sup> lui-même trouva royale.

François I<sup>er</sup> et Ango étaient donc contemporains. Veut-on savoir à présent comment on a réuni ces deux personnages dans une action dramatique, dans quels rapports extra-historiques on les a placés, quel parti on a pu tirer de ce fait du blocus de Lisbonne et de la visite du roi à Varengeville? Voyons le drame de MM. Pyat et Luchet.

Ango vient à Paris, avec sa femme, demander audience à sa majesté le

roi François et lui communiquer son projet de bloquer Lisbonne. Débarqué dans une auberge, il y est arrêté par ordre supérieur, parce qu'il mange un aloyau le vendredi, à la face de tous, en dépit d'une ordonnance nouvelle. Jeté en prison, il est conduit devant le tribunal du saint-office, que préside le roi en personne, avec une douzaine d'hérétiques, arrêtés comme lui et pour le même délit. Les accusés font grand tapage; quelques-uns refusent de répondre, d'autres protestent; le ministère public prend la parole. C'est une parodie du procès d'avril. Ango, content de reconnaître le roi, même là, dans ce tribunal, avec un capuchon de pénitent, expose sa requête, sa plainte contre les Portugais. Le roi le traite de fou et le renvoie à Dieppe.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> Ango, séparée de son mari, a été livrée en pâture aux passions désordonnées de François I<sup>er</sup>. Ango est revenu à Dieppe, traité de fou, et sans femme. Il arme sa flotte et l'envoie dans les eaux du Tage. François I<sup>er</sup>, un peu revenu sur le compte de l'armateur, quand il apprend le résultat de son expédition, ému dans sa ville de Paris par le bruit que fait le luxe d'Ango et la magnificence de Varengeville, veut visiter cette résidence; bien plus, il envoie à son hôte l'ambassadeur de Portugal lui faire des excuses. Ango se conduit avec le plus mauvais goût. — Découvrez-vous, monsieur l'ambassadeur! — L'ambassadeur se découvre. — Votre épée! — Le Portugais rend son épée. — A genoux! Et l'envoyé du roi Jean, moitié bonne grâce, moitié forcé par un matelot, plie le genou. Cela n'est d'aucun temps, d'aucune histoire, et il faut que le plaisir d'humilier un grand nom, de traîner dans la poussière un bel habit de satin broché devant une cabale de prolétaires, soit bien grand, pour que des gens de talent s'amuse à ces mesquines immolations. MM. Luchet et Pyat sont deux hommes d'esprit qui peuvent vivre d'esprit et se passer des allusions qui ont fait applaudir quelques parties de leur drame; ces déclamations politiques, ces apologues mal déguisés, écrits dans le style de notre presse d'aujourd'hui, dans les idées de notre temps, sont appliqués comme des pièces de rapport sur un tableau du temps passé, et jurent dans cette action du seizième siècle, comme le portail grec de Saint-Eustache devant cet édifice de la renaissance. Quand un accusé répondra devant le saint-office : *La presse est un flambeau qui brûle la main qui veut l'éteindre*, il prononcera un axiome du CONSTITUTIONNEL, et se fera applaudir, parce qu'on applaudit au théâtre tout ce qui est commun, trivial et constitutionnel; mais il ne dira rien de local, l'historique et de raisonnable. Ce n'est pas le langage du siècle représenté.

Cette préoccupation constante a donc égaré MM. Pyat et Luchet; la démocratie coule à plein bord dans leur ouvrage; c'est un pamphlet contre

la royauté, non pas seulement la royauté de François I<sup>er</sup>, mais la royauté quelconque, la royauté de tous les temps, passée, présente, future, depuis Salomon. C'est un roi, donc un infâme, un séducteur, un lâche. Un lâche, François I<sup>er</sup> ! C'est un ambassadeur, donc un plat valet qui se met à genoux ! un grand de Portugal à genoux, un de ces Portugais d'alors qui trouvaient des mondes, qui montaient des flottes mal équipées, le sabre aux dents, le courage dans le cœur !

Revenons au drame. François I<sup>er</sup>, reçu par Ango, dans son manoir, se met à fouiller partout, les escaliers, les cabinets, les armoires, pour trouver un gibier de son goût ; il finit par rencontrer M<sup>me</sup> Ango, qui, revenue à son mari souillée des caresses royales, tâche de faire oublier sa faute. La vue de son amant détruit sa résolution, elle lui donne un rendez-vous dans sa chambre à minuit. Ango surprend cet entretien et en fait son profit. A minuit, à l'aide d'une échelle de corde, François I<sup>er</sup> monte dans la chambre et heurte un mari, un mari furieux et désespéré, qui, d'une main, lui montre une femme morte couchée sur un lit, et de l'autre main lui présente une épée et le provoque. Qui peut le croire ? A la vue de cette épée, à l'idée de ce combat contre un seul homme, François, le roi de France, le géant des batailles, qui ne se rend que sur des débris de cadavres, le héros de Marignan, le rival de Charles-Quint, a peur ; bien plus, il tremble ; bien plus, il demande merci ; bien plus, il chancelle et tombe raide, oui, presque mort. — François I<sup>er</sup> est un lâche ! A la voix d'Ango, toute la maison se lève, des flambeaux éclairent cette scène ; Ango disparaît par la fenêtre et va se précipiter dans la mer.

Cet outrage à la mémoire d'un homme brave a été patiemment écouté dans un pays qui se croit fort et novateur, parce qu'il nie tout, son propre passé ; dans un pays qui, l'an prochain peut-être, laissera injurier sa dernière idole, Napoléon. La spéculation est bonne, elle réussira. Et pourtant, disons-le, c'est grand dommage que les qualités de ce drame soient dominées par ce sentiment injuste. Intéressant par lui-même, fortement attaché, puissant dans ses effets, spirituel quant au dialogue, il devait laisser aux écrivains sans ressource, aux coureurs de bravos, ce misérable moyen des allusions, ces trivialités politiques qui font hurler le parterre sans l'amuser.

Bocage a obtenu le plus grand succès. Le rôle d'Ango est à sa taille : brusque, fort, trivial et noble. Toutes les variétés du talent de Bocage se révèlent dans ces nuances qu'il a étudiées avec courage et rendues avec bonheur. Bourgeois rude et confiant au premier acte, il devient bientôt l'armateur dieppois riche et respecté, puis le mari tendre et désolé, puis l'homme qui ressent et venge un outrage. Si l'on veut bien voir que Bocage est toujours en scène, toujours sur la brèche, qu'il lui faut traduire

une succession fatigante de sentimens divers , on pourra dire que peu d'acteurs eussent été de force à lutter contre une telle difficulté. Ce rôle a mis à jour toutes les ressources de ce talent , élevé dans les situations nobles , touchant et vrai dans les situations simples.

De grands frais de décorations ont été faits pour ANGO.

— THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — MICHELINE OU L'HEURE DE L'ESPRIT , opéra-comique en un acte , paroles de MM. Masson et Saint-Hilaire , musique de M. Adam. — En Bretagne , au temps des croisades , Micheline allait épouser un certain Maclou , paysan imbécile et avare , qu'elle n'aimait pas. Les filles du pays recevaient pour dot vingt écus d'or , qui sortaient magiquement du piédestal d'une statue du château , à la condition que les fiancées passeraient une heure avec la statue. Cette statue , fort bonne personne pendant l'absence du seigneur , devient assez dangereuse quand le sire Kermandoc revient de la Palestine. Un page est à sa suite , qui se charge de la conversation avec Micheline ; il lui donne un baiser et lui prend sa couronne de fiancée. Maclou l'avare , qui a exposé Micheline pour si peu de chose , n'en veut plus quand elle revient sans fleurs nuptiales. Avec cette légende d'invention on a brodé un petit acte fort agréable , qui a donné à M. Adam le prétexte d'une musique légère , gracieuse et facile. Les couplets de Féréol , la ballade de M<sup>me</sup> Pradher , un air de Couderc et le duo que tous deux chantent ensuite , sont remarquables par la fraîcheur des motifs et les développemens spirituels de l'orchestre. L'Opéra-Comique a besoin de ces ouvrages de courte haleine pour égayer son répertoire , et personne mieux que M. Adam ne peut lui donner de cette monnaie courante. M. Adam est le roi des petits actes.

— GYMNASÉ DRAMATIQUE. — LE VIOLON DE L'OPÉRA. — Il n'y a de sonore dans ce violon que les intonations de Bouffé , d'intelligible que Bouffé , d'amusant que Bouffé , Bouffé et toujours Bouffé , dont la vue seule fait rire , pleurer. Ah ! j'oubliais : il y avait encore autre chose de comique dans cette représentation , c'est la solitude de la salle , la rareté des spectateurs , le sommeil du souffleur et l'engourdissement de l'orchestre. M. Delestre-Poirson se fait vieux , les routines de l'affiche ne lui servent plus. *Le bénéfice de la caisse des auteurs* est un stimulant fort usé qui n'agit plus sur l'économie du public ; donc , tous les spectateurs jouissaient de vingt pieds carrés d'espace , et la caisse des auteurs n'a pas gagné 20 francs à l'action philanthropique de M. Poirson.

Un début intéressant avait lieu dans cette représentation. M<sup>lle</sup> Jenny Masson-Thénard possède une figure très-agréable ; ce ne serait qu'une jolie personne , si de plus elle n'avait une voix bien timbrée , une bonne tenue de comédie , et des dispositions très-heureuses. Dans peu de temps , M<sup>lle</sup> Masson doit devenir une actrice distinguée.

---

# SOUVENIRS DE 1815.

---

## LE TOURNEUR DE CHAISES.

---

### I. — UN ÉCHAPPÉ DE COLLÈGE.

C'était le 15 août, jour de la fête de la Vierge, heure de midi.

Le soleil dardait d'aplomb sur Toulouse; brisés à la pointe des cailloux aigus et tranchans dont la ville est pavée, ses rayons rebondissaient comme un corps élastique, pour se condenser en chaude et scintillante vapeur; on eût dit les exhalaisons d'une fournaise qui bouillonnait au-dessous. Dans la rue des Pollinaires, étroite et tortueuse pourtant, on n'eût pu trouver un pouce d'ombre sous les toits en saillie, pas même au pied de la tour carrée de l'église de la Dalbade, — lourd et massif clocher qui semble clore cette rue à son extrémité occidentale, et être placé là comme un géant de brique et de granit, pour l'abriter des autans et du soleil du midi.

Aussi est-ce pour cette rue l'heure où, ainsi que dans les villes espagnoles, même les jours de travail, vous ne verriez pas aux fenêtres une jalousie levée, pas une porte ou une boutique grande ouverte, pas une de ces semillantes grisettes à la coiffe de batiste brodée, relevée au sommet

en cimier de casque romain, qui, assises et se balançant sur le seuil de leur porte au mouvement de la mesure, alternent, d'une maison à l'autre, avec quelque fille du voisinage, les couplets d'une chanson;—ainsi que sur le Rialto les mariniers, frappant la mer en cadence, se renvoaient les vers du Tasse.

Non, pas une oreille aux écoutes, pas un œil aux aguets, pas une voix causeuse sous le soleil; amour, travail, gaieté, repos, souffrance, toute la vie s'est repliée à l'intérieur devant la chaleur de midi, de même que le sang reflue au cœur quand le froid gagne les extrémités. La rue est déserte et muette, et l'heure de midi est pour elle ce que l'heure de minuit est pour les villes du Nord: l'heure des rendez-vous d'amour.

Le jour où se passèrent les événemens que l'on va raconter, la rue des Pollinaires était encore plus déserte, encore moins indiscreète que de coutume, non que le soleil mordit davantage la pointe de ces petits cailloux, mais c'était un grand jour de fête. Les cloches, lancées à la volée dans la tour de la Dalbade, annonçaient que les vêpres, à cause de la procession du vœu de Louis XIII, qui devait les suivre, seraient chantées plus tôt qu'à l'ordinaire; aussi, la toilette des dimanches et fêtes réclamait-elle trop d'activité dans l'intérieur des maisons, pour que, par indiscretion ou passe-temps, les curieux ou les badauds pussent songer à s'inquiéter des mystères du dehors.

Cependant, vers le milieu de la rue, au deuxième étage d'une maison appartenant au menuisier Gatimel, un bon et digne artisan, il y avait un enfant de quinze ans, un véritable échappé de collège, bien ignorant, mais bien instinctif de la vie, et qui, à chaque instant, pour l'apprendre ou l'essayer loin de l'œil maternel, se soulevait sur ses pieds comme un oiseau qui sent ses ailes.

Gabriel, depuis trois jours, cherchait, avec une persistante avidité, à débrouiller dans sa petite tête une intrigue qui se nouait au premier étage. Sa pénétration lui en avait fait saisir les premiers fils, mais son inexpérience les avait rompus en vingt endroits. Il allait, il venait, il montait, il descendait; c'était une activité, une préoccupation incessante, qu'un intérêt de curiosité seul ne suffisait déjà plus à expliquer, mais dont sa famille, sa mère surtout, se refusait à s'avouer la cause trop véritable cependant.

Mon Dieu oui, le pauvre Gabriel était jaloux, et il s'en cachait peu, quoiqu'il ne sût point au juste s'il était amoureux.

Mais Hélène le rencontrait si souvent, et presque à heure dite sur l'escalier; mais le voyant si prompt et si réfléchi, si rose, et tout à coup si pâle, elle avait attaché sur lui des regards si longs et si doux, et où se laissait lire tout un long rêve; sa bouche était si humide quand elle lui souriait, et ses doigts s'étaient tant de fois et si nonchalamment oubliés dans les cheveux de Gabriel, quand elle le baisait au front; mais ses mains étaient si douces et si parfumées quand elle lui caressait les joues, et ses petits pieds enfermés dans de tout petits souliers de satin s'ajustaient si gracieusement, sous une robe courte, à une jambe dont le fil d'Écosse arrondissait si mollement les contours; mais Hélène était si habile à trouver des prétextes pour l'appeler auprès d'elle à certaines heures, et alors ses intimes causeries révélèrent au pauvre Gabriel un monde d'idées si nouveau; quand venait le soir, quand la brise fraîchissait, elle se plaisait tant à errer avec lui sous les larges feuilles des platanes qui longent le canal du Languedoc, entre le pont des Demoiselles et le pont Guillemery; puis, au retour, quand la ville dormait, plus pensifs tous deux, penchés l'un vers l'autre, debout comme un groupe de cariathides, ils laissaient si langoureusement aller leurs pensées aux vibrantes harmonies de ces chœurs ambulans qui, dans les nuits étoilées de l'été, font de Toulouse la ville aux mille concerts..... qu'à se voir ainsi l'objet d'une préférence qu'on lui eût enviée, et, malgré la différence des âges, Gabriel pouvait bien éprouver un petit mouvement d'orgueil et de joie, et, redressant la tête, dire à ceux qui le voyaient passer :

« Je ne suis plus un enfant! »

Mais à d'autres heures, Hélène interrompait avec une si désespérante régularité les folles et tendres causeries; mais avec ce mot : « Va-t'en! va-t'en! » jeté brusquement deux fois, avec du trouble dans les yeux et dans la voix, elle avait tant de fois rappelé sur terre les enivrantes extases où l'enfant s'égarait; mais il était si affligé, lorsqu'éconduit de la sorte il retournait lentement chez lui, d'entendre le bruit des pas qui montaient le premier étage; s'arrêtant alors, et penché sur la rampe, retenant son haleine pour écouter, espérant vaguement qu'on dépasserait la porte regrettée, il avait vu si souvent un homme, toujours le même, entrer dans la chambre de la belle fille; mais dans ses lointaines et rêveuses promenades, au clair de lune, le hasard tant de fois amenait si obstinément ce même homme auprès d'Hélène, et alors les sourires, les regards, les propos tendres ou rieurs étaient si ouvertement arrangés pour le nouveau-venu...

que Gabriel boudeur, et souriant avec amertume, se disait aussi : « L'on me traite en enfant ! »

Enfant, en vérité, qui, sans en savoir le nom, subissait tour à tour les illusions et les désenchantemens du cœur, et qui, s'étiolant si vite, s'exposait, lorsque ces noms lui seraient révélés, à ne plus éprouver, pour les mettre au-dessus, les sensations qu'ils expriment. Véritable enfant de ce misérable siècle avec lequel il était né ! pauvre petit chez qui le cœur avait été plus vite que l'intelligence, et dont les sens étaient plus avancés que la langue et la grammaire !

Mais sa mère ? Sa mère s'en inquiétait peu ! C'est que bonne et pieuse femme, ne sachant des orages et des passions du monde que le bruit qui lui en revenait dans les médisantes causeries, sous le porche, en sortant de l'église, ou dans les confréries de la Vierge et du Rosaire, elle avait foi dans cette enfance de quatorze ans, qui aurait dû précisément exciter ses défiances ; foi surtout dans la raison présumée des vingt-deux ans d'Hélène. A pareille distance dans la vie, l'intimité de ces deux âges ne lui paraissait ni sérieuse ni alarmante. Bonne mère !

Toutefois, Gabriel ne savait ce qu'il devait espérer ou croire, placé qu'il était, tour à tour et selon les heures, entre les témoignages d'une vive affection qui élevaient très-haut en lui l'idée de son petit mérite, et les airs lestes et dégagés d'une inattention qui, des hauteurs de sa fatuité d'enfant, le ramenaient si cavalièrement à la réalité de sa mince importance.

Or, depuis trois jours, Hélène ne prodiguait à Gabriel que le sans-facon de ces témoignages d'inattention ; Gabriel était reçu plus rarement, les *va-t'en ! va-t'en !* étaient plus souvent répétés, à des heures non usitées, et avec toute la vivacité de l'impatience. Que de fois alors il était venu, le corps en avant, sur la pointe des pieds, assourdissant ses pas, écouter à la porte d'Hélène ! et que de fois il avait, avec stupeur, entendu la voix qui n'était pas la voix accoutumée ! alors, l'impatience excitant son audace, bien souvent il avait frappé ; la voix se taisait, mais la porte ne s'ouvrait pas pour lui.

Pareille chose venait de lui arriver le 15 août, et il remonta chez lui, le dépit dans le cœur, mais bien décidé à ne pas demeurer plus long-temps sans savoir à quoi s'en tenir sur le personnage qui, depuis trois jours, était venu déranger ainsi sa vie, et, en doublant ses heures d'exil, embrouiller davantage le réseau de ses incertitudes.

Il s'était mis à la fenêtre pour le voir sortir et pour le suivre ensuite,

pensant bien que l'heure à laquelle il était congédié lui-même autrefois serait aussi celle du renvoi de ce nouveau visiteur, pour laisser le champ libre à celui qui avait, sur les deux derniers venus, la priorité des droits.

Vainement par sollicitude, et plus encore peut-être par la crainte d'arriver tard aux saints offices où elle voulait l'emmener, la mère de Gabriel ne cessait de gourmander son fils de ce qu'il demeurait ainsi, tête nue, les jalousies levées, sous un soleil de trente degrés; et elle ajoutait, mais un peu plus bas, que le premier coup de vêpres était déjà sonné. Gabriel avait d'abord répondu avec assez de douceur; il avait amicalement couru vers sa mère, et même l'avait embrassée, mais il était retourné à la fenêtre. Harcelé bientôt plus vivement, il avait, en se retournant, jeté à la hâte quelques réponses brusques, mais il ne s'était pas retiré d'un pas; ensuite, frappant du pied, il n'avait pas seulement tourné la tête, et avait, entre les dents, murmuré quelque grosse interjection; enfin, il ne fit pas plus attention aux paroles de sa mère que si elles s'adressaient à un autre... Il ne les entendait peut-être plus; car il était cramponné à la fenêtre, l'œil fixe, le cou tendu, le corps penché en avant dans la rue, comme s'il allait se précipiter: c'est que le bruit de la porte de la maison que l'on ouvrait avec précaution venait de monter jusqu'à lui. Gabriel alors se rejeta en arrière, et, tournant sur lui-même, il traversa l'appartement au pas de course, glissa comme une ombre devant sa mère ébahie, et, se jetant dans l'escalier, en descendit les degrés quatre à quatre.

## II. — MAITRE PIERRE.

Du seuil de la porte ainsi ouverte avec précaution, un homme venait de s'élancer d'un bond tellement précipité, que si, à ce bruit, quelques curieux avaient été attirés à la fenêtre, ils eussent été fort empêchés de désigner la maison d'où était sorti cet homme qui apparaissait tout à coup au milieu de la rue, seul, sans la moindre altération au visage, sans le plus léger signe de préoccupation.

Toutefois, si la curiosité ne s'était point bornée à ce premier examen, elle eût bientôt trouvé de quoi se satisfaire; car, à une fenêtre du premier étage de la maison Gatimel, une petite main blanche et potelée écarta, en les soulevant, les lattes d'une jalousie. Une tête blonde et mélancolique, s'élevant au-dessus des rosiers et des héliotropes, dont les tiges reposaient sur

l'entablement qui couronnait la porte d'entrée et montaient jusqu'à la fenêtre, se dessina vaguement derrière les verts interstices des abat-jour. Deux yeux d'un bleu pâle attachèrent avec sollicitude leurs regards sur l'homme qui s'éloignait. Après quelques pas, celui-ci, ne voyant personne, ni aux fenêtres ni dans la rue, s'arrêta, et, se retournant à demi, sourit à la blonde tête et aux yeux bleus, qui lui souriaient. Tous deux, pour se donner mutuellement du courage, semblaient se renvoyer les signes d'une espérance qu'ils n'avaient pas dans le cœur.

Mais ce sourire commencé ne s'acheva point : un petit cri, semblable à celui d'un passereau qu'on étouffe, retentit derrière la jalousie, qui retomba brusquement, et la vision disparut.

La cause en était-elle dans l'apparition subite de Gabriel, qui venait de s'élançer à son tour dans la rue ? On eût pu le croire, à voir le regard, non de courroux, mais de reproche, que l'homme laissa de loin tomber sur Gabriel, comme s'il l'accusait d'avoir, à l'étourdie, soufflé sur un de ses rêves. On l'eût pu croire, même à l'air triomphant de Gabriel si, comme lui, au-delà de l'espace où se jouait cette scène muette, on n'avait porté ses regards à l'extrémité de la rue des Pollinaires, qui débouche sur la place des Grands-Carmes. Là, pâle, la main droite fortement appuyée sur la poitrine, comme pour en comprimer les bonds, les lèvres serrées et mordues jusqu'au sang, et les yeux fixés avec la puissance fascinatrice du serpent sur l'homme qui marchait dans la rue, on aurait vu s'arrêter tout à coup un autre homme de trente-cinq ans environ.

Celui-ci était vêtu de l'uniforme vert des bandes enfantées par le bourbonisme réactionnaire de 1815, mauvaise queue de cette insurrection royaliste qui, pendant les échauffourées de la chouannerie bretonne et vendéenne, s'était formée et perdue en trois jours, dans les broussailles des plaines de la Gimone et de l'Île-Jourdain ; — troupe d'égorgeurs et de pillards à cocarde blanche, que, pour servir leurs haines, des fils de bonne maison tenaient à leur solde, et qui servait les siennes propres par-dessus le marché : celles-ci protégées par celles-là, — bandits d'essence royale, qu'on avait enrégimentés à l'encontre des gardes nationales, d'essence révolutionnaire, et qui empruntèrent leur nom de *verdets* à la couleur de leur uniforme.

Cet homme était le plus redouté entre ces hommes si redoutés. Le courage brutal dont il avait donné des preuves qui, en passant par les crédules exagérations de la foule, étaient devenues des prodiges ; les mystères qui

enveloppaient les premiers âges de sa vie; la diversité d'origines que se plaisait à lui donner la populace; d'un côté, le misérable métier qu'il exerçait, et de l'autre, les nobles amitiés dont il était environné; ses allures d'homme du peuple, et parfois une certaine élégance de manières, qui se faisait jour à son insu; quelques actes d'une férocité exaltée par de vieux ressentimens dont on ne savait qu'imparfaitement la cause, ou d'une générosité fantasque, qui, pour arriver à ses fins, s'appuyait sur les passions même les plus opposées; une taciturnité qui ressemblait souvent à de l'idiotisme, et souvent aussi les éclats d'une éloquence tribunitienne qui ressemblait à du génie; sa force musculaire, ses cheveux noirs et flottans, au milieu de toute une population coiffée à la Titus; un visage basané, où l'on eût dit que la bile refluaît du cœur; un œil qui étincelait à travers des cils épais, comme la lame d'un poignard dans un buisson, ou qui se baissait, terne et voilé, comme l'œil de la stupidité résignée; tout, jusqu'au sobriquet attaché à son nom et qui rappelait une grande infortune, selon les uns, un châtement, selon les autres, mais infortune et châtement sans date et sans détails précis; tout enfin avait rendu cet homme la terreur, la baine ou l'idole de la foule, toujours passionnée pour ce qu'elle ne peut comprendre.

Aussi les fils de nobles maisons avaient-ils délivré à maître Pierre, surnommé, en idiome patois, *Lou Pingeat* (le pendu) le brevet et les épaulettes d'une compagnie d'élite; et l'on sait ce que le mot élite signifie dans les bandes de cette espèce. Dans toutes les excursions difficiles où il fallait faire montre de sang-froid, de ruse ou d'audace, contre les bonapartistes et les fédérés de 1815, ou pour être historiens fidèles, contre les malheureux qu'il plaisait aux inimitiés particulières de stigmatiser de ce nom, c'était toujours maître Pierre, le tourneur de chaises, maître Pierre *lou pingeat*, que l'on mettait en campagne. Le parti royaliste lui était redevable de plus d'une capture importante, opérée, non pas s'il vous plaît pour les intérêts du gouvernement et la dynastie des Bourbons, mais pour la plus grande satisfaction des rancunes de localités, toujours si orgueilleusement enflées de l'idée que le pays a les yeux fixés sur elles, et qu'à leurs mesquines et bargneuses passions est attaché le destin de l'état.

Il s'était cependant opéré depuis quelques jours dans cet homme et dans sa famille des changemens tels qu'on voyait le moment où le jour allait se lever sur les ténèbres qui enveloppaient sa vie.

Lorsque dans les premiers jours de l'hiver de 1800, il était venu se

fixer à Toulouse, où il ne se fit connaître que sous le sobriquet ajouté à son prénom, il était arrivé suivi d'une femme et d'une toute petite fille. Maître Pierre était-il marié? cette femme était-elle la sienne? cette petite fille était-elle son enfant?

A ne voir que l'intimité apparente qui régnait entre lui et Marthe, et la sollicitude affectueuse qu'il portait à la jeune fille, on eût pu dire au premier abord d'un père et d'un mari.

Mais, en y regardant de près, en voyant combien peu dans cette intimité il y avait de la familiarité conjugale, et combien peu, quelque affectueuse qu'elle fût, cette sollicitude sans caresses vives ou empressées ressemblait à l'amour paternel; en voyant Marthe et sa fille retirées d'ordinaire dans une chambre meublée, non avec luxe, mais avec goût, où reluisaient le noyer et le chêne polis, et dont maître Pierre n'approchait qu'avec une tendresse respectueuse qui ne s'était jamais démentie, tandis que lui-même n'occupait, à l'arrière-boutique, qu'un méchant petit cabinet dont se fût contenté à peine le plus novice ouvrier; en voyant l'air de profond chagrin empreint sur le visage de cette femme et en même temps les cordiales prévenances dont elle entourait maître Pierre, ce qui prouvait bien que l'air chagrin n'était point le fait de maître Pierre; en voyant aussi avec quelle absence totale de jalousie inquiète Marthe laissait maître Pierre auprès des femmes et des jeunes filles, dans les bals, dans le tête-à-tête des promenades de l'été, ou, l'hiver, dans les rieuses causeries du coin du feu, on pouvait bien se dire que dans tout cela il n'y avait rien des habitudes conjugales. Maître Pierre allait où il voulait, agissait à sa guise, et jamais, en rentrant chez lui, il ne trouvait froideur ou reproches. Plus d'une fois ses compagnons de fêtes et de plaisirs, enviant cette liberté, le citaient pour exemple à leurs ménagères, qui se contentaient de hocher la tête, comme femmes qui, n'ignorent pas qu'il y avait une réponse à faire, mais qui, ne sachant au juste laquelle, ne peuvent s'empêcher d'exprimer par gestes ou par attitude, une pensée que la langue, si elle osait, traduirait par ces mots : Patience, tout ceci s'expliquera.

C'est que la curiosité des commères du quartier avait fini par se fatiguer à courir après ces trois questions restées insolubles : Maître Pierre est-il marié? Marthe est-elle sa femme? la fil'e de Marthe est-elle aussi la sienne? Mais, assoupie depuis long-temps, cette curiosité fut réveillée tout à coup dans les premiers jours du mois de mai.

## III.—LES FÉDÉRÉS.

Formée par le grand chenal de la Garonne qu'elle domine en amphithéâtre, et par le canal de fuite du trop-plein des eaux qui, venues du moulin du château, alimentent des usines de teinturiers sans nombre, l'île de Tounis est réunie à la ville de Toulouse par un pont bordé de maisons comme au moyen âge. Elle était habitée, en 1815, par une population qui avait conservé un tel amour pour Napoléon, que les Toulousains l'appelaient l'île d'Elbe.

Mais l'empereur, en petit chapeau et en capote grise, vint bientôt reprendre, aux Tuileries, le lit encore chaud que Louis XVIII avait déserté le matin en pantoufles et en robe de chambre. Alors les habitans de Tounis furent un des nombreux et vivaces rameaux de cette immense fédération qui, tout en nourrissant dans les grandes villes de France la haine des Bourbons et de l'étranger, vint se poser fièrement en face de l'empereur, dans les solennités du Champ-de-Mars, et donner à entendre au grand gagneur de batailles que désormais la liberté devait, dans les préoccupations de sa pensée et dans l'avenir de la France, tenir plus de place que la gloire.

Toutefois, la fédération, dans les provinces, fut jetée hors des voies larges et de l'esprit élevé que lui avaient faits les meneurs de Paris; elle se nivela, comme toute grande chose, à l'étroussure des passions de la province. Ainsi une partie des habitans de Toulouse ne se jeta dans la fédération que par opposition à l'autre, qui s'était jetée dans les sociétés secrètes du royalisme. — Fédérations et royalisme, deux factions qui dominèrent tour à tour et chez lesquelles les haines de l'esprit de parti, assez vivaces par elles-mêmes, s'agrandirent de tout ce que peuvent enfanter les taquineries, les jalousies et les colères épigrammatiques de l'esprit de localité. Les femmes surtout y portèrent jusqu'à une brutalité plus raffinée que je n'ose dire la satisfaction de leurs dépités et de leurs vengeances de cœur, de médisances, de calomnies, d'intrigues amoureuses et de toilettes. Si le courage ou la force leur faisait défaut, les maris, les amans, les cousins qui avaient à obtenir une faveur ou un pardon, reprenaient en sous-œuvre ces exécutions de *flagellans*. Ainsi, les Cent-Jours, la fédération fut, — moins le sang! — une réaction du peuple contre

la *jeunesse dorée*, qui, sous le directoire, avait, surtout dans le Midi, livré la France républicaine aux poignards. Après les Cent-Jours, la *jeunesse dorée* reprit sa revanche contre le peuple; et, fidèle à ses antécédens, elle se servit encore du poignard. Mais cette fois elle le mit aux mains des verdets; se bornant, elle, à l'aiguiser. En un mot, les fédérés flagellèrent et ne tuèrent pas; les verdets flagellèrent et tuèrent: il y eut progrès. Donc, tout compte fait, les fédérés en ce temps valurent mieux.

C'était surtout le soir que les fédérés, hommes, femmes et enfans, se livraient, en troupe, à tous les caprices exigeans émis par le premier d'entre eux. Ils parcouraient les rues, précédés et flanqués de torches en poix-résine, chantant des refrains patriotiques autour du buste de Napoléon porté par les forts de la bande et pavoisé de drapeaux tricolores. Malheur à la fenêtre qui demeurerait fermée sur leur passage, et malheur à celle d'où, grande ouverte, il ne tombait pas un sourire d'approbation ou un coup d'œil de sympathie! Les apostrophes, — et quelles apostrophes! — montaient, en feu continu avec les pierres, aux carreaux de vitres, où elles se heurtaient. Malheur aux passans qui n'étaient pas respectueusement leurs chapeaux! Les chapeaux, lancés à la volée, passaient de mains en mains et arrivaient dans le ruisseau, bossués, meurtris, sans fond et sans ailes. Malheur à la femme ou à la jeune fille qui sur le chemin de cette tourbe hurlant son enthousiasme, passait avec un ruban blanc à la ceinture, sur une coiffe ou sur un chapeau! femme ou jeune fille était accueillie sur toute la ligne par les huées les plus moqueuses et les gestes les plus effrontés, sans compter les gracieuses épithètes que lançait la voix glapissante des femmes et des enfans, qui dominait l'orchestre en faux-bourdon de toutes ces basses-tailles d'hommes. Malheur alors à la faible créature qui, ne pouvant se contenir, laissait échapper, même du bout des lèvres, même en n'en murmurant que la moitié, une réponse ferme et digne, ou qui, sans répondre, lançait de côté un regard dédaigneux! Les voix glapissantes, renforçant l'aigre faucet d'un chorus général, faisaient entendre ce cri terrible: Le fouet! le fouet! — Dieu et les passans ont su avec quelle prestesse s'accomplissait l'œuvre de cette justice distributive des partis.

Ce fut durant une des belles soirées du mois de mai qu'Hélène, au carrefour de la Dalbade, formé par la rue Sainte-Claire, le Pont de Tournis, la rue du Cimetière et celle des Couteliers, rencontra la fédération qui promenait ses refrains provocateurs. Je ne sais quoi de coquet et d'é-

légant en elle attira les quolibets envieux des femmes, auxquels se mêlèrent les propos assez lestes des hommes. Je ne sais aussi quelle fatale préoccupation mit de la colère à ses regards et de l'amertume à ses paroles. Toujours est-il qu'après l'échange de quelques mots un peu vifs, le formidable cri retentit, et qu'en un clin d'œil, sans le moindre respect pour la fraîcheur de sa toilette, les mains lourdes et calleuses des femmes du peuple se mirent en devoir de lui infliger la correction accoutumée.

Voilà que maître Pierre s'élance de sa boutique, où, les bras croisés, il regardait avec assez d'indifférence défilér le cortège patriotique de l'île de Tounis. Sans crier gare, il se rue au milieu de la foule, dont les flots s'ouvrent devant ses deux bras, qui lui servaient d'avirons. Plus d'une coiffe s'envola sous les coups rapides qu'il distribuait de droite et de gauche; plus d'une main levée retomba engourdie sous le poids de la sienne, et plus d'une parole injurieuse et menaçante se changea subitement en un cri de douleur et d'effroi. Hélène était déjà arrachée aux ongles des bourreaux en casaquin, que la stupeur régnait encore dans leurs rangs.

Mais aux cris de honte et de rage poussés par les femmes, les hommes accoururent. En un instant, la boutique de maître Pierre fut assaillie de coups et d'injures, et en deux tours de main le vitrage et la boiserie craquèrent et tombèrent brisés.

Il y eut un moment alors où même les plus audacieux s'arrêtèrent, et on se consulta du regard avant de pénétrer dans les ténèbres de la boutique; il se fit un long silence. Puis, par trois hurras bien distincts, la foule réclama sa proie. Mais nulle réponse n'ayant suivi les ordres de cette souveraine en jupons et en chemise, l'atelier de maître Pierre fut envahi, bouleversé, pillé; cela fait, le flot populaire arriva au seuil d'une petite chambre, où priaient, agenouillées, une femme et une jeune fille. La tête de l'émeute s'arrêta, saisie d'un respect involontaire. La réflexion commença à venir aux plus fous, et l'idée qu'on était chez maître Pierre, chez le fameux tourneur de chaises, si renommé pour sa force et pour son courage, commença à glacer plus d'un farouche aboyeur; l'un des meneurs même, ôtant son bonnet de laine, et sans une parole trop brusque, balbutia aux deux femmes les motifs et les excuses de cette visite nocturne.

— Maître Pierre doit être loin, dit la jeune fille en se levant et allant droit à l'orateur de la bande.

— Nous le rattraperons, dit d'une voix sourde un boucher aux bras nus, au visage en feu.

— Il a trop d'avance sur vous, maître Cantegril, et avant que vos dogues soient seulement sur sa trace, il vous faut travailler une bonne heure.

Ici le boucher fit un geste de doute et d'ironie, et s'achemina, à l'autre bout de la chambre, vers la porte massive qui donnait passage sur les jardins, situés dans cette partie de Toulouse, entre la rue des Couteliers et le petit bras de la Garonne.

— C'est inutile! dit la jeune fille en se plaçant toute droite devant le boucher. Cette porte est fermée, et elle ne céderait pas, même à la barre de fer qui vous sert à assommer vos bœufs, et qu'un jour, maître, vous avez levée sur la tête de votre père.

Ces paroles écrasèrent le boucher comme une malédiction. La jeune fille les eût payées cher, si les femmes, qu'un mouvement d'horreur avait saisies à ce reproche trop fondé et si connu d'impiété filiale, ne se fussent placées entre l'anathème et le bras maudit qu'elles repoussèrent, pour qu'il allât cacher sa honte dans les rangs épais des fédérés.

— Oui, c'est inutile, reprit la jeune fille; écoutez!...

L'on prêta l'oreille.

— Entendez-vous ce bruit de gaffe et d'aviron? C'est la barque qui emporte maître Pierre à l'autre bord.

— Et la belle dame? dirent les femmes.

— Pardine! dit Cassagne, un honnête teinturier, au demeurant, et qui n'était là que pour ne point se singulariser en ne faisant pas comme tous les habitans de l'île; pardine! vous êtes bien de votre pays. La belle dame s'en est allée avec maître Pierre; il est, ma foi, assez joli garçon pour cela.

Et comme un homme qui croit avoir visé juste à l'endroit où un cœur se blesse, il regarda en ricanant Marthe et la jeune fille.

Marthe demeura impassible.

La jeune fille ne comprit pas.

Cassagne ne se tint point pour battu. Ne voulant pas que sa malice fût perdue, il se tourna vers une égrillarde grisette que les commérages du quartier donnaient comme fort éprise de maître Pierre, qui ne le lui rendait pas.

— N'est-ce pas, Mariannou, lui dit le teinturier, que maître Pierre...

Mais il n'acheva pas. Mariannou lui lança une bourrade dans la poitrine, et à la face un :

— Vous êtes un insolent, maître Cassagne ! et maître Pierre n'est pas encore du bois dont se chauffent les belles dames à chapeaux.

Cassagne fut piqué au vif.

— Cela se peut, Mariannou, reprit-il ; mais on dirait, à te voir si fâchée, qu'il est aussi d'un bois auquel les grisettes n'ont pas toutes le talent de faire prendre feu.

Heureusement pour Cassagne, les rieurs, les rieuses surtout, se mirent de son côté ; c'est que le naturel de la femme reprit le dessus. Trouvant là sous leurs mains et sous leur langue, pour ainsi dire, une compagne à chagriner, ces dames ne voulurent pas négliger une aussi bonne occasion ; elles se mirent à rire aux dépens de Mariannou, et elles perdirent de vue l'objet premier de leur ressentiment.

— Allons, allons, continua Cassagne tout enorgueilli de son succès, maître Pierre est un brave garçon qui a fait ce que tout brave garçon, ici présent, eût fait à sa place. Et vous autres, les femmes, vous devez être enchantées de trouver des hommes qui mettent, sans distinction, les cotillons à l'abri des reviremens de la politique et de la curiosité. Qui diable sait ? un jour peut-être maître Pierre rendra le même service à quelqu'une d'entre vous ; eheim ! eheim ! tout ceci peut changer ; le monde est si drôle !

Cette éloquence goguenarde, qui se résumait en la perspective de la loi du talion, fit un effet magique. Les plus mutines secouèrent les oreilles, en baissant la tête. Avec cela que le matin il avait couru sur le compte de l'armée et de l'empereur des nouvelles assez peu rassurantes.

#### IV. — UN AMOUR.

Maître Pierre demeura absent pendant près de huit jours. On ne put ni préciser le lieu où il s'était réfugié, ni dire si Hélène avait partagé sa retraite ; mais on remarqua que durant le même espace de temps, les jalousies du premier étage de la maison Gatimel ne s'étaient pas levées une seule fois pour livrer passage à la blonde tête d'Hélène, qui, le soir, d'ordinaire, y apparaissait si volontiers, au grand plaisir des passans.

Lorsque maître Pierre fut de retour, on remarqua aussi qu'Hélène venait le visiter souvent, et qu'elle faisait deux parts de son temps dans ses

visites : l'une pour la chambre de Marthe et de sa fille, et ce n'était pas la plus longue ; l'autre pour l'atelier de maître Pierre. Elle y demeurait volontiers jusqu'à la nuit, un livre ou un ouvrage de broderie à la main. Mais bien des fois on s'aperçut que les feuillets du livre ne se tournaient jamais ou que bien lentement ; l'aiguille aussi restait paresseuse ou inactive entre ses doigts : en revanche, ses regards rêveurs étaient longuement attachés au mâle et expressif visage de maître Pierre. Puis, quand la nuit venue suspendait le travail de l'atelier, on ne les avait pas vus sans étonnement, tous deux, bras-dessus bras-dessous, elle, sémiillante, coquette et parée, lui, en costume d'ouvrier, mais un peu recherché, la tête haute, souliers luisans, drap neuf, linge blanc et fin castor, s'acheminer vers les belles promenades, où, au grand enchantement du pauvre Gabriel, il se faisait attendre depuis.

C'est que depuis il avait cessé d'être le simple ouvrier, le laborieux tourneur de chaises ; il avait sinon quitté, du moins négligé sa boutique, pour hanter les salons des gros bonnets du parti royaliste, pour aller perorer, non plus au cabaret du prolétaire, mais dans les cafés de la bourgeoisie et de la noblesse. En un mot, il était devenu un membre actif et influent du comité royaliste qui, durant les Cent-Jours, organisa les départemens du midi en compagnies secrètes. On comprend, en effet, qu'un homme du peuple, entouré de tant de mystère, et qui se jetait bravement, pour payer de sa personne, au milieu de la masse compacte des forcenés d'un parti, dût attirer l'attention et les avances de ces hommes qui ont toujours mis l'argent et l'habileté au service de leurs opinions dans le conseil, mais rarement dans l'action leur courage personnel. Gens habiles et couards qui ont volontiers recours au bras de l'homme du peuple pour faire une besogne dont ils profitent seuls, ou qu'ils renient le lendemain, suivant la défaite ou le triomphe.

Hélène servit merveilleusement à rapprocher les Bertrand et le Raton du parti royaliste. Elle était de ces femmes qui, n'étant ni mariées ni veuves, jouissent néanmoins des avantages de ces deux conditions. On avait bien à part soi des doutes sur la régularité virginale de ses mœurs, mais on eût été si embarrassé de citer un fait irréfragable ! mais parmi tous ces hommes qui l'entouraient de leurs hommages empressés, si peu d'indiscrétions avaient été commises par les jactances de la fatuité ou par les empertemens du dépit ! et puis, tous ceux qu'on lui donnait pour amans lui étaient, même après que l'amour s'était enfui, des amis si sûrs,

si dévoués, si peu jaloux du bonheur de celui que le monde ou Hélène leur donnait pour remplaçant, que les langues les plus âpres ou les plus légères n'osaient trop faire d'elle une Ninon du pays. Aussi les collets montés et les Arsinoë de Toulouse, dans les salons où elle était admise pour sa beauté, la noblesse de sa famille et la vivacité de son esprit, ne détournaient point trop dédaigneusement la tête quand elle s'approchait souriante et causeuse.

Une jeune et jolie femme qui se tenait ainsi en dehors des habitudes et des pruderies de la province devait jouir d'une certaine célébrité. Les hommes durent porter leur affection et leurs sympathies à une femme qui, pour se faire homme, avait dépouillé les défauts de son sexe dont elle n'avait gardé que les qualités. Aussi sa maison était-elle le rendez-vous de ce que Toulouse, sans distinction de Grec ni de Troïen, renfermait de jeunes gens élégans et riches, de galans surannés, d'hommes enfin qui, loin des monotones exigences du coin du feu, cherchent, pour leurs dix années de mariage, des distractions que leurs folles moitiés cherchent aussi de leur côté, loin de leurs garçons au collège et de leurs filles au couvent.

Les deux partis politiques du temps en avaient fait un terrain neutre, où, en se serrant la main, ils se ressouvenaient qu'ils étaient les enfans d'une même ville, d'un même pays; mais les chances fâcheuses courues par Hélène dans la rue des Couteliers finirent par faire de ce lieu d'asile où se réfugiaient les sentimens du bon voisinage et de la cité, la conquête d'un parti au détriment de l'autre. Les bonapartistes, depuis ce jour, éprouvèrent quelque vergogne à se trouver face à face avec une femme que les hommes de leur parti avaient insultée si grossièrement, et ils rendirent moins fréquentes des visites qui avaient tous les jours des excuses pour début. Les royalistes, de leur côté, ne se firent point faute d'exagérer et de trouver irrémissibles les torts de leurs adversaires. Or ils servaient trop bien en ceci les ressentimens d'une femme outragée pour que l'on pût croire sincères l'indulgence et la générosité dont Hélène accompagnait les expressions d'un ton aigre-doux et d'un sourire forcé. Aussi arriva-t-il que le parti bonapartiste, un peu confus, ayant fini par se retirer tout-à-fait, et le parti royaliste venant seul et plus nombreux, les absens eurent tort, et, malgré elle, Hélène perdit peu à peu cette neutralité dont elle avait jusque-là fait parade, pour épouser les haines et les affections du parti qui lui était demeuré fidèle. Ce fut donc au milieu des royalistes que

maître Pierre fut introduit comme un libérateur. Ceux-ci, pour plaire à Hélène, d'abord lui firent fête. Ils ne furent pas fâchés ensuite de montrer au peuple, par les égards dont ils entouraient un homme du peuple, que la conformité d'opinions abaissait les barrières du rang, de la naissance et de la fortune. D'ailleurs, et par-dessus tout, ils ne tardèrent pas à reconnaître quels services pouvait rendre à un parti politique un homme de la trempe de maître Pierre, si cet homme, par conviction ou intérêt, — que leur importait? — se dévouait franchement à un parti politique.

Si l'on s'étonne du haut prix dont Hélène paya le courage de maître Pierre; si l'on a peine à concevoir, en dehors de toute idée de bassesse ou de coquetterie effrontée, qu'une femme ainsi placée par sa naissance et les fréquentations du monde au milieu d'une société élégante et choisie, ait pu quitter les riches ou nobles adorateurs qui l'entouraient, pour aller, sans rougir et en dehors de ses habitudes, en chercher ou en accepter un dans cette classe ouvrière, tenue en si mince estime par les gens comme il faut; si l'on ne voulait point faire à Hélène une excuse de cette puissante nature d'homme qui faisait de maître Pierre l'être merveilleux et fascinateur que je vous ai dit: une excuse surtout de l'amour mêlé d'admiration qui dut se glisser au cœur d'une jeune femme élégante et bien élevée pour l'homme qui l'arrachait au dernier des outrages; si l'on ne veut pas enfin s'avouer qu'une femme fort peu collet monté, et même si l'on veut, facile en amour, ait pu donner pour récompense au courage, au dévouement et à la beauté des formes, les faveurs qu'elle accordait au visage coquet d'un adolescent, aux importunités d'un cèladon à cheveux gris, ou aux fadeurs amoureuses d'un muscadin de province;... pour expliquer cette liaison d'une jeune et noble dame avec le simple tourneur de chaises, sans que le beau monde en ce temps y trouvât trop à redire, nous serons réduits à croire qu'elle fut le seul moyen conseillé par le parti royaliste, en désespoir de cause, pour conquérir un homme dont il avait besoin. Ce n'est pas la première fois que l'amour d'une femme a opéré des conversions, et hâté des événemens politiques. Les nœuds de ruban de M<sup>me</sup> de Longueville attirèrent bien le poète Benserade au parti de la Fronde. Pour arriver à faire assassiner Henri III, la duchesse de Montpensier, si l'on en croit Pierre de l'Étoile, fit bien galanterie avec Jacques Clément, le moine sale et libertin!.... Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi d'Hélène? Avec cela qu'Hélène n'était pas une duchesse ayant à sauver la fierté du sang royal, et qu'il ne s'agissait pas de tuer un roi bigot ou de dominer un roi enfant. Et puis, si

maître Pierre n'était pas de bonne maison comme Benserade, il n'était du moins ni laid, ni repoussant comme le moine Jacques.

Maître Pierre, de son côté, avait trop peu de la trempe de ces hommes qui mettent toute leur âme en dehors, ou vivent leur vie de mollesse et de sensibilité, pour s'être laissé prendre par amour et fascination seulement aux yeux bleus et à la tête blonde d'Hélène. On pouvait donc fort bien penser que si la liaison de maître Pierre et d'Hélène avait eu pour commencement une reconnaissance exaltée d'un côté, et de l'autre une vive satisfaction de l'orgueil et des sens, elle n'était plus devenue peut-être de part et d'autre que l'exécution d'un marché;... mais quelles en étaient les conditions?....

#### V. — UN VISAGE CONNU.

Ce ne fut donc aucun sentiment puéril de jalousie qui fit refluer le sang au cœur, et jeta la pâleur au front de maître Pierre, lorsque maître Pierre vit venir à lui, dans la rue des Pullinaires, l'homme qui souriait vers la fenêtre d'où Hélène s'était retirée en poussant un cri. Il n'y avait point dans l'expression de son visage la rage muette de la déception; il y avait bien plutôt la joie farouche d'une vieille haine qui trouve enfin à se satisfaire. A voir avec quelle profondeur, et quelle fixité ses regards embrassaient cet homme dans tout son être, on devinait aussi qu'il y avait en lui moins le bonheur de connaître le visage d'un ennemi, que le bonheur de retrouver ce visage bien connu, mais perdu de vue depuis longtemps. Tout le jeu de sa physionomie annonçait le travail que faisait sa mémoire; on le voyait se parler mentalement à lui-même, se poser et lever des doutes. Bientôt, comme lassé de cette lutte de souvenirs, il se prit à sourire; car en reportant ses yeux vers la maison d'Hélène, il lui vint l'idée qu'avant peu il saurait dans cette maison à quoi s'en tenir sur ses soupçons et la fidélité haineuse de sa mémoire touchant cet homme.

Il fallait que de son côté cet homme fût sous l'influence d'une préoccupation singulière, ou que la nécessité le soumit aux lois d'une étrange prudence dont la moindre déviation pouvait le compromettre, pour se résigner à subir ainsi les regards scrutateurs de maître Pierre. On eût pu croire en vérité qu'il reconnaissait à son tour un visage devant lequel sa conscience forçait le sien à se baisser, s'il n'y avait eu, sur ses traits, plus

maître Pierre fut introduit comme un libérateur. Ceux-ci, pour plaire à Hélène, d'abord lui firent fête. Ils ne furent pas fâchés ensuite de montrer au peuple, par les égards dont ils entouraient un homme du peuple, que la conformité d'opinions abaissait les barrières du rang, de la naissance et de la fortune. D'ailleurs, et par-dessus tout, ils ne tardèrent pas à reconnaître quels services pouvait rendre à un parti politique un homme de la trempe de maître Pierre, si cet homme, par conviction ou intérêt, — que leur importait? — se dévouait franchement à un parti politique.

Si l'on s'étonne du haut prix dont Hélène paya le courage de maître Pierre; si l'on a peine à concevoir, en dehors de toute idée de bassesse ou de coquetterie effrontée, qu'une femme ainsi placée par sa naissance et les fréquentations du monde au milieu d'une société élégante et choisie, ait pu quitter les riches ou nobles adorateurs qui l'entouraient, pour aller, sans rougir et en dehors de ses habitudes, en chercher ou en accepter un dans cette classe ouvrière, tenue en si mince estime par les gens comme il faut; si l'on ne voulait point faire à Hélène une excuse de cette puissante nature d'homme qui faisait de maître Pierre l'être merveilleux et fascinateur que je vous ai dit: une excuse surtout de l'amour mêlé d'admiration qui dut se glisser au cœur d'une jeune femme élégante et bien élevée pour l'homme qui l'arrachait au dernier des outrages; si l'on ne veut pas enfin s'avouer qu'une femme fort peu collet monté, et même si l'on veut, facile en amour, ait pu donner pour récompense au courage, au dévouement et à la beauté des formes, les faveurs qu'elle accordait au visage coquet d'un adolescent, aux importunités d'un céladon à cheveux gris, ou aux fadeurs amoureuses d'un muscadin de province;... pour expliquer cette liaison d'une jeune et noble dame avec le simple tourneur de chaises, sans que le beau monde en ce temps y trouvât trop à redire, nous serons réduits à croire qu'elle fut le seul moyen conseillé par le parti royaliste, en désespoir de cause, pour conquérir un homme dont il avait besoin. Ce n'est pas la première fois que l'amour d'une femme a opéré des conversions, et hâté des événemens politiques. Les nœuds de ruban de M<sup>me</sup> de Longueville attirèrent bien le poète Benserade au parti de la Fronde. Pour arriver à faire assassiner Henri III, la duchesse de Montpensier, si l'on en croit Pierre de l'Étoile, fit bien galanterie avec Jacques Clément, le moine sale et libertin!.... Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi d'Hélène? Avec cela qu'Hélène n'était pas une duchesse ayant à sauver la fierté du sang royal, et qu'il ne s'agissait pas de tuer un roi bigot ou de dominer un roi enfant. Et puis, si

maître Pierre n'était pas de bonne maison comme Benserade, il n'était du moins ni laid, ni repoussant comme le moine Jacques.

Maitre Pierre, de son côté, avait trop peu de la trempe de ces hommes qui mettent toute leur ame en dehors, ou vivent leur vie de mollesse et de sensibilité, pour s'être laissé prendre par amour et fascination seulement aux yeux bleus et à la tête blonde d'Hélène. On pouvait donc fort bien penser que si la liaison de maître Pierre et d'Hélène avait eu pour commencement une reconnaissance exaltée d'un côté, et de l'autre une vive satisfaction de l'orgueil et des sens, elle n'était plus devenue peut-être de part et d'autre que l'exécution d'un marché;... mais quelles en étaient les conditions?....

#### V. — UN VISAGE CONNU.

Ce ne fut donc aucun sentiment puéril de jalousie qui fit refluer le sang au cœur, et jeta la pâleur au front de maître Pierre, lorsque maître Pierre vit venir à lui, dans la rue des Pullinaires, l'homme qui souriait vers la fenêtre d'où Hélène s'était retirée en poussant un cri. Il n'y avait point dans l'expression de son visage la rage muette de la déception; il y avait bien plutôt la joie farouche d'une vieille haine qui trouve enfin à se satisfaire. A voir avec quelle profondeur, et quelle fixité ses regards embrassaient cet homme dans tout son être, on devinait aussi qu'il y avait en lui moins le bonheur de connaître le visage d'un ennemi, que le bonheur de retrouver ce visage bien connu, mais perdu de vue depuis longtemps. Tout le jeu de sa physionomie annonçait le travail que faisait sa mémoire; on le voyait se parler mentalement à lui-même, se poser et lever des doutes. Bientôt, comme lassé de cette lutte de souvenirs, il se prit à sourire; car en reportant ses yeux vers la maison d'Hélène, il lui vint l'idée qu'avant peu il saurait dans cette maison à quoi s'en tenir sur ses soupçons et la fidélité haineuse de sa mémoire touchant cet homme.

Il fallait que de son côté cet homme fût sous l'influence d'une préoccupation singulière, ou que la nécessité le soumit aux lois d'une étrange prudence dont la moindre déviation pouvait le compromettre, pour se résigner à subir ainsi les regards scrutateurs de maître Pierre. On eût pu croire en vérité qu'il reconnaissait à son tour un visage devant lequel sa conscience forçait le sien à se baisser, s'il n'y avait eu, sur ses traits, plus

le rouge de la colère qui se contient, que la pâleur du trouble et de la confusion qui se cachent.

Quand il arriva près de maître Pierre, un œil un peu exercé eût reconnu les efforts visibles qu'il faisait pour dompter toute susceptibilité, et n'avoir pas l'air de prendre garde à l'examen tenace dont il était l'objet. Il fallait cependant que dans l'attitude provocatrice de maître Pierre, et dans la démarche résignée de cet homme, il y eût quelque chose de ce calme trompeur qui précède l'orage et la colère du lion, car, le jeune Gabriel se montrait cloué à la même place où il s'était arrêté, comme s'il eût voulu se tenir à distance du lieu où ces deux hommes allaient se heurter : or il avait compris que le moment du choc serait infailliblement celui où leurs regards se rencontreraient. Mais, résigné jusqu'au bout, cet homme eut le courage de passer devant maître Pierre sans lever les yeux, sans le moindre froncement de sourcil, sans le plus léger mouvement de lèvres, sans le plus petit signe d'impatience.

A peine l'eut-il dépassé de quelques enjambées, qu'il secoua fièrement sa tête qu'il avait tenue si long-temps baissée; il redressa de toute sa hauteur son corps qu'il avait en quelque sorte fait petit. Sa poitrine se dilata; il poussa un long soupir, et leva les yeux au ciel comme pour lui demander pardon d'avoir pu se contraindre à retenir son courage. C'est qu'en effet, à le voir, on devinait aisément que cette allure humble et insouciant n'était pas d'habitude celle de cet homme, en face d'un visage insolent ou ennemi. Il avait sur la joue gauche une entaille que sans doute avait faite le tranchant effilé du sabre. Au-dessus de sa lèvre supérieure s'étendait une large ligne blanchâtre annonçant que le rasoir a récemment fait tomber l'épaisse moustache qui a long-temps tenu cette partie de la figure à l'abri du hâle et du contact de l'air. En y regardant de près, on eût vu aux talons de ses bottes l'empreinte des éperons arrachés depuis peu; ses cheveux coupés ras comme les poils d'une brosse rude, et je ne sais quoi d'inhabile dans ses mouvemens, annonçaient qu'il avait plus l'habitude de porter un casque qu'un chapeau rond, et un habit de soldat qu'un habit de bourgeois. Mais c'était l'époque honteuse pour la France, où les derniers et braves défenseurs de l'intégrité du territoire, licenciés sur les bords de la Loire, étaient traités de brigands par les niais et les traîtres, qui avaient salué de leurs ignobles acclamations la victoire des étrangers. C'était le moment où, rapportés de Coblenz et de Gand, attachés à la queue d'un cheval de cosaque, les lis et le drapeau blanc poussaient des brû-

leurs enthousiastes contre le drapeau tricolore et l'aigle qui avaient conquis le monde, et où l'on traquait un uniforme de la grande armée comme s'il avait fallu courir sus à une bête fauve. C'étaient là des choses dont cet homme avait chèrement acheté l'expérience; ainsi, avec ses compagnons d'armes, pliant sous l'orage pour n'être point brisé, en s'ajustant au costume inoffensif et aux mœurs égoïstes de la vie bourgeoise, il cherchait à faire oublier ou pardonner sa vie de soldat et son dévouement à la patrie.

Maître Pierre le suivit à distance, le couvrant toujours du regard. Mais lui, sans se retourner, sans s'inquiéter des pas qui le suivaient, mesurés sur les siens, traversa en plein soleil la grande place des Carmes. A l'extrémité méridionale, il entra dans la maison qu'habitait le général Ramel. La sentinelle, sans mot dire, le laissa passer comme une personne de la maison.

Le jeune Gabriel suivit de l'œil, mais de loin, les mouvemens de maître Pierre et du soldat déguisé. Après avoir vu la direction que celui-ci avait prise, il se félicita, puisque le résultat était le même, de n'avoir point tenté le passage de la grande place. Il demeura quelque temps encore à examiner la conduite de maître Pierre, et ce ne fut que lorsque celui-ci eut pris, à droite de la place, la petite rue des Capelas qui, donnant dans la rue Saint-Jean, ramène dans la rue des Couteliers par celle de Sainte-Claire, que Gabriel prit sa course pour rentrer chez lui. Il était quelque peu confus de s'être donné tant de mal, car il avait la conscience de n'en savoir pas plus qu'auparavant. Aussi, n'ayant pas le succès pour s'excuser ou pour s'étourdir, se mit-il à réfléchir qu'à tout prendre il avait fait là un assez vilain métier; et de cette pensée, remontant à la cause, il en voulut presque à Hélène de l'avoir ainsi poussé à descendre à la ruse et à une sorte d'espionnage.

## VI. — LES AVEUX.

Gabriel en était au plus fort de la tirade qu'il se débitait à part soi; il n'épargnait ni la sottise jalouse des hommes, ni la cruelle coquetterie des femmes, lorsque arrivé au premier étage de la maison, à travers la porte entr'ouverte, une voix bien connue l'appela par son nom. Il se trouble, hésite, murmure des sons inarticulés et ne sait à quoi se résoudre. Sa belle colère s'en est allée, il ne le sent que trop, mais il a honte de ne la

plus avoir. Le cœur est vaincu, mais la vanité combat encore. Pour entendre cette voix aimée, ce signal attendu, il eût naguère donné son sang : maintenant que la voix parle, que le signal est donné, Gabriel fait le sot, il boude, et, en véritable poltron, pour ne point succomber au danger, il le fuit. C'est ici que la spirituelle distinction établie entre l'*âme* et la *bête* par le comte Xavier de Maistre se montre dans tout son jour : l'âme veut une chose, la bête en fait une autre. L'âme de Gabriel lui dit : — Allons, arrête-toi et va trouver Hélène ! Mais la bête, c'est-à-dire les jambes, le corps, sont en train de marcher, et les jambes et le corps continuent leurs fonctions locomotives ; l'*âme* reste au premier étage, et la *bête* grimpe au deuxième.

Hélène le comprit et en eut pitié. Or, comme ce n'était pas le moment pour elle de faire de la dignité, et qu'elle avait peu le temps d'attendre qu'entre l'âme et la bête de Gabriel la lutte fût décidée, elle se jeta dans la bagarre. D'un ton de reproche et de supériorité qui lui allait à ravir, elle appela de nouveau le boudeur fugitif : — Fi, monsieur, voulez-vous bien venir ! lui dit-elle ; voilà qui fut pour l'âme. Voici qui fut pour la bête : les jolies mains d'Hélène saisirent le bras de Gabriel, et la bête s'arrêta comme si on avait touché le bouton d'un ressort. La bête fit un demi-tour sur elle-même ; mais elle ne fut pas plus tôt en face des yeux qui la regardaient, qu'elle se sentit vaincue, et d'un bond Gabriel fut au milieu de l'appartement d'Hélène.

Ce furent d'abord des récriminations, de tendres excuses, puis des soupirs, puis des larmes, puis des caresses ; et, pour la première fois peut-être, Hélène put comprendre quels ravages elle avait étendus dans cette âme d'enfant. Mais le mal était fait ; d'ailleurs, préoccupée de bien plus graves intérêts, Hélène, peut-être, n'y fit pas grande attention, ou, si elle y prit garde, ce ne fut que pour en tirer parti. Les forces n'étant pas égales, elle eut tout ce qu'elle souhaita. Trop heureux, lui, le pauvre Gabriel, d'être interrogé par celle qu'il aimait, et de pouvoir faire des réponses catégoriques à des demandes qui, grâce à une excessive habileté, ne semblaient être que le résultat fort simple d'une curiosité sans intérêt.

Mais bientôt le naturel l'emporta. Ce qu'Hélène avait au cœur se fit jour malgré elle. Ses questions devinrent plus pressantes ; et, bien que Gabriel fût subitement rejeté dans toute la réalité des craintes jalouses qui s'étaient dissipées depuis quelques instans, il ne put se défendre

d'un mouvement sympathique pour l'émotion et les terreurs d'Hélène.

— Et tu dis, Gabriel, que maître Pierre, quand cet homme est entré, a long-temps interrogé le factionnaire?

— Oui, Hélène, bien long-temps.

— Que se disaient-ils?

— J'étais trop éloigné.

— Oh! tu ne fais les choses qu'à demi; il fallait... il fallait... Mais enfin as-tu pu comprendre?

— Oh! pour cela, oui. Bien certainement le factionnaire devait répondre à maître Pierre qu'il ne savait pas ce dont on lui parlait, et il a dû ajouter qu'il ne connaissait pas l'homme qui venait d'entrer.

— Oh, le brave militaire! Et c'est tout ce que tu as vu?

— Attendez. Maître Pierre est allé et venu pendant long-temps; il semblait attendre que cet homme sortît de nouveau. Enfin il a vu venir à lui deux verdetts, il les a appelés, et leur a montré la maison du général; j'ai compris qu'il leur dépeignait une personne qu'ils auraient à observer et à suivre; et cette personne...

— Oui, oui, c'est lui. Assez, Gabriel. Maintenant m'aimes-tu?

Gabriel ne répondit pas, mais ces paroles firent sur lui l'effet d'une commotion électrique. Il se mit à pleurer, comme s'il ne concevait pas, lui si naïf, qu'on pût lui faire cette question! comme s'il était malheureux du doute qu'elle exprimait!

— Eh bien! oui, reprit Hélène, je le vois, tu m'aimes. Je t'aime bien aussi, moi, entends-tu?.. Oui, monsieur, je vous aime, et quand je vous le dis, je ne veux pas que vous fassiez la moue et que vous haussiez les épaules. Qui donc me forcera à vous le dire si ce n'était pas vrai? Est-ce que si je ne t'aimais pas, méchant?... Et alors elle défila un interminable chapelet de faits et de circonstances les plus minimes, les plus oubliées, et qui, suivant elle, étaient des preuves irrécusables. Gabriel, tout habi, s'en voulait de n'y avoir pas vu plus tôt toutes les belles choses qu'on lui faisait voir. La conclusion d'Hélène, après tout ce feu d'artifices de paroles, de soupirs et d'innocentes caresses fut celle-ci : — Tu vois bien que je t'aime. A quoi Gabriel fasciné ne sut que balbutier en réponse un timide : C'est vrai!

Mais quelque peu osé qu'il fût, Hélène s'en empara en femme qui sait toute la distance qu'il y a entre la coupe et les lèvres.

— Ah! lui dit-elle, tu fais bien de le dire, c'est vrai! Que ne ferais-je pas

pour toi ? pour te rendre heureux ? Vois-tu, nous allons avoir des fêtes magnifiques, des illuminations à faire croire que les étoiles du firmament sont descendues sur Toulouse avec leurs harmonies célestes et les chœurs de leurs anges ; eh bien ! ce sera toi qui me conduiras partout ; je te demanderai à ta mère, je te ferai inviter au bal du Capitole, au bal du général, au bal de la préfecture : tu seras mon chevalier servant, je ne danserai qu'avec toi ! Tu me ramèneras ici, seuls le soir. Oh ! Gabriel, Gabriel, à ton tour que feras-tu pour moi ?

Et l'enfant ne savait plus s'il touchait encore la terre ; sa jeune âme s'envolait dans l'espace au milieu des désirs confus. — Ce que je ferai pour toi, Hélène ! Dispose, commande, j'obéis. Tiens, veux-tu que je te débarrasse de maître Pierre, je le provoquerai, je le tuerai.

— Non, enfant, non, point de dangers : ta vie m'est trop précieuse. Écoute : cet homme que tu as vu sortir d'ici... Oh ! ne pâlis pas, Gabriel, écoute-moi ! Cet homme, je l'aime, mais non comme je t'aime, toi, non d'amour ; sa vie est en danger, car maître Pierre l'a suivi et veut savoir ce qu'il deviendra. Il a trouvé asile chez le général ; tant qu'il y restera, il n'a rien à craindre, le général peut le protéger ; mais s'il sort, il est perdu, maître Pierre le fera tuer. Veux-tu le sauver, Gabriel ?

— Oui... Mais tu ne l'aimes pas au moins ?

— C'est pour moi un frère, rien de plus.

— Que faut-il faire ?

— Lui porter une lettre qui lui défende de sortir, et l'avertisse des dangers qu'il court à Toulouse. Tiens aussi — elle ouvrit un tiroir — remets-lui cette vingtaine de louis. Qu'il parte cette nuit ! Je vais écrire. Tu ne remettras la lettre qu'à lui.

— Écrivez, Hélène, il sera fait ainsi que vous le voulez.

Hélène disposa tout pour écrire, mais tout à coup Gabriel, qui, entendant des pas précipités, avait regardé dans la rue à travers la jalousie, voit maître Pierre qui entrait dans la maison. Il n'a que le temps d'avertir Hélène, et de se mettre en mesure de sortir. Mais Pierre avait monté l'escalier au pas de course, et on l'entendit sur le palier avant que la porte de la chambre fût ouverte. Gabriel voulait payer d'audace, mais Hélène le poussa dans un petit cabinet voisin, en lui disant d'une voix étouffée : — Malheureux, il te tuerait ! Reste là, tu descendras dans un moment par l'escalier de service, je te reverrai dans la soirée.

La porte se referma. Il était temps : maître Pierre entrait chez Hélène.

## VII. — LES DEUX LETTRES.

L'un et l'autre, au premier coup d'œil, se lurent jusqu'au fond de l'ame. Ils comprirent qu'ils allaient jouer au plus fin, car ayant, ou à peu près, le secret l'un de l'autre, sachant quels motifs de trouble ils avaient l'un et l'autre, ils se trouvèrent néanmoins un visage calme et presque riant. Maître Pierre, avec sa haine à satisfaire; Hélène, avec la certitude que la vie ou la mort d'un homme allait dépendre de ses paroles, de son regard, de son attitude. Des deux côtés la partie était belle à jouer. La bienvenue une fois souhaitée, il y avait à savoir qui d'Hélène ou de maître Pierre entrerait le premier en jeu. Le premier, il est vrai, avait l'avantage d'établir le terrain de la discussion; mais à l'autre il restait l'espoir de voir le premier se livrer.

Ils s'attendirent ainsi long-temps, se mesurant de l'œil pour ainsi dire, et cherchant, pour arriver au véritable, le plus indifférent motif de conversation en apparence. Hélène crut l'avoir trouvé.

— Mon Dieu, mon ami, dit-elle en riant, quand je vous ai vu entrer ne disant mot, grave et solennel comme un de nos anciens capitouls, et portant sous le bras ce joli coffre incrusté d'ébène et de nacre, que vous avez en soupirant placé sur cette table, je me suis imaginé que vous aviez à me faire la confidence d'un mystère terrible dont le secret était déposé là depuis au moins un siècle.

— Non, Hélène, pas depuis un siècle; depuis vingt années seulement. Ce n'est pas vieux, vous voyez.

— Ah! fit Hélène un peu déconcertée d'avoir deviné si juste, il y a donc un secret là-dedans.

— Mais oui, celui de ma famille, de ma misère, de mes souffrances, de ma honte, de ma gloire: mon secret, toute ma vie, Hélène!

— Et le saurai-je?

— Oui, bientôt: il y a long-temps que je vous l'ai promis. L'heure est venue, si je ne me trompe. Et Pierre regarda Hélène entre les deux yeux.

— Comment, mon ami, vous n'en êtes pas bien sûr? dit Hélène en riant pour n'avoir pas l'air de comprendre l'intention avec laquelle Pierre l'avait regardée et avait prononcé ces dernières paroles.

— Du reste, dit Pierre en s'approchant d'Hélène qu'il prit à la taille, et jouant avec ses mains qu'il couvrit lentement de baisers comme s'il les nombrait, du reste c'est sur vous que je compte pour achever de me donner la certitude qui me manque.

— Sur moi ! Ceci fut dit bien bas, bien bas, car Hélène perdait son aplomb sous le regard de cet homme, qui, toujours maître de lui, sûr d'arriver à ses fins, jouait avec le trouble de la jeune femme, comme un chat avec une pelote.

— Oui, sur vous, mon amie, vous dont le cœur, comme vous me l'avez dit bien souvent, ne m'a point été octroyé par vain caprice de femme, mais par reconnaissance ; vous chez qui la reconnaissance s'est élevée jusqu'à l'extase de l'amour, et qui ne comprenez pas l'amour sans l'abnégation de la personne qui aime, et le dévouement à la personne aimée ; oui, Hélène, c'est sur vous que j'ai compté : et déjà même vous avez commencé...

— Moi, Pierre ! que dites-vous ? Je vous jure...

— Doucement, Hélène ; n'allez point au-delà de ce que j'ai voulu vous dire : toute chose viendra en son lieu. Dans ce moment je me borne à vous déclarer que vous m'avez aidé. Voyons ; n'est-ce pas que, sur ma prière, vous avez, dimanche dernier, demandé au général d'où lui venait ce beau diamant monté un peu à l'antique, et qui scintille à son petit doigt ?

— Il est vrai, Pierre, j'ai fait cette demande. Après ?

— Le général, qu'a-t-il répondu ?

— Mon Dieu, rien : une de ces galanteries banales que les hommes se croient obligés d'adresser aux femmes.

— En vérité ? Mais ce n'était pas répondre à votre question.

— Aussi ai-je insisté, et le général s'est mépris sur ma demande.

— Non, il a feint de se méprendre.

— Comme vous voudrez, Pierre. Il a ôté son diamant et me l'a offert en me disant qu'il avait oublié d'où il lui venait, mais que si je voulais... Mon Dieu, Pierre, vous allez vous emporter.

— Non, non, j'ai peu le temps d'être jaloux. Eh bien ?

— Eh bien ! que si je voulais, il n'oublierait jamais où il irait.

— Et vous avez refusé ?... Le général a été un sot d'offrir, et vous une... bégueule de ne pas accepter, ma mie !

— Mais, Pierre, y pensez-vous ? un diamant de ce prix ! Ah ! qu'aurait-on dit, et savez-vous à quoi cela m'engageait ?

— Et vrai Dieu, que m'importe? J'aurais su d'où il venait ce diamant, si je l'avais eu seulement une minute entre les mains; et alors j'aurais vu s'il fallait le renvoyer avant qu'on en vint chercher le prix chez vous, ou bien si c'était moi qui avais à le porter. Maintenant c'est à refaire. Toujours du retard!!!

— Mais, mon ami, quel intérêt si grand avez-vous à savoir d'où le général a tiré ce diamant? Il l'a peut être acheté à quelque juif... dans quelque vente. Que sait-on? C'est peut-être un souvenir de famille.

— Quel intérêt, quel intérêt j'ai? Et maître Pierre se promena à grands pas, le sang se porta à ses yeux, ses lèvres pâlirent et tremblèrent. Hélène eut peur d'avoir réveillé un orage passé à peine, et tout bas se félicitait cependant à l'idée que la colère était indiscreète.

— Quel intérêt? reprit-il en se plaçant en face d'Hélène, mais déjà maître de lui. Tu le sauras, Hélène. Mais, vois-tu, ce diamant, le général ne l'a pas acheté, parce qu'il ne le porterait pas ainsi monté à la vieille mode, il l'aurait fait arranger. Ce n'est pas un souvenir de famille, parce qu'il ne te l'aurait point proposé. Ces choses-là se transmettent dans les races, et ne se donnent point à des maîtresses.

— Alors que veux-tu que ce soit?

— Ce que c'est, Hélène? Un diamant volé.

— Ah! un général?...

— Non volé dans une poche ou dans un écrin, comme eût fait le fameux San Salvador, que tu as vu au pilori sur la Place-Royale; mais pris au doigt d'une femme qui se mourait, livrée par des soldats à de brutales caresses. Oh! ce n'est pas le fruit, ce n'est pas la pièce de conviction d'un crime qui mène aux bagnes! non, les lois ne touchent point à ceci: car c'est la preuve d'une victoire, c'est le laurier d'une couronne, c'est un trophée aux yeux du monde. Qu'importe après cela que la jeune femme ait traîné sa vie dans la honte et la misère? Un beau jour le vainqueur se défait de tous ces souvenirs importuns, en passant au doigt d'une femme qui se donne, l'anneau arraché au doigt de la femme qu'il a violée. Ah! malédiction sur lui, s'il tient cet anneau de première main!

— Comment le sauras-tu, Pierre?

— Mets-toi là, Hélène, et écris. Voyons, écris. Tu refuses?

— Non, mon ami: à qui faut-il que j'écrive?

— Tu le sauras en mettant l'adresse. Écris:

« Mon ami, ce soir à huit heures, à la chute du jour, je vous attends.

La galanterie vous fait un devoir de venir, lors même que je n'attendrais point un service de vous..»

Signe. A merveille ! Tu vois que je prends soin de ta réputation, Hélène, et tu n'es nullement engagée à un rendez-vous d'amour. Maintenant écris l'adresse.

— Quand je la saurai.

— A monsieur... Voyons : son nom?

— Mais, mon ami...

— Ah ! toute cette contrainte me fatigue; cet homme qui sort d'ici, et qui depuis cinq jours est toujours avec toi, comment l'appelles-tu? C'est à lui que tu écris, c'est lui qui doit venir ici, c'est lui que je veux interroger, c'est lui qui me dira ce que le général n'a pas voulu ou n'a pas pu te dire. Allons... son nom?

— Son nom? Pour que tu en fasses un proscrit, n'est-ce pas? pour que tu le livres aux baïonnettes de tes verdets? Tu ne le sauras pas. Et cette lettre...

— Et cette lettre tu ne la déchireras pas, dit maître Pierre en la lui arrachant des mains, car ce serait comme si tu ordonnais sa mort, et j'ai encore besoin de sa vie. Il a des chances d'être sauvé, s'il parle; mais s'il se tait, il mourra; et je tuerai peut-être un innocent. Que diable! pour l'acquies de ma conscience, sinon par intérêt pour lui, laisse-le vivre.

Hélène était pâle et mourante, elle aurait voulu faire un pas, que ses jambes se seraient dérobées sous elle; cette théorie d'exécuteur de hautes-œuvres la clouait à sa place.

— Allons, Hélène, reprit maître Pierre avec une voix douce et pénétrée, soyez raisonnable; il faut que je voie cet homme, il faut que je lui parle, mon amie. Je n'ai que la moitié de mon secret, il a l'autre moitié... Qu'il me la livre, et s'il a jamais besoin de maître Pierre, maître Pierre lui sera tout dévoué. Tenez, Hélène, vous avez peur que je ne sache son nom; quoique vous m'ayez traité là comme si je ressemblais aux misérables qui m'ont enrôlé dans leur bande, ou que je commande, je ne veux pas savoir son nom. Écrivez-le, mettez l'adresse sous enveloppe, et je vais remettre le tout à votre femme de chambre, avec injonction de ne déchirer l'enveloppe qu'au moment où elle sera hors de ma portée. Ainsi je ne saurai pas le nom. Acceptez-vous? Oui, n'est-ce pas, pour peu que vous l'aimiez. Ah! de quelque façon que ce soit, il y va de sa vie!

Je ne sais quelle vague espérance s'offrit à Hélène, ou si elle obéit ma-

clinalement ; toujours est-il qu'elle écrivit le nom au dos de la lettre. Elle la remit à Pierre, qui, sans la regarder, se dirigea vers la porte, en appelant la femme de chambre. Voyant qu'elle ne répondait pas, il descendit dans la cour, sur laquelle donnait l'office.

Hélène, se sentant seule, se prit à pleurer amèrement ; mais derrière elle une petite porte s'ouvrit, et Gabriel se montra... Hélène fit un bond sur son siège, et se jeta au cou de Gabriel.

— Ange sauveur ! quoi, c'est toi ! lui dit-elle ; oh ! ma vie est à toi, pour ne t'en être point allé.

— Ah ! j'étais là, vois-tu ; s'il t'avait battue, je l'aurais tué. Écris vite. Cette nouvelle lettre va être le correctif de l'autre ; sois tranquille, il ne quittera pas la maison du général.

— Que Dieu t'entende ! Oui, qu'il demeure enfermé jusqu'à ce soir ; nous irons cette nuit le chercher ensemble, n'est-ce pas, Gabriel ? dit Hélène écrivant à la hâte. Ah ! j'ai fini ! Tiens, et embrasse-moi... non pas sur la joue ; là, là, sur mes lèvres qui brûlent ! Assez ! assez ! Oh ! je suis folle ! Va-t'en ! A un autre jour ton bonheur ! aujourd'hui le mien !

Lorsqu'il remonta, maître Pierre remarqua le changement survenu dans l'attitude et dans la physionomie d'Hélène ; il s'attendait à la trouver dans les larmes, ou tout au moins avec le calme apparent de la résignation, et il lui vit un visage animé et les yeux brillans de bonheur. Maître Pierre n'y comprenait rien ; il eut peu de temps pour y songer, il est vrai ; mais il l'aurait eu qu'il n'eût sans doute pas compris davantage.

C. FEUILLIDE.

(*La suite au numéro prochain.*)

---

## DES NIELLES

ET DE

# L'ORFÈVRERIE MODERNE.

---

L'existence de l'art des nielles remonte , en Europe , au septième siècle. On ne possède , il est vrai , aucun monument de cet art auquel on puisse raisonnablement prêter une date aussi éloignée ; mais on trouve dans les chartriers de ce temps des inventaires de couvens ou de trousseaux de jeunes filles , où sont mentionnées des pièces niellées. Ce mode de décoration fut importé , selon toute apparence , d'Orient en Italie. On l'employait particulièrement à orner les vases sacrés et les armures des chevaliers. Le musée d'artillerie de Paris possède plusieurs armes niellées , d'une magnificence et d'une perfection extraordinaires.

M. Duchesne aîné , qui a fait les recherches les plus étendues et les plus sagaces sur l'art des nielles (1) , a constaté qu'il avait été plusieurs fois abandonné et repris ; abandon qu'il faut expliquer sans doute par les grandes difficultés de son exécution , comme les reprises , par la beauté de ses résultats. Mais avant de passer outre , disons le plus clairement possible ce que c'est qu'un nielle , en prenant pour guide l'excellent ouvrage de

(1) *Essai sur les nielles* , gravures des orfèvres florentins , 1826.

M. Duchesne. Toute la partie historique de notre travail est due à ce savant. Il n'a, sous ce rapport, rien laissé à faire à personne. — Le nielle est une substance métallique réduite en poudre, un mélange chimique, d'une couleur noire, ayant une affinité parfaite avec l'argent. Benvenuto Cellini, qui s'est beaucoup occupé de nielles, a fourni, dans son *Traité d'orfèvrerie*, des notes très-claires sur les quantités de ce mélange et les procédés de sa fabrication. Il suffira pour nous de dire qu'il est composé d'argent, de cuivre, de plomb, de soufre et de borax (1).

(1) Toutefois comme il peut paraître intéressant à quelques lecteurs de connaître la manière d'employer cette composition, voici les explications que donne le grand artiste florentin à cet égard :

« Maintenant nous parlerons de l'art de nieller, c'est-à-dire de la manière d'employer le nielle sur les gravures d'or (\*) ou d'argent, n'y ayant pas d'autre métal meilleur pour cet objet. Après que la planche sera bien propre, il faudra la fixer sur un instrument de fer assez long pour pouvoir la diriger au feu. La longueur doit être de trois palmes (environ un pied), plus ou moins, su vant le besoin ou la dimension de la gravure. Il est bon d'avertir que la plaque sur laquelle est attachée la planche ne doit être ni trop mince ni trop épaisse, mais telle que, quand on se met à nieller, la gravure et le fer soient échauffés également, parce que si l'un des deux s'échauffait plus facilement que l'autre, on ne ferait pas un bon ouvrage. D'après cela on doit prendre ses précautions. Prenez ensuite une petite spatule de laiton ou de cuivre, puis étendez sur la gravure du nielle de l'épaisseur d'une lame de couteau ordinaire; en outre jetez dessus un peu de borax bien pilé, mais il n'en faut pas trop mettre; après cela mettez de petits éclats de bois sur un peu de charbon allumé au fourneau; quand la flamme sera convenable, approchez doucement l'ouvrage du feu en donnant d'abord une chaleur modérée, jusqu'à ce que vous voyiez le nielle commencer à se fondre, parce que si on donnait trop de chaleur en commençant, l'ouvrage deviendrait rouge; et lorsqu'il est trop échauffé il perd sa qualité, il devient mou : de sorte que le nielle, qui est en grande partie composé de plomb, détruirait la gravure, quelle qu'elle soit, et il arriverait qu'on aurait perdu sa peine. Pour en revenir à ce que nous disions, quand la planche sera sur la flamme, on se procurera un fil de fer dont on amincira le bout, on le mettra au feu, et lorsque le nielle commencera à fondre, on passera le fil de fer chaud sur la gravure, parce que l'un et l'autre étant chauds, le nielle, devenu comme de la cire fondue, pourra ainsi mieux s'étendre et s'unir sur la planche gravée.

» Sitôt que l'ouvrage sera froid, on commencera à limer le nielle, d'abord avec une lime douce; et quand on en aura enlevé une certaine quantité, sans que cependant

(\*) Cellini s'est trompé, on ne peut nieller sur l'or.

Pour préparer une plaque d'argent destinée à recevoir du nielle, on l'incisait à peu près comme nos graveurs actuels travaillent la plaque de cuivre ou d'acier qu'ils veulent faire imprimer. Cela nous conduit à rappeler que c'est à l'art de nieller que l'on doit celui de la gravure en taille-douce. S'il faut même s'en rapporter à une petite histoire racontée par Vasari, dans sa *Vie des peintres*, c'est le hasard, auteur de tant d'autres merveilleuses inventions, qui fit découvrir comment on pouvait tirer des épreuves d'une planche gravée au burin. — Maso Finiguerra, orfèvre du quinzième siècle et nielleur de la plus haute distinction, avait, selon ce qu'il rapporte, sur une table de son atelier une planche encore un peu sale qu'il venait de terminer. Une femme, en entrant chez lui, posa par inattention sur cette planche un paquet de chiffon mouillé qu'elle tenait à la main, et quand elle le reprit, on vit avec étonnement tout le dessin de la gravure imprimé sur le linge. De ce point de départ au fait de tirer des épreuves sur papier par le moyen d'une presse, on conçoit qu'il n'y a plus qu'un pas pour l'esprit de comparaison des hommes.

Quoi qu'il faille penser de la vérité de l'anecdote, toujours est-il que Maso Finiguerra, orfèvre, qui avait son atelier à Florence, en 1452, doit être regardé comme l'inventeur de l'impression des gravures sur métal, comme le créateur de ce que nous appelons la gravure en taille-douce, c'est-à-dire que la pièce de ce genre la plus ancienne et en même temps la plus authentique que l'on possède est une épreuve conservée à notre grande Bibliothèque d'un de ses plus beaux nielles. Ce précieux monument, d'une composition et d'une exécution admirables, est une *paix* (1) représentant

la planche soit découverte, mais seulement assez pour qu'on aperçoive la gravure, on mettra la planche sur la cendre, ou plutôt sur un peu de braise allumée; puis, lors qu'elle sera assez chaude pour que la main ne puisse pas supporter cette chaleur, on prendra un brunissoir d'acier, avec un peu d'huile, et on le brunira en appuyant la main autant que l'exige ce travail. Ce brunissage est fait seulement pour reboucher quelques trous qui se forment en n'ellant. On réparera facilement ces défauts par la pratique et avec un peu de patience; mais, pour terminer le travail, un ouvrier intelligent doit reprendre l'ébarboir, et finir de découvrir la gravure (\*), avoir ensuite du tripoli et du charbon pilé; et avec un roseau aminci du côté de la moelle, mettant la planche gravée dans l'eau, la frotter jusqu'à ce que son ouvrage devienne bien uni et bien brillant. »

(1) C'est-à-dire découvrir dans la gravure les parties claires où le métal doit paraître à nu.

(\*) Voici une explication satisfaisante que nous prenons dans un excellent article du

l'Assomption de la Vierge, faite pour la cathédrale de Florence où, je crois, elle existe encore.—Il est nécessaire de revenir explicitement sur ce que nous venons d'avancer. Nous ne voulons pas dire que Maso Finiguerra inventa l'art de graver sur métal, lequel existe de temps immémorial, mais bien celui d'imprimer des estampes prises sur des planches gravées. M. Duchesne fait observer avec beaucoup de raison qu'il faut se garder de confondre la gravure sur métal avec l'impression des estampes ; et comme malheureusement on se sert des mêmes termes pour exprimer les deux choses, peut-être nous saura-t-on gré d'établir avec lui la différence. On a gravé ou, pour parler plus exactement, on a ciselé le métal, aussi bien que la pierre, dans les temps les plus reculés. Le grand-prêtre des Hébreux portait à la ceinture une plaque d'or ou de cuivre sur laquelle était écrit le nom de Dieu ; mais il y a loin de là à l'action d'inciser le métal, de façon à pouvoir tirer, au moyen de l'impression sur papier, autant d'images que l'on veut de la figure tracée. Quand ce procédé fut connu, les orfèvres se contentèrent d'abord de tirer quelques épreuves des pièces qu'ils niellaient ; mais bientôt ils trouvèrent plus avantageux pour leur gloire et pour leur bourse de vendre leur travail sous forme d'exemplaires multipliés, que l'on recherchait beaucoup. La gravure en taille-douce prit de rapides développemens, se répandit en Allemagne et en Flandre, et la niellure fut tout-à-fait abandonnée, jusqu'à ce que Benvenuto s'occupa de la ranimer, vers 1550. Ce grand orfèvre sentait vivement le besoin d'orner les parties unies de ses productions ; il voulut leur appliquer ce système de décor, qui servait bien les richesses de son imagination et qui laissait toute leur valeur aux reliefs, sans changer la pureté des contours ; mais nous voyons dans l'histoire même de sa vie que les grandes difficultés qu'il rencontra le rebutèrent. Il se laissa décourager par les accidens dont

*Temps sur l'usage de ces paix.* Quand on a dit ce que nous voulons dire, nous ne trouvons rien de mieux à faire que de copier. « Alors, comme il est arrivé fréquemment dans les arts, ce qui n'était qu'une décoration accessoire devint le principal objet que l'artisan se proposa dans son œuvre. Au lieu de graver les parties planes des bijoux, on fit de petites planches d'argent destinées à recevoir le dessin qu'une main habile se chargea de tracer, et les églises firent ainsi nieller les différens actes de la vie de Jésus-Christ sur des plaques d'argent que le prêtre donnait à baiser aux assistans pendant l'office divin, en disant à chacun : *Pax tecum!* Cet usage rappelait le *baiser de paix* que les fidèles se donnaient aux premiers temps du christianisme. Et de là la planche niellée que tenait le prêtre fut appelée une *paix*. »

capital à vaincre dans l'emploi de la niellure, était le prix de la main-d'œuvre qui deviendrait énorme s'il fallait toujours créer de nouvelles compositions de sujets et d'ornement, et si, comme autrefois à Florence, comme aujourd'hui encore en Russie, on était obligé de graver à la main toutes les pièces sur lesquelles il convient d'appliquer des nielles. MM. Mention et Wagner ont senti combien cela avait de gravité, et il sont mis à profit des perfectionnemens inouïs de la mécanique moderne pour imprimer sur argent la gravure qu'ils veulent nieller, pour reproduire par ce moyen, autant qu'il leur plaît, le même décor, la même composition, et par conséquent réduire considérablement le prix. Par le temps où nous sommes arrivés, l'art ne doit pas servir uniquement aux jouissances délicates d'un petit nombre de privilégiés : pour être véritablement utile, il doit, sans toutefois descendre, se mettre à la portée de tous les hommes d'intelligence, et se prêter à la médiocrité de nos fortunes divisées ; il faut donc beaucoup féliciter MM. Mention et Wagner de cette amélioration.—Ils ont commencé d'abord par faire les pièces que nous fournissait l'étranger, et leur supériorité a bientôt banni de France les tabatières russes. Dès leurs premiers pas, les Russes ont cessé de pouvoir lutter avec eux. Puis ils se sont vite attachés à établir deux ou trois pièces artistiques qui pussent donner une idée exacte de toute la valeur de l'art qu'ils tiraient de la poussière. Une coupe et un coffret de mariage ont été achevés avec bonheur, et ces morceaux, d'une conception plus forte, et exécutés sur une échelle plus étendue, ont recueilli à l'exposition l'approbation générale. Dans la coupe était gravée une suite de sujets dessinés par M. Triquetti, représentant les phases principales de la douloureuse et belle existence de Bernard Palissy. La forme du coffret était architecturale; le cartel du milieu représentait deux jeunes époux lisant dans le même livre, comme Françoise et Paolo; les côtés étaient ornés de portraits des femmes célèbres du quinzième siècle, et le couronnement se trouvait soutenu aux quatre angles par des cariatides ronde bosse en or, dans le style de Jean Goujon. Quelque sympathie que nous ayons toujours pour d'aussi belles tentatives, notre critique fut obligée de reconnaître que ces pièces, et le coffret surtout, n'étaient pas d'une composition irréprochable; mais nous ne les avons pas moins admirés de tout notre cœur, parce que, depuis les maîtres, on n'a rien fait en orfèvrerie qui leur soit même comparable sous le rapport du goût, de la richesse bien entendue, et du sentiment parfait d'art apporté dans leur exécution. Après avoir examiné ces audacieux débuts de MM. Men-

tion et Wagner, on ne craint pas de se compromettre, en disant que le sort de la niellure est décidé chez nous; qu'elle est à jamais tirée de l'oubli où on la laissait depuis trois siècles, et qu'il n'y aura plus pour elle que des progrès à constater.

Nous ne faisons point ici une annonce commerciale sans dignité ni bonne foi; MM. Mention et Wagner sont à nos yeux de véritables artistes, ils cherchent, ils inventent; on voit qu'ils ont de la peine à se satisfaire. Ils ont jugé qu'on pouvait avec justice reprocher à la niellure une certaine teinte plombée, et ils l'ont rehaussée de damasquinures en or; ils relèvent encore l'effet général de leurs compositions en y incrustant des pierres fines comme leurs frères du moyen âge ou de la renaissance; en un mot nous avons vu dans leurs ouvrages des inspirations qui rappellent les maîtres, et nous louons tout ce que nous avons vu comme nous louerions un tableau de Decamp, une figure de Moine, un groupe de Barye; nous avons trouvé de l'art dans une boutique et nous le signalons comme s'il était exposé au Louvre, voilà tout. Au reste quand la niellure ne servirait qu'à éveiller l'émulation des orfèvres, qu'à les exciter à faire mieux qu'ils ne font, et à chercher de nouvelles combinaisons de ciselures, elle mériterait pour cela seul de grands encouragemens.

Ces principes d'étude sérieuse introduits dans une de nos plus belles industries seront-ils appréciés par ceux qui doivent les apprécier? Les beaux exemples offerts par les deux nouveaux orfèvres seront-ils suivis comme ils ont eux-mêmes suivi ceux que leur offrait la renaissance? Souhaitons-le. Notre orfèvrerie, comme toutes les branches de commerce où l'art est pour quelque chose, se trouve dans le dernier degré d'abaissement; l'empire lui a imposé ses formes raides et sèches, ses niais et fausses imitations du grec et du romain. Depuis peu, depuis que la peinture a secoué le joug impérial, l'orfèvrerie a bien été frappée de la révolution qui s'opérait dans les idées; mais, comme elle ne possède pas un seul homme digne du nom d'artiste, elle n'a pas su profiter, elle ne s'est rien approprié de bon; elle a renoncé, il est vrai, à ses froides et arides traditions, mais elle s'est fourvoyée dans une route plus mauvaise encore, elle s'est mise tout bonnement à copier les formes bizarres et malheureuses que les Anglais nous renvoyaient après les avoir volées à notre *rococo*; formes dont elle a trouvé moyen d'exagérer les vices comme font toujours les imitateurs. — Il nous est très-difficile de dire avec modération combien s'éloignent de plus en plus du beau, selon nous, les ouvrages de nos orfèvres. Pour atta-

cher notre critique à un point fixe, rappelons-nous ceux que l'on a vus à la dernière exposition, ou bien, pour parler d'une pièce connue du plus grand nombre, cette monstrueuse théière de la loterie de l'Opéra qui est le type du beau actuel. Tout cela n'est pas seulement d'un goût détestable, n'est pas seulement privé des moindres notions linéaires, ne choque pas seulement les yeux comme une chose incompréhensible; tout cela, il faut bien l'avouer, blesse le bon sens, c'est-à-dire que la forme jure constamment avec l'usage. Lorsqu'on regarde ces étrangetés, on dirait que le dessinateur aux abois, abandonnant toute espèce de règles et ne se rendant plus aucun compte, a composé ses modèles sans autre but que de faire autrement qu'il ne faisait, jetant ses idées à tort et à travers comme un peintre fou qui mettrait dans ses figures, les jambes à la place des bras ou la tête au milieu de la poitrine, et l'on se sent pris de tristesse quand on vient à réfléchir qu'il ne s'est peut-être livré à ce dévergondage que pour dénaturer le modèle qu'il pillait, ainsi qu'un voleur retournerait un habit dérobé. — Mais n'est-ce point déjà une idée un peu entachée d'aberration que d'aller copier l'art des Anglais? La plaisante tournure que nous donne notre costume ne nous punit-elle pas assez chaque jour d'avoir été prendre leur frac, leur chapeau rond et les pointes des cols de chemise. Après avoir rendu justice à leur instinct de bien-être qui du reste dégénère souvent chez eux presque en tyrannie, trouverons-nous beaucoup de contradicteurs si nous disons que le sentiment artiste, et par conséquent la création des belles formes, est ce que les Anglais possèdent le moins de tous les peuples de haute circulation. Nos orfèvres, à qui l'on reproche de les copier, se retranchent derrière cette banale raison, que le public semble préférer les modèles anglais. Est-ce là une réponse qui ait de la dignité? Jusqu'à quand faudra-t-il donc répéter que l'art n'est pas fait pour se traîner à la suite du public; que les artistes doivent, il est vrai, s'inspirer du goût des acquéreurs, mais pour l'épurer et l'ennoblir! jusqu'à quand faudra-t-il ajouter que cette direction est d'autant plus facile à donner qu'elle se rapproche davantage du beau, c'est-à-dire du simple et du vrai, auquel ne résistent pas même les intelligences vulgaires?

J'ai peine à me rendre compte de l'éloignement que montre notre industrie pour la chasteté de conception que nous recommandons, et ce n'est pas aujourd'hui la première fois que je m'étonne de ce qu'il y a de bizarre dans notre sympathie pour les affectations nouvelles. N'est-il pas singulier en effet que les ustensiles de nos ménages et les meubles de nos

appartemens deviennent chaque jour plus compliqués, à mesure que nos mœurs tendent davantage à l'unité et au mépris d'une vaine étiquette? Ainsi, pour ne pas sortir de la spécialité qui nous occupe, on voit que le luxe des valets a passé, que les plus grandes maisons ont cessé d'avoir un argentier avec trois ou quatre hommes sous ses ordres pour nettoyer d'abondantes et profondes ciselures. Eh bien! notre argenterie se simplifie moins que jamais, au lieu de se mettre en rapport par sa netteté avec le petit nombre de nos domestiques, elle se couvre au contraire d'innombrables ornemens. De quelle manière expliquer ces anomalies perpétuelles qui s'étendent sur toutes choses? Est-ce que l'impéritie des chefs politiques aurait jeté l'anarchie dans le goût comme dans la morale? Est-ce que l'esprit de confusion dont nos gouvernans semblent frappés, comme par une puissance vengeresse, serait retombé sur les gouvernés? Mais ce n'est pas ici le lieu de rechercher ce qu'il peut y avoir de philosophiquement vrai dans un pareil doute, reprenons la suite de nos premières observations. — Après avoir torturé ce que l'on appelle les formes anglaises, on a voulu remonter plus haut, on s'est mis à copier du Louis XIV, et les copistes, selon leur habitude, ont manqué le but. Ils n'ont pas compris ce qu'il y a de moelleux et de riche dans ces contours assez largement enroulés de la décadence de l'art français; ils les ont fait tout petits, ils les ont tortillés, et Dieu sait ce que cela a produit! D'autres, plus épuisés par ces beaux efforts d'imagination, le cerveau plus appauvri encore, se sont avisés de vouloir imiter purement et simplement la nature: M. Odiot a exposé pour milieu de table un grand berceau branlant de ceps de vigne aux feuilles estampillées, avec des écailles pour compotiers, des coquelicots pour salières et des coquillages pour rafraîchissoirs, le tout en argent mat. Pouvez-vous concevoir que la plus grande illustration parmi les orfèvres français en soit arrivé là? Le pauvre métal précieux était bien triste, je vous assure, de se voir ainsi employé à copier strictement les plus délicates productions de la terre; il avait honte de cacher leurs vives couleurs sous ses tons uniformes. — Il est inutile d'étendre plus loin cette critique, ce serait abuser de notre position; le lecteur poursuivra notre pensée, nous voulons nous épargner tout jugement de détail pour faire ressortir l'impropriété finale de ces objets à former des ustensiles qui aient au moins le mérite de pouvoir servir. On voudra peut-être s'appuyer du passé pour justifier ces mesquines imitations. Nos pères nous ont légué, je ne l'ignore pas, quelques puérités semblables; il y a dans le fameux service

de faïence dit de François I<sup>er</sup>, des soupières en hure de sanglier. Mais, mon Dieu, sont-ce des pièces d'un ordre inférieur qu'il est bon de se proposer pour étude? et d'ailleurs, leur extrême rareté ne dit-elle pas qu'il ne leur faut donner aucune valeur, parce que c'était des fantaisies, des jeux d'esprit sans conséquence?

Pourquoi donc dédaigner l'expérience du temps? pourquoi donc oublier si insoucieusement les grands modèles? Bien qu'il soit fort étrange de faire comparaître les Grecs et les Romains à propos de théières et de compotiers, nous ne pouvons nous refuser l'avantage de donner à notre avis le relief des exemples laissés par eux. Ne sait-on pas le soin extrême qu'ils prenaient d'appliquer à leurs travaux la matière qui leur était propre: c'est en cire colorée que les Grecs auraient fait un cep de vigne; aussi, quand les Romains qui, comme artistes, furent toujours leurs esclaves, osèrent employer l'argent pour imiter des fruits, ils avaient perdu les bonnes traditions, la décadence marchait à grands pas; et ce fut sous les derniers Césars que les matrones portèrent les premières couronnes de fleurs en or, pareilles à celles de nos bijoutiers du Palais-Royal. Avant cette époque, la délicatesse des idées ne permettait pas de donner à l'or la valeur brutale que nous lui donnons; il ne s'était pas introduit une telle grossièreté dans le goût; qu'une chose fût belle, par cela seul qu'elle coûtait beaucoup, et l'on aimait mieux la charmante fraîcheur, la douce variété des fleurs naturelles que la lourde richesse d'une tulipe ou d'une rose de métal.

Ici la tâche qui est venue se présenter à nous, en finissant notre article sur les nielles, devient assez difficile. Nous avons signalé ce que nous trouvons mal; les intéressés vont nous demander de dire ce que nous trouverions mieux, comme si la critique avait autre chose à faire qu'à formuler son blâme, comme s'il lui était donné de pouvoir autre chose que de crier: « Vous ne faites pas bien; faites autrement. » Ce n'est pas notre affaire de vous expliquer quel sera le bon autrement: cherchez! Eh! si j'étais artiste, je n'écrirais pas de la critique; je prendrais un pinceau, un burin, un ciselet, et, laissant l'essor au génie que Dieu m'aurait donné, j'enfanterais une œuvre inspirée pour étouffer vos œuvres serviles. Ce que je puis dire, c'est qu'il faut que notre orfèvrerie se fasse indépendante. Il importe surtout qu'un homme de mérite sente qu'il n'y a pas à déroger en s'y appliquant, pour lui donner un caractère à elle, comme autrefois les Finiguerra et les Cellini s'appliquèrent à celle de leur

temps. Alors les orfèvres étaient des artistes, de grands artistes, qui faisaient eux-mêmes leurs modèles. Cellini n'était qu'un orfèvre, ce qui ne l'empêchait, lui pas plus que les autres, d'être dessinateur, sculpteur et graveur. Il faisait des bagues et des agrafes de manteau, et il faisait aussi des médailles et des statues. En lisant ses mémoires, on voit qu'il était souvent en querelle avec d'autres orfèvres dont la rivalité indique assez qu'ils exerçaient les mêmes talens que lui. Benvenuto n'est point une exception, et les magnifiques pièces d'orfèvrerie qui sont parvenues jusqu'à nous et dont les auteurs sont ignorés suffiraient pour ne laisser aucun doute à cet égard. Ces hommes n'avaient recours à personne pour tracer leurs compositions et les exécuter. Loin de là, nos orfèvres sont des marchands qui se vouent à leur état sans vocation, sans étude préliminaire, parce qu'il faut avoir un état; ils se font orfèvres comme ils se feraient débitans de tabac ou officiers de troupe; ils exercent un métier, ils donnent de la matière d'or ou d'argent à des ouvriers qui copient ce que copiaient leurs pères; puis ils calculent la valeur du métal, le temps de la manœuvre, qu'ils paient le moins possible, et ils vendent le résultat le plus cher qu'ils peuvent. Ce sont des industriels, ne se doutant même pas qu'ils professent un art. Si d'un autre côté, on remarque dans la bijouterie quelques progrès, on est forcé de convenir que cela est à peine sensible et se distingue bien plus par une incontestable perfection de travail matériel que par une invention quelconque. Les mains sont merveilleusement habiles; mais de tête pour les diriger, d'âme pour les inspirer, il n'y en a pas. Voyez, par exemple, les chevaux ronde-bosse qu'ils appliquent depuis quelque temps sur des bracelets; ils ne sont pas plus grands que les chiens qui les accompagnent, et ils ont le poil long comme un ours ne l'aurait pas. En vérité, il n'y a tout au plus de louable dans ces choses que l'intention.

Malheureusement ceux que nous blâmons ont une excuse assez naturelle à présenter. « Quoi que nous fassions, diront-ils, les femmes nous achèteront tout. » Cette réponse ne saurait les justifier complètement, elle témoigne seulement contre la mauvaise éducation artistique des femmes. Puisque les Françaises, malgré leur prétention au bon goût, veulent rester dans cette ignorance qui rend parfois si ridicule leur toilette et leur ameublement, il est nécessaire de les diriger. Nous avons de bonnes raisons pour savoir qu'un marchand se ruinerait à leur faire des choses trop sérieusement belles, mais nous sommes sûrs aussi, depuis que nous avons

visité les ateliers de MM. Mention et Wagner, que l'on peut, avec de l'habileté, trouver son intérêt à sortir du laid pour s'acheminer vers le beau. Si le Salon qui vient de se fermer n'a encore été cette année pour les femmes qu'un motif de futile promenade, au lieu d'être une occasion d'étude, si elles ne veulent point avoir l'honneur de la réforme du goût, que ce soit donc les marchands qui s'en chargent. L'orfèvre de notre temps doit s'attacher à faire des choses élégantes et commodes, à mettre toujours la forme et le décor en rapport avec l'usage. Les premiers modèles ne leur manqueront pas. Il y a dans Paris quatre ou cinq cabinets de curiosité dont la fréquentation donnerait à leur talent les meilleures inspirations. M. Dusommerard, entre autres, a rassemblé chez lui les plus précieux débris de la renaissance, les plus divines choses du monde, qu'il livrerait généreusement à leurs études. Tous les faiseurs de collection ne cachent pas leur cabinet ainsi qu'un avare cacherait son trésor. L'égoïsme, tombeau de toutes les sortes de vertus, ne les pousse pas tous à vouloir garder pour leur grosse jouissance personnelle ce qu'une bonne passion ou une grande fortune les a mis à même de posséder; il est de ces hommes que la propriété n'a pas corrompus et qui, saintement épris de l'amour de l'art, éprouveraient des joies parfaites à voir les reliques qu'ils vénèrent seuls depuis de longues années, se répandre, se populariser, rayonner au grand jour, et porter la foi du beau jusqu'aux derniers rangs de la société.

Nous insistons sur ce point, il est indispensable que les orfèvres se livrent à des études artistiques, et cessent d'être des ouvriers stupides travaillant sans raisonner. Nous ne demandons pas seulement que l'art soit appliqué aux choses usuelles, nous voulons aussi que les objets fabriqués le soient avec intelligence; plus de ces longues cafetières pertées sur trois filets d'argent qui semblent leur faire jouer une partie d'équilibre; plus de ces anses dont les ciselures anguleuses vous entrent dans la main comme des épingles; plus de moulures mates sur les bords d'une tasse que l'on doit porter chaque matin à ses lèvres. Le premier mérite d'une cafetière; c'est d'avoir une base solide; le premier mérite d'une anse, c'est d'être facile à prendre et douce à tenir; le premier mérite d'une tasse, c'est de ne point embarrasser la bouche. Le second mérite de ces objets d'un usage continuel et journalier, c'est d'être très-aisés à nettoyer. Tout ornement qui ne renferme pas ces deux indispensables qualités est mauvais. Pourquoi faut-il que l'on soit obligé de ramener nos artistes industriels à de pareilles notions? Elles sont tellement naturelles qu'il serait puéril de les rappeler,

si l'on n'avait des faits à corriger. Les anciens sont encore pour cela de divins maîtres à étudier; leur ingéniosité pour trouver les idées analogues est admirable. S'ils ont à motiver une tête d'épingle de coiffure, c'est une femme se peignant les cheveux qu'ils modèlent; s'ils ont à embellir une patère, c'est une Vénus voguant sur une conque qu'ils jettent au fond: si bien que chaque fois que l'on fait une libation, la déesse paraît sortir des vagues. La magnifique galerie d'antiquités que M. Pourtales a formée avec des dépenses vraiment royales, et dont il ouvre les trésors aux curieux avec la courtoisie d'un vieux gentilhomme, nous fournira bien d'autres exemples encore; mais ce serait allonger inutilement notre article que d'en citer davantage, ceux-là suffiront pour les lecteurs auxquels nous nous adressons. Un orfèvre qui voudra mériter le beau titre d'artiste marchera dans cette ligne et s'écartera de la pauvreté mesquine de l'empire comme de la surcharge de broderies des dernières années; il se mettra surtout en garde contre ce dévergondage de goût, sans point de départ et sans but, dont aucun esprit ne peut se rendre compte. Il ne s'agit pas de frapper les yeux par une forme étrange, il faut captiver par des conceptions simples, dont l'effet, toujours harmonieux, rende leur image facile à fixer dans l'esprit. Au risque d'être accusé de viser au paradoxe ou à la sentence, je dirai en finissant: Un morceau d'art, pour remplir toutes les conditions du beau ou du bien, car c'est même chose, doit être tel dans son ensemble que celui qui l'a vu le puisse décrire aisément.

V. SCHOELCHER.

---

# ROBERT MACAIRE.

---

Le scandaleux succès de cette pièce s'explique par l'absence de toute comédie sur nos théâtres, qui ne retracent, depuis que le drame les a envahis, ni les mœurs, ni le ton, ni le visage humain de la société. Comme la société, belle ou corrompue, religieuse ou athée, monarchique ou républicaine, a besoin, ainsi qu'une femme, de se voir quand elle se lève et quand elle se couche, elle a couru au premier endroit où on lui a indiqué une glace. Depuis long-temps elle ne jouissait que des tristes reflets de ses passions mauvaises. On ne prétend pas exclure les passions, mais la vie est autrement mêlée qu'on ne nous l'a faite au théâtre. Tout en admirant les audacieuses peintures du moyen âge, les scènes volcaniques de l'adultère, écloses de grandes imaginations, on se demande si, à trente-cinq ans ou à quarante ans, on est encore en rapport avec ces luxurieuses exaltations; s'il n'est pas des conditions sociales totalement indifférentes à ces tableaux; s'il n'existe pas des milliers de tempéramens qui n'ont pas compris par défaut d'assimilation le premier mot de ces drames? Or, un art qui oublie qu'il y a des filles lymphatiques, des bourgeois paisibles, des ouvriers, un peuple, et un peuple peu nerveux, peu dévoué à des loisirs de cœur; un art qui ignore que, passé certain âge, on s'assied, on raisonne, on cause, on vit pour vivre, cet art nous semble ou aveugle ou sourd. Ceci a été ou-

blié par le drame moderne ; il a réduit la vie à quelques années. Avant et après la jeunesse, il n'a rien soupçonné. Le drame moderne a vingt ans.

Parti de ce point, le drame n'a pu être ni raisonnable, à vingt ans on aime ; ni spirituel, à vingt ans on aime ; ni railleur, à vingt ans on aime, mais il a été sanglant : et c'est monotone, car tout le monde ne tue pas ; car au théâtre on ne prend d'intérêt qu'à ce qu'on ferait soi-même. Il est à parier qu'il n'y a pas dix Antony par population. Qu'offrirez-vous au reste ?

Quel autre drame, celui qui, sous une main habile, et je le sens venir, ne se composera pas de murs épais seulement, de vieilles portes de bronze, ni de boudoirs de laque ; mais qui éclairera doucement la rampe, qui vous annoncera au salon, qui vous fera asseoir près de la maîtresse de la maison, qui causera, rira un peu, nous mettra face à face avec nous-mêmes, beaux ou laids que nous sommes ! Il y a huit ans qu'on n'a vu un honnête homme en scène ; qu'on n'y a remarqué un salon où l'on oserait rester deux heures en tête à tête avec quelqu'un, ni une chambre où l'on se hasarderait à passer la nuit. Si l'on aime tant Molière, c'est que ses personnages sont nos amis, nos voisins, nos parents, nos locataires. Qui ne voudrait avoir un appartement dans la maison où se passe le *Dépôt amoureux* ?

*Robert Macaire* n'est pas une comédie, pas plus qu'un singe n'est un homme, et qu'une prostituée n'est une femme ; mais cette monstruosité met sur la voie. L'art recommence : et ce n'est pas plus laid après tout que le tombeau de Thespis.

L'immodéré besoin de comédie est flagrant dans l'avidité du public à se porter au théâtre où *Robert Macaire* a été représenté, aux Folies-Dramatiques, dont les murs déteignent, dont les loges sont rances, théâtre qui sent son incendie d'une lieue à la ronde.

Eh bien ! vous avez vu ce que la société de Paris a de plus musqué, l'Opéra tout entier venir aux Folies-Dramatiques à quatre chevaux, et prenant ses pans d'habits, ses robes de soie et son courage à deux mains, se bourrer dans cette salle que les portiers et les grisettes ne connaissent pas la veille.

Avant le lever du rideau, — je crois qu'il y a un rideau aux Folies-Dramatiques, — j'ai vu les spectateurs, impatients du plaisir qui leur était promis, s'identifier par une certaine préparation naïve d'esprit à la solennité attendue. Ce sentiment tout enfant, mais si vrai, que le peuple, sobre de spectacle, éprouve au plus haut degré et qui consiste en une disposition arrêtée de vendre son âme, pour ainsi dire, au démon de la soirée, je l'ai remarqué aux représentations de *Robert Macaire*, chez ceux qui depuis longtemps l'avaient perdu par un long abus du drame à passion. Le drame moderne, si on l'a remarqué, ne souffre et ne demande pas une attention continuelle. Ce peut être un bon fruit, et je le crois, mais avant d'arriver à la pensée qui en est ordinairement la substance, il faut arracher les feuilles et les écorces dont il s'entoure. Le premier acte, communément, est une causerie, le second un voyage, le troisième un bal ou une discussion philosophique; le quatrième seul est intéressant; tout est sacrifié à la royauté du quatrième acte, et les acteurs le savent si bien qu'ils se soucient peu de paraître médiocres dans les actes qui précèdent. Tous refuseraient de jouer dans une pièce dont les cinq actes seraient remarquables, si le cinquième n'était plus remarquable encore. La prétention est mortelle; elle condamne le public à subir quatre heures d'ennui pour obtenir un quart d'heure d'émotion, et elle le réduit à l'état des derviches tourneurs de l'Orient, qui évoluent pendant huit heures sur leurs talons, afin d'arriver à la céleste béatitude d'être ivres-morts au bout de leurs pirouettes.

Peu comprennent mieux que nous la séduction du paradoxe. Nous n'aurions demandé que quelque vraisemblance, pour nous y rattacher, à l'opinion hardie qui a dit, après la représentation de *Robert Macaire* : — Enfin la comédie est ressuscitée, la véritable comédie, celle qui retrace les mœurs et les corrige, en mettant les bonnes et les mauvaises en présence. Pour trouver légitime ce cri de triomphe que nous repoussons, nous n'aurions pas exigé le retour d'un Molière ni le mérite suprême de ses pièces; loin de là : nous aurions même décerné sur le talent d'exécution littéraire et les qualités de style, toutes

perfections si peu goûtées d'ailleurs au théâtre, magnifiques inutilités qui n'ont pas fait vivre Racine et sans lesquelles quelquefois Molière a su se perpétuer jusqu'à nous. Mais nos bonnes volontés n'ont pas trouvé où se prendre, et le paradoxe est resté sur les dents. Par-ci, par-là, quelques estafiers de la littérature haute en goût, ont bien crié, le poignet sur la hanche et la faute de français à la bouche : — Voilà comment Shakspeare créait ses tragédies, — sans le savoir, sortant de la taverne ou du sermon, ivre ou humble de pensées, jetant au hasard le peu de science latine et d'histoire qu'il possédait dans l'océan de son imagination, où tout ensuite se combinait, se fondait, se colorait et grondait en tempête. D'abord je crois, en thèse générale, que lorsqu'on a beaucoup bu on est ivre, et qu'en conséquence on est peu porté à suivre le fil d'une idée propre à devenir un drame; je crois qu'il y a dans le miracle laborieux d'une œuvre dramatique une lucidité tenace d'esprit qui ne résulte que du parfait équilibre des sens; je crois, en un mot, que l'inspiration, c'est la patience et la clarté, élevées ensemble à la plus haute énergie de leurs efforts communs, et que le plus beau travail du génie s'opère dans un corps froid et une tête chaude, dans une débauche à jeun.

Non, ne croyons pas que les événemens du passé, que les choses du présent, ceux-là procédant d'immuables causes, celles-ci soumises à l'influence des mœurs, des lois, des habitudes; les uns constituant l'histoire, les autres la vie, puissent être saisis d'autorité, élaborés dans la spontanéité de l'ivresse, dans les dérèglements du corps. Les prophètes étaient des saints.

Nous nions donc que Shakspeare ait puisé dans l'ivresse, qu'il ait dû à la prostitution de son âme les colossales créations de son génie. Autant vaudrait ériger en poésie la corruption, et juger les poètes d'après la profondeur de leurs caves.

Ce préambule ne nous force point à conclure que les auteurs de *Robert Macaire* ont justifié le moins du monde la méthode dont on veut que Shakspeare leur ait fourni l'exemple. Nous ne les exceptons point, au contraire, de la classe honorable de ces talens actifs, qui, sans prétention, sans despotisme, alimentent

les théâtres des boulevarts au prix de leurs veilles; qui ont un public dont ils sont la joie, et une renommée qui ne les empêche pas de dormir.

Quel puissant intérêt a donc remué ces masses depuis trois ans indifférentes à tous les appâts tendus par les autres théâtres? Est-ce l'acteur Frédéric, lui qui, malgré son immense talent, a traversé sans la repeupler la Thébaïde de la Porte-Saint-Martin? Est-ce la merveille d'un ouvrage réunissant en lui tout ce que ces deux écoles recommandent à leurs adeptes? Mais il n'y a ni genre, ni école, ni forme, ni style dans *Robert Macaire*; il n'y a que des hommes déguenillés, des scènes qu'on ne pourrait jamais imprimer, et qui n'ont pas été imprimées non plus; un dialogue uniquement composé de hoquets, de coups de pieds, de cris de tabatières, d'éclats de rire gutturaux, de grimaces; il n'y a pas de décors; on y voit des bottes *qui n'ont plus de nom dans aucune langue*; des chapeaux décrochés de la Morgue, et des habits qui n'ont même jamais été vieux! Eh bien! ceux qui ont admiré les villes d'or de l'Opéra, les hommes ruisselans de pierreries de *la Juive*, les chevaux de brocart du roi Sigismond, ont donné les villes d'or pour les bottes de M. Frédéric, et les chevaux du roi Sigismond pour le baron de Wormspire. Quel marché!

Voilà un problème difficile en apparence: il ne l'est pas. Vous avez trop spéculé sur les passions, au théâtre, aux dépens des mœurs. Il en est advenu que celles-là se sont épuisées, que celles-ci se sont fait désirer comme l'eau dans un désert. On est accouru à une pièce où l'on promettait des bourgeois en chair et en os comme nous, des agens d'affaires, une assemblée d'actionnaires, un commissaire de police, un père de famille, un enfant, un baron de l'empire. La soif de curiosité a été si grande que, même après avoir éprouvé que ces bourgeois étaient des niais, ces agens d'affaires des voleurs, cette assemblée d'actionnaires des dupes et des escrocs, ce commissaire de police une stupéfiante caricature de l'autorité, ce père de famille un galérien, ce baron un soufflet à l'armée impériale; la soif de curiosité a été si vive, disons-nous, qu'on a encore osé s'écrier: — Voilà enfin la société! la grande comédie!

Ah! vous vous reconnaissez donc! car on ne suppose pas que ces infamies, si elles étaient de pure imagination, fussent dignes du sacrifice de vos soirées et de vos soirées pendant l'hiver, quand elles sont si douces; pendant l'été, lorsqu'elles sont si fraîches à la campagne.

Qu'est-ce donc qui est vrai? Serait-ce le monologue de la première scène, quand Robert Macaire, l'œil sanglant, puant la guilotine, s'écrie : « Mort! bien mort! très-mort! Je m'en moque pas » mal! — La tombe! Qu'est-ce que la tombe? La tombe est un » asile sûr, où l'espérance tombe, ou pour l'éternité on se croise » les deux bras. »

Si ces paroles sont de celles qu'il convient de publier au théâtre pour que leur effet moral s'étende au-dehors, je ne comprends pas pourquoi vous pleurez amèrement sur le suicide, râlant sous vos croisées ou dans la chambre voisine; on se tue toujours en vertu d'une maxime, et la vogue de *Robert Macaire* est assez claire pour être proverbiale. Foulez toutes les lois régulatrices, n'acceptez la charge d'aucun des devoirs de la vie, courez, au contraire, au-devant de toutes les violations, pourvu qu'elles vous procurent une volupté; et puis, quand le juge frappera au carreau de la vitre, répondez-lui en vous brûlant la cervelle; *car la tombe est un lieu où pour l'éternité on se croise les bras!*

En tout autre temps, on aurait salué notre dernier paragraphe par une spirituelle ironie; on l'aurait trouvé bien ampoulé. Hier, il y a eu deux suicides dans Paris.

Qu'est-ce donc qui est vrai? Ceci : « Mon fils, j'ai des re- » proches à vous adresser au sujet de vos gens, qui n'ont pas » pour moi tout le respect qui est dû à ma qualité de père et à » mes malheurs! Enfin, croirais-tu, mon garçon, qu'à l'heure » qu'il est, je n'ai pas encore fait mon second déjeuner et que je » n'ai pas lu mon journal? Ah ça, et ton mariage? — Oh! cte » bégueule! c'est dommage, tu aurais eu des enfans, je me serais » chargé de leur éducation. Au fait, vends ton auberge, confie- » moi les fonds, je les ferai valoir, et tu m'en diras des nouvelles. » Mon fils, vous oubliez le respect dû à mes cheveux blancs! »

Après la religion, voici la paternité baffouée; applaudissez donc des deux mains aux outrages que vous recevez. Mais en rentrant au logis, essayez de dominer la rébellion filiale, vous, père, au nom de la paternité souffletée sur vos joues. Attestez vos cheveux blancs, et vos fils s'approcheront pour voir si vous n'avez pas une perruque carotte. De quel droit exigerez-vous que vos fils honorent en vous des expressions et des images dont vous avez encouragé la flétrissure? Ils se feront un jeu de ce dont vous vous serez fait un jeu. Plus vous serez sérieux, et plus ils vous féliciteront d'avoir si bien profité des leçons de l'acteur; vous crierez et vous désespérerez; ils diront: — Bien! c'est cela, mon père. — Vous les maudirez; ils s'assièrent et vous répondront: — Quel gaillard! comme il maudit bien! — Vous vous écrierez comme Job: — Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi! et vos fils vous tourneront le dos en disant: Mon père! «C'est ainsi que s'ex-» prime Robert Macaire quand il s'enfuit de l'auberge en empor-» tant un sac d'écus! Vous plaisantez, je crois, avec votre » malédiction et votre Seigneur!» — Comment parviendrez-vous à persuader à vos fils que ce qui était un amusement lier est devenu le lendemain un droit pour vous, un devoir pour eux? Avili, le langage sacré de la famille avilira les sentimens qu'il exprime. Vous ne débiterez plus qu'un rôle de tréteau, avec vos maximes décriées, et décriées par vous; et si l'inspiration de la colère vous fournit quelque amère parole contre tant d'irrévérence, votre ouvrage, votre fils vous renverra à la tirade de la pièce, et vous fera observer que cela n'est pas dans le rôle.

*Robert Macaire* est donc une école où l'on enseigne à se moquer des pères, en les représentant abrutis par le vin. Chez les anciens, du moins, on n'employait ce moyen d'abjection que pour dégoûter de l'ivresse. Nous sommes en progrès: on veut nous dégoûter des pères.

J'admets que l'ancienne comédie ne soit pas exempte de ces tableaux qui, avec la prétention inouïe d'épurer les mœurs, en retracent les plus sales dérèglements; j'admets que Dorante du *Bourgeois gentilhomme*, que les marquis de Le Sage soient de fiefés

bandits; mais n'oubliez pas que Molière n'a jamais exposé le vice qu'avec une mesure infinie, et jamais sans manquer de lui opposer le contraste de l'honnête homme qui l'emporte, et que Le Sage, dans les comédies où il a sacrifié à un scepticisme odieux, n'écrivait pas en vue du peuple, doublement éloigné du théâtre par sa pauvreté matérielle et par sa médiocrité intellectuelle. Rien qu'au style, on sent le peu de danger de ces comédies. Il y a de la finesse dans le trait, de la réflexion dans le fond, de la philosophie sous l'expression la plus franchement ironique en apparence; mais ici, mais dans *Robert Macaire*, c'est l'argot et ses turpides images; c'est un vol à main armée fait au style de la *Gazette des Tribunaux*; c'est la linguistique de Cartouche, revue par une académie d'escrocs.

Clair et effilé comme un poignard, ce langage se fiche partout dans la chair du peuple. Il en rit d'abord, puis il l'adopte, puis il le parle; demain il répétera dans l'atelier la scène de la fameuse entrevue de Robert Macaire et de Bertrand.

Bertrand nous donne la mesure qui nous sépare de l'antiquité, là où nous l'avons imitée. Oreste et Pylade personnifiaient admirablement la sainte amitié dans tous ses dévouemens et ses beaux sacrifices. Nos Orestes et nos Pylades sont Bertrand et Robert Macaire : Bertrand est Pylade, Macaire est Oreste. Quel chemin ils ont fait! Pylade ne va plus à la suite d'Oreste que pour recueillir des coups de pied dans les parties charnues. Le premier signe d'effusion qu'ils se donnent après une absence assez longue n'est pas de s'écrier : *Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle*; l'un dit à l'autre : *La bourse ou la vie!* Pylade répond : *J'allais vous en dire autant.* Voilà pourquoi ils ont traversé les siècles, ces deux symboles d'amitié sublime. Et l'art en souffrira éternellement de cet affront fait à la face de l'antiquité. Essayez désormais de présenter deux amis en scène : ils ne diront pas un mot simple, bon, humain, cordial, que le même mot n'ait été sali et mâché par Robert Macaire et Bertrand. La synonymie rappellera involontairement une situation semblable ou analogue : — elle sera dans *Robert Macaire*. Et ce masque hideux s'appliquera à tout

beau visage, à tout beau sentiment. Cet ignoble chef-d'œuvre étouffera bien des chefs-d'œuvre.

Autre erreur, d'imaginer que le peuple est moins sensible aux modifications sociales qu'aux modifications politiques, parce qu'il prend à ces dernières une part visiblement plus large. En voulez-vous une preuve d'hier? Deux procès se sont trouvés un instant parallèles : l'un politique et pris tout entier dans les entrailles malades du peuple; l'autre domestique et n'éveillant que des sympathies d'honneur, de respect, de pudeur; touchant le cœur, il est vrai, mais le touchant par le contact de la publicité des journaux, moyen artificiel; et par l'éloquence des avocats, moyen encore plus factice. Eh bien! ne l'avez-vous pas remarqué? Le procès social a fait taire le procès politique tout d'un coup; il lui a crié : Silence! et il s'est tu. Le Palais-de-Justice a caché le Luxembourg pendant deux semaines; il n'y a plus eu pendant deux semaines ni pairs de France, ni prévenus, ni complot. Une jeune fille outragée a obtenu ce que la prudence de l'état désirait depuis si long-temps et sans succès. On a oublié pour elle une ville mitraillée, des prisons, des cris, des assassinats. La cataleptique de Saumur a jeté sur la France entière l'épouvantable silence de son ame.

Dites maintenant que le peuple n'est pas vulnérable au flanc social, qu'il n'est intelligent que pour ses intérêts politiques! Ceci est son plus bel éloge; ceci prouve que le citoyen se retire encore devant la majesté de l'homme; que le citoyen n'est qu'au second rang aux yeux de l'humanité. Et tant mieux!

Nous avons vu la rencontre touchante de Bertrand, échappé de la guillotine, et de son noble ami Macaire, au milieu d'une forêt, lieu merveilleusement propre à un tel rapprochement. « Cette » voix!... ces traits!... Bertrand! Macaire!... — Viens dans mes bras! » — Eh! tu m'étouffes, imbécile! — Où en es-tu de tes affaires? » tiens! huit mille balles sous ce buisson? — A qui donc? à toi? » Eh, non! à monsieur le curé. » Voilà leur première entrevue » accomplie : ils vont la sceller par une bonne action. »

« Bertrand, des chevaux qui prennent le mors aux dents, des

» voyageurs qui vont périr..... il faut les sauver. — Qu'est-ce que cela te fait, Macaire? — Ah, Bertrand! »

Moquerie atroce de l'hospitalité! de l'humanité! *Qu'est-ce que cela te fait?* Voyez-vous! soyez en danger de périr par l'eau ou par le feu, les Bertrands élevés à l'école de Robert Macaire diront: *Qu'est-ce que cela me fait!* Admirable pays, celui où l'on frappe des médailles d'argent, où l'on distribue des prix en pleine académie en faveur de ceux qui sauvent les hommes au péril de leur vie, et où il y a un théâtre trop petit pour les applaudissemens, quand Bertrand, témoin d'un malheur qu'il peut empêcher, Bertrand dit: *Qu'est-ce que cela me fait?*

Ajoutons vite, pour garantir notre impartialité, dont notre souvenir seul répond, car nous citons de mémoire, que l'homme en péril est le baron de Wormspire, baron allemand, naturalisé sous le grand homme.

Jusqu'ici respectée, la gloire de l'empire n'avait reçu aucune souillure: elle ne fut jamais coupable des héroïques pleurnicheries dont la ridiculisa le vaudeville de la restauration. Personnifiée dans Wormspire, elle filoute maintenant des filous, elle s'allie au sang de Robert Macaire, par Eloa la fille de Wormspire. Par une mauvaise destinée de nos grands noms militaires, aucun n'a été jeté en bronze sur la scène, ni Murat, le cavalier numide, ni Kléber, Sésostris pour les Égyptiens; ni Moreau, ce traître sublime, ni Napoléon lui-même! Le bronze, le marbre, ont fait leur devoir; la littérature, rien. Je parle de la littérature dramatique. Erreur. J'oubliais la création toute militaire, tout impériale de Wormspire!

Il serait trop léger d'insister sur le profond mépris avec lequel est traité l'amour dans *Robert Macaire*. Eloa n'a un nom d'ange que par antiphrase. Elle est pour son époux, le prétexte ingénieux de toutes les phrases qu'il débite pour, sur et contre l'adultère. Après le coup de poignard aux mœurs, c'est le coup de stylet au langage des passions; enfant du drame effréné, Macaire se révolte contre la phraséologie effrénée; c'est un assassinat de plus que commet le bon Macaire au sein de sa propre famille: — « J'arrive

» à toi pour venir te dire, je t'aime! — L'univers tout entier se  
 » serait trouvé là, que je l'aurais broyé, pulvérisé, pour venir te  
 » dire: je t'aime! Eloa, si ton père m'eût refusé ta main, oh! que  
 » d'épouvantables catastrophes il en serait résulté! » Eloa ré-  
 pond: « Moi j'aurais voulu que mon père t'eût refusé ma main;  
 » que dis-je? j'aurais voulu que mon mari vécût encore; et alors,  
 » fille dénaturée, épouse criminelle et adultère, je serais venue à  
 » toi comme l'ange déchu! » Et Robert gémit: « Oh! oh! oh!  
 » oh! ç'aurait été charmant! »

Il est difficile de concentrer avec plus de naïveté et d'esprit, car il y a jusqu'à de l'esprit dans cette malheureuse bouffonnerie, les propos galans de nos pièces adultères à tous les degrés.

Si nous avons le courage de louer d'autres scènes, nous n'omettrions pas celle, si neuve, si gaie, si originale, où le beau-fils et le gendre s'escroquent en famille, à la table de jeu. Depuis *Molière*, à notre avis, du moins, on n'a rien imaginé de plus comique.

Ce serait mal défendre l'immoralité de cet ouvrage que de discuter le point de vue où nous nous sommes placés pour le juger, que de soutenir, par exemple, que l'on corrige les vices en les retraçant avec fidélité dans toute leur laideur. Vous voudriez, n'est-ce pas, avoir le mérite de l'œuvre et nous laisser la charge de la redresser? Avec ce système rien ne serait exclus du théâtre; vous compteriez en tout temps sur les ames honnêtes; mais c'est à vous de les rendre honnêtes d'abord.

Ainsi, par exemple, la scène des actionnaires pipés odieusement par Robert Macaire apprendrait à se méfier de ceux qui font des entreprises. Vous vous trompez en cela. La leçon profite à ceux qui trompent et non à ceux qui sont trompés, par la raison que c'est chez vous l'escroc qui triomphe; que c'est l'escroc qui a de l'esprit, de la grâce, et toute la supériorité. On s'y prend autrement pour arriver au but contraire. Le sot public dit comme Bertrand: *Comme ce gaillard-là a la langue bien pendue!*

Non, ce n'est pas là la société, vous valez mieux. Vous ne volez pas, vous n'assassinez pas, vous ne riez pas de Dieu, des lois,

du langage, de tout ce que les siècles nous ont légué de beau et de pur. L'entraînement vous a gagné, et vous avez pris ce qui a réussi pour ce qui était bon, ce qui était une morsure pour une caresse : c'est parce que vous êtes un peuple facile, honnête, avide d'émotions, comme tout peuple spirituel, que vous vous êtes laissé peindre d'une manière si noire.

Je ne crois pas au danger de cette opinion qui nous calomnie, je crois à un danger plus imminent. Chez nous, il y a une fatuité de vice pire que le vice même. Malheur ! si le vent est à la ligue, nous serons ligueurs ; s'il est à la fronde, nous serons frondeurs ; s'il est aux révolutions, nous serons révolutionnaires. Et puis nous faisons si facilement ce qu'on nous fait faire en riant. Robert Macaire vole et rit ; les Macaires n'ont qu'à rire pour nous voler sans crime, comme sans remords. Et beaucoup rient en ce moment. Je sais des négocians, des agens d'affaires, des entrepreneurs, des avoués d'une gaieté folle ; deux choses les soutiennent : l'abolition de la marque et le rire de Robert Macaire.

Simple raisonnement :

Où la comédie influe sur les mœurs, ou elle n'exerce aucune influence sur elles.

Elle exerce une influence.

Tout Paris a vu au moins deux fois *Robert Macaire*.

On a censuré *Ango* ! Quelle plate dérision !

LÉON GOZLAN.

---

# LES ÉDITEURS.

---

Il y a dans ce monde de singuliers et inexplicables hasards qui jettent l'humanité dans une voie, et qui l'y maintiennent pendant des siècles. Il y a aussi des préférences étranges et sans raison, des oublis absurdes et immérités, des antipathies dont je donnerais mille louis pour connaître le point de départ. Ainsi, si j'étais ministre de l'instruction publique, au lieu de donner 6,000 francs à celui-ci pour monter toute la journée sur une échelle double de la Bibliothèque, sous prétexte de faire des recherches sur l'histoire de France; au lieu de payer le voyage de tel autre à Nîmes pour qu'il se chauffe les reins au soleil dans le but de décrire quelque chose, je proposerais 100,000 francs à celui qui déterminerait d'une manière précise le moment où l'âne, dans le règne animal, et l'épicier, dans le règne social, sont devenus l'objet de la moquerie publique et du ridicule. Ce serait à la fois une belle étude psychologique et historique à laquelle pourrait se rattacher une foule de questions accessoires parmi lesquelles il nous semble qu'on pourrait mettre en première ligne celle-ci : « D'où vient qu'on a choisi l'âne et l'épicier de préférence au veau et au libraire? » N'est-ce pas là en vérité une question pleine de nouveauté et susceptible, dans son ensemble et dans ses détails, des considérations les plus larges, et des aperçus les plus délicats? Et qu'il nous soit permis, sans vouloir l'embrasser entièrement, de faire apercevoir dans quel esprit elle pourrait être traitée.

L'épicier est un être borné, uniforme. Nous n'entendons pas par borné qu'il est bête, et par uniforme qu'il est de la garde nationale; nous enten-

dans par borné qu'il se ment dans une sphère de relations très-rétrécie; nous entendons par uniforme que tout épicier est taillé sur le même patron que son voisin. De cette uniformité qui est le propre de l'épicier, combien il y loin à la diversité de l'espèce libraire!

Le libraire est un être varié, infini, qui touche à toutes les positions sociales, qui s'y mêle, y porte son action et y fait faillite ou fortune. Si nous voulions remplir la tâche que nous demandons qu'on impose aux autres, nous établirions d'abord la grande division du libraire-commissionnaire et du libraire-éditeur.

Le libraire-commissionnaire est un négociant en livres qui achète à terme, vend à crédit; un homme qui a des commis-voyageurs dans les quatre parties du monde pour dire, à l'heure qu'il est, à une fille du Canada ou à un Tartare Mantehou: « Voulez-vous que je vous envoie le *Père Goriot*? excellent, très-demandé, papier superfin, satiné. » Ceci est vrai, ou du moins c'était vrai, il y a quelques années, avant que la librairie ne fût tombée dans l'état de torpeur où elle gît maintenant. Mais comme nous voulons resserrer la question de plus en plus, en la subdivisant, nous laisserons de côté le libraire commissionnaire et ses mille variétés, et nous nous renfermerons dans l'espèce libraire éditeur.

Subdivisons encore, et nous aurons l'éditeur qui fait le classique et les morts, et l'éditeur qui fait la nouveauté et les vivans, etc., etc. L'éditeur qui fait le classique est une espèce forte, bien logée, bien habillée, bien décorée, bien mariée; elle vit dans le faubourg Saint-Germain, elle a de la morgue comme tout homme qui sait le latin, et elle ne le sait pas; elle vit d'une foule d'écoliers dont elle extrait des traductions, jusqu'à ce qu'ils en deviennent professeurs étiés et pairs de France. Dans son style, l'éditeur classique élève des monumens à la gloire des grands hommes et se fait bâtir près Paris de petits villages suisses, où les uns disent qu'une main de fée restaure les adeptes, d'autres qu'elle les achève. Celui-là est propriétaire suzerain, de temps immémorial, de sa maison de campagne; il l'a eue le même jour que sa femme, et la maison commence à se lézarder. Tout Paris n'en enferme qu'un très-petit nombre.

A côté de celui-ci, que nous pourrions appeler le classique noble, vous avez le classique vulgaire, et plus bas encore le classique bourgeois; celui qui publie les Horaces annotés pour les collèges, et celui qui publie *la Cuisinière bourgeoise* pour les ménages. Personne n'ignore qu'un des meilleurs ouvrages de la librairie, c'est *la Cuisinière bourgeoise*.

! Nous avons en opposition l'éditeur qui fait la nouveauté, et nous voilà enfin arrivés à notre but. Mais au moment où nous y touchons, nous découvrons de plus en plus la vanité de notre entreprise : jamais il ne nous sera possible de peindre seulement cette petite portion de l'être libraire, s'il faut embrasser dans une même description le grave et sérieux éditeur qui publie les livres scientifiques, l'histoire, le droit, la médecine, et celui qui met son nom aux chansons de M. Charrin et aux romans de M. Ricard. Divisons encore une fois, et créons une espèce dans laquelle nous allons nous tenir enfermés et que nous appellerons l'éditeur littéraire. Ce nom une fois adopté, nous allons procéder.

L'éditeur littéraire est quelquefois un gros homme rajeuni qui se tape sur le ventre, et qui dit : mes auteurs, mes gens de lettres ! qui rit grassement, roule au fond d'un cabriolet qui le mène à un château qu'il possède à quelques lieues de Paris, où il fait bombance. Quelquefois c'est un homme maigre à ventre rentrant, qui mange des cerises à son second déjeuner, boit de l'eau à tous les repas et grignotte des croûtes de pain dans ses insomnies ; du reste, pour l'un et pour l'autre, il y a une égale et prodigieuse rapacité ; le gros répond à l'homme de lettres qui a besoin de quelques écus pour vivre : Je viens d'acheter un château 150.000 francs, je ne puis vous donner les cent écus que vous me demandez ; l'autre vous répond : Vous dépensez trop d'argent, il faut savoir vivre avec cinq sous par jour quand on a du talent ; je ne peux rien faire pour vous.

L'éditeur littéraire a cela encore de remarquable, qu'il s'en trouve qui ne savent pas lire. Nous en connaissons une sorte qui n'a jamais lu une ligne des auteurs qu'il a publiés. Cet éditeur a une jauge à part pour les affaires ; il toise un homme du regard, compte combien il a d'exemplaires dans le corps, et le paie en conséquence. Celui-ci se vend à 1,200, ci 5,000 francs ; celui-là 750, ci 2,000 ; cet autre 500, ci 1,000. Quant à ce que renferme le manuscrit qu'on lui livre, il ne s'en occupe mie, ni avant, ni pendant, ni après. Ceci est une preuve d'esprit, car il sait pertinemment, et mieux que personne, qu'il le lirait qu'il n'y comprendrait rien.

Quant aux manuscrits qui ne se peuvent signer d'un nom connu, jamais esquif poursuivi par la colère de Junon ne fut plus ballotté, plus promené, plus repoussé qu'ils ne le sont. Partout des côtes inhospitalières, d'horribes Polyphèmes, des Charybdes et des Scyllas, qui font fuir au loin l'auteur monté sur son premier manuscrit ; il erre des mois, des années

entières, jusqu'à ce qu'il aborde enfin l'éditeur frippier, le Latium de la littérature. Celui-ci, à l'heure qu'il est, est descendu à sa plus misérable infinité; il prend le manuscrit que vous lui apportez, mais il ne le paie pas en argent, l'argent est chose inconnue dans ces parages; il donne à l'auteur une paire de bottes, une redingote noire, un pantalon, un chapeau de soie, et un abonnement pour dîner pendant deux mois chez Tabar, à 25 sous par tête. Quant au linge et aux chaussettes, ils sont inconnus comme l'argent. Un des ex-vice-présidens de la chambre des députés, homme de lettres joyeux, a long-temps subi ce genre de commerce et de privations. Cette espèce d'éditeurs frippiers qui paient en nature, n'est toutefois qu'une dégénérescence de l'éditeur *Mécène*; c'est celui qui logeait, hébergeait, habillait, engraisait ses auteurs. Presque tous les mémoires historiques sortent de cette fabrique; un des beaux traits de cette alliance est celui-ci :

Un éditeur de cette espèce et un auteur analogue vivaient sous le même toit. L'éditeur ambitionnait la croix d'honneur, c'était sous le ministère Martignac; et l'auteur, mangeant à deux râteliers, mettait en mémoires les anecdotes qu'il écoutait aux portes des salons ministériels. L'éditeur avait donc deux intérêts pour ménager son auteur, celui des mémoires et celui de la croix. Enfin, l'auteur dit un jour à l'éditeur : — Tu veux que je te fasse donner la croix; mais pour cela il faudrait que je puisse voir les amis du ministre dans ces momens d'épanchemens où l'on peut tout dire et tout demander, les choses les plus sottes et les plus extravagantes; à table, par exemple. Eh bien! ces messieurs dînent tous les jours au café de Paris. Il faut que j'y aille pour les voir, et je n'ai pas la fortune nécessaire pour... Tu comprends? — Je comprends! et je t'alloue 40 francs par jour pour dîner au café de Paris, jusqu'à ce que j'aie la croix. — J'ai peur que ce ne soit long! répliqua l'auteur. — Nous verrons! dit l'éditeur.

Ce fut long en effet. La sollicitation dura trois mois, qui, à 40 francs par jour, produisirent dans la caisse de l'éditeur un déficit de 5,600 livres *tournois*, sans compter les autres. Enfin, la patience se lassant et la bourse se vidant, l'éditeur, après mainte querelle, exige une solution. — Aujourd'hui même, à cinq heures, dit l'auteur, je dîne chez le ministre, et je t'expédie ton affaire.

L'éditeur attend l'heure fatale, rien ne vient; six heures sonnent, rien; sept, rien; enfin, à sept heures trois minutes, un gendarme à cheval,

une ordonnance, entre dans la cour de l'hôtel. — M. .... — C'est ici...  
 — Une lettre du ministère pour lui. — Un commis la monte à ... ;  
 c'est bien à son adresse. A M. ...., libraire-éditeur. Une joie ineffable  
 le fait trembler; il ouvre la lettre et lit :

« Monsieur,

» Ignorant l'adresse de M. (c'était le nom de l'auteur), je vous prie  
 » de lui faire passer la lettre ci-jointe, qui renferme son brevet de che-  
 » valier de la Légion-d'Honneur. »

Rage! mort! enfer!

Je vous laisse à deviner le reste.

Si l'éditeur était un homme d'esprit, ce serait un être prodigieux au bout de quelques années d'exercice. C'est le confesseur de tous les besoins littéraires; il sait par où sont passées les idées qui, plus tard, ont remué la société; il a vu le moment suprême où celui-ci a tourné à gauche, cet autre à droite, déterminé par la misère derrière et un billet de 500 francs devant. L'éditeur pourrait vous dire pourquoi tel homme est critique, au lieu d'être romancier; pourquoi celui-ci pair de France, au lieu d'écrivain philosophe; pourquoi cet autre commis insolent, au lieu de mercenaire à la feuille. L'éditeur fournit des discours à la chambre des pairs et des députés par commission. L'éditeur a plus d'une fois procuré à tel mandataire du peuple les applaudissemens de son arrondissement, moyennant cent écus, dont il donnait dix au faiseur de discours. L'éditeur, lorsqu'il publiait des livres sur l'histoire contemporaine, a vu venir chez lui les habits brodés de tous rangs, et les illustres après les plus pures réputations, priant, sollicitant, menaçant, boursillant, pour qu'il supprimât une phrase ou un fait. L'éditeur connaît l'homme qui a fait les mots heureux et les mots sublimes de presque toutes les gloires contemporaines; le mot de La Fayette mourant : Vous verrez la terre promise! a été fait par un carliste entre deux verres de champagne; l'éditeur a connu M. Thiers embrochant lui-même son gigot pour le faire cuire au feu de sa chambre à coucher; l'éditeur sait que le savant M... fait des fautes d'orthographe; l'éditeur sait comment on commande un livre né de l'inspiration, et qui n'est que le cri d'un cœur honnête. Que ne sait pas l'éditeur!

Il sait comment on fait un marché avec un auteur, de manière à lui acheter sa vie et à la lui payer 100 francs par mois; il sait comment il a fait marché pour imprimer mille exemplaires d'un livre, comment on tire deux mille, et comment on dit n'en avoir pas vendu cinq cents; il sait encore par quels moyens on dégoûte un homme de lettres de s'occuper de ses livres, et comment on les lui achète pour dix, douze, quinze ans. Et alors il faut voir, quand le livre est sa propriété, ce que l'éditeur en fait, comment ce terrain stérile devient fécond, publié en collections, en livraisons, grand et petit format, avec ou sans gravures, édition de luxe, édition populaire, édition de poche, édition compacte; son auteur, dont quelque temps auparavant il parlait du bout des lèvres, son auteur, c'est un génie, c'est le seul génie de l'époque. L'annonce, la réclame, le prospectus, volent, courent, retentissent, et l'éditeur, au bout de dix ans, rend à l'homme de lettres sa propriété usée, succée, épuisée, puis il va s'engraisser dans une douce oisiveté, tandis que l'écrivain maigrit encore au travail.

Et cependant toute cette science de l'éditeur s'efface devant la science d'un seul homme, devant la science de M. Lebigre, l'éditeur des éditeurs. M. Lebigre ne connaît pas les hommes de lettres, il ne connaît que les éditeurs. Véritable Melmoth, il les attend aux fins de mois; alors il leur apparaît avec ses écus sonnans à la main; alors, pour éviter un protêt, les volumes sortent de chez l'éditeur à 20 sous l'exemplaire *in-8°*, pour aller s'enfuir dans les vastes magasins de la rue de la Harpe. Que dis-je? 20 sous? 20 sous, quand l'éditeur est debout; mais quand l'éditeur chancelle, c'est 10 sous; quand il est tombé sur la place du Châtelet, 5 sous. Oui, 5 sous! Vous y avez passé tous, littérature fringante et pittoresque de l'époque, à 5 sous tant qu'on en vent, et il en reste encore. Littérature haute et forte de l'école, vous n'y êtes point passés; vos œuvres ont été mises au pilon: on ne pouvait pas même vendre le papier.

Et maintenant, pour en revenir au point de départ de ces observations, je puis dire que je comprends la préférence accordée à l'épicier sur le libraire, c'est que M. Lebigre, ce libraire des libraires, cet éditeur des éditeurs, M. Lebigre, est épicier.

S.

---

# CHRONIQUE.

---

La régente d'Espagne commence à rapiécer le manteau royal de sa fille, mis en lambeaux par Zumala-Carreguy. Le siège de Bilbao était le fait le plus décisif de la guerre, la seule occasion sérieuse de mettre aux prises les paysans de Carlos et les soldats d'Isabelle : et voilà que le prétendant lâche pied, se remet à courir à travers les broussailles, poursuivi par Cordova. C'est une nouvelle partie de barres qui s'engage, jusqu'à l'arrivée des secours étrangers. Les Anglais sont partis depuis long-temps de *l'île des Chiens*, et notre légion africaine est embarquée. Don Carlos fait tout ce qu'il peut, en face de si grands périls, pour remonter le moral de ses bandes. Il vient de faire arrêter les médecins qui ont pratiqué l'extraction de la balle dont Zumala-Carreguy a été atteint. Ces pauvres praticiens ont, à ce qu'il paraît, administré au général carliste une si forte dose d'opium pour lui faire endurer la douleur de l'opération, qu'il est mort, non de l'opération elle-même, mais de la dose d'opium. Ils ont fait comme ces gens qui vous enlèvent la douleur des cors en vous écrasant le pied. C'est de la médecine basque.

La légitimité s'agite à présent et demande si don Carlos va périr ainsi, lui et sa cause, sans soutiens, sans auxiliaires. Parmi les suppositions les plus burlesques, il faut noter l'intervention du duc d'Angoulême, qui viendrait jeter son fleuret du Trocadéro dans la balance des destinées espagnoles. Des préoccupations plus sérieuses le retiendront à Prague, s'il est vrai, comme la Bourse s'obstine à le croire, que Henri V est très-malade, et mort peut-être. Aucune nouvelle positive n'est arrivée. D'un autre côté, les journaux légitimistes supposent un déluge de lettres qui représentent Henri V en pleine santé, et prêt à faire une descente dans le Morbihan. Partant ne rien croire est le plus sage.

— Les derniers retentissemens du procès La Roncière ne sont pas encore étouffés. On a d'abord jugé comme œuvres oratoires les plaidoiries des trois avocats. MM. Barrot et Berryer sont sortis glorieux de cette lutte, dans laquelle M. Chaix d'Est-Ange s'est montré faible et malhabile. Personne ne s'est expliqué le silence obstiné de La Roncière, dont le mutisme ne s'est pas démenti, même au moment de sa condamnation. On ne comprend pas qu'un accusé qui se prétend innocent à la face de Dieu et des hommes ne trouve pas dans son innocence quelque accent de vérité. La Roncière vient d'appeler devant la cour de cassation de l'arrêt qui le condamne à dix ans de réclusion. On annonce du reste que l'état de M<sup>lle</sup> de Morell ne présente aucune amélioration.

— Nos mœurs d'été tournent au caractère italien; une ceinture de villas aux treilles fleuries, aux bas-reliefs étrusques; aux terrasses plates, entoure nos faubourgs, serpente au sommet des monticules voisins, dore de ses pampres et de ses statues vernies à l'encaustique les coteaux du Calvaire, de Montmartre et de Meudon. Quel est donc le pacte passé avec le soleil, qui permet ces maisons livrées à tous les vents, sans défense contre la pluie; ces portiques ouverts, toutes ces réminiscences de la campagne de Rome et de Naples, ces plagiats de Tivoli? Où sont donc les trente degrés de chaleur qui rendent si pesantes les coiffures de feutre et de soie et nécessaires ces larges chapeaux de paille tressée, ces espèces de paniers à salade sous lesquels la jeune France abrite ses longs cheveux, ses moustaches pleurardes et son cigare fulgurant? Pour quelques rayons échappés par mégarde de la chevelure du blond Phébus, voilà toute une population qui joue au *lazzaronisme*, s'étend sur ses dalles, ôte sa cravate, se noie dans l'eau glacée, fait la sieste, renonce aux spectacles et prend le frais jusqu'à trois heures du matin. J'ai vu un temps, mais alors nous étions moins Italiens, où la troupe de Favart continuait ses représentations pendant la tolérable canicule qui est déparée à notre climat; on allait l'écouter. Viennent à présent Lablache, Tamburini, Rubini, Mahbran elle-même, ils chanteraient dans le désert, comme saint Jean y prêchait. Nous sommes trop énervés par les feux du ciel, trop Italiens, Romains, Napolitains, Tivoliens, Calabrais, trop Palermitains pour trainer dans l'étouffante atmosphère d'une salle de spectacle nos corps torréfiés. Dans sa plaidoirie contre La Roncière; M. Barrot attribuait à la lecture des livres nouveaux certains égaremens qui affligent la société. Il ne sait pas, l'honnête avocat, que les romans espagnols, siciliens, albanais, tures, n'ont pas moins changé notre constitution que nos mœurs, pas moins échauffé notre sang que notre tête, et que ces livres, où l'on a toujours chaud, toujours soif d'eau et de meurtre, toujours besoin d'air et de coups de

poignard, ont fait monter notre thermomètre, en grossissant la liste des crimes. Nous sommes devenus méridionaux par l'échelle de corde et le chapeau de paille : tout cela parce que saint Médard nous a oubliés cette fois et nous a épargné ses quarante jours de mauvaise humeur. Une bonne pluie ! et les villas de plâtre rouleront dans la plaine avec leurs vases à géranium, leurs statuettes fondues, leurs grillages crevés et leurs terrasses de mastic. Une bonne averse ! et les parapluies, trop long-temps méprisés, dresseront avec joie leurs baleines rouillées ; les gouttières traverseront comme des tamis les imprudens chapeaux de paille, et ce bruit parisien de claques, de socques articulés, retentira sur la pierre des trottoirs, devenus trop étroits dans ces jours néfastes. Alors plus d'Italiens ; vous verrez des Groënländais frileux, boutonnés jusqu'au menton, ficelés dans leurs manteaux, le nez mouillé, les pieds trempés ; tout un peuple vivant sous une calotte de parapluies.

Les théâtres attendent avec une anxiété piteuse ce revirement de température qui doit ramener leurs spectateurs vagabonds et campagnards. L'un d'eux, mieux avisé que les autres, a transporté ses pénates, ses décors, sa troupe en plein champ, dressé une tente sur quatre poteaux, dans un massif d'arbres, comme font les habitans d'une ville secouée par un tremblement de terre. A cent pas du *Concert-Masson*, au milieu du carré Marigny, s'arrondit un cirque tracé dans le sable, entouré d'un amphithéâtre dont les gradins peuvent recevoir deux mille personnes : l'aspect extérieur de ce monument de toile peinte est aussi modeste que l'inscription dont il est couronné est concise et puissante, un seul nom la compose : FRANCONI. Rien de plus, et c'est assez. *Franconi!* cela veut dire grosse caisse et cymbales, chevaux blancs, chevaux savans, voltiges, tremplins, tours de force, et l'on sait si le public de Paris aime le tremplin, la cymbale et les chevaux blancs ; ainsi, pendant que la troupe humaine du Cirque-Olympique continue paisiblement sa TRAITE DES NOIRS sur le boulevard du Temple, la catégorie chevaline, y compris les écuyers, exploite les promeneurs des Champs-Élysées.

Le tapage et la fraîcheur de ces représentations sont dignes d'éloges. La musique militaire qui exécute à plein ophicélide les morceaux de la JUIVE, le *hop!* des écuyers, le sifflement de la chambrière, le hurra furieux et circulaire du Grec qui *travaille* sur un cheval nu, enchantent les spectateurs dont la tête est rafraîchie par la brise qui descend du cintre : les rois n'ont plus de fous, mais le public a ses *clowns*, ses grotesques, qu'il aime comme François I<sup>er</sup> adorait Triboulet. Qu'Auriol paraisse, on rit ; qu'il crie, on rit ; qu'il saute, qu'il s'assie, qu'il reste, qu'il s'en aille, on rit. Immobile, frétilant comme une tanche, muet, parlant, il fait rire : il peut se casser les reins, on rira. La spiratuelle gymnastique d'Au-

riol n'est pas le seul attrait du cirque en plein vent : on y voit caracoler , se dresser sur les jambes de derrière comme des singes , rapporter un mouchoir à l'instar des caniches , ces chevaux savans , érudits , bien élevés ; ces chevaux bacheliers ès-lettres qui font la gloire de la famille Franconi ; L'on y voit aussi deux jeunes personnes , amazones sveltes à la jambe de cerf , au poitrail de biche , qui portent un vrai nom de cirque M<sup>lles</sup> Jolibois. Il y a une vocation de voltige dans ce nom de Jolibois ; donc M<sup>lles</sup> Jolibois montent des chevaux blancs , en robe blanche , avec une selle blanche avec des guides blanches , sautent par-dessus des guirlandes , à travers des tonneaux , et font mille de ces gentillesses qui n'ont pas le sens commun , qui n'ont rien de difficile et qui amusent ; car ces petites écuyères sont vraiment passables ; je vous recommande de nouveau le Grec ci-dessus. Cet homme est très-hardi , et quand il tombe , il se relève avec une contenance tiès-sière et digne d'un Spartiate. Dans la partie furieuse de son *travail* , dans ce mouvement final que je puis appeler l'*allegro* , la *stretta* , il grince des dents , écume comme un vrai Grec exalté par le galop du cheval et l'amour de la patrie.

La vogue de ce cirque forain se soutient depuis le jour de son ouverture. Le meilleur monde s'y donne rendez-vous , et quelques personnes s'y posent déjà comme *habitués*. Ceux qui se sont distingués par leur constance ont obtenu déjà certains privilèges. Stationnés devant la barrière qui ouvre la lice , ils ont l'honneur de toucher les chevaux qui passent , de lorgner de près M<sup>lles</sup> Jolibois. Quelquefois Auriol saute par-dessus leur tête , et dans les entr'actes la coulisse leur est ouverte , où toute espèce de plaisirs les attend : voir manger les chevaux , assister au pansage , à la pose des couvertures , au harnachement. Les chevaux font les honneurs de leurs coulisses avec la meilleure grâce.

Puisqu'il n'y a plus pour nous de belles fêtes sans verdure , de spectacles possibles qu'en plein champ , les théâtres devraient être fermés pendant trois mois au moins , et ne plus nous offrir l'affligeant tableau de cette solitude qui les ruine. L'autorité leur donnerait comme dédommagement la concession d'une entreprise de polichinelle , de marionnettes ou de puces savantes à exploiter dans les Champs-Élysées. Pendant ce temps nos acteurs courraient la province , qui s'en réjouirait fort , et les journaux de Paris resteraient sans feuilleton. On a souvent réalisé des projets moins utiles.

— THÉÂTRES. — PALAIS-ROYAL. — EST-CE UN RÈVE ! bonnet de police en deux actes , par M. de Rougemont. — M. de Rougemont a depuis très-long-temps l'entreprise du vaudeville militaire ; personne mieux que lui ne fait jurer un caporal , roucouler un lieutenant ; personne n'ajuste mieux des

galons de sergent et une épaulette de capitaine. Le monopole de M. de Rougemont est consacré; sa littérature garance s'est imposée à tous nos théâtres, l'exploitation des grognards et des conscrits lui est assurée sa vie durant. Ce titre, *EST-CE UN RÊVE?* titre nébuleux et somnambulique, n'annonçait pas la moindre moustache; il nous préparait au contraire à des émotions pastorales, quand nous apparut un gros uniforme vert à revers cramois, sous lequel s'abritait un gros dragon gonflé d'affection pour sa sœur et pour son colonel. Le colonel aime beaucoup le gros dragon, ce qui est bien; mais il a aimé la sœur du gros dragon, ce qui est mal: car aimer à la manière des officiers de M. Rougemont, c'est faire l'amour entre deux vins, séduire ou enlever des filles de province, et leur laisser de cet amour un gage vivant, plein d'appétit, usant ses culottes aux genoux, et se mouchant sur sa manche. Le colonel a beau sauver le gage de Louise au moment où il se noyait, il a beau promettre de *faire du bien* à la mère, le dragon Jean-Louis n'entend pas raison, renonce au service, coupe ses moustaches, et, devenu bourgeois, demande satisfaction à son ex-colonel. Cette suppression de moustaches de Jean-Louis lui inspire un couplet âgé de vingt ans, composé jadis sur les calicots; il se terminait ainsi: *Des moustaches en temps de paix, des lunettes en temps de guerre.* Nous avons constaté le succès nouveau et immense de ce couplet, enchantés que nous sommes de voir le public applaudir à coup sûr tout ce qui est commun, trivial, et vieux surtout. La colère de Jean-Louis touche moins le colonel que l'artifice ingénieux au moyen duquel Louise le ramène aux impressions de leur premier amour. Il épouse Louise, dont l'éducation, quoique tardive, ne laisse rien à désirer. Derval est venu annoncer ainsi le nom de l'auteur: « Messieurs, la pièce est de M. Rougemont. » Nous n'y voyons rien à reprendre, pourvu qu'un de ces quatre soirs un acteur malappris ne vienne pas nous dire: « Messieurs, la pièce que nous vous avons fait l'honneur de représenter est de M. . . »

C'était grande fête ce jour-là au Palais-Royal. Après le bonnet de police de M. Rougemont, qui a obtenu un succès réel, nous avons vu la perruque de Campanone tombée de la tête de Lablache sur celle d'Achard. Cette *PROVA D'UN OPERA SERIA* est une imitation de celle des Bouffes avec un maëstro assez divertissant, une prima donna assez capricieuse, et un poète fort laid qui s'en va faire des grimaces dans les cintres. MM. Théaulon et Théodore Nezel se sont chargés de cette petite monstruosité, et M. Pilati l'a mise en musique.

— VARIÉTÉS. — LES MARSISTES ET LES DORVALISTES, par M. Dumersan.  
— Comme M. Rougemont est chargé pour les théâtres de la fourniture générale des bonnets de police, M. Dumersan a pris pour lui l'entreprise

des revues dramatiques, des vaudevilles littéraires ayant trait à des évènements de théâtre ou de littérature; M. Dumersan a déjà pris corps à corps les romantiques et leur a laissé sur la face l'empreinte de ses dix ongles de conservateur des médailles. C'est une espèce d'art poétique par vaudevilles successifs que publie M. Dumersan, comme d'autres se font imprimer par livraisons séparées. Au moindre prétexte, M. Dumersan exécute une charge à fond sur les questions littéraires, et vient brandir son couplet au milieu des écoles dissidentes. La passion aveugle parfois M. Dumersan, et lui fait voir des étoiles en plein midi, des chats dans la lune, des Marsistes et des Dorvalistes dans notre société, si indifférente à des querelles de théâtre, à des préséances d'actrices. M. Dumersan, qui a vu les Georgistes et les Duchesnistes, ne doute pas un instant qu'il existe des Marsistes et des Dorvalistes rangés en deux camps, depuis ANGELO, qui a réuni ces deux talens. Il nous a décoché une bordée de couplets conciliateurs en faveur de l'une et l'autre école : théories littéraires, considérations sur l'art dramatique, rien ne manque à cette œuvre du La Harpe des Variétés. Nous avons été touchés jusqu'aux larmes d'un couplet où respire un louable désir de pacification, et qui aboutit à ce trait d'esprit :

Une pièce est toujours bonne  
Avec ces talens-là. (*bis.*)

On voit que M. Dumersan sait embellir le précepte. S'il existait réellement des Marsistes et des Dorvalistes, si je savais un duel survenu à ce propos, un duel dans lequel un Marsiste, l'épée sur la gorge, aurait reçu le coup de miséricorde plutôt que de crier : Vive Dorval ! si je savais des familles divisées par cette querelle, des royaumes en guerre, la Bavière pour Dorval, pour Mars le Wurtemberg, je n'imaginerais pas de plus louable action que le vaudeville de M. Dumersan. Ce vaudeville est l'emplâtre qui calmerait toutes ces irritations.

— Henri Monnier a trop long-temps amusé la province avec les ridicules qu'il avait saisis dans notre vie parisienne. Henri Monnier va se montrer bientôt au théâtre des Variétés. Ne serait-il pas juste qu'il nous divertit à notre tour avec les types provinciaux qu'il a dû observer ? Au reste, quoi qu'il fasse, il est sûr de nous donner de fous rires ; et quand il nous rendrait seulement son inépuisable prud'homme, ce prud'homme dont la cour d'assises voyait naguère une rérudescence, nous serions trop disposés à féliciter M. Dartois d'avoir si bien deviné l'intérêt de son théâtre.

— THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — ALDA, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Bayard et Paul Duport, musique de M. Thys. — Dans notre extrême jeunesse, nous avons vu tous les Allemands de théâtre porteurs d'une grande queue. Ces Allemands disaient sans cesse : *Moi hafre pien soiff*. Ce langage, mis en musique, amenait des effets d'une sauvagerie ravissante. Ce qui nous frappait surtout, malgré notre âge tendre, c'est que ces Allemands parlaient ce mauvais français chez eux et disaient, à Dresde ou à Munich : moi *hafre pien soiff*, au lieu de le dire en langue maternelle. C'était le privilège du personnage ridicule de la pièce, tandis que l'amoureux et l'amoureuse se servaient d'un idiome aussi pur, aussi élégant que pouvaient le leur faire MM. Étienne, Justin Gensoul et Pixéricourt. De nos jours, on a coupé aux majors allemands cette queue immense, tressée avec des rubans noirs; on les fait parler français aussi bien qu'on peut, et on les orne d'une perruque rouge, mais d'un rouge terrible, d'un rouge de carotte; de plus, ils sont amoureux. Nous avons donc des majors allemands amoureux et à cheveux rouges pour un avenir de dix ans au moins, parce que l'art épuisé ne peut pas bouleverser tous les six mois la théorie des majors.

Ainsi conditionné à la moderne, un major bavarois est logé chez une veuve tyrolienne. C'était à l'époque des guerres de l'empire, alors que la France contractait de ces alliances fragiles avec les petits états d'Allemagne. Français et Bavarois sont amis, combattent sous le même drapeau, boivent dans le même verre, couchent sous la même tente et font la chasse aux Tyroliens, dont le patriotisme, exalté par le courage de leur chef, le célèbre Hofer, inquiétait beaucoup la Bavière.

Beauchamp, colonel français, est aussi logé chez la veuve tyrolienne, et, comme le droit de chasse que les alliés exercent à l'égard des Tyroliens mâles paraît s'étendre jusqu'aux Tyroliennes, tous deux, major bavarois et colonel français, lutinèrent horriblement la jeune comtesse, usant, l'un de l'influence de ses cheveux rouges, l'autre du prestige de son pantalon collant. Les Français, en Allemagne, ont mangé tant de choucroute, exterminé tant de vertus, que le succès de Beauchamp ne serait pas douteux, si la veuve tyrolienne n'était une veuve pour rire. Elle est mariée à un Tyrolien qu'elle aime, Tyrolien proscrit, chef des Tyroliens qu'on harcèle, qui vient souvent la nuit chanter avec elle des tyroliennes, avec un chapeau tyrolien à plumes, une redingote tyrolienne à brandebourgs, et un fausset tyrolien. Les obsessions des deux vainqueurs sont telles, leurs pas s'attachent si bien aux pas de la jeune veuve, qu'enfin Max Hofer, car c'est lui, est arrêté dans une des visites nocturnes qu'il fait à sa femme. Un peloton de dix hommes aurait bien vite réglé son compte, si l'on en croyait le major bavarois, dont les crins rouges se hérissent de

fièvre ; mais Beauchamp , qui reconnaît dans Hofer un Tyrolien qui lui a sauvé la vie , et s'appuyant de la promesse d'une récompense à son choix que lui a faite le roi de Bavière , sauve son libérateur de la fusillade qui l'attend.

M. Thys , jeune lauréat que ses études et ses essais inédits recommandaient à plusieurs titres , a disposé dans ce cadre une jolie musique de petite dimension. L'avenir de M. Thys ne se révèle pas dans cet essai de courte haleine. La pensée resserrée dans les bornes d'un acte ne peut s'aérer que par bonds comprimés. Dès-lors il faut procéder par de modestes effets , par petites romances , par petits airs ; faire du boléro si l'action est espagnole , des ballades si elle est écossaise , des barcaroles si elle est italienne , une tyrolienne si l'action se passe en Tyrol. M. Thys a donc placé une tyrolienne dans son ALDA. Ce morceau est charmant , original ; malgré la banalité du genre , il deviendra populaire au dernier degré , populaire jusqu'à l'orgue de Barbarie. Le duo chanté par M. Couderc et M<sup>me</sup> Rifaut est très-bien écrit et développé avec talent ; les couplets d'Alda se distinguent par une fraîcheur suave et un excellent goût. Il est malheureux qu'une des deux parties de la tyrolienne soit chantée par M<sup>lle</sup> Anchoz , petite jeune personne qui a la voix et les yeux voilés. L'ouverture d'ALDA dénote une certaine hardiesse dans le maniement des masses d'orchestre. Les commencemens de la carrière musicale sont hérissés de tant d'horribles difficultés , de déboires si désolans , qu'on ne saurait trop encourager le début des jeunes compositeurs qui se présentent , comme M. Thys , avec de bons antécédens d'école et des promesses toutes réalisées.

— Le libraire Ambroise Dupont vient de mettre en vente un nouveau roman de M. Frédéric Soulié , LE CONSEILLER D'ÉTAT. Ce livre , qui est tout-à-fait un livre de mœurs contemporaines et de passions intimes , est assurément une des études les plus sincères et les plus fortes du cœur humain en combat avec les lois sociales. Ce qui fait de cet ouvrage une œuvre supérieure , c'est que nulle part la moralité n'étouffe le drame et que nulle part le drame n'efface la moralité. L'intérêt commence dès la première page , continue et grandit jusqu'à la dernière par le développement seul des passions. Rien de heurté , rien d'incomplet ; point de ces surprises romanesques qui frappent , mais qui font douter de la réalité des choses racontées. On dirait que le livre de M. Soulié est une page arrachée de la vie usuelle. Quant au style de ce roman , il est , comme le sujet du livre , de cette haute et pure simplicité qui admet la puissance et non la frénésie. Le succès de ce livre sera immense ; nous osons le garantir , et

nous en rendrons un compte détaillé et complet. Dès aujourd'hui, nous osons assurer que de tous les ouvrages de M. Soulié, c'est le meilleur, le plus dramatique et le plus complet.

— Le libraire Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, vient de publier un ouvrage d'un puissant intérêt scientifique; c'est le *VOYAGE DU LUXOR EN ÉGYPTÉ*, par M. de Verninac-Saint-Maur.

— Le *VOYAGE DU CAPITAINE ROSS AUX RÉGIONS ARCTIQUES* a paru aussi à la librairie Bellisard, rue de Vernueil. On sait qu'après plus de trois ans de captivité dans les glaces de la mer Polaire, le capitaine Ross a réussi à découvrir une quantité de côtes inconnues jusqu'ici, sans cependant atteindre le but de son expédition. La relation de son voyage a produit une grande sensation en Angleterre, où elle a réuni plus de huit mille souscripteurs.

— Le *PLUTARQUE FRANÇAIS* est une de nos bonnes fortunes littéraires de cette année. Cette histoire politique, militaire, religieuse, philosophique et littéraire, continue, grâce aux soins de son éditeur, avec une merveilleuse activité. C'est toute la France qui palpète dans ces beaux textes et ces belles gravures, la France de Louis IX et de Louis XIV, la belle, la noble France qui n'a pas eu de taches à son écu, ni de forfaiture à sa lance. Tout ce qu'il y a de noms célèbres dans les arts s'est noblement consacré à cette belle œuvre. Parmi les dessinateurs, ce sont MM. Delaroche, Johannot, Isabey, Hesse, Chasselat, de Triqueti, L. de Mirbel, baron Gros, Gérard, Dupont; parmi les graveurs, Laurent, Lefebvre, Migneret, Allais, Girard, et d'autres. La littérature a rempli d'avance les colonnes de cette grande biographie: Jules Janin a fait la vie de Molière, Mérimée celle de Henri de Guise, M<sup>me</sup> de Bayr a noté celle de Grétry; M. Roger de Beauvoir s'occupe en ce moment de Turenne.

Trente-six livraisons du *PLUTARQUE FRANÇAIS* étaient déjà enlevées le 31 mars 1855. Complément obligé de tout ce qui a été écrit, panorama de généraux, de littérateurs, de grands hommes, le *PLUTARQUE FRANÇAIS* ira prendre place auprès de la *BIOGRAPHIE UNIVERSELLE* de Michaud.

---

## LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

ET

## LE DRAME MODERNE.

---

Tout le monde est frappé de la fausse situation du Théâtre-Français, lequel est fier de son vieux répertoire comme un étudiant espagnol de ses guenilles, et s'en va néanmoins quêter humblement à la porte du drame pour faire recette et pour couvrir ses banquettes nues, squelette de sa vieille splendeur. Nous croyons qu'il y a surtout deux causes à cette fausse position ; un malheur qui est étranger au théâtre même, et une erreur qui lui est propre.

Ce malheur, c'est sa dépendance du ministère de l'intérieur. Il nous semble que la Comédie-Française tient de plus près à l'instruction publique qu'à la police, et qu'elle est une affaire de littérature avant d'être une affaire d'administration. Or, le ministère de l'intérieur est fort peu littéraire de sa nature. M. Thiers, qui l'occupe aujourd'hui, a sur ce point quelque peu d'avantage vis-à-vis de ses prédécesseurs ; mais la forme de notre gouvernement a transformé les ministères en autant de tentes d'Arabes, et M. Thiers a déjà plié deux fois la sienne depuis six mois. D'un

moment à l'autre des hommes très-parlementaires, mais peu versés dans la littérature, sont exposés à prendre le timon de la Comédie-Française et à soumettre Corneille et Molière au joug de leurs cuirs administratifs. On peut être fort grand ministre et fort médiocre écrivain ; et il ne suffit pas d'avoir la majorité à la chambre pour l'avoir au parterre. C'est donc un fort grand hasard si le Théâtre-Français, constitué comme il l'est, dépend d'un homme littéraire, et nous trouvons qu'il n'est pas décent que la littérature dramatique dépende du hasard. En outre, comme le ministre qui est parvenu au ministère de l'intérieur, et qui se trouve avoir quelques notions d'art, n'y a point été porté comme lettré, mais quoique lettré, et qu'il n'a nul intérêt à justifier sa compétence dramatique, laquelle lui est parfaitement personnelle et de luxe, il s'occupe de son objet principal, il déjoue les conspirations et dirige les préfetures, et il laisse à un commis le soin de la tragédie et de la comédie.

C'est ici que ce malheur devient surtout affligeant. Que l'art théâtral, que la partie de la littérature la plus vivante, la plus étendue, la plus grande, soit soumise à un ministre dont le principal caractère est d'avoir la majorité au Palais-Bourbon, quel qu'il soit d'ailleurs par son éducation et par ses habitudes, avocat, capitaliste, maître de forges, banquier, ingénieur, c'est beaucoup, c'est trop même; les gouvernemens intelligens doivent plus de respect à l'intelligence, et ceux qui renient les idées s'exposent à être reniés par elles à leur tour; mais de savoir que ce ministre ne traite encore qu'accessoirement les théâtres, que les nécessités de son œuvre, que le penchant de ses préoccupations journalières l'entraînent inévitablement ailleurs, qu'il n'y peut songer qu'un instant, par surprise, entre deux affaires, et que l'art dramatique appartient en France à des commis; voilà qui est triste, voilà qui est étrange. Ainsi, c'est un premier hasard si le ministre qui dirige les théâtres est un homme littéraire; et comme le ministre ne peut pas sérieusement leur donner son attention, c'est un second hasard si le commis auquel il les livre a jamais lu et compris Corneille et Molière.

La subvention que le Théâtre-Français reçoit du gouvernement le retient donc, sinon sous sa direction, du moins sous sa dépendance. De là, crainte des auteurs, crainte des acteurs. Crainte des auteurs, parce que leurs pièces peuvent être suspendues; crainte des acteurs, parce que leur subvention peut être supprimée ou amoindrie. En définitive, incertitude, hésitation, défaut de but, perte de temps, chute de l'art. Voilà pour le malheur du Théâtre-Français; voici pour son tort.

On sait que l'exploitation du Théâtre-Français appartient à un certain nombre de comédiens, constitués sous le nom de sociétaires. Ces comédiens sont à la fois propriétaires, acteurs et directeurs. M. Jouslin Delasalle, qui porte le titre de directeur, n'est pas, que nous sachions, autre chose qu'un fonctionnaire éventuel, sans aucune influence supérieure et absolue. Or, nous demandons ce qui a pu faire penser aux sociétaires du Théâtre-Français qu'ils étaient capables d'avoir une opinion de quelque poids en matière de littérature dramatique. C'est bien assez pour eux d'apprendre à jouer, sans prétendre encore à juger. Ajoutons qu'ils se trouvent dans une situation tout-à-fait défavorable pour avoir une opinion littéraire véritablement libre, s'ils pouvaient avoir une opinion littéraire. Ils sont presque tous âgés. Ils ont été élevés à dire un certain nombre de pièces de ce qu'on nomme l'ancien répertoire, imbroglie ridicule, ensemble sans principes, où *la belle Fermière* coudoie *Cinna*, où *l'Amant bourru* marche à côté du *Misanthrope*, la guenille à côté du drap d'or. Ils savent ces pièces et ne savent qu'elles. Ils les savent, ils les aiment; ils leur doivent leur succès, leur carrière. Ils les ont vues réussir, ils les ont entendu vanter, ils les croient bonnes. Leur vieux répertoire est leur religion; ils le présentent comme acteurs, ils le maintiennent comme sociétaires. Le Théâtre-Français est donc à l'heure présente plus qu'un théâtre, c'est une académie. On n'y défend pas seulement la recette, mais l'opinion; on fait plus que d'y jouer, on y proteste:

Or, tant que les sociétaires du Théâtre-Français voudront être autre chose que ce qu'ils sont, tant qu'ils voudront être juges des

questions dramatiques, tant qu'ils feront de leur foyer une succursale de l'Institut, tant qu'ils s'imagineront que la gloire de Corneille et de Molière tomberait s'ils ne la soutenaient pas, tant qu'ils protesteront contre ce qu'on appelle la jeune littérature, leur théâtre cabotera, plein aujourd'hui, vide demain; riche un jour, pauvre un autre. On protestera comme ils protestent; ils lèveront leur rideau sur la tragédie et sur la comédie, en proclamant que ce sont là les seuls chefs-d'œuvre possibles dans l'art dramatique, et personne, pas même ceux qui vénèrent la comédie et la tragédie, n'ira voir leurs chefs-d'œuvre, pour ne pas sanctionner par sa présence l'opinion d'un aréopage incompetent.

Voulez-vous, au contraire, ramener, sinon la foule, du moins tout le public intelligent aux belles pièces de l'ancien répertoire, jouez-les, non pas comme protestation, mais comme étude. Changez votre théâtre en musée, où vous développerez, époque par époque, depuis les *Mystères* jusqu'à *Angelo* et à *Chatterton*, toutes les formes de la littérature dramatique. Dès-lors, tout le monde accourra. Dès que vous renoncerez à imposer Molière comme dernier mot de l'art, on viendra l'étudier comme l'un de ses plus magnifiques modèles. Il n'y aura pas d'homme littéraire qui ne veuille voir se dérouler devant lui toute la curieuse série des auteurs dramatiques, et étudier, dans ce spectacle plein d'enseignemens, comment les formes des arts se succèdent et se modifient. Vous vous donnerez la vogue, et la vogue vous donnera l'argent. Vous relèverez votre théâtre et vous relèverez l'art.

Vous ne serez pas seulement dans le bon, vous serez encore dans le vrai. En montrant comment, de siècle en siècle, les règles de l'art dramatique ont varié, vous ferez de cet art la théorie la plus juste. Vous prouverez à ceux qui ne le savent pas, vous vous prouverez à vous-mêmes, qu'il n'y a pas de forme qui soit seulement et exclusivement belle; qu'un grand homme né n'empêche jamais un grand homme de naître; que Corneille n'a pas empêché Racine, que Racine n'a pas empêché Voltaire; que Voltaire n'a pas empêché M. Victor Hugo; que M. Victor Hugo n'empêchera pas ses successeurs ou ses émules; que le génie hu-

main a plusieurs faces, toutes diverses, qu'il ne montre que l'une après l'autre, et que c'est une folie à nous de ne pas nous réjouir de la venue des grands esprits que la Providence nous envoie, sous prétexte qu'ils ne sont pas tous organisés de la même façon.

Eh, mon Dieu ! il faut même que vous soyez bien préoccupés ou bien aveugles pour ne pas voir que ce qui vous choque dans la littérature, vous l'admettez de tout cœur dans les autres arts ! Est-ce que l'architecture n'a pas pris successivement en Europe plusieurs formes toutes magnifiques, quoique diverses ? Vous admirez les débris des constructions romaines ; mais les constructions saxonnes qui leur succèdent vous semblent pareillement d'une exquise beauté. Et puis, quand vous venez à rencontrer l'architecture gothique, qui a peuplé notre sol d'une armée de châteaux et de cathédrales, vous la placez au même degré de splendeur que ses deux rivales ; et puis enfin, quand surgit le style de la renaissance, vous ne lui refusez ni son tour gracieux, ni son luxe sévère ; ni sa noble coquetterie, sous prétexte que le style gothique avait avant lui de la grâce, le style saxon de la noblesse, le style romain de la sévérité.

Vous acceptez encore le même enseignement de la part de la peinture ; vous la suivez avec amour à toutes ses grandes et diverses périodes, et vous n'êtes choqués d'aucune des nombreuses métamorphoses qu'elle subit en son chemin ; vous admirez la manière encore un peu raide et étriquée de Cimabué, de Giotto et d'Orgagna, en faveur de ce qu'elle a de poignant et d'inspiré dans leurs fresques religieuses ; puis l'école de Raphaël et de Jules Romain, la pureté de son dessin, la suavité de ses lignes, jusqu'à la singularité de ses tons, vous semblent constituer l'une des plus belles phases de l'art ; puis enfin le groupe des coloristes de Venise, Titien, Tintoret, Paul Véronèse, avec leur peinture ferme, chaude, éclatante, trouvent encore une place dans votre admiration, après votre enthousiasme pour les chefs-d'œuvre du *Campo-Santo*, après votre enthousiasme pour les magnificences des loges du Vatican.

Et la langue française elle-même vous trouve tout prêts à admettre ses variations historiques : vous la reconnaissez conteuse et charmante au treizième siècle, lorsqu'elle servait aux histoires de Joinville et aux stances amoureuses du roi Thibault ; au quatorzième, vous confessez qu'elle est grave et poétique dans la chronique de Froissart et dans les mémoires sur du Guesclin ; au quinzième, vous vous demandez d'où lui sont venues cette grâce en même temps et cette sérénité qu'elle déploie dans Comines et dans les mémoires de Boucicaut ; au seizième, vous restez confondus devant la couleur qu'elle revêt dans Brantôme et la naïveté spirituelle qu'elle déploie dans la chronique de Bayard ; au dix-septième, son ampleur dans Mathieu, son tour aisé dans Balzac, sa marche savante dans Racine, sa sévère majesté dans Bossuet ; enfin, ce sont, du treizième siècle jusqu'à nos jours, des variations nombreuses, complètes, radicales, qui vous paraissent néanmoins simples et naturelles, et qui s'expliquent en effet suffisamment par les altérations que le temps apporte en tout, dans l'idée et dans la forme, dans l'homme et dans la chose.

Le théâtre, qui est un art, subit la loi commune des arts ; il se modifie dans sa forme. Il n'y a pas décadence, mais transformation ; à une beauté d'un certain ordre succède une beauté d'un ordre nouveau ; à la colonne corinthienne, le pilier saxon ; à Raphaël, Paul Véronèse ; à Joinville, Mathieu. Ainsi, à Eschyle, Corneille. Il ne faut pas s'étonner de ces révolutions, puisqu'elles sont inhérentes aux arts : il ne faut pas non plus s'en effrayer, puisqu'elles leur sont communes. La peinture n'est pas morte avec Raphaël, ni la littérature avec Bossuet, ni la musique avec Mozart. L'art dramatique ne périra pas avec la tragédie. Le génie humain est comme ce feu qui bout au centre de la terre, et qui respire par les volcans : de siècle en siècle, il y a des cratères qui se ferment, mais il y en a d'autres qui s'ouvrent. La tragédie s'est fermée ; le drame s'est ouvert.

Il n'en faut donc vouloir à personne de la transformation actuelle du théâtre ; c'est une conséquence après un principe. On n'a pas tué la tragédie, elle était morte ; on ne l'a pas déplacée,

elle était absente. Il est même singulier qu'on ne s'en soit pas aperçu plus tôt. Le grand ennemi, le bourreau de la tragédie, ce n'est pas nous, ce sont nos pères : ce n'est pas le dix-neuvième siècle, mais le dix-huitième. Voltaire, que force gens appellent classique sans dire pourquoi, est celui de tous qui a attaqué les modèles avec le plus de violence et d'injustice dans les paroles, et qui les a ruinés avec le plus d'efficacité dans les faits. Comme il déchire Corneille, comme il l'outrage, comme il le raille ! comme il lui apprend son art et sa langue ! et quand il en a fini avec le tragédien, voyez-le comme il traite la tragédie ! les cinq actes le gênent ; il n'en fait que trois. Et il n'est pas le seul de cette époque qui brise ainsi les traditions dramatiques ; Lamoignon soutient les tragédies en prose ; Diderot chasse de la scène les rois et les reines qui y pleuraient depuis Jocaste et depuis Oédipe ; Beaumarchais pousse au théâtre les pièces en quatre actes, si bien qu'à la fin du dix-huitième siècle il n'y avait pas une seule règle de la tragédie qui n'eût été sciemment violée, moquée, foulée aux pieds par Voltaire, par Lamoignon, par Diderot, par Beaumarchais.

Les comédiens du Théâtre-Français se sont donc déclarés sans raison les défenseurs de Corneille, de Molière et de Racine, que personne n'attaque, que personne ne méprise et de vraiment littéraire. L'école moderne n'a pas d'admiration plus vraie que celle que lui inspire le dix-septième siècle ; mais tout en l'admirant, elle s'écarte de ses voies, parce que l'art le veut. Philibert Delorme admirait Saint-Germain-l'Auxerrois, mais il bâtissait les Tuileries. La tragédie, vue dans son temps, dans son milieu, dans ses causes, est une forme très-belle, très-pure, très-digne. Il était impossible que des esprits aussi grands que Corneille et que Racine ne communiquassent pas quelque chose de leur grandeur au vêtement dont ils drapaient leur pensée ; mais comme une foule d'autres formes magnifiques, la tragédie appartient au passé : les sympathies actuelles se sont retirées d'elle ; les poètes l'ont délaissée comme littérature, le public comme spectacle. Elle est comme ces vieux meubles de la renaissance, si admirablement sculptés, si riches, si splendides ; on les expose à la vue, mais on ne s'en sert pas.

Pour la recette, la tragédie et la comédie ne valent plus rien ; pour l'étude de la langue et des procédés des grands maîtres, elles sont et seront toujours d'un grand prix. C'est ainsi, à notre sens, qu'elles devraient être comprises et jouées. Alors, nous en sommes convaincu, tous les hommes d'élite accourraient au Théâtre-Français. Si l'on savait qu'à des jours fixes les comédiens donneraient comme objet d'étude une pièce de Rotrou, de Corneille, de Pradon, de Racine, de Dufreny, de Campistron, de Regnard, de Pyron, de Voltaire, de Crébillon, de Diderot, de Beaumarchais, toute la littérature serait là. On voudrait voir quelles ont été les vicissitudes, les hésitations, les chutes, les triomphes de l'art dramatique en France. Les intelligences sérieuses iraient étudier toutes ces écoles si diverses de style et de procédés scéniques ; il ne serait pas permis de produire désormais une œuvre grave au théâtre, sans avoir fait son stage à la Comédie-Française, pas plus que les jeunes peintres n'exposent de tableaux au Louvre, sans avoir long-temps médité sur les modèles qui y sont rassemblés. Mais il faudrait que ce grand musée de la tragédie et de la comédie française fût complet ; les comédiens français font des choix dans Corneille et dans Molière, et ils ont tort, parce qu'on attend d'eux qu'ils jouent, et non pas qu'ils jugent. Il faudrait donner les grands maîtres en entier. Il y a des scènes dans les comédies les plus ignorées de Corneille qui valent tout le théâtre de Picard ; et puis, quand on a l'*Étourdi* de Molière, on laisse aux vers les *Étourdis* de M. Andrieux. Les grands écrivains sont quelquefois comme les grands peintres, ils ont deux ou trois manières différentes dans leur vie, qu'il est très-curieux de suivre dans leur succession ; or une étude pareille exige l'ensemble de leurs œuvres.

La Comédie-Française aurait donc un nouvel et magnifique répertoire à se faire, avec les notables ouvrages qui s'échelonnent depuis Rotrou jusqu'à nos jours : et il faudrait avoir en cela moins d'égard aux auteurs qu'aux écoles. Il ne serait pas indispensable de donner tous les écrivains, mais il faudrait donner tous les styles. Ce serait encore une occasion d'écheniller le théâtre, et d'en faire disparaître les rapsodies qui l'encombrent. Deux ou trois pièces

suffiraient pour ce qu'on appelle la littérature de l'empire. Cette littérature est un pastiche sans intelligence, un placage sans goût. Née de la réaction grecque et romaine qui se fit au commencement de la révolution, de la peinture de David et des tragédies démocratiques de Voltaire que les ouvriers jouaient dans des greniers en 1794, elle est toujours restée ce qu'elle fut à son origine, un mélange de jacobinisme, de fausse érudition et de mauvais français. Les auteurs de l'empire sont parvenus assez adroitement à une espèce de gloire contemporaine, en se faisant passer pour classiques auprès d'une génération qui n'avait pas lu les classiques. La vérité est que si Corneille a des antipodes, ce doit être M. de Jouy. M. Étienne se vante peut-être de s'amuser aux pièces de Molière; ne l'en croyez pas : s'il s'amusait aux pièces de Molière, il s'ennuierait aux siennes. Rien n'est antipathique aux grands styles du dix-septième siècle comme les styles de l'empire; et la preuve d'ailleurs que les littérateurs de 1810 ne comprennent rien à la tragédie de Corneille ni à la comédie de Molière, et qu'ils s'y ennuiant cordialement, c'est qu'ils n'y vont pas. Qui voyez-vous à *Cinna*, à *Nicomède*, à *Amphitryon*, à *l'Avare*, aux *Fourberies de Scapin*, si ce n'est la jeune littérature? Pendant ce temps, M. de Jouy est au Gymnase à genoux devant M. Scribe, et M. Étienne à l'Opéra-Comique, à genoux devant lui-même. Singulière admiration que celle qui les fait fuir!

À côté des œuvres des grands maîtres, exposées comme les tableaux du Louvre, par catégories, par écoles, viendraient se placer les œuvres nouvelles, le jeune théâtre à l'ombre de l'ancien. Mais cette fois il n'y aurait pas lutte; il y aurait alliance. Ce serait d'une moitié de répertoire à l'autre moitié une perpétuelle critique et une perpétuelle émulation. Nous sommes convaincu que ce parallèle ferait tomber bien des idées reçues, adoucirait bien des partis pris, dissiperait bien des illusions. Toujours est-il certain qu'il ne serait fatal qu'aux mauvaises choses, à la déclamation, aux lieux communs, à la périphrase, au pathos, au mauvais style, et que l'art ne saurait manquer d'y trouver son compte.

Ce serait un singulier étonnement pour le public de remarquer

que sur la plupart des points, et sur les plus importants, la jeune école n'est au fond que l'ancienne école, et que les préjugés littéraires prennent leur source dans un défaut de comparaison; que les singularités de style qui blessent dans M. Victor Hugo sont des nouveautés du dix-septième siècle, et que les familiarités qu'on y remarque, Corneille les a mises dans la bouche de ses rois, et Molière dans la conversation de ses héroïnes titrées; que c'est une façon peu juste et peu digne de tourmenter les expressions les plus chastes de Catarina et de Tisbé, quand on va s'épanouir le lendemain au jus de réglisse de *Tartufe* et aux gravelures d'*Amphitryon*; que Molière est fort heureux d'être venu avant la critique actuelle, et que si avec les habitudes et les opinions littéraires que le vaudeville nous a faites, la meilleure de ses comédies subissait aujourd'hui une première représentation, le public quitterait la salle au premier acte, et redemanderait son argent pour aller voir un opéra de M. Étienne, ou un cheval de M. Franconi.

Que si l'on devenait curieux de pousser plus loin l'expérience, et de regarder jusqu'au fond des questions, on ne manquerait pas de reconnaître qu'on s'est considérablement exagéré les innovations introduites par le drame; et que, sauf quelques propriétés de forme qui le constituent, il est assis sur le fonds général d'idées et de faits mis au théâtre depuis Eschyle. On cesserait de lui reprocher de n'avoir pas toujours cinq actes, en se rappelant que cette division est l'œuvre des Latins du siècle de Scipion; de ne pas observer la distinction des genres en genre tragique et genre comique, en se rappelant que c'est une innovation des Français du siècle de Louis XIV; et que Sophocle et Euripide sont des autorités qui peuvent au moins balancer Térence et Racine. Peut-être encore serait-on moins dédaigneux envers la prose dont le drame use quelquefois, en considérant que les Grecs et les Latins n'ont jamais employé au théâtre le vers hexamètre, le vers du poème; ce qui semblerait prouver que ces deux peuples, si grands artistes, considéraient la poésie dramatique comme une poésie à part, exigeant pour la liberté du dialogue une forme plus maîtresse d'elle-même, plus courte, plus facile à la main, plus brisée. Du reste, le drame

s'accommode du vers comme de la prose : *Hernani* ne porte envie à rien.

Mais ce ne sont encore là que des choses accessoires, des formes qui ne font rien au fond, des accidens variables qui ne constituent pas l'essence de l'art. Le drame met à la scène l'histoire et les passions humaines, comme toute espèce de tragédie; comme la tragédie d'Eschyle, qui n'est pas celle de Sophocle; comme la tragédie de Sophocle, qui n'est pas celle d'Euripide; comme la tragédie d'Euripide, qui n'est pas celle de Sénèque; comme la tragédie de Sénèque, qui n'est pas celle de Corneille; comme la tragédie de Corneille, qui n'est pas celle de Racine. Le genre historique, que la critique de notre temps attribue à Walter Scott, et puis au drame, date ainsi d'Homère, d'Eschyle et des romanciers de l'Asie-Mineure. Qu'est-ce, en effet, que *l'Iliade*, *l'Odyssée*, les *Perses*, les restes des *Sybaritides*, si ce n'est du genre historique le plus pur et le plus beau? Au lieu d'OEdipe et de Ménélas, le drame prend le moyen âge, parce que le moyen âge est pour nous ce qu'était pour les Grecs du temps de Socrate l'époque de Thèbes et de Troie, c'est-à-dire l'ère des origines nationales. A cette époque, en effet, les principaux élémens de la société actuelle commencent à poindre, à briller, à éclater : les grandes villes se murent, les petites se fondent, les bourgeoisies se constituent, les universités se créent, la royauté s'affermi; les trois plus fécondes découvertes de l'esprit moderne font leur apparition à la fois : la boussole, la poudre, l'imprimerie. Tous nos souvenirs de famille, de religion et de patrie se retournent donc vers le moyen âge, comme les souvenirs de la Grèce et de l'Italie se retournaient vers le temps de la dispersion des chefs : Amphitryon devant Thèbes, c'est Godefroi de Bouillon devant Jérusalem; Agamemnon devant Troie, c'est Baudouin devant Constantinople. Il y avait même une tradition encore répandue en Europe au quinzième siècle, qui faisait descendre les Francs d'un fils de Priam; et d'après cette croyance, dont les chroniques sont pleines, le comte Baudouin, chassant les Grecs de Byzance, accomplissait une seconde fois la vieille prophétie de Virgile, qui

promettait le trône d'Argos à la maison d'Assaracus. *Victis dominabitur Argis.*

Le drame s'attache donc naturellement aux débris des croisades, comme la tragédie grecque s'était attachée aux débris de Troie. Il obéit ainsi au précepte d'Horace : *Celebrare domestica facta.* Du reste, ce qu'il fait, Corneille l'avait fait lui-même, et Racine après lui : *le Cid*, *Bajazet* et *Hernani*, sont trois chapitres de l'histoire moderne. Seulement, comme les études historiques sont maintenant mieux conçues et plus avancées, le drame y apporte plus de soin et plus de rigueur, et il cherche à éviter des fautes que la tragédie ne soupçonnait pas, ou dont elle se montrait peu inquiète. Il est certain que si un poète de la jeune école faisait aujourd'hui *Britannicus*, Junie ne se retirerait pas chez les Vestales, comme dans la tragédie de Racine, qui avait imité la retraite de M<sup>lle</sup> de Lavallière aux Carmélites; parce que le collège des Vestales n'était pas un couvent, mais une réunion de six filles de race patricienne, consacrées par leurs familles avant l'âge de dix ans.

L'exactitude historique est devenue ainsi désormais, non-seulement une intention, mais un devoir du drame. Il faut dire néanmoins qu'il y a aujourd'hui deux manières différentes de mettre l'histoire au théâtre, lesquelles ont toutes deux leurs partisans. La première, la plus ancienne, la plus usitée, la manière de Shakspeare, consiste à réduire en trois ou en cinq actes un événement connu, comme le siège de Calais, la mort des templiers ou les vêpres siciliennes. Mais le talent se noie où le génie se sauve. Quoique la chronique rimée n'ait pas été un obstacle pour Shakspeare, nous la croyons fatale à tout autre. Elle a l'inconvénient de circonscrire le poète dans une enceinte déterminée, d'ôter toute nouveauté à son œuvre et toute curiosité au public; et puis les grands événemens étant connus dans leurs détails, le poète ne peut ni les supprimer, ni les amplifier. Si quelqu'un voulait mettre au théâtre l'assassinat du duc de Guise à Blois, il faudrait qu'en se rendant chez le roi, le Lorrain sortît tout pâle du lit de la marquise de Noirmoutiers, et qu'il reçût neuf billets

en route. Cette nécessité de s'astreindre à l'histoire gêne l'invention et tue la péripétie; tout étant prévu et forcé, on s'apprivoise aux catastrophes et l'on se refuse aux faux espoirs. M. Casimir Delavigne a eu beau cacher un assassin dans la chambre de Louis XI, on savait bien que le roi ne mourrait pas du poignard.

La seconde manière de mettre l'histoire au théâtre est plus neuve, plus riche, plus commode aux effets du drame, quoique plus difficile pour le poète et pour le public. Elle consiste à prendre des personnages réels, à leur attribuer beaucoup moins des actes qu'ils aient faits, que des actes qu'ils aient pu faire, et à employer ainsi moins de l'histoire positive que de l'histoire probable. Les chroniques, par exemple, ne se sont pas tellement attachées à *Lucrece Borgia* qu'elles n'aient laissé dans sa vie deux jours sans les noter; eh bien! le poète prend ces deux jours, et il les remplit avec une aventure imaginée, ayant soin qu'elle ne soit en opposition ni avec le temps où elle se passe, ni avec le lieu où elle est placée, ni avec les acteurs qui y sont employés. Il est certain que pour le drame lui-même, ce procédé est plus fécond et plus grand. Rien n'y gêne l'invention et n'y rapetisse l'idée. Le poète y est maître de ses personnages, et il les crée une seconde fois après Dieu. Il s'y élève et s'y abaisse aussi haut et aussi bas que va le possible, et il va toujours plus loin que le réel. Rien de connu, rien de nécessaire; toutes les larmes y émeuvent, toutes les joies y égaient, toutes les catastrophes y saisissent.

Mais pour le poète, ce procédé est encombré de difficultés inouïes. Il lui faut inventer des détails de la vie publique et intérieure qui soient dans toutes les conditions de la réalité à une époque reculée, c'est-à-dire qu'il lui faut faire revivre par le menu divers ordres de faits dont personne encore n'a écrit l'histoire. Il n'est pas, certes, que nous manquions d'historiens; les auteurs qui portent ce titre ne se comptent plus depuis long-temps; cependant les matières plus particulièrement nécessaires à la création d'un drame, comme les détails qui ont trait à la vie domestique des diverses classes du moyen âge, les prérogatives des corps, les privilèges des rangs, les préséances des familles, les

lois somptuaires, les cérémonies publiques, la langue du blason, la disposition architecturale des maisons de toute sorte, la condition des domestiques chez tous les maîtres, toutes ces choses qui entrent dans le tissu d'une pièce, sont aujourd'hui fort peu connues; il n'existe pas d'ouvrage méthodique qui en traite, et il faut aller les chercher une à une dans les innombrables écrits spéciaux, comptes, lettres, mémoires, qui gisent ignorés dans les grandes bibliothèques; de telle sorte que la difficulté n'est pas tant de présenter la nécessité des renseignemens, que de savoir où sont les livres qui les renferment.

C'est surtout pour la critique ordinaire que cette façon de mettre l'histoire au théâtre est incommode et gênante, et nous ne doutons pas qu'il ne faille lui attribuer une partie de la rancune qu'elle garde si bien à M. Victor Hugo. Qu'on annonce une pièce de tout autre auteur, par exemple, *Don Juan d'Autriche*, de M. Casimir Delavigne, la critique ne manque pas de lire huit jours à l'avance la Biographie de M. Michaud, ou Moréri, ou Bayle; et quand elle a appris dans une heure son Philippe II et son don Carlos, sa bataille de Lépante et sa bataille de Gemblours, elle se fait son drame à elle, et attend l'autre de pied ferme. Avec M. Hugo, au contraire, M. Michaud, Bayle et Moréri, deviennent tout-à-fait stériles, et si la critique a fait son drame, elle en est pour ses frais. En effet, M. Victor Hugo n'empruntant jamais à un personnage que son nom propre et son caractère, la fable dans laquelle il le produit est toujours et toute de son invention. Dans son drame, l'histoire n'est donc pas là où la critique la cherche, c'est-à-dire dans l'aventure elle-même; elle est là où elle ne la cherche pas, là où elle ne la voit pas, dans les idées, dans les détails, dans les incidens, dans les mœurs, dans le langage, dans les costumes, dans les meubles, dans les conversations, dans les fêtes. C'est de l'histoire éparpillée, semée à pleines mains; de l'histoire sentie, rétablie, restaurée, reconstituée, refaite. Or, pour juger de la valeur historique d'une œuvre ainsi conçue et exécutée, il faut une instruction spéciale que la critique n'a pas généralement.

Il est certes loin de notre pensée de vouloir blesser personne parmi ceux qui ont reçu ou qui se sont donné mission de répéter, à chaque pièce de M. Victor Hugo, qu'elle est en dehors de la vérité historique; mais, parmi eux, combien en est-il qui aient, dans le public, quelque autorité en matière d'histoire, et qui aient produit quoi que ce soit qui puisse donner le moindre poids à leur opinion? Il y a plus : à lire ce qu'ils disent à ce sujet, il ne paraît même pas qu'ils aient une idée bien juste de la difficulté, et qu'ils se trompent en connaissance de cause. Nous avons lu des articles où l'on reproche à M. Victor Hugo d'aller chercher son histoire dans des livres inconnus, au lieu de la prendre dans les ouvrages où tout le monde puise. En vérité, un reproche semblable est si insensé qu'il nous en coûte d'y répondre. Cependant les critiques devraient considérer que, puisque eux-mêmes ils n'ont pas trouvé dans les histoires générales les détails de la vie des familles du moyen âge, c'est qu'il faut sans doute les aller chercher ailleurs. Les livres où ces détails se trouvent peuvent bien être inconnus d'eux; mais il ne suit pas de là qu'ils le soient de tout le monde. Il est certain, en outre, qu'indépendamment des ouvrages spéciaux sur les choses de la vie privée, lesquels sont en nombre infini, il existe encore une masse effroyable de renseignemens inédits, qui attendent qu'on les mette en œuvre. La seule Bibliothèque du Roi contient sur ces matières *un million* de pièces manuscrites que pas un homme vivant ne connaît. M. Guizot a nommé douze personnes pour en faire le dépouillement, et l'on compte qu'il leur faudra dix ans pour les lire. Les Archives du royaume doivent contenir trois ou quatre millions de pièces pareillement inconnues, sans compter les neuf quintaux de parchemin qu'un concierge infidèle a vendus il y a quelques années. Celui qui écrit ceci étant chargé par M. le ministre de l'instruction publique de diriger, sous la surveillance d'un comité historique, les recherches que des correspondans nombreux poursuivent dans les départemens, peut affirmer que les documens les plus curieux arrivent en foule, comprenant les matières les plus diverses, depuis des bulles originales du pape Agapet qui vivait en

355, sous Justinien, et des lettres de Charlemagne, écrites sur écorce, jusqu'à des révélations tout-à-fait inouïes sur les convulsionnaires. La préfecture de Rouen possède les archives des ducs de Bretagne; la préfecture de Lille possède celles des comtes de Flandre. Le cardinal Perrenot de Granvelle, premier ministre de Charles-Quint, avait dans ses papiers la correspondance secrète et officielle de toutes les cours de l'Europe au seizième siècle. Ces papiers forment quatre-vingt-cinq volumes in-folio, et sont déposés à la bibliothèque de Besançon, où le dépouillement s'en opère par ordre de M. Guizot.

L'histoire de l'Europe moderne est donc en grande partie encore gisante dans des portefeuilles et dans des cartons. Les livres généraux sont presque tous comme s'ils n'étaient pas, à cause des démentis fréquens que les découvertes journalières leur donnent. Ce qu'il y a de véritablement sûr en histoire, ce sont les lettres, les mémoires, les titres des familles, les registres des différentes cours, des ordres, des municipalités, des corporations, c'est-à-dire les livres inconnus dans lesquels on reproche à M. Victor Hugo d'aller prendre ses renseignemens. Quand on songe au soin infini qu'il met à fouiller et à éclaircir les questions historiques nécessaires à ses drames, on ne peut que sourire en voyant quelques critiques, tout fiers de leur Anquetil ou de leur Lingard, qu'ils s'imaginent sans doute avoir été les seuls à lire, crier effrontément, et comme s'ils savaient pourquoi, à l'oubli et à la violation de l'histoire.

Si le poète avait le temps de se retourner un peu, comme lord Byron, et de clouer quelques noms propres dans un article, le public verrait bien vite de quel côté est l'érudition, le savoir, l'intelligence, et il sentirait ce que les hommes d'art sentent déjà, qu'il est peu décent qu'une critique anonyme, qui ne se montre ni par les personnes ni par les ouvrages, qui n'a ni un nom à mettre à des livres, ni des raisons à mettre à des articles, s'attaque de ce ton cavalier aux grands écrivains qui travaillent de conscience pour l'honneur de leur temps et de leur pays. Que l'on conteste, mais qu'on discute; qu'on attaque l'incorrec-

tion du style, mais qu'on la prouve; qu'on affirme les erreurs d'histoire, mais qu'on les montre. Qui aura tort cédera.

Il faut bien que la critique se persuade que si le poète voulait répondre, il ne lui faudrait pas souffler deux fois sur ces accusations les plus graves et les plus spécieuses, pour les faire évanouir, et qu'il n'y a pas d'homme intelligent et véritablement littéraire qui n'en ait fait justice, à la première vue, comme il convient. Toutefois, pour que le public ait un exemple de ceci, et pour qu'il se prémunisse contre la contagion des jugemens irréfléchis, nous lui demandons de revenir un peu sur le passé, de prendre avec nous, parmi les pièces de M. Victor Hugo, *Marie Tudor*, celle dont la valeur historique a été le plus contestée, et de choisir dans cet ouvrage les trois points qui ont trouvé la critique le plus inexorable, à savoir le nombre des amans de Marie, l'éclat qu'elle fait devant toute sa cour et sa conversation avec le bourreau. Il nous semble que nous n'écludons pas et que nous allons droit à la difficulté.

On se souvient, en effet, de la levée de feuilletons qu'il y eut en faveur de la vertu de Marie Tudor, laquelle aurait été un prodige de chasteté, au dire de l'évêque Burnet, qui fut cité dans la cause. Or, puisque nous y sommes, comptons ensemble combien d'amans une reine d'Angleterre peut avoir, sans cesser d'être chaste, selon le vénérable évêque de Salisbury.

Nous mettrons en première ligne, s'il vous plaît, le cardinal Polus, son parent. Marie avait eu une passion si violente pour lui, qu'elle avait usé de tout son amour, de toute son autorité pour lui faire quitter les ordres et l'épouser. Le cardinal résista et quitta l'Angleterre. Plus tard, en 1554, un peu avant l'époque du mariage de la reine avec l'infant d'Espagne, le cardinal ayant été nommé par le pape son légat à Londres, l'ancien amour de Marie se réveilla avec tant de force et de témoignages de satisfaction extérieure que Charles-Quint, craignant que l'arrivée du légat ne fût un obstacle invincible au mariage de son fils, écrivit au pape pour le prier de retenir quelques mois le cardinal. Quand Jules III reçut cette lettre, le légat était déjà parti. Un courrier qui lui fut

expédié, l'ayant atteint à Bruxelles, il s'y arrêta jusqu'à la fin de juillet. Le mariage avait eu lieu, par procuration, le 25. Voilà pour un.

Nous mettrons en seconde ligne Nicolas Trogmorton. Pour celui-ci, nous ne comprenons guère comment la critique l'a nié, puisqu'il avait une sorte d'état légal, officiel, acquis par une constatation judiciaire. L'auteur avait eu soin, d'ailleurs, d'indiquer ses titres dans la pièce même. Nicolas Trogmorton était donc l'amant de la reine, et l'amant heureux, comme on dit. A telles enseignes que, l'ayant fait suivre un soir, et ayant su qu'il passait quelquefois la nuit chez une dame de la cour, Marie voulant le faire punir, et n'osant pas arguer ce seul fait, qui n'aurait pas suffi aux yeux d'un tribunal, le chargea d'une accusation de haute trahison. Les juges démêlèrent le crime réel du crime supposé, et Trogmorton fut absous. Du reste, Marie punit les juges. Et de deux.

Le troisième dont nous ayons à parler, est le lord de Courtenai. Il est même nécessaire de se prémunir ici contre l'exubérance des chroniqueurs, lesquels donnent encore pour amans à la reine le marquis d'Exeter et le comte de Devonshire. Or, ces deux favoris nouveaux ne sont autres que le lord Henri de Courtenai lui-même, de la maison de France; car les lords de Courtenai étaient comtes de Devonshire depuis 1514, et marquis d'Exeter depuis 1525. Le lord Henri était tenu en pleine cour de Windsor pour l'amant de Marie. M. de Noailles, ambassadeur de Henri III à Londres, en parle tout au long dans ses lettres, et comme d'une chose si publique, que la reine se plaignait, dit-il, *de ce que son amant allait chez les filles*. Et de trois.

Le quatrième que nous mettrons dans ce catalogue, est le comte de Rivadavia, de la suite de Philippe II. Quoiqu'il eût épousé la reine en 1554, lorsqu'il n'était encore qu'infant, Philippe devenu roi ne passa en Angleterre qu'en 1557. Marie, qui n'était déjà plus jeune et qui avait pris des habitudes dissolues, ne se contenta pas du maître, elle voulut encore avoir le serviteur. Elle l'eut. Le roi ne fut pas sans s'apercevoir des mœurs de sa femme; il resta à peine quelques mois en Angleterre, et il ne la revit plus; car

elle mourut en 1558. Et de quatre (1). Voilà la reine aux mœurs très-chastes, *regina castissimis moribus*, de l'évêque Burnet et de messieurs les critiques. Après quatre amans prouvés, M. Victor Hugo en a supposé un cinquième. Il est resté probablement fort au-dessous du nombre réel.

Passons maintenant à cette belle scène du second acte, où la reine dévoile devant toute la cour sa passion pour Fabiano, et que la presse a unanimement regardée comme blessant toute vraisemblance et toute dignité. Quelle apparence, a-t-on dit, qu'une reine qui se respecte aille mettre ainsi toute sa cour dans la confiance d'une aussi étrange faiblesse? D'abord, nous trouvons qu'une reine qui se respecte n'a pas quatre amans connus; ensuite il nous semble que la critique a eu le tort de confondre les

(1) Ceux de nos lecteurs qui voudraient voir de plus près ces détails, et les vérifier par eux-mêmes, pourraient consulter à la Bibliothèque royale les sources suivantes :

— Pour ce qui touche le cardinal Polus : *Collection historique de plusieurs graves écrivains protestans concernant le changement de religion et l'étrange confusion qui s'ensuivit, sous Henri VIII, Édouard VI, Marie et Élisabeth*. Londres. Nicol. Hills. 1686, in-12.

— Pour ce qui touche Nicolas Trogmorton : *Diverses pièces pour l'histoire d'Angleterre sous Henri VIII, Édouard VI et Marie*; en anglais, in-4° en un paquet.

Item : *Opuscula varia de rebus anglicis tempore Henrici VIII, Edwardi VI et Mariæ reginæ*. In-8°, uno fasciculo.

*Eclaircissemens de la biographie et des mœurs de l'Angleterre sous Henri VIII, Édouard VI, Marie, Élisabeth et Jacques I<sup>er</sup>; extraits des papiers originaux trouvés dans les manuscrits des nobles familles de Howard, Talbot et Cecil*, par Edmond Lodge, Esq. Londres. G. Nicol. 1791. 3 vol. in-4° ornés de portraits.

Pour ce qui touche le lord Courtenay : *Recueil exact et complet des dépêches de M. de Noailles, ambassadeur de France en Angleterre sous Édouard VI et une partie du règne de Marie*.

— Pour ce qui touche le comte de Rivadavia : *El Viage de don Felipe II, desde Espana*, etc., par Juan Christoval Calvete de Estrella. Anvers, 1562, in-folio.

Item : *Relaciones de Antonio Perez, secretario de estado de Felipe II, en sus cartas espanolas y latinas*. Paris, 1624, in-4°.

temps, et de porter nos idées actuelles dans la société du seizième siècle, où elles n'étaient pas. Dans les pays et aux époques de pouvoir absolu, l'opinion publique et ce qu'on appelle le *qu'en dira-t-on* n'existent pas vis-à-vis des rois et des puissans. La censure de l'opinion est une chose qui veut pour s'établir l'égalité dans les citoyens et la liberté dans les gouvernemens. L'empereur Néron était certainement un aussi grand personnage que la reine Marie; la maison des Claudiens, dont il était, valait beaucoup mieux que la maison de Tudor; et ses courtisans, les Pomponii, les Pinarii, les Calphurnii, les Mamerci, qui avaient rang de prince, et sept cents ans de noblesse prouvée, auraient fait grand honneur aux Percy, aux Howard, aux Chandos et aux Clinton de marcher avec eux de pair à confrère; le respect que Néron devait à son rang, à sa cour et à sa race, ne l'empêcha pas néanmoins d'épouser un homme en plein jour, et de le caresser publiquement en litière de drap d'or. On dira que Néron était un monstre; nous répondrons que Marie n'était pas un ange.

Du reste, ne voulût-on pas accepter la parité de Néron et de Marie, voici un fait de l'histoire d'Écosse, un fait contemporain, qui se passait à Édimbourg douze ans après le fait que M. Hugo suppose s'être passé à Londres. C'est une explication qui eut lieu, le 9 mars 1566, dans le palais d'Holyrood, entre Marie Stuart, une autre reine très-chaste, et son infortuné mari, le lord Henri Darnley. Marie Stuart s'y montra d'autant plus en dehors de toute dignité de reine et de femme, que, surprise véritablement en flagrant délit d'adultère, elle se vante de son crime à la face de son mari. Il y avait là toute la cour d'Écosse, le lord de Ruthwen, le comte d'Angus, le lord George Douglas, le lord Lindsay comte de Balcares, la comtesse d'Argyll et deux pages de la maison de Marr. La critique ne dira pas que cette scène, que nous n'osons pas raconter dans toute la crudité de ses détails, n'est pas dans les mœurs du temps; elle est tout au long dans une lettre adressée d'Édimbourg, seize jours après le fait, par le comte de Bedford et sir Thomas Randolf aux lords du conseil privé d'Angleterre.

Enfin, venons à une autre invraisemblance monstrueuse, l'en-

treuve de la reine et du bourreau. Il est certain qu'aujourd'hui, les rois comme les simples particuliers fraient peu avec le bourreau. C'est un fonctionnaire que nos mœurs compatissantes et polies nous rendent peu gracieux. Mais nous ne devrions pas oublier que nous ne sommes ni des rois du seizième siècle, ni des barons du quinzisième. Nous n'exerçons individuellement ni haute, ni basse justice; nous n'avons ni procès à juger, ni criminel à pilorier; partant, nous n'avons nul besoin d'un coupe-tête. Mais si nous étions, comme d'autres le furent, ou rois ou hauts barons, si nous avions une juridiction, il la faudrait complète; et toute juridiction complète commence par un huissier, et finit par un bourreau. Voilà pourquoi il y a seulement cent ans, dans cette ville de Paris, si bonne et si douce, le prévôt du roi avait son bourreau, le prévôt des marchands son bourreau, l'archevêque son bourreau, l'abbé de Sainte-Geneviève son bourreau, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés son bourreau, l'abbé de Saint-Martin-des-Champs son bourreau. Il y en avait tant, et ils avaient été, jusqu'au seizième siècle, une pièce si nécessaire de la société féodale qu'on y était accoutumé. Un bourreau était même presque toujours plus qu'un homme vulgaire: c'était ordinairement un confident, quelquefois un ami. Dans les mémoires de Duguesclin, on lit qu'en plusieurs circonstances Bertrand faisait pendre lui-même, sous ses yeux et par son bourreau, des espions de l'ennemi. Tristan, bourreau de Louis XI, vivait familièrement avec lui. Henri VIII, père de Marie Tudor, dînait avec le sien. Le cardinal de Richelieu ne sortait pas sans être accompagné de son coupe-tête. Si la critique ne sait pas ces choses-là, il n'est pas juste que le drame porte la peine de cette ignorance.

Il y a une considération que la critique, non plus que le public, ne devrait jamais perdre de vue, c'est qu'il est bien téméraire d'aller dire à un écrivain qu'il se trompe, sans tenir son erreur dans la main, surtout quand cet écrivain a déjà fait ses preuves d'homme intelligent et laborieux. Le poète est au moins tout aussi intéressé qu'un autre au mérite de son œuvre, et il faut toujours présumer qu'il y a mis ce qu'il pouvait dépenser de réflexion, de fatigue et de

soins. Soyez bien sûrs que celui qui est capable de faire une grande chose est aussi capable de la juger, et que s'il y a laissé des détails qui vous choquent, c'est qu'il les avait pesés lui-même et maintenus, pour des raisons qu'il pourrait vous dire. En général, le public oublie trop ce qu'il est, c'est-à-dire une réunion d'hommes parmi lesquels les petits neutralisent les grands. Il s'établit inévitablement dans toute assemblée un terme moyen entre les intelligences, et les plus lumineuses y perdent toujours de leur éclat. Ensuite, on a tort de s'imaginer que parce qu'on a été régulièrement élevé, parce qu'on a suivi tous les degrés des études de l'école et des études du monde, on soit apte pour cela à parler pertinemment des objets d'art; de même qu'après cette éducation générale, ceux qui veulent devenir peintres, sculpteurs ou poètes, consacrent le reste de leur vie à méditer sur des tableaux, sur des reliefs ou sur des poèmes, de même il est indispensable d'étudier spécialement les productions d'un art quelconque, pour en porter une opinion de poids; et comme il arrive souvent qu'un homme manie vingt ans l'ébauchoir sans faire une bonne statue, il arrive plus souvent encore que d'autres s'occupent toute leur vie de littérature, sans parvenir à la comprendre et à la juger sainement.

Que penser alors de ces aristarques impromptus qui quittent leur salon, leur comptoir ou leur étude, pour venir juger l'œuvre des poètes après dîner, et qui font la chasse, en digérant, aux erreurs d'histoire, aux invraisemblances scéniques et aux fautes de français? Comme ces messieurs paraissent croire très-naïvement à leur érudition, à leur goût et à leur purisme, il est assez ordinaire qu'ils associent l'oreille de leurs voisins à leurs soliloques littéraires. Nous avons joui, comme bien d'autres, de ces précieux *à parte*, et nous déclarons qu'il doit y avoir peu de lieux habités où il se dise plus d'inepties, et où Vaugelas soit plus outrageusement torturé qu'au balcon du théâtre de la rue Richelieu. Comment ne vient-il pas à l'idée de ces juteurs d'occasion, qui font de l'art, de l'histoire, du style, par cas fortuit et par luxe, qu'au milieu de leurs critiques absurdes et de leurs cuirs affreux, M. Beauvalet, qui est un homme de talent et qui va droit

au but de son rôle, pourrait s'avancer, au nom du poète, et leur dire : « Messieurs, vous ne savez probablement pas que M. Victor Hugo, dont nous avons l'honneur de jouer la pièce, n'est pas un vaudevilliste d'hier, comme certains d'entre vous; qu'il étudie depuis quinze ans les questions littéraires, et qu'ayant une intelligence au moins égale à la vôtre, il doit les savoir aussi bien que vous; que les faits qui sont mis en œuvre dans son drame et que vous trouvez invraisemblables, il les a péniblement cherchés et soigneusement vérifiés, et qu'il pourrait vous dire au besoin à quelle source vous les trouverez, si par hasard il vous venait l'envie de vous instruire; que ces formes de style que vous appelez des négligences, ont été mûrement examinées par un homme qui a l'habitude d'écrire à un plus haut degré que vous; que les tournures qui vous paraissent effroyablement communes, sont une intelligente protestation contre le pathos mythologique et boutiquier dont vous avez bâti la langue; et que vous tous qui n'avez ni expérience littéraire, ni nom, ni talent, vous devriez être plus réservés et plus déceimment jaloux, en face d'un homme qui s'est mis quinze ans à la peine pour acquérir ces trois choses. J'ai dit. »

En engageant le Théâtre-Français à jouer toutes les œuvres des maîtres et toutes les pièces notables, depuis Rotrou, comme étude de l'art et de la langue française et comme introduction à la littérature dramatique d'aujourd'hui, nous avons rapporté le drame moderne à M. Victor Hugo, parce qu'il en est, non pas le seul, mais le principal soutien. Ce n'est pas nous qui voudrions ôter ni à M. Dumas, ni à M. de Vigny la part de gloire qui leur revient; mais M. de Vigny n'ayant fait que deux pièces, et M. Dumas s'étant donné des collaborateurs dans la plupart des siennes, à part même toute préférence littéraire et toute question d'école, M. Victor Hugo se trouve être celui des trois qui a le plus longuement et le plus sérieusement travaillé. Le drame actuel repose donc sur lui plus que sur tout autre. Nous n'avons pas voulu céder d'ailleurs que toutes nos sympathies sont pour M. Hugo, nos sympathies pour ses ouvrages, notre amitié pour sa personne. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de haïr quelqu'un pour lui rendre

justice. Les amis de M. Victor Hugo, car la critique s'en préoccupe fort, ne sont pas gens pour cacher leurs affections ou leurs idées : leurs affections, parce qu'elles sont désintéressées ; leurs idées, parce qu'elles sont sincères, pures et réfléchies. Il y a d'ailleurs assez de périls littéraires à cette amitié pour qu'elle soit de bon goût, et assez d'injures pour qu'elle soit sacrée. Il peut y avoir des personnes pour qui les opinions accréditées sont les meilleures, les causes gagnées les plus justes, les affections commodes les plus saintes ; pour nous, nous regardons autre chose que notre intérêt et que nos aises en ce que nous pensons, en ce que nous disons, en ce que nous faisons ; à l'encontre de Sosie, nous trouvons que l'amphitryon où l'on dine n'est pas toujours le véritable amphitryon.

Du reste, ainsi que nous l'avons dit, on n'a jamais exigé d'un critique qu'il eût la haine au cœur pour avoir la sincérité aux lèvres. Pour défendre *Phèdre* contre la critique du temps, Boileau ne se fit pas l'ennemi de Racine. D'ailleurs, si nous sommes suspects pour aimer, il nous semble que vous devez être suspects pour haïr. En tout ceci, pour être raisonnable, pour être juste, il ne devrait être question ni d'amitié, ni de haine, mais de raisons. Le public, qui est juge entre vous et nous, ne peut pas se décider sur des blâmes ou sur des éloges, mais sur des idées. Ouvrez une bonne fois votre main, que vous dites toute pleine de vérités si fécondes ; montrez-nous le soleil que vous cachez dans vos lanternes, afin que nous soyons éclairés et que nous voyions. Nous ne demandons pas mieux que d'être instruits et redressés, et vous n'aurez pas de plus fidèles disciples que nous, si vous voulez être nos maîtres.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

---

# SOUVENIRS DE 1815.

---

## LE TOURNEUR DE CHAISES.

---

### VIII. — LES VERDETS (1).

Maître Pierre avait été suivi de près par deux officiers supérieurs des compagnies secrètes ; en quelques minutes, le nombre fut augmenté par l'arrivée de trois ou quatre capitaines, et de quelques simples gardes dont le dévouement et le fanatisme aveugles, toujours prêts à obéir, étaient tenus en très-haute estime par leurs chefs.

Hélène les reçut gracieusement, comme des gens qu'elle attendait. Même, à voir certaines de ses prévenances, on eût compris que l'un des officiers, le plus élevé en grade, lui avait fait une promesse dont l'accomplissement dépendait néanmoins du bon vouloir des autres membres du conseil ; car c'était un véritable conseil qui s'allait tenir là. L'heure était venue pour les verdetts d'aviser à leur existence en corps régulier.

Sans trop en paraître inquiet, et sans se distraire de ses conversations avec ses camarades, maître Pierre ne perdait ni un mouvement, ni une parole, ni une inflexion de voix, ni un regard d'Hélène. Certes, où il devinait

(1) Voir la livraison précédente.

ce qu'elle avait sollicité, ou bien, comme cela se pratique, l'officier supérieur lui avait, la veille, par pure formalité, glissé quelques-uns de ces mots qu'une inclination de tête et un assentiment suivent d'ordinaire. Mais les événemens de la journée avaient changé les dispositions faciles de maître Pierre, et il voulait, quelque abandon qu'il en eût semblé faire la veille, user de son droit d'examen et de refus.

Pendant que l'on disposait au milieu du salon la table ronde, recouverte d'un tapis vert, table classique de toute réunion délibérante, l'officier supérieur s'approcha d'Hélène, et, lui remettant un papier plié, lui dit courtoisement, en baisant ses mains :

— Tenez, Hélène, faites une gracieuse révérence à ces messieurs pour les remercier; ils vous accordent le sauf-conduit que vous m'avez demandé.

Certainement il fallait y être vivement intéressé, et faire preuve d'une bien bonne volonté, pour entendre ces paroles, car si elles furent dites assez haut pour montrer que celui qui les proférait n'avait aucune envie d'en faire un mystère, elles ne le furent point assez pour dominer les conversations particulières qui s'étaient établies en attendant l'ouverture de la séance. Personne, en effet, n'y avait pris garde; mais Pierre les entendit, lui, ou mieux il les devina au mouvement des lèvres. Comme il était loin d'avoir, ainsi que l'officier, à mettre d'accord ce qu'exigeait sa position avec la nature de l'affaire qu'il traitait, il releva la conversation avec assez de nonchalance pour montrer qu'il ne mettait dans sa demande qu'un intérêt de causerie ou d'acquit de conscience; mais, en même temps, d'une voix assez claire pour attirer l'attention de ses camarades, des simples gardes surtout, ses ames damnées, il dit :

— Pour qui donc ce sauf-conduit, colonel?

— Ma foi, mon ami, demandez à Hélène; c'est son secret.

— Oh! colonel, puisque vous avez écrit le nom, c'est aussi le vôtre, reprit maître Pierre, comme s'il n'avait pris garde qu'au dernier mot.

— J'ai eu dans Hélène une confiance aveugle... J'ai donné un sauf-conduit en blanc... et personne ici, je pense, n'y peut trouver à redire.

— Pardon, colonel! ce que vous dites là est on ne peut plus galant; mais ce que vous avez fait est fort peu politique.

— Mon Dieu! Pierre, est-ce que vous êtes malade, mon ami?

— Comme Basile, n'est-ce pas, mon colonel? Je ne le suis point assez pour ne point voir qui l'on trompe ici.

— Voyons, parlez, Pierre, me prenez-vous pour un tuteur de comédie?

— Oh! non, pas moi, colonel!!! Mais, ou vous ignorez ce qui se passe et les bruits qui courent dans la ville, et alors ne trouvez point mauvaises mes observations; ou bien vous en avez connaissance, et alors je ne sais ce que nos amis et le gouvernement du roi penseront de votre facilité à donner ainsi des laissez-passer.

— Et lequel des deux croyez-vous, maître Pierre?

— Colonel, j'aime mieux croire à l'ignorance qu'à la trahison.

— Soit! Mon devoir est de vous entendre. Pardon, Hélène, pardon; mais il n'a pas tenu à moi que vous ne pussiez profiter à l'instant même d'une faveur, que, je l'espère, mes collègues s'empresseront de vous accorder un peu plus tard.

— Mais, colonel, il est facile à Hélène de ne pas attendre la fin de nos délibérations. Qu'elle nomme la personne à qui elle destine le sauf-conduit, et nous remplirons le blanc-seing, n'est-ce pas, messieurs, si l'intérêt du service ne s'y oppose point? Voyons, Hélène, vous ne pouvez avoir voulu tromper la confiance du colonel, en sauvant un ennemi du roi; vous n'avez donc aucun motif raisonnable pour taire le nom de votre protégé.

— C'est juste, dirent quelques officiers. Le colonel lui-même eut l'air de trouver toute naturelle la question ainsi posée.

Hélène sentit qu'elle avait perdu tous ses avantages; le dépit s'en mêla, et elle répondit en souriant avec amertume :

— Je renonce à lutter avec vous, Pierre, car vous avez la force et le courage du lion, unis à la ruse et à la puissance fascinatrice du serpent. Ensuite elle ajouta d'un ton pénétré : — Colonel, je vous remercie, et vous tiens compte de votre bon vouloir. C'était mieux que de la galanterie, messieurs; c'était l'acte d'une âme généreuse qui avait noblement fermé les yeux sur une bonne œuvre, que les scrupules de l'esprit de parti peuvent désavouer, mais dont un honnête homme se réjouit et s'honore toujours.

Elle s'arrêta un moment, et reprit, non sans un dédain marqué :

— Quant à vous, messieurs, vous ne vous êtes point aperçus que maître Pierre flattait votre importance politique pour servir ses desseins secrets; lui seul ici, je vous le jure, a quelque intérêt à savoir ce nom que vous demandez avec lui. Ce nom, je ne vous le dirai pas. Un seul ici le saura entre tous; car je tiens à lui prouver que je n'abusais point

de mon empire : ce sera vous, colonel, mais plus tard, quand je n'aurai plus besoin de vous, parce que j'aurai sauvé par un autre moyen celui que maître Pierre appelle mon protégé. Sur ce, messieurs, permettez-moi de passer dans ma chambre ; je le vois, désormais je serais de trop parmi vous.

— Hélène, vous ne sortirez pas, je ne veux pas que vous sortiez ! s'écria Pierre en bondissant sur son siège, et se dressant de toute sa hauteur ; puis, comme s'il se repentait d'avoir été si loin, il ajouta d'un air pénétré : Il va se dire ici des choses que vous devez entendre, Hélène, vous le savez ; restez ! Et entre vous et moi ensuite, je ne veux que vous pour juge. Colonel, mon camarade Daussonne vient de me donner des renseignemens que vous devez connaître.

On prit place autour de la table ; Hélène ; n'osa point se retirer. Peut-être un vif sentiment de curiosité la fit-il se résigner sans trop de peine. Elle avait jeté de nouveau les yeux sur la cassette d'ébène que Pierre venait de placer devant lui sur la table du conseil. Or, Pierre ne lui avait-il pas dit peu d'instans auparavant : « Là est le secret de ma vie !!! » Peut-être aussi une pensée toute d'abnégation la cloua-t-elle sur son fauteuil, où un de ses bras accoudé soutenait son front penché dans sa main gauche, comme pour cacher quelques larmes silencieuses qui tombaient, malgré elle, jusqu'à son écharpe de gaze, dont sa main droite roulait et déroulait la frange sur ses genoux. Elle comprit sans doute qu'elle n'était plus là pour elle seule, et qu'elle ne devait sacrifier ses projets, ni aux emportemens de la colère, ni aux misérables susceptibilités de la vanité blessée.

— Messieurs, dit maître Pierre qui, pour se donner le temps de combiner son plan d'attaque, formula en trois mots toute sa pensée à laquelle il savait bien qu'allaient se prendre les passions de haine et d'égoïsme dont il se voyait entouré ; messieurs, le général Ramel est un traître !

Pierre avait bien jugé son monde. — C'est vrai ! crièrent ses camarades tout d'une voix.

— Avant de prendre un parti, dit le colonel, il serait bien d'avoir par devers nous quelques faits positifs.

— Jour de Dieu ! colonel, dit Daussonne sans plus de cérémonie, voilà comme vous êtes depuis quelques jours : est-ce que vous n'êtes plus des bons, à présent ? si on vous écoutait, il nous faudrait procéder comme des

juges d'instruction. Je vous préviens que les verdetts sont fatigués de tout ce que le gouvernement laisse dire et faire contre eux.

— Mais encore, reprit imperturbablement le colonel, que dit-on et que fait-on?

L'éloquence de Daussonne était à bout; il lâcha un juron énergiquement accentué, et frappa la table du poing, il sourit d'un air fort dédaigneux pour le colonel, et balança sa tête de droite et de gauche comme pour faire un appel à l'éloquence de ses amis.

— Ce que l'on dit, ce que l'on fait, monsieur? dit le capitaine Savy-Gardeilh, un élégant blondin, fort estimé des grandes dames de la rue des Nobles et de la place Mage. Ah çà! mais il me semble d'abord que dimanche dernier, à la bénédiction des drapeaux remis à la légion du Cantal, on nous a placés à la gauche et à la queue des troupes de la garnison et de la garde nationale. Croyez-vous que ce soit très-flatteur pour vous et pour nous, colonel?

— J'en conviens, monsieur, dit le pauvre colonel qui recevait au visage cet argument *ad hominem*.

— Et puis, avec qui le général s'est-il entretenu, s'il vous plaît, durant toute la cérémonie? continua l'inexorable logicien, sinon avec le marquis de Castellane; et M. de Castellane est le colonel de la garde nationale.

— Ce n'est que trop vrai. Oui! un joli marquis que ce Castellane, qui alla offrir sa voiture, ses chevaux, et une garde d'honneur à Bonaparte quand l'usurpateur passa à Toulouse; et on a fait de cela un colonel! Quelle honte pour Toulouse!

— Très-bien, colonel, vous voilà comme je vous aime, répartit le capitaine Gondrin, continuant la nomenclature qu'abandonnait son blond camarade, essoufflé d'en avoir tant dit. Or, puisque vous voilà en si bon chemin, vous souvenez-vous, je vous prie, des paroles qui furent lancées à haute et intelligible voix, lorsqu'au défilé des troupes, la première compagnie des verdetts arriva en face du général?...

— Si je m'en souviens, mon ami! à telles enseignes que je toisai du haut en bas ce Castellane, que ces paroles rendaient tout fier, et qui croyait déjà tenir mes épaulettes; mais le marquis n'eut garde d'accepter le défi de mes regards.

— Que voulez-vous dire, colonel? à votre défi il répondit par un ou-

trage qui nous atteignit tous. Tant que dura notre défilé, se mettant bec à bec avec Ramel, il tourna vers nous la queue de son cheval.

— Sacrédié, c'est si vrai que, sans le capitaine Commère que voilà, et qui me retint, dit Daussonne, j'allais, pour lui apprendre à ne pas nous brûler la politesse une autre fois, faire de la croupe de sa monture un fourreau pour ma baïonnette. Ah! oui, on lui en donnera à ce gredin de bonapartiste, dans sa garde nationale de malheur, des compagnies comme les nôtres! C'est ça des hommes de choix, des hommes forts et bien pensans! c'est ça des hommes qui vous ont des cinq pieds huit pouces, et non pas ces gardes nationaux tout ratatinés qui, avec leurs bonnets à poil, ne nous arrivent qu'à l'épaule, et se rangent toujours du côté de l'ordre, sans distinguer le roi de l'empereur.

Et il avait raison, Daussonne, au moins pour son compte; encore était-il modeste en ne se donnant que cinq pieds huit pouces; le gaillard avait bien six pieds et demi. Mais il se vantait en se donnant pour robuste; son grand corps fringallait sur deux jambes grêles et deux genoux cagneux. Au demeurant, il se rendait justice en se donnant pour bien pensant à cette époque, il dépassait de beaucoup la permission, qu'à tout homme de parti, d'être quelque peu fanatique.

— Eh bien! ajouta le capitaine Commère à l'interpellation de Daussonne en lui frappant amicalement sur l'épaule, qu'en dites-vous, colonel? ne ferons-nous rien pour empêcher qu'on désorganise un corps où se trouvent par centaines des hommes comme celui-ci? sans combattre, nous laisserons-nous enlever l'honneur de commander à des gens si dévoués au roi? n'aiderons-nous pas ces braves qui ne demandent qu'un signal pour culbuter, dans un coup de main, tous ces traîtres, tous ces hypocrites qui, après avoir eu toutes les bonnes places sous *l'autre*, ne veulent pas nous les céder sous celui-ci?

— Voyons, voyons, messieurs, la colère conseille mal, dit le colonel qui ne se sentait pas le courage de résister long-temps à ces rudes coups de boutoir de l'éloquence de parti. Êtes-vous bien sûrs que l'intention de dissoudre les verdetts soit une intention sérieuse, autre chose qu'une flatterie d'un convive à son amphitryon? un moyen trouvé par le général, peut-être de se moquer du marquis dont il connaît la fatuité, et de lui payer le dîner qu'il allait en recevoir?

— Ah ça! plaisantez-vous, colonel? dit Daussonne, je tiens de ma cou-

sine, vous savez, capitaine Savy - Gardeilh, celle que vous trouvez si jolie, et qui est fort liée avec la cuisinière du marquis ?

Le capitaine interpellé se serait, devant Hélène surtout, fort bien passé de l'apostrophe : — C'est bon, c'est bon, continuez, dit-il.

— Donc, reprit Daussonne, je tiens de ma jolie cousine, qui le tient de la cuisinière à qui le valet de chambre l'a affirmé, qu'il n'avait été question que de cela pendant le dîner. Au dessert même, on a bu à notre dissolution prochaine, que le général Ramel a promise sur son honneur.

— Qu'ils nous cassent, les morceaux en seront bons !

— Du tout, du tout, colonel, je ne donnerais pas deux liards d'un bâton rompu. Les morceaux ne sont bons qu'à être jetés au feu, dit le capitaine Commère.

— Bah ! bah ! fortanterie de buveurs. Les hommes à jeun se mordent souvent la langue pour la punir des sottises qu'elle a débitées à table.

— Oui, et souvent aussi l'on se ressent à jeun du courage qu'on s'est donné en se mettant le feu au ventre. En voici la preuve, messieurs, ajouta le capitaine Commère en jetant sur la table une feuille de papier dont il défit les plis nombreux en les écrasant du plat de sa main. Ceci continua-t-il, est la copie du rapport concerté avant-hier, à la préfecture, entre le marquis de Castellane, le préfet et le général ; il sera probablement signé demain, et envoyé ensuite en triple expédition au roi, au ministre de la guerre et au ministre de l'intérieur. Je vais vous en donner lecture, pour peu que vous teniez à vous entendre traiter, vous, colonel, d'imbécile, qui n'êtes qu'une machine à arrestation et à pillage entre nos mains ; nous tous, messieurs, d'intrigans et d'ambitieux, et vous tous, braves verdets, Daussonne et maître Pierre, de gens prêts à vendre et à pendre père et mère pour un écu.

— Assez, mille dieux ! assez ! cria Daussonne en se levant de toute sa hauteur, je m'en vas trouver ce coquin de Castellane. Je vais lui faire voir que lorsqu'on a dans sa famille un compagnon des folies du marquis de Gayarret le faussaire, on ne doit pas traiter de la sorte le pauvre monde qui ne doit rien à personne..... Il m'en rendra raison, ou, sapristie ! je lui.....

— Tu lui..... tu lui..... rien, dit Commère en l'arrêtant, ou d'un revers de main, tout au plus, tu feras voler à dix pas sa perruque rousse ; car tu n'auras pas le cœur de lui faire autre chose ; or, te figures-tu que sa tête pelée soit belle à voir ? Allons, assieds-toi. Ce n'est pas à lui qu'il

faut s'en prendre : il fait son métier, cet homme ; mais le général ne fait pas le sien, et c'est lui qu'il faut remettre au pas.

— Messieurs, dit le colonel, il faut aller nous plaindre au maréchal Pérignon.

— Pour moi, messieurs, dit le blond Savy-Gardeilh, je ferai remettre à madame la duchesse d'Angoulême, quand elle viendra à Toulouse, une pétition apostillée par toutes les nobles dames de la ville.

— Je vais en écrire au duc d'Angoulême, moi, dit le capitaine Gondrin ; je suis au mieux avec lui ; car, à son dernier passage, il m'a complimenté sur ma musique. S'il ne nous rend pas justice, eh bien ! il n'aura pas de sérénade ; car je n'exécuterai plus mes solos de clarinette.

— Maréchal ! duc ! duchesse ! vous ne savez ce que vous dites, s'écria enfin maître Pierre, qui avait, par des gestes assez significatifs, témoigné le mépris que lui inspirait ce bavardage de gens qui tournaient toujours sur eux-mêmes. Non, et je le maintiens, vous ne savez ce que vous dites.

— Pourquoi ne parles-tu pas, toi ? riposta Daussonne, se rejetant en arrière sur son siège et regardant Pierre d'un air niais.

— Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, et je le répète : le général est un traître. Au lieu de prendre un parti, qu'avez-vous fait ? Le colonel a demandé des preuves : vous lui en avez donné, et assez, Dieu me pardonne ! pour faire mettre des cartouches dans nos fusils et crier : Feu !

Au lieu de cela, vous voulez écrire au maréchal Pérignon, au duc d'Angoulême, à la duchesse d'Angoulême, à qui plus encore ? Voyons ; n'avez-vous pas encore quelque marmite en cour qui vous protège ? Il est beau, votre vieux maréchal ! Est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il s'est laissé prendre au saut du lit et emmener à son château par deux gendarmes, après le 20 mars ? Il est gentil et puissant votre duc d'Angoulême ! il n'a pas osé seulement prendre sur lui, l'autre jour, de faire une réponse à l'Académie des jeux floraux, qui était venue le féliciter et lui offrir le recueil de ses œuvres. *Je le dirai à mon oncle* fut tout ce qu'on en put tirer. Il ira aussi le dire à son oncle quand vous demanderez justice, et du diable si vous l'obtiendrez ; car c'est un roi fort peu royaliste que son oncle. Vous espérez en la duchesse d'Angoulême ?... Oh ! oui, celle-là, à la bonne heure, voilà un homme ! Malheureusement il porte des jupes,

et en France les jupes et les quenouilles ne sont ni des nichées ni des griffes à ordonnances royales.

— Alors que voulez-vous que nous fassions ?

— Attendez, colonel, je vous le dirai quand, par des faits, puisqu'il vous en faut, je vous aurai prouvé que le général est un traître.

#### IX. — L'ACCUSATION.

Après le licenciement de notre armée sur la Loire, l'escadron incomplet d'un régiment de lanciers fut dirigé sur Montauban. Le dépit et la consternation, empreints sur le visage des derniers défenseurs de la France, contrastaient trop visiblement avec la joie furibonde des royalistes du Tarn pour que chez les uns il n'y eût pas un mépris que les autres rendaient en injures et en provocations. Il s'en suivit des querelles qui, partielles d'abord, devinrent bientôt générales. Toute une population n'eut pas honte de se ruer sur quelques soldats affaiblis par la marche et les blessures, et plus démoralisés encore peut-être par l'affreuse conviction qu'ils erraient sans toit hospitalier sur le sol d'une patrie à laquelle ils avaient donné leur sang. Ils furent assaillis, et une charrette chargée de bois à brûler fournit des bûches pour les frapper. On pillait leurs pauvres petits bagages, et ceux qui ne demeurèrent pas étendus meurtris ou raides morts sur la place furent, à travers champs, poursuivis, traqués et chassés. Heureusement la population des campagnes, à cette époque, avait plus que la population des villes le véritable sentiment de l'honneur national.

C'est que déjà 1814 avait renvoyé au labourage beaucoup de vieux soldats qui avaient fait leur part du sillon de gloire que l'empire avait creusé à travers l'Europe. Aussi, en 1815, pour les débris de l'armée, nos paysans furent-ils, en grand nombre, d'anciens compagnons d'armes. Les victimes de la réaction royaliste des rives du Tarn trouvèrent donc des asiles dans l'intérieur des terres. Il s'établit de chaumière à chaumière des relais de bons secours, avec des guides pour la nuit, et pour le jour, des vivres et un gîte. Ce fut ainsi que, dormant le jour, marchant la nuit, quelques lanciers arrivèrent, un à un, à Toulouse, qui, Dieu merci, avait alors des portes sans grilles ni verrous, sans mouchards ni sentinelles.

Le général Ramel était certes fort loin d'avoir jamais passé pour un homme d'un dévouement éprouvé à la cause de Napoléon. Il était rede-

vable au roi Louis XVIII de son grade de maréchal-de-camp. Ce fut là sans doute la récompense de son initiation aux antiques desseins de Moreau et de Pichegru, dont on avait voulu faire les Monk de la monarchie bourbonnienne. Quoique, après l'évasion de l'île d'Elbe, Napoléon l'eût continué dans son grade, le général Ramel se montra fort empressé de rendre au roi Louis XVIII la ville de Toulouse, dont Napoléon lui avait confié le commandement. Il avait donc accepté la restauration, non-seulement comme un fait accompli, mais comme la satisfaction de vieilles sympathies. Cependant le vieux soldat parfois faisait taire en lui l'homme de parti. Il offrit aux lanciers pour asile, jusqu'à des temps meilleurs, sa maison, que la preuve récente de la confiance royale avait jusque-là tenue à l'abri de l'espionnage tracassier des royalistes de la ville. Sans doute, en face de ses compagnons d'armes, il trouva en lui quelques regrets péniblement comprimés, quelques larmes silencieuses pour les infortunes de Napoléon, les désastres de nos armées et l'humiliation de la France, envahie deux fois. Mais le gros du public l'ignorait; il ne savait et ne voyait du général que le visage officiel, dont celui-ci arrangeait l'enthousiasme d'apparat, en revêtant son uniforme et en plaçant la cocarde blanche à son chapeau.

Du jour où les verdets s'aperçurent que le général, non-seulement se passionnait fort peu pour leur royalisme fanatique, mais qu'il avisait aux moyens de le réduire à l'impuissance, ils cherchèrent de leur côté à parer ou à rendre le coup dont ils étaient menacés. De leur existence en corps régulier, qui n'était qu'une question de localité et de fractionnement de parti, ils firent une question de gouvernement et de principe. Avant et depuis Boileau, cela a toujours été, et cela sera toujours ainsi : *Qui n'aime point Cotin n'estime point son roi* : donc, ne point aimer les verdets, c'était n'être point royaliste; et en ce temps-là, ne point être royaliste comme l'étaient les verdets, c'était être jacobin ou bonapartiste — deux catégories qui formèrent la matière à exil, à visites domiciliaires, à incendies et à égorgemens de l'époque. La haine que les verdets portaient d'habitude à ces deux classes d'hommes fut renforcée, en ce qui touchait le général, de toute la haine que leur inspiraient l'intérêt et l'esprit de corps. Le général fut donc l'objet d'une haine bien franche et bien cordiale. Or rien au monde n'est clairvoyant comme la haine; ce qu'elle ne voit point, elle le devine; et ce qu'elle ne devine pas, elle l'invente avec toutes les circonstances qui font que l'invention ressemble à la vérité.

Les verdets se mirent à épier le général, à torturer ses paroles, à com-

menter ses regards et à trouver un sens à ses moindres gestes, à ses plus insignifiantes actions. Malheureusement pour lui, sa noble conduite envers ses compagnons d'armes ouvrit un vaste champ aux commentaires empoisonneurs de l'esprit de parti, qui comprend peu les nobles sentiments en dehors de ses affections. On s'étonna d'abord de voir errer dans la ville quelques nouveaux visages; on se demanda bientôt ce que pouvaient être des hommes fort peu à l'aise dans des habits d'emprunt qui dessinaient mal leur allure ordinaire; on suivit leurs pas, on fit grand bruit d'abord de leurs visites fréquentes, et ensuite de leur séjour dans la maison du général. Alors arrivèrent, avec force amplifications, les récits de la lutte qui avait eu lieu à Montauban entre la population et les lanciers. En passant par les mille voix de la foule, cette lutte devint une bataille rangée; ce n'étaient plus seulement quelques hommes mutilés qui avaient fait usage de leurs armes : c'était tout un escadron; ce ne fut bientôt plus un escadron : ce fut un régiment au grand complet. Ce fut donc ce régiment tout entier qui s'était réfugié à Toulouse et que le général y tenait en réserve, abrité dans sa maison, sous sa main, pour ainsi dire. — Pourquoi cela ? dit alors la foule.

C'est la question que les verdets attendaient. Ils se chargèrent de la réponse. Les armes déposées par les dix ou douze lanciers que le général avait recueillis, et qui avaient été vues on ne sait par qui, devinrent, grâce à eux, un arsenal pour une révolte; les flammes des lances furent des drapeaux tricolores préparés pour un appel aux armes, et les réfugiés... des rebelles qui allaient tenter un coup de main pour le compte des Bonapartistes.

Tels étaient les bruits que les verdets semaient habilement depuis quelques jours dans la population royaliste de Toulouse, qui les avait elle-même grossis, et s'en montrait fort émue. Maître Pierre en fit la base de son accusation contre le général Ramel. Il groupa si merveilleusement les faits même les plus éloignés et les moins connus; il en déduisit avec une logique si inflexible des conséquences si naturelles, si évidentes, que ces hommes, qui, en toute autre occasion, n'auraient pu, comme les augures de Rome, se regarder sans rire, finirent par se prendre au sérieux avec leurs feintes terreurs, et par avoir foi dans des paroles qu'ils savaient bien pourtant n'être que l'exagération des méchants bruits qu'ils avaient eux-mêmes répandus, et dont leur conscience — si en ce qui les touche les partis avaient une conscience — leur pouvait reprocher l'indigne fausseté.

L'accusation une fois lancée, le verdict de ce jury de fanatique espèce ne tarda pas à être rendu. Le général Ramel fut déclaré traître tout d'une voix. Il ne fut plus question que de lui appliquer les peines non écrites du Code, que de toute éternité les partis formulent à leur usage.

Eux aussi ont un large choix et se peuvent élever progressivement d'un minimum qui renferme l'injure, la menace, les flétrissures, le pillage et l'exil, à un maximum dont le dernier mot est la mort.

Eux aussi, quand leur tribunal secret a prononcé, ont à leurs ordres le bourreau qui exécute leur sentence. Des milliers de voix la proclament; des milliers de bras lui font sortir son plein et entier effet; et tout cela pourtant ne forme qu'une seule voix, qu'un seul homme, aveugle, inintelligent, sans industrie, sans ame, sans convictions, passant avec le même enthousiasme de l'échafaud d'un roi aux gémonies d'un tribun; de la croix d'un Dieu aux auto-da-fés d'un sectaire, et ce formidable exécuteur des hautes œuvres que les factions traînent à leur suite, qui n'est ni chrétien, ni juif, ni catholique, ni protestant, ni de la foi de Mahomet, ni de celle des Indous; pas plus Anglais que Russe, pas plus Français qu'Espagnol, pas plus républicain que monarchiste, sans nationalité et sans croyances, toujours le même, en tout temps, en tous lieux, sous tous les climats, au nord comme au midi, à l'orient comme au couchant, à l'enfance des sociétés comme à l'apogée de leur civilisation et à la décadence de leur décrépitude... ce bourreau tuant aujourd'hui pour le compte de celui qu'il tuera demain, tuant pour tuer, tuant toujours, sans pitié, sans remords, se nomme **POPULACE**.

Or les verdetts avaient, en plus d'une occasion grave, essayé leur influence sur la populace toulousaine et appris tout ce qu'ils en pouvaient attendre. Aussi, en vue de l'avenir et à tout événement, ne manquaient-ils pas chaque soir de la réunir et de la lancer par petites bandes dans des excès qui ne passaient ni les injures, ni le bris des vitres, ou tout au plus la flagellation. Ces messieurs appelaient cela la tenir en haleine, lui faire la main, et peloter en attendant partie.

Il ne s'agissait donc plus que de savoir jusqu'où devait aller la besogne de l'exécuteur.

Les timides, ceux qu'on nomme les modérés dans les partis, gens sans énergie pour le bien comme pour le mal, furent consultés et parlèrent les premiers. C'est la tactique que, dans les factions qui délibèrent, suivent toujours les plus audacieux, les meneurs! Ils ne laissent point ainsi der-

rière eux tout le bagage (des circonlocutions, des doutes et des ménagemens qui se ferait lourd à leur bras, ou se jetterait à travers leur marche pour les faire trébucher; ils le combattent et le forcent à se replier à mesure qu'il se redresse, et quand il n'élève plus la tête ni la voix, quand il se tient coi, comme Sosie qui a soufflé sa lanterne, alors les forts et les habiles courent en liberté à travers champs, serrent leur dialectique, chauffent l'enthousiasme, et entraînent vers leur but, dans le soleil tournant de leurs paroles et de leurs dilemmes, les bonnes gens qui n'ont plus dans l'esprit une pensée, ou sur les lèvres une parole dont les calculs arrangés de l'indignation et du dédain n'aient fait justice.

— Si on lui faisait donner un *charivari* à grand orchestre avec batteries de cuisine, et accompagnement de chansons pour la circonstance, dit le colonel.

— En vérité, reprit maître Pierre! vous ne le traiterez donc pas autrement que le vieillard qui épouse en secondes noces une jeune fille, ou la vieille femme qui fait d'un jeune garçon son troisième mari? Il vous rira au nez. D'ailleurs, le prenez-vous pour un essaim d'abeilles que vous pensiez le faire fuir au bruit des chaudrons. Allez, messieurs, le général vaut bien les frais d'une autre sérénade.

— Nous y voici, dit le capitaine Commère, nous mettrons tous les petits polissons de la ville à ses trousses.

— C'est aux vôtres qu'il faudrait les mettre, reprit encore l'inflexible Pierre. Oui, pardieu, aux vôtres, messieurs, qui faites à Ramel l'honneur de le prendre pour fou. C'est bon cela pour ce pauvre M. Caseaux qui dans son habit de camelot noir, ou de soie vert-pomme sur lesquels se retrouse sa petite queue poudrée, s'en va dans les promenades publiques débitant des aphorismes et des vers de Virgile ou d'Horace aux enfans et aux jeunes hommes qui le suivent et qui se disent ses disciples, croyant le railler, tandis que lui se fait fête de ce titre. C'est bon encore pour cet imbécile de Montgascon, [qui se croit ambassadeur du grand Turc et distribue des flots de rubans aux enfans qui le suivent et qu'il appelle des courtisans à sa suite. Mais le général, messieurs, n'est pas un fou; c'est un méchant et un traître; traitez-le donc comme tel.

— Allons, je me dévoue, dit le grand Daussonne, je demanderai seulement si M. de Savy Gardeilh père fera aussi la sourde oreille.

— Je réponds de lui, dit le capitaine fils de ce commissaire central de police.

— En ce cas, répliqua Daussonne, je mènerai au général Ramel, sur la place des Carmes, les rudes symphonistes qui dans la rue du Cheval Blanc ont forcé M. de Malaret à déguerpir de la ville, déguisé en femme.

— La belle avance ! riposta maître Pierre, quand vous aurez fait la besogne et obtenu le résultat de chats qui miaulent sur les toits. D'ailleurs, messieurs, vous vous répétez ; il faut faire mieux ou ne pas s'en mêler. Au demeurant, M. de Malaret était un bon homme, fort inoffensif et qui s'est toujours bien trouvé de plier sous tous les orages, quitte à se relever après. Mais le général, c'est autre chose ! Je doute d'abord que les cotillons de femme, qu'a pris pour fuir l'ancien maire de Toulouse, s'arrangent sur l'épée que porte le général ; et, en supposant que cela soit pour une nuit, croyez que, les portes de la ville passées, il jettera son accoutrement aux orties, et que pour nous le brosser sur le dos il reviendra le lendemain à la tête de quelque bon régiment de cavalerie : celui qui est à Narbonne, par exemple.

— Ah, dame ! cela se pourrait bien, c'est une mauvaise chance. Il faut y parer, dit le colonel.

— Le moyen est simple : que le général ne sorte pas de Toulouse.

— Qu'en ferons-nous donc ?

— Comment ! vous ne comprenez pas ? Faut-il appeler brutalement les choses par leur nom ? Quelqu'un vous gêne, vous voulez vous en débarasser, et cependant vous ne vous souciez pas qu'il prenne la fuite... Je n'y vois qu'un moyen.

— Quel est-il ? dirent-ils tous ensemble.

— Je vous préviens, messieurs, qu'il a l'avantage de réunir à lui seul les trois moyens proposés. D'abord il y aura tous les instrumens de cuivre recommandés par l'humeur charivarisante de notre cher colonel.

— Bravo ! dit celui-ci en riant benoîtement.

— Après cette ouverture à grand orchestre, nous prierons le capitaine Commère d'aller avec les petits polissons de la ville attendre le général à la porte de la maison de la fille Diozi où il dînera ce soir ; il faut au général une escorte qui le mette tellement hors de lui que, lorsqu'il arrivera du côté où Daussonne sera posté avec ses symphonistes de la rue du Cheval-Blanc, le pauvre homme fasse quelque bonne équipée qui nous force pour notre honneur ou notre santé à arrêter le jeu de ses bras ou de sa langue.

— Diable ! diable ! disait le colonel, en passant [ses doigts derrière

l'oreille. Il ne voyait pas trop où on le menait, l'imbécile. mais il sentait qu'on le menait plus loin que son courage ne pouvait aller.

— Dans ce que dit maître Pierre, reprit le capitaine Savy-Gardeilh faisant le bel esprit, je vois une façon de drame; le charivari pour ouverture; les polissons et le capitaine Commère pour le premier acte; pour le second Daussonne et les symphonistes de M. de Malaret, dont certes plus que personne j'honore le savoir-faire. Mais où est le troisième acte? Je vois bien la péripétie, mais où est le dénouement? Je vois bien les moyens, je ne vois pas un résultat. Après les polissons et les symphonistes, y a-t-il d'autres personnages pour le dénouement, ou bien ceux qui ont commencé l'action seront-ils chargés de la mener à fin?

— Non, messieurs, dit Pierre, j'ai à moi ma réserve, celle qui aurait donné dans la rue du Cheval-Blanc, si M. de Malaret avait voulu tenir bon au lieu d'escalader, pour fuir, les murs de son jardin; ou si, pour parler plus franchement, nous n'avions pas eu affaire à des gens qui se croient débarrassés d'un ennemi quand ils lui ont fait quitter la place. Pour moi, messieurs, j'estime qu'on n'est jamais plus maître du champ de bataille que lorsque l'ennemi y est étendu tout de son long.

— Tu aurais plutôt fait cent fois de nous dire tout bonnement : il faut tuer le général, ajouta Daussonne.

— Eh bien! c'est toi qui t'es chargé de dire le mot dont j'ai donné la paraphrase.

— Mais... mais... pas possible, balbutia plus bêtement encore le pauvre colonel.

— Eh! laissez donc, messieurs, dit avec un ton marqué de raillerie le blondin Savy-Gardailh Maître Pierre, pour parler de la sorte, s'imaginer que la haute tour carrée qui flanque les remparts de la ville du côté de la porte Arnaud-Bernad a perdu son très-respectable et très-antique locataire (1).

— Pardieu, capitaine, et quand cela serait? Vous vous êtes bien imaginé, vous, en ruant Daussonne contre la porte de M. de Malaret, qu'il n'y avait plus, contre les émeutes et le tapage nocturne, de juges au Grand-Sénéchal; je peux bien m'être mis en tête, moi, pour tuer le général, que puisqu'il n'y avait pas de juges, il n'y aurait pas de bourreau; trouvez-vous que ce soit logique, monsieur le capitaine? Or, votre père, qui a fait l'aveugle et le sourd pour n'avoir pas à vous accuser devant les uns,

(1) C'est le logement de l'exécuteur des hautes-œuvres. On l'appelle *la tour du bourreau*.

pourra bien, ce me semble, me rendre le même service pour ne point me livrer à l'autre; qu'en dites-vous, hein?

— Sans doute, mon ami, sans doute, et nous aviserons à ce qu'il en soit ainsi, reprit le capitaine un peu démonté par cet argument à brûle-pourpoint. Mais avant d'en venir à cette violence contre un général nommé par le roi, ces messieurs auraient peut-être besoin d'être un peu plus convaincus de l'impossibilité où nous sommes d'obtenir justice ou vengeance par des moyens moins extrêmes... A moins, maître Pierre, que vous ne soyez poussé par quelques motifs de haine personnelle... Mais entre vous... et le général... je ne vois pas...

— Ah! capitaine, trêve de ces petits grands airs avec moi, reprit maître Pierre en bondissant sur sa chaise, et tout grand debout il frappa du poing sur la table, à la briser. Vous ne voyez pas, vous ne voyez pas, vous!... Et qu'avez-vous besoin de voir, sil vous plaît? Lorsque vous m'avez dit, vous, colonel: — Maître Pierre, il faut que Boyer-Fonfrère soit chassé de la ville par la populace, et au nom du roi! vous ai-je demandé, moi, si vous ne vous vengiez pas un peu de ce que, dans ces pamphlets, dont, à la suite de sa banqueroute, il a inondé Toulouse, Boyer-Fonfrère prouvait trop clairement, qu'attelés à la même entreprise, vos deux fortunes avaient joué à la bascule; que vous, qui n'aviez pas le sou, étiez devenu riche, et que lui, qui était riche, était descendu au-dessous de zéro?

Et vous, capitaine Commère, quand vous avez fait traquer par ma compagnie l'avocat Romiguière, vous ai-je demandé si ce n'était point parce que, durant les Cent-jours, tandis qu'il était commissaire-général de police il avait voulu réveiller avec plus ample instruction certaine affaire assez vilaine, dont, quand il était avocat, il avait été chargé contre vous?

Et vous, monsieur Savy-Gardeilh, pour chasser de Toulouse M. de Malaret, au moment même où il venait d'être nommé par le roi président du collège électoral, vous ai-je demandé si vous ne vous vengiez pas du refus que l'ancien maire de Toulouse vous a fait de la main et de la fortune de sa fille; ou si vous ne le punissiez pas de ce qu'il avait emporté cette présidence que vous aviez assez fatuement rêvée pour votre père, le commissaire de police?

Et toi, Daussonne, quand, sous prétexte de rechercher le brave capitaine Arthaud, tu as fait tout briser dans le magasin de son père, t'ai-je demandé si tu ne lui gardais pas rancune de ce qu'il t'avait, par huissier,

fait demander le prix des six couverts d'argent qu'il t'avait vendus, et que tu avais oublié de payer après la mort de ta sœur et l'ordination de ton frère l'abbé?

Et je n'en finirais pas, messieurs, si je passais en revue tous les véritables motifs qui, pour fouiller la ville de fond en comble, se sont cachés derrière votre zèle pour le service du roi. Je les connaissais tous. Eh bien! pourtant, à pas un d'entre vous je n'ai fait d'observations. Vous me disiez : Il faut aller là, maître Pierre! j'y allais. Il faut faire cela, et c'était fait. Que m'importaient à moi vos raisons? Vous me demandiez un service, je vous le rendais. Je ne vous en ai jamais demandé, moi! non, je ne vous ai jamais *recommandé* ni celui-ci, ni celui-là, j'ai toujours frappé pour votre compte... Et aujourd'hui que je vous prie de me donner un petit coup de main, il vous vient des scrupules!... A charge de revanche, messieurs, car je pense bien que vous avez encore besoin de maître Pierre. Oui, oui, mes bons messieurs, le zèle de la maison de Bourbon vous dévore, et jusqu'à ce qu'il soit éteint, vous avez bien des rancunes à satisfaire, bien des humiliations à venger, bien des maisons riches à dévaliser, en commençant par la cave, et à flageller ou à couvrir de boue beaucoup de braves gens qui vous font rougir. Eh bien! messieurs, je vous souhaite de pouvoir alors vous passer de moi, comme je saurai me passer de vous aujourd'hui.

Cette menace était loin de faire les affaires de la bande royaliste, qui ne se sentait pas de taille à exécuter sans maître Pierre les belles tyrannies dont elle avait si bonne envie.

— Voyons, voyons, dit le colonel, tout peut s'arranger. Diable d'homme va! on ne peut pas raisonner avec lui le moins du monde.

— Mon Dieu! reprit le capitaine Commère, on ne demande pas mieux que de vous être agréable, maître Pierre. Ce qu'on vous disait était par manière d'acquiescement, pour savoir à quoi s'en tenir; une de ces petites justifications qui rassurent les consciences.

— Et puisque vous avez des motifs particuliers, maître Pierre, ajoutait Saint-Gardaill, nous sommes gens à les servir, sans même nous inquiéter de ce qu'ils peuvent être.

— Si, si, messieurs, il faut s'en inquiéter, moi, du moins, sinon vous; sinon pour vous, au moins pour moi; pour la justification de la conscience, comme vous dites, quand on en a une. Tout aussi bien devez-vous savoir et qui je suis, et ce qui m'a fait ce que je suis.

## X. — RÉVÉLATIONS.

Messieurs, continua maître Pierre, je n'ai pas toujours tordu la paille ou tourné le hêtre et l'acajou. En récompense des services rendus par mon père, une noble et ancienne famille du Quercy m'accueillit pauvre et orphelin. Retirés dans leur château de Castelnaud, à quelques lieues de Cahors, les frères de Belloc, deux braves gardes-du-corps du roi Louis XVI, avaient porté sur moi leurs affections, que je partageais avec la fille de la marquise de S... leur sœur, égarée à Saint-Domingue. L'éducation de leur nièce et la mienne faisaient toute leur sollicitude comme nos jeux faisaient tous leurs délassemens; et peut-être sur cette amitié d'enfant avaient-ils fondé d'autres projets. Un jour, fortune, château, livres et maîtres, joies et bienfaiteurs, tout disparut. J'avais quinze ans.

C'était en 1794; le 15 août, jour de la fête de la Vierge, comme aujourd'hui; comme aujourd'hui, la terre brûlait sous un ciel de feu. — Jours de crimes ou de gloire pour les hommes, car les têtes mordues par un soleil des tropiques s'exaltent et s'échauffent aux énergiques et farouches passions qui fermentent au désert.

La commune de Castelnaud fut envahie par un bataillon de gardes nationales venu de Cahors pour installer au presbytère un curé constitutionnel. Une vive opposition se manifesta parmi les habitans de cette petite commune. Une lutte s'engagea, et le château des messieurs de Belloc, connus par leurs opinions royalistes, fut toute la journée l'un de ces mille champs de bataille où, sur tous les points de la France, se ruaient à toute heure, pour un combat à mort, les deux principes qui depuis les guerres de la Jacquerie s'étaient toujours tenus armés : l'aristocratie, d'un côté; la démocratie de l'autre.

Je combattis à côté de mes bienfaiteurs; mais le courage ne pouvait rien contre le nombre. Les deux frères furent outrageusement frappés, lâchement égorgés, le plus jeune surtout, au moment où, après avoir parlementé, il venait d'ouvrir les portes de sa chambre, où, en se battant toujours, il s'était réfugié. Il fut atteint au côté gauche d'un coup de feu que le capitaine du bataillon, un jeune homme, lui tira à bout portant! J'allais me jeter sur l'assassin quand l'irruption du bataillon entier me sépara de ce misérable. Bientôt, dans l'intérieur des appartemens, des cris de femme se firent en-

tendre. Je compris alors qu'avant de venger les morts, j'avais à sauver la vie à ce qui restait de la famille de mes bienfaiteurs... Hélas! n'échappant aux rires insolens et aux propos grossiers des uns que pour tomber dans les bras libertins ou sous les lèvres vineuses des autres, la dernière héritière des Belloc, échevelée, en désordre, les yeux baignés de pleurs, mourante de honte et de lassitude, était poursuivie de chambre en chambre, d'étage en étage. Je m'armai d'une hache, et je lui fis un rempart de mon corps. On m'aurait tué, si, s'élançant sur l'entablement d'une fenêtre, la jeune fille n'eût menacé de se précipiter sur les baïonnettes dans la cour, au premier mouvement qui serait fait pour s'emparer d'elle.

Le commandant du bataillon arriva; sa vue ranima ma rage, et je m'élançai vers lui la hache haute; un coup de baïonnette dans les reins m'arrêta, et me fit tomber en arrière. — Qu'on ne lui fasse point de mal, dit le commandant, c'est un fou! Liez-lui les pieds et les mains, nous irons l'attacher à un arbre du parc. Il a une fièvre chaude, dit-il en ricanant, la rosée de la nuit lui fera du bien. Allons, que tout le monde sorte. Et vous, mademoiselle, dit-il à la jeune fille qui, en me voyant frappé à mort, avait oublié ses dangers pour courir à moi, ne nous faites plus de ces sortes de frayeurs, que diable! et il accompagna cela de regards, de serremens de mains et de propos tels qu'un misérable comme lui, couvert de sang, un peu pris de vin, en pouvait adresser à une pauvre fille, qui avait épuisé en mille luttes sa dernière énergie, qui ne voyait plus, n'entendait plus, et, qui se sachant presque nue sous tant de regards, en était à espérer que Dieu lui enlèverait le sentiment et la vie avant que son corps ne fût livré à la souillure.

Pour moi, je fus traité comme le commandant l'avait ordonné. On me lia les pieds et les mains. Je fus attaché à un arbre au moyen d'un câble qui me serrait la ceinture; et comme, par suite de l'affaiblissement que me faisait éprouver la perte du sang qui coulait de ma blessure, la partie supérieure de mon corps retombait toujours en avant, on trouva plaisant de me passer au cou une corde, qui, en me fixant à l'arbre, me forçait à me tenir droit...

Ainsi je passai la nuit. J'entendais les chants de victoire, les clameurs farouches de l'orgie à laquelle se livrèrent les gardes nationales de Cahors. Puis, quand le marteau eut démoli tout ce qu'il pouvait démolir, quand les pillards eurent ravagé et pris tout ce qui se pouvait déplacer et empor-

ter, quand les serruriers, les menuisiers, les plombiers, les merciers du pays eurent enlevé le fer des grilles et des portes, les plombs des conduits et des terrasses, les beaux meubles, les riches tentures, tout le linge qu'ils trouvèrent à leur convenance, une ronde infernale commença. Les étoiles qui scintillaient au ciel disparurent dans des nuages de fumée, et le vent m'apporta au visage la chaleur et les étincelles du feu qui consumait le château.

Le jour parut; les voix rauques ne hurlaient plus leurs chants de victoire; l'orgie trebuchante s'éloigna au son du tambour, et les dernières lueurs de l'incendie luttèrent et pâlirent devant les premiers rayons du soleil. Mais je n'avais déjà plus le sentiment de l'existence : le bruit, la lumière et les ombres n'arrivaient que confusément à moi; car ma tête s'était inclinée, et, entraînée par son poids, avait fortement comprimé mon cou contre la corde qui le serrait; alors le froid du matin, qui avait raidi mes membres et engourdi mon sang, m'amena cette torpeur que suit le sommeil funeste qui, en peu d'heures, s'il se prolonge, devient la mort.

Mais Dieu me prit en pitié. Le sang, qui déjà se retirait vers le cœur devant le froid qui venait des extrémités, refoula le froid, à son tour, sous la chaleur qui parcourait mes chairs. Il me semblait qu'à mes côtés une voix amie prononçait mon nom et que des larmes tombaient tièdes sur mes joues. L'air arrivait plus vif à mes poumons, et celui qui les avait long-temps comprimés se put exhaler en liberté. Je sentis le besoin d'agir et je pus étendre mes bras, où je ne ressentais plus que la douleur sourde qu'a provoquée une longue gêne; ma tête ne battait plus sur mes épaules, comme celle d'un pavot qui tient encore à sa tige brisée. Je vivais, et pourtant j'hésitais à ouvrir les yeux, tant je craignais que le bonheur de me sentir vivre, si doux, si intime, ne vînt se briser à ce dernier essai des facultés de l'existence. Que vous dirai-je enfin?... Auprès de moi était la nièce de MM. de Belloc. C'est elle qui avait coupé les cordes de mon supplice; c'est elle qui m'avait traîné au soleil, en plein soleil du mois d'août, dans les champs, et la vie m'était revenue sous les âpres ardeurs de ses rayons; c'est sa voix que j'avais entendue; c'est son souffle que j'avais senti à mon front; c'est sur ses genoux que ma tête était posée; et quand j'ouvris enfin les yeux, ce fut sur les siens que mes regards se reposèrent... Mais, ô mon Dieu! à la voir ce qu'elle était, je vous aurais blasphémé de m'avoir rappelé à la vie, si l'idée ne m'était venue que vous m'aviez réservé pour être l'instrument aveugle de votre vengeance. Et je

le serai , messieurs ; car Dieu n'a pu vouloir qu'une innocente et jeune fille de seize ans ait été , toute une nuit , jetée , sans vengeance , ici-bas , aux passions brutales d'une tourbe d'égorgeurs et de pillards , et livrée aux caresses d'un chef qui l'a violée sur des décombres , à la lueur de l'incendie. Dieu n'a pu vouloir que depuis , et toujours sans vengeance , elle ait traîné jusqu'ici , dans la misère et l'humiliation , une vie déshonorée , avec un enfant sur les bras ou à son chevet , pour lui rappeler et à toute heure son martyre et sa honte... Non , messieurs , Dieu ne l'a pu vouloir ; car Dieu est juste : aussi Dieu ne le veut point ! Aussi , après trente ans , l'heure de sa justice a sonné , et il m'a choisi pour l'exécuteur de ses œuvres , moi qui depuis cette nuit maudite ai fait serment de ne pas abandonner la nièce de mes bienfaiteurs , de la protéger , de lui donner du pain et de la venger. Dieu n'a plus à me demander compte que de la dernière partie de mon serment ; car , pour l'héritière des Belloc , j'ai mendié , j'ai subi toutes les peines d'une vie pauvre et délaissée ; pour elle je travaille encore , et tous vous pouvez dire si tout ce qu'un ouvrier laborieux peut donner d'aisance et de bonheur dans sa boutique a jamais manqué à Marguerite et à sa fille.

— Marguerite ! crièrent-ils tous à la fois.

— Oui , messieurs , Marguerite est la nièce des frères Belloc , et Marie , sa fille , est l'enfant engendré dans cette nuit d'orgie , de pillage et de meurtre ; de même que voici , dit maître Pierre en ouvrant le coffre placé devant lui et en jetant avec violence sur la table les effets qu'il contenait , de même que voici les cordes qui ont garrotté mes mains et serré mon cou , comme aussi voilà les vêtemens déchirés que portait la victime de tant d'ignobles débauches. A présent , vous savez qui je suis , et d'où me vient le surnom de *Pingeat* accolé à mon nom.

Tous ces hommes , l'œil en feu , les poings fermés , bondirent à la fois sur leurs sièges comme si une même commotion électrique les eût soulevés.

— Et à présent , continua maître Pierre , croyez-vous , messieurs , que tout cela vaille bien la mort d'un homme ?

— Oui , la mort ! crièrent-ils tout d'une voix.

— Son nom et sa demeure , dit Daussonne , et je veux que mon sabre lui fouille les entrailles et les mette au soleil.

— Je l'ai long-temps cherché , reprit maître Pierre d'une voix qui était devenue triste et grave. Après être bien des années resté caché dans les ruines du château des Castelnau , où la charité nous nourrissait ; quand

je pus, sans compromettre, par ma mort, l'avenir de Marguerite et de sa fille, me montrer déguisé dans la ville de Cahors, j'appris que la plupart des gardes nationaux qui avaient incendié le domaine des Belloc étaient partis dans un bataillon de volontaires à la nouvelle des dangers dont la coalition mal formée de l'Europe menaçait la France. Quand je voulus savoir au moins le nom du chef qui avait eu ce jour-là le commandement des gardes nationales, il y eut incertitude et variations ; trois ou quatre noms furent prononcés, et toute identité me parut douteuse.

— Ah, diable ! dit le commandant en renouvelant le geste favori de sa stupidité. Mais alors, je ne vois pas ce que tout cela peut avoir de commun avec le général Ramel.

— Le voici. De tous ces hommes qui ont pris part au sac et à l'incendie du château des Belloc, il n'en est qu'un dont le visage soit resté dans ma mémoire, car celui-là, tant qu'il exécutait son œuvre de bourreau, je l'ai vu face à face ; j'ai senti son souffle sur mon front qui brûlait, ses mains sur mes mains et ses genoux sur ma poitrine ; j'ai entendu sa voix quand il m'accablait d'outrages et de railleries. C'est lui qui a garrotté mes mains et attaché à mon cou la corde qui me clouait à l'arbre. Eh bien ! celui-là, après trente ans, existe encore.

— Et qui l'a vu ? dirent-ils tous.

— Moi.

— Tu l'as bien reconnu ?

— Oh ! oui, bien reconnu.

— Où ?

— A Toulouse.

— Quand ?

— Aujourd'hui même.

— Quel est-il ?

— Un officier de lanciers. Il demeure chez le général.

— Et d'un ! dit Daussonne. Et l'autre ?

— Avec celui-ci, je saurai si je ne me suis pas trompé, reprit maître Pierre ; car Dieu, je crois, m'a fait la grâce de prolonger aussi la vie de l'autre jusqu'à ce jour.

— A la bonne heure, dit Daussonne, d'une pierre deux coups !

— Attendez, attendez, dit le colonel ; il faut savoir si les soupçons sont fondés.

— C'est mon affaire, messieurs. Voici toujours sur quoi ils reposent.

M. de Belloc, celui qui fut si lâchement assassiné à mes côtés, portait au doigt un fort beau diamant d'un très-grand prix, et monté à l'antique. Durant l'orgie des vainqueurs de Castelnaud, un garde national le fit voir à ses camarades en disant que pour s'en emparer il avait été obligé de couper d'un coup de sabre le doigt de M. de Belloc. Le commandant du bataillon, jouant la colère, l'arracha des mains de son camarade, et, devant la bande joyeuse, le passa au doigt de Marguerite, comme si c'eût été son présent de noces; et Dieu seul sait quelles humiliantes plaisanteries accueillirent cette boutade galante et sentimentale du libertin possesseur de Marguerite.

Mais après le départ du bataillon, quand, délaissée, mourante et flétrie, Marguerite revint à la vie et au sentiment de sa déplorable destinée, elle ne retrouva plus le diamant à sa main. Eh bien! après trente ans, Dieu m'a fait retrouver cette bague comme il m'a fait retrouver mon bourreau.

— Aux mains de qui? dit le commandant.

— De Ramel, répondit Pierre.

— C'est dit; mort à Ramel! cria Daussonne.

— Oui, mort à Ramel, répliqua maître Pierre, si Ramel a été le chef du bataillon qui a brûlé Castelnaud; car il ne peut donner ni un époux à Marguerite, ni un père à Marie.

— Pierre, dit le colonel, vous avez pour ce soir le commandement de nos compagnies : voici des ordres en blanc. Capitaine Angladet, vous prendrez sur les fonds que je vous ai remis ce qui sera nécessaire pour d'amples libations à l'auberge de Gaubert.

— Les cœurs les plus timides sont après boire des cœurs de lion, dit le capitaine Commère.

— Et les bras sont de fer, et le corps d'un ennemi sert d'enclume, ajouta Daussonne.

Tout fut dit, et le conseil se sépara après quelques menues dispositions pour mettre à fin la besogne qui devait se faire dans la soirée.

— Hélène, dit maître Pierre, resté seul avec cette jeune femme, je vous ai livré mon secret; mais, dans les terreurs qui vous ont assaillie durant mon récit, j'ai surpris le vôtre. Avant même tout ceci vous aviez, je l'ai bien vu, connaissance de ce qui s'est fait à Castelnaud. Vous ignoriez quelle était la victime, mais vous saviez quel était le bourreau, ou du moins le complice du bourreau. Je vous défends de sortir de votre chambre, vous

vous perdriez sans le sauver ; car sa vie ou sa mort ne dépendent plus de lui. Il ne peut changer le passé , et par ce qu'a été pour lui la nuit du 15 août 1791 , nous verrons ce que sera la soirée du 15 août 1815. Dieu fera justice, je ne suis plus que l'exécuteur aveugle des desseins de la Providence.

Après ces menaces pour adieu , Pierre sortit. Hélène n'eut la force ni de le supplier, ni de le maudire ; il lui semblait qu'après trente années tous ces hommes arrivaient au but marqué par le doigt de Dieu !

#### XI. — LA FARANDOLE.

La nuit était venue, belle et étoilée.

Une bande de vingt-cinq à trente verdets déboucha tout à coup de la porte Arnaud-Bernad. Ils sortaient de la taverne de Gaubert, où depuis quatre heures, suivant les instructions de maître Pierre, le capitaine Angladet chauffait, à table, l'enthousiasme de ces septembriseurs à cocarde blanche. La voix rauque, et chancelant sur leurs jambes, ils brandissaient des sabres et des bâtons et hurlaient les chansons royalistes du temps, que terminait toujours une menace de mort. Cette bande s'était grossie en chemin de tous ces enfans qui, la tête et les pieds nus, — de toutes ces femmes qui, les cheveux en désordre, les vêtemens délabrés et le visage enluminé, précèdent et flanquent, dans les grandes villes, la marche des tambours et de la musique des régimens ou des troupes équestres, celle des condamnés à mort, et les promenades des saltimbanques en paillettes et des chiens habillés ; — population de lazzaroni, hâve et paresseuse, qui, à la moindre rumeur, s'élançe de tous les carrefours, se montre à tous les coins de rue, et se groupe avec une si effroyable promptitude dans les lieux mêmes où on la doit attendre le moins, qu'elle semble, comme une fourmière sortir de dessous les pavés.

Lorsque cette foule turbulente et avinée fut arrivée sur la place Royale, elle forma une chaîne pour pour danser la farandole, danse tumultueuse et rapide, dont la ronde du sabbat, avec ces enlacements frénétiques, ses poses effrontées et son tournoiement convulsif et rapide, peut à peine donner l'idée.

La farandole, telle que celui qui écrit ces lignes l'a vue, aux mauvais jours de la réaction de 1815, la farandole était la mise en branle de toutes

les passions mauvaises et ridicules. Il y avait des ambitieux qui, en précipitant le mouvement de la mesure et en élevant au diapason le plus haut la voix qui l'accompagnait, étaient sûrs de l'emporter, pour un emploi, sur le fonctionnaire en exercice, dont les jambes étaient plus lourdes, dont la voix était plus grêle. Il y avait des coquins de neveux qui se vengeaient, comme Henri IV se vengeait de Mayenne, du gros et gras parent qui faisait attendre long-temps sa succession. Il y avait des haines qui, pour se satisfaire, au moment où la danse était emportée dans son plus rapide mouvement, lâchaient tout à coup la main qui, ainsi qu'un anneau à une chaîne, liait à la ronde un ennemi; et celui-ci alors lancé comme une roue détachée d'un char au galop, s'allait heurter violemment contre les maisons et le pavé, d'où on le relevait sanglant et foulé aux pieds, quand l'inexorable ronde était passée. Et le libertinage, donc! et le vol! comme, ensemble ou séparément, ils se jouaient des poches et des goussets, des riches étoffes, des bijoux et des dentelles!! Et cependant la ville entière se ruait dans l'ignoble farandole, ceux-ci par enthousiasme, ceux-là par calcul, les autres par peur!

Les enfans d'une même rue la commençaient en dansant autour d'un feu de joie. D'autres feux s'allumaient dans des quartiers prochains, et la ronde, agrandie, roulait vers la place voisine, autour de nouveaux feux. Comme un torrent qui entraîne dans son lit tout ce qui se trouve sur ses rives, elle attirait à elle tout ce qu'elle rencontrait sur son passage. Bientôt l'enthousiasme gagnait de proche en proche, montait d'étage en étage, et, entraîné par une puissance fascinatrice et irrésistible, descendait dans la rue, pour se jeter dans le tournoiement rapide de cette chaîne, dont on voyait incessamment se multiplier les anneaux. On eût dit cette danse fantastique du moyen âge, emblème du grand niveau passé sur toute la société, et où la mort, menant le branle, entraînait dans le même quadrille le pape et l'humble moine, le simple soldat et l'empereur, la princesse et la chambrière. La farandole roulait pêle et mêle les habitans de quartiers divers; l'artisan d'Arnaud-Bernad donnait la main à la grande dame de la rue des Nobles; le batelier du port Garau pressait de ses bras vigoureux la fine taille de la sémillante modiste du quartier Saint-Rome ou de la rue Croix-Baragnon; les fils de bonne maison de la rue Tolozane et de la place Mage coquetaient auprès des filles des gros marchands de la Pierre. Pas de style, pas de pinceau d'artiste qui puissent peindre la farandole, lorsque, ainsi lancée et agrandie, elle se roule comme une ceinture

qui tourne , tourne toujours aux flancs de la ville tout illuminée , dont les maisons seules sont muettes et désertes.

Je ne sais , en vérité , quelles images assez animées , quelles teintes assez chaudes , pourraient surtout donner une idée de celle qui , dans la nuit du 15 août , partie de la place Royale , aux hurlemens des verdetts , arrivés ivres d'Arnaud-Bernad , s'en vint , toujours hurlant , toujours gonflée dans sa course , en suivant les rues Saint-Rome , des Changes et des Filatiers , dérouler ses interminables replis sur la place des Carmes. Là , après s'être tordue sur elle-même , devant la maison du général Ramel , elle se lança dans la rue Pharaon , la place des Salins , la grande rue des Nobles ; se tordant de nouveau sur la place de la Cathédrale , et , courant dans les rues Boulbonne et de la Pomme , elle revint sur la place Royale , où ceux qui menaient ce galop satanique vinrent donner la main à ceux qui en formaient les derniers chaînons. C'était l'image du serpent qui mord sa queue. La ville , étouffée dans les étreintes de cette effroyable ceinture , était ébranlée dans ses fondemens par les bonds précipités de la ronde immense qui roulait en grondant comme un tonnerre sur le pavé qui brûle.

La voilà , l'immense farandole ! la voilà arrivée à toute l'exaltation de l'ivresse et de la folie ; elle chante , elle hurle , elle jure , elle rit , elle est furieuse , elle est débauchée , insolente et provocatrice ; elle se précipite , elle tombe , elle se tord , couverte d'écume et de poussière , haletante , débraillée , les vêtemens déchirés , les bas sur les talons , les pieds meurtris , les seins nus et les cheveux au vent. Allons , allons , c'est l'heure ! la farandole a épuisé , en aveugle , les plus convulsives joies de l'orgie épileptique ; une seule , la dernière , lui reste , qu'elle n'a point goûtée , celle qui par les exhalaisons de chaudes vapeurs peut seule raviver l'horrible sabbat. C'est l'heure , c'est l'heure : donnez du sang à la farandole.

Maître Pierre le savait bien.

Lorsque la ronde infernale tourna sur la place des Carmes , Pierre poussa un cri , auquel d'autres cris répondirent bientôt de la chaîne qui se résoudait à l'instant ; à mesure qu'elle passait devant le tourneur de chaises , qui dominait la foule de toute la tête , on vit se détacher un à un les hideux commensaux de la taverne de Gaubert.

— Eh bien ! maître , dit Angladet , le majordome et le sommelier de cette bande d'ivrognes , il paraît que c'est pour ce soir ?

— Oui , capitaine , pour ce soir , à moins que Dieu ou diable ne s'en mêle à présent.

— Pour le diable, cela se pourrait bien, maître; quant à Dieu, Dieu nous laissera faire, il n'aime pas les bonapartistes... D'ailleurs, j'ai là mes vingt-cinq, qui sont en état de se moquer de l'un comme de l'autre. Tu n'auras qu'à parler.

— Je le sais, capitaine; quoiqu'à vrai dire j'eusse autant aimé n'avoir pas à tirer les paroles du gosier du général... ou de l'autre avec la lame d'un couteau. Mais ils l'ont voulu, les malheureux! Que Dieu le leur pardonne! dit-il d'une voix sombre, et à Hélène aussi! ajouta-t-il d'une voix moins élevée et avec un profond soupir.

C'est que maître Pierre avait attendu vainement l'officier de lanciers au rendez-vous qu'il lui avait fait donner par Hélène. A mesure que l'heure fixée s'éloignait, et qu'il sentait approcher celle où il devait prendre un parti, Pierre avait senti croître son impatience. Ne pouvant plus rester en place, et comme si, en allant sur la route que devait parcourir celui qu'il attendait, il le pouvait faire arriver plus vite, maître Pierre allait et venait de la maison Gatimel à la maison du général. Enfin, et lorsqu'il entendit de loin les hurlemens de la farandole qui s'avançait, il monta une dernière fois à la chambre d'Hélène; mais Hélène n'y était plus. Et lorsque, surpris et alarmé de cette brusque sortie, il interrogea les voisins, il lui fut répondu qu'on n'avait vu sortir de la maison Gatimel que deux jeunes gens portant l'uniforme du lycée.

Sans trop s'arrêter à cette dernière partie des renseignemens, qui lui parut insignifiante, le fait seul de l'absence bien constatée d'Hélène lui laissa la conviction qu'Hélène se jetait au travers de ses projets, et le condamnait ainsi à se venger au hasard.

Telle est la pensée qui le dominait lorsqu'il rejeta sur Hélène la responsabilité de ce qui allait arriver.

La farandole, qui courait en triple haie, masquait dans ses replis une masse noire et sinistre d'hommes qui sur la place se tenaient devant la maison du général, armés de bâtons, de sabres et de pistolets cachés en partie sous leurs habits. Les cris de *vive le roi! à bas Ramel!* en partant de ce groupe, se mêlaient aux chants de la farandole, qui en ressentait un vague effroi.

Tout à coup, du coin de la place sur lequel débouche la rue des Chapeliers, et où depuis long-temps il faisait sentinelle, un enfant accourut vers maître Pierre. Il eut à peine dit quelques mots au tourneur de chaises que celui-ci se dirigea vers les lieux que l'enfant venait de quitter, et il

n'y était pas encore arrivé que le général Ramel y parut lui-même. Il se fit alors un grand hurra, les cris redoublèrent, la farandole précipita ses chants et sa mesure, et des cailloux furent jetés aux fenêtres, dont les vitres tombaient brisées.

Maître Pierre alla droit au général, qui, entendant de loin les cris terribles et menaçans d'*à bas Ramel!* dit d'une voix ferme à Pierre, qu'il avait reconnu : — Que lui voulez-vous au général Ramel, vous et les vôtres? le voici!

— Les miens? rien! du moins encore, répliqua maître Pierre. Moi, c'est différent! et il va dépendre de vous que vous n'ayez de compte à régler qu'avec moi.

— Avec vous, maître? Mais vous n'y pensez pas. Entrer en explications à cette heure! en face d'une émeute qui met ainsi le marché à la main! Quelque chose que vous me demandiez, je paraîtrais n'avoir cédé qu'à la peur. Arrière! maître, livrez-moi passage. J'ai à dissiper ces mutins au nom du roi.

— Et moi, au nom du ciel, général, je vous supplie d'attendre encore; n'avancez pas, n'avancez pas avant d'avoir répondu un oui ou un non à ma demande.

— Monsieur, si vous insistez, je vous fais arrêter.

— Demain, ce soir, tout ce que vous voudrez; tenez, voulez-vous, à l'instant même, voilà mon épée, général, je suis votre prisonnier; mais consentez à me répondre. Voyons, la main sur la conscience, dites-moi : — Je jure que...

— Prétendez-vous me faire violence, monsieur? s'écria Ramel, et, par un mouvement brusque et un bond de côté, il se dégagea des étreintes de maître Pierre, qui, la voix émue, pâle et les yeux mouillés, le suppliait de ne point repousser la main qu'il lui tendait pour le sauver, et se faisait presque lourd à son bras pour ralentir sa marche et retarder une sanglante catastrophe.

Efforts inutiles, le général hâta le pas; maître Pierre, au désespoir, lui jeta sa terrible question à travers le tumulte qui grandissait toujours; mais le général ne lui fit aucune réponse; peut-être n'entendit-il pas, car le groupe des verdets qui, grossi peu à peu, était devenu une foule immense, s'étendait de droite et de gauche comme deux grandes ailes pour envelopper sa proie en se resserrant. Ses rugissemens, qui d'abord n'arrivaient que de face, retentirent alors de tous côtés. Maître Pierre, qui, jusque-là,

avait, par déférence sans doute, tenu son chapeau à la main, le remit brusquement sur sa tête. Ce devait être là un signal convenu, car les ver-dets eurent à peine aperçu ce mouvement que les vociférations redoublent avec plus de violence, et le général est cerné de plus près. Il était cependant facile de voir que les derniers ordres n'avaient pas encore été donnés par celui dont la bande semblait attendre les inspirations. Mais le général, qui, en battant en retraite, était porté plus qu'il ne marchait vers la porte de son hôtel, eut l'imprudence de crier à la sentinelle de faire son devoir, et l'imprudence plus grande encore de mettre lui-même l'épée à la main. Maître Pierre ne se contint plus, et cria à son tour : — Faites ce pour quoi vous êtes venus.

En un instant, le factionnaire fut renversé, désarmé et percé de coups. Le général, pressé, insulté, menacé, frappant de droite et de gauche, et frappé à son tour, trébucha sur le cadavre. Porté par le flux et le reflux de l'émeute, maître Pierre, qui de nouveau se trouva placé auprès de lui, l'aïda à se relever, et lui dit à voix basse : — Il est encore temps.

Mais, emporté par son fatal destin, le général continua de se défendre, et son épée sortit sanglante de plus d'une poitrine.

— Tu l'as voulu, crie Pierre, soit, donc ! Et un coup de pistolet partit. Frappé à bout portant d'une balle qui lui perça la main avec laquelle il supportait le fourreau de son épée, et qui pénétra dans le côté gauche du bas ventre, le général tomba en poussant ce cri plaintif : — Ah, mon Dieu ! je suis mort !

— Oui, mort ! dit sourdement maître Pierre qui le reçut dans ses bras, et se pencha vers lui ; mort le 15 août 1815, et à la même heure, et frappé comme le fut, au château de Castelnau, le jeune de Belloc, le 15 août 1791. Que Dieu ait pitié de votre âme, comme il a eu pitié de la sienne !

On n'a jamais su ce que le général avait répondu à ce rapprochement qui lui arrivait comme une accusation. Mais on vit tout à coup maître Pierre se frapper violemment le front, et avec son épée il écarta les bandits qui venaient frapper lâchement leur ennemi à terre. Il l'entraîna et le remit aux mains d'un jeune secrétaire accouru en pleurant, mais trop tard, au secours de son maître. La porte de la maison fut fermée, et Pierre se plaça sur le seuil comme pour en défendre l'entrée.

La farandole tournait toujours, et toujours sur la place des Carmes,

rejetait dans la foule amentée quelques chaînons de sa ronde que la curiosité, le vague instinct du meurtre, et comme une bonne odeur de sang attiraient.

## XII. — L'ÉMEUTE.

L'action de maître Pierre se drapant tout à coup dans sa générosité ou dans son repentir était loin de satisfaire la bande qu'il avait déchaînée. Elle trouvait qu'il n'y avait point la moindre parité entre la dose d'enthousiasme qu'on lui avait fait prendre à la taverne, et la besogne qu'on lui avait fait faire : elle devait s'attendre à mieux que cela, et en vérité elle était lestée pour mettre le feu et porter le pillage et la mort aux quatre coins de la ville. Aussi se gêna-t-elle fort peu pour regimber contre ce coup de bride qui l'arrêtait en plein élan de galop et qui lui cassait les reins. C'était une véritable révolte de bandits contre leur chef; l'un l'apostrophaît, l'autre lui adressait des prières; celui-ci le provoquait, celui-là, joignant l'action à l'injure, voulait l'arracher du seuil de la porte et passer malgré lui. C'étaient des cris, des coups de crosse sur les battans de la porte, des pierres lancées aux fenêtres, et tout cela accompagné de l'éternel refrain : Vive le roi ! A bas Ramel !

Mais Pierre savait trop bien à qui il avait affaire et quel pouvoir il avait sur ses gens pour s'effrayer beaucoup de cette tempête qui changeait de direction et grondait sur lui. Il savait bien que cette exaltation qui se consumait ainsi en plaintes et en menaces vaines, s'épuiserait à frapper dans le vide, et qu'avant peu, la partie furieuse de l'émeute se retirerait, ou tout au moins céderait à la partie raisonnable qui, apportée par le roulis du flot populaire, finirait par se glisser aux premiers rangs. C'est ce qui arrivait en effet, et déjà même, quoique dominés encore par les vociférations menaçantes, on aurait pu entendre çà et là dans la foule quelques regrets, quelques expressions plaintives pour ce qui venait d'être fait.

Mais voilà qu'au même instant, dans l'espérance sans doute de fortifier les bonnes dispositions des uns et d'attirer la commisération des autres, un homme se montre à une fenêtre de la maison du général et s'écrie que le général est frappé à mort, qu'il n'a plus que peu d'instans à vivre, et que toute colère est inutile contre un cadavre.

On ne peut prévoir quel effet eût produit cette sorte d'appel au peuple,

si une voix tonnante ne l'eût interrompue en lançant la plus formidable interjection au milieu du silence de la foule. On eût dit d'un cri de tigre. C'était maître Pierre. Dans l'homme qui haranguait l'émeute, Pierre avait retrouvé celui qui n'était point venu au rendez-vous d'Hélène, celui qu'il cherchait partout depuis l'effroyable nuit du 15 août 1791. Il se jeta sur une carabine et le coucha en joue ; mais quelque rapide que fût son action, entre le bout du canon et cet homme Pierre ne vit plus que le costume d'un élève du Lycée de Toulouse qui, par un mouvement encore plus rapide, s'était jeté au-devant du meurtrier. Les regards de Pierre et ceux de l'élève se rencontrèrent. Pierre laissa retomber sa carabine, et secoua la tête comme s'il eût voulu dissiper les prestiges d'une vision qui troublait ses regards ; cela fait, il releva les yeux et son arme pour bien assurer son coup, mais l'élève et l'homme avaient disparu, et la fenêtre s'était refermée.

— Ah ! s'écria maître Pierre, se jetant au milieu des siens, ah ! vous trouvez que nous n'avons pas assez fait ? Vous avez raison, mes braves. Ah ! il vous faut des maisons à fouiller de fond en comble, des meubles à briser et à jeter par les fenêtres, des femmes qui pleurent à flageller, des enfans criards à rouler dans les escaliers d'un revers de main, et des hommes qui se défendent à tuer à bout portant, et des cadavres immobiles à tailler comme des lanières dans une peau de bœuf. Très-bien ! très-bien ! vous en aurez, mes braves. Voilà la maison du général, je vous la livre. Allez, de bons coups de crosse, enfoncez-moi cette porte.

Les verdetts s'entre-regardaient indécis, et semblaient peu comprendre ce changement subit.

— E! , là, là ! Mon Dieu ! dit Daussonne, comme tu t'échauffes ! il n'est plus temps ; il y a un quart d'heure, il n'eût pas fallu tant de paroles, vois-tu. Mais à présent nous nous sommes refroidis au contact des poltrons. Il y a trop d'alliage dans la bande pour que nous puissions aller de franc jeu... à moins que tu ne trouves un moyen de mettre à notre diapason ces coquins de modérés qui nous débitent de belles maximes sur l'ordre et l'humanité, comme si cela menait à quelque chose. Les imbéciles ! avec leur ordre et leur humanité, les bonnes places restent à ceux qui les occupent.

Et à son tour, Daussonne allait épuiser toute la faconde que lui avaient donnée les amples libations de la journée, si maître Pierre ne l'eût vive-

ment attiré à lui, en l'entraînant dans le cabaret qui se tenait au rez-de-chaussée de la maison attenant à l'hôtel du général.

— Et tu dis, mon camarade, qu'il faut un moyen, murmura Pierre? Tu as des cartouches? Bien, bien. Suis-moi, et tu vas voir, dans un instant, tous ces coquins de modérés, comme tu les appelles, sauter comme des chevreaux et prendre feu comme si on eût lancé après eux le troupeau des renards de Samson avec des bouchons de paille allumés à la queue.

Quelques minutes, le temps qu'il faut pour arriver sur le toit d'une maison, au troisième étage, et de là entrer par une lucarne dans le galetas de la maison voisine, s'étaient à peine écoulées, que deux coups de feu se firent entendre, et que deux balles arrivèrent au milieu d'un groupe inoffensif qui péroraient en pleine place. Un homme fut blessé, c'était un garde urbain (1); un enfant fut tué, c'était le fils d'un verdet.

Tous les yeux se portèrent vers la direction d'où les coups étaient partis; le vent n'avait pas encore emporté la fumée. Un hurra de malédictions indiqua la maison du général. C'en fut assez, les cris : *On tire sur le peuple!* coururent de groupe en groupe, de rue en rue. Il n'y eut plus qu'un mouvement, qu'une volonté dans toute cette foule. Elle se précipita avec des armes et des pierres vers la maison meurtrière; en un clin d'œil, les poutres, les madriers employés à l'échafaudage d'un arc de triomphe préparé pour l'arrivée prochaine de la duchesse d'Angoulême, furent roulés de mains en mains; et la foule, ainsi qu'une ancienne catapulte, les lançait comme un bélier contre la porte de l'hôtel.

La porte s'ouvrit avec fracas, soit qu'elle eût cédé aux efforts des assaillans, soit plutôt que maître Pierre ou son compagnon eussent eux-mêmes abrégé en dedans les travaux du siège. Ce fut alors un spectacle épouvantable. Conduite par Daussonne, qui l'attendait avec des flambeaux, la foule, armée et furieuse, s'élança dans tous les appartemens, à tous les étages, ouvrant les armoires, fouillant tous les coins les plus obscurs; on eût dit une meute de limiers. Les gens de police étaient survenus; avec eux des gardes urbains, des officiers de la légion Marie-Thérèse, des aides-de-camp du maréchal Pérignon : c'était un mélange hideux de bandits, d'honnêtes gens, de soldats et de peuple, armés, les uns au nom de l'ordre et de la loi, les autres pour le pillage et pour le meurtre, et tout cela se poussait, se culbutait, n'ayant qu'une idée : trouver le général.

(1) Nom donné à cette époque aux gardes nationaux.

Un seul, dans tout ce ramas d'hommes, courait dans l'hôtel, mais avec des intentions diverses; un seul poursuivait une autre pensée, c'était maître Pierre. Que lui importait le général à cette heure? Aussi il s'inquiétait peu des cris et des actions de la foule demandant le général à grands cris. Le premier dans le salon, sur le canapé, où le général s'était reposé, et qui était couvert de sang, il avait vu le chapeau d'uniforme, avec la ganse et les glands en or, et sur le parquet, hors du fourreau, l'épée, dont la poignée était d'or massif. Mais il avait dédaigné tout cela : ce n'était point là sa part du butin, à lui! En parcourant le galetas, qu'il avait fouillé en tout sens, au fond d'un misérable réduit, dans la partie la plus élevée de la maison, sur un tas de poussière et de débris, il avait bien vu se traîner, bien entendu gémir le général, le corps couché sur des pots de cheminée, et la tête appuyée contre une poutre, mais après s'être assuré que ce malheureux était bien seul, il avait continué ses recherches; car ce n'était plus un cadavre qu'il fallait à sa rage. En descendant, dans toute la hauteur de l'escalier, du comble au rez-de-chaussée, il avait bien trouvé une large trace de sang; mais il avait détourné les yeux, car celui qu'il cherchait, — et en y songeant il mordait ses lèvres et fermait convulsivement ses poings, — celui qu'il cherchait, n'avait point eu de semblables traces à laisser après lui.

Mais l'émeute qui les découvrit se précipita dans la direction qu'elles indiquaient, tandis que Pierre, toujours seul, poursuivait sa terrible idée.

Le général Ramel fut trouvé au même lieu où maître Pierre avait dédaigné de le joindre. Protecteurs et ennemis, gens de police et soldats, tous entrèrent la baïonnette et l'épée en avant.

— Ah, messieurs! de grâce, achevez-moi!... leur dit le général.

Un moment, devant une si grande misère, la foule s'arrêta muette. Une partie se montrait consternée; mais l'autre, celle qui avait reçu le prix du sang, fit entendre ses cris de joie et se mit en devoir d'achever sa victime, le tout par obéissance aux ordres d'un général, comme elle disait dans sa sanglante ironie. En effet, pendant que des officiers et des urbains couchaient le général sur un matelas étendu sur le plancher, tandis qu'ensuite ils le descendirent au premier étage, les gens de Daussonne et d'Angladet, dans les interstices laissés par les porteurs, plongeaient leurs sabres et leurs baïonnettes. Des coups terribles lui fendent le crâne et lui partagent la figure; ses bras, avec lesquels il tâchait de parer les coups, sont mutilés et cassés en sept ou huit endroits. Les doigts de sa main sont cou-

pés, et l'un d'eux fut ramassé; c'était celui qu'entourait le diamant de maître Pierre. Sa poitrine et ses épaules sont tailladées et criblées; et ce ne fut qu'après lui avoir fait vingt-une blessures, toutes mortelles, que ces forcenés laissèrent ce qui n'avait plus que la forme d'un cadavre.

En se retirant, Daussonne trouva maître Pierre dans la cour, la tête dans les mains, versant des pleurs de rage et le corps appuyé à une échelle dressée contre le mur qui séparait cette cour d'une maison voisine. Cette échelle, ainsi placée, avait résolu pour lui le problème de l'inutilité de ses recherches.

— Oui, je comprends, dit Daussonne, c'est par là qu'il se sera sauvé. Que veux-tu faire? Nous en tenons un, toujours; et en attendant celui-là a payé pour l'autre.

— Oui, dit maître Pierre d'une voix sombre, et où rugissaient sourdement la colère et le dépit; oui, il a payé! mais, comme tu dis, avec plus de vérité que tu ne penses, je crains bien qu'il n'ait payé la dette d'un autre.

— Tant mieux pour lui, mon brave! c'est un compte qu'il réglera là-haut, répliqua Daussonne. Mais nous n'avons pu le juger que sur les pièces de conviction; et en vérité, elles étaient contre lui. A propos, tiens, ajouta-t-il en fouillant dans sa poche, voici le diamant qui avait été pris à la main du jeune Belloc. Je l'ai ramassé avec le doigt auquel il était passé et qui a été abattu d'un coup de sabre par l'un des nôtres.

— Justice divine! murmura Pierre. Est-ce pour le repos de ma conscience que tu as permis au châtement d'arriver par les mêmes voies qu'avait suivies le crime? Et la nuit du 15 août 1815 est-elle dans les desseins de ta Providence la vengeance de la nuit du 15 août 1791?

Pierre voulut être seul et s'éloigna lentement. Arrivé chez lui, il s'élança vers Marthe et lui passa au doigt le diamant héréditaire.

— Marthe, lui dit-il, je vous rapporte l'anneau nuptial qui vous fut volé dans la nuit fatale. Mais Dieu n'a octroyé que la moitié de la réparation du crime. La main qui eût pu donner l'autre est froide à cette heure comme la mort qui l'a saisie!

— C'est une main innocente que vous avez coupée, maître, répondit une voix sévère; et au même instant, un homme s'élança d'une chambre voisine, tenant à la main la fille de Marthe, et suivi de deux jeunes gens en costume d'élèves du lycée.

La coupable, la voilà, ajouta cet homme, et elle vient s'offrir en expiation, quel que soit l'arrêt prononcé : pardon, ou châtement. A cette heure, maître, vous pouvez satisfaire votre vengeance. Je peux mourir : j'ai embrassé ma fille.

Un long silence suivit ces paroles. Tous comprenaient qu'un drame terrible allait se dénouer dans cette chambre où depuis plus de vingt ans il y avait eu bien des angoisses.

Maître Pierre chancelait sur ses jambes, et sa tête se penchait sous le poids de toutes les impressions terribles de la journée.

— Tous heureux, tous heureux ! murmura-t-il enfin. A moi seul la misère et les remords ici ; car j'ai commis un crime inutile. Adieu donc, Marthe ! adieu, Marie ! Que Dieu puisse me pardonner comme vous me pardonnez, vous, n'est-ce pas ? Mais je dois fuir les hommes ; car leur justice souvent ressemble à la vengeance, et la vengeance, vous le voyez, est aveugle.

— Et où irez-vous ? maître, demanda le père de Marie.

— Dans les montagnes, en Espagne.

— Seul ? continua-t-il.

— Non, point seul, répliqua un des jeunes élèves du lycée, et il se jeta dans les bras de maître Pierre.

C'était Hélène.

— Non point seul, continua-t-elle. Sous ce costume, j'ai sauvé mon frère de la mort. Je vais reprendre mes habits de femme pour sauver Pierre du désespoir. L'autre élève, c'était Gabriel. Il pleurait.... son rêve, peut-être, qui venait de lui échapper.

---

En 1825, à l'époque de la révolution espagnole, un soldat de la foi fut pris par les constitutionnels que commandait un officier français ; il fut condamné à être passé par les armes. Une femme, en costume de Catalane, vint se jeter aux genoux du commandant pour demander la grâce de celui qu'elle appelait son mari ; c'était Hélène ; le commandant des bandes espagnoles était son frère. Mais elle arrivait à peine qu'une détonation se fit entendre.

Maître Pierre venait d'être fusillé !

---

# REVUE POÉTIQUE.

---

DERNIÈRES PAROLES, POÉSIE.

LE SOUPER CHEZ LE COMMANDEUR, PAR H. BLAZE.

Ce n'est pas uniquement le hasard de leur apparition qui rapproche sous notre plume le titre de deux livres si divers en apparence ; c'est aussi, dans la double pensée qui les a produits, une incontestable parenté, encore un pas dans cette voie de spiritualisme où la poésie semble devoir rentrer depuis quelque temps. Les *Dernières paroles*, quoique la situation personnelle du poète leur ait marqué une place à part entre les œuvres contemporaines, sont empreintes néanmoins d'un caractère de haute métaphysique. Ce caractère se montre plus distinctement encore dans *le Souper chez le Commandeur*, et ici la forme artistique sous laquelle il se laisse voir atteste une puissance peu commune dans l'imagination du jeune écrivain.

## I.

Il y a environ dix années ; c'était à l'époque où la prédication d'une poésie nouvelle trouvait encore tant d'incrédules, qu'un cercle assez resserré suffisait à contenir le petit nombre de ses apôtres. Étroitement unis en ce temps-là, parce que la cause n'avait pas encore triomphé, ils se rassemblaient quelquefois autour du fauteuil d'un vieillard spirituel, père de l'un d'entre eux. Là venait Victor Hugo, déjà marqué du sceau de l'inspiration qui a produit *les Orientales* et *Notre-Dame de Paris* ; là

venait aussi celui qui, dans une mystique vision, a vu d'une larme du Christ éclore sa ravissante *Éloa*. Au-dessus du cénacle, ainsi disait-on alors, planait comme une ombre d'Ossian, le souvenir de l'auteur des *Méditations*, que déjà plusieurs associaient à la royauté de M. de Chateaubriand. Sainte-Beuve n'avait point encore paru, et il préludait à l'écart, par une douloureuse expérience de la vie, à la belle poésie des *Consolations*, et à cette noble analyse des œuvres littéraires, qui chez lui est encore une poésie. C'était le matin d'ordinaire qu'on se réunissait. On remettait en question les vieilles renommées, on sacrifiait au *dieu inconnu*, on faisait aux génies étrangers les honneurs de la France, et quelquefois on donnait à l'hôte la meilleure place au foyer. On lisait des vers nouveaux qui ne rencontraient guère là que des échos bienveillants; puis la causerie devenant plus intime, on s'entretenait de l'avenir, et, avec un naïf orgueil dont le temps a réalisé pour plusieurs les magnifiques espérances, on se partageait l'empire de la poésie.

Debout à l'un des angles de la cheminée, et le front appuyé sur sa main, un jeune homme assistait en silence à ces poétiques entretiens. Jamais il n'avait rien à lire, et volontiers on l'eût pris pour le plus indifférent de tous. Cependant rien n'était perdu, pour son éducation intellectuelle, de cette poésie qui rayonnait autour de lui. La semence précieuse entrait lentement dans son esprit, et de ces mille pensées diverses il se formait en lui une individualité à part, d'autant plus forte qu'elle ne s'épanchait pas au-dehors. Aussi ne voyait-on là aucun des signes qui décèlent d'ordinaire la vocation poétique. Seulement, à voir ce jeune homme si profondément remué par les chefs-d'œuvre de l'art musical, on commençait à se demander si quelque chose aussi ne chantait pas en lui. Mais l'amitié d'un frère poète, et la tendre sollicitude d'un père pouvaient seules y prendre garde. Lorsqu'un jour de fête réunissait les amis de la famille, ce frère dont je viens de parler, Émile, qui nous a révélé dans toute la vivacité de leurs capricieuses allures quelques-unes des légendes de la chevalerie espagnole, apportait de gracieuses strophes écrites en français; Antoni arrivait avec des vers latins. Plusieurs souriaient, j'imagine, et dans cette œuvre de renaissance nationale ne comptaient pas beaucoup sur un esprit si naïvement esclave de la tradition. Lui seul pouvait se raconter à lui-même que Dante et Pétrarque avaient ainsi commencé. La poésie ne se révélait encore à ce jeune homme que par la pensée, et il s'en tenait à la forme qu'il avait apprise. Plus tard, lorsque enfin il parlera sa véritable

langue, on verra que tout était profit pour l'artiste dans ce long et pieux commerce avec la pompe sévère de la forme latine.

Ainsi se développait à sa manière cette sérieuse intelligence. Mais à mesure que l'âge venait, la vie semblait peu à peu se replier vers l'âme et abdiquer son côté matériel. Il fallut maintenir dans cette existence l'équilibre de ses deux natures, et faire la part égale à son double développement; il fallut triompher de cette apathie physique qui menaçait la vie morale d'un essor trop ardent vers l'infini. En 1824, Antoni quitta la France et alla visiter l'Italie; il y retourna trois ans après, et à l'impression qu'il en rapporta, on sent qu'au lieu du remède il y trouva des alimens à cette vie intérieure qui continuait sourdement en lui, au détriment de l'autre. Du reste, rien dans ses *études* sur l'Italie qui leur donne l'air d'un journal de voyage. Ça et là un nom d'artiste, de poète, de jeune fille, prononcé avec respect ou avec amour, une physionomie entrevue et retrouvée plus tard dans la solitude, le souvenir d'un hôte aux beaux récits, une heure écoulée à regarder une madone de Raphaël ou à écouter un chant de Rossini, voilà tout. Les véritables événemens de cette Odyssée, ce sont les rêveries du poète; les figures qui, de loin en loin, se montrent dans ses vers n'y tiennent guère plus de place qu'une des pensées qui s'y succèdent. En traversant l'île de Procida, un matin, sur le bord de la mer, notre voyageur rencontra George Farcy, ce noble martyr en qui la balle a tué tout un avenir de poète. Ils relurent ensemble l'*Homère* d'André Chénier, afin que toute parole en ce beau lieu fût en harmonie avec la nature; puis, émus l'un et l'autre, ils se séparèrent en se serrant la main. Se sont-ils jamais revus? Je l'ignore.

A Rome, il suivit le convoi d'une jeune fille, Rosa Minotti, à côté de celui qui fit les *Moissonneurs*, et tous deux s'en revinrent, le soir, avec mélancolie, le long de la grande voie Romaine. A cette heure de silence et de recueillement, que se passa-t-il dans ces deux âmes?

De retour en France, Antoni éprouva le besoin de jeter au-dehors quelque chose de son existence tout intellectuelle. Sa pensée, devenue plus virile, secoua les langes de la langue latine, et du premier coup il se créa un instrument fort et docile. Je ne parle point ici d'une scène de Shakespeare assez médiocrement rendue; le véritable début d'Antoni, c'est une belle ode qu'il adressa à Victor Hugo, et dans laquelle il compare la royauté du génie à cette autre royauté que la fatalité fait peser sur le front de Macbeth.

Toutefois les véritables sympathies du poète n'allaient pas à Shakspeare; sans cesse elles le ramenaient vers la patrie de Dante; mais, chose étrange! lui qui avait eu tant de peine à se détourner des sources limpides de l'art virgilien, s'était faiblement épris de ce parfum d'antiquité qui passe incessamment sur les ruines de l'Italie. Il semble en effet que le sens historique de cette contrée lui ait échappé, et qu'il n'en ait vu que la vie morale. Il foule d'un pied indifférent les débris de tant de siècles et de tant de civilisations accumulés sur ce peuple, et s'en va droit au cœur de ce peuple. Derrière le vieux Romain, derrière l'Italien moderne, c'est l'homme qu'il cherche, l'aimant pour ses brusques passions et pour son dédain de la vie commune. Il y avait en lui quelque chose qui sympathisait vaguement avec l'instinct poétique de ces caractères. Ce n'est donc pas pour le plaisir de jeter sur une page de critique la broderie d'une anecdote que j'ai parlé plus haut de Léopold Robert : c'est que l'Italie du poète ressemble fort à celle du peintre. L'élégie de l'un a la mélancolie grave et reposée des figures de l'autre. De cette poésie comme de cette peinture une chose est absente, la passion humaine, si j'ose parler ainsi. Tout cela vit, mais en vérité d'une autre existence que la nôtre. Oui, voilà bien le ciel bleu de Naples et son soleil ardent, l'immense solitude de la campagne de Rome, le brouillard qui s'étend sur Venise dans les matinées de l'hiver. Mais ce vieillard qui improvise, mais cette famille qui se repose sur le char de la moisson, mais ces pêcheurs qui attendent, assis, le signal du départ, il y a sur tous ces visages je ne sais quelle tristesse qui semble appartenir à une autre nature que la nôtre. Ainsi Léopold Robert a peint l'Italie, ainsi l'a chantée Antoni. Qu'on ne s'étonne pas si ce dernier a vu dans le génie de Dante une sombre personnification de la vie italienne. Je m'étonnerais plutôt qu'il en eût été autrement. Aussi lorsqu'il entreprit de traduire la *Divine Comédie*, il le fit, non en artiste qui réfléchit laborieusement une œuvre dans une œuvre, mais en homme qui, placé sous le joug d'une pensée irrésistible, éprouve de loin en loin le besoin de la faire sienne, et la reproduit à sa manière, par lambeaux, là où elle le tente avec plus de puissance. Ces essais de traduction parurent en 1829.

Cependant au milieu de ce labeur amer une douce rêverie venait par intervalle reposer son imagination : c'était comme une tiède brise qui le reportait au sein des cités et sous les ombrages de l'Italie. Alors il oubliait les morts de Dante, et s'en revenait à la lumière des cieux. Les fragmens sur l'Italie qui font partie des *Dernières Paroles*, appartiennent, pour la plu-

part, à la même époque que la traduction de Dante; et chacun d'eux marque pour ainsi dire une halte dans le sombre pèlerinage. L'harmonie de ces fragmens est douce et grave, et empreinte, par momens, d'un caractère de foi élevée.

Cette inspiration encore toute recueillie dans l'art allait bientôt prendre un autre cours. La révolution de juillet venait de donner l'essor à toutes les ambitions. Or, à mesure que la réalité se faisait plus bruyante autour du poète, celui-ci sentait s'affaiblir en lui le sentiment de la réalité. Ce fut alors contre l'égoïsme du siècle de sinistres imprécations. L'élégie était descendue, ou, si l'on veut, s'était élevée jusqu'à la satire. La moralité de cette satire était dans son ardent spiritualisme. Le disciple de Dante avait de plus que son maître l'amour de ses semblables. Sa Béatrix à lui, c'était la charité. Plusieurs de ces satires parurent en 1851; elles tiennent leur place dans les *Dernières Paroles*.

Cependant ce tour âpre et vif de l'inspiration faisait craindre l'approche d'une crise fatale. Le poète n'avait pas cessé cette vie solitaire de l'intelligence dont je parlais en commençant, et ses facultés menaçaient de s'y concentrer tout entières. Dans ce détachement de la matière, l'esprit s'ouvrait mille routes vers l'infini, et s'y précipitait avec une ardeur d'autant plus grande que nul contrepoids ne le retenait plus. Mais, pendant que l'esprit menait cette vie sublime, le corps s'en allait à mal, car Dieu a voulu que l'homme vécût sa double existence, qu'il regardât le ciel, mais en s'appuyant à la terre. Or Antoni avait presque oublié comment le pied de l'homme s'y appuie; un jour enfin il sentit que désormais une part de lui-même allait avoir besoin de la main et du regard des autres, et, comme un enfant, il se coucha dans le berceau, étendant sur lui la poésie comme un voile.

Ici commence une troisième époque que réfléchissent également les *Dernières Paroles*. Les *Études* sur l'Italie annonçaient déjà une âme malade et tourmentée. Les *satires* nous la font voir aux prises avec le monde qui la blesse, et les *élégies* nous la montrent se reposant dans la mélancolique résignation d'une destinée accomplie. Ce livre, comme on voit, est l'histoire d'une existence à part. Éclore aux rayons du soleil d'Italie, elle s'en colore, mais ne s'en échauffe pas. En Italie, le poète s'éprend d'une sympathie tendre pour une douleur qui ressemble à la sienne. Comme cette pauvre Italie, il sent en lui quelque chose de déchu, et s'efforce d'atteindre au saint, au grand, à l'éternel. Comme elle, il divinise l'art dans sa pen-

sée; mais comme à l'Italie manque la liberté, ainsi à lui l'amour de la femme, cette passion du cœur qui seule vivifie toutes les passions de l'intelligence. N'est-ce pas, Antoni, que c'est là votre mal? Vous vous êtes fait de l'amour une si haute idée que vous avez repoussé comme une décevante illusion ce que les filles des hommes nomment ainsi.

Attaché au mal profond qui le dévore, comme J. Vernet au mât du navire, il a peint comme lui la tempête, il a sanctifié sa misère par la religion de l'art : aucune recherche dans la pensée, aucun effort dans l'expression, aucun luxe dans les images, le récit d'un homme qui assiste à la vie de sa pensée, et qui s'en raconte à lui-même les douloureuses péripéties. La grandeur de l'œuvre littéraire est dans la sincérité du témoignage. La poésie n'est pas dans ce que nous appelons le style, elle est dans je ne sais quoi de saint et de bon qui se mêle ici à toute chose : elle est dans la tour de la phrase, dans le rythme, dans la coupe du vers; elle est dans la pâle et souffrante image qu'on entrevoit derrière tout cela. C'est une voix du désert qui monte vers Dieu avec une majestueuse douceur, et qui n'a pas souci des échos du monde; une voix qui s'élève par intervalle et qui retombe pour renaître encore. Une pensée d'ici-bas vient se montrer parfois au fond de cette incessante préoccupation de soi-même, le nom d'un frère tendrement aimé, d'un ami trouvé fidèle dans l'infortune, le souvenir d'une œuvre préférée; mais c'est comme un nuage qui donne un peu d'ombre en passant, et après lequel se déroulent plus profondes les solitudes du ciel. Je ne puis m'empêcher de me souvenir de ces prophètes de l'antique loi à qui un oiseau apportait le pain du corps au désert, et qui ne reparaissaient dans les villes que pour traduire en langage humain la parole du Seigneur. Laissons celui-ci sur sa montagne, comme il l'appelle; aussi bien il a trouvé là quelques heures d'apaisement et de sommeil. Mais quand ses chants descendent sur nous, mélancoliques et résignés, renvoyons-lui, au lieu d'une vaine gloire, un peu de cette sympathie qui relève les âmes et les réconcilie avec leur destinée.

## II.

On a beaucoup écrit sur le sens philosophique du type de don Juan. La légende, Molière, Mozart, Byron, Hoffmann, ont tour à tour présenté un côté de cette physionomie, et les critiques sont venus à la suite,

commentant l'œuvre à leur manière. Mais que le trait dominant de ce caractère soit là l'orgueil, ici la volupté, ailleurs le scepticisme et la moquerie, il n'en est pas moins vrai que le fonds est partout le même, et je ne sache que le christianisme qui puisse l'expliquer.

Le christianisme a remué dans toutes les âmes cette pensée de l'infini que l'homme apporte en naissant. Bon ou méchant, l'homme aspire à quelque chose d'immuable et d'éternel, bon par sa vertu, méchant par son vice même. Don Juan a soif d'un amour sans bornes où son âme se repose, et c'est là ce qu'il cherche dans cette perpétuelle métamorphose de la passion. Mais, comme il place toujours son but dans la matière et près de lui, toujours la matière lui échappe, et à peine arrivé, il repart aussitôt, de doña Elvire à doña Anna, et de doña Anna à Zerlina. Avant le christianisme, l'épicurien est un libertin vulgaire qui s'efforce de réveiller par la variété ses sens émoussés par le plaisir; depuis le christianisme, le voluptueux porte en lui, si on ose le dire, je ne sais quoi de grand. Il court aussi de femme en femme, mais il en est une qu'il cherche vaguement entre toutes, et comme à chaque fois une voix lui crie : — Tu t'es trompé ! il brise avec colère son idole de la veille, et son regard, s'en détournant avec dégoût, retombe encore sur le monde. L'épicurien du paganisme n'avait qu'un but, la volupté, la volupté rapide, insouciante, uniquement préoccupée de l'heure présente. Le chrétien déchu éprouve le besoin du repos dans l'amour, de l'infini dans la volupté. D'orgie en orgie, le premier arrivait à l'épuisement et à la mort; de déception en déception, le second tombe enfin dans cet abîme, Dieu ! il confesse que là seulement est le repos qu'il cherche. Dans l'œuvre de Molière, dans celle de Mozart, dans celle de Byron, don Juan ne va pas jusque-là : la main de marbre l'arrête avant qu'il ait eu le temps d'atteindre à ce dernier but. Aussi le don Juan de ces grands maîtres est demeuré incomplet, et le dénoûment de leur drame ne laisse pas l'âme satisfaite. Au don Juan coupable et maudit il manque le don Juan réconcilié, au don Juan du dix-huitième siècle celui du dix-neuvième. L'idée de l'Éternel est en lui, et seule elle donne quelque grandeur à ses emportemens : il faut bien qu'elle ait son heure dans cette vie de blasphème et d'incrédulité. Pour plus d'un sans doute la mort viendra avant la conversion. Mais il ne s'agit point ici de tel ou tel don Juan, il s'agit de don Juan lui-même; c'est un type, nous le voulons complet.

Faust est une sorte de don Juan. Le héros de Goëthe cherche par la

science ce que le cavalier espagnol veut atteindre par l'ivresse des sens. A chacun sa volupté, mais le but est le même. Goëthe avait d'abord suivi l'exemple de tous ceux qui ont évoqué don Juan. Il avait fait cheminer la mort plus vite que le repentir, et l'Allemagne avait cru qu'il se reposait sur sa création accomplie. Mais le génie se plaît souvent à déconcerter les pensées de la foule. Après la mort de Goëthe, on a trouvé dans ses papiers un autre Faust, le drame de Faust racheté. Goëthe, ce grand sceptique, jetant les yeux sur ce monde qu'il allait quitter, le vit se mettre en marche vers un avenir de réconciliation religieuse; et, faisant un retour sur son œuvre, il comprit qu'il avait eu tort de la dénouer si brusquement et par la main de Satan. Il écrivit alors la seconde partie de *Faust*, et donna à la première ce démenti sublime.

Hé bien! cette pensée que le noble vieillard léguait au monde comme une magnifique prophétie de ses destinées nouvelles, l'autre jour elle est tombée dans la tête d'un jeune homme de vingt ans, comme il traduisait en se jouant, le *don Giovanni* pour l'Opéra, et il a écrit *le Souper chez le commandeur*. Le vieillard homérique, chargé d'ans et de gloire, et le jeune homme encore inconnu, se sont rencontrés dans la même voie, et on dirait que le vieux chantre de *Faust* a béni de ses mains vénérables le jeune interprète de Mozart.

*Le Souper chez le commandeur* est le récit de la réconciliation de don Juan. La forme en est tour à tour dramatique, élégiaque, lyrique, espagnole toujours. Je ne me sens nullement tenté de blâmer dans cette brillante création le mélange des vers et de la prose. Tel est l'éclat de la prose que la pensée passe naturellement de cette forme à l'autre. Par momens même le rythme ajoute à l'illusion.

Don Juan, averti par le jour, se dispose à reprendre le chemin de son palais, mais le bras du commandeur le retient. Les festins des morts ne se terminent pas comme ceux des vivans. L'imagination est dans l'attente de quelque chose de tragique, et la terreur commence au milieu même de l'orgie. Qui donc frappe ainsi à la porte du tombeau? Don Bernardo Palenjuéz est descendu de sa niche de granit dans la cathédrale de Burgos, et il a cheminé toute la nuit pour visiter son neveu le commandeur. Les paroles du nouveau-venu sont glaciales comme l'air du matin, et il va s'asseoir, en silence, au fond du sépulcre. Ainsi arrivent successivement l'aïeul du commandeur, le savant Omphrio Palenjuéz, qui a quitté la grande salle de l'hôpital de Tolède; puis le cardinal don Raphaël Palen-

juez. Toutes les fois qu'un Palenjuez meurt sur la terre, les statues des vieux Palenjuez quittent aussi l'enclos du monument, et se rassemblent auprès de celui que la mort a frappé le dernier, pour s'entretenir de la nouvelle. Ceux-ci viennent apprendre au commandeur la mort de doña Anna. Essayez vos yeux de marbre, noble commandeur, ce ne sont pas des larmes qu'il faut à votre pauvre fille, mais des prières; car en ce moment Dieu la juge. Les statues prient en chœur pour le salut de la jeune fille. De nouveau la porte s'ouvre, et doña Anna s'élançe dans les bras de son père. Voyez-vous comme le mouvement du drame entraîne violemment don Juan dans son cercle irrésistible. Tout à l'heure don Juan se moquait, mais insensiblement sa voix s'est tue, son sang s'est glacé. Il ne prononce plus un seul mot, et le poète ne le nomme même pas; mais comme on sent bien que tout le drame s'agite autour de lui! Cependant au silence de la jeune fille, aux larmes qui coulent sur ses pâles joues, les vieillards la croient damnée et détournent les yeux en gémissant. Mais Dieu ne condamne pas ainsi sans retour ceux qui aiment. — Mon père, dit Anna, je vais au Purgatoire pour avoir aimé. — Elle y restera dix mille ans si nul vivant ne l'aide à remplir cette urne de larmes. Alors le commandeur se souvient tout à coup de don Juan; il va le prendre par la main, l'amène au milieu des statues et lui dit : — C'est toi que je charge de racheter ma fille. — Don Juan se refuse avec dérision à l'œuvre de pitié; il repousse les supplications des vieillards. Sera-t-il également insensible à celles de la jeune fille? Alors commence entre ces deux âmes un dernier combat, combat sublime. Les prières d'Anna sont pleines de douceur et de délicatesse; l'amour perce encore à travers ses paroles; mais avec quelle décence et quelle fierté pudique! Enfin (et c'est là une idée profonde) don Juan revient à la foi par l'amour; il est vaincu par celle qui lui dit : *Don Juan, deux êtres qui se sont bien aimés sur la terre font un ange dans le ciel.* Anna triomphe, et don Juan se rachète lui-même en la sauvant. N'est-ce pas, je le demande, une belle et noble conception que celle-là? La légende qui, elle aussi, a jeté une robe de moine sur les épaules de don Juan, n'a rien imaginé qui fût plus poétiquement empreint du génie catholique de l'Espagne.

Je dirai avec la même franchise que, dans l'exécution, les proportions manquent à l'œuvre; l'exposition est grandiose, et le dénouement est plein d'une mélancolique émotion. Mais entre Dieu et don Juan la lutte ne dure pas assez long-temps, et c'était là le nœud du drame. Cette partie de

l'œuvre manque de développement ; mais à qui la faute ? au poète ? Non , à son âge. La divination du talent ne peut aller jusqu'à trouver , à vingt ans , ce que le temps seul peut donner , à savoir la connaissance du cœur humain. Ce que je dis du fond , je le répéterai pour la forme. La prose de M. Blaze est riche , ardente , colorée ; il lui reste à savoir se défier de sa force même et de son éclat. Je crois encore que le jeune écrivain ne s'est pas assez tenu en garde contre de légitimes sympathies pour un talent que nul ne place plus haut que moi. J'ai peur , en un mot , que M. Blaze ne se soit trop souvenu du style éblouissant de *Ahasvérus*. J'y verrais péril pour la langue. Les langues résistent à merveille à toutes les hardiesses des vrais novateurs ; mais elles ont tout à craindre des novateurs qui imitent. M. Blaze est doué d'une assez belle originalité pour n'imiter personne. Voilà mon objection à sa prose. L'écueil de sa poésie est , d'une part , dans son penchant à une métaphysique obscure et mystique par momens , et de l'autre , dans un rythme trop peu contenu. Il semble quelquefois que le mouvement de la période entraîne le poète , et que le mot devance la pensée. Ce sont là de dures vérités ; mais il y a dans ce début de M. Blaze tant d'éclat et d'élévation , qu'il a droit , dès aujourd'hui , à toutes les sévérités de la critique , et nous ne voudrions pas avoir à nous reprocher d'avoir retardé par des éloges sans réserve l'avènement d'un véritable artiste.

ANTOINE DE LATOUR.

---

# CHRONIQUE.

---

L'évasion des détenus de Sainte-Pélagie a occupé cette semaine tous les esprits de la ville et toutes les imaginations de la police. Ces détenus, assez peu surveillés, ont paisiblement creusé une immense grotte, et, sortis un à un de leur souterrain, se sont présentés aux habitans stupéfiés de cette rue Copeau si peuplée d'habitues du Jardin des Plantes et d'amateurs de l'ours Martin. Ce grand nombre de tilburys, de cabriolets, de chevaux de selle; cette agglomération de cochers, de domestiques, de postillons, n'ont pas encore aidé le flair des limiers expédiés dans tous les sens. On a dit qu'il fallait toujours se défier d'un premier mouvement, parce qu'il peut être bon; bien des gens devraient se mettre en garde contre leur première idée, parce qu'elle est régulièrement stupide, sauf à discuter la seconde: n'a-t-on pas imaginé, imprimé, dans le premier moment de cette aventure, que la police avait elle-même favorisé la fuite des accusés d'avril! Ceci est une opinion de complainte, dont les portiers peuvent s'amuser. La seule observation raisonnable qui jaillisse de cet événement, c'est que la police a été dupe de cette mansuétude qu'on ne cesse de réclamer pour les détenus politiques. Le coup de main de Mallet est là, du reste, pour prouver qu'il n'y a pas de police si énergique qui ne puisse être mise en défaut. A ce propos, un journal républicain, tout en soutenant le droit qu'avaient eu les prisonniers de rompre leurs fers, disait qu'il était peu loyal, peu prudent, de railler le pouvoir, parce qu'il s'était un beau matin réveillé sans sa catégorie de Paris. Un autre journal, aussi républicain, conteste, au contraire, la dignité de cette fuite, et préfère la conduite de MM. Kersausie et autres, qui n'ont pas voulu désertier la prison. — Une question. — La maison de M. Vatin, cet estimable propriétaire, qui a vu le terrain de son jardin soulevé comme une croûte de pâté, gagnera-t-elle en valeur ou sera-t-elle dépréciée? Voudra-t-on l'acheter comme monument historique, ou n'en voudra-t-on pas, dans la crainte d'apparitions semblables? Quant à l'infortuné vieillard, l'œil constamment fixé sur l'excavation de son jardin, forcé de rester chez lui pour répondre aux interrogatoires des magistrats, tremblant de voir à chaque instant une figure barbue qui lui demande passage sur ses terres, il a perdu sa place à la balustrade des ours de Norwége et du tapir. On a détruit ses plus chères habitudes.

La police est, dit-on, plus heureuse dans la découverte d'un complot qui devait éclater ces jours derniers. On parle d'un attentat projeté contre la vie du roi et de sa famille, d'arrestations, de saisies d'armes et d'interrogatoires déjà subis. Une surveillance très-active s'exerce dans les Champs-Élysées et sur toute la route de Paris à Neuilly. Mercredi dernier, les premières rumeurs de cette nouvelle se sont répandues; M. le duc de Nemours n'en a pas moins été vu au Cirque des Champs-Élysées, accompagné seulement de deux personnes et du prince de Syracuse, dont le mariage est problématique, selon les uns, certain selon les autres. Ces derniers vont jusqu'à dire que M. le baron Pasquier s'est occupé de rédiger le contrat.

A peine deux bataillons anglais sont débarqués à Saint-Sébastien, que voilà déjà la fanfaronnade castillane en humeur de forfanterie et de bulletins homériques. Une compagnie de christinos et une *bandelette* de rebelles ne s'envoient pas vingt coups de fusil, à six cents pas, qu'on expédie des courriers pour annoncer que « les carlistes sont en pleine déroute, et poursuivis dans toutes les directions. » Les enrôlemens français pour le compte de l'Espagne existent moins que jamais, M. le duc de Frias ayant déclaré que son gouvernement n'avait pas les fonds nécessaires. La valeur des deux parties belligérantes qui se cramponnent au sol de la Navarre et de la Biscaye, est parfaitement appréciée par cet émissaire anglais que la régente consultait sur l'état de son armée : « Vos soldats, madame, disait-il, ne valent pas les rations qu'ils mangent, et les soldats carlistes ne valent pas les vôtres! » — Voilà pour l'armée! Quant au peuple des villes, il se régale de moines. A Sarragosse, une dizaine de couvens ont été pillés et arrosés de sang, des maisons de carlistes saccagées. Un général a eu le bon sens de dire à cette populace, qui passe si vite du fanatisme au sacrilège : « Brigands que vous êtes! au lieu de vous acharner sur ces maisons, qui ne vous font rien, allez donc combattre les soldats carlistes! » Cette apostrophe a produit son effet, et deux mille enrôlemens volontaires ont été faits dans la journée.

Valdès est mort! il est allé rejoindre Zumala-Carreguy dans le ciel. Il n'en fallait pas moins pour que les deux adversaires se vissent en face.

— THÉÂTRE-FRANÇAIS. — JACQUES II, drame en cinq actes par M. Émile Vanderburck. — Il est historiquement prouvé que Louis XVIII, roi de France, était un philosophe dans l'acception de ce mot comme l'entendait le dix-huitième siècle : il se servait des prêtres et les aimait assez peu : c'était un roi d'un esprit cultivé, fort latiniste, athée peut-être, ou peu s'en faut. Charles X dévot, aimant les prêtres, les jésuites, se mettait à la recherche de tout ce qui exhale un parfum de sacristie, une odeur de

congrégation. Le contraste assez frappant de ces deux caractères, a donné sans doute à M. Vanderburck la velléité de demander à l'histoire un contraste analogue qui permit de déguiser sous des noms du temps passé, une action dont le fond devait s'appliquer en réalité à des noms contemporains. Fouiller l'histoire d'Angleterre, forcer les rapprochemens à l'aide de mensonges et de suppositions gratuites; de Charles II faire Louis XVIII, de Jacques II Charles X, parce que le premier de ces deux rois anglais était déiste, l'autre apostolique : voilà ce qu'a entrepris M. Vanderburck. C'est, comme on voit, une opération qui pouvait paraître louable et même habile dans ce temps où l'opposition empruntait sur le théâtre et dans les journaux les voies les plus détournées de l'allusion pour livrer bataille au gouvernement : c'était l'époque de GERMANICUS, de SYLLA; l'époque où le MARIAGE DE FIGARO était défendu à cause de son monologue. Alors florissait LE MIROIR et autres brimborions littéraires dans lesquels s'exerçait la malice des Étienne et des Jony. On supposait des empereurs de la Chine et des ministres Japonais dans lesquels il fallait reconnaître le roi et M. de Polignac : c'est ce genre de travail que s'est proposé M. Vanderburck, sans doute avant la révolution de juillet. Il en résulte que son drame offre à peu près l'intérêt d'un numéro du CONSTITUTIONNEL du 25 mars 1829 : et ce doit être le sort de toutes ces œuvres qui sont faites moins sous l'influence d'un sentiment d'art que d'une préoccupation politique.

Le Charles II que M. Vanderburck nous présente, dès le premier acte, meurt en élève de Voltaire, en théiste pur, si toutefois Voltaire était autre chose qu'un railleur universel. L'histoire dit, au contraire, qu'il reçut tous les sacremens de la religion romaine, dans les bras de laquelle il s'était jeté par faiblesse et par condescendance pour son frère et ses innombrables maîtresses. Jacques II, au contraire, était catholique, apostolique, romain, papiste, par conviction, par amour, par sentiment. Il avait un nonce du pape à sa cour et s'entourait de jésuites et de capucins, que les Anglais prenaient en horreur. Sept évêques anglicans furent emprisonnés par son ordre; et son ardeur l'entraîna si loin, que les cardinaux romains proposèrent de l'excommunier, sous le prétexte que son zèle était capable de déraciner le peu de catholicisme qui restait en Angleterre. Jacques II affectionnait singulièrement son confesseur Péters; mais, malgré tous les gages de dévouement que ce pauvre roi donnait à la cour de Rome, Péters se vit constamment refuser le chapeau de cardinal. Jacques II était un roi exclusivement dévot, fanatique, zélé; les idées religieuses l'absorbaient tellement qu'il n'y avait pas place dans son cœur ou dans sa tête pour une méchanceté ou un ressentiment mondain. Guillaume d'Orange lui enleva son trône, comme au spectacle on prend, dans un entr'acte, la place d'un

monsieur qui n'a pas laissé de gant sur la banquette. Il y a loin de ce prince hébété par le papisme au mauvais frère, au Dioclétien persécuteur de M. Vanderburck.

Quand une fois on s'est mis à déchirer l'histoire, il n'en coûte pas plus de la brûler. Ainsi Montmouth s'est civilisé, perfectionné entre les mains de l'auteur de JACQUES II, au point de devenir un héros orné de mille qualités, galonné de vertus sur toutes les coutures, tandis que nous l'avons toujours pris pour un intrigant de petite portée, un fanfaron sans force et sans habileté. Son invasion en Angleterre, en qualité de fils de Charles II, est une action piètre et misérable, dont l'échafaud fit justice dans ce temps où la hache ne se rouillait pas. M. Vanderdurck, qui a feint de prendre au sérieux le caractère misérable de Montmouth et sa filiation, fait planer ce personnage au-dessus de son drame. Montmouth débarque sur les côtes du royaume, Montmouth est défait, se cache chez Guillaume Penn et se livre lui-même à la justice de Jacques II, pour sauver les jours de sa mère, Lucy Walters, qu'on veut prendre pour otage. Montmouth voit donc s'apprêter son supplice, et consacre un acte tout entier à faire ses adieux à sa mère; mais la vengeance du ciel ne se fait pas attendre. On apprend la descente de Guillaume. Jacques II, chassé, abandonne la place à l'habile usurpateur, et vient chercher à Saint-Germain cette magnifique et loyale hospitalité dont le grand roi vint lui-même lui faire l'offre et l'hommage à Chatou, moitié chemin de cette résidence, où l'attendaient une maison somptueuse, des gardes, des gentilshommes, des équipages, et un revenu de 600,000 livres, sans compter les dix mille louis d'or que la reine d'Angleterre trouva dans un tiroir de sa toilette.

Le drame de M. Vanderbruck n'est pas plus mal fait qu'il ne faut comme œuvre de fantaisie. Il n'y a pas de situation qui étouffe ou qui glace, qui saisisse ou qui ennuie. Le style est honnête, placide, constitutionnel, les idées libérales, à la hauteur d'un bon article *Paris*; c'est une œuvre qui pourrait donner entrée dans une foule de sociétés littéraires et académiques. M. Vanderburck est un homme d'esprit qui s'exerça long-temps dans le genre du vaudeville; la solennité de la Comédie-Française et la gravité de son sujet l'ont paralysé.

— VAUDEVILLE. — MON BONNET DE NUIT, vaudeville en un acte, de MM. George Duval et Barrière. — Il n'est sorte de procès qu'on n'ait fait à notre pauvre vaudeville, à ce vaudeville créé par un Français né malin, et continué par d'autres Français qui ne sont pas nés malins et qui ne le deviendront pas. On lui a fait un crime de ses calembours, un crime de ses couplets; on lui a reproché ses jeunes premiers, qui s'appellent *Florville*; ses amoureuses, qui s'appellent *Théodorina*, et qui finissent toujours par s'épouser, au moyen d'un notaire poudré et en culottes

courtes. On ne veut pas non plus que le vaudeville use du quiproquo. Or y a-t-il vaudeville possible sans un quiproquo long, corsé, nourri, auquel coopèrent, dans une part égale, des personnages dont l'intelligence se refuse à l'éclaircir. Le quiproquo est l'âme, l'essence, la moelle du vaudeville. MON BONNET DE NUIT ne serait qu'un casque à mèche, flasque, plat et informe, sans le quiproquo qui le soutient. Un bonnet de nuit n'est jamais qu'un bonnet de nuit, une espèce de sacoche de coton blanc, sans issue, sans forme, un meuble de sommeil et de maladie. Jusque-là il n'y a pas d'équivoque; mais que Mercier, l'auteur du TABLEAU DE PARIS, intitule : MON BONNET DE NUIT un de ses livres; que, tracassé par la police, il dépose ce livre chez la fille d'un pâtissier; que cette fille de pâtissier, inquiète sur la nature de ce dépôt, parle sans cesse à son cousin l'imprimeur du danger qu'il peut y avoir pour elle à garder long-temps son bonnet de nuit, alors on entend gronder le quiproquo. Il y a bonnet de nuit et BONNET DE NUIT, un bonnet de coton et un livre. Boulot, fiancé d'Angélique, comprend qu'il s'agit du bonnet de coton du cousin; le cousin comprend qu'il s'agit du livre de Mercier. Boulot est jaloux furieux. C'est l'œuvre du quiproquo. La police vient saisir le livre, et Boulot voit qu'il concevait une peur chimérique du bonnet de coton, qui n'existait que dans sa tête. Mercier obtient grâce pour son bonnet de nuit; il peut le vendre en plein jour, si bon lui semble; il est autorisé, de par le roi, la loi et justice, à le retirer de la maison du pâtissier. Quant au vaudeville de MM. George Duval et Barrière, il serait enfoui pour jamais dans une boutique d'épicier, si le tribunal de commerce n'avait fait pour lui ce que M. de Malesherbes fit pour le BONNET de Mercier, et n'avait aussi, de par le roi, la loi et justice, forcé les directeurs du Vaudeville à couvrir leur chef de cette coiffure nocturne.

— LA LEÇON DE MATHÉMATIQUES, vaudeville en un acte, par M. Ramond de la Croizette, pour faire suite à LA LEÇON DE BOTANIQUE. Si ce vaudeville n'avait pas été tué sur place, il nous présageait une série de leçon de gymnastique, leçon d'hippiatrique, leçon de statique, et autres leçons pratiques, théoriques, scientifiques. M. Ramond de la Croizette, dont l'enbompment remplit un siège de secrétaire à la questure de la chambre des députés, a rêvé au milieu des amendemens, des ordres du jour, des rappels à l'ordre, des coups de sonnette et des motions qui bourdonnent à ses oreilles, qu'une jeune femme a la passion des mathématiques, et se fait montrer l'algèbre par son cousin. C'est une passion tant soit peu excentrique; car depuis M<sup>lle</sup> Germain, de célèbre mémoire, nous voyons peu de femmes dévorées de l'amour du théorème. Le cousin s'est chargé de cet enseignement avec un dévouement sans bornes; il vient

expès de Paris à la campagne pour donner ses leçons, et inquiète son père par l'énorme perte de temps qu'entraîne ce cours *extra muros*. En bon père de famille, ce dernier enferme les habits de son fils, qui ne s'arrête pas à des difficultés aussi fragiles, et vient en robe de chambre chez sa cousine; là il commet mille folies, danse *l'allemande* avec une jeune personne, et s'habille avec la friperie d'un M. Saint-Amant qui fait la cour à sa cousine, M<sup>me</sup> de Clairville. M. Saint-Amant, trouvant sa valise dévalisée par le jeune professeur, endosse la robe de chambre qu'il a laissée, et cette tenue sans façon compromet tellement M<sup>me</sup> de Clairville aux yeux de ses voisins, qu'elle s'annonce l'épouse de son poursuivant.

Il faut dire à M. Ramond de la Croizette, qu'on ne doit pas danser *l'allemande*, que *Saint-Amant* et *de Clairville* sont deux noms de mauvais lieux, de ces noms fameux dans les maisons où l'on triche à l'écarté, où personne ne retrouve son chapeau et sa canne quand elle est garnie d'une pomme ciselée; où toutes les dames s'appellent M<sup>me</sup> de Saint-Ernest, M<sup>me</sup> de Saint-Vilfrid, M<sup>me</sup> de Saint-Alphonse. Il faut dire encore à M. Ramond de la Croizette, qu'on met généralement à la porte les gens qui arrivent chez vous en robes de chambre, et qu'on n'épouse pas une femme parce qu'on l'a compromise; puis il faut laisser tranquille M. Ramond de la Croizette, à charge de revanche.

— LES COURSES DE CHANTILLY, vaudeville pur sang, en un acte, par MM. Ludovic et Augustin. — Voilà un genre créé; c'est l'énigme en couplets. MM. Ludovic et Augustin, que je crois très-capables d'avoir fourni leur contingent d'obscurité au célèbre logogriphe intitulé : LE ROI, ignorent peut-être que Chantilly n'est pas un village de Norwège, de Flandre ou de Chine, mais une localité voisine de Paris, située dans le département de l'Oise. Ils sont dès-lors pardonnables d'avoir représenté de la sorte un pays qu'ils n'ont pas vu, des mœurs qu'ils ne connaissent pas. Il n'y a jamais eu à Chantilly de marquises qui parlent comme des charmarreuses, des comtes qui s'expriment en langage de laboratoire : je sais bien tout le profit qu'il peut y avoir dans l'exhibition de M<sup>mes</sup> Clara, Stéphany, Thénard, Tercy, Augusta, en vestes rondes, en culottes très-collantes et même trop collantes; tous les mouvenens de lorgnettes que provoquent ces quasi-nudités, tous les chuchotemens malins qui accueillent ces prospectus de formes féminines, mais où diable a-t-on vu des femmes qui vont, en habits de jockeys, surprendre des amans fugitifs sur la pelouse des Condés : il serait temps d'en finir avec ces gravelures hermaphrodisiaques qui spéculent sur des femmes-hussards, des femmes-pages, des femmes-jockeys : tant mieux pour ces dames si elles sont bien faites, tant pis pour elles si elles sont tortues, nous ne voulons pas le savoir. Personne ne veut le savoir là. Si MM. Ludovic et Augustin

avaient pensé que Chantilly fût si près, ils y seraient allés constater que personne ne porte d'habit rouge dans une course; et Lepeintre ne se donnerait pas ces airs de homard qui ne riment à rien : les groupes qui composent le tableau final surpassent en indécence les culottes collantes des jockeys. On ne vit jamais rien de plus audacieux. Quant au dialogue chevalin de ces personnages, il appartient au *dandyisme* de bas étage; c'est de la *fashion* à la manière des journaux de modes et des vaudevilles de banlieue.

— VARIÉTÉS. — LES DANSEUSES A L'ÉCOLE, vaudeville en un acte, par MM. Dumanoir et l'un de MM. les frères Cogniard. — Cazot est un honnête et modeste acteur qui a le regret de se voir rendre justice à la fin de sa carrière après avoir été long-temps estimé au-dessous de sa valeur. Cazot est magnifique en danseur, il a l'œil plissé, la joue molle, le ventre flasque, les jambes grêles, quel reste de danseur! Quoi de plus hideux qu'un vieux danseur? Donc, Cazot qui est maître de danse, admet à ses leçons une foule de jeunes personnes aux manières vives, au propos leste; sa classe réunit l'élite du corps de ballet.

Là on s'entretient beaucoup de Portugais riches, de vieux armateurs, d'anciens ministres, de parures, de bijoux et d'inscriptions de rentes; la conversation roule exclusivement sur l'art de trouver *quelqu'un qui fasse du bien à une femme*. Une mère de danseuse mêle ses aperçus individuels et ses erreurs de langage aux observations des jeunes personnes, et son expérience rectifie plus d'une opinion. Cette mère a un chapeau *bibi* sur la tête, au bras un cabas en tapisserie, brodé par sa fille, un développement de poitrine surabondant; ses mains se croisent sur son estomac, et ne quittent ce point d'appui que pour fortifier par le geste la valeur d'un mot rarement français. Il ne manque presque rien à cette mère d'artiste, ni le gros ventre, ni le tour frisé en soie, ni le châle français qui a passé des épaules de la fille sur les épaules de la mère, comme la légion étrangère passe du service de France au service d'Espagne; il ne lui manque ni la médisance ni la rapacité; il lui manque des pruneaux dans son sac, et un petit chien. Quant aux élèves de M. Chaillot, elles se prêtent volontiers à la spéculation qui a été faite sur leurs jambes. On a dit sans doute à ces dames : Vous aurez de petits costumes de salle de danse qui feront voir vos jambes. Ces dames font voir un peu plus. M<sup>lle</sup> Jollivet se distingue surtout par la brièveté de son jupon. Mieux vaudrait avoir plus de jupon et moins de mollet. Reste à savoir maintenant quel est le plus licencieux, le plus débauché, le plus nu de ces deux vaudevilles, des COURSES DE CHANTILLY ou de L'ÉCOLE DE DANSE. Les jockeys cachent la moitié de leurs jambes avec la botte; le jupon des danseuses couvre l'autre moitié, que laissent voir les jockeys. Question grave.

---

# LA BELLE RÉGAILLETTE.

---

## I.

Souvent les plus graves événemens de l'histoire ont pour mobile les causes les plus légères ; souvent aussi par un juste retour et pour établir une sorte d'équilibre philosophique, en cherchant la source des plus futiles aventures on arrive à une création démesurée, on trouve pour solution du problème quelque fait gigantesque qui n'a eu d'autre résultat dans le monde et d'autre retentissement dans l'avenir qu'un mince épisode à peine connu des fouilleurs de chroniques, ou un proverbe dont le peuple ignore le sens primitif et la symbolique origine. Parmi cette monnaie courante de phrases frappées au coin de la sagesse populaire et qu'on appelle proverbes, il en est qui se rattachent aux entrailles les plus profondes de l'histoire, et dont l'effigie, usée par le frottement et l'abus, reproduit aux yeux de l'antiquaire qui en retrouve le dessin les plus illustres figures et les dates les plus solennelles de nos annales. Ainsi, pour retrouver l'origine d'un dicton usité parmi le peuple de Marseille, mot naïf et railleur, arrivé jusqu'à nous de bonne femme en bonne femme, il faut remonter bien haut le courant de l'histoire.

Ce n'avait pas été sans un violent déplaisir que la Provence

s'était vue réunie à la France. Cette condition nouvelle blessait son orgueil, son intérêt, ses affections. Heureuse sous ses comtes elle n'avait qu'à perdre sous une autorité qui devait veiller sur elle de trop haut et de trop loin. Fièrre d'une splendeur noblement acquise par les armes, l'industrie et les arts, elle souffrait de voir sa couronne d'état indépendant et souverain se briser et se réduire à une seule perle sur le bonnet royal de Louis XI. Plus avancée en civilisation que le reste de la France, florissante par ses lumières, riche par son commerce, elle apportait dans la communauté des avantages et des trésors inappréciables, et loin de rien recevoir en échange, il lui fallait rétrograder et déchoir afin de se mettre à l'unisson et au pair avec les autres provinces pour tout ce qui demandait de l'ensemble dans le gouvernement du royaume. Sa réunion à la France fut suivie de troubles dans lesquels elle se trouva malheureusement engagée; le mécontentement dès-lors ne connut plus de bornes, et la Provence ne perdit pas les occasions d'en donner des preuves. Au lieu de chercher à la ramener par la douceur et par les bons procédés, on voulut réduire ce qu'on appelait son esprit d'indiscipline et de révolte; on la châtia dans son orgueil, on la punit dans ses franchises, on la blessa au cœur. On oublia que la Provence était la province la plus intelligente, la plus illustre et la plus riche du royaume, pour ne voir en elle qu'une *gueuse parfumée*, selon l'expression d'un historien, et on la traita comme si elle n'avait attaché qu'un bouquet à la ceinture de la France.

La cour prenait à tâche de mettre sur la Provence de sévères gouverneurs qui, loin de dompter les Provençaux ou de les gagner, ne faisaient que les irriter et les jeter de plus en plus dans les séditions. Un de ces gouverneurs fut le maréchal de Vitry, homme d'une rare violence et toujours emporté hors de la justice et de la raison. Ce meurtrier qui avait ramassé dans le sang le bâton du maréchal d'Ancre, revêtu des dépouilles de celui qu'il avait assassiné et craignant quelque future réaction contre son crime, était venu se retrancher dans le gouvernement de Provence. Jamais gouverneur plus brutal et plus despote n'avait pesé sur ce

beau pays. Vitry faucha outrageusement dans ses privilèges, renversa sa vieille administration ; et, voulant que toute autorité émanât de lui seul, supprima de son chef le droit d'élection qui, de temps immémorial, s'exerçait pour certaines magistratures. Les Provençaux murmuraient, mais ils n'osaient se rébellionner, car le maréchal était rude aux mutins. Cependant ses excès débordèrent à un tel point, que Richelieu le rappela. Parmi les graves injures que lui reprochait le peuple, la plus impardonnable était son mépris pour les magistrats municipaux. On raconte qu'un jour, voyageant à travers le pays du Var, il arriva dans un bourg où l'on ne put trouver de porteurs pour sa litière. Vitry, furieux de ce contre-temps, fit appeler les consuls qui se rendirent auprès de lui, revêtus de leur chaperon ; il leur ordonna de porter sa litière jusqu'à la ville prochaine, et ils furent contraints de faire cette humiliante corvée. Ce ne furent pourtant pas ses torts vis-à-vis les Provençaux que Richelieu punit en tenant à la Bastille le maréchal de Vitry, qui y demeura jusqu'à la mort du cardinal.

Louis de Valois, comte d'Alais, qui, plus tard, prit le titre de duc d'Angoulême, succéda à Vitry. De formes plus modérées que son prédécesseur, le comte d'Alais ne fut pas meilleur que lui dans sa conduite politique. Tout en ménageant les hommes, il ne discontinua pas de maltraiter les institutions ; toutefois, ce qu'il y eut de bon sous son gouvernement, c'est que les Provençaux osèrent se révolter. Le parlement d'Aix, attaqué dans ses prérogatives, rogné dans l'étendue de sa juridiction, alluma une guerre qui obligea le comte d'Alais à se faire assister par des renforts de troupes. Marseille aussi s'était mise en pleine révolte, mais comme elle était malade de la peste, le comte d'Alais, compatissant à son état, ne voulut pas employer contre elle la force des armes ; il y envoya, comme moyen de conciliation, son gendre, le duc de Joyeuse, qui devait être agréable aux Marseillais en ce qu'il était fils du duc de Guise, ancien gouverneur dont les Provençaux avaient gardé un bon souvenir. Les Marseillais répondirent parfaitement à la modération du comte d'Alais. Le duc de Joyeuse

les gênant, ils se gardèrent de mettre en œuvre aucune violence pour s'en débarrasser; ils employèrent un moyen de comédie. La contagion allait à petit train et ne faisait qu'un mince ravage; cependant, si peu meurtrière qu'elle fût, elle inquiétait le duc de Joyeuse, jeune homme qui avait la vie belle et qui y tenait. Pour augmenter son effroi, les Marseillais prétendirent que le fléau redoublait d'intensité, et pour appuyer ce faux bruit, ils faisaient chaque jour passer sous les fenêtres du duc le convoi de tous les gens qui mouraient, plus un nombre considérable de bières vides. Cette supercherie eut le résultat qu'ils en attendaient: Joyeuse épouvanté de toutes ces funérailles vraies et fausses, délogea de Marseille. Délivrés de ce surveillant, les Marseillais, de concert avec le parlement, reprirent leurs brigues contre le gouverneur; et comme le comte d'Alais n'était pas en meilleur crédit auprès de Mazarin que Vitry ne l'avait été auprès de Richelieu, il fut rappelé.

Pendant ce temps-là, les troubles de la Fronde agitaient Paris et la France. Ces troubles avaient été pour beaucoup dans le rappel du comte d'Alais que l'on soupçonnait de vouloir livrer Marseille aux princes, et que l'on accusait à tort ou à raison d'avoir entretenu de perfides alliances avec les Espagnols. Bientôt retentit en Provence l'arrêt du parlement de Paris qui déclarait Mazarin « ennemi du roi et de l'état, perturbateur du repos public, et lui ordonnait de se retirer dans huitaine du royaume; passé lequel temps tous les sujets du roi devaient lui courre sus. » Dès que cette nouvelle parvint à Aix, le président de Forbin d'Oppède, qui visait à la première présidence et qui comptait sur les princes pour obtenir ce poste, proposa au parlement d'Aix de rendre un arrêt semblable à celui du parlement de Paris. Cette motion fut bien accueillie, on alla aux voix et l'arrêt passa à une grande majorité; ce qui parut étrange, car le parlement de Provence avait toujours trouvé un protecteur dans Mazarin premier ministre, et rien ne justifiait sa haine et sa rigueur envers Mazarin abattu et fugitif. Mazarin l'avait soutenu contre le comte d'Alais, l'avait maintenu dans la plénitude de sa juridiction, lui avait garanti la

splendeur de ses prérogatives, et l'arrêt qui, pour le parlement de Paris, semblait une représaille permise aux vainqueurs, était pour le parlement d'Aix un acte de monstrueuse ingratitude.

Il s'en fallut de beaucoup que la conduite du parlement fût approuvée à Aix. Le clergé et la noblesse étaient d'un avis tout différent, et en cette circonstance les gens d'église et les gens d'épée rompirent avec la robe et censurèrent vertement le parlement dans une adresse au roi. Dès ce moment il y eut deux partis à Aix; l'un contre le cardinal, à la tête duquel était le baron de Saint-Marc, premier procureur du pays : ce Saint-Marc, dans son uniforme de chef de parti, portait un très-grand sabre qu'il brandissait dans tous ses discours, ce qui fit que l'on donna le nom de *Sabreurs* aux gens de sa faction. Ceux de l'autre parti, qui était pour Mazarin, prirent, on ne sait pourquoi, le nom de *Canivets*. Ces Sabreurs et ces Canivets se sabrèrent dans tout le pays et causèrent des dégâts inouïs, jusqu'à ce qu'enfin la Provence qui, pendant toutes ces discussions, avait chômé de gouverneur, en eût un : ce fut Louis de Vendôme, duc de Mercœur, qui avait épousé une Mancini, nièce du cardinal. Ce mariage avait été une des causes de l'inimitié qui régna entre le prince de Condé et Mazarin, car le prince, qui avait à se plaindre du cardinal, s'y opposa de tous ses moyens. Le duc de Mercœur réduisit les sabreurs, et la guerre civile s'apaisa.

Cependant la Provence n'était pas si bien remise de toutes ces émotions qu'il n'en restât quelques vestiges propres à les faire renaître. A Marseille surtout l'esprit factieux était demeuré en fermentation et n'attendait qu'une occasion pour éclater. Au lieu d'une occasion, il s'en présenta deux, et chacune des deux à propos d'une galère.

L'insolence des pirates qui infestaient la Méditerranée était incroyable. Deux tartanes montées par des Espagnols avaient fondu dans le golfe de Marseille sur un paisible navire marchand, et l'avaient happé sous la tour carrée qui s'élève au bas de la Joliette.

Le peuple, témoin de ce spectacle, n'avait pu contenir son indignation, et, voulant poursuivre les pirates, il avait pris dans le

port le seul vaisseau en état de leur donner la chasse : c'était une galère génoise qui fut envahie tout à coup par un équipage improvisé, et fit une campagne de plusieurs jours contre les pirates. Après cet emprunt forcé fait à la marine de Gênes, les bien-séances commandaient que l'on fit des excuses à cette république : c'est ce que les Marseillais comprirent fort bien au retour de leur expédition ; ils dépêchèrent donc à cet effet un valet de ville vers les Génois pour leur demander pardon de la liberté grande.

Les Génois, qui sont très-fiers de leur naturel, trouvèrent qu'un valet de ville était un ambassadeur d'une impertinente étoffe, et pensèrent que les Marseillais, en faisant choix d'un pareil envoyé, avaient eu la mauvaise intention de les offenser ; ils en portèrent de vives plaintes à la cour de France, qui enjoignit aux Marseillais d'envoyer faire de nouvelles excuses aux Génois par un de leurs consuls.

Un valet de ville, ce n'était pas assez sans doute, mais un consul, c'était trop. Les excuses, cette fois, n'étaient plus une démarche de convenance, c'était une humiliation, et dans le choix que l'on fit d'un consul pour la subir, les Marseillais virent percer cette haine incessante avec laquelle, depuis si long-temps, la cour poursuivait une magistrature populaire par l'élection, républicaine par le nom et la nature de son autorité.

La seconde galère qui mit le trouble dans Marseille fut celle du duc de Mercœur. M. de Labaume, premier consul, qui faisait cause commune avec le gouvernement bien plutôt qu'avec les Marseillais, avait décidé qu'une galère, destinée au duc, serait équipée et entretenue aux frais de la ville. Cette innovation entraînant une dépense extraordinaire, impliquait un nouvel impôt dont le commerce s'effraya ; il n'en fallait pas plus pour mettre les négocians en guerre avec les consuls ; les cotons du Levant, les haïles de la Lombardie, les sucres américains, furent oubliés, et l'on ne s'occupa plus que des vexations dont Marseille était l'objet. Le mécontentement était à son comble, et le parti national devenait à chaque instant plus gros et plus hardi dans ses propos et ses manifestations, lorsque parut sur la place de la Loge,

où étaient réunis les négocians, un gentilhomme, nommé Glan-devès-Niozelles, escorté d'une suite nombreuse. Niozelles, qui tenait aux premières familles de Provence, avait jusqu'alors été célèbre à Marseille par l'éclat de ses bonnes fortunes. C'était un gentilhomme de bonne mine et d'humeur galante, d'un esprit vif et enjoué, et d'un courage qui s'était maintes fois signalé en combat singulier. On citait ses succès auprès des dames, le bon goût de sa toilette, l'élégance de ses manières, son habileté dans l'escrime et la facile grâce avec laquelle il tournait un amoureux sonnet. Tous ces avantages lui avaient fait une réputation digne d'envie : mais il venait d'atteindre sa quarantième année, et, parvenu à cet âge de discrétion, il avait résolu de renoncer aux pratiques de la jeunesse et de se vouer tout entier au bien de son pays. Voilà pourquoi Niozelles arrivait sur la place de la Loge, accompagné de ses amis, de Beausset, Félix, Riqueti, Candole, Lasalle, dévoués comme lui aux intérêts des citoyens de Marseille.

Quoique Niozelles fût un homme d'exécution plutôt que de conseil, il débuta dans la carrière politique par un discours. Ce discours, dirigé contre les consuls et contre la galère du duc de Mercœur, était une exhortation à prendre les armes pour renverser une autorité hostile au bien de la cité ; quant à la galère du gouverneur, elle était là, sous les yeux de la foule, sous le doigt de l'orateur qui la montrait ; rien n'était plus facile que de s'en débarrasser, on n'avait qu'à y mettre le feu.

Les violentes paroles de Niozelles produisirent un effet merveilleux ; il avait à peine fini de parler que déjà l'on voyait dans la foule étinceler des torches que son éloquence avait allumées comme par enchantement. Niozelles mit l'épée à la main, et pointant cette épée sur la galère, se précipita vers l'endroit du port où elle baignait. La foule le suivit avec des cris de joie, comme si elle allait à une fête. La galère touchait presque à la marge du quai, et l'on n'avait qu'à tendre la main pour s'en rendre maître ; en un instant les canots qui l'entouraient furent pleins d'assailans ; on grimpait à l'abordage, et déjà les brandons, agités par des mains forcenées, secouaient l'incendie sur ses flancs, lorsque le

gouverneur des îles de Marseille, M. Fortia de Piles, fonctionnaire qui jouissait d'un grand crédit sur la population, se présenta au milieu de l'émeute, seul, et demandant à être écouté. Sa présence suspendit les cris et le désordre ; alors il fit entendre des paroles de paix, et, s'adressant à M. de Niozelles, qu'il traitait ainsi en chef de parti, il lui promit que la galère ne serait pas armée, et qu'elle quitterait le port de Marseille pour celui de Toulon. A cette condition, on lui fit grâce du feu ; les torches s'éteignirent dans l'eau du port, comme les imaginations ardentes s'étaient éteintes dans les paroles de M. de Piles, et la foule se dispersa, en promettant à M. de Niozelles qu'il trouverait son monde prêt toutes les fois que l'intérêt de la ville le réclamerait.

Ces bonnes dispositions ne tardèrent pas à être mises à l'épreuve. D'abord, au mépris des promesses de M. de Piles, la galère du duc de Mercœur resta dans le port ; puis, au mépris de ses privilèges, la ville fut frappée d'une contribution militaire. Niozelles revint sur la place de la Loge, fit une nouvelle harangue et tira de nouveau son épée ; les partisans des consuls et du gouverneur, à la tête desquels étaient les chevaliers de Valbelle et de Foresta, se mirent de leur côté en mesure de repousser l'agression. Marseille se hérissa d'armes de guerre ; la ville commerçante s'effaça pour ne présenter qu'un aspect militaire ; les boutiques furent fermées, les cloches des églises sonnèrent le tocsin d'alarme, les Accoules et la Major firent vibrer dans l'air leur lamentable voix d'airain, et la guerre civile vint encore une fois déchirer les entrailles de cette belle et opulente cité, que le fer et le feu avaient si souvent blessée et meurtrie.

Pendant que l'on se battait à Marseille, et que Niozelles était maître de la moitié de la ville, le duc de Mercœur se tenait tranquillement à Tarascon ; le volage époux de la nièce de Mazarin sacrifiait les devoirs de sa charge aux beaux yeux de la marquise de Lansac. Les députés des consuls le trouvèrent occupé à voir une joute sur le Rhône, et il se contenta de leur répondre que Niozelles paierait de sa tête tout ce désordre.

La tête de Niozelles n'en branla même pas; la sédition fut calmée, mais bientôt elle se ralluma à propos d'une nouvelle élection de consuls. Le gouverneur s'étant opposé à cette élection, les Marseillais passèrent outre, et quatre consuls populaires furent nommés. Niozelles se signala encore dans cet acte de violente et victorieuse opposition. Le roi, qui alors était à Lyon, voulut que Niozelles, les quatre consuls et les gentilshommes qui s'étaient le plus compromis dans cette rébellion, fussent mandés pour rendre compte de leur conduite. Le cardinal Mazarin promit qu'il ne serait attenté à la liberté d'aucun d'eux; ils obéirent. Le jour où le roi leur donna audience, comme ils se tenaient debout en présence de sa majesté, le comte de Nogent et le comte de Brienne, deux seigneurs de la cour, dirent à très-haute voix : A genoux! messieurs de Marseille, le roi l'entend ainsi! Les consuls s'agenouillèrent; mais Niozelles et son frère, le commandeur de Glandevès, demeurèrent debout. Après l'audience, Niozelles tint à Mazarin des discours qui firent repentir le ministre d'avoir donné un sauf-conduit au rebelle, car il était aisé de prévoir que les Marseillais ne seraient pas faciles à mener tant qu'ils auraient cet homme à leur tête.

Quelque temps après ce voyage de Lyon, des troubles éclatèrent à Aix contre le parlement; ceux qui les avaient soulevés furent contraints de quitter la ville, et ils se réfugièrent à Marseille, où Niozelles les prit sous sa protection. En raison de ce fait, Niozelles fut ajourné devant le parlement, il refusa d'obéir. Pour la seconde fois, il fut mandé à la suite de la cour; l'officier qui portait l'ordre, assailli et frappé, n'échappa que par miracle à la mort. Le parlement ayant renouvelé sa citation, aucun huissier n'osa se charger de la signifier : aucune justice ne pouvait plus atteindre Niozelles.

Comme il ne voulait pas se rendre auprès du roi, ce fut le roi qui fit le chemin, et se porta sur Marseille. A vrai dire, les troubles de cette ville n'étaient pas d'importance à nécessiter la présence du roi, mais la passion de ce prince pour M<sup>lle</sup> de Mancini exigeait de fortes distractions; c'est ce qui engagea Mazarin à

organiser ce formidable voyage, qui eut lieu lorsque tout fut rentré dans l'ordre et l'obéissance.

## II.

Louis XIV fit son entrée à Aix le 17 janvier 1660. En dehors des portes, le carrosse royal donna dans un embarras de très-humbles et très-obéissantes députations et s'arrêta. Parlement, noblesse, facultés savantes, bourgeois et manans, attendaient sa majesté depuis plusieurs heures, en grand costume et tête nue, sous une pluie fine et serrée. Chacun fit sa harangue, et quand ce fut au parlement de venir présenter son hommage, on remarqua que le roi se recula dans le fond de son carrosse, de sorte que le premier président, M. de Forbin d'Oppède, fut réduit à complimenter la portière et à saluer le marche-pied, ce dont il se trouva grandement mortifié. Il croyait sa paix mieux faite et ne savait pas jusqu'à quel point était profonde et opiniâtre l'aversion que la cour professait pour la magistrature parlementaire. Louis XIV, qui, plus que tout autre, éprouvait cette aversion invincible, n'était pas homme à en retenir la manifestation. Amis et ennemis étaient d'accord et s'entendaient à merveille contre les robes rouges et les mortiers. Le roi était entré au parlement, armé d'un fouet, et le prince de Condé avait levé la main sur le président Violle. Si le parlement avait oublié ces injures, ceux qui les avaient faites en gardaient le souvenir et le ressentiment.

On avait préparé, pour y loger le roi, l'hôtel du baron d'Aymar, auquel on avait joint l'hôtel de Regusse. Quand le dévouement provençal eut épuisé son éloquence, le cortège royal se mit en chemin, à travers la vive expression de cette joie bruyante et officielle que les princes rencontrent toujours sur leur passage, soit qu'ils viennent, comme le soleil, pour féconder, ou, comme la foudre, pour abattre. Le cours était bordé de deux haies de carrosses et de chaises, et les dames d'Aix, penchées aux portières, bravaient la pluie, avides qu'elles étaient de voir le roi et de s'en

faire voir ; mais le roi n'y prit pas garde. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, toutes ces dames de la noblesse et du parlement demandèrent à lui être présentées. Le roi remit la partie, sous prétexte qu'il avait à s'occuper pour le moment de choses plus importantes. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis venu en Provence pour châtier et non pour recevoir les dames. » Ce propos parut peu digne et surtout peu galant ; mais Louis XIV n'était pas encore ce roi d'une si magnifique courtoisie et d'une si resplendissante majesté, que l'histoire et la poésie nous ont montré depuis ; le grand siècle ne l'avait pas encore élevé sur son piédestal. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, en proie à la mélancolie d'une première passion malheureuse. Dans cet état, la représentation royale lui pesait, et il s'en dispensait autant que possible. Parfois, cédant à l'emportement de son caractère, que l'éducation n'avait pas dompté et que ni la maturité de l'âge ni l'exercice paisible de la puissance ne maîtrisèrent jamais entièrement, il se livrait à des actes violens d'autorité ; mais l'insouciance revenait vite, et il laissait retomber le fardeau que sa colère et non sa force avait soulevé.

Tandis que le roi se montrait ainsi revêché au parlement et aux dames et ne faisait accueil qu'au clergé ; tandis que, fatigué et mécontent de son rôle, il cherchait à s'en débarrasser dans l'isolement, Mazarin, s'emparant de cette auréole de puissance et de ces royales attributions qu'on lui abandonnait, attirait à lui les respects et les empressemens de la foule. Mazarin, à cette époque, avait accompli toute sa grandeur, était arrivé à l'éblouissante plénitude de sa carrière : il venait de conclure cette paix des Pyrénées, magnifique introduction au siècle de Louis XIV, qui s'ouvrait sous ses auspices tutélaires. Après avoir plié avec noblesse, dans l'orage, le ministre s'était relevé et affermi avec la monarchie, et il s'était fait pardonner, par le bonheur de son étoile et les féconds effets de son génie, l'aventureuse audace de sa politique, l'éclat de ses vices et le scandale de son opulence.

Le président d'Oppède, qui, à la tête de sa compagnie, avait accompagné le roi à l'hôtel d'Aymar, ne s'était pas remis de la confusion où l'avait jeté l'accueil du monarque. Il restait à l'écart,

triste et décontenancé; le cardinal s'approcha de lui avec bonté. Bien des années, des soumissions et des services avaient passé sur le mauvais procédé du président. D'ailleurs Mazarin avait appris l'art d'oublier à propos. Les parlemens lui avaient fait une rude guerre; ils avaient voulu évoquer contre lui le décret rendu contre Concini, qui interdisait à tout étranger de se mêler aux affaires du royaume; ils l'avaient mis hors la loi, avaient fait vendre ses biens et s'étaient acharnés sur sa mauvaise fortune. Cependant sa légitime rancune contre eux était si accommodante qu'il ne lui aurait sacrifié ni le moindre des intérêts de l'état, ni même la plus légère bienséance. Dans ce voyage de Provence, le ministre avait donné au roi l'emploi de punisseur et s'était réservé la mission de clémence qui lui était facile à remplir. Il pardonnait à ses ennemis avec une parfaite bonne grâce. Il prit donc le président par la main et se mit à lui parler avec toute sorte de bienveillance et d'aménité. Forbin d'Oppède était d'une famille alors en exécution dans le pays. C'était un Forbin qui avait vendu la Provence à Louis XI, et un d'Oppède avait mis la Provence à feu et à sang, en haine des huguenots. Celui-ci, qui soutenait dignement son origine de cruauté et de trahison, avait joué un mauvais rôle dans les derniers troubles d'Aix, et peu s'en était fallu que les mécontents ne lui fissent payer toutes les iniquités de sa maison. Ils étaient venus assiéger le parlement, et ils demandaient à grands cris d'Oppède pour le mettre à mort. En ce moment de danger et de détresse, le président avait fait assez bonne contenance, quoiqu'il n'entrevît aucune chance de salut. Il était en effet perdu sans ressource, lorsque l'archevêque se rendit en toute hâte au palais, plaça d'Oppède sous son manteau pastoral, et, le couvrant ainsi du bouclier de la religion, lui fit traverser la foule des factieux, qu'il bénissait au passage; de la sorte il eut le bonheur de le sauver.

Mazarin félicita le premier président sur sa conduite courageuse en ces circonstances critiques, et pour le remettre tout-à-fait de sa déconvenue, il lui déclara que c'était son hôtel qu'il choisissait pour y loger, lui et sa suite, tant que durerait le séjour du

roi à Aix. La reine et le duc d'Anjou logèrent à l'archevêché, et Mademoiselle chez le marquis de Pontevès.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du roi, et, toujours, sous le prétexte de son mécontentement, il avait défendu aucune fête, solennité ou réjouissance publique. Il se montrait peu, et les curieux ne pouvaient le voir qu'aux églises, où il allait tous les jours. Louis XIV manquait d'instruction; son enfance avait été si inquiète, si orageuse, si tourmentée par les traverses, les terreurs et les fuites, qu'il n'avait guère eu le loisir de mettre à profit les leçons de son précepteur, Hardouin de Péréfixe; mais en revanche, il excellait dans les exercices du corps. Aussi prenait-il souvent, à Aix, le divertissement du jeu de paume et du jeu de mail. Le temps qu'il ne consacrait ni à ces exercices ni à des pratiques de dévotion, il le passait seul chez lui, relisant les lettres de M<sup>lle</sup> de Mancini et lui écrivant.

Avec l'ambition du cardinal, sa fermeté à combattre l'amour du roi pour M<sup>lle</sup> de Mancini était une étrange énigme. La passion de Louis XIV allait droit à un mariage qui n'aurait pas manqué de s'accomplir, si la puissante intervention du cardinal ne s'y était opposée. La reine-mère y avait perdu sa morale et ses représentations; c'était donc de Mazarin seul que venait tout l'obstacle, et l'on se demandait pourquoi le cardinal se donnait tant de mal pour ne pas devenir l'oncle du roi.

Les uns disaient que le cardinal n'avait voulu que stimuler la passion du roi, et la jeter dans un parti extrême par une adroite opposition, mais qu'il avait dépassé le but sans le vouloir. D'autres (et ceux-là étaient les amis du scandale) prétendaient qu'un scrupule de religion, plus fort que sa vanité et son ambition, obligeait Mazarin à repousser une union qui eût été un inceste.

La vérité, peut-être, était que Mazarin, se sentant assez vieux et assez grand, n'avait plus qu'un souci, celui de sa renommée, et en était plus soigneux qu'il n'était avide d'une position sociale dont il n'aurait eu que peu de temps à jouir. Il ne voulait pas atténuer la gloire de sa paix des Pyrénées dont le mariage du roi avec l'infante d'Espagne était une des plus importantes conditions.

Le titre d'oncle du roi n'aurait du reste rien pu ajouter à sa puissance et à sa splendeur à la cour de France, et quant à la tiare qu'une sorcière lui avait prédite, il connaissait trop bien l'état de la politique européenne pour ne pas savoir que cette fortune était impossible, et que le temps lui manquerait pour aplanir les obstacles qui s'opposaient à cette élévation. Il y a toujours quelque chose qui avertit l'homme le plus vain et le plus ambitieux du terme où doivent s'arrêter son orgueil et sa grandeur, et Mazarin n'était pas de trempe à se faire illusion.

Le cardinal n'ayant pu obtenir que le roi donnât un bal aux dames de la ville, décida que ce bal aurait lieu à l'hôtel d'Oppède. C'était un parti prudent, car la Provence, que l'on avait eu tant de peine à pacifier, était menacée d'une nouvelle sédition, et il y avait tout lieu de craindre une émeute des dames de la ville qui voulaient à tout prix voir le roi. La sauvagerie du jeune monarque avait déconcerté bien des plans et désespéré bien des rêves. Les dames d'Aix ont toujours eu l'imagination brillante et un penchant prononcé pour la galanterie. Un roi jeune, beau, amoureux jusqu'à la tristesse, était bien fait pour piquer la curiosité de leur désirs.

Jusque-là, une seule dame avait obtenu une audience particulière du roi, c'était une certaine baronne de Venel, dame déjà mûre, qui s'était montrée fort héroïque durant la dernière peste, et qui, dans les troubles des Sabreurs, avait pris le parti du roi, l'épée à la main et la harangue à la bouche. Le roi se l'était fait amener par curiosité. Quand les dames de la ville apprirent qu'il y aurait un bal où le roi serait, ce fut un délire; le ministre fut porté aux nues, et ce bal fit plus à Aix, pour sa renommée, que la paix avec l'Espagne.

La fête donnée par le cardinal fut magnifique, mais les dames d'Aix furent loin d'être satisfaites du roi. Il y arriva tard, fit selon l'usage le tour des salons, saluant chaque dame et adressant quelques paroles aux plus qualifiées. Cette politesse faite, il vint se placer dans une embrasure et passa le temps à causer avec quelques seigneurs admis à sa familiarité, entre autres le jeune comte

de Saint-Aignan qui arrivait de Marseille où il était allé, chargé d'une mission, et qui revenait amoureux comme un fou. L'objet de cette passion était une jeune fille en grande réputation de beauté parmi les habitans de Marseille; elle était fille d'un marchand appelé Régail, et on ne la connaissait que sous le nom de *la belle Régaillette*. Aucune marquise d'Aix ne parut à M. de Saint-Aignan digne de soutenir la comparaison avec cette merveille. Le roi, après s'être amusé de son tendre enthousiasme, lui dit en souriant : — Je te renverrai demain à Marseille, avec une nouvelle mission.

Pendant que cette fête de l'hôtel d'Oppède brillait de tout son éclat et retentissait de toute son harmonie, deux voitures de voyage, escortées de plusieurs domestiques à cheval, entraient dans ce faubourg d'Aix, qu'on appelle la Bourgade, et s'arrêtaient devant une mince hôtellerie à l'enseigne de *la Mule noire*. Quatre personnes sortirent du premier carrosse, cinq du second; un de ces personnages était traité par les autres avec de profonds respects; on lui parlait comme à un roi. Il paraissait âgé d'environ quarante ans et était d'une mine au-dessus de son équipage. Il était aisé de reconnaître en lui l'homme de condition et l'homme de guerre. L'expression de son visage était pleine de tristesse et d'abattement. Il y avait une heure environ que ces voyageurs s'étaient installés à *la Mule noire*, lorsque l'un d'eux, un des cinq du second carrosse, sorti de l'auberge, à cheval, et vêtu avec une certaine recherche. On pouvait remarquer que tout son costume était taillé selon les modes espagnoles qui commençaient à prendre faveur parmi les gentilshommes, depuis que le mariage du roi avec l'infante était définitivement conclu. Le cheval qu'il montait était de race andalouse. Il se dirigea au trot de sa monture vers la porte de la ville; arrivé à cette porte, il s'arrêta devant le poste d'infanterie qui la gardait, fit appeler le capitaine, et, après lui avoir décliné ses nom et qualités, demanda un soldat qui le conduisit au logis du roi. Le capitaine lui accorda ce guide. A l'hôtel d'Aymar, on leur apprit que sa majesté était au bal chez monseigneur Mazarin; le gentilhomme et le soldat se dirigèrent vers l'hôtel d'Oppède.

Ils eurent beaucoup de peine à traverser les flots de peuple qui se pressaient aux avenues de cet hôtel et qui manifestaient leur joie par des farandoles accompagnées de chansons provençales fraîchement rimées en l'honneur de la cour par les successeurs des troubadours. La porte de l'hôtel était encombrée de carrosses, de chaises, de laquais et de mousquetaires, si bien que le gentilhomme demeura près d'une demi-heure avant de pouvoir s'adresser à M. de Besemaux, capitaine des gardes du cardinal, et lui faire entendre qu'il était chargé d'une mission auprès de sa majesté le roi.

Bientôt l'émotion d'une importante nouvelle circula dans le bal, s'empara des groupes et des quadrilles, et se formula de vingt façons différentes. On remarqua que le roi, la reine-mère, le cardinal Mazarin et le duc d'Anjou s'étaient réunis et causaient avec une mystérieuse vivacité, tandis qu'autour d'eux le cercle des courtisans s'élargissait avec une respectueuse discrétion. Tout à coup le cardinal se retourna, et, après avoir promené sur le cercle un rapide regard, fit un signe au marquis de Lionne qui s'avança, reçut quelques mots dits à voix basse, s'inclina et sortit.

Le marquis descendit jusqu'au vestibule où attendait le gentilhomme de *la Mule noire* :

— Monsieur le baron, lui dit-il, vous direz à M. le prince que monseigneur le cardinal le recevra demain matin à son lever pour le mener chez le roi.

Le lendemain, Mazarin donnait audience. A la grâce du grand seigneur faisant aux dames les honneurs de son hôtel, avait succédé un air d'imposante hauteur que le ministre prenait rarement, mais qui plus que jamais était de mise en ce jour où il allait se trouver face à face avec le plus grand de ses ennemis. Le ministre parvenu devait dominer le prince du sang ; la renommée politique devait être plus éclatante que la renommée militaire, la paix des Pyrénées plus glorieuse que la bataille de Rocroy, et celui dont les armes prenaient les villes devait s'abaisser devant celui dont l'habileté les conservait et les enfermaient dans les limites agrandies du royaume. Mazarin aimait les pompes de la représentation ; sa

nature italienne se plaisait à ce faste qu'il déployait en toute occasion et auquel il avait donné un train vraiment royal lorsqu'il traversa la France pour se rendre aux conférences de l'île des Faisans. Dans un salon, disposé en salle du trône, le fauteuil du ministre-roi était placé sur une estrade et recouvert d'un dais de velours. Le cardinal était vêtu avec une rare magnificence; son habit d'église était relevé par les recherches d'un luxe mondain; il portait de riches dentelles, d'admirables broderies et quelques-uns de ces diamans auxquels il donna son nom et qui devaient, l'année suivante, devenir par héritage propriété de la couronne de France. Une cour nombreuse environnait Mazarin; le parlement, le clergé et la noblesse d'Aix se tenaient près de lui avec ses gentilshommes. Dans les autres salles, on voyait les officiers de sa maison, ses pages, ses secrétaires, ses gardes, ainsi que plusieurs députations et une foule de solliciteurs qui attendaient. L'ordre de réception avait été donné par écrit au maître des cérémonies et aux huissiers; le prince de Condé y était inscrit le dernier, de façon à n'être introduit qu'à la fin de l'audience. C'était encore une épreuve réservée au vainqueur de Rocroy; il devait faire antichambré chez Mazarin.

L'audience fut ouverte par les députés du duc de Mercœur qui vinrent déposer aux pieds du ministre les chaperons des quatre consuls marseillais.

Vint ensuite l'évêque de Marseille que la cour accusait d'avoir gardé une coupable neutralité pendant les troubles. Ce bon évêque, pour se justifier, s'avisa d'un stratagème; il était vieux, mais il voulut le paraître encore plus, pour que son inaction passât sur le compte de son grand âge et de ses infirmités. Il se présenta donc, soutenu par deux ecclésiastiques, se traînant à peine, cassé, tremblant, sourd, sans regard et sans voix. Plusieurs de ceux qui le virent ainsi pensèrent que sa place serait bientôt vacante, et qu'il fallait la demander. Dès qu'il se fut retiré, les plus pressés s'approchèrent du cardinal, et sollicitèrent l'évêché de Marseille avec de si singulières instances que Mazarin appela son capitaine des gardes, et lui dit : — Besemaux, allez sur-le-champ

vers M. de Marseille qui ne doit pas être loin, et tuez-le. — Cette parole excita une vive surprise, et Mazarin se retournant en souriant vers les sollicitateurs, ajouta : — Comment voulez-vous que je vous donne sa place, s'il est vivant?... Du reste, patientez, messieurs, car je soupçonne le bonhomme de n'être pas si moribond qu'il en a l'air.

Les gens qui demandaient des faveurs ne manquèrent pas à cette audience; on en vit paraître, après, qui demandaient grâce pour quelques factieux condamnés à mort. Le cardinal leur répondit : — Le droit de grâce n'appartient qu'au roi, et le roi le refuse, parce qu'un exemple sévère importe à la Provence, et que l'intérêt du pays est plus fort que la clémence du souverain.

Enfin le tour du prince de Condé arriva. Le prince se présenta noblement, accompagné du duc d'Enghien, son fils; du duc de Longueville, son beau-frère, et de six gentilshommes qui avaient en tout temps partagé sa fortune. Mazarin vit avec un certain dépit qu'à l'aspect du prince, l'intérêt et l'admiration s'étaient peints sur la plupart des visages; il s'en vengea par la froideur de son accueil et l'injurieuse hauteur qu'il mit dans ses discours, lorsque après les premiers complimens, il entama avec le prince une conversation que les assistans écoutèrent avidement.

— Monseigneur, lui dit-il, vous nous avez donné du mal à conclure notre paix des Pyrénées. Don Louis de Haro nous en a fait, par amitié pour vous, çèbèrement marchander les cent vingt-quatre articles. A chacun c'était une nouvelle condition en votre faveur. L'Espagne est une nation reconnaissante!

— Heureusement, répondit le prince de Condé avec dignité, j'ai ménagé votre temps précieux, en exigeant de don Louis que mon nom cessât d'être prononcé dans vos conférences. Alors votre paix s'est faite, et je me trouve heureux et fier de ce que par vos traités la France a conservé quelques-unes de mes conquêtes.

— L'Espagne, reprit vivement Mazarin, n'était pas de taille à nous disputer les places que nous réclamions. La France pourrait les exiger, et au besoin les prendre encore une fois, ayant à la tête

de ses vaillantes armées, un général comme M. le vicomte de Turenne.

— Je sais mieux que tout autre ce que peuvent les armées françaises, et vous en êtes bon juge aussi, monsieur le cardinal, vous qui avez fait la guerre en votre jeune temps et qui seriez peut-être aujourd'hui un aussi grand général que M. le vicomte de Turenne sans cette prédiction que l'on vous fit à Salamanque; mais la tiare vaut mieux que le bâton de maréchal.

— Et même que l'épée de connétable, n'est-ce pas, monsieur le prince? L'Espagne, du reste, vous eût voulu donner mieux que cette épée-là. Il ne s'est agi de rien moins que de la Sardaigne ou des deux Calabres pour votre altesse; mais le roi s'y est opposé et n'a permis à la munificence espagnole que de vous ouvrir ses trésors.

— Je me soucie peu des trésors de l'Espagne, monsieur le cardinal. Grâce au ciel, je n'ai pas le projet de me faire usurier, et cent millions ne me tenteraient guère. Je n'ai servi l'Espagne ni pour argent ni pour couronnes; mais on sait pour quoi. Aujourd'hui je reviens avec mon nom et mon épée : cela me suffira.

— Le roi a pensé que ce ne serait pas assez; il y a joint le gouvernement de Bourgogne et de Bresse. Il n'a pas oublié, lui, que vous êtes prince de sang; la dignité de ce rang a décidé les générosités de sa clémence. Vous allez venir le remercier, monseigneur, et c'est moi, si vous le permettez, qui aurai l'honneur de vous présenter à sa majesté.

Le cardinal se leva et dit à ceux qui étaient là :— Suivez-nous, messieurs! A la porte du salon, il présenta la main au prince de Condé, en lui disant : — Je suis chez moi, monseigneur! et ils passèrent ensemble; mais arrivé chez le roi, le ministre prit le pas sur le prince du sang. C'était l'usage du cardinal de Richelieu.

### III.

Avant de se rendre d'Aix à Marseille, le roi et la cour allèrent en pèlerinage à la chapelle de Notre-Dame-des-Grâces, près de

Cottignac, dans le Var. Anne d'Autriche, affligée d'une longue stérilité, avait fait un vœu à Notre-Dame-des-Grâces, ce vœu avait été exaucé, Louis XIV était né peu de temps après et avait reçu à ce sujet le nom de *Dieudonné* qu'il perdit durant la Fronde. De Notre-Dame-des-Grâces, la cour se rendit à Toulon, et de là à Marseille.

C'était pour Marseille que le roi avait réservé les effets les plus éclatans et les plus terribles de sa colère. Il avait aboli ses privilèges, supprimé ses consuls; il la tenait opprimée sous des milliers de soldats, et lui avait imposé toutes les troupes qu'il avait retirées de la Catalogne. Sur une colline située à l'extrémité du port, on travaillait à une citadelle qui devait tenir la ville en respect sous le canon. Marseille était plongée dans la douleur, son commerce était suspendu, ses rues étaient désertes comme en un temps de peste. La veille du jour où le roi devait faire son entrée, les Marseillais virent avec stupéfaction des ouvriers abattre à coups de pioche un pan des murs d'enceinte de la ville, et pratiquer de la sorte et tout à l'aise une brèche large et commode, ce qui était aussi étrange que ridicule lorsque de chaque côté de ce trou s'ouvrait une porte gardée par les troupes royales. Mais Louis XIV ne voulait pas entrer par la porte, dans une ville rebelle.

Le 2 du mois de mars, vers la nuit, le roi arriva devant Marseille; il ne trouva pas hors des murs l'affluence qui l'avait accueilli à Aix. M. de Piles lui présenta les clefs de la ville, il les prit, et les lui rendant : — Gardez-les, Piles, lui dit-il, elles ne peuvent être mieux qu'en vos mains. Après M. Fortia de Piles et ses clefs, vinrent les corporations des portefaix et des prud'hommes, auxquels on avait garanti la conservation de leurs privilèges. Pour toute harangue, Louis XIV eut cette phrase, que, de temps immémorial, les prud'hommes de Marseille disent à tous rois et princes venans :

« Sire, avant que nous manquions à la fidélité et à l'amour que nous vous devons, nos bateaux sauront écrire. »

Après avoir entendu ce pittoresque propos de la magistrature maritime, le roi piqua des deux et s'élança à travers la brèche,

suiwi des siens. Entré dans la ville, Louis XIV ne rencontra sur son passage ni foule ni cris de joie ; partout le silence et la solitude, ces deux leçons des rois. Les rues étaient vides de peuple, les fenêtres closes, et si quelques-unes s'ouvrirent, ce fut pour le suicide de quelques citoyens qui ne purent survivre à l'humiliation et à l'abaissement de leur patrie, et qui tombèrent sur le chemin du roi, leçon plus terrible que les deux autres. Pour les femmes, elles ne demandèrent ni à voir le roi, ni à danser avec le roi. Ces dames de Marseille, dont les chastes et vaillantes aïeules avaient présenté jadis à l'invasion des Sarrasins leurs visages pudiquement mutilés dans les caveaux de Saint-Victor, et qui, plus tard, du haut de ces murailles, ébréchées maintenant par les maçons de Louis XIV, avaient tiré le canon sur le connétable de Bourbon, et bouché, l'épée à la main, les vraies brèches faites par les boulets impériaux, n'étaient pas dégénérées de ces nobles et pieuses vertus qui faisaient la splendeur et l'orgueil de leur cité. A l'approche du roi et des seigneurs de sa suite qui leur réservaient sans doute l'injure de leurs galanteries, elles avaient quitté la ville et s'étaient retirées dans leurs bastides, de sorte que tous ces brillans et avantageux seigneurs que les marquises d'Aix avaient mis en goût, furent réduits à être simplement les héros de la brèche royale, et à ne se donner que le passe-temps militaire de la conquête.

Non loin de cette brèche fameuse, le roi s'était arrêté sur le boulevard pour voir défiler les régimens qu'il avait amenés avec lui, lorsqu'on vint lui annoncer que les Suisses s'étaient séparés des autres troupes, et entraient modestement dans la ville par la porte. Outré de colère, Louis XIV ordonna que le baron de Waltrich, commandant de ces Suisses, vînt sur-le-champ lui rendre compte de sa conduite.

Waltrich arriva au galop de son cheval, et s'arrêta respectueusement devant le roi, son chapeau à la main ; les yeux du roi étincelaient, et chacun attendait dans une craintive anxiété l'explosion de sa colère.

— Pourquoi, s'écria Louis XIV d'une voix éclatante, pourquoi n'êtes-vous pas entré, comme nous tous, par la brèche ?

— Sire, répondit M. de Waltrich, les Suisses n'entrent que par les brèches faites à coups de canon.

Le roi lui tourna le dos et se dirigea avec son monde vers l'hôtel de Riqueti-Mirabeau, où son logement avait été préparé. Un ancêtre de Louis XVI logé chez un ancêtre du député Mirabeau! C'est là un des jeux de la Providence.

Dès le lendemain, Louis XIV alla visiter les travaux du fort Saint-Nicolas, que l'on poussait avec activité; puis il fit son office de roi, passa des revues, toucha des écrouelles, présida à de hautes rigueurs et fit en sorte que son séjour à Marseille y laissât un long et formidable souvenir.

C'était sur Niozelles que sa sévérité voulait surtout se signaler. On chercha partout le rebelle gentilhomme; mais le secret de la retraite où il était caché, connu d'une foule de citoyens et de citoyennes, ne fut trahi par aucune indiscretion, et une nuit, pendant que le roi était encore à Marseille, Niozelles s'embarqua sur un bateau pêcheur qui le déposa en Espagne, où il demeura de longues années et où il se battit en duel contre un hidalgo qui devant lui avait mal parlé de Louis XIV. Il fallut que le roi se contentât de le faire exécuter en effigie, de confisquer ses biens, de faire raser sa maison et élever sur son emplacement une pyramide où l'arrêt rendu contre le citoyen factieux était reproduit en manière d'épithaphe.

Cette pyramide fut un jour renversée; la brèche des remparts marseillais disparut avec ces remparts; les troupes que le roi avait amenées quittèrent la ville; les écrouelles qu'il avait touchées ne guérèrent pas; le souvenir de sa majesté et de sa justice s'effaça parmi le peuple, et du passage de Louis XIV à Marseille il ne reste aujourd'hui que deux choses, les murailles dégradées du fort Saint-Nicolas, et un proverbe sur la belle Régaillette.

M. de Saint-Aignan, qui, avec la permission du roi, avait fait un long séjour à Marseille, s'était fort bien fait venir de la jeune fille, innocente, naïve, et qui n'était guère de force à lutter de tête et de cœur contre un jeune et beau seigneur, amoureux et magnifique. La veille du jour où le roi fit son entrée à Marseille,

elle avait enfin accordé un rendez-vous à son amant. Ce jour-là aussi, son père, craignant pour elle l'invasion des troupes et des courtisans, avait fait comme tous ceux qui n'avaient pu envoyer à la campagne leurs femmes et leurs filles : il l'avait étroitement renfermée chez lui, et mieux encore renfermée que n'avait fait aucun autre père ou mari ; car la chronique dit qu'il avait caché ce trésor de grâces et de beauté dans une barrique de son magasin ; ingénieuse précaution, dont il était fier et dont il se vantait depuis à tout propos. Mais M. de Saint-Aignan était un jeune homme trop entreprenant et trop spirituel pour laisser déjouer ses amoureuses trames par la prudence paternelle d'un marchand provincial.

Quelques mois après le passage de la cour à Marseille, Régail plaisantait impitoyablement les gens de son quartier à qui il était arrivé malheur, et toujours entiché de sa précaution, il montrait à qui voulait la voir cette fameuse barrique où il avait logé l'honneur de sa fille, lorsqu'un accident vint donner à ses voisins l'occasion de prendre leur revanche et lui prouver la vanité des meilleures précautions. Régail se trouva tout à coup grand-père.

Depuis lors, dans le peuple de Marseille, on dit d'une fille trop bien gardée :

« C'est la belle Régaillette. »

EUGÈNE GUINOT.

---

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

DES

## DANSEUSES DE L'OPÉRA.

---

§ I.

ÉPOQUES PRIMITIVES.

La danseuse de l'Opéra est née sous le règne de Louis XIV, en 1680, vers le temps où ce monarque, encore moitié galant et moitié dévot, invitait M<sup>me</sup> de Montespan et M<sup>me</sup> de Maintenon à s'embrasser dans son cabinet. Si le père de La Rue, jésuite coquet et fleuri de littérature, a trouvé que la vie de Louis XIV ressemblait à un rondeau, on peut écrire que l'invention de la danseuse en fut le refrain poétique. La nécessité de ce refrain s'accordait parfaitement avec l'intime situation du roi ; il avait déjà trop de religion pour n'avoir pas besoin d'une amie pieuse, il avait encore trop de tempérament pour ne pas conserver une séduisante maîtresse. A ces causes, il lui fallut rompre un peu avec l'amour,

même se brouiller tout-à-fait avec quelques plaisirs. Le rondeau fut impitoyablement tronqué dans ses plus agréables tiges; mais, en revanche, une bouture s'éleva. Quand Louis et sa cour répudièrent le ballet, ils en cédèrent la propriété et le goût, comme voluptés mortes, au peuple qui n'existait pas. A mesure que le peuple s'est formé, il s'est souvenu de l'héritage, il a reconstitué le ballet. Si le peuple est aujourd'hui libre et souverain, la danse est un art, les danseurs sont des artistes. Tout a donc marché.

Ce fut par un froid brillant, dans les premiers jours de janvier 1681, et à Saint-Germain, que l'avènement des danseuses eut définitivement lieu. M<sup>me</sup> de Montespan venait de quitter le château pour se retirer à Saint-Joseph et y vêtir le cilice; il sembla que cette retraite fût le dernier obstacle qui eût empêché l'accomplissement des prophéties. L'esprit de Mortemart envolé, il n'était plus déjà question que de l'église; c'est là ce qui ouvrit la puissance aux danseuses: tant un nœud secret rattache les événemens les plus divers! En même temps, une comète éclatait sur l'horizon; Saint-Évremont en écrivait à Lenelos, Sévigné à Bussy, La Fayette à Villars; elle occupait le monde, les savans, les prêtres, le *Mercur*: mais personne n'imaginait le vrai caractère de ce météore. On avait trouvé à Rome des œufs miraculeux, où le jaune et le blanc reproduisaient l'image de la comète; mais aucune devineresse n'avait su lire dans ces pontes fatidiques. La clef du mystère était en France, au château de Saint-Germain-en-Laye.

Le 12 janvier, la grande salle des ballets, les appartemens de la Dauphine et la terrasse y étaient encombrés de courtisans, de gardes, de voitures et de laquais. On allait représenter *le Triomphe de l'Amour*, intermède, où, pour la première fois, Louis XIV s'était abstenu de paraître. Un bruit singulier, répandu dans la foule, animait les conversations et tempérant les impatiences; il se répétait que les directeurs de l'Opéra avaient obtenu de transporter le ballet nouveau sur le théâtre du Palais-Royal, et d'y confier les entrées des dames de la cour aux meilleures coryphées de la troupe. Cette innovation amenait les femmes au gouverne-

ment de la chorégraphie; les danseurs étaient dépourvus de l'ignoble et ridicule prérogative qui en faisait encore des poupées menteuses et des mannequins à deux sexes. Aussi l'intérêt de cette mesure excitait vivement les causeries. Les gentilshommes vauriens comprenaient d'avance que la débauche gagnerait à la réforme.

Dans la cour du château, par les croisées du théâtre, on apercevait un courtisan déjà vieux et toutefois habillé selon le dernier goût du carnaval; il était seul, au milieu des gardes, sous le vestibule; il paraissait inquiet et soucieux. Ce personnage avait un manteau en camelot de Bruxelles, richement doublé de panne écarlate, des brandebourgs émaillés par des rubans couleur de feu et un justaucorps en ratine d'Espagne; sa veste était en soie musc, brochée de cordonnet, dessinée à grands panaches; à son baudrier sans frange, mais garni de ferrures ciselées, pendait sur la cuisse une chevaleresque épée. Tout ce costume dans son ensemble était l'expression de la mode la plus récente et du plus bel air. Le personnage y avait encore ajouté des raffinements d'élégance; aux boutonnières, aux crevées, aux manchettes de son vêtement, papillotait la plus fine dentelle; sa perruque, d'un blond vif, ne dissimulait pas cependant très-bien les nuances de la barbe, dont le poil roux perçait de tous côtés, au menton, dans les sourcils, sur les lèvres, en avant de l'oreille, tantôt par mèches volontiers blanchies, tantôt sous forme de boucles un peu dorées. Cette ravissante figure de culbas et de lausquenet, cette involontaire physionomie de mascarade appartenait au premier poète en France qui eut un carrosse, au rimeur fortuné qui vécut magnifiquement trente années sur le capital de ses madrigaux, à l'intrépide académicien qui osa mettre toutes les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux, sans oublier la préface, le privilège et même l'errata de la traduction; au bel-esprit fort laid dont les femmes titrées se disputaient l'entretien, et qu'elles fournissaient publiquement de bois en hiver; au singulier génie qui était gravement compté parmi les trois plus originales imaginations de l'époque, à savoir Voiture, Corneille et lui. Cet homme unique, dont

Christine de Suède appréciait les ballets autant que la philosophie de Descartes, cet impresario de livret qui mourut nonagénaire et enseveli sous les roses, ce n'était pas Racan, Segrais ou même Dangeau : c'était l'auteur du fameux sonnet sur Job, M. Isaac de Benserade.

Deux peines fort dures, également individuelles, mais remarquablement différentes, arrêtaient M. de Benserade au pied de l'escalier de la Dauphine. D'abord il attendait là, pour ne le point manquer, M. de Seroni, évêque de Mende ; ce prélat lui devait deux mille écus de pension sur les revenus de son évêché, pension qui était un legs du cardinal Mazarin au poète, et dont l'évêque avait pris la mauvaise habitude de ne payer ni les arrérages ni les intérêts. Benserade, qui épiait Seroni avec une certaine colère, était en même temps altéré, et par le souvenir brûlant de la dette, et par la répétition du ballet, d'autant plus fatigante, que les dames de la Dauphine ne possédaient pas encore un jarret bien osé, la chambre de la reine ne donnait plus que des filles dévotes ou cagneuses ; le temps des Montespan et des Lamoignon-Houdancourt était passé, et il avait fallu au poète vaincre l'émotion de la nouveauté et la raideur des hanches. Quand M. de Seroni, parvenu au bas du degré, vit la face ruisselante et empourprée de son pensionnaire, il se rappela subitement la pension ; et, comme il était adroit, redoutant une scène sous les appartemens du grand roi, il se hâta de complimenter son créancier sur l'éclat prochain du *Triomphe de l'Amour*, et d'exprimer combien il regrettait que le caractère sacré de ses fonctions lui défendît la jouissance d'une si aimable littérature. Pendant ce discours, Benserade, un peu calmé, rajustait avec orgueil sa perruque ; mais le prélat, qui voyait au bout de ces prévenances une manière facile de remboursement, voulut achever le fâcheux. Il connaissait particulièrement un valet italien chargé de préparer des eaux à la glace pour le service des buffets ; il lui ordonna d'en porter sur-le-champ un grand verre à M. de Benserade ; et, tandis que son pensionnaire étonné se rafraîchissait à loisir, l'évêque salua d'un coup de chapeau très-humble, enfila la galerie et disparut aux yeux du poète qui buvait encore. Si nous

ne savions pas que Molière était mort à cette époque, rien n'empêcherait de croire qu'il fut témoin de cette plaisanterie florentine, et qu'il écrivit sur ses tablettes, caché derrière un des gros piliers du vestibule, la première esquisse de la scène de Don Juan et de M. Dimanche. C'est la même saillie dans l'aventure, ce sont presque les mêmes poses dans l'entrevue ; Sganarelle n'est pas oublié. Nouvelle preuve que la plume de Molière n'a dû tracer que des portraits contemporains, et que son théâtre vaut mieux qu'une histoire.

Mais une sollicitude plus noble tourmentait aussi Benserade. *Le Triomphe de l'Amour* fut le chant du cygne et son livret de retraite. Il semblait que cet ingénieux artiste pressentît la chute de ses petits talens sous l'avènement des danseurs. Pendant trente années, depuis 1650, M. de Benserade avait exclusivement réglé les plaisirs chorégraphiques de Louis XIV ; il avait fait danser ce prince à tous les âges de la vie, comme les jésuites le faisaient aimer à toutes les crises de leur influence. Les ballets ne s'étaient pas plus ralentis que les maîtresses. *Le Triomphe de l'Amour* était le premier intermède où le roi se fût abstenu de choisir un rôle. L'impresario comprit que cet arrêt de la vieillesse pour le monarque devenait un arrêt d'oubli pour le sujet fidèle. Il n'y avait plus de Louis XIV au théâtre ; il n'y avait plus de Benserade dans les coulisses. Sur la tombe d'un roi germain on égorgait ses esclaves favoris : le monarque français, plus humain, ne sacrifiait à Mme de Maintenon que la gloire de quelques rondeaux.

Quand le malheureux poète, étourdi par les espiègleries du prélat, se fut à son tour glissé dans la salle des ballets du château, il saisit d'un coup d'œil toute la portée de sa détresse ; les larmes mouillèrent silencieusement ses paupières injectées de sang par les veilles. Déjà le marquis de Dangeau, assis avec complaisance sur un tabouret élevé, usurpait son emploi. Dangeau avait inventé les loteries, comme Benserade les intermèdes, pour la cour ; mais les intermèdes ne convenaient plus, et les loteries prenaient faveur. Aussi Benserade était morfondu sous les draperies, tandis que Dangeau rayonnait de vanité sur sa sellette. Le courtisan déchu

dévora stoïquement ce premier affront; mais ses regards, en se promenant dans la salle, retrouvèrent de plus cruelles douleurs. Nulle part, comme au temps de la Montespan, ces forêts de rubans et de nœuds à la Candale, cette suave odeur de jeunesse, de galanterie et de conquête; ce flot de lumière et de bruit, ces voluptés du luxe, cet épanouissement du plaisir, *brasiers de fleurs et de feux*, aurait dit Sévigné. La figure pâle de M<sup>me</sup> de Maintenon, qui se montrait au fond d'une tribune, ne donnait aucune espérance à Benserade. Cette femme lui paraissait toujours après coup des saignées de précaution qu'elle se laissait faire pour ne pas rougir, tandis qu'elle entretenait le roi du ciel et de pénitence. Vis-à-vis de ce fantôme en robe noire, dans une estrade plus coquette et parmi les filles d'honneur de la princesse de Bavière, on voyoit bien M<sup>lle</sup> de Châteaughiers, nullement déconcertée par la si rapide mort de Fontanges, étalant des grâces tardives ou insuffisantes, et rêvant un caprice amoureux que le cœur du monarque, trop dévot ou trop sénile, n'avait jamais eu; mais, à l'immobilité déjà souveraine de M<sup>me</sup> Scarron, au décou su de la fête et de l'étiquette, à l'ennui des visages, au retard inaccoutumé du roi et principalement à la présence des danseurs de l'Opéra, un homme expérimenté sur les choses de la cour devinait, au premier moment, une révolution entière. M. de Benserade avait beaucoup de cette expérience.

Il ne manqua même pas au courtisan la plus foudroyante preuve. Enfin Louis XIV parut, mais en robe de chambre! Benserade fut atterré. En vain il estimait plusieurs milliers d'écus la robe de chambre, en vain il admirait le chapeau à plumes dont le monarque était coiffé : chapeau à plumes et robe de chambre bouleversaient le poète, comme, dans nos habitudes, voiture et parapluie. Cet incident pénible éveilla ses susceptibilités, à l'encontre des plus vulgaires détails. Il ne tombait pas un gant, il ne se ramassait pas un bouquet, qu'il ne fût aussitôt blessé dans la religion de ses souvenirs et des bonnes manières. Une présidente qu'il ne connaissait pas leva résolument la main et lui dit : « Renouez ma manchette! » Il entendit avec un serrement de poitrine M<sup>me</sup> de

La Fayette inviter tout haut quelque amie à un médianoche de petit salé pour la fin du spectacle. Les formes du langage ne l'étonnaient pas moins que le mépris des usages. Lesdiguières, le mauvais sujet à la mode, appuyé sur la crépine d'un fauteuil, disait à une nonchalante qui ne l'écoutait pas : « Impraticable beauté, je m'embarque à vous aimer de passion ; mais du droit dont vous êtes, je ne fonde aucun espoir en un commerce de vos douceurs. » Benserade était d'autant mieux venu à se moquer de ces façons de dire, que, dans sa jeunesse, il avait tourné les faveurs de cour avec grâce. On en peut juger par les stances à Mme de Hautefort, dont nous transcrivons les plus curieuses :

D'où vient sur votre teint cette fraîcheur nouvelle,  
 Qui vous fait éclater mieux que vous n'éclatiez ?  
 Je vous trouve plus grasse et vous trouve plus belle  
 Encor que vous n'étiez...

Votre vie est changée, et vous en menez une  
 A qui, dans la bassesse, un beau loisir est joint.  
 Si le soin de la cour profite à la fortune,  
 Il nuit à l'embonpoint...

Votre ame, qui n'est pas de la trempe commune,  
 Et dont les mouvemens sont sublimes et droits,  
 Fait aussi peu de cas du vent de la fortune  
 Que des soupirs des rois...

Son procédé (*de la reine*) n'a rien que de saint et d'auguste  
 Un sujet sans raison n'en est pas assailli.  
 Les rois n'ont jamais tort, et leur colère est juste,  
 Quoiqu'on n'ait pas failli...

Avec de tels principes, il n'était pas étonnant que Benserade eût frémi de voir son maître en robe de chambre. La représentation du *Triomphe de l'Amour* ne fut donc pour le poète qu'une longue et dérisoire agonie.

Le rideau s'ouvrit... Étrange contraste ! dans un siècle, dans

un gouvernement, dans une monarchie, où la noblesse formait tout le rouage social, les princes du sang, l'héritier du trône et les femmes les plus illustres exécutaient, avec les danseurs de l'Opéra, le divertissement royal. Zimmermann, le philosophe allemand, raconte qu'un dimanche, comme il revenait de Trianon à Versailles, il aperçut beaucoup de monde sur la terrasse du château; il vit Louis XV et madame Du Barry aux fenêtres et riant à gorge déployée. Un courtisan fort leste, auquel on avait attaché un bois de cerf aux oreilles et qui représentait la bête, était poursuivi par une douzaine de gentilshommes qui simulaient la mente et aboyaient avec imagination. Cerf et chiens sautaient dans le grand canal, en sortaient, y rentraient, couraient de tous côtés avec des battemens de mains qui ne finissaient pas.—Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le voyageur à un valet.—Monsieur, répondit sérieusement le piqueur, c'est pour le divertissement de sa majesté. Déjà, sous la régence, on avait vu le duc d'Orléans figurer dans les quadrilles marqués du bal de l'Opéra et recevoir très-gaiement dans les reins les coups de pied de l'abbé Dubois. Mais, ayons-le, l'avilissement datait du règne de Louis XIV; il commença du jour où le pauvre Benserade fut obligé d'écrire une entrée de ballet pour monseigneur le Dauphin ou le danseur Lestang, à volonté! Les singularités de l'époque ne s'arrêtaient pas là; on aurait trouvé malséant qu'une simple bourgeoise dansât sous les yeux du monarque en compagnie des coryphées et des gagistes du théâtre; on ne voulait pas de roture dans les intermèdes de Saint-Germain: et cependant Pécor avec les ailes de Borée, Favre avec la tunique étoilée d'Orythie, gambadaient autour de mesdemoiselles de Tomerre, de Clisson et de Poitiers, nobles et fières dryades, gravement empi omées dans des jupons parodiant l'écorce et coiffées de pyramides imitant les feuilles et les rameaux du Pinde: ces nymphes regardaient le couple roi des vents voltiger entre leurs frisures; elles en escortaient la victoire, elles en décoraient le talent; et personne, dans cette aristocratique réunion, pas même Louis, ne voyait l'imprudence de rapprocher sur un commun théâtre les génies du Palais-Royal et les divini-

tés de Marly. C'est ainsi que se commettent à l'imprévu les plus grandes fautes politiques.

*Le Triomphe de l'Amour* n'était pas seulement un événement sinistre par les premières infractions tentées à l'étiquette du ballet, il avait encore des résultats fâcheux pour l'art de Quinault comme pour les pensions de Benserade. Ordinairement, dans les anciens ballets de la cour, Lulli composait la musique, Quinault écrivait les paroles du chant, et Benserade donnait les vers du livret qui confondaient avec grâce, en d'ingénieuses peintures, l'esprit du rôle et le caractère du danseur. Sous ce rapport, au temps de ses prouesses chorégraphiques, Louis XIV avait épuisé les types de la mythologie, sans fatiguer jamais l'invention de Benserade. Mais, dans *le Triomphe de l'Amour*, outre l'absence du monarque et la présence insultante de l'Opéra, le triumvirat des artistes affichait son mécontentement et sa lassitude; Quinault, riche, glorieux, n'avait pas eu l'énergie de terminer cette dernière besogne, et Benserade, pour l'honneur du métier, avait presque rempli sa tâche, et douloureusement fait face à deux inspirations; Lulli, furieux qu'on eût fouetté et renfermé à Saint-Lazare son mignon Brunet, avait broché l'intermède et menaçait de quitter la France. D'ailleurs *le Triomphe de l'Amour* manquait aux classiques règles du genre; il était au ballet royal des *Noces de Pélée et de Thétis* ce que *Robert Macaire* est à une tragédie de M. Vernet; l'idée mythologique ne s'y formulait pas majestueusement comme dans *Hercule amoureux*, ou spirituellement comme dans *l'Impatience*, ou allégoriquement comme dans *les Bien-Venus*, ou rustiquement comme dans *les Saisons*. C'était quelque chose de brouillé, de bâtard, d'incohérent et de recousu; cela ressemblait beaucoup à une émeute dramatique. On n'y saisissait aucun plan; on n'y démêlait aucune imagination nouvelle, rien de lumineux et de profond. Il y avait des mascarades et des travestissemens, des théories grecques et des néréides, de l'histoire et de la fable; vingt entrées s'enchevêtraient avec platitude, sans unité, sans variété; quelques nymphes tendaient la main à huit Plaisirs qui fuyaient le dieu Mars et quatre vœux marins, lesquels se cachaient dans

Athènes, où Diane et Endymion se promenaient au clair de lune, pour céder la place à Bacchus et à l'Inde, dont Apollon calmait l'ivresse en évoquant d'un bosquet Ariane, Pan, Flore et Zéphire. Je vous le demande : où était la pensée ? Triste conséquence d'un système de gouvernement qui, depuis les femmes de la cour jusqu'au dictionnaire de Chompré ou tout autre dictionnaire, avait usé les ressorts du pouvoir absolu !

Il était évident que cette philosophie du spectacle n'échapperait pas à la sagacité de Louis XIV ; mais l'unique remède au mal eût été de chausser encore le soulier plat du danseur, et M<sup>me</sup> de Maintenon n'y aurait jamais consenti ; elle serait plutôt morte dans les saignées. Aussi, quand les corbeilles d'argent, chargées de fruit et portées au bras des pages, eurent circulé parmi les dames, le monarque demanda sa canne, les travées s'agitèrent, on ferma le rideau ; la vingtième entrée fatiguait déjà ce vieillard pieux de quarante-deux ans. Alors, se tournant vers le triumvirat, qui, chapeau bas et l'œil terne, attendait un remerciement du maître, il dit à l'auteur du livret ces paroles significatives, avec un sourire plein de dédain et de mélancolie : « Benserade, on représentera ceci au Palais-Royal. Vous êtes avertis, messieurs. »

Benserade, la mort au cœur, s'inclina. Le grand ballet était rayé de la vie du grand roi.

Maintenant ce n'est plus la seule aristocratie française qui va défrayer les exigences du ballet ; ce ne sont plus uniquement les duchesses et la famille royale qui renouvelleront le personnel, les juges et l'auditoire du théâtre dansant : c'est le peuple tout entier, avec ses turbulences infinies et la diversité poétique de ses engouemens, c'est la nation elle-même qui désormais choisira les artistes, réglera les destinées et soutiendra les progrès de la chorégraphie. La monarchie de Louis XIV a déjà dépouillé un de ses privilèges : elle ne danse plus. Le ballet du monarque, découronné sans doute, mais popularisé, s'abaisse vers Paris des plateaux de Saint-Germain et de Versailles ; il descend au Palais-Royal avec ses charmilles pouponnes, ses colonnades fleurdelisées, ses bacchantes à hauts talons et son chef d'emploi en tonnelet ; il

demande à la roture des sensations neuves, des regards éblouis, un public frais, dispos, novice, et quelquefois sans perruque. Comme la femme de quarante ans, il a besoin de jeunes yeux et de fougueuses ignorances. La révolution s'étend plus loin encore. Pour tenir lieu au peuple des dames de cour empesées et fardées, le ballet puise ses premiers sujets dans le peuple, ses fées dans le peuple, ses magiciennes dans le peuple; toute fille élancée, légère et belle a son domaine ouvert, sa fortune acquise, ses armoiries parlantes, sur les planches de l'Opéra; grisettes, lacez-vous! mères, ne dormez pas! les danseuses règnent. Elles règnent par le droit le plus imprescriptible, le plus antique, le plus naturel, le plus séduisant, le plus durable; elles règnent par la volupté. C'est en son nom que tous ces abbés, tous ces commis aux gabelles, tous ces clercs de basoche, tous ces frocards déguisés, tous ces marchands ébahlis, vont se ruer en applaudissemens frénétiques et tourbillonner dans le parterre en luxurieuses cohues. Il n'y a plus qu'une divinité au théâtre, il n'y a plus qu'une puissance dans les arts, il n'y a plus qu'une femme dans Paris : c'est la danseuse de l'Opéra.

Avez-vous lu dans les lettres d'Aissé cette charmante histoire d'un prêtre qui ne voulut point mourir sans voir Arlequin? Lisez-la; c'est le portrait vivant de l'influence du théâtre sur les deux derniers siècles que le portrait de cet homme; c'est la chronique des foyers avant et depuis la régence, que cette aventure fort peu canonique d'un chanoine. Mais comment vous dire, lorsque si parfaitement Aissé vous l'a dit, et ce péché sournois d'un docteur en Sorbonne, et ses naïves confidences au vieux laquais, et la vieille robe de l'aïeule, et les vieilles rancunes des partisans de Molina? Cela forme dans le style de la Grecque le plus joli roman, la plus enivrante bouffonnerie, surtout la plus fine et la plus curieuse révélation des mœurs intermédiaires de l'époque. Le chanoine a soixante-et-dix ans, il est très-aimé de l'archevêque de Paris, il loge dans le cloître de Notre-Dame; il a une stalle au chœur, une voix au chapitre, une grasse prébende; mais il est en même temps janséniste : il ne croit pas à la grâce suffisante! C'en

fut assez pour distraire son esprit dévot en de bucoliques et mondaines pensées. Maintenant, voyez comme les prévarications s'enchaînent, comme vont se déduire les tentations de la chair les unes des autres, à commencer par les falbalas de la grand-mère, à finir par les grimaces d'Arlequin ! Ce bon prêtre, Biroteau de la Régence, qui avait peut-être fait le voyage d'Aleth avec Claude Lancelot, dans sa jeunesse, pour voir les chausses percées de Nicolas Pavillon et manger à sa table le mets de l'exil, *pisciculos paucos*, le voilà qui demande pour extrême-onction la vue de la comédie, les lumières sataniques de la rampe et les vapeurs du parterre ; le voilà qui revient aux démangeoisons de collège, au prurit du séminaire et de la continence. *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum*. Les psaumes n'ont jamais si bien parlé.

Donc notre chanoine tire de l'armoire les hardes excommuniées de sa grand-mère ; il les essuie, il les secoue, il les baise pieusement ; il pleure, car il va déshonorer leur martyr. Les coiffes longues lui rappellent les dernières souffrances de Port-Royal, la haute cornette exhale encore le parfum des prêches de Saint-Séverin, les manchettes sont aussi jaunes et rances qu'une proposition de Baius. Bref ! il revêt ces nippes austères, il prend un éventail, il bénit son laquais, et, la queue troussée comme une élégante du temps de Mme de Maintenon, il traverse Paris, du cloître Notre-Dame à la rue Mauconseil. Enfin, il arrive à l'hôtel de Bourgogne. Notre janséniste se place à l'amphithéâtre ; il voit la comédie et les Pantalons, et Lelio, et Pamphile, et Angélique, et Arlequin surtout ; il voit ces personnages bouffons dont le nom ne change pas, dont les plaisanteries seules changent de masque et de costume. Ici, c'est Arlequin qui vend sa maison à Octave, et qui tire pour échantillon, de la basque de son casaquin, un gros platras ; et le chanoine de rire plus fort qu'aux farces de Molière. Là, c'est Octave qui reproche à Arlequin de n'avoir qu'un père ; je n'ai pas le moyen d'en avoir davantage, répond le mime, et le chanoine, à ces mots, de s'étouffer dans son corset de femme, sous ses mouches d'emprunt. Il contemple avec ravissement le petit chapeau, la sangle, l'épée de Lois ; il demande ce que c'est que Pas-

quariel, le compère d'Arlequin ; il jouit par les yeux de toutes ces choses et *quibusdam aliis* que le cloître Notre-Dame proscriit du Bréviaire. Le janséniste représente merveilleusement la vie conventuelle aux prises avec les diableries séduisantes et les péchés civilisateurs du théâtre.

Mais il y eut un malheur : les dames du balcon, à l'hôtel de Bourgogne, étaient coiffées à l'*équivoque*, au *papillon*, en *dormeuse*. Notre chanoine avait sur la tête quarante-cinq années de date et presque deux règnes. Mme de Parabère le lorgna avec un fou rire, il fut perdu ! Arlequin lui-même quitta la scène et vint lui parler à l'oreille ; le pauvre prêtre n'eut que le temps d'enjamber les banquettes ; déjà les molinistes s'ameutaient dans le corridor ; le chanoine enfila un escalier, deux escaliers, brisa une lanterne, écrasa un chien et tombe sur le nez d'un exempt. Autre malheur ! L'exempt était moliniste : il mit impitoyablement le chanoine en fourrière ; le lieutenant de police était moliniste : il turlupina et calfeutra le chanoine ; enfin le gouvernement lui-même était moliniste : le chanoine fut exilé. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de la robe de l'aïeule ; mais, je vous le répète, lisez tout ce prologue charmant de comédie dans Aïssé. On dirait que Parabère elle-même lui a dicté l'aventure.

Eh bien ! si le soleil de Louis XV vit un chanoine janséniste désirer la comédie italienne, *in articulo mortis*, le soleil de Louis XIV vit un religieux poète convoiter une chaconne et les danseuses, *inter pocula*. Il y avait au faubourg Saint-Germain, dans la rue Saint-Victor, à quelques pas de la place Maubert, une abbaye sombre, funèbre, étranglée, grillée, farcie de manuscrits, de revenans, de bouteilles vides et de distiques virgiliens. C'était là que vivait, ou plutôt que buvait Jean de Santeul, *Victorinus*. Ce moine écrivait dans la langue d'Ovide mieux que Sannazar, Rapin, Cossard, Juvencius, Commire, Vavasseur ; mieux que Ménage, mieux que Voiture ; ce moine, tous les ans, recevait de la ville de Dijon deux muids de son meilleur crû ; ce moine dépensait autant de verve à louer le caniche de la duchesse de Bourbon qu'à foudroyer les jésuites ; ce moine sablait

avec la princesse des rôties au vin de Beaune, sous les tilleuls de Chantilly, et, aux pieds de la princesse, en congratulant le caniche, barbouillait des vers que Pierre Corneille s'estimait heureux de traduire en son français de bronze, témoin ceux-ci :

Que le dieu de la Seine a d'amour pour Paris !  
 Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris ,  
 De ses flots suspendus la descente plus douce  
 Laisse douter aux yeux s'il avance ou rebrousse ;  
 Lui-même à son canal il dérobe les eaux  
 Qu'il y fait rejaillir par de secrètes veines ,  
 Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux ,  
 De grand fleuve qu'il est, le transforme en fontaine.

Les vers latins de Santeul, inspirateurs de ce madrigal, nous ne les citerons pas ; ils étaient autrefois sur la pompe du pont Notre-Dame : ils sont maintenant dans la mémoire de tous les professeurs.

Pourtant ce moine, si grand qu'il osa presque défier Arnauld en face du père de La Chaise, eut une faiblesse pour l'Opéra, comme la veuve Scarron, une nuit, pour Villarsaux. Les hautes intelligences sont ainsi faites.

Dans nos mœurs actuelles, on ne cherche vraiment sur les planches de l'Opéra qu'une femme plus ou moins jolie, qu'une artiste plus ou moins bondissante, qui fait de ses jambes ce qu'elle veut et de son corps fréquemment ce qu'elle veut aussi. Les spectateurs béans, qui se pressent de la baignoire au cintre, socialement nivelés par la révolution, égaux en impressions comme devant la Charte, ayant les mêmes idées, parce qu'ils paient tous le même impôt, ces gens-là ne s'inquiètent pas beaucoup de trouver un sens aux émotions du théâtre ; ils se rencontrent, pour la plupart, dans un mesquin esprit d'admiration, dans une excitation passagère et sensuelle, dans un plaisir uniquement oculaire. Le tour de pied risqué par la danseuse éveille dans ce public une ivresse agréable, communicative, mais très-uniforme ; elle est sans variété.

sans écho, sans fanatisme, sans aucune de ces démenées profondes que les mœurs de l'ancienne Rome nous retracent avec tant d'énergie. Ce ne serait assurément pas en voyant sauter Perrot que les merveilleuses de la Chaussée d'Antin éprouveraient ces distractions dont Juvénal reproche l'abus aux matrones, sur leurs gradins de marbre, au Cirque et devant l'irrésistible jeu de Bathylle. A ces têtes pudiques et blondes, qui viennent incliner avec mélancolie leur visage pâle sous les bougies de M. Véron, on surprendrait difficilement une exclamation pareille au cri plein de chaleur et d'âme qu'une des filles du régent laissait échapper, en 1710, dans sa loge, à la vue d'un chanteur : *Ah! mon cher Cochereau, que je t'aime!* Nous n'en sommes plus, pour la danse, à ces fureurs d'enthousiasme si naïves, à ces religions d'art si dévergondées. Quand Taglioni veltige, le dandy parisien ressent toutes les douceurs d'une chorégraphie ébervante; il digère avec plus d'aisance, il croit fumer un fabuleux cigare; mais c'est là son unique jubilation : il a simplement passé d'un vin à une liqueur, du champagne à l'Essler; l'imagination fashionable ne va ni plus haut ni plus loin. Après le dandy, dont les jouissances forment l'expression la plus noble des plaisirs de l'Opéra, les émotions de la danse s'aplatissent, décroissent et vont perdant en délicatesse jusqu'au substitut de province et au lieutenant de garnison. A cette foule superficielle et nerveuse elle reste un délassement physique, savouré par les regards, comme un verre de rum et une tasse de café sont goûtés par les lèvres.

Mais, avant la révolution et principalement sous Louis XIV, les danseuses rattachaient à leurs moindres pas une signification de goût, de mode ou de parti. L'opinion publique, cette fièvre qui a toujours régné quelque part en France, se réfugiait dans les ballets et au milieu des intermèdes. Il y avait autant d'impressions diverses dans la salle que de catégories tranchées dans la population. Lorsque la même enceinte renfermait le mandataire de la cour, des parlemens, de la gabelle, de la bourgeoisie et de l'armée, amateurs de premier choix, juges d'élite et de bon ton, la danseuse excitait par son talent des transports unanimes, mais dis-

tinets; si la nouveauté de l'art confondait les rangs autour du théâtre de ses prestiges, l'étiquette, la morgue et la haine classaient vite les applaudissemens, et certes le grand monarque n'était pas ému aux figures mimiques de la Pezant de la même manière qu'un mousquetaire de sa garde, ou qu'un scribe de procureur. Vers les dernières années de son règne, aux débuts de mademoiselle Camargo, les jansénistes et les molinistes se battaient dans le parterre, non toutefois encore pour un chanoine travesti, mais simplement à propos des jupons que cet artiste, dont les veines étaient gonflées de sang espagnol, voulait étrangement raccourcir. A mesure que se corrompirent les formes de la monarchie absolue, cet engouement tomba, parce qu'il put s'exercer à d'autres fins et en de plus vifs débats. C'est ainsi que sous Louis XV, l'opinion publique ayant déjà mieux à faire que de régler l'essor d'une tentative originale dans l'histoire des beaux-arts, on ne regardait plus l'Opéra que comme un temple banal où les dévots laissaient à la porte toutes les prérogatives humaines de vanité; le plaisir ne devait y être gêné ni par l'esprit de secte, ni par le sentiment du droit; la chorégraphie n'était plus politique. En 1680, l'influence contraire dominait : comme la vie nationale n'existait pas encore, le peuple recherchait un spectacle où les ordres de l'état se trouvaient réunis face à face dans un but de divertissement inouï; depuis la Fronde, on ne s'était pas mesuré, et l'Opéra français, rajeuni par l'intronisation des danseuses remplaça plus pacifiquement les barricades. De nos jours, on vit quelque chose de semblable à l'époque des événemens de la seconde restauration; le duel de vingt-cinq ans terminé, la foule vaincue courait fièrement toiser l'Europe militaire aux pieds de Bigottini.

Une légère étincelle de ce feu animait le moine de Saint-Victor un certain après-midi qu'il était sorti du couvent un peu plus aviné que de coutume. Santeul n'avait pas absolument d'opinion, ou plutôt il avait toujours celle dont le dernier vin bu avait enfumé sa tête. Ce jour-là, le 10 mai 1681, il fallut au poète de singuliers efforts pour accomplir l'édredouement le seul trajet de l'abbaye à la place

Maubert, tant son imagination chancelait sous les vapeurs du beaune qu'il a si bien chantées en deux cents vers élégiaques; il est vrai que le maréchal de Richelieu n'avait pas encore inventé le bordeaux. Mais ce qui surtout rendait oblique la démarche du moine, c'était l'annonce pour le soir même, de la première représentation, à Paris, du *Triomphe de l'Amour*; ce magnifique ballet qui avait épuisé le génie de Lulli, Quinault et Benserade, ces brillantes entrées où toute la cour de Louis avait paru, cet épilogue des fêtes merveilleuses du règne, cette œuvre allait se produire sur le théâtre du Palais-Royal, et, pour comble d'enchantement, des femmes véritables, mieux taillées, plus souples, plus expressives que les dames de Saint-Germain, y danseraient les rôles divins de l'Olympe! à cette idée mythologique, le moine cuisait dans sa peau. Le printemps soufflait sur la rue Saint-Victor les plus tièdes haleines; elles avaient, en outre, cet arôme mélangé de séve et de boue qui plane ordinairement au mois de mai sur le feuillage étiolé des faubourgs, parfum qui n'est pas sans charme pour un enfant de la cité; un beau soleil chauffait les pignons du couvent et les quelques arbres de son enclos. Santeul humait ces bouffées odorantes qui achevaient de perdre sa raison; il était dans la force de l'âge, il portait quarante-sept ans, il n'avait jamais bu d'eau, il n'avait jamais admiré ni opéra, ni orchestre, ni ballet, ni toile de fond, ni rampe, ni coryphée; il n'avait vu danser que la duchesse de Bourbon sur les pelouses de Chantilly et les harengères de la place Maubert à la musique de ses hymnes. Toute son énergie de reclus et de célibataire se concentrait dans un violent désir, et ce n'était pas sans mélancolie, qu'il voyait décliner le jour dont cette miraculeuse représentation devait couronner l'éclat. Aussi, le Victorin, cheminant par sa rue tortueuse, caressait volontiers les plus riantes pensées, et fraîches et vertes comme la saison. Tant que les murailles du couvent lui servirent d'appui, le poète se contenta de fredonner à voix basse ce quatrain bachique de Coulanges :

Pourquoi prêcher la mort aux hommes ?  
 Ce sont tous discours superflus :  
 Elle n'est point, tant que nous sommes ;  
 Quand elle est , nous ne sommes plus.

Plus loin, à un certain détour, où les grilles de l'abbaye disparaissaient dans les limbes du quartier, Santeul éprouva que sa poitrine respirait à l'aise ; il devint presque tendre, et ce couplet, dans le goût de Scudéri, fut long-temps sur ses lèvres :

La solitude  
 N'a plus pour moi rien de charmant ;  
 Cependant mon inquiétude  
 Fait que je cherche incessamment  
 La solitude.

Alors il était arrivé sur le bord de la rivière ; la vue des blanchisseuses lui rappela les naïades, les dryades et les hamadryades de l'Opéra ; les lignes majestueuses de la cathédrale, le rideau de l'île Saint-Louis, la nappe de la Seine, les horizons du cloître et de l'Hôtel-Dieu, lui semblèrent quelque décoration nouvelle de Rivani ou de Berrin. Dans ce moment, les idées de Santeul étaient définitivement soumises au madrigal ; la langue d'Ausone et de Catulle fit défaut à leur plus familier disciple, et cet homme, qui avait griffonné pour Cluny, à ses heures de liesse, les plus beaux chants d'église, se vit obligé de répéter sans la comprendre, et en pleurant de rage, une vieille romance qui courait les parloirs et les ruelles :

L'amour seul apprend l'art d'écrire ,  
 Il faut aimer violemment ;  
 Quand on sent bien ce qu'on veut dire ,  
 On le dit toujours tendrement.

Santeul aimait ; l'amour coupait sa verve et son génie. Qu'aimait-il ? Je ne sais quoi, mais il avait quarante-sept ans, et les

danseuses l'empêchaient de dormir. N'y tenant plus, il froissa énergiquement son rabat, se recoquilla dans son manteau et traversa la rivière avec désespoir. Cinq minutes après cet accès de tempérament, il frappait comme un sourd à la porte de son ami Duperier.

Duperier logeait en la Cité, rue du Harlay, dans une de ces maisons grises, hautes, à longues gouttières et à fenêtres monumentales; maisons qui sentent à la fois le greffier, le procureur et le bourreau; maisons rigides comme la poésie de Boileau qu'elles ont vue naître sous leur toiture pointue. Les deux poètes s'étaient récemment brouillés à mort chez Ménage, dans un combat corps à corps en vers latins, et le père Rapin avait envenimé la querelle en jetant au tronc des pauvres une jolie somme d'argent, prix de la victoire et palme du lauréat. A la vue du moine, Duperier redouta un guet-apens, et comme Santeul était habituellement ivre et fou, il allait décrocher sa rapière; mais le Victorin, en mettant le pied dans la chambre, cita un fragment d'Horace avec tant de finesse et d'harmonie, que son rival ne résista pas à ce piège. Ils s'embrassèrent. Au dix-septième siècle, les hommes, et même les poètes, s'embrassaient. C'est alors que le moine, avec un charme magnétique de paroles et de gestes, supplia Duperier de le conduire incognito à l'Opéra pour voir *le Triomphe de l'Amour*. Quand Santeul proposait une folie, il fallait tendre la main ou le dos, accepter la gageure ou des coups; Duperier, énergumène très-ordonné, esprit chaud et froid, préféra la gageure. On fouilla dans les poches, on mit en commun trois écus de 6 livres, et, dans la nuit close, on décampa. Nos aventuriers se placèrent aux dernières loges, comme des mousquetaires en bonne fortune.

La représentation du ballet au Palais-Royal n'avait rien de comparable à la solennité de Saint-Germain. Là-bas, un public étagé, classé, blasonné; les duchesses à leur banc, les filles d'honneur sur les plians et les tabourets, les femmes sans charge et sans office dans les tribunes, le reste en amphithéâtre et debout. Ici, les gens payaient; ils parlaient fort, ils riaient, ils étaient bourrés par les sergens; on ne retrouvait le précédent auditoire

que sur quelques fauteuils du balcon, d'où les grands seigneurs étudiaient ironiquement leurs doublures en scène ; la cour était à son aise, le parterre s'y mettait. Le duc d'Orléans, vêtu, coiffé et maniéré comme une femme, regardait beaucoup le chevalier de Lorraine, lequel, à son tour, ne voyait au théâtre que la Pezant, ce qui formait un ricochet d'ceillades et de langueurs très-amusant. A toutes ces merveilles, à l'entrée de Diane, qui avait des rubans au genou, des rubans à la tête et des rubans au carquois, à la mélodie des petits violons, au spectacle émaillé des bougies, des nymphes, des feuillages peints et des conseillères parées, Duperier restait grave, pensif ; mais Santeul frétillait de joie. Le moine de Saint-Victor était grand et replet ; il avait les joues creuses, le menton relevé, le nez épaté, les narines ouvertes, les yeux vifs et gros, les cheveux et la barbe noirs, le front haut, le crâne à demi chauve ; il laissait passer sous son manteau les plis de sa chemise. N'ayant jamais eu la conscience de son étrange figure, le poète était naïvement étendu sur le devant de la loge ; il dévorait les femmes, les divinités, la fille de Latone par tous les sens. Si la danseuse risquait une glissade, le moine rougissait de plaisir. Mais au moment où Diane, par une courante, disparaissait avec Endymion sous les myrtes, voilà Santeul qui frappe du poing sur la cloison de la loge, et qui s'écrie :

— Ah ! morbleu, je suis un sot.

Duperier, Monsieur, Diane, les sergens, les hamadryades, tout le monde se retourna.

— Qu'as-tu ? demanda le rimeur provençal à son ami du cloître ?

— J'ai oublié de dîner.

Un éclat de rire inouï salua, de toutes les parties de l'enceinte, cet aveu fait avec la voix d'un chantre et la candeur d'un ermite ; M<sup>lle</sup> Pezant y perdit l'effet de la plus belle sarabande ; l'incognito du moine tomba. Le spectacle était maintenant aux troisièmes loges. L'exempt de garde monta dans ces limbes du théâtre pour reconnaître d'où venait le soliloque dont le duc d'Orléans, les amours de Diane et les petits violons étaient si indécentement troublés ; mais, au lieu de lui répondre, Duperier se fit conduire

à la buvette et dépensa la monnaie de son écu de 6 livres en deux pintes de vin, quelques pains chauds et un long cervelas de Paris. Cet ambigü fut servi devant le moine, sur la banquette de la loge, aux applaudissemens de la salle, et le dîner du poète remplaça le ballet. Imperturbable et furieuse, Diane pirouettait toujours.

Loin de lui garder rancune, Santeul n'avait de bouchées que pour Diane; il tordait, il mangeait, il récitait ses hymnes en regardant et en invoquant la fille de Latone. Il officiait en frère qui a un appétit ingénü, l'Olympe sur la terre et sous les yeux, un magnifique sujet d'épode en tête. Mais, quand les deux pintes furent à peu près taries, l'imagination du poète échauffée par le vin, agrandie par les miracles de l'Opéra, réveillée par les pirouettes de la danseuse, ne se content plus dans les limites de la banquette. On vit son corps long et noir bondir presque en dehors de la cage; on le vit tendre les bras, tourner sur lui-même en délire, envoyer des embrassades à la Pezant, hurler des choses cavissantes et s'arrêter pour boire. Tantôt il faisait le signe de la croix avec une immobile contrition, tantôt il se vautrait dans les jurons et le blasphème. C'était bien le moment de dire avec La Bruyère en parlant de cet enfant sublime : « Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il sonne, il éclate, et du milieu de cette tempête, il sort une lumière qui brille et qui réjouit. Disons-le sans figure : il parle comme un fou et pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vraies et follement des choses sincères et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces et les contorsions. » Voilà comme La Bruyère a peint Santeul, ce moine rubicond et sanguin qui sautait à la musique de ses dithyrambes sacrés, devant le porche des églises.

Mais à l'Opéra, le 10 mai 1681, Santeul était mieux que son portrait, il était à la fois haletant de poésie, de concupiscence et de latinité. Le visage barbouillé de lie et le rabat sens devant derrière, il fouillait dans *Tibulle*, dans *Juvénal*, dans les *Érotiques*, dans les *Pères de l'Église*; il paraphrasait les textes dans

un langage de feu et de cabaret; il chantait Diane avec ou sans croissant de lune, au bain et à la chasse; il la chantait en vers, en prose, en strophes, par anti-strophes, et il mêlait ces emprunts, ces saillies, ces boutades de longue et de courte haleine; et il les jetait par lambeaux à l'auditoire, et il en foudroyait le parterre qui se foulait et se mourait de rire aux divagations irrésistibles de sa parole, et il en arrosait comme d'une pluie de fleurs printanières et des plus douces larmes de son génie, la danseuse stupéfaite et le pied tendu. Ce n'est pas tout encore. Lorsque le moine eut sablé la bouteille à deux pintes et englouti le cervelas et les pains chauds, sa démençe étant complète, il se leva droit dans la loge comme un prédicateur qui va se poser sur l'enfer, il bourra de tabac ses larges narines, il retroussa ses manches, il montra son bras nu et velu, il montra ses dents blanches et tranchantes; les yeux lui sortaient du front, ses mains tremblaient, il étreignait l'espace, comme si c'eût été le corps plastronné de la déesse. Un pareil scandale rendait Dupelier livide, mais il ne bougeait pas.

— O fille de Latone, *ó dea sylvarum* et de l'Opéra, criait Santoul en se déchirant la poitrine et la chemise; *ó facies oculis insidiosa meis!* tu es Diané que je rêve dans ma cellule, Diane que je lis dans Ovide, Diane qui avait la lune aux cheveux et des lévriers en meute, comme monseigneur de Bourbon; tu es Diane par les flèches, par la virginité, par tes yeux glauques, comme je suis *Santolius Victorinusque*; et tes nymphes, ma bonne amie, comme elles sont dodues et habillées, et proprement habillées! Parbleu! je les reconnais, tes nymphes: voilà Ismène, ta femme de chambre; voilà Héphèle, Hyale, Rhanis; voilà Psecas, voilà Phiale, qui dénouent tes brodequins. Je ne vois pas Actéon, Actéon, c'est peut-être ce monsieur qui a des talons rouges et des mouches sur le nez, *Autonoëus heros*. Va, je t'aime autant que la chienne de madame la princesse, autant que Pluton l'épagneul, et *Phæbus Daphnen*, et *Gnossida Bacchus amavit*. Va, je t'aime avec ton chignon frisé, avec tes plumes, tes agrémens de velours et tes diamans; tu me sembles nue, dans l'eau: *perluitur solitá Titania lymphá*. Est-ce monsieur qui est Actéon? Ce n'est pas monsieur. Alors c'est mon

ami Duprier, mon excellent ami, dont je corrige les vers : *Pereri, aonidum decus immortalis sororum*. Cet hexamètre est de Rapin. Il n'est pas fort, Rapin ou *Rapinus*. Comment ! Endymion te suit encore dans les myrtes ? C'est un polisson. Monsieur l'exempt, arrêtez donc ce jeune homme ; je vous rendrai vos deux pintes. Ah ! ma Diane, *Latonia proles*, il y a des myrtes dans ma cellule ; il y a des chaises, une table, un fameux pâté, du vin de Beaune, *mea gaudia*, et même un lit. Vaurienne ! *Non sacros temnite fontes*. Nous y boirons, nous y mangerons, nous y causerons, nous y rirons, nous y prierons, nous..... Mais j'étouffe ! »

On emporta Santeul ivre-mort à son couvent. Les danseuses de l'Opéra venaient de remporter sur l'imagination du peuple leur premier triomphe.

ANDRÉ DELRIEU.

---

# LES BORDS DU RHONE.

M. DE SAINT-OLIVE.

---

Les touristes du monde élégant ont mis deux courses fort à la mode : de Lyon à Marseille en descendant le Rhône par le bateau à vapeur ; de Mayence à Cologne, sur le Rhin.

A Lyon, on avait eu soin de nous prévenir que la *vapeur*, comme ils disent, partait le lendemain avant le jour. Des voyageurs en foule se dirigeaient donc vers les quais du Rhône. A cinq heures les roues battirent l'eau, le sillon de fumée qui sortit noir et épais pour aller se poser sur la ville encore endormie annonça que nous avions pris notre élan. Adieu, Lyon ! Si vous n'avez pas une idée de ce qu'est une ville de charbon, de brouillards et de teinturiers, venez à Lyon. Lyon est plus sale que Liverpool, plus sale que Birmingham, plus sale que les rues de la vieille cité de Paris. Il est inconcevable qu'un homme qui n'est ni férandinier, ni canut, ni industriel, puisse résider à Lyon.

Les passagers se subdivisent en plusieurs catégories : les commis-marchands, véritables ubiquistes, inévitables sur les grands chemins, aux tables d'hôte, partout où la civilisation du calicot et de la quincaillerie fait mine de vouloir camper. Les gens de fortune, de haute propriété, qui courent le monde pour le plaisir de dire un jour avec un enthousiasme d'après-dîner : — J'ai été là.

Il existe une troisième classe de passagers. Elle se compose de malades aux joues maigres, et dont les pommettes sont faiblement colorées d'un

rouge pâle. Ceux-là vont mélancoliquement mourir à Montpellier ou à Nice. Leurs amis, en les embrassant et en leur serrant la main à l'heure du départ, ont eu le courage de leur souhaiter un prompt retour. Viennent ensuite des artistes; ils sont peu nombreux. Ce sont les véritables affamés du pittoresque; et enfin des Anglais, qui, chaque année, comme des bandes d'oiseaux voyageurs, à des époques fixes, vont s'abattre en Italie.

On rencontre quelquefois encore de ces visages mystérieux qui inspirent une certaine terreur à l'imagination impressionnable des femmes. Lorsqu'on interroge sa mémoire, on est presque toujours sûr de se rappeler confusément qu'on a vu quelque chose de semblable vaguant dans les lieux publics, ou assis sur les bancs de la police correctionnelle de Paris.

A mesure que nous avançons, la déclivité du lit du Rhône devient plus sensible. La vitesse de notre marche est accrue par une voile d'artimon qu'on vient de larguer. Elle s'enfle et s'arrondit sous la pression du vent. Le spectacle de cette navigation captive les regards oisifs des populations riveraines. Le paysan courbé vers la terre se redresse en s'appuyant sur sa bêche; les petites filles qui chassaient des vaches devant elles s'arrêtent et regardent immobiles; des femmes et des vieillards se mettent aux croisées, des enfans accourent au bord de l'eau. Voilà leur opéra à eux, le voilà qui passe comme la décoration de *la Belle au bois dormant*, que l'Académie-Royale déroule aux yeux de la civilisation parisienne, après l'avoir empruntée à la civilisation théâtrale de Londres.

Les bords du fleuve se modifient et changent. C'est la côte dauphinoise qui commence. Vienne, avec ses grandes pièces de drap pendues au vent, passe sur la rive gauche. Après la jonction de la Galaure, petit ruisseau dont le cours pastoral vient se perdre dans le Rhône comme faisait un conscrit campagnard dans le mouvement tumultueux de la grande armée, la campagne se fait plus riante et plus riche. Le vieux château des ducs de Soubise, juché sur un roc escarpé, montre son front noir. Presque au pied de ce roc est Tournon, qu'un pont suspendu lie à Tain, exotique moyen de communication entre deux vieilles et routinières cités. Mais quel est le bourg aujourd'hui riverain d'un fleuve qui ne voit avec orgueil fessonner en l'air les chaînes d'un pont suspendu? Tandis que l'Indoustan, l'Amérique, la Suisse, l'Allemagne et la France disputent à l'Angleterre l'honneur de cette découverte, savez-vous quelle rivale de gloire sir Samuel Vane, ingénieur anglais, oppose à tous ces prétendants? C'est l'araignée. Quand cet insecte veut jeter un pont d'un arbre à l'autre, dit-il, il

se place sur le vent, roule une pelotte de son fil, et la lance avec force. Le poids et le vent entraînent le flocon, qui, en s'éloignant, se déroule et va au hasard se fixer, par l'adhésion de sa substance gommeuse, sur une branche d'arbre opposée. L'araignée attache solidement l'autre extrémité au point où elle est établie. Le fil en tombant, et selon les lois de la chaînette, reste mince au sommet et devient de plus en plus fort en approchant du point d'attache. C'est donc à cet ingénieur aérien, qui n'a reçu de leçon que de son instinct, qu'il faut attribuer, selon sir Samuel, les premières idées du pont suspendu.

Le sol se tourmente, les eaux du fleuve sont plus vertes et plus vitreuses; les rives droites se hérissent de montagnes; l'une d'elles, couronnée d'une petite chapelle, est la côte de l'Ermitage. Que les gourmets tirent leur chapeau! Le lit du fleuve devient plus étroit encore, il s'encaisse. Des deux côtés on dirait des dunes marines; leur base seule est cultivée, leurs flancs sont profondément crevassés par les orages; leur sommet pelé est diapré par différentes sortes d'ocre, ici rouge, là jaune: çà et là des saillies de basalte noir s'élèvent en formes capricieuses. La teinte du jour s'assombrit; aucune percée, aucune éclaircie ne laisse pénétrer l'air et la lumière au fond de ces paysages dont le caractère est si sévère.

Les voyageurs artistes, ou se croyant tels, ne pouvaient manquer de faire éclater le sentiment d'admiration que l'aspect de cette nature leur inspirait; ils le firent avec la chaleur et la véhémence de la vapeur emprisonnée qui sort par une soupape de sûreté.

Il y a quelque chose de factice dans l'engouement pour les effets pittoresques: aussi la continuité de ces mêmes accidens ne tarda pas à détendre la fibre admirative; elle mollit et cessa de vibrer sur le bateau: on tomba dans l'engourdissement, on était ivre-mort de pittoresque. On avait loué avec fureur d'abord, on eut l'air de méditer, on se tut ensuite; puis enfin il fallut chercher ailleurs une occupation aux esprits.

Les conversations acquirent plus d'intérêt.

Il est rare qu'on ne juge pas aux manières d'un étranger, à l'air de son visage, et surtout à la première parole qu'on lui entend prononcer, du degré de sympathie qu'on pourra rencontrer chez lui; les passagers, en s'abandonnant à cette loi instinctive, se divisèrent en plusieurs groupes.

Quelques discoureurs causent avec le docteur Truntz, habile phrénologiste allemand; il intéresse par l'exposé de la science de Gall, par les ob-

servations que lui fournissent les passagers, et qu'il communique à l'oreille de ceux qui l'entourent.

Après plusieurs commentaires, où la raillerie avait eu la part la plus large :

— Je gagerais, dit-il en indiquant un homme qui se tenait assis à l'écart, et qui ne s'était mêlé à aucun entretien, que voici le plus honnête homme de France.

Je l'ai présent à ma mémoire, comme si je l'eusse vu hier. Voici son signalement : Favoris noirs noués sous le menton en sous-pieds de guêtres, bouche moyenne et bien garnie, teint basané; il avait une petite cicatrice au-dessus de l'œil, il portait une redingote couleur bronze et un chapeau de feutre gris. Je mentionne le tout, bien que cela n'ait aucun rapport avec son signalement phrénologique.

Nous venions de passer devant Notre-Dame-de-la-Mure; c'est un hamiau. Dans cet endroit, le lit du Rhône est creux; ses berges sont hautes et sombres. L'ame se resserre comme le fleuve; pas une hutte solitaire plantée sur un roc noir, pas un arbre ne vient jeter un sourire sur toute cette nature désolée.

Une rumeur soudaine se fit entendre à l'avant du bateau : Sauvez-le ! sauvez-le ! criait-on. Des voix de femmes avaient poussé des cris aigus. Tous les voyageurs se précipitèrent à bâbord. Un passager venait de tomber dans le Rhône. Je m'avançai, et je vis un homme se débattant dans l'eau, et qui sombrait, malgré la lutte puissante qu'il opposait à la mort. Sa peau était livide, son œil terne et dépoli. Personne ne bougeait. Tout à coup la foule s'entr'ouvrit, et le voyageur au feutre gris, entraîné par un élan spontané, se précipita dans le Rhône. Après quelques brassées, il atteignit l'homme. D'une main herculéenne, il le soutint au-dessus de l'eau jusqu'à ce qu'une chaloupe, qu'on détacha du bateau, pût arriver à leur aide.

Quand il remonta à bord, il fut accueilli par un murmure d'approbation. On l'entoura pour le féliciter sur son courage; le phrénologiste dit : Vous voyez bien que le système de Gall a raison.

Cet incident fournit un aliment vivace aux entretiens; la torpeur des touristes en fut éveillée, et leur disposition admirative se trouva toute prête à recommencer sur de nouveaux frais. Ce fut dans cette situation d'esprit qu'ils virent venir les ruines de Roche-Morte; elles se présentèrent à eux comme une apparition monumentale.

Dans cette traînée de montagnes uniformes qui suivent le cours du fleuve, il est un point élevé qui les domine toutes et qui lance contre le ciel ses bizarres déchiqitures. Debout, dans leur nudité, les arêtes de ce pic, formé d'un granit noir, se montrent comme le squelette de quelque montagne d'un monde détruit; de là, sans doute, la dénomination caractéristique de Roche-Morte, donnée à ce lieu, où jadis la féodalité s'était bâti un château-fort.

Ce site passé, les causeries reprirent un cours animé; on s'occupa de nouveau des acteurs de l'événement. Le Monthyon du drame se nommait M. de Saint-Olive; le sauvé était un juif qui se rendait à Marseille. Que ne le laissait-il noyer! Un de nos passagers anglais promit de demander pour M. de Saint-Olive une médaille au comité de *Royal humane Society*.

On les entourait encore lorsque nous passâmes devant Montélimart, la patrie du nougat, l'une des échelles de notre navigation fluviale, et où nous primes plusieurs voyageurs; l'un d'eux était un petit *monsieur* vêtu de noir. Il n'eut pas plus tôt mis le pied sur le pont, que ses yeux se rencontrèrent avec ceux de M. de Saint-Olive; ils se regardèrent avec cet air vague de deux personnes qui croient se rappeler qu'elles se sont vues quelque part. Ils ne se saluèrent pas, mais peu s'en fallut. Cependant M. de Saint-Olive ne se mêla plus dès ce moment aux conversations; il devint triste et préoccupé. L'homme bienveillant s'isola de la société.

Le jour tombait, et une petite brume qui s'élevait de l'eau, en dessinant de légères volutes, contribuait à rendre la clarté de ces dernières heures moins transparente. Le capitaine annonça qu'il ne lui serait pas possible d'aller au-delà du bourg Saint-Andéol, où il fallait se résigner à coucher; les voyageurs, qui, sur la foi des promesses du bureau de Lyon, s'attendaient à descendre le même jour à Avignon, crurent devoir se récrier et protester contre la décision du capitaine: mais celui-ci, ne voulant pas compromettre la cargaison de son bateau, dont il *est maître après Dieu*, comme vous savez, demeura inébranlable dans sa résolution.

Si j'en avais le temps, je vous dirais deux mots de ce capitaine. C'est un de ces visages d'homme que l'imagination du peintre jette parfois sur la toile, dans quelque scène qui s'accomplit sur le sol de la Sicile ou de la Grèce. Un visage aux traits corrects, au teint chaud: tel encore que les romanciers les créent dans une description de fantaisie, pour répondre aux prédilections des femmes quand ils représentent un personnage aven-

tureux et hardi , appuyé nonchalamment sur la barre d'une goëlette , les cheveux flottans , le regard mélancolique , une moustache noire à la lèvre, et autour du corps une large ceinture garnie de pistolets et de poignards. Mais mon capitaine à moi , tout beau qu'il est , néglige évidemment son visage et sa toilette ; et il ne fallait pas moins que l'œil d'un observateur pour aller dépister une étude sous la redingote étriquée , le pantalon à courte jambe dont il était affublé , et ce chapeau aux larges bords qui lui avalait la tête à ce pauvre capitaine. On n'eût jamais dit un marin d'eau douce.

La brume s'était dissipée. Une petite pluie fine lui succéda , en sorte que , lorsque le bateau s'arrêta à Saint-Andéol , l'état de l'atmosphère aidait à augmenter le caractère général de tristesse répandu autour de nous. La rivière , avec ses vagues toujours clapotantes , vient baigner une berge sablonneuse où sont quelques maisons basses et solitaires. Un chemin bourbeux et difficile conduit au bourg Saint-Andéol. L'homme au feutre gris annonça au capitaine qu'il ne poursuivrait pas son voyage. Il fit enlever ses bagages et partit presque furtivement. Quelques voyageurs voulurent aller braver les chances de douze heures passées dans les auberges du bourg Saint-Andéol ; mais le plus grand nombre resta prudemment à bord. On convertit la chambre principale en un salon où des tables de jeu et où la conversation devaient tromper la longueur de la nuit.

Le docteur Truntz ne tarda pas à aborder son texte favori. Gall , Spurzheim , leurs disciples , leur doctrine et leurs écrits furent le champ clos où chacun voulut se jeter pour rompre sa lance.

Le camp se divisa en deux partis : sectaires et opposans. Le docteur Truntz fut le champion obligé des premiers ; le petit M. de Montélimart se chargea de jouter avec lui.

— Je ne m'avancerai pas bien loin sur cette route inexplorée et si peu sûre , dit-il d'une voix aigre de tribunal de première instance ; je demanderai seulement avec Abernethy si ces bosses disséminées sur la face et sur la tête répondent à des dépressions intérieures qui puissent agir sur le cerveau. L'intérieur du crâne n'est-il pas lisse , quoique l'extérieur soit chargé de protubérances qui doivent révéler de si profonds mystères. D'après cette seule remarque , le docteur Barlow niait aussi formellement la réalité de la science phrénologique. Permettez-moi d'imiter son exemple , ajouta-t-il d'un air railleur ; vous voulez nous donner des règles pour connaître le caractère et les inclinations des hommes. Eh bien ! moi , j'en ai une qui

ne me trompe jamais : je les juge par leurs actions. Cette manière me semble plus sûre et plus juste. Qu'en pensez-vous, messieurs? dit-il en s'adressant tout riant à l'auditoire.

Des applaudissemens accueillirent ces derniers mots. Le docteur Truntz voulut répliquer, mais il ne trouva qu'une sympathie distraite. — Vous niez l'évidence, répliqua-t-il; et ce matin encore, ici même, l'exactitude des observations phrénologiques a été démontrée d'une manière éclatante. Et il se mit triomphalement à rappeler les détails de l'événement qui s'était passé, et à redire avec quelle justesse il avait conclu de l'organisation crânioscopique de l'homme au feutre gris à ses dispositions morales.

Quand il eut achevé, on vit un sourire errer sur les lèvres pincées de son interlocuteur. Il eut l'air d'un homme qui veut faire une révélation et qui hésite. — Il m'en coûte vraiment de détruire vos illusions, dit-il enfin; mais cet homme bienveillant dont vous parlez, que votre phrénologie a si bien deviné, est tout simplement... voyons... Eymard, Pierre-Étienne de Saint-Olive, dit Durand Guidal, dit comte de Stéphanos, etc., etc., condamné le 9 novembre 1850 à dix ans de travaux forcés, par la cour d'assises de Paris, et, autant que je puis croire, un forçat évadé. Nous nous sommes vus ailleurs, poursuivit-il, car entre lui et moi l'ordre social avait établi le rapport du juge à l'accusé. C'est ce faux comte de Stéphanos qui fut convaincu d'avoir volé, pendant une représentation à l'Opéra, les bijoux et l'argent d'une danseuse, laquelle vivait depuis peu de temps sous sa protection. Vous entendez, docteur? Et il continua à lui marteler son récit précis comme un verbal de greffier. Plusieurs autres chefs d'accusation pesaient sur lui, et les débats en démontrèrent la réalité. Cet homme est même une célébrité. Son génie, intarissable en ruses, fait de lui un protégé de geôle et de bagne. Quelle que soit la surveillance active à laquelle on le soumette, il trouve les moyens d'y échapper. Comme on le conduisait au bagne, il s'évada le 7 mars 1851 sur la route de Fontainebleau; repris presque aussitôt, il s'évada le 25 décembre même année. Le 15 janvier 1852 il fut repris; il parvint à quitter le bagne le 30 avril suivant. Il a été repris derechef à Montpellier il n'y a pas long-temps, et sa rencontre ici m'annonce que pour la cinquième fois peut-être il a mis en défaut les garde-chiourmes et les hautes murailles de Toulon.

Le docteur était atterré. — Qui sait maintenant ce qui lui reste de temps à jouir de sa liberté? Où va-t-il? dans quel lieu écarté ira-t-il porter

cette dangereuse destinée? Personne sans doute ne peut le dire, pas plus un phrénologiste que moi.

Cette courte narration laissa une douloureuse impression sur les auditeurs. Les hommes ne se complaisent pas dans la contemplation des hontes de l'humanité : ils aiment mieux s'arrêter sur les faits qui la rehaussent ; au moins dans ce sentiment il leur revient indirectement une part d'estime. Il ne fut plus question de phrénologie à bord du bateau.

Cependant, le lendemain matin, à l'heure où nous reprenions le cours de notre voyage, cette impression de tristesse s'était effacée sans laisser aucune trace de son passage. Personne ne pensait plus à M. de Saint-Olive. Ce n'était pas la peine.

Nous approchons d'un pays où le sol, en s'aplanissant, se dépouille de ses allures sauvages, pour se parer des grâces d'une composition plus champêtre. Le pont Saint-Esprit s'offrait à nous, barrant de sa longue chaîne d'arches le cours du Rhône qui méandre à travers une plaine coupée à compartimens par des plantations de vignes, de saules et d'arbres fruitiers dont l'entrecroisement épuise et mêle toutes les dégradations possibles du vert. Cet horizon, à l'est, est fermé par un mélange confus de montagnes et de pics détachés, sur lesquels plane la cime neigeuse du mont Ventoux, première sentinelle avancée des Alpes françaises.

Au passage du pont, le spectacle le plus étrangement beau nous est réservé. Sept à huit zones de collines blanchies par une brume matinale, et dont les lignes placées sur divers plans se croisaient irrégulièrement, reproduisaient l'aspect d'un vaste océan avec une étonnante illusion ; mais ce qui donnait à ce tableau sa physionomie intraduisible, ce fut le globe rouge du soleil levant qui parut être posé sur son axe inférieur au point culminant de la plus reculée de ces montagnes, semblable à une solennelle hostie offerte par Dieu à la communion de l'homme.

Le pont Saint-Esprit est une limite placée entre le nord de la France et le midi. En deçà, un ciel souvent nuageux et gris ; au-delà une coupole profonde limpide et bleue. La poésie de cette transition rappelle sans complaisance d'imagination ces tableaux où une pensée païenne a représenté l'Aurore laissant tomber ses fleurs et soulevant le voile de la Nuit. Le jour se lève et éclaire la moitié du tableau, tandis que l'autre partie est encore ensevelie dans les ténèbres. Nous sommes sur les bords du voile. Mais c'est surtout aux approches d'Avignon que la différence de ces deux

natures est le plus tranché. On éprouve là une impression dont je veux parler.

Après l'uniformité de ces longues croupes stériles qui couvrent le pays qu'on a parcouru, après cette continuité de chênes, de bouleaux, de saules et de peupliers avec lesquels le voyageur hyperboréen est si bien familiarisé, il découvre tout à coup de petits vallons peuplés d'arbres d'un vert pâle, à la configuration et aux feuilles insolites. S'il voyage l'hiver, et qu'il ait laissé derrière lui la campagne défeuillée et nue, la sève des plantes encore emprisonnée dans leurs frêles vaisseaux par les vents glacés, surpris à cette vue qui lui rappelle le printemps qu'il ne comptait revoir de sitôt, il demande quels sont ces arbres inconnus... Des oliviers!... Et ce nom, auquel il ne pensait pas, résonne suavement à son oreille et éveille en lui de poétiques et grecques émotions.

Ici nous pénétrons sur un sol fécond en paysages. Celui dont Avignon fait partie est surtout riche par les associations d'idées et de souvenirs qu'il comprend. La vieille cité des papes est assise sur la rive gauche du Rhône, avec la moitié de son pont brisé, avec sa gracieuse ceinture de murailles crénelées et leur teinte feuille morte, sur lesquelles de vastes allées jettent une dentelle d'ombre et de lumière. Vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve, sont les restes du fort Saint-André, naguère la citadelle la plus avancée des frontières de France. Partout, au milieu de ces paysages, des ruines se mêlent aux riantes productions de la nature champêtre. Sur le front délabré de quelques-unes, on déchiffre Rome païenne; les autres laissent apercevoir plus lisibles les millésimes du moyen âge : elles sont là pour attester le triomphe de la nature sur les puissances humaines de toutes les époques.

D'Avignon à Beaucaire, un archipel d'îles, couvertes d'aubes aux feuilles blanches, surgissent et contrarient le cours du Rhône. Des vigères élevées et touffues annoncent les grèves de la Durance; mais au-delà de ce confluent, le visage du pays change encore d'expression. Le site est ceint de tous côtés par les montagnes capricieusement découpées de Barbantane, de Luberin et des Alpines. C'est ainsi accompagné que le Rhône arrive jusqu'à Beaucaire, et vient baigner les rochers aigus sur lesquels est bâti la vieille tour de Tarascon; là son lit s'élargit, et, beau comme un lac, il pénètre ensuite au cœur des plaines de la Provence, dans cette extrémité reculée dont le calme est si rarement violé par le voyageur qui ne

sait que la routine des itinéraires et des chemins directs. On a surnommé ce recon l'Élysée du Rhône.

Les rares voyageurs qui n'étaient pas descendus à Avignon quittèrent ici le bateau. Le juif, qui, la veille, avait si miraculeusement échappé à la mort, se dirigea vers Tarascon. La vue de cet homme m'inspirait un dégoût inexplicable; il produisait l'effet du serpent; et malgré la singulière déconvenue du docteur Truntz, je regrettai qu'il ne fût pas encore là près de moi pour le faire lire sur le crâne aigu de cet homme.

Je fus le seul, je crois, à poursuivre jusqu'à la ville d'Arles. Se douterait-on que ce fut là une sœur cadette de Constantinople qui, selon l'expression du poète Méry, dort maintenant oubliée d'un sommeil si profond, assise dans son delta solitaire! Mais après une exploration de trois mois à travers cette terre de rêve et de mélancoliques méditations, terre sillonnée de canaux, de ruines antiques, de ravins, de coteaux et de marais, je remontai le Rhône précisément à l'époque de la foire de Beaucaire.

Au silence et à l'abandon de ces bords, la vie la plus bruyante avait succédé. Beaucaire est un entrepôt où viennent se montrer les produits les plus variés de l'industrie manufacturière. C'est un riche et vaste bazar, où toutes les rues, pavoisées d'enseignes bleues, jaunes et rouges, présentent un véritable coup d'œil de perspective scénique. Ce bazar n'a pas seulement la ville pour limites, il s'étend encore sous de belles allées d'ormes touffus, plantés près du Rhône, et dont les longues racines se désaltèrent dans l'eau du fleuve.

La population, qui en temps ordinaire ne va pas à dix mille âmes, s'élève à plus de deux cent mille quand le marché approche de son terme.

Il est aisé de comprendre qu'une semblable agglomération d'étrangers, de curieux et de marchands recèle plus d'une existence illicite. Là, plus d'un de ces êtres qui se sont mis en état d'hostilité violente avec l'ordre social viennent chercher un théâtre approprié à leur vocation. Beaucaire est en même temps pour eux un Eldorado et un asile inextricable.

On s'y entretenait beaucoup des hauts faits d'un galérien qui exploitait la foire avec une inconcevable audace, et qui jusque-là avait mis toute la police en défaut. Et cependant mouches et limiers, agens ostensibles et agens secrets, gendarmerie et troupe de ligne, tout cela était en quête, tout cela battait le pays nuit et jour.

Le 28 juillet 1834 je me trouvais dans les salons de la préfecture. On sait que le préfet du Gard reçoit chaque année une commission spéciale

pour se rendre à Beaucaire, et que là son rôle se réduit à peu près à celui d'un somptueux maître de maison qui tient table ouverte. Autant que je puis me le rappeler, il y avait peu de monde. Le secrétaire du préfet entra et vint lui dire à voix basse qu'un homme était dans la cour qui proposait de faire arrêter celui qui se dérobait si subtilement aux investigations de la police. Il demandait surtout quel salaire lui serait accordé pour sa peine.

— Faites appeler le commissaire central de police, dit le préfet, et promettez à cet homme 100 francs s'il mérite quelque confiance. C'est le tarif.

Je m'étais avancé, sur ces entrefaites, vers les croisées restées ouvertes, et je tressaillis d'une subite horreur en reconnaissant le juif du bateau. Cet homme, nous apprit-on, vivait de délations. C'était son seul métier. Il l'exerçait à Leipsick, à Sinigaglia, à Beaucaire, les trois grandes foires de l'Europe, où il se rendait tous les ans avec la ponctualité d'un négociant de rouenneries. Sa tactique consistait à aborder tout individu qui lui paraissait suspect. Il feignait de vouloir acheter des marchandises à bas prix, et demandait qu'on lui en procurât. A la faveur de son accent germanique et de ce caractère physionomonique qui fait qu'on reconnaît un juif à première vue, il ne tardait pas à gagner la confiance de ceux qu'il voulait vendre. Quand il tenait leur secret, quand ils ne pouvaient plus lui échapper, alors, joyeux et empressé, il allait à la police, et moyennant prime il lui livrait le camarade ou l'ami avec lequel il avait trinqué peu d'heures auparavant.

Après quelques courtes explications, la vieille science policière du commissaire Vigier dressa son plan d'attaque. Il étendit sur toute cette affaire encore mystérieuse les fils d'un vaste réseau dans lequel il fallait nécessairement que l'homme dont il était question vînt tomber, ou que le délateur lui-même restât enlacé. Mais le rusé Israélite était sûr de son fait, ses renseignements étaient précis, et si bien que le lendemain la police de Beaucaire avait enfin en son pouvoir le célèbre Eymard, Pierre Étienne, dit Étienne, comte de Stéphanos, dit Durand, Guidal, de Saint-Olive, né dans l'Hérault, à Saint-André de Gignac.

Il fut placé au milieu d'une forte escouade de gendarmes et de soldats; puis on donna l'ordre de le conduire à la vieille tour de Tarascon.

C'était bien le même que j'avais vu et dont j'avais entendu raconter l'histoire sur la bateau à vapeur. C'était le sauveur du juif, c'était l'homme bienveillant du docteur Truntz.

— Très-bien, très-bien, avait-il dit avec un accent de rage concentrée quand il s'était vu pris au piège. Je m'y attendais. Je l'ai sauvé le scélérat, et il m'a vendu!

Comme l'escorte passait près de moi, je pensai naturellement au docteur Truntz et au petit juge de Montélimart. S'ils se fussent trouvés là tous deux, l'anti-galliste n'aurait pas manqué de dire avec son air sardonique :

— Eh bien ! docteur, et la phrénologie?...

EUGÈNE CHAPUS.

---

## CHATTERTON ET LE MOINE ROWLEY.

---

### § II. — LE MOINE ROWLEY.

Dans notre premier article, nous nous sommes proposé moins d'apprécier le talent et le génie littéraire de Chatterton que de mettre en relief son caractère moral; de saisir les secrets de cette ame indomptable, qui, balottée entre le scepticisme, la misère et la soif de la gloire, prit les armes contre le monde, suivant l'expression de Hamlet, et en sortit. Les ouvrages du jeune poète, encore assez rares en France, sont surtout fort difficiles à lire et à bien comprendre. On ne connaît guère sa vie que par des biographies sèches et tronquées, véritables squelettes d'histoire littéraire. Enfin il était à craindre que le public, séduit par le succès mérité du beau drame de M. de Vigny, ne prit pour un tableau fidèle de la vie de Chatterton ce qui n'est que l'œuvre admirable d'un artiste français. Nous nous occuperons aujourd'hui des ouvrages du *vieux style* de Chatterton, ouvrages singuliers et bizarres s'il en fut jamais. N'eût-il composé que les poésies modernes, dont nous avons essayé de donner quelques traductions, il faudrait reconnaître dans le petit clerc de Bristol un garçon de beaucoup d'esprit et d'un génie bien plus avancé que son âge. Mais l'histoire littéraire de presque tous les peuples aurait pu citer de nombreux émules d'un pareil prodige. Dans la sphère de l'imagination, comme dans les choses positives, chaque nation a vu briller au milieu d'elle des intelligences de l'espèce de celle d'Alexis Clairaut, le plus grand géomètre de la France après Pascal; un beau matin, on exhaussa sur un fauteuil ce mathématicien de onze ans, et les anciens de l'Académie des sciences

écoutèrent un mémoire sur quatre courbes transcendentes qu'il avait découvertes.

Les faits qui concernent la première apparition des vieux poèmes de Chatterton sont extrêmement simples, quoique bien dignes de son aventureuse imagination. Nous avons vu que le jeune poète passa son temps, de juillet 1767 jusqu'en avril 1770, courbé sur les bureaux d'un procureur de Bristol, vivant au milieu des paperasses, faisant les courses de l'étude, copiant des *précédens*, et se délassant par ses rêves d'ambition, par quelques vers sceptiques ou amoureux, et ses promenades du dimanche dans la campagne des environs. Il est facile de croire qu'un pareil métier devait peu sourire à une âme comme la sienne. Aussi le petit clerc résolut à tout prix d'occuper la renommée (!). Depuis long-temps on travaillait à Bristol à construire un nouveau pont, qui devait remplacer l'ancien pont ruiné. Le monument fut inauguré en octobre 1768. Aussitôt il parut dans le *Bristol Journal*, publié par l'imprimeur Farley, une description détaillée du cérémonial d'ouverture du vieux pont, description empruntée à un très-ancien manuscrit, et signée *Dunhelmus Bristolienis*. Cette exhumation produisit un étonnement général par la naïve solennité des détails, et surtout à cause du style antique et inouï. On fit des recherches, on alla de toutes parts questionner l'imprimeur, qui d'abord ne put dire d'où lui venait cet article. Enfin, informations prises, Farley découvrit que ce morceau avait été apporté chez lui par un jeune garçon d'environ quinze à seize ans, nommé Thomas Chatterton; celui-ci déclara qu'il le tenait d'un *monsieur* aux ordres duquel il s'était mis pour copier de vieux parchemins; ensuite, se ravisant, le jeune garçon affirma que son père avait trouvé cette description, ainsi que beaucoup d'autres ouvrages, prose et vers, dans le coffre d'une chapelle d'une église de Bristol. Cette dernière variante fut définitivement adoptée par Chatterton. Or voici l'histoire de ce vieux coffre, que l'imagination du jeune et ambitieux petit clerc remplit de trésors inconnus, et qui devint l'objet d'une véritable mystification

(!) Ce sentiment fut toujours si fort chez lui que, dès sa première enfance, il se berçait des idées d'une gloire gigantesque. Sa sœur, M<sup>me</sup> Newton, racontait à Croft, l'un de ses biographes, l'anecdote suivante. Un jour un faïencier qui figurait parmi les amis de la famille voulut lui faire cadeau d'un service de table, et s'avisant de demander en riant au petit Tom quelle devise il y fallait mettre. « Vous y mettez, répliqua l'enfant, un ange avec une trompette pour annoncer partout comment je me nomme. »

pour tant de savans critiques anglais. Du temps où de riches pécheurs laissaient des terres ou des rentes aux églises et monastères pour sauver leur ame, il était d'usage que le clergé conservât soigneusement les titres de ces donations pies; de plus, chaque donateur avait les honneurs d'un coffre à part, décoré d'une inscription proposant les vertus du défunt à l'imitation des fidèles. Au-dessus du portail nord de l'église de Redcliffe, à Bristol, bâtie ou restaurée sous Édouard IV, reposaient dans un sombre chartrier six coffres verroulés, dont le plus remarquable s'appelait, en vieux anglais, *M. Canynge's cofre*. C'était un marchand de Bristol, qui avait notablement contribué à réparer l'édifice saint. Cette vénérable malle était garnie de six serrures différentes, dont les six clefs furent confiées solennellement au maire de la ville, aux marguilliers, aux prêtres et autres dignitaires. Mais les années une fois écoulées, les messes pour M. Canynge dites et accomplies, les rentes prescrites et confondues avec le domaine de l'église, on oublia le coffre et le donateur, et, qui pis est, on perdit les six clefs. Long-temps après, c'est-à-dire en 1727, plusieurs membres scrupuleux de la corporation de Bristol et inspecteurs de la sacristie, parcourant un jour le chartrier, se prirent d'envie de regarder dans les coffres : on appela un serrurier qui, en présence du notaire ecclésiastique, força les six serrures; mais on n'y trouva que quelques titres de propriété sans valeur aucune; le résultat le plus clair de l'enquête fut que les coffres restèrent ouverts, à la merci de tout venant. La famille Chatterton exerçait, de père en fils, depuis plus de cent cinquante ans, une profession qui nous semble bizarre, mais qui est une fonction officielle et assez lucrative dans les cathédrales anglaises : c'était celle de fossoyeur (*sexton*), alors confiée à Jean Chatterton, oncle du père du jeune poète. Chatterton le père, voyant le vénérable coffre de M. Canynge au pillage, et étant lui-même pauvre maître d'école, déménagea de temps à autre de fortes liasses de parchemins pour relier des bibles et des grammaires, croyant sans doute que l'usage sanctifierait l'action. Après sa mort, qui survint en 1752, trois mois avant la naissance de son fils, sa veuve se garda bien de restituer le restant des parchemins et les conserva dans un coin de sa chétive demeure. Tantôt partie de ces débris allait chez l'épicier du voisinage, tantôt M<sup>me</sup> Chatterton les appliquait aux besoins de ses achats et de sa cuisine. En un mot, le jeune Chatterton eut sans cesse sous les yeux, dès sa plus tendre enfance, ce tas de vieux titres, rongés par la poussière et les vers, et chargés de caractères gothiques. On comprendra à quel point

ce mystérieux spectacle dut exciter sa jeune et puissante imagination.

Ce fut alors qu'il conçut et réalisa l'entreprise singulièrement originale de découper certains blancs de ces vieux titres, d'imiter tant bien que mal leur écriture, et de les couvrir de morceaux descriptifs, et surtout de poésies qu'il donna comme l'œuvre du digne maistre Canynge, de sir Thybbot Gorges, des bons prêtres John Iscam, Jean, religieux de saint Augustin, enfin de Thomas Rowley, d'abord moine et ensuite prêtre. L'enthousiasme du petit clerc, lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui cette source de gloire et de profit, fut tel qu'il dit à sa mère qui ne pouvait comprendre sa joie : « Enfin, j'ai trouvé un vrai trésor. » Fort peu de temps après, il composa le cérémonial du vieux pont de Bristol, et une longue ballade, le *Bristow tragedy*, l'une des plus naïves et des plus touchantes de ses compositions; c'est à vrai dire la seule qui soit bien populaire chez les Anglais, puisqu'elle est admise dans leurs anthologies, et *Elegant Extracts*, livres écrits avec des ciseaux, et dont la consommation est prodigieuse dans leur pays. La curiosité qu'excita une pareille trouvaille valut à Chatterton la connaissance et l'amitié du chirurgien William Barrett et du ferblantier George Catcott, dont nous avons déjà parlé. Ce fut au chirurgien qu'il remit à diverses reprises plusieurs fragmens de vieux poèmes, écrits sur parchemin, bien barbouillés et bien illisibles, reliques supposées du coffre de maistre Canynge. Malheureusement pour l'existence poétique de ces écrivains du quinzième siècle on s'est assuré sur les fragmens mêmes, dont l'un a été gravé en *fac-simile* dans les éditions de Tyrwhitt et de Milles, que l'écriture n'est nullement celle du temps, que certains chiffres arabes sont tout-à-fait modernes, et évidemment de la main du petit clerc; enfin, dans l'espèce d'instruction archéologique à laquelle cette controverse donna lieu, Malone découvrit ce fait redoutable, que le plus grand morceau d'écriture présenté par Chatterton, s'adaptait parfaitement, en hauteur et en diamètre, aux blancs qui terminaient constamment les vieux reçus de rentes du chartrier de Redcliffe.

Quoi qu'il en soit du fond de cette curieuse dispute, dont nous dirons quelques mots plus bas, il est bien certain que la grande majorité des vieux poèmes de Chatterton furent en partie donnés et en partie vendus par lui-même à ses amis Catcott et Barrett, qui les livrèrent plus tard à Thomas Tyrwhitt, éditeur de la première édition : Londres, 1777; in-8°. L'ordre chronologique de ces poésies est impossible à découvrir avec pré-

cision ; seulement , il est hors de doute que toutes furent produites par Chatterton , alors qu'il était petit clerc chez maître Lambert , depuis octobre 1768 jusqu'en avril 1770. Toutes furent écrites à Bristol , hormis la dernière , et la meilleure peut-être , la *Ballade de la Charité* , qu'il paraît avoir composée à Londres , en juillet 1770 , et qui précéda ainsi d'un mois sa fin tragique.

Avant de parcourir la série des vieux poèmes de Chatterton et d'y puiser des exemples de cette versification si vigoureuse et presque toujours si obscure , je demande la permission de faire ressortir , surtout ici , les tribulations de l'ingrat et sacrilège métier de traducteur. Ces poèmes sont difficiles à lire , même pour les Anglais , et beaucoup de ses compatriotes s'en fient , à cet égard , sur sa renommée. On y trouve partout une singulière affectation d'anciennes tournures , une profusion de mots inconnus , non-seulement aux auteurs modernes , mais qu'on ne retrouve même pas chez les contemporains de Shakspeare ; la plus ample des éditions du Dictionnaire de Johnson ne suffit pas pour les déchiffrer ; il faut avoir recours aux glossaires des ouvrages de Chaucer , en les joignant à ceux que Chatterton lui-même a ajoutés à ces compositions , et sans lesquels elles resteraient pour nous le plus incompréhensible des grimoires. Ce qui redouble la difficulté , c'est que le petit clerc ne se gênait pas pour inventer des mots entièrement nouveaux , s'il croyait en avoir besoin. On se trouve en présence d'un mélange de mots saxons , d'expressions celtiques et d'épithètes normandes ; et le plus souvent , sous ce déguisement , on trouve , en creusant bien , une phrase toute moderne. Le style de Rabelais ne peut donner aucune idée du style de Chatterton ; outre que ce sont des genres extrêmement différens , nos anciens fabliaux sont beaucoup plus intelligibles ; il faut remonter jusqu'aux vastes poèmes normands de Wace , le roman du *Roux* ou le *Brut* d'Angleterre , vers A. D. 1170 , pour rencontrer pareille obscurité. Quant aux poèmes français de Jean Gower , sorte de ménestrel anglo-normand de la cour d'Édouard III , ceux que j'ai vus sont bien plus faciles que les vers de Chatterton et de son Pseudo-Rowley ; et cependant Gower , qui mourut A. D. 1402 , eût été d'un demi-siècle antérieur à Rowley. L'orthographe n'est pas moins étrange que le reste ; c'est donc une étude fort ardue que de le comprendre ; et quand on a bravé pareil labeur , si l'on veut essayer de rendre en style ordinaire ce qui a tant coûté à lire , alors , pour récompense , il est clair qu'on ne peut produire qu'une copie pâle et méconnaissable , d'où la grâce naïve et le parfum antique se sont entière-

ment évaporés. Je devais faire toutes ces réserves avant de me lancer en pareille besogne.

Parmi les premières productions de Chatterton figurent d'abord trois églogues; elles furent par lui remises à M. Catcott, très-bien copiées sur un petit registre in-4°, ainsi qu'un fragment de la tragédie de *Goddwyn*; le tout décoré de ce titre : « Églogues et autres poèmes, par Thomas Rowley, avec un glossaire et des notes par Thomas Chatterton. » Le petit clerc appela ses premiers poèmes, églogues, et il aurait pu leur donner tout autre nom. Ils n'ont rien de la fadeur rosée du genre; au contraire, ses *Mélibées* et ses *Amaryllis* sont des guerriers combattant les Sarrasins à grands coups de lance, ou des femmes anglaises, pleurant sur les cendres des guerres civiles. La première est une touchante description de l'état malheureux des campagnes anglaises, pendant les ravages des guerres civiles des Deux Roses. Deux paysans se racontent leurs peines; on a trouvé, dans ce cadre, quelque analogie avec la première églogue de Virgile; le début est plein d'énergie.

Lorsque l'Angleterre, se débattant encore sous ses mortelles blessures,  
De son sein meurtri arracha la chaîne des tyrans,  
Elle vit ses valeureux fils tomber autour d'elle  
(Puissante fut leur mort, car l'honneur les guidait au combat).  
Alors dans une vallée, lorsque le soir étalait son manteau grisâtre,  
Deux bergers solitaires vinrent cacher leurs terreurs;  
Au seul son de la feuille bruissante leur cœur pâlit,  
Et les cris de la chouette se mêlent aux accens de leurs plaintes (\*). »  
« Ah! ne me parle point; tous ces maux sont les miens;  
Je pourrais te dire une histoire que Satan lui-même raconterait.  
Adieu nos douces fleurs, nos prairies verdoyantes, nos belles forêts,  
Nos bocages qui entouraient la cellule de l'ermite,  
Notre gaie musique qui se répétait dans le vallon,  
Notre danse joyeuse dans les cours de l'hôtellerie;  
Adieu toutes nos chansons et tout notre bonheur,  
Adieu jusqu'à l'ombre même du plaisir.  
Des soins cuisans sont venus fondre sur nos têtes,  
Et point de saint propice pour écarter nos maux renaissans. »

(\*) Voici ces quatre derniers vers :

Thanne inne a dael, bie eve's dark surcote graie,  
Twayne fonclie, shepsterres dyd abrodden lie,  
The roystlyng liff doth theyr whytte hartes affraie  
And wythe the owlette trembled and dyd erie.

La seconde églogue de Rowley est d'un ton plus élevé. C'est un chant plein de grace et de vigueur sur les exploits de Richard en Terre-Sainte. Un refrain touchant et simple termine chaque strophe : « Esprits des bienheureux , chantait le pieux Nigel , entourez de votre protection sainte la tête de mon père. » Cette pièce offre un intérêt particulier dans la vie littéraire de Chatterton , parce qu'il la choisit pour l'adresser à Horace Walpole , en lui promettant beaucoup d'autres découvertes analogues. Il paraît que Walpole , qui venait un peu imprudemment de s'afficher comme parrain d'Ossian en la personne de son restaurateur Macpherson , craignit fort de se mettre une nouvelle émeute littéraire sur les bras. Il répondit froidement au petit clerc , que l'ancienneté de ces poèmes lui paraissait fort douteuse , qu'il n'avait aucun moyen de lui servir de patron , et qu'il lui conseillait fort de suivre sa carrière de procureur , comme la plus sûre et la mieux faite pour le faire vivre décemment : tout ceci pouvait être vrai , mais de cette vérité prosaïque et procédurière le jeune Chatterton ne pouvait s'accommoder. Aussi répliqua-t-il à Walpole une missive fort vive et même insolente , à la suite de laquelle le chevalier lui renvoya ses œuvres tout simplement sans un mot d'écrit. Voici comment ce triste protecteur d'un si précoce génie s'est justifié : « Mon cœur , dit-il dans sa lettre à l'un des éditeurs de Chatterton , ne me reproche aucun mauvais procédé envers lui. Je lui avais écrit une réponse , pour lui reprocher son injustice à mon égard , et pour lui renouveler mes bons avis ; mais je me ravisai , par l'idée que peut-être il aurait l'absurdité d'imprimer ma lettre ; je la jetai au feu ; et faisant un paquet et de ses poèmes et de ses lettres , je lui renvoyai le tout , sans prendre copie de rien , ce dont je suis maintenant très-fâché. Depuis ce temps , je n'en ai plus entendu parler. » On jugera si ce plaidoyer *disculpe* entièrement celui dont M<sup>me</sup> du Deffant a tant vanté la générosité et le bon cœur. Ce qui n'est que trop certain , c'est que Walpole eut le malheur de laisser échapper l'occasion de sauver un jeune et rare génie de la misère et de la mort. Revenons aux poèmes de Rowley ; voici la fin du chant du roi Richard :

« La bataille est gagnée : le roi Richard est seul maître.  
 La bannière d'Angleterre brille sur le ciel azuré.  
 Toute l'armée est remplie d'une joie pure ,  
 Et chacun en porte le signe sur le front.  
 Ils reviennent en leur patrie qui les remerciera.  
 Que de bras amoureux vont s'ouvrir ! Que de fêtes pour eux !

La trace des fatigues ne se lit plus dans leurs yeux,  
 Et tout souvenir des périls passés s'est évanoui. »  
 « Esprits des bienheureux, et vous tous les saints du ciel,  
 Versez de pareilles joies sur la tête de mon père (\*)! »  
 « Ainsi parla Nigel, lorsqu'au loin sur la mer bleuâtre,  
 Une voile gonflée apparut tout à coup à ses regards.  
 Prompt comme son désir, il s'élança vers la plage,  
 Et trouva son père, qui descend vers lui du haut des vagues.  
 Ah! que les hommes qui possèdent une âme d'amour  
 Se représentent ce qu'ils durent éprouver en se revoyant (\*)!

Ce dernier trait surtout me paraît d'une grande beauté. Également simple, fort et touchant, il a quelque chose de la grandeur et de la pureté antique. Je ne dirai rien de l'Églogue III, parce qu'elle paraît avoir été inspirée par une pensée philosophique que le jeune poète n'a point suivie jusqu'au bout. Le poème d'*Elinoure and Juga* mérite davantage de nous arrêter. Il fut aussi soumis à la froide appréciation de Walpole, qui y reconnut avec justesse « une pastorale moderne parsemée de mots anciens. » On la considère généralement comme une des meilleurs compositions de Chatterton, et plusieurs auteurs y ont vu la plus pathétique complainte de la langue anglaise. C'est encore un tableau des guerres civiles d'York et de Lancastre, où le petit clerc met en scène deux jeunes filles pleurant la mort de leurs amans moissonnés dans les combats. Citons deux strophes absolument intraduisibles, mais fort célèbres, et essayons de donner une faible idée d'une imagination si puissante à varier les images de la douleur :

## JUGA.

« Sœurs par le chagrin, sur ces gazons parsemés de fleurs,  
 Mais où la mélancolie habite, laissons couler nos larmes.  
 Nous ne craindrons ni la rosée du matin, ni les vapeurs du soir,  
 Nous serons comme des chênes mourans qui entrelacent leurs rameaux,

(\*) L'original peut seul donner une idée de la pieuse solennité de ce vœu; seulement rien de plus obscur que cette versification, où tous les mots montrent l'orthographe la plus tourmentée.

Spytes of the bleste, and ewerych seyncte ydedde,  
 Poure owte your pleasaunce onn mie fadres hedde.

(\*) Lette thyssen menne, who having sprite of loove,  
 Bethynke untoe themselves how mote the meetynge prove.

Comme des lieux en ruines où n'éclate plus la voix du plaisir ,  
 Dont l'aspect sinistre évoque mille fantômes,  
 Et où veille seul le noir corbeau , dont les cris annoncent une mort. »

## FLINOURE.

« Jamais ici les sons de la musette ne salueront le lever du jour ,  
 La danse du ménestrel, les bons repas et les jeux du village.  
 Jamais on n'entendra le bon palefroi , ni le cor,  
 Faire lever le renard tapi sous les buissons.  
 J'irai tout le jour me perdre dans la sombre forêt ,  
 J'irai toute la nuit m'égarer au cimetière de l'église ,  
 Et aux spectres qui l'habitent je dirai tous mes tourmens. »

On classe encore parmi les premiers essais de Chatterton, un fragment d'une tragédie de Goddwyn, par *Thomas Rowley*. Ce dialogue chevaleresque a peu d'action; ce sont surtout des conversations entre Harold le Saxon et Goddwyn, entre le roi Édouard et son vaillant chevalier, sir Hughe. Comme il n'existe de ce poème de Rowley qu'un fragment, il est impossible de pressentir le développement que Chatterton voulait lui donner. Mais ce fragment doit figurer en première ligne dans l'étude que nous faisons, à cause d'un chœur, malheureusement inachevé, et dans lequel notre jeune poète a égalé de prime abord, s'il n'a surpassé ce que la langue anglaise possède de chefs-d'œuvre lyriques, en y comprenant l'ancienne école de Sackville et de Spenser, comme le nouveau genre de Gray, Mason et Collins. Ce morceau ressemble à plusieurs tableaux de Byron; Chatterton a voulu peindre la lutte de *la Liberté* et de *la Puissance*. En voici les idées :

« Lorsque la *Liberté*, déployant sa robe toute tachetée de sang,  
 A tous chevaliers fit entendre son chant de guerre,  
 Elle se couronna le front de guirlandes sauvages,  
 Et ceignit à son côté une épée menaçante.  
     On la vit s'élançer sur la bruyère :  
     Elle entendit de toutes parts la voix des morts;  
     Mais l'*Effroi* à l'œil pâle, au cœur couleur d'argent,  
     Essaya vainement de la faire trembler,  
 Elle entendit sans s'éouvoir les accens de la douleur  
 Et la voix du deuil retentir dans les vallées.  
     Elle brandit sa lance acérée,  
     Elle leva son bouclier vers le ciel.

Ses ennemis se montrent,  
 Et déjà ils fuient dans la plaine.  
 La *Puissance*, dont la tête se perd dans les airs,  
 Dont la lance est comme un rayon du soleil, et le bouclier comme une étoile,  
 Dont les yeux brillent comme deux météores sinistres,  
 Frappe le sol de ses pieds de fer et s'avance au combat.  
 Mais la *Liberté* s'assoit sur un rocher.  
 Elle se courbe devant sa lance;  
 Et, se relevant aussitôt,  
 Elle brandit la sienne,  
 Et s'élançe vers son ennemi comme la foudre;  
 Couverte d'une bonne armure, elle le frappe à la tête;  
 Sa lance aigüe, son bouclier resplendissant disparaissent;  
 Il tombe, et entraîne des milliers d'hommes dans sa chute. »

Il sera facile de s'expliquer la couleur homérique et chevaleresque de ce fragment, si l'on songe aux nombreuses lectures que Chatterton trouva moyen de faire chez son avoué, et que son imagination dut ardemment saisir. Nous pouvons ici le laisser parler lui-même. Il eut l'idée singulière de faire composer par son ami Thomas Rowley un « chant à OElla, lord du château de Bristol *dans les jours passés (ygne daies of yore)*. » C'est une ode magnifique sur les exploits de ce chef breton. Chatterton composa ensuite une autre pièce qu'il intitula ainsi : « Les lignes ci-dessous furent écrites par Jean Lydgate, prêtre à Londres, et envoyées à Rowley, en réponse à son chant d'OElla. » Voici ces vers qui donnent une esquisse assez avantageuse de son érudition :

« Après avoir lu avec grande attention  
 Ce que vous m'avez envoyé,  
 J'ai fortement admiré les vers,  
 Et voici la réponse que je vous fais.

» Parmi les Grecs fut Homère,  
 Un poète long-temps renommé;  
 Parmi les Latins fut Virgile,  
 Qu'on trouva le meilleur de tous.

Merlin-le-Breton reçut souvent  
 Tous les dons de l'inspiration,  
 Et Alfred, parmi les hommes saxons,  
 Chanta de nouvelles paroles.

» Aux temps normands Turgot  
Et le vieux Chaucer excellèrent,  
Ensuite Stowe, le carme de Bristol,  
Sut enlever la palme<sup>(1)</sup>.

» Maintenant Rowley dans ces jours ténébreux  
Fait rayonner sa vive lumière;  
Turgot et Chaucer revivent  
Dans chaque ligne qu'il écrit.

Je me hâte d'arriver maintenant à l'ouvrage le plus complet de Chatterton, le seul qu'il paraît avoir achevé avec soin. C'est une tragédie qu'il intitula : « OELLA, intermède tragique, ou tragédie en discours (*Discoorseynge tragedy*), écrite par Thomas Rowley, jouée devant maistre Canynge, à sa maison, près le Rodde Lodge, et aussi devant Jean Howard, le duc de Norfolk; les rôles furent remplis par divers chevaliers, prêtres, et ménestrels. » L'original de la pièce fut remis par le jeune Chatterton à son ami Catcott, très-proprement copié sur un beau cahier in-folio; l'auteur en fit aussi une minute pour son autre confident Barrett. Tout est original et bizarre dans l'intermède d'Oella, jusqu'aux préfaces ajoutées par l'auteur sous le titre : « Lettres au digne maistre Canynge, » le marchand de Bristol. Nous puiserons quelques citations d'une certaine étendue dans ces deux introductions remplies de sel satirique; sa première lettre surtout est extrêmement curieuse, comme présentant l'esquisse du système littéraire que s'était fait le petit clerc de Bristol.

ÉPIÏRE AU MAÏSTRE CANYNGE SUR OELLA.

« Les ménestrels ont chanté que dans les temps très-anciens, lorsque la raison était perdue dans les nuages de la nuit, les prêtres rendaient leurs lois en vers. Comme les lances du tournoi, peintes de mille couleurs pour plaire aux yeux, et qui, cependant, au combat, sont d'un usage funeste, leurs maximes séduisaient doucement l'oreille.

» Peut-être, cependant, la rime servait alors d'école à la vertu : mais aujourd'hui souvent elle se tourne d'un autre côté. Sous la main du prêtre

(1) Il est impossible de rendre la naive originalité de ce dernier vers.

Dyddi bare awaia the belle.

on découvre la plume du ribaud, et l'humilité du moine déguise mal la fierté du baron; mais pour quelques-uns, la rime comme une vipère sans aiguillon, est délicieuse aux sens, et ne peut faire grand mal.

» Sir John, ce chevalier qui a un brin de science, devine à la première vue la différence du latin d'avec le français ou le grec. Le voilà bientôt qui consacre dix ans et plus à se donner le talent de parler le latin; tout ce qui parle anglais lui paraît méprisable, et l'anglais doit être avant tout latinisé pour lui plaire.

» Vevyan, le moine, chante d'excellens *Requiem*; il prêche si bien que tout rustre le comprend à merveille: mais tous ces dens, il les méseuse; car ses vers sont aussi mauvais que sa prose est bonne. Il loue sans cesse les saints qui moururent pour leur Dieu, et tous les soirs d'hiver, lui-même leur fait endurer un nouveau martyre.

» Voyez-le, devant les jeunes filles, les bourgeoises, et d'ignorantes commères, déclamer ses histoires ou gaies ou mélancoliques. Un rire fou et niais saisit toute l'assemblée, quand il fait le panégyrique d'une foule d'imbéciles, tout en sachant bien qu'ils le sont. D'autres fois, les assistants, devant ses tragédies, se mettent à rire et à chanter, et quand son conte devient tout-à-fait drôle, alors on voit sortir de leurs yeux quelques pleurs bien pressés.

» Cependant Vevyan n'est pas un sot, si vous le sortez de ses vers.— Geoffroi fabrique ses rimes comme les potiers font leurs cruches. Il entrelace naïvement des mots qui n'ont aucun sens et taille son histoire comme avec des ciseaux de tonsure. Il s'arrête des mois entiers sur rien, et quand vous avez terminé son conte, vous n'en savez pas plus que si vous ne l'aviez point commencé (1).

» En voilà assez sur les autres. C'est à vous que je laisse le soin de m'écrire, à moi, qui viens exiger chez d'autres ce que je ne possède pas moi-même. Je sais bien que votre esprit sera porté à voir en petit mes fautes, mes fautes grandes. Avec ceci, je vous envoie *Oella*, et vous prie fort que vous en rayiez tous vers que vous jugerez être faux.

» Je tiens pour inconvenans tous vers faits d'une histoire sacrée. Que

(1) Voici ces deux derniers vers, où la pensée s'exprime en un style si bizarre et si concis :

Waytes monthes on nothyngc, and hys storie donne.  
No moe you from ytte ken, than gyf you neere begonne.

l'on chante plutôt quelque grand poème sur les hommes ! Lorsque nous traitons comme des hommes et Dieu et Jésus , suivant mon pauvre jugement , nous faisons tort à la Divinité ; que des mots , qui créent telle confusion , ne figurent pas dans le même sujet. — Adieu , jusqu'à une autre fois. »

C'est ainsi que dans des vers pleins d'originalité et d'esprit , le jeune petit clerc s'expliquait à lui-même sa théorie dramatique et littéraire. Il n'est point facile d'en démêler nettement les idées capitales ni de découvrir sous le masque satirique les personnages auxquels il fait allusion. Il est assez probable que son chevalier *sir John* , le latiniste , ne fut pour lui que la personnification du pédantisme anglais. Peut-être eut-il en vue les *carmina* de Gray , genre déplorable dont le premier effet est de tuer toute littérature nationale , ou bien encore le docteur Samuel Johnson lui-même , dont l'austérité superstitieuse commençait à percer , dont la prose , et surtout sa galerie morale du *Rambler* , faisait paraître les vers si pauvres , et qui vit sa pièce d'*Irène* , jouée à Drury-Lane en 1749 , laquelle devait se terminer , contre l'avis de Garrick , par l'étranglement de la princesse sur la scène , se dénouer au milieu des éclats de rire très-peu tragiques du parterre et des loges. Ses épigrammes contre *Geoffroi* s'appliquent assez bien aux *Visions* de Nathaniel Cotton , médecin-poète , dont les ouvrages , fort inconnus en France et peu lus en Angleterre , renferment cependant des beautés réelles. Je donne ces conjectures pour ce qu'elles valent , car il se pourrait très-bien que ces noms fussent simplement des types créés par l'imagination de Chatterton. Je préfère citer les deux strophes suivantes de la seconde épître « au digne Canynge , » parce qu'elles me paraissent renfermer des idées de conduite littéraire encore plus remarquables.

« Canynge et moi , nous sortons de la voie commune. Nous montons à cheval , mais nous lâchons les rênes , et , loin de nous confiner au milieu des vieux bouquins moisis , nous voulons prendre notre essor et nous jouer sur un rayon de soleil. Quand nous rencontrons des fleurs ternies , nous les prenons en secouant la poussière qui les tache. Nous ne voulons nullement nous laisser enchaîner à un seul champ , mais au contraire planer au-dessus de la vérité de l'histoire.

» Pardon , barbes grises , si je dis que ce n'est pas sage à vous de vous tenir si près attachés à l'histoire ; vous y donnez tant de prix , que vos pensées poétiques en souffrent. Vous devriez lui attribuer quelque pe-

tite part dans vos chants, sans vouloir que tout ce que vous écrivez soit de l'histoire. Enfin, au lieu de vous élaner sur un coursier ailé, c'est sur un cheval de charrette que vous fournissez votre triste carrière (!).

» Dis-moi, Canynge, qu'étaient les vers aux anciens jours passés? Des idées fortes et des couplets artistement joints, non comme ceux qui ennuient le présent âge, et dont chaque ligne semble porter une pointe aiguë. On peut faire de bons vers, mais une poésie demande davantage. Elle veut un chant infini et une noble manière de chanson. Suivant les règles que je pose ici, si mon œuvre plaît à Canynge, je ne me soucie du reste pour un liard.

» D'ailleurs la chose doit se défendre elle-même. Il y a des vers qui plaisent davantage à l'oreille d'une femme; mais Canynge veut non-seulement de la poésie, mais encore du sens, et des pensées fortes et dignes sont son amour. Canynge, adieu. D'ici je te salue, et j'espère bientôt profiter de ta bonne réception. Le bon évêque Carpynter veut par moi te dire qu'il te souhaite et santé et bonheur pour toujours! »

Il est sans doute infiniment curieux de voir cette intelligence déjà si mûre, enfermée dans le corps d'un petit clerc âgé alors de quinze ans (ces vers et la pièce d'Oella sont authentiquement de 1769), se poser d'avance des préceptes si pleins de justesse et de goût. On croit y reconnaître quelques traces lointaines d'Horace, dont on voit que Chatterton avait lu une traduction au milieu de ses dossiers. Après ces préfaces et une *introduction* de quelques vers, commence l'intermède chevaleresque d'Oella, vaillant chef saxon, dont la femme, la belle Birtha, l'aime autant qu'elle en est aimée. La pièce s'ouvre par un monologue où Celmonde, autre brave chevalier saxon, déplore le violent amour dont il est épris sans remède pour l'épouse de son compagnon d'armes.

« Ah! Birtha, pourquoi la nature t'a-t-elle faite si belle? Pourquoi es-tu tout ce que le cœur peut rêver? Que n'es-tu vulgaire comme tant d'autres? »

Dialogue fort passionné entre Oella et Birtha, où le guerrier dit à sa jeune femme que le jour où le prêtre a béni son épée et lui a prédit fortune dans les combats, que le jour où, pour la première fois, il se sentit

(1) Voici ces deux vers, qui forment un trait si plaisant de bonne guerre satirique.

Instedde of mountynge oua a wynged horse,  
You oua a rounny dryve yn dolefull course.

emporté par son cheval sur les lances ennemies, n'approcha point de celui où il la vit pour la première fois. — Arrive Celmonde et les ménestrels, qui viennent fêter les deux époux, et leur offrir d'abondantes mesures de bonne bière : « Ménestrels, chantez, » s'écrie Celmonde. Ici s'engage une lutte poétique entre les chanteurs ; c'est une des belles parties de l'Oëlla, Chatterton a versé à pleines mains tous ses trésors. Après un chant d'amour villageois, qui respire la plus gracieuse simplicité, mais que le manque d'espace m'empêche de citer, Oëlla dit : « J'aime cette chanson, et même je l'aime beaucoup, et voilà de l'argent, tant vous avez bien chanté ; mais n'avez-vous point de vers qui parlent des délices du mariage ? Allons donc, préparez votre plus douce voix ; réunissez toute votre science et dites quelque chose pour plaire à madame. » Alors Chatterton dicte à ses bardes l'un des hymnes les plus simples et les plus suaves, à mon avis, de la langue anglaise, et d'autant plus curieux, qu'après son système littéraire, le petit clerc de Bristol nous expose ici son système sur le mariage. Sous le point de vue littéraire, cette pièce porte profondément le cachet de la manière particulière de Chatterton ; il nous montre sans cesse une poésie où il y a peu de science, peu de réflexion, peu *d'intérieur*, mais dont toutes les images sont empruntées aux tableaux de la nature et aux vertes campagnes de sa patrie.

## CHANT DES MÉNESTRELS.

### PREMIER MÉNESTREL.

« Je vois les tendres fleurs qui se colorent aux rayons du jour ; leur jaune éclatant dore toute la vallée, et les marguerites forment la parure qui orne la montagne ; sous le poids de la rosée, la tige du bluets s'incline ; les arbres touffus qui se lèvent vers le ciel, quand un léger vent les agite, nous envoient un bruissement harmonieux.

» Le soir vient et avec lui la rosée des nuits ; le ciel me montre sa lumière de rose ; les ménestrels font retentir à mes oreilles leurs gaies chansons, avant de poser les branches du lierre aux portes des chaumières du hameau. Je m'entends doucement sur le gazon, et cependant, d'après mon cœur, quoique toute la nature soit bien belle, je sens qu'il me manque quelque chose encore. »

## DEUXIÈME MÉNESTREL.

« Telles furent les pensées d'Adam, quand, au sein du Paradis, le ciel et la terre lui faisaient hommage. Ah ! c'est la femme seule qui peut combler les délices de l'homme ! Sans un double lien, point de bonheur. Va, prends une femme entre tes bras, et tu verras qu'alors, même l'hiver et ses collines brunâtres auront des charmes pour toi (!) ! »

## TROISIÈME MÉNESTREL.

« J'ai vu l'automne desséché et tout brûlé par le soleil ; les feuilles couleur d'or annonçaient par leur chute que l'hiver allait arriver ; les épis jaunissans couvraient les campagnes ; de toutes parts des météores et des éclairs brillaient à mes yeux.

» J'ai vu le pommier se courber vers la terre fertile sous le poids de fruits rosés comme le ciel du soir ; partout la poire succulente et les groseilles à peau noire se balançaient au gré du vent et charmaient mes yeux ; mais cependant que la soirée fût belle ou que la soirée fût sombre, il me semblait toujours que les joies de mon cœur n'étaient pas sans quelque tristesse. »

## DEUXIÈME MÉNESTREL.

« Les esprits purs n'ont point de sexe. Les anges seuls sont affranchis de voluptueux désirs ; mais il y a dans le cœur de l'homme quelque chose qui, sans douce compagne, ne saurait être satisfait. Non, il n'est point de saint retiré dans son ermitage, s'il a de la santé et du sang dans les veines, qui ne trouve quelquefois le moment de s'épanouir l'âme à l'aspect de femme jolie ! »

— « Sans la femme, l'homme serait l'égal du sauvage, et ne vivrait que pour les combats ; mais la femme lui rend la paix si chère, qu'elle réalise sur la terre le bonheur des anges. Allons, va bien vite prendre une

(<sup>1</sup>) Je transcris ici ces deux vers charmans de l'original, parce qu'ils sont pleins de mélodie, et qu'ils sont moins difficiles que le style ordinaire de Chatterton :

Go, take a wyfe untoe thie armes ' and see  
Wynter and brownie hills, wyll have a charme for thee.

femme pour ta couche, et, que tu sois heureux ou malheureux, que le mariage adoucisse ta vie ! »

Bientôt cependant ces fêtes des époux et ces tendres chants sont interrompus par des nouvelles guerrières. Un messenger (*a messengere*) vient annoncer en toute hâte à OElla, que les chefs danois, Magnus et Hurra, sont débarqués avec leurs compagnons, et que déjà la bannière des enfans du Nord flotte non loin de Bristol. « Hâte-toi, OElla, dit le messenger, vole vers la plage; un moment encore, et dix mille cadavres bretons vont joncher nos campagnes. » — « Malheur à toi pour tes nouvelles ! répond le chevalier. Oui, il faut partir ! Mais quel sort fut jamais plus cruel ! Du milieu des délices, la guerre me réclame, et je vais dépouiller ma robe de soie pour ceindre la cuirasse. »

Suit une longue scène entre le guerrier et son épouse, dont les larmes réussissent presque à le retenir. Il est au moment de céder à la volupté, lorsque Gelmonde le décide à partir par cette belle et simple apostrophe : « Les chevaliers de Bristol, rangés dans la plaine, t'attendent avec joie et poussent des cris d'impatience en faisant résonner leurs boucliers. » Enfin OElla va combattre, et Gelmonde, resté seul, récite un monologue devenu célèbre à cause de la force et du scepticisme des pensées. Le chevalier, qui songe bien plus à ravir la femme de son ami qu'à combattre les Danois, s'écrie : « Honneur, honneur, que rapportes-tu aux hommes ? Les pirates, les brigands de la frontière ne te connaissent point ; ils ne sont point enchaînés à tes lois, ils ne craignent point ta puissance. C'est toi qui déchires mon cœur de mille éclairs. Ah ! que je voudrais t'arracher de mon sein ! » Alors le lieu de la scène change, et nous sommes transportés dans le camp danois pour assister à une longue et étrange conférence entre Magnus, le chef des étrangers, et son principal chevalier Hurra. Le roi consulte ses prêtres, qui ne lui promettent rien de bon. Par une singulière bizarrerie de la conception de Chatterton, ce roi Magnus, contrairement à son nom, n'est point brave, ou plutôt c'est un poltron consommé. Aussi il faut lire de quels reproches méprisants et amers le brave Hurra accable son souverain. On voit que le petit clerc a été influencé ici par les scènes homériques où le bouillant courage d'Achille traite de lâcheté la prudence des autres chefs. Un messenger vient interrompre cette scène d'injures pour annoncer que l'armée saxonne s'avance « comme un nuage noir portant la grêle et la foudre en ses flancs. — Sont-ils nombreux ? s'écrie le très-peu chevaleresque roi Magnus. — Nombreux, répond le messenger, comme les insectes qui flot

tent dans les vapeurs d'un soir d'été, et armés d'aiguillons aussi mortels. »

Cette nouvelle peu rassurante achève de troubler Magnus et redouble au contraire le courage de Hurra. Le chevalier se précipite sur l'ennemi, tandis que son maître se tient avec les bagages. Il est clair que le jeu dramatique de ces scènes consiste à mettre en opposition la timidité de l'un et la bravoure de l'autre; mais ce contraste rachète difficilement l'in vraisemblance de ce chef venant envahir ses voisins pour mourir de peur à leur vue. Il est évident que le roi Magnus aurait bien mieux fait de rester chez lui. N'en parlons plus, puisqu'il n'en est plus question dans la pièce, hormis cependant que nous apprenons qu'il a été tué en se sauvant. Suit une scène où OËlla adresse de fort belles harangues à ses troupes; et bientôt, malgré la valeur de Hurra, les Danois fuient de toutes parts. Celmonde, qui s'est bravement battu, décrit le combat en vers pleins d'énergie; mais l'image de la belle Birtha l'occupe sans cesse. — « Ecuyer, s'écrie-t-il, amène-moi un cheval rapide, dont les pieds portent des ailes, dont la course devance la tempête, et qui, élané dans la carrière, laisse derrière lui la lumière de l'aurore. » Bientôt Birtha, tout éplorée et qui ne sait point les nouvelles de la bataille, voit arriver Celmonde et son coursier fougueux. Le chevalier vient lui dire que le vaillant OËlla, dangereusement blessé, lui a donné l'ordre de venir chercher son épouse. C'est une supercherie inventée par l'amour. Celmonde mène la belle Birtha, sans défense, dans les profondeurs d'une sombre forêt. Je transcris cette scène qui donnera une idée de la manière dont Chatterton manie le dialogue.

BIRTHA. — Cette obscurité effraie mon cœur de femme. Combien il est noir et sombre, le ciel qui nous entoure ! Qu'ils sont heureux, les villageois qui vivent dans leurs chaumières et ne viennent point braver l'aspect terrible des ténèbres ! A peine une légère étoile scintille entre les nuages. Tout bonheur a disparu pour moi. Mais, dis-moi, Celmonde, ton cœur ne sent-il point quelque effroi ?

CELMONDE. — Non. Plus la nuit est noire, plus elle convient à l'amour.

BIRTHA. — Ah ! pourquoi parles-tu d'amour ? — Il est bien loin de moi. — Mais que j'aimerais à voir luire enfin la douce lumière de l'orient !

CELMONDE. — L'amour pourrait être ici si Birtha y consentait.

BIRTHA. — Celmonde, que veux-tu dire ?

CELMONDE. — Voici ce que je pense. Il n'est en ces lieux ni brillans éclairs, ni regards de mortel, ni lumière des cieus, qui puissent être témoins des plaisirs de l'amour. Rien ici ne nous éclaire que cette torche tremblante; une fois éteinte, tout sera ténébres. Vois comme les arbres semblent incliner vers nous leurs rameaux touffus, comme pour te composer un délicieux bosquet. Tout ici respire la tendresse, et cet endroit a été fait pour les aveux des amans.

BIRTHA. — Celmonde, exprime plus clairement ce que tu veux, ou peut-être mes pensées iraient jusqu'à croire que tu n'as pas d'honneur.

CELMONDE. — Eh bien! j'y consens. Apprends que je t'ai menée ici pour te dire les ardeurs d'un amour que j'ai si long-temps tenu secret.

BIRTHA. — O ciel et terre! qu'est-ce que j'entends? — Je suis donc trahie! Mais parle; mon OElla, qu'en as-tu fait?

CELMONDE. — Ah! ne témoigne point ainsi sans cesse ton amour pour lui, mais accorde un peu de tendresse à Celmonde.

BIRTHA. — Retire-toi. Je veux sortir de cette forêt; j'en sortirai, quand même d'affreux serpens se dresseraient sur mes pas.

CELMONDE. — Non, par tous les saints, je ne te laisserai point fuir avant que tu te rendes aux feux de mon amour. Tes yeux m'ont causé assez de tourmens pour que maintenant tu m'accordes un sourire qui dise que tu me pardonnes. Ah! si tu pouvais sentir tout le trouble qui agite mon cœur! Cet amour consume toutes les joies de ma vie. Malheur à moi si BIRTHA continue d'épuiser tout mon sang. Ah! plutôt donne-moi un regard gracieux comme les fleurs du printemps. Il y a quelque chose que je ne puis souffrir : c'est ton air dur et ton mépris.

BIRTHA. — Ton amour est détestable. Ah! que ne suis-je sourde pour ne pas entendre tes vœux de débauche. Éloigne-toi de ma présence et n'ajoute pas un mot de plus. Plutôt la mort que de te céder. Saints du ciel! moi, je souillerais le lit de mon OElla! Et c'est toi, Celmonde, qui me proposes pareille chose! Laisse-moi fuir, ou malédictions soient sur ta tête! — C'était donc pour cela que tu vins m'apporter un message. — Laisse-moi fuir, homme au cœur noir, sinon le ciel même et ses étoiles prendront le parti d'une fille sans défense.

CELMONDE. — Eh bien! puisque tu refuses de te laisser toucher par mon amour, mon amour l'emportera, même au prix d'un crime. Je ferai plier tes membres, encore qu'ils fussent raides comme de l'acier, et ces lieux sombres cacheront dans leurs ténébres les rougeurs de ton visage.

BIRTHA. — Saints du ciel, venez à mon aide. Oh ! que ne puis-je faire couler mon sang !

CELMONDE. — Les saints se tiennent souvent à distance lorsqu'on a besoin d'eux. Ne tente point de fuir, tu ne le pourrais ; tu ne peux que céder à mes vœux.

BIRTHA. — Non, vil traître. Je déchirerai l'air de mes cris, jusqu'à ce que la mort vienne les étouffer, ou qu'un secours propice m'apparaisse. Secours, secours, ô Dieu ! »

A ce moment périlleux, les Danois se présentent à point pour sauver la belle Birtha des mains de son ravisseur. Dans cette même forêt, leurs troupes dispersées avaient cherché un asile, et voilà que le brave Hurra et les siens se montrent, se déclarent les défenseurs de Birtha, et le déloyal Celmonde tombe sous leurs lances. Chatterton a placé ici un beau et simple trait ; le chevalier saxon s'écrie en mourant : « Braves Danois, protégez cette femme ! » Bientôt l'épouse d'Oella se fait connaître, et Hurra s'engage galamment à la rendre à l'époux qu'elle aime. L'action nous ramène à Bristowe, où nous trouvons Oella, qui, dans une très-forte scène avec une espèce de confidente de sa femme, Egwina, apprend que son épouse a fui avec un chevalier ; enfin, poussé par cette nouvelle Égine, il se figure que sa femme s'est donnée à un autre, et le pauvre Oella se poignarde. Le dénouement se laisse maintenant prévoir : Birtha, toujours aimante et fidèle, arrive pour voir expirer son mari, et se donne aussi la mort. La pièce se termine par un court épilogue que vient réciter un soldat saxon. Je citerai encore ces lignes, qui ne manquent pas d'originalité.

#### ÉPILOGUE DE COERNYKE, SOLDAT.

« Eh quoi ! Oella est mort ; Birtha va mourir aussi ! Ainsi tombent et se fanent les plus belles fleurs des champs. Qui peut dérouler les secrets mystérieux du ciel, ou comprendre les arrêts du destin ? Oella, ce qui dominait en toi, c'était le sentiment de la gloire. Pour la gloire, tu perdis tout, plaisirs, amours. Nous allons t'élever sur la plaine un monument de pierre aussi grand qu'aucun tombeau. De plus, pour te rendre hommage, tandis que dans le ciel tu chantes les louanges de Dieu, sur la terre nous chanterons les tiennes. »

Je ferai peu de réflexions sur cette pièce d'Oella, le plus bel ouvrage de Chatterton, et qu'il faudrait lire en entier pour bien en saisir la puissance. Il est sensible que le jeune auteur y a semé des réminiscences de la Bible, d'Homère, de Chaucer, et aussi de l'Elfrida de Mason, fort belle pièce contemporaine de son œuvre. Le style y est presque partout de cette couleur grandiose et pure qu'il a tant reproduite dans ses vers. Le développement des caractères et leur unité sont surtout dignes de remarque. Oella, valeureux et tendre; Celmonde, brave et passionné; Birtha, chez qui l'amour le plus gracieux se mêle à une vertu inflexible; le roi Magnus, prudent avant tout; Hurra, guerrier généreux qui n'aime que les cris de guerre; enfin ces ménestrels qui célèbrent la fête des époux en chantant l'amour tout simple, et puis ensuite le mariage: tout cela forme une réunion de conceptions diverses, fortes ou tendres, qui n'ont pu émaner que d'une âme singulièrement favorisée de l'inspiration.

J'abrège de beaucoup cette analyse des vieilles poésies de Chatterton, en n'indiquant, pour ainsi dire, que pour mémoire ses deux chants sur la *Bataille de Hastings*. Il y a de fort belles choses, surtout dans le chant II; mais il faut lire ses strophes pour se faire une idée de l'ardeur de combats et de rencontres dont le jeune garçon dut être saisi quand il composa cette poésie militaire. C'est une suite non interrompue de coups reçus ou donnés, d'assauts de lances et de flèches, de chevaliers pourfendus, de boucliers entr'ouverts, de hauberts brisés, qui forment un exercice des plus fatigans pour le lecteur pacifique. Le chant I<sup>er</sup> m'a entièrement fait l'effet de plusieurs de ces énormes *Batailles* de Lebrun, où les assaillans se mêlent et ferraillent avec tant de furie, que le spectateur ne sait plus de quel côté se mettre. Je passerai non moins rapidement sur son poème intitulé: *le Tournois* (*the Tournament*), et *la Lice* (*the Lystes*), qui n'est simplement qu'un tableau descriptif, sans trace de poésie passionnée, où Chatterton nous raconte minutieusement les exploits de chevaliers tout panachés et couverts de devises, qui se démontent et se fracassent sans rime ni raison. Laissons ces prouesses pour arriver à la question curieuse d'authenticité; toute curieuse qu'elle soit, il ne me reste que bien peu d'espace pour en parler; je tenais beaucoup plus à réunir des citations exactes qu'à faire de l'histoire littéraire; je n'en dirai donc qu'un mot. Rowley, considéré comme personnage réel, et Chatterton, ont eu chacun leurs partisans. Jamais Chatterton n'est positivement convenu qu'il fût l'auteur des poèmes de Rowley, et ce mystère, si mys-

tère il y a , repose avec lui dans le cimetière de Shoe-Lane. Parmi les partisans de Rowley figurent Matthias et Milles , tous deux savans critiques ; Greene le poète ; Langhorne et autres ; mais toutes les recherches de Malone , de Warton , de Tyrwhitt , de Gray , de Mason , de Johnson , de Hayley et d'une foule d'autres , ont complètement entraîné la balance du côté de Chatterton , qui reste dûment convaincu d'avoir lui-même pourvu aux richesses du vieux coffre de maistre Canynge , à Bristol. Je ne puis ici donner une idée de la masse de preuves qui établissent la chose ; on peut d'ailleurs , suivant moi , s'en tenir à un seul procédé : il n'y a qu'à lire , comparativement , un poème de Rowley et un poème de Chaucer , qui fut à peu près de la même époque , pour reconnaître clairement que Rowley est un moderne habillé à l'antique ; nul doute qu'un petit clerc de Bristol ne se soit joué de la robe de ce saint personnage.

Après avoir travaillé quelque temps dans cette mine de style gothique , obscure et fatigante même , d'où toutefois on ne remonte pas sans quelque chose d'infiniment digne de lumière , après avoir curieusement exploré les profondeurs de cette ame douée de tant de sensibilité et de génie , je voudrais pouvoir m'étendre encore sur un point qui forme comme la moralité de cette étude , je voudrais pouvoir dire qu'il y a eu , dans tous les temps , beaucoup de Chattertons ; que c'est erreur grande de s'imaginer que de tels caractères soient rares ; qu'il y en a même de nos jours bien plus qu'on ne pense ; qu'enfin j'en ai moi-même connu un , qui avait beau génie , belle ame , belle sensibilité , et que cependant ses liaisons avec quelques-unes des sommités littéraires de notre époque n'ont pas empêché de mourir misérablement à l'hôpital ; mais aussi que viennent-elles faire au milieu de notre société si positive et si égoïste , ces ames enthousiastes et grandioses ? Elles se sont trompées de chemin ; est-il donc si étonnant qu'elles veuillent s'en aller ? Quant au remède de ces tristes départs , s'il en est , je n'en soufflerai mot , de peur qu'on ne m'accuse de conspirer contre l'ordre social.

CHARLES COQUEREL.

---

# CHRONIQUE.

---

Nous voici au cinquième anniversaire de la révolution de juillet. C'est un cinquième démenti donné par la paix de la France et de l'Europe aux fausses craintes et aux mauvaises espérances des partis. Tant d'émotions s'étaient soulevées, qui se sont éteintes, tant de menaces s'étaient faites, qui se sont évanouies, tant de tentatives s'étaient mises en chemin, qui y sont restées, qu'il faut absolument reconnaître que la nouvelle monarchie, les nouvelles institutions, les nouvelles idées, sont des faits de quelque consistance et de quelque avenir. Tant de tempêtes ont soufflé, et de tant de côtés, et avec tant de fureur, qu'un trône vieux, ferme, enraciné, aurait couru de graves risques en des circonstances comme celles qui ont fait un effort commun contre le trône de la révolution dernière. S'il est resté cependant inébranlable, et affermi plutôt que compromis par chaque assaut que lui ont livré ses ennemis, c'est qu'apparemment il doit porter sa solidité en lui-même, c'est qu'il doit être bien étayé et bien assis. Ajoutons que le présent ne dément en rien les réussites passées; s'il est vrai que les grands désastres ont toujours de petits avant-coureurs, et que les arbres crient avant de se rompre, la monarchie de juillet n'est pas à la veille de s'écrouler. Nous aurons d'autres anniversaires, comptons-y.

Tous les essais d'attaque contre nos institutions, les plus adroits, les plus dissimulés, les plus audacieux, ont paru en définitive avec le caractère de ces tentatives malheureuses, comme maudites et condamnées d'avance à l'insuccès. La veille, ils promettaient tout à leurs auteurs, le lendemain ils ne tenaient rien. Ainsi ont été les émeutes, ainsi a été le procès, ainsi la retraite de M. Molé, ainsi la protestation

des avocats stagiaires. Les émeutes ont fait voir que la république ne reposait pas sur les masses, qu'elle était réduite à quelques chefs sans idées et que, pour lui trouver des soldats, il avait fallu séduire quelques pauvres ouvriers avec de grands mots et de grandes promesses, et recruter par une sorte de raccollage moral qui ne trompe jamais deux fois personne, pas même les simples. Ainsi, l'insurrection a levé en juin son ban, en avril son arrière-ban; aujourd'hui, elle n'a plus personne. Toutes ses ressources y ont passé.

Le procès n'a non plus rien donné, lui qui promettait tant. Toutes les petites ambitions et toutes les petites éloquences de province, qui étaient venues s'offrir à grand renfort de diligences, se sont retirées dans leurs foyers, heureuses d'en être quittes pour le voyage, et après avoir renié leurs amis et leurs signatures. Livrés à eux-mêmes, les prévenus qui voulaient protester n'ont fait que parader. Les chefs ont pris la fuite. Ces hommes qui avaient organisé l'insurrection en province, et qui l'ont poussée dans le crime, l'y laissent et se sauvent. Ces hommes qui voulaient paraître devant la cour des pairs pour terrasser en elle toutes les lois et toute la magistrature du royaume, se relaient deux ou trois nuits durant pour gratter la terre dans une cave, et, au lieu de la solennelle bataille tant annoncée, ils s'échappent honteusement; le lendemain, la Cour des pairs était toujours sur son siège, mais les républicains si déterminés n'étaient plus dans leur prison. Ces mêmes hommes qui affectaient dans leur langage une sorte de mission providentielle et d'apostolat politique, et dans leurs relations une amitié austère et inébranlable, se vantent, le lendemain de leur évasion nocturne, d'avoir quitté leur œuvre sociale et leurs camarades, comme d'autres se vanteraient de leur être restés des soutiens loyaux et fidèles. Ainsi, la France qui avait été mise en demeure de prêter son attention à une grande lutte de la république et du gouvernement de juillet, n'a pas vu de lutte; le gouvernement était au rendez-vous pourtant, et y est encore.

Autre mécompte de la part de la grave démarche de M. Molé; elle a nuï au noble pair et n'a pas servi à la république. C'est encore en ceci que paraît cette fortune de la France, dont nous parlions, qui fait tourner au bien des choses établies les circonstances menaçantes. On pouvait croire qu'un homme de l'habileté et de l'expérience de M. Molé, qui se décidait en ce sens et en ce moment, avait des raisons plausibles et éclatantes de le faire, que la foule ne voyait pas et qui paraîtraient le lendemain au grand

jour : le lendemain arrive, on regarde, pas de lumière; M. Molé s'est retiré, voilà tout. D'ailleurs, tous les autres pairs sont à leur place, pas une retraite.

Dès-lors, faute de documens pour s'expliquer la conduite présente d'un homme qui se porte et qui est en effet de grand poids dans les choses politiques, on est obligé d'en emprunter à sa conduite passée. On se rappelle qu'en toute occasion difficile, M. Molé va prendre les eaux de Plombières. Il y alla en 1815, pour n'être pas à même de se compromettre dans les événemens chanceux des cent-jours; il y va maintenant, pour décliner la responsabilité de la fermeté de ses collègues. Car, pour un chef de système, pour un homme qui a la prétention de frayer tôt ou tard le chemin du ministère à ses idées, M. Molé ne se distingue pas précisément par un caractère décidé; devant toute grave difficulté, devant tout nœud gordien, là où d'ordinaire on tire son épée, lui, il va prendre les eaux.

M. Molé, qui passe, et nous croyons avec raison, pour une personne de tact et d'éminentes ressources, nous paraît donc s'être fourvoyé cette fois. Au dehors, la presse des partis ne lui a pas fait précisément grande fête; et d'ailleurs il est trop homme d'esprit pour estimer plus qu'elles ne valent des démonstrations obtenues en pareil moment, de la part de pareils amis, avec une pareille démarche. Au dedans, c'est-à-dire au sein même de la chambre des pairs, il est certain que le blâme y a dépassé de beaucoup les sympathies. La noble Cour a déployé, dans tout ce procès, trop de fermeté pour aller s'éprendre de ceux qui en manquent. On a parlé d'ailleurs, et, nous croyons, sur de bonnes informations, d'un jeune pair qui aurait essayé, en quelque occasion, dans la salle des conférences, d'expliquer favorablement la conduite de M. Molé, et auquel un autre pair, savant magistrat, placé à la tête d'une cour souveraine, aurait fait noblement entendre que toute justification tombait devant un semblable déni de justice. Quelque chose que, pour notre compte, ce jeune pair nous permettra de faire remarquer, c'est que, dans sa position, une apologie de M. Molé avait cela de grave, qu'elle pouvait paraître s'être plus ou moins inspirée des propres sentimens du roi, ce qui certes, on le pense bien, n'était pas et ne pouvait pas être.

Ainsi, dans cette sorte de drame de résistance organisé contre la Cour des pairs, de même que la grande pièce a peu fait fortune, la petite comédie pour rire a médiocrement réussi; car les avocats stagiaires, présidés par M. Philippe Dupin, n'ont pas tenu non plus tout ce qu'ils avaient

cru devoir promettre. Il serait fâcheux que ces messieurs voulussent passer de l'habitude de parler à l'habitude de délibérer. Le malheur est que leur conseil ne leur profite pas mieux au dehors que leur parole. L'avocat est comme toutes les puissances tombées, qui sont les dernières à s'apercevoir de leur chute. Le fait est qu'il y a eu pour ces messieurs quelques beaux jours politiques, mais hélas ! ces beaux jours sont passés. Au lieu de présider les stagiaires, en pareille occasion, M. Philippe Dupin aurait amassé plus de gloire à suivre les traces de M. Dupin aîné, son frère, dont les calembours latins auront plus de succès que les harangues des avocats. On sait déjà partout qu'en visitant les fortifications élevées par le général Haxo, à Grenoble, M. Dupin a dit avec ce style concis de légende qu'il sait donner à ses bons mots : SAXO AB HAXO. Peut-être trouvera-t-on que celui-là est d'une syntaxe un peu hasardée ; mais il faut bien avoir quelque confiance au latin d'un docteur en droit-canon, comme l'est M. Dupin.

Il serait heureux pour la France que l'épidémie ne lui fût pas plus fatale que la révolte ; mais les élémens qui frappent, ou la Providence qui châtie, ne sont pas choses si faciles à conjurer. Nous savons ici, d'expérience personnelle, ce que sont les désastres et les terreurs qu'apporte le choléra, et Paris peut compatir aux douleurs de Toulon. Cependant il paraît qu'à l'heure qu'il est le fléau se calme et que les morts diminuent. Jusqu'à présent on a compté les cadavres ; mais bientôt on comptera les dévouemens ; il y en aura eu de nombreux et de nobles : on se rappellera ces jeunes élèves en médecine et en pharmacie, accourus de toutes parts, à l'envi l'un de l'autre ; on se rappellera surtout le clergé du Var et monseigneur l'évêque de Fréjus, qui est arrivé à Toulon aussitôt que l'épidémie, et qui probablement ne le quittera qu'avec elle, s'il n'y succombe, comme un de ses grands-vicaires y a déjà succombé. C'est toujours là ce christianisme qui élève l'âme et qui ennoblit le cœur, qui était à la peste de Marseille, et qui est au choléra de Toulon. Du reste, tout malheur public lui est occasion de courage. Cette semaine, une maison brûlait à Auch ; les flammes avaient tout gagné, tout enveloppé ; il n'y avait qu'à regarder et à gémir, et c'est ce que faisait la foule. Tout d'un coup, en comptant les personnes qui s'étaient échappées, on s'aperçoit qu'il manquait une femme et un enfant ; et en effet on entendit leurs cris : ils étaient au premier étage. Monseigneur le cardinal d'Isoard, archevêque d'Auch, qui était accouru, offrit une grande somme d'argent à qui voudrait tenter cette belle action. L'in-

ce incendie était si terrible, que de toute cette multitude personne ne répondit. Alors ce digne prélat, qui est âgé, frêle de corps, faible, s'enveloppa d'un drap mouillé et disparut dans les flammes. Après quelques minutes d'angoisses, la foule vit reparaître monseigneur le cardinal d'Isoard : il ramenait la femme et l'enfant.

Les désastres ont cela de bon qu'ils mettent à nu les nobles ames. On l'a vu à Toulon, on l'a vu à Auch; nous le voyons à Oran. Il est difficile de décider d'ici si l'expédition aventureuse du général Trézel était nécessaire et inévitable. Cela paraîtrait ainsi, par la convenance de protéger les tribus des Douayers et des Smaela, amies de la France, et attaquées contre toute attente par le bey de Mascara. Le mal est qu'on n'ait pas dé mêlé l'arrière-pensée de ce bey, auquel on a fourni des munitions et des armes, sur l'entremise et le bon témoignage de quelques intrigans juifs. On avait pourtant assez expérimenté la diplomatie du désert, pour savoir qu'elle ne se pique pas d'observance dans ses paroles. Toujours est-il que cette petite armée de Français s'est comportée comme les grandes. C'aura été là un malheur excusé par le but; les Arabes qu'on secourait sauront qu'on peut compter sur l'amitié de nos généraux; les Arabes qu'on repoussait auront appris qu'on peut compter sur leur courage. Le rapport du général Trézel est empreint d'une bien noble résignation, et cette manière d'avouer une faute est certes d'un homme qui n'en commet pas souvent.

Les affaires du dehors, comme celles du dedans, vont leur chemin sans encombre. Le danger s'évanouit là même où il avait été le plus flagrant. Les affaires d'Espagne sont au commencement d'une période nouvelle, dont la fin ne peut pas manquer d'être fatale aux insurgés. Voilà déjà bien long-temps que la révolte s'agite, sans avoir gagné en définitive beaucoup de terrain. Il n'en est pas des choses d'enthousiasme comme des autres; pour elles, ne pas avancer c'est reculer. Le temps raffermi le gouvernement régulier de la reine, et il ruine les prétentions de don Carlos. Vous verrez que le plus difficile pour le prétendant, ce n'aura pas été d'entrer en Navarre, mais d'en sortir. Les succès du général Cordova simplifient la position de l'armée de la reine, et nous touchons vraiment, comme nous venons de le dire, au commencement de quelque bonne fin.

Il ne paraît pas d'ailleurs que le Nord s'émeuve, autant qu'on le disait, des difficultés du Midi. C'est une chose passée en habitude de nous effrayer fort de ce qu'on appelle le colosse de la Russie : le temps prouvera que ce colosse n'a peut-être pas toute la taille qu'on lui donne. Ce ne

sont pas les acres de terre qui font les nations. Du reste, les ais de la sainte-alliance ne paraissent pas si solidement chevillés, qu'ils ne cahotent quelque peu. Il y a au milieu des trois grands peuples du Nord, la Pologne, un incendie étouffé, mais qui fumera long-temps. Qu'un peu de vent du midi y souffle, et il peut se raviver d'un moment à l'autre. La Russie, la Prusse et l'Autriche ont là un hôte d'assez difficile garde; elles y regarderont à deux fois avant de quitter le logis et de lui en laisser les clefs.

Et puis encore, nous entendons sur l'Autriche des bruits qui ne sont pas pour nous faire douter bien fort la sainte-alliance. On dit de tant de côtés que le nouvel empereur n'a pas accepté toute la succession de son père, qu'il faut bien qu'il y ait quelque réalité au fond de cette chronique. Cela ne nous étonnerait pas, cela n'étonnerait personne. L'aigle impérial ne peut pas avoir oublié qu'il n'a jamais volé si haut que lorsqu'il planait dans les airs du midi.

---

Je ne sais rien de plus dangereux que ce tableau de la bataille de la Moskowa, représenté par M. Langlois, dans les grandes proportions du panorama. Poésie funeste! souvenirs cruels! Les vieux retrouvent là des ressentimens mal éteints par vingt ans de paix; les jeunes regrettent d'avoir manqué à cette grande époque où la vie était si glorieuse, la mort si prompte. Il est si beau, cet uniforme français; si éclatante, cette cocarde; ils sont si fiers, si brillans, ces soldats de la grande armée, hommes de fer et de feu, éprouvés par le sabre du mameluck, la baïonnette de l'Autrichien et la lance du Baskir; sublime infanterie, qui faisait ses vingt lieues par jour et trouvait à sa dernière étape des redoutes fulminantes pour rafraichissement; sublime cavalerie, qui donnait de l'élan à des chevaux écorchés, et taillait des carrés terribles, hérissés de pointes meurtrières! Et l'homme qui fanatisait tant d'hommes, ce prophète de la guerre, qui avait fondé la religion du sabre, que d'adorations se concentrent sur lui, que de regards mourans se tournent vers son chapeau, que de blessés disent son nom avant celui de leur mère ou de leur sœur! Quand on voit ces masses noires, rouges, bleues; ces Français appuyés à la droite

par les Westphaliens et les Polonais , à la gauche par les Italiens et les Espagnols, venus à marches forcées du fond de leur patrie ; quand on voit ces blocs d'hommes se détacher du sol et rouler dans la plaine précédés d'une tempête d'artillerie, on se demande quelle est la pensée dont la commotion ébranle tous ces rangs. — Une pensée? — Il n'y en a pas : il y a une volonté. Regardez là derrière , un petit homme monté sur un cheval blanc. Cet homme a dit : « Je veux, » et il a été ainsi fait.

Ce spectacle électrise , il absorbe ; puis il fait pleurer , car après cette sanglante victoire, on sait qu'il y a Moscou ; on voit Rostopchine la torche au poing ; le Kremlin, la forteresse sacrée, brisé comme un vase de cristal ; ses dômes d'argent fondu , ses boiseries d'or criant dans les étreintes du feu, une ville entière liquéfiée , une rivière de flammes roulant des débris d'églises, des richesses tartares, des porcelaines, des vases, des étoffes, des trésors merveilleux comme LES MILLE ET UNE NUITS ; elle vient jusqu'à vous la fumée de ce bûcher immense où se débattent des palais, des hommes fauves, des chevaux furieux : des soldats ivres de vin, de femmes, d'incendie, disparaissent dans les plis dévorans de ces grands rideaux de flamme, cherchant de l'or, d'autres vins à boire, d'autres femmes à violer. Pardonnez-leur, ils ont tant combattu ! Pardonnez-leur, ils vont tant souffrir ! L'hiver les attend, il amoncelle ses pluies, ses glaces ; les cosaques, ces loups à cheval, aiguisent leurs lances, et bientôt de cette armée si nombreuse à la Moskowa, si bruyante à Moscou, de ces grognards de la vieille garde, de ces conscrits portugais, de ces six cent mille hommes appelés de tout l'occident de l'Europe, il ne restera bientôt qu'une poignée de malades glacés, de soldats sans armes ; une triste et lugubre mascarade, affublée de fourrures précieuses, de brocards chinois, d'oripeaux moscovites, traçant sur un désert de neiges un sillon de sang, de cadavres, d'or et de fer inutiles, une chaîne de mourans coupée en deux par la Bérésina : il ne restera que vingt mille hommes.

Oui, le spectacle de cette bataille de la Moskowa est dangereux, parce qu'il ranime l'orgueil de cette nationalité militaire qui nous a coûté tant de sang, parce qu'il éveille dans les esprits les plus sceptiques un *chauvinisme* abrutissant, parce qu'on sort de là Français, exclusivement Français, anti-Russe, anti-Anglais, ennemi de tout le monde, fanatique de la grande armée, de l'empereur, altéré de bonnets à poil et de gloire, tout prêt à s'aller couper la gorge avec le premier étranger qu'on va rencontrer, ou se brûler la cervelle au pied de la colonne.

Il faut dire aussi que jamais illusion ne fut plus complète : il n'y a pas une sensation à laquelle on puisse échapper.

C'est le milieu de la journée ; le champ de bataille disputé par les Russes est à moitié couvert par les Français. Une redoute foudroyante a été

prise, des milliers d'ennemis remplissent les ravins de la plaine et attestent combien a coûté ce premier avantage. La division du général Friand vient de se former en carré; aux quatre angles une pièce de canon attend, béante, le choc des cuirassiers russes qui, après avoir décomposé l'artillerie régimentaire de la division, se ruent contre ce carré de toute la pesanteur de leurs chevaux et de leur armure. Le carnage est affreux, hommes, chevaux, casques volent en l'air, le carré tient bon : Murat est là; Murat, la plus noble image de la valeur, le héros charlatan, Roland et Fontanarose, un cœur de lion et un costume de marchand de vulnéraire; une forcé d'Athlète, des cheveux d'ébène, un œil brûlant; il est là qui juge les coups; sa matinée a été bonne, il a chargé vingt fois, il est resté seul dans une redoute, invulnérable, respecté des balles qui viennent mourir sur cette poitrine généreuse.

Laissez-les faire, ces cuirassiers russes, ils vont tourner bride, dispersés par le feu du carré; mais, là derrière, nos cuirassiers les attendent qui vont les tailler en pièces; ces masses de fer vont se choquer comme deux enclumes; pendant ce temps, l'empereur a envoyé à la gauche de la division son artillerie bleue et rouge de la garde : Quelle fumée! qu'elle est belle, pure et blanche! Ces quatre-vingts bouches à feu écrasent l'infanterie ennemie : les généraux sont morts, les officiers morts, les soldats meurent à leur poste, inébranlables, l'arme au bras, roulant sur la terre leur uniforme vert, leur tête rousse et rasée : la bataille est là; des régimens se forment derrière l'artillerie française, parmi lesquels on distingue un régiment léger avec ses carabiniers à la guêtre bleue, puis un régiment espagnol à l'uniforme blanc; et cette ligne de grosse cavalerie, de husards et de lanciers, quels seront ses hauts faits? elle achèvera la cavalerie russe, elle prendra une redoute au grand galop.

Montbrun sera tué, Caulaincourt tué, le jeune Fontanes décoré, Ney sera admirable, Murat prendra à la gorge un colonel qui commande la retraite et lui dira : — Que faites-vous? Vous ne pouvez plus rester ici? Moi j'y reste bien. — C'est juste, répondra le colonel... Soldats, face en tête! Allons nous faire tuer!

A la fin du jour, l'honneur français aura brillé du plus bel éclat : Belliard, Compans, Morand, Davoust, Rapp, Berthier, Sebastiani, auront fait de ces prodiges qui ne se croient pas. Trente généraux blessés ou tués manqueront à l'appel.

Fabvier, arrivé le matin de Madrid, aura pris un fusil et marché en simple volontaire avec un régiment. Les traits de courage auront marqué chaque pas de cette armée de géans. Cinquante mille Russes seront couchés sur le sol à côté de vingt mille Français, et tant de sang n'aura pas donné une victoire complète. C'est que Napoléon, jadis si prodigue de ses hom-

mes, en est devenu avare; c'est qu'il n'a pas voulu laisser donner sa garde pour achever les Russes, malgré les prières de Ney, de Mortier, de Berthier, de Murat; c'est que déjà elle a pâli, cette étoile à laquelle il se fiait.

Dieu l'a ainsi voulu.

M. Langlois, qui déjà nous a donné le beau panorama d'Alger, semble nous promettre une suite de panoramas militaires. Son dernier tableau est un chef-d'œuvre d'exécution et de patience. Il a fallu aller sur les lieux, en Russie. L'empereur l'a bien reçu, dit-on, et favorisé dans son entreprise. Son orgueil d'empereur et de Russe ne redoute rien de cette évocation d'un passé de vingt ans; il éprouvait peut-être une joie secrète à la représentation de ce prologue d'un drame qui s'est dénoué sous les murs de Paris. S'il faut en croire l'explicateur fort intelligent du Panorama, vieux soldat de la jeune garde, l'empereur et le peintre ont causé souvent avec assez de familiarité, *comme vous et moi*: c'est son expression. Tout ce qu'il y a chez nous d'hommes accessibles à des émotions nationales et à des impressions d'art, gravit chaque jour l'escalier noir et tortu du panorama de M. Langlois. On admire le mouvement général de cette grande bataille, le choix des détails, le tragique des épisodes, l'assemblage des couleurs, l'entente des effets de lumière et des accidens de terrain. Il y a de la clarté dans ce magnifique désordre, de la logique dans tous les faits du combat, de la grandeur dans son résultat: et par-dessus tout il règne dans ce tableau un beau sentiment d'héroïsme.

Pendant que nos yeux, fixés sur cet horizon de sang, cherchaient dans la fumée celui qui ordonna la bataille, Napoléon; celui qui trouva dans la mêlée son blason militaire, Ney; pendant que notre pensée assistait à cette victoire gigantesque, les soldats de notre jeune armée, assaillis par des hordes de Bédouins, payaient cher l'imprudence d'un chef et cette confiance que leur ont léguée de sublimes devanciers. Là aussi il y a du courage, du dévouement, des hommes tués à leur poste; mais là aussi il y a eu une lâcheté. Les Italiens de la légion étrangère se sont couchés par terre et n'ont voulu se relever que pour prendre la fuite. Un sergent-major français a percé d'un coup de baïonnette un officier italien qui se sauvait. Voilà donc le prix de cette hospitalité française, qui donne un asile, du pain, son uniforme, sa cocarde, à des étrangers qui vont compromettre l'honneur de nos armes aux yeux des Bédouins sauvages. La rage de nos soldats s'est déchainée contre ces alliés félons, qu'on est forcé de protéger contre un ressentiment trop explicable. Les Polonais se sont montrés dignes d'eux, et justice est rendue à la bravoure qu'ils ont montrée à côté de nos bataillons. Cinq cents Français ont péri dans ce combat. Le brave colonel Oudinot, tué à la tête de son escadron, laisse des regrets inexprimables à ses soldats et à sa famille. Reste à savoir si Ab del Kader jouira

de cet avantage, si le maréchal Clauzel va continuer en Afrique ce système de philanthropie stupide qui traite à l'amiable et avec des égards un ennemi coupeur de têtes. En vérité, les Bédouins doivent bien mépriser, s'ils la comprennent, cette humanité de journaux, cette fraternité théorique qu'on leur apporte en échange du pillage et du meurtre.

Chez nous même, en France, au milieu de notre civilisation, nous en sommes à recueillir les fruits de cette mansuétude de mœurs qui tend à effacer la peine de mort de nos Codes. Dieu veuille que le temps apporte ces fruits ! En attendant, l'indulgence des jurés qui cèdent à l'influence de ces nouvelles idées peuple nos bagnes d'assassins et de parricides que la loi n'effraie plus. Les spectateurs, plus nombreux que de coutume, qui assistaient au dernier départ de la chaîne, ont pu compter jusqu'à trente-sept meurtriers, dont deux parricides ! Un d'entre eux se faisait remarquer par la sérénité de son visage et le bien-être de son extérieur. Un chapeau de paille, patiemment tressé, couvrait sa tête. Au sommet de ce chapeau se tenait docile et craintif un jeune chat, coiffé d'un petit chapeau semblable, retenu par une gourmette. Le crime en bonne humeur.

Nos tribunaux viennent d'avoir deux procès à juger : l'un terrible, un suicide double, commis par Bancal sur lui-même et sur la femme qu'il aimait ; l'autre, grotesque et curieux comme révélation des mœurs industrielles de notre temps. Il s'agit de ces mendiants à domicile, de ces individus qui vont en ville faire appel à l'humanité ou aux sentimens politiques de tous les locataires d'une maison. Tantôt c'est un réfugié, un homme traqué par la police sarde, qui vient demander un secours de 20 fr. *pour payer son garni* ; un condamné politique de la restauration, un ancien carbonaro, un combattant de juin : tantôt un chevalier de Saint-Louis, un ancien serviteur de la famille royale, un soldat de Condé, un Vendéen, un officier de don Miguel ; le réfugié, le carbonaro, le chouan, le miguéliste, tout cela ne fait qu'un individu, qui prend un langage, une attitude, une décoration différente, selon les dupes qu'il veut faire. Un de ces hommes était traduit devant la police correctionnelle. Les piquantes explications de M. Alfred du Fougerais, ancien propriétaire de LA MODE, ont jeté un jour fatal sur les ressources de ces industriels ; le délinquant a été condamné à huit jours de prison.

Les enrôlemens anglais ne s'arrêtent pas. L'île des Chiens vomit sans cesse de nouvelles recrues : mais s'il faut en croire un journal légitimiste, ces secours n'ont aucune valeur ; don Carlos a fait peser trois volontaires anglais, et trouvé qu'un carliste seul avait le même poids ; cette expérience a parfaitement rassuré le prétendant.

— GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — LA FILLE MAL ÉLEVÉE, par MM. d'Épagny et Comberousse. — La morale de ce vaudeville tend à prouver que les demoiselles du monde bien élevées savent faire des fautes sans se compromettre, tandis que les demoiselles mal élevées se compromettent sans faire de fautes. Si j'avais une fille je l'éleverais bien, malgré tout le soin qu'a pris le Gymnase pour faire ressortir le dévouement ingénu de M<sup>lle</sup> Fanny et la rouerie précoce de M<sup>lle</sup> Léonie. Ces deux jeunes personnes causent le soir dans un petit salon de leurs intérêts de cœur; un bouquet entre par la fenêtre, jeté par un amoureux de Léonie : Léonie est assez sage pour ne pas vouloir rendre projectile pour projectile; Fanny, la fille mal élevée, envoie son bouquet, que le galant couvre de baisers bruyans accompagnés d'une foule d'exclamations érotiques. Un, deux, trois coups de fusil sont tirés par les domestiques sur le visiteur nocturne, qu'on a pris pour un voleur : remue-ménage affreux dans lequel on voit apparaître des tantes en camisole, des oncles à perruque, des portiers en casaque, des jardiniers en chemise, des lanternes, des fusils, et enfin un gros jeune homme que Fanny est allée prendre par la main pour le soustraire aux fusillades dont il est le point de mire. Or Fanny se mêle de ce qui ne la regarde pas; car Léonie est trop bien élevée pour aller chercher dans les broussailles un amant qu'elle connaît fort peu, trop bien élevée pour l'introduire dans la maison paternelle, et le recevoir dans sa chambre toute une nuit. C'est ce que fait Fanny la fille mal élevée, et cela lui réussit assez mal. Elle a d'abord été surprise dans son tête-à-tête, innocent au fond, mais répréhensible en apparence, par l'homme qu'elle aime, M. Raymond, officier de génie. On commence au théâtre à beaucoup employer l'officier de génie. C'est un monsieur habillé de noir, décoré, d'une figure mélancolique et ennuyée, d'un courage froid, d'une humeur maussade, qui fait la cour aux femmes avec une galanterie de bastion, et n'aborde les hommes qu'une paire de pistolets à la main et pour leur proposer une infinité de *rencontres* à bout portant. L'officier de génie a remplacé l'intolérable officier de hussards, qui, le verre à la main, une jambe en l'air, prenait des baisers sur la nuque des soubrettes, fendait les tables à coups de sabre, et battait les domestiques. L'officier de hussards n'entrait jamais par la porte. Son kolback vainqueur se montrait toujours à la fenêtre au bout d'une échelle de corde qu'il avait gravie en grand uniforme, sabretache, corde à fourrage, ceinture, plisse, dolman, etc., etc. Pour l'officier de génie, non-seulement il entre par la porte, mais encore il n'entre jamais sans frapper. L'un était fier de son fournement, l'autre le regarde comme un hochet, et trouve l'habit bourgeois un vêtement plus algébrique. Voilà donc qu'en échange de l'étourderie de la cavalerie légère on nous donne désormais la gravité des armes spéciales. Le théâtre est ainsi fait. M. Raymond, en

mathématicien logique et raisonneur, pose cette argumentation : Voilà un monsieur qui s'en vient la nuit troubler cette maison , déranger mon bonheur, et prendre à tâtons la main de ma Fanny. Il est là , je l'entends ; j'aime cette Fanny qui a l'air de l'aimer. Cette situation me couvre de ridicule et de chagrin : en pareil cas que fait-on ? On se bat. — Monsieur, battons-nous. — Pas tout de suite , reprend M. Ernest , j'ai le bras droit foulé. Et on peut le croire , car ce pauvre M. Paul , le *Kiouny* des jeunes premiers , doit être heureux de s'en tirer à si bon marché , quand il se permet des escalades de mur et autres gentilleses gymnastiques. M. Paul a le dos et le ventre cuirassés d'un embonpoint qui rendent sa tentative vraiment téméraire. Les choses sont donc ainsi posées. M<sup>lle</sup> Fanny passe pour être sensible à l'embonpoint de M. Ernest : M. Raymond le croit , la femme de chambre le croit aussi , et toute la maison en est bientôt persuadée quand M. Ernest sort de la chambre de la jeune fille mal élevée. Au temps où les jeunes-premiers surpris se cachaient dans des étuis de harpe , M. Ernest aurait été étouffé , tandis qu'il sort assez triomphant de la chambre spacieuse où il a passé la nuit. Comme il n'est pas d'imbroglio qui n'ait sa solution , il est reconnu que Fanny s'est chargée de tant d'iniquités pour le compte de sa cousine , et que M. Raymond a été très-féroce dans ses suppositions. M. Ernest demande la main de sa Léonie pour prix de son escalade et en dédommagement de son bras foulé. M. Raymond pardonne à Fanny toutes ses inconséquences , et désarme ses pistolets. La première conclusion à tirer de ce petit fitras , c'est qu'il ne faut pas escalader des murailles quand on a du ventre. La seconde , qu'il faut boire frais et ne pas faire de vaudevilles par les grandes chaleurs. Le dialogue transpire , le couplet se fond , l'esprit se liquéfie. Les deux actes de MM. d'Épagny et Comberousse sont en dissolution complète ; une centaine de spectateurs insoucians les ont regardés couler devant eux , comme on voit couler l'eau d'une borne fontaine , et parce que de ce temps-ci tout est indifférent , surtout une pièce de théâtre. La chaleur doit être combattue par des toniques , et ce ne sont pas le régime adoucissant et les denrées mal sucrées du Gymnase qui réveillent la constitution énermée du public. Ferville et M<sup>lle</sup> Sauvage ont eu seuls assez d'énergie pour résister à la débilitation générale qui a gagné la troupe. Ferville représente fort bien un homme *comme il faut* , et M<sup>lle</sup> Sauvage est très-distinguée dans le rôle de la fille mal élevée.

— CIRQUE OLYMPIQUE. — L'ÉLÉPHANT KIOUNY. — Le bruit courait que cet éléphant danserait sur la corde. Par corde personne n'entendait une ficelle , une corde à puits , ou même une amarre de bateau. Indulgent

pour la nature de l'animal, chacun poussait la concession jusqu'à lui permettre un de ces cordages monstres qui retiennent l'ancre d'un navire. A ce prix-là, on eût tenu l'éléphant pour un acrobate distingué. Mais qu'on s'imagine une corde large comme l'escalier de l'Opéra, une corde solide et raide comme un pont, faite de bois ou de fer ; six mâts de Coccagne réunis et accouplés, ou six colonnes comme la colonne Vendôme, tres-cées, tordues en nattes ; un véritable trottoir de Londres, suspendu à quelques pieds de hauteur ; un chemin de fer praticable aux plus grosses voitures, et l'on comprendra la nature des tours de force de l'éléphant Kiouny, prodige colossal, qui ne remue ni pieds ni jambes ; paralytique de la grosse espèce, qui ne danse pas plus qu'une maison.

— THÉÂTRE DU LUXEMBOURG. — A côté de la grille du Luxembourg s'élevait naguère un théâtre-barraque qui vient de prendre toutes les apparences d'un édifice élégant et convenable, et qui s'arrêtera là de peur de devenir édifice. La salle Ventadour et l'Odéon sont là pour attester quel est le sort des monumens. Ce théâtre d'origine modeste a si bien deviné le goût et les prédilections dramatiques de son quartier, qu'il en est devenu la plus impérieuse nécessité. L'entreprise nouvelle qui l'exploite a fait restaurer, agrandir et disposer à neuf la salle qu'avaient détériorée vingt ans de succès et d'affluence. Un élève de Cicéri a passé par-là avec la grande brosse et peint des médaillons, des arabesques, des guirlandes et mille autres ornemens de bon goût. Sous cette nouvelle parure qui pourrait à présent reconnaître l'ancien *Bobino* ? Après une clôture d'un mois, nécessitée par les réparations, le théâtre du Luxembourg a été rendu, avec une certaine solennité, à ses cliens affamés de spectacle. L'ENFER DRAMATIQUE, pièce de réouverture, peut se faire honneur d'être supérieure aux MARSILES ET AUX DORVALISTES de M. Dumarsan ; mais il faut ajouter qu'elle est aussi bien jouée qu'elle pourrait l'être sur la plupart des théâtres du centre. Le succès qu'attend la gestion des nouveaux directeurs fera peut-être comprendre cette vérité, qu'à Paris le plaisir du spectacle est trop cher ; le théâtre Saint-Antoine, dont les constructions sont commencées, viendra prouver à son tour qu'il n'y a plus de fortune possible que pour les théâtres à bon marché.

— Aucun ouvrage n'était plus digne de recevoir les honneurs des récentes merveilles de la typographie et du dessin que l'ouvrage par excellence, après l'Évangile, l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. Il n'aura pas été dit non plus que les conditions si populaires du bon marché, cette grande dé-

couverte du siècle, n'auront pas été appliquées aux plus beaux ouvrages de la religion. Déjà la Bible a ouvert la série des collections publiées à bon marché. M. l'abbé d'Assance, chanoine honoraire de Montauban, obtient en ce moment un succès qui ne sera pas le dernier dans ce genre de publication, par sa traduction nouvelle de l'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. Indépendamment d'un style coulant et concis, cette traduction se distingue de toutes celles qui l'ont précédée par des réflexions morales de Bossuet, Massillon, Fléchier, Fénelon et des pères de l'Église. La typographie, dans ce qu'elle a de plus rare en caractères, et les ornemens, en ce qu'ils ont de léger, de poétique, de grave et de naïf, se sont unis, sous les mains savantes de MM. Johannot, Chenavard et Cavelier, pour illustrer ce livre, dont l'humilité du prix (50 centimes la livraison) n'ôte rien à ce qu'il a de divin dans le fond, comme dans la forme.

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DIX-NEUVIÈME VOLUME.

---

	Pages.
La Hollande. — Physionomie des principales villes, par M. Roger de Beauvoir. . . . .	5
Du Mouvement intellectuel et littéraire sous le Directoire et le Consulat, par M. Charles Nodier. . . . .	36
Lettre à un Ami de la province sur quelques livres nouveaux, par M. Ad. Guérout. . . . .	54
Souvenirs de 1815, (1 <sup>er</sup> et II <sup>e</sup> articles), par M. A. Feuillide. . . . .	77 et 169
Des Nielles et de l'Orfèvrerie moderne, par M. V. Schœlcher. . . . .	104
Robert Macaire, par M. Léon Gozlan. . . . .	118
Les Éditeurs. . . . .	150
Le Théâtre-Français et le drame, par M. Granier de Cassagnac. . . . .	145
La belle Régaillette, par M. Eugène Guinot. . . . .	221
Histoire philosophique des Danseuses de l'Opéra. . . . .	244
Des bords du Rhône, par M. Eugène Chapus. . . . .	267
Chatterton et le Moine Rowley, par M. Ch. Coquerel. . . . .	279
Chronique. . . . .	68, 156, 214 et 301



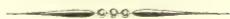
REVUE  
DE PARIS.

XX.

---

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,  
RUE DE SEINE, 14.

REVUE  
DE PARIS.



*Nouvelle Série. — Année 1835.*

TOME VINGTIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,  
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

—  
1835.

1875

1875

1875

1875

---

# VIEUX VOYAGEURS FRANÇAIS.

---

IVES D'ÉVREUX.

---

Je ne sais trop quel est le vieux voyageur (c'est Raleigh, je crois) qui, voulant donner une idée des populations de l'Orénoque et de l'Amazone, couvre le sommet des arbres d'une foule de cabanes faites de branches entrelacées, qu'il appelle une ville sauvage. Nous n'en sommes plus à ce temps de naïveté merveilleuse : les waraons eux-mêmes, qui ont donné lieu à ces peintures fantastiques, ont peut-être cessé de courber les branches de mangliers sur lesquelles ils bâtissaient leurs habitations aériennes. Les rives de l'Orénoque, du Pará, et peut-être du Meari, où ils campaient dans les terres noyées, se couvrent de villages naissans. Dans quelques siècles des villes magnifiques s'élèveront sur de vastes chaussées, aux lieux où Raleigh et Keymis rêvaient l'Eldorado ; le monde des enchantemens

aura recommencé pour cette partie de l'Amérique où tant de songes se sont évanouis. A partir de la Guyanne jusqu'à cent lieues par-delà le grand fleuve, ces forêts magnifiques, mais inutiles, qui n'attendent que l'industrie pour faire place à une population florissante, auront tombé, l'homme aura soumis la terre, et il cherchera les traditions. Alors on se rappellera que San-Luiz, la grande ville du Maranham, la cité brésilienne qui marche après Rio de Janeiro, Bahia et Fernambouc, aura été fondée par les Français; on cherchera sa première origine, on étudiera les races primitives qui ont dû peupler l'île délicieuse où elle fut bâtie. Claude d'Abbeville, Lery, Hans-Stade, Thevet le cosmographe, Roulox Baro, Barlæus et Pison, deviendront les Strabon, ou, si on l'aime mieux, les Grégoire de Tours de ces contrées, appelées sans aucun doute à dominer une grande partie du Nouveau-Monde.

Oui, on ne doit pas craindre de l'affirmer, nous pouvons réclamer d'avance cette gloire avec les Allemands et les Hollandais, et ce sera surtout dans les vieilles chroniques des voyageurs français que l'histoire primitive de ces pays devra être étudiée; c'est qu'au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle il y a chez nous un instinct précieux qui nous convie à recueillir toutes les grandes traditions prêtes à s'éteindre; c'est que nous parcourons le monde *pour choses de religion*, et non pour accroissement de trafic; c'est que nous sommes missionnaires et non chercheurs d'or, et que nous avons eu une touchante prévision des besoins de l'avenir.

Parmi ces voyageurs, si dignes d'être enfin appréciés, la fortune s'est montrée bien diverse. A égalité de mérite, il y en a qui sont devenus célèbres, d'autres sont demeurés à peu près inconnus; j'ajouterai même qu'il y en a un dont on a complètement oublié le nom pendant plus de deux siècles, qu'on ne voit indiqué dans aucune relation, et qu'on ne trouve plus même dans nos bibliothèques. Celui-là cependant est un admirable écrivain et un ingénieux observateur; c'est le père Ives d'Evreux, dont le nom se trouve en tête de cet article, et que nous allons examiner.

Quelquefois, en voyant la brièveté si incomplète des documens que nous ont transmis dans leur latin barbare Grégoire de Tours et Frédégaire, source à peu près unique où les plus habiles sont

cependant contraints de puiser, je me suis représenté la joie qu'éprouverait un antiquaire en trouvant dans quelque manuscrit bysantin, l'appréciation élevée, le récit énergique des grands évènements qui ont agité chez nous le vi<sup>e</sup> et le vii<sup>e</sup> siècle, et la peinture de ces rois à demi barbares, dont chaque passion enfantait quelque tragédie sanglante. J'aime à suivre en idée la curiosité inquiète de l'historien interrogeant avec anxiété les dates, les noms, les récits complétés; les réflexions de l'écrivain intelligent, qui juge avec la supériorité acquise de celui qui a vu d'autres hommes et d'autres lieux. Eh bien! le père Ives d'Evreux, c'est la belle chronique retrouvée, c'est l'historien sincère parlant sur des hommes dont il a prévu l'anéantissement, et sur des chefs dont il a compris la grandeur passagère; et cependant, je le répète encore, le livre du vieux missionnaire a disparu complètement, nulle bibliographie spéciale n'en fait mention, nul dictionnaire historique, que je sache, ne le rappelle; et encore l'exemplaire que j'ai sous les yeux est-il imparfait, quoique ce soit évidemment celui qui a appartenu à Louis XIII; c'est que les intrigues de cour se sont mêlées aux affaires du pauvre missionnaire, et que tout s'explique par cette phrase du sieur de Rasilly, qu'on trouve en tête du volume : « Sire, voicy ce que j'ay peu par subtils moyens recouvrir du révérend père Ives d'Evreux, supprimé par fraude et impiété, moyennant certaine somme de deniers entre les mains de Francoys Huby, imprimeur, que j'offre maintenant à votre majesté, deux ans après sa première naissance, aussitôt estouffée qu'elle avoit veu le jour (1). »

(1) Et plus bas il ajoute : « Il ne manque que la plus grande part de la préface et quelques chapitres sur la fin, que je n'ay peu recouvrir. » C'est probablement l'état imparfait du livre qui l'aura fait disparaître; j'ai de fortes raisons pour croire qu'il n'existe plus que l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi. J'ai fait pour m'en procurer un autre des recherches inutiles dans les diverses bibliothèques de Paris, et Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliographie des Voyages*, se tait sur le compte du père Ives, quoiqu'il cite avec prédilection Claude d'Abbeville. Southey, l'historien du Brésil, a ignoré cette source, et M. Warden, qui a épuisé la bibliographie américaine, n'a jamais eu occasion de la consulter. J'en dirai autant de M. Brunet, si exact dans ses renseignemens; c'est donc un livre unique. Il est intitulé fort modestement : *Suite de l'histoire des choses plus mémo-*

Puisque j'ai nommé le sieur de Rasily, il est juste de dire quelques mots à son sujet, car si nous lui devons une chronique curieuse, la France faillit lui devoir bien davantage; il y alla pour elle des plus belles régions de l'Amérique méridionale; Claude d'Abbeville nous servira ici de guide, et cela d'autant mieux que son récit se mêle essentiellement à la relation du père Ives. Sous le règne de Henri IV, vers le milieu de l'année 1594, un capitaine français, nommé Riffault, s'embarqua pour le Brésil avec un grand nombre de Français, l'expédition formait une petite escadre; mais au lieu d'aborder vers la côte déjà peuplée de Guenabara ou de San-Salvador, il s'en alla débarquer au pays de Maragnan (1), où il fut parfaitement accueilli des Indiens. Une naïve affection pour les Français, qu'on retrouve à cette époque chez toutes les tribus de l'Amérique, explique la confiance qu'on mit dans cette expédition après les victoires de Mem-de-Sá. Quoi qu'il en soit, cette première entreprise ne fut pas heureuse; le principal navire de Riffault échoua, la discorde se mit parmi les Français, et lorsqu'il s'agit du retour, plusieurs de ces aventuriers se virent contraints de rester parmi les nations indiennes; mais en ce temps d'activité audacieuse, un semblable retard comptait pour rien: l'enfant hardi de la Touraine ou l'intrépide Manceau s'en allait résolument vivre avec les sauvages parmi lesquels il trouvait bientôt une femme, un carbet et un *compère*, terme de vieille relation, et dont il partageait les périls ou les dangers. C'est ce qui arriva au jeune Des Vaux, natif de Sainte-Maure, qu'on nous représente comme un gentilhomme de facile humeur, « conquérant plusieurs insignes victoires et se façonnant toujours aux coutumes estranges du pays. » Le premier aspect du lieu et de ses habitans ne devait pas être

*rablés advenues en Maragnan ès années 1613 et 1614.* Paris, de l'imprimerie de François Huby, 1615. 2 tomes in-8 en 1 vol. Le nom du père Ives n'est attaché qu'à l'épître dédicatoire adressée à Louis XIII, et on a ajouté au titre du deuxième volume: *Second traité des fruits de l'Évangile qui tost parurent par le baptesme de plusieurs enfans.* Cette portion du livre, qui n'est pas sans intérêt, n'offre cependant pas l'importance du premier volume.

(1) Nous nous servons de l'orthographe des vieilles relations, quoique les Portugais écrivent Maranhao avec l'a tildé ou Maranham.

sans quelque singularité pour un habitant de la Touraine, habitué à ses grands champs de blé, à ses grasses métairies, à ses paisibles laboureurs, si tranquilles sur la vie du lendemain, si bien en repos sur le passé. Mais notre Tourangeau était doué sans doute de cette philosophie pratique qu'on attribue à ses compatriotes; enfant insouciant de son siècle, il prit en amour l'âpre vie du sauvage : ses misères et ses joies soudaines lui plurent : il admira naïvement les grandes forêts vierges qu'il parcourait, et il lui vint à la pensée que ce serait une riche province à ajouter au beau royaume de France ; « après donc avoir fait un long séjour audit pays, après avoir reconnu la beauté et les délices de cette terre, la fertilité et la fécondité d'icelle en ce que l'homme sçaurait désirer, tant pour le contentement et récréation du corps humain, à cause de l'amœnité du lieu, que pour l'acquisition de tout plein de richesses, qui avec le temps en pourraient provenir, le jeune Des Vaux fit ses propositions aux sauvages, et comme le raconte encore Claude d'Abbeville, outre la promesse de recevoir le christianisme, ils acceptèrent aussi l'offre qu'il leur fit de leur envoyer de France quelques personnes de qualités pour les maintenir et deffendre de tous leurs ennemis, jugeans l'humeur française plus sortable à la leur, qu'aucune autre pour la douceur de sa conversation. »

On est tenté de sourire de la dernière phrase du bon voyageur, et cependant rien n'est plus vrai au fond. Les Tupinanibas s'étaient pris d'une merveilleuse tendresse pour les Français, et ceux-ci étaient certains, en quelque lieu qu'ils se présentassent, d'en être accueillis avec une effusion pleine de joie. Le jeune gentilhomme de Touraine s'adressa au sieur de La Ravardière, et bien peu s'en fallut alors que toute cette riche partie du Brésil n'appartînt pour toujours aux Français. Marie de Médicis tenait la régence : avec sa sagacité pénétrante, elle comprit l'importance de cette colonie, et quelques mois après le retour de La Ravardière, qui était allé s'assurer des rapports de Des Vaux, une compagnie des Indes occidentales était formée en France, deux lieutenans-généraux fondaient la colonie, Rasilly et La Ravardière unissaient leurs activités.

Il faut lire les vieux voyageurs pour se faire une idée de l'en-

thousiasme des nouveaux débarqués, de leur admiration naïve pour cette nature puissante, de leur tendresse chaleureuse pour les Indiens qu'ils veulent tous convertir! Rien ne manqua, on peut le dire, à la sagesse des réglemens. Les droits de chacun furent respectés, le courage à se maintenir fut admirable; ce qui fit faute, ce fut la coopération efficace de la France, qui ne comprit plus, au milieu d'interminables tracasseries, la grandeur d'une semblable expédition. Ce qui détruisit l'œuvre de tant d'efforts, ce furent de pitoyables intrigues, agissant sourdement à l'insu des deux généraux, et privant la France, pour l'avenir, d'une des plus riches contrées du globe. Aussi, et malgré les événemens probables qui aujourd'hui nous eussent privés de sa possession, n'est-ce pas sans une émotion réelle qu'on lit ces paroles, adressés par le sieur de Rasily à Louis XIII, en lui présentant le Voyage du père Ives : « On a détruit cette relation, dit-il; cela s'est fait à dessein pour faire perdre insensiblement à votre majesté le titre de roi très chrétien, lui faisant abandonner les sacrifices et sacremens exercés sur les Indiens, la réputation de ses armes et bandières, l'utilité qui pouvait lui arriver et à ses subjects d'un si riche et fertile pays, et la retraicte du tout importante d'un port favorable pour la navigation au long cours, aujourd'huy ruinée, faute d'avoir su conserver ce que j'avais avec tant de soins et de despenses acquis. »

En 1614, les Portugais prirent sur nous l'île de Maragnan, et il n'est resté en effet de tant d'efforts qu'une ville bâtie par les Français, et où notre nom est maintenant oublié, que deux relations rarement consultées, et dont la plus importante n'a peut-être jamais été citée.

Ce n'est pas seulement la grace du style, la sincérité des observations qui distinguent le père Ives, ce seraient des qualités qu'il partagerait avec Claude d'Abbeville; mais il a sur celui-ci un avantage qu'on ne saurait lui contester (1). Au Maranham, le chef de

(1) Claude d'Abbeville, de son propre aveu, ne fit pas un plus long séjour dans l'île; il revint à Paris avec sept ou huit sauvages de la nation des Tupinambas, qui excitèrent au plus haut degré la curiosité des Parisiens, et qui, après avoir été baptisés en grande pompe, eurent à peu près le sort des Charruas et

la mission ne resta que quatre mois; lui, il y demeura deux ans entiers.

Quand les missionnaires arrivèrent dans l'île de Maragnan, ils se doutaient à peine qu'une grande révolution avait eu lieu chez les tribus parmi lesquelles ils allaient vivre. Repoussés de tous côtés par les Portugais, vaincus sur le bord de la mer et même dans l'intérieur, la tribu la plus fière de la race des Tupis, les Tupinambas, qui avaient dominé tout le sud du Brésil, s'étaient décidés à émigrer vers le nord. L'île de Maragnan, qui touche pour ainsi dire au continent, dont elle n'est éloignée que de cinq lieues, leur avait semblé, par sa fertilité, un endroit favorable de retraite, et ils y avaient établi leurs aldées: réunies dans une île qu'on pouvait parcourir en quelques journées, et dont rien n'égale la fertilité, conduites par des chefs qui avaient donné des preuves assurées de valeur et de haute intelligence, les tribus se montrèrent encore un moment, avant de s'éteindre, telles qu'elles avaient été au temps de leur puissance et quand elles dominaient le pays.

Le père Ives se trouva dans une admirable position pour les observer. Aussi sa relation contient-elle, mieux encore que le voyage d'Abbeville, certaines traditions qu'on chercherait vainement ailleurs. Cela est si vrai que si vous la comparez avec celle de Lery, qui l'a précédée de près de quatre-vingts ans, vous retrouvez, avec un développement remarquable, toutes les habitudes bizarres, toutes les pompes sauvages, tous les usages singuliers qui frappaient les Français parmi les tribus de la baie de Guenabara. Le caractère de cette relation cependant est de servir de complément à celles qui l'ont précédée: c'est d'expliquer avec une simplicité toute naïve certains faits que le scepticisme du XVIII<sup>e</sup> siècle s'est hâté de rejeter, et qui méritaient au moins un examen sévère avant de les abandonner à l'oubli. Je n'en veux citer qu'un exemple: tout le monde connaît la tradition poétique qui a imposé au fleuve des Amazones le nom qu'il a conservé. Vingt relations, moitié

des Osages qui sont venus dernièrement visiter l'Europe. La plupart d'entre eux moururent; il est fait mention cependant d'un de ces catéchumènes qui retourna au Brésil.

réelles, moitié fantastiques, parlèrent de ces femmes guerrières. Le génie des Espagnols se plut à reproduire le mythe de l'antiquité sous toutes les formes ; les récits merveilleux s'accumulèrent, et il parut plus simple même à notre époque de rejeter le fait parmi les fables, que de le discuter un moment. Cependant le voyageur par excellence, l'homme de sévère observation, M. de Humboldt, avait admis que des Indiennes, lassées du joug, avaient bien pu lui échapper, pour former une tribu à part, comme ces Nègres qui fuient dans les montagnes ou qui se cachent dans les forêts. Il suffit d'avoir campé au milieu d'un village américain, et d'y avoir observé les misères de la femme, pour comprendre cette opinion. L'exagération lui a ôté sa probabilité, et le père Ives la rétablit. « Il sera bon, dit-il, que j'allègue ce que j'ay appris des sauvages touchant la vérité des Amazones, parce que c'est une demande ordinaire : s'il y a des Amazones en ces quartiers-là, et si elles sont semblables à celles dont les historiographes font tant mention. Pour le premier chef, vous devez savoir que c'est un bruit général et commun parmy tous les sauvages qu'il y en a, et qu'elles habitent en une isle assez grande, ceinte de ce fleuve de Maragnan, autrement des Amazones, qui a, en son emboucheure dans la mer, cinquante lieuës de large, et que ces Amazones furent jadis femmes et filles de Tapinambos (1), lesquelles se retirèrent à la persuasion et sous la conduite d'une d'entre elles de la société et maistrise des Tapinambos : et gagnans pays le long de cette rivière, enfin appercevans une belle isle, elles s'y retirèrent et admirèrent, en cer-

(1) Le père Ives désigne constamment sous ce nom les anciens dominateurs du Brésil, que son contemporain Claude d'Abbeville nomme Topinambas, et que Lery appelle Tououpinambault. Vasconcellos, qui leur conserve le nom de Tupinambas, admis toujours maintenant, croit qu'ils tenaient ce nom de l'antique dénomination d'un chef appelé Tupis. Ce qui se serait passé chez ces peuples rappellerait dans tous les cas un usage commun aux plus grandes nations et qu'on retrouve chez les Hébreux, chez les Grecs et les Romains. Il n'est pas inutile de rappeler que le mot *tupan* indique l'excellence terrifiante dans la *lingoa geral* du Brésil, et que les Tupinambas, dont on retrouve des tribus dans toute l'étendue du Brésil, étaient peut-être, parmi les nations indiennes, le peuple choisi de Dieu.

taines saisons de l'année, sçavoir des *acajous* (1), les hommes des prochaines habitations pour avoir leur compagnie; que, si elles accouchent d'un fils, c'est pour le père, et l'emmène avec luy après qu'il est compétamment allaité; si c'est une fille, la mère la retient pour demeurer à toujours avec elle. Voilà le bruiet commun et général. »

Le père Ives allègue ensuite, en faveur de cette tradition, le témoignage d'un chef qui demeurait fort avant dans l'intérieur, et qui lui affirma avoir rangé, dans son canot de guerre, l'île où les femmes guerrières s'étaient retirées. Il ajoute :

« Quant au second chef, ce mot d'*Amazone* leur est imposé par les Portugais et Français, pour l'approchement qu'elles ont avec les Amazones anciennes, à cause de la séparation des hommes; mais elles ne se coupent pas la mamelle droite, ny ne suivent le courage de ces grandes guerrières, ains vivant comme les autres femmes sauvages, habiles et aptes néanmoins à tirer de l'arc, sont nuës, et se défendent comme elles peuvent de leurs ennemis. »

Rien de si probable et surtout de si simple n'avait été dit, que je sache, sur cette étrange peuplade, qui a imposé son nom non-seulement au fleuve, mais à un des plus vastes pays de l'Amérique méridionale. On a peut-être attaché trop d'importance à la tradition que résume d'une manière si positive le récit du vieux missionnaire; mais la discussion une fois admise, il est curieux de voir comment le père Ives d'Evreux l'éclaircit en quelques mots, et combien son opinion naïve se rapproche du voyageur, qui a épuisé tous les doutes de la science, et qui a compris toutes les incertitudes de la tradition.

Un des faits les plus curieux qui nous aient été transmis sur les Indiens de ces régions, un de ceux qui ont le plus contribué à faire douter de la véracité des vieux voyageurs anglais, parce qu'ils nous l'ont rapporté en l'entourant d'un certain merveilleux, c'est l'existence de ces tribus anthropophages, vivant au sein des terres noyées dans des cabanes que baignent la mer, et qui s'élèvent sur les nombreuses arcades du manglier. Vers le commencement du

(1) C'est le fruit de l'anacardium dont les Brésiliens faisaient un vin enivrant.

siècle, une de ces curieuses tribus qui demeurent encore à l'embouchure de l'Orénoque, sous le nom de Guarraons (ou Waraons), fut visitée par un voyageur français, qui fut émerveillé de ses habitations et de l'heureuse abondance qui y régnait, grâce au palmier murichi, qui peut croître au sein des eaux. En 1615, une nation semblable existait aux bouches de l'Amazone, et ce que M. Leblond raconte des Guarraons de l'Orénoque, peut être sans doute appliqué à ces *Camarapins* du Pará, qu'on nous dépeint comme d'implacables anthropophages, et contre lesquels La Ravardière dirigea une nombreuse expédition ignorée de tous les historiens. Laissons parler le vieux voyageur.

« Ceste armée donc des François et des Tapinambos, au nombre de plus de mille deux cents, sortit de Pará, et entra en la rivière des Pacaiaras, et de là en la rivière de Parisop, où ils trouvèrent Vuac-Ouassou, qui fit offre de mille deux cents des siens, pour renforcer l'armée, dont il fut remercié; il en fut pris seulement quelque nombre qu'il accompagna luy-même, et les mena au lieu des ennemis, lesquels demeuraient dans des *iouras* qui sont des maisons faictes à la forme des Ponts-au-Change et de Saint-Michel de Paris; assises sur le haut de gros arbres plantés en l'eau. Incontinent ils furent assiégés de nos gens et saluez de mille ou douze cents mousquets en trois heures et se défendirent valeureusement, en sorte que les flèches tombaient sur les nostres comme la pluye ou la gresle, et blessèrent quelques François et plusieurs Tapinambos; pas un toutefois n'en mourust. On leur tira quelques coups de fauconneau et *despoire*, et mit-on le feu à trois de leurs *iouras* dont soixante des leurs furent tuez, ce qui leur accreut d'avantage le désespoir, aymans mieux passer par le feu que de tomber es mains des Tapinambos, ce qui fust cause qu'on les laissa là, pour les avoir une autre fois avec douceur, beaucoup meilleure pour gagner les sauvages. Durant le combat furieux des mousquetaires, ils usèrent d'une ruse nonpareille : c'est qu'ils pendirent leurs morts contre le parapet de leurs *iouras*, et leur ayant attaché une corde de coton aux pieds, les faisaient bransler le long des fentes : ce que voyans les François, croyaient que ce fussent des sauvages qui passassent et repassassent. »

Au milieu du bruit des mousquets et des flammes qui dévorent la ville aérienne, une Indienne fait signe qu'elle veut parler, et à l'énergie terrible de sa harangue, on comprend que des femmes guerrières ont pu peupler les forêts.

« Tous cessèrent de tirer, puis cette femme cria Vuac-Ouassou, Vuac-Ouassou, pourquoi nous as-tu amené ces bouches de feu (ils désignaient ainsi les Français) pour nous ruiner et effacer de la terre? penses-tu nous avoir au nombre de tes esclaves? voilà les os de tes amis.... On lui fit dire par les truchemens qu'elle eust à se rendre afin de sauver le reste du feu. — Non, dit-elle, jamais nous ne nous rendrons aux Tapinambos : ils sont traîtres : voilà nos chefs qui sont morts et tuez de ces bouches de feu, gens que nous ne vismes jamais. S'il faut mourir, nous mourrons volontiers avec nos grands guerriers, notre nation est grande... »

Mais franchissons les solitudes qui séparent le Para du Maragnan, rentrons dans l'île heureuse où sont établis les Français. Jusqu'à présent le père Ives d'Evreux a été historien; nous allons entendre le voyageur, nous allons écouter ses récits pleins d'originalité et de grace, ses douces admirations, ses comparaisons ingénieuses. Avant tout, le père Ives est missionnaire; s'il a quitté son couvent, c'est pour baptiser des sauvages, c'est pour leur faire comprendre les saints mystères qu'il a médités... Eh bien! cet homme a tout le génie de son apostolat; il ne peut pas savoir encore la langue des Tupis, comme plus tard il l'apprendra : ne soyez pas en peine de son éloquence religieuse, il se fera merveilleusement comprendre de ses néophytes, et pour leur expliquer les saints mystères, il n'aura qu'un regard à jeter sur les petites forêts verdoyantes qui bordent l'Océan.

« Entre ces arbres, j'en trouve dignes d'être remarquez, dit-il, premièrement les aparituriens, qui sont arbres croissans le long de la mer et jectent de leurs rameaux des petits filets sur le sable ou entre les pierres que couvre la vase, qui tost prennent racine, se fortifient et grossissent, et ayans eu leur stature parfaite commencent eux-mêmes de jeter d'autres filets, qui font comme ils ont fait, en sorte que ces arbres se multiplient infiniment, chacun produisant son semblable de main en main, non de

la racine comme les autres arbres, ains de leurs rameaux, en quoi je ne scay lequel des deux plus admirer, ou la succession perpétuelle de père en fils, ou la génération toute diverse d'avec le commun des végétaux.

« Je me servois de cette comparaison pour faire comprendre aux sauvages le mystère de l'incarnation du fils de Dieu, en leur disant que Jésus avoit deux naissances, une d'en haut, éternelle et divine, sortant de son père sans en sortir, distingué de son père par hypostase, comme le rameau de l'apariturier avec le fil engendré de luy, un toutefois, en essence et substance, avec son géniteur comme le filet avec son rameau, vivant d'une mesme nourriture divine et céleste, scavoir : l'amour du Saint-Esprit qui fait la troisième personne ; l'autre d'en bas, temporelle et humaine, sorti du sein de la vierge Marie et nourri de son lait... Ce que les sauvages concevoient extrêmement bien, et n'y trouvoient, à ce qu'ils me disoient, aucune difficulté ; argumentans ainsy : — Si Dieu a donné cette puissance aux arbres, qui n'ont point de sentiment, pourquoy luy-mesme n'auroit-il pas le moyen de le faire ? »

Ce vieux religieux qui a su trouver de semblables comparaisons pour rendre sensible l'idée la plus métaphysique du christianisme à des sauvages, comprend mieux les Brésiliens qu'aucun voyageur de son époque. En général il leur est indulgent et il se plaît à tracer de leur vie intérieure des tableaux pleins d'une grace fidèle, surtout pour ceux qui ont vécu dans la cabane des Indiens. Tantôt, après vous avoir expliqué la vie active de ses chers Tapinambos, il vous peindra la paresse voluptueuse qui succède chez eux à l'agitation ; il vous montrera un de leurs guerriers se balançant dans son hamac, sous les rameaux fleuris, et aimant mieux endurer la faim plusieurs heures, que de changer un seul instant de position. A quelques pas de lui des pièces de venaison cuites à point demeuraient sur le brasier, raconte le père Ives. « Nos François affamez et délibérez de faire feste à cette table préparée, lui demandèrent d'une voix douce et amoureuse — *dé omano chetouasap*, estes-vous malade, mon compère ? Il répond qu'ouy ; les François répliquèrent : Qu'avez-vous donc, qu'est-ce qui vous fait

mal? Ma femme, dit-il, est dès le matin au jardin, et je n'ay encore mangé. » Ses hôtes ont beau lui représenter qu'il n'a qu'à descendre pour satisfaire son appétit, et il leur avoue qu'il ne se sent pas le courage de se lever, et pour commencer un joyeux festin, il faut qu'ils se décident à le servir. « La peine qu'ils eurent d'apporter les viandes de dessus le boucan, qui n'estoit qu'à trois pieds de là, fut le payement de leur escot. »

« Nonobstant ces perverses inclinations, ils en ont d'autres très bonnes et louables à la vertu, s'écrie aussitôt le bon missionnaire, comme s'il craignait d'avoir calomnié ses chers catéchumènes. La libéralité est très grande chez eux, et l'avarice en est fort éloignée... ils gardent équité ensemble, ne se fraudent et ne se trompent... ils sont fort compationnans et se respectent l'un l'autre, spécialement les vieillards; ils sont fort patiens en leurs misères et famines, jusques à manger de la terre, à quoy ils habituent leurs enfans, chose que j'ay veüe plusieurs fois, que les petits enfans tenoient en leurs mains une pelotte de terre, qu'ils ont en leur pays quasi comme terre sigillée, laquelle ils succoient et mangeoient ainsi que les enfans de France, les poires, les pommes, et autres fruits qu'on leur donne. »

Ce dernier trait rappelle un des faits les plus curieux que cite M. de Humboldt, et il prouve d'une manière positive qu'à l'imitation des Ottomaques de l'Orénoque, les Tupinambas se nourrisaient quelquefois de terre.

Comme le père du Tertre, qu'il précède de quelques années, et avec lequel cependant il a plus d'un rapport, le père Ives se plaît surtout aux vues d'intérieur, aux détails de la vie privée : c'est comme cela qu'il aime à peindre les hommes et quelquefois les tribus. Voici une de ces anecdotes, où il essayait de prouver qu'il y avait de l'injustice à désespérer des sauvages pour l'amélioration future de la colonie. C'est la contre-partie du récit qu'on vient de lire, le pendant au tableau que je viens de lui laisser esquisser.

« Je raconteray icy une jolie histoire. Un jour, je m'en allois visiter le grand *Thion*, principal des pierres vertes tabaïares; comme je fus en sa loge, et que je l'eus demandé, une de ses femmes me conduisit sous un bel arbre, qui estoit au bout de sa loge, qui le

couvrait de l'ardeur du soleil ; là-dessous il avoit dressé son mestier pour tisser des liets de coton, et travailloit après fort soigneusement. Je m'estonnay beaucoup de voir ce grand capitaine, vieux colonel de sa nation, ennobly de plusieurs coups de mousquet, s'amuser à faire ce mestier, et je ne peus me taire que je n'en seusse la raison, espérant apprendre quelque chose de nouveau en ce spectacle si particulier. Je lui fis demander par le truchement qui estoit avec moy à quelle fin il s'amusoit à cela ? Il me fit réponse : Les jeunes gens considèrent mes actions, et selon que je fais ils font. Si je demourois sur mon lit, à humer le petun, ils ne voudroient faire autre chose ; mais quand ils me voient aller au bois, la hache sur l'espaule et la serpe en main, ou qu'ils me voient travailler à faire des liets, ils sont honteux de ne rien faire. »

Jamais je ne fus plus satisfait, ajoute le bon religieux, et il continue, pour prouver comment ses chers sauvages « sont très aptes pour apprendre les sciences et les vertus. » Et quand il a bien discouru de toutes ces choses, sa pensée s'élève, son langage devient plus grave ; il comprend aussi toute la poésie traditionnelle de ce peuple, et il la rappelle avec d'admirables paroles.

« Ce qui m'estonna davantage, est qu'ils réciteront ce qui s'est passé d'un temps immémorial et ce seulement par la traditive : car les vieillards ont cette coutume de souvent raconter devant les jeunes gens quels furent leurs grands pères et ayeux... ils font cecy dans leurs carbets, et quelquefois en leurs loges, s'éveillans de bon matin et excitans les leurs à écouter les harangues ; aussi font-ils quand il se visitent : car s'embrassans l'un l'autre, en pleurant tendrement, il répètent, l'un après l'autre, parole pour parole, leurs grands-pères et ayeux, et tout ce qui s'est passé en leurs siècles. »

Comme tous les missionnaires de cette époque, le père Ives précède nos naturalistes ; il s'en va sur les bords de l'Océan, il contemple d'un œil curieux tous ces fruits de la mer qui brillent après la marée ; il pénètre dans les grandes forêts, il y demeure des heures entières. Entre l'idée d'un sermon et son bréviaire, un insecte l'occupera ; il sera tout ému du chant d'un oiseau ; les ailes chatoyantes du laerte, le parfum du faux vanillier, mettront en

émoi tout son amour; alors, comme le père du Tertre, si fréquemment cité par Buffon, il aura des extases d'admiration, des prévisions de science; il décrira le bruit sonore de la cigale d'Amérique, comme le pourrait faire un entomologiste de nos jours, il interrompra ses prières pour discerner une loi de la nature et pour l'expliquer avec une sainte effusion, en se dégageant presque toujours de la doctrine du maître, quoiqu'il aime à citer Salomon, Aristote et Isidore.

D'ordinaire aussi ces tableaux sont complets, quoique restreints. Ce sont de véritables peintures à la Fielding, dont le cadre est resserré, mais où la nature est prise sur le fait. Laissons-lui raconter la vie furtive du singe et les ruses du jaguar, qu'il appelle l'once d'Amérique.

« Généralement, le naturel des *monnes* de ce pays est agréable. Premièrement elles s'entresuivent queue à queue, la première donnant la cadence au pas, en sorte que les suivantes mettent les pieds et les mains où la première a mis les siens. Elles font quelquefois une si grande procession, que l'on en a vue telle fois deux ou trois cens sauter les uns après les autres. Je ne veux pas dire davantage, encore que ce soit la vérité, pour n'estonner point le lecteur. Je sçay que je me suis trouvé plusieurs fois dans les bois, esquels elles avoient coutume d'habiter plus souvent, et vous diray, sans taxer le nombre, que j'en ay vue une très grande quantité, faisans en la même manière que je viens de dire. Chose qui est autant agréable que l'on puisse imaginer, car ces animaux se jetteront à corps perdu d'arbre en arbre, de branche en branche, comme pourroit faire un oyseau bien volant. »

Après avoir décrit l'effroi que l'arrivée subite d'un étranger produit sur toute la troupe, le vieux voyageur raconte avec la même grace les ruses qu'emploie l'animal pour aller boire dans la forêt.

« Sçavez-vous avec quelle industrie? Le gros de l'armée s'arrête à trois cens pas de la fontaine et envoie des espies, lesquelles la viennent visiter et les advenues d'icelles, regardant soigneusement deçà delà s'il n'y a rien qui branle, et si quelques ennemis ne sont pas aux aguets. Si elles aperçoivent quelqu'un, elles crient

d'une voix affreuse, et gagnent au pied au lieu où est l'armée; puis, quelque tems après, elles retournent et font comme devant, et au cas que la place soit seure, elles crient et jappent pour faire venir la troupe; laquelle estant arrivée, garde cette autre ruse: c'est qu'elles boivent toutes une à une, et à mesure qu'une a beu, elle passe outre et monte aux arbres, et ainsi file à file jusqu'à la dernière. Elles boivent et s'échappent d'un autre côté qu'elles n'estoient venues, afin d'achever leur procession; car de la fontaine, elles vont au sabat traicter leurs amours. »

« N'ayez pas peur que ces guenons s'esloignent des arbres, » ajoute le père Ives dont la cabane touchait à la forêt, et qui a été maintefois témoin de leur manége. « C'est leur refuge;.... si elles voient passer un canot de sauvages assez loing d'elles, elles le saluent de quelque risée à leur mode; que si le canot approche du lieu où elles sont, haut le pied, vous ne les tenez pas, l'armée déloge. »

Mais achevons le drame, voyons maintenant comment la ruse sait vaincre toute cette agilité, et guettons l'once américaine au milieu de ces bords joyeux. « Tantôt, dit le père Ives, elles battent les bois en circuit où les monnes se retirent, et après les avoir aculées en une pointe, se jettent après à corps perdu, sur les branches; d'autrefois elles les attendent bien cachées sous les feuilles au lieu où elles reconnoissent que ces monnes viennent boire. Davantage, elles se mussent dans la vase où elles ont remarqué que les guenons viennent pescher des moules et des crabes... Elles font encore plus: quand elles voient que les guenons sont en quelque lieu assemblées, elles vont bellement le ventre contre terre, et lors elles s'estendent feignant estre mortes: la première guenon qui passe en ce lieu s'arreste, et appelle les autres qui viennent incontinent, et descendent le plus bas qu'elles peuvent, se défiant toujours pourtant, afin de contempler et considérer asseurement si leur ennemie est morte, grinçans les dents et marmotans un ramage de congratulation à sa mort, mais elles sont bien estonnées que la trespassée ressuscite à leur voix, montant plus vite qu'elles au faite des arbres, où elles changent leur vie en mort non simulée, mais véritable. »

Je m'arrête dans ces citations qu'il serait facile de multiplier; elles suffiront, je pense, pour prouver que le père Ives d'Evreux, dont il est question ici pour la première fois, est de cette famille d'admirables écrivains, dont les épanchemens furent trop faciles et les admirations trop naïves, pour que la pompe un peu glorieuse du grand siècle ne les étouffât pas. Ce désordre des vieilles forêts, ce pêle-mêle d'observations, ces enthousiasmes sans fin et et quelquefois sans motif apparent bien réel, devaient être souverainement dédaignés par les hommes qui songeaient au *Traité du Sublime* de Longin, entre les ifs émondés du parc de Versailles. Port-Royal seul, dans sa religieuse solitude, eût pu comprendre ces élans mystiques des vieux missionnaires, ces ardeurs presque insensées, qui les entraînaient de forêts en forêts, pour surprendre une velléité naïve de religion, pour guetter une âme et la rendre à Dieu; la persécution que subissaient eux-mêmes les pieux solitaires, la forme un peu sévère de leurs études, et peut-être une haute préoccupation des discussions théologiques, les empêchèrent d'écouter attentivement ces voix chrétiennes pleines de tendresse, qui soupiraient en même temps qu'eux dans les forêts américaines. Mais les contemporains du père Ives, qui quittaient souvent leur couvent pour n'y point retourner de longues années, avaient beaucoup vu, ils avaient été d'ingénieux observateurs, et c'est ce qui les sauva d'un oubli complet; lorsque Buffon avait épuisé toutes les formes majestueuses du style, et qu'il se sentait fatigué, c'était à cette source ignorée qu'il allait se rafraîchir. Lorsque Bernardin rêvait les grâces infinies de la nature, on le sent à ses études, souvent il avait relu les vieux missionnaires.

FERDINAND DENIS.

---

# VIRGILE.

—  
Roman.

---

I.

Celle qui revenait des jardins de Jules César situés sur le Tibre, celle qui passait dans sa litière portée par des esclaves éthiopiens, cette jeune fille escortée d'un intendant monté sur un cheval des Gaules, cette Romaine, était une descendante de la famille Claudia, et elle portait le nom de Sylvia.

Elle revenait à sa maison de la ville, vers la chute du jour; la chaleur étant excessive cette année-là, Sylvia avait coutume de se promener au bord des eaux sous les ombrages sacrés, légués au peuple romain par le divin Jules. Elle rencontra quelques chevaliers qui partaient pour Préneste, et qui la saluèrent; mais elle vit à peine leur salut; peut-être même détourna-t-elle la tête du côté opposé. Il passa un prêtre de Cybèle, et cet homme la regarda avec des yeux ardents; la jeune fille tira le rideau de sa litière; les prêtres de Cybèle étaient mal famés dans l'Italie. Oui, mais il vint

une femme du peuple portant une amphore sur la tête, et paraissant harassée sous ce poids; Sylvia dit à un des esclaves qui la suivaient d'aider la plébéienne à transporter jusqu'à sa demeure de l'eau du Tibre, et elle lui donna de sa belle main une pièce d'argent. Voyant sa grace et sa bonté, la pauvre Romaine lui dit :

— Si ta mère vit encore, ô jeune patronne, elle doit être assurément plus fière de toi que Cornélie ne l'était de ses fils, les deux Gracques immortels. Je suis pauvre, mais sois sûre que je sacrifierai, en ton honneur, un coq à Esculape, et que j'offrirai pour toi deux ramiers à l'autel de la pudeur.

La patricienne répondit :

— J'accepte tes vœux... ceux qui vont en litière en ont souvent plus besoin que les autres...

Elle lui fit donner en même temps six autres pièces d'argent par Norbanus, son intendant, puis elle dit à ses porteurs de hâter le pas. La femme plébéienne ne se soucia plus de sa cruche d'eau; elle la prit des mains de l'esclave, elle l'abandonna sur la rive, et se rendit au quartier du Tévéron, afin de se réjouir avec les siens. Or, cette femme était une de celles qui faisaient profession de laver les tables et le pavé des boutiques; elle avait l'oreille fine, la parole facile et l'esprit insinuant. On la nommait Cartilla.

En rentrant dans sa maison, Sylvia reçut des mains de son affranchi une lettre scellée d'un cachet qui représentait un sphynx. Elle se hâta de la lire, reconnaissant qu'elle était de César Auguste; puis elle répondit celle que voici :

« Il y a bien des gens qui te diraient à ma place : tes désirs sont des ordres; pour moi, César, je suis heureuse de ton offre, mais je réfléchirai avant d'accepter. J'ignore pourquoi tu reprends ton *sphynx*, la tête d'Alexandre dont tu te servais pour cachet, était plus digne de toi. Le *sphynx* est la ruse perfide... Scelle tes lettres avec ton premier cachet, César. Parménion et moi, nous t'en supplions.

« Je te salue. »

La nuit étant venue, Sylvia se retira dans l'appartement secret de sa maison; elle était fatiguée du poids de sa journée; bien qu'elle

n'eût marché qu'en litière et qu'elle se fût assise long-temps sur un tapis de peau de léopard à l'ombre des sycomores ; elle était harassée de lassitude, la faible et mince jeune fille.... c'était la maladie ordinaire des patriciennes, en ces temps-là. Elle dit donc à Enoë, son esclave bien-aimée :

— Ma belle Juive, si ta loi ne te défend pas d'accomplir les devoirs de ta charge, le jour que tu appelles le sabbat, je te prie de me préparer le bain et la collation.

A quoi la jeune fille de Judée répondit :

— Je suis à Rome et j'obéis.

— Avec répugnance, Enoë?..

— Non, avec tristesse.

— Que tous les dieux me gardent d'affliger la douce créature que ma mère m'a léguée par son testament, comme un trésor d'innocence et de fidélité ; appelle Midra, ô ma chère Enoë.

La Juive obéit, et voilà qu'une grande et forte Gauloise s'en vint préparer l'eau tiédie, les huiles et les essences. Cette esclave des Gaules remplissait son service avec une méthode et une exactitude qui désespéraient Sylvia.

— Vraiment ! disait-elle, la Gaule est irréprochable en tout point ; elle est calme et sereine comme l'eau d'un bassin. Est-ce que le souffle du vent ne viendra jamais rider cette belle onde tranquille ? Souvent il m'arrive, Midra, de vouloir te quereller pour la trop haute perfection de tes œuvres. Que veux-tu ? Je suis faite ainsi... mon corps est faible, ma santé délicate... mais j'ai l'âme fiévreuse, tourmentée... et voulant sans cesse s'échapper... la folle ! comme si elle se sentait deux ailes. — Enoë, est-ce que les ames en ont, en effet ? tes livres juifs en parlent-ils ? Oh ! combien de fois m'as-tu vanté tes livres?..

— Douce patronne, ces livres merveilleux semblent avoir été écrits pour toi ; ils calmeraient ta tête et ton cœur.

— Je veux les lire ; traduis-les-moi en langue latine... la plus belle des langues, Enoë...

— Après celle de David et d'Ezéchiel, peut-être...

— Oh ! non ! tu n'as donc pas entendu le quatrième chant de l'Énéide?...

— Et comment veux-tu que moi, une esclave... ?

— Tu as raison, je suis une insensée...

Sylvia baissa la tête et se mit à rêver. Didon et Anna passèrent sans doute devant elle, car elle avait le regard fixé sur le marbre de la muraille comme sur un miroir magique; mais la Gauloise ayant annoncé que le bain était prêt, la jeune patricienne s'éveilla, pour ainsi dire, et quittant la rive de Carthage, elle descendit dans l'eau cristalline d'une mer entourée de jaspe et de porphyre; ses membres délicats, enveloppés de fin lin, s'étendirent avec mollesse, et sa respiration parut moins oppressée; Midra prit alors, dans un coffret d'argent ciselé, de l'huile de Mythilène parfumée avec des herbes du Liban, et elle humecta de cette liqueur la magnifique chevelure de Sylvia. Comme un jeune lis, penché et languissant au soleil de midi, se relève sur sa tige et se balance orgueilleusement dès que viennent les brises du soir, ainsi la belle patricienne se ranima aux senteurs des essences orientales et au contact de l'eau douce et ambrée; elle fit allumer toutes les lampes de la salle de bain, puis elle invita Enoë à s'asseoir auprès du bassin, et congédiant la Gauloise par un signe d'amitié, elle parla ainsi :

— Je t'aime, ma douce fille de Jérusalem, malgré ton culte et ton origine... Tu sais que Rome est dédaigneuse! je t'accorde même qu'elle est souvent injuste et sans pitié pour le reste du monde. Ta nation, par exemple, est entachée à ses yeux d'une sorte de souillure, d'une fatalité malheureuse, si tu veux; il faut pardonner cela à Rome; les grandes reines sont vaniteuses. Quant à moi, je t'aime comme si tu étais née à Baïe, ou dans la Campagne; tu vois avec quelle précaution je cherche toujours à te parler... je n'ordonne jamais, Enoë; je demande, souvent je prie... Ah! c'est presque de la faiblesse; une patricienne! mais aussi, tu as des yeux rêveurs, tu as un front éclairé comme par un beau rayon de la lune; tu réfléchis, tu es grave, tu parles bas, tu soupîres quelquefois, tu es mystérieuse dans tes discours autant que par ton silence; tu sembles toujours attendre... et jamais tu ne vois venir... tu as des frayeurs subites et étranges; si on te conte une histoire, tu rêves à une autre sans doute, et que tu sais beaucoup

mieux, et que tu ne raconteras pas à ton tour, cependant... Enfin, Enoë, tu es l'amie de mon cœur, et j'ignore pourquoi c'est toi plutôt qu'une autre.

— Et moi, dit Enoë, je l'ai deviné.

— Parle donc, habile prophétesse.

— Ce que tu aimes en moi, ma patronne, c'est ta propre image; je te ressemble par la tristesse; mon ame est un miroir où tu t'es vue; ce portrait que tu viens de faire, c'est le tien; tu es ton peintre, ton historien et ton poète.

— Ce que tu viens de dire est peut-être plus vrai que je n'aurais pensé; est-ce que nous mourons du même mal, Enoë!...

Sylvia regarda son esclave; celle-ci leva les yeux à la voûte de la salle. Il y avait à ce dôme une peinture d'Apollodore, qui représentait une Diane lançant son javelot et fuyant dans la forêt. La patricienne à son tour porta son regard de ce côté, et voilà que sortant de l'eau son bras blanc et arrondi, elle désigna du doigt la divinité, en s'écriant :

— Tu as raison, chasseresse! oh! tu as bien raison..... C'est au sommet des rochers, dans les profondeurs des bois, c'est à travers le désert âpre et dangereux qu'il faudrait toujours s'enfuir... Cette vie de Rome est enivrante jusqu'au délire... elle tue.

— Patronne, dit Enoë, est-ce que je vous ressemble encore par cette fatale exaltation? C'est la première fois que je vous vois ainsi...

— Ce sera la dernière, reprit Sylvia avec un calme commandé. Parle-moi de ton pays. A Jérusalem, les femmes sont-elles toutes belles et timides comme toi?

— Les femmes de Jérusalem adorent le vrai Dieu selon la foi de nos pères; et quand elles reviennent du temple dans leurs maisons, elles filent le lin ou enseignent les enfans.

— Elles ne vont donc jamais au cirque, ni au théâtre, ni à aucune assemblée où l'on puisse applaudir ou être applaudie?

— Elles n'ont ni théâtre, ni cirque, ni assemblée où le cœur et la tête puissent s'enivrer.

— Jérusalem est une ville triste, austère, malheureuse...

— Jérusalem est une ville sainte. La vie y est sereine comme le

lever du soleil sur la mer de Sidon. Patrone, crois-tu au bonheur dans les voluptés comme tes Romains?

— Assurément non; et tu vois, Enoë, quelle solitude est la mienne. Je vis aussi retirée que si j'habitais la Sabine.

— Et ton ame, patrone?

— Oh! quant à mon ame, je sens bien qu'elle souffre et que rien ne peut la satisfaire. C'est une colombe attachée par un fil; je crois qu'il faudra le rompre.

— Mourir! Sylvia!

— Quand la fatigue est excessive, on tombe sur le chemin. C'est tout simple.

— Tes dieux sont impitoyables, Romaine.

— Souvent j'ai été tentée de le croire. Pourtant ce sont les mêmes dieux que ma mère a honorés, les dieux du Latium, ma patrie; ceux qui ont guidé nos aigles à la conquête de l'univers; ceux qu'adore César; ceux du grand poète de l'Italie... Oh! je ne quitterai jamais ces dieux-là.

— Hélas! hélas! reprenait Enoë, faut-il que des mains si pures offrent de l'encens à Moloch et à Baal?

— Voilà, dit Sylvia, des noms inconnus dans l'Olympe d'Homère. Je t'assure, Enoë, que jamais dame romaine n'a visité les temples de ces divinités.

— Patrone, tu as beau sourire, ta gaieté ressemble à ces pâles rayons qui percent la nue avant l'orage. Ils ne font que rendre plus sombres les profondeurs du tableau.

— Quand Enoë parle ainsi, je soutiens qu'elle est plus habile et qu'elle a plus de science qu'Antonius Musa, le médecin de César Auguste et le mien.

— Ah! médecin insensé!...

— Que veux-tu? ils commencent et finissent tous de même... Le corps! le corps! Oui, et un beau jour l'ame s'enfuit, impatientée de ce qu'on ne songe jamais à elle.

— Par l'amitié sainte que tu m'as vouée, par le tombeau de Claudia ta mère, et par la majesté du temple de mon dieu, qui est le tien aussi, oh! je t'adjure, Sylvia, de me révéler la cause de ton chagrin rongeur.

— *Enfant des bords du Jourdain, ce pays des palmes, sois affranchie de la servitude; va, retourne aux murs sacrés de Jérusalem, rentre au foyer de ton père, et dis-lui qu'une dame romaine, ta maîtresse, s'est déclarée ton amie et ta sœur; emporte des vases de Corinthe, des tuniques de Milet, des boîtes d'essences, des manteaux avec leurs agrafes d'or; sois riche, libre et heureuse..... Plains-moi, surtout aime-moi toujours, mais ne m'interroge jamais sur la blessure de mon cœur.*

— *Qu'il soit fait selon ta volonté, répondit Enoë. Je retournerai sur la terre d'Israël, je dirai comment des pirates m'enlevèrent et me vendirent sur les côtes d'Italie, comment ta mère Claudia m'acheta et me légua à sa fille bien-aimée; je raconterai tes douces vertus; je parlerai de ta beauté, pareille à celle de Rachel, et, ravi d'admiration, tous les miens loueront le Seigneur et lui demanderont de se révéler à toi, qui est la plus pure d'entre les femmes d'Occident. Sylvia, tu es semblable au ramier solitaire, qui vient soupirer dans les lentistes du parc du Liban, ce jardin de Salomon. Bienheureuse ma nation, si tu viens un jour à Jérusalem écouter les docteurs enseignant la loi et les prophètes annonçant le Messie qui régnera sur toute la terre, car, alors, tu diras : *Je suis de tes filles, ô Sion!**

— *Vous aurez un roi qui régnera sur toute la terre? Et César? et les héritiers de César?...*

— *Ils baisseront les sandales d'or de notre roi universel, et ils n'oseront contempler les splendeurs de sa tiare.*

— *Si tu n'étais l'amie de mon enfance, j'aurais peur de toi, te croyant atteinte de folie.*

— *Patrone, ce qui est folie à Rome est sagesse à Jérusalem.*

— *Et ce qui est sagesse au temple de Jérusalem...*

— *Oh! de grace, arrête-toi... Ce serait blasphémer.*

— *Cette belle Juive, disait en elle-même Sylvia, est, on le voit bien, une ame éclosée aux rayons de l'Orient; certes, elle est sincère dans son adoration devant les poètes de son pays; sa religion est un amour. Qu'importe le nom de son Dieu; elle croit parce qu'elle aime. C'est une créature tendre, souffrante et enthousiaste... C'est ta sœur, ô Sylvia! Oui, je parlerai d'elle à César....*

peut-être, en sa faveur, adoucira-t-il le sort des Juifs à Jérusalem.

Puis elle regarda Enoë, qui, en ce moment, priait pour elle, les bras croisés à la manière des Orientaux, et la figure tournée du côté du levant. Et comme elle lui demandait ce qu'elle faisait ainsi, la Juive répondit :

— J'implore le grand médecin pour l'autre moitié de moi-même que je laisserai souffrante sur la terre d'Italie.

Sylvia comprit alors tout ce que lui coûterait la liberté qu'elle venait de donner à Enoë. Elle soupira profondément, incertaine si la fille de Judée préférerait encore sa maison de Rome aux palmes du parc de Salomon et aux portiques du temple. Ses yeux se mouillèrent de quelques larmes qui tombèrent silencieusement, comme des perles, sur la surface limpide du bassin de porphyre. Toutefois, pas un mot de regret ne sortit de sa bouche. Sylvia était de celles qui se plaignent d'autant moins qu'elles sont plus à plaindre; créatures sublimes dont l'âme seule gémit, et dont on n'entend qu'une seule fois le triste et dernier accord, comme le son d'une harpe éolienne qui passerait sur nos têtes emporté par l'ouragan.

L'esclave gauloise et ses compagnes furent appelées; elles servirent la patricienne sortant du bain, aussi gracieuse, aussi chaste que Galatée apparaissant sur les eaux d'Ionie. Sylvia reçut leurs soins avec indifférence; et quand on lui présenta le miroir pour qu'elle admirât sa coiffure et sa tunique agrafée par des nœuds de pourpre, elle regarda ses yeux mourans, abaissa aussitôt ses longues paupières, et repoussa le miroir.

Les édiles avaient parcouru la ville et visité les carrefours et les alentours des monumens publics; l'ordre d'éteindre les foyers était donné; tout dormait dans la ville, hormis le pauvre et l'empereur peut-être. Sylvia se retira dans le gynécée, et le sommeil, pénétrant avec les rayons de la lune jusqu'aux pieds du lit d'ivoire, vint fermer les yeux de ce beau visage, pâle et modeste comme celui de la statue de la pudeur.

## II.

Le lendemain, vers le milieu du jour, l'affranchi Norbanus, intendant des domaines de Sylvia, vint annoncer à sa patronne qu'une litière venait d'entrer dans le prothyrum de la maison, et qu'un homme en toge demandait à être introduit. Norbanus ajouta : « Il a traversé le vestibule sans vouloir dire son nom, comme d'autres cliens, et voici qu'il s'est assis sur un lit dans l'atrium. »

Sylvia répondit : « Cet homme est César. »

Puis elle se hâta d'aller rejoindre l'empereur Auguste dans l'atrium, cette grande salle pavée de mosaïque. Deux autels des Lares ornaient les angles opposés à ceux où l'on voyait deux statues de la famille Claudia. Ces marbres dataient du consulat de Lucullus, la belle époque de la sculpture. Dès que César vit entrer Sylvia, il s'avança vers elle, une main dans les plis de sa tunique, et tenant de l'autre main quelques papyrus, comme il avait coutume de faire. On sait que son sourire était expressif, que ses traits étaient fins et empreints de douceur; on sait que sa parole était claire et harmonieuse; c'est donc ainsi qu'il aborda la jeune patricienne.

— Tu l'as dit, Sylvia. Je ne scellerai plus mes lettres avec une empreinte de sphinx; je reprendrai, pour te plaire, l'effigie d'Alexandre; mieux encore, je me servirai d'un cachet que Dioscoride vient de graver pour moi, et qui représente les traits de César Auguste. Assurément tu ne te plaindras pas de celui-là.

— César est l'homme de l'empire en qui j'ai le plus de confiance et pour qui j'éprouve la plus grande affection... César a été mon tuteur, et il est empereur bien-aimé des Romains.

— Voilà qui est grave et mesuré comme l'exorde d'une harangue au sénat. Sylvia, tu es l'orateur par excellence; car ta parole va droit au cœur. C'est le son d'une cythare. Cela est si vrai, qu'on finit toujours par te céder, ô la jeune syrène!

— Tu es aujourd'hui d'une grande bienveillance, César. On voit

que ta santé est meilleure, ou que le peuple t'a salué par une triple acclamation hier, au théâtre.

— Hélas! ma santé est une femme capricieuse, dégoûtée et folle. J'ai beau redoubler d'attentions pour elle, elle s'offense ou se moque de tout. Je finirai par l'oublier... Mon médecin sera malade à ma place; il vit de mes fièvres et de mes maux d'entrailles. Sais-tu à quel régime il me réduit : des dattes, des raisins secs, du riz et du lait...

— O vainqueur d'Actium!... dit Sylvia.

— Oui, le triomphateur en est là; c'est pitoyable! Il craint le froid et le chaud, les vents d'automne, le vin capiteux, les alimens trop lourds; oh! c'est une misère! Ne devrais-je pas être robuste comme le Jupiter Capitolin, dont la poitrine et les bras sont d'airain, moi qui pèse la destinée du monde?...

— Mon tuteur est ambitieux : vivre couvert de gloire et vivre long-temps, par Hercule! c'est beaucoup.

— Et Sylvia serait donc bien aise de me savoir dormant sous un magnifique mausolée? Quel palais!...

— Tu préfères ta maison du Palatin?... Va, César, il n'est personne dans l'empire qui fasse plus de vœux que moi pour ta conservation. Tu sais que je n'ai pas le cœur bien méchant.

— Je sais que de toutes les filles de Rome il n'en est pas une qui n'envie ton céleste visage.

— Il est triste pourtant, bien triste, ô mon tuteur. Viens-tu m'apporter quelque nouvelle qui me réjouisse? Pourquoi m'as-tu demandé ce rendez-vous?

— Sylvia est un enfant qui se plaît toujours aux questions dont il sait d'avance les réponses.

— Tu viens me parler d'un mariage, je le vois bien.

— Eh! de quoi faut-il parler à une vierge de vingt ans, belle comme l'Aurore, et, comme elle, rêveuse...

— Oui, l'Aurore verse des larmes... Ta comparaison est juste, César.

— Grands dieux! comme nous sommes poètes, Sylvia?..... Te plairait-il d'écouter ton tuteur?

— Il n'a qu'à dire; je suis là, assise devant lui, respectueuse, attentive; j'attends l'oracle de Delphes.

— Attentive, oui; mais soumise?..... ô fière patricienne! Voici donc ce que j'ai à te communiquer. Tu connais Agrippa, mon fils adoptif, tu sais qu'après le divin Marcellus, c'est lui que j'ai le plus aimé; il sera mon héritier, Sylvia; et mon héritier sera empereur, Sylvia: et cet empereur, si tu veux, sera ton époux, Sylvia... Ne baisse pas ta tête, ne laisse pas tes regards errer sur ce pavé de mosaïque, que tu as vu cent fois, et dont les figures de nymphes et de bacchantes ne peuvent rien te conseiller..... Ne soupire pas si profondément, comme si je t'apportais la nouvelle d'un ami perdu, ou d'une chevrette aimée, tuée par un chasseur..... Non, rien à déplorer, rien dont tu doives gémir; c'est tout simplement mon fils adoptif Agrippa et l'empire du monde que je mets à tes pieds de jeune fille. J'attendrai ta réponse: réfléchis; je vais lire ces lettres arrivées d'Orient. Les Parthes nous menacent encore... Ce Parthe est indomptable!

— Ma réponse est prête, César.

— Alors je roule mes lettres et j'écoute à mon tour.

— Je supplie l'empereur de chercher une épouse plus digne que moi d'Agrippa... Je prie mon tuteur de me chérir autant que par le passé.

— Il sera facile à celui-ci de te satisfaire; mais l'autre!..... ah! l'autre est bien affligé, mais bien étonné aussi. Je t'ai souvent soupçonnée de me cacher des secrets... Le cœur des femmes est semblable quelquefois à nos boîtes de parfums fermées avec grand soin, mais qui pourtant finissent par trahir ce qu'elles contiennent, tellement est suave l'essence cachée. La rêverie et la tristesse, ma fille, ne viennent pas s'asseoir auprès d'une enfant de ton âge, sans que cette tendre créature n'ait quelque chose à leur conter mystérieusement... et je ne sais pourquoi j'imagine que la tristesse et la rêverie ont eu une confiance sérieuse de toi... bien sérieuse, ô Sylvia.

— Quand mon tuteur me parle ainsi, je trouve l'univers heureux d'obéir à sa douce voix.

— Puis-je te demander d'imiter l'univers?

— Tu as des droits sur lui par héritage et par le sort des armes; mais mon ame ne te fut pas léguée par le divin Jules, et tu n'as conquis que son amitié; sa liberté lui reste, César.

— Fière comme une reine barbare; douce et sacrée comme une vestale... Sylvia est l'honneur de l'Italie et la peine de César. Hélas! j'avais bien assez de mes chagrins domestiques, sans que l'amie de mon cœur vint m'en donner à son tour.... car tu es ma fille, toi; Julie ne l'est plus, l'impudique!..... Eh! quoi, tant de malheurs sur une tête que l'univers adore! être l'empereur latin; porter autour de son front le laurier d'or; avoir pacifié le monde; sourire à l'Orient pour que l'Orient soit consolé; étendre ma main vers le sud, le nord et l'occident, pour que ces régions espèrent; n'avoir pas fait un rêve de gloire qui ne soit accompli... et, pourtant, ne pouvoir vider une coupe dans un festin sans y trouver du fiel; ne jamais sommeiller sans fantômes plaintifs autour de mon lit, et quand j'écoute de la poésie ou de la musique, sentir mon cœur se briser de souvenirs.... Oh! que ne suis-je un père de l'Achaïe, un chasseur de l'Atlas, ou le dernier des citoyens romains! Car, tu le sais, toi, Sylvia; j'ai jamais d'une tendre amitié Octavie, ma sœur, et son fils..... son fils, le divin Marcellus, nous l'avions élevé comme un beau lis à l'abri du vent et des feux du midi; nous avons invoqué sur cette tête toutes les étoiles favorables... il grandissait en sagesse et en beauté, le chaste et fier jeune homme. Déjà nous le montrions à Rome et aux provinces comme le bien-aimé de Jupiter et de Quirinus; jamais (tu dois t'en souvenir, bien que tu ne fusses qu'un enfant), jamais il ne venait s'asseoir au podium de l'amphithéâtre sans que le peuple ne le saluât de la voix et du geste; les sénateurs (les plus âgés même) lui faisaient place à leurs côtés, malgré leur toge, et oubliant qu'il ne portait encore que la robe prétexte. — Oui, Marcellus, tu étais la destinée du monde... et je t'ai perdu, mon fils d'adoption, et la mort est venue te prendre entre les bras de ta mère avec une violence sans égale; et cette même mort impie a frappé Octavie... car le cœur vraiment maternel se flétrit auprès du tombeau d'un enfant, et ce sont les marâtres qui veulent être consolées. Marcellus, Octavie, je vous ai

honorés par des honneurs funèbres tels que le peuple romain ne m'en rendra pas de semblables; Livie, cette digne épouse, vous a pleurés, et le poète a jeté des fleurs à ton ombre, ô jeune César! Eh bien! il m'arrive souvent encore de vous chercher dans ma maison de la ville, ou à celle de Lanuvium que vous aimiez, ou bien au temple de Jules, à Baïes, à Naples, et dans les îles du golfe qui baigne la Campanie, partout où j'avais coutume de vous voir avec moi. — Pardonne, Sylvia, ma douleur se réveille quelquefois comme une vipère assoupie sur mon flanc; alors il faut que je me plaigne à ceux que j'aime. C'est pourquoi je te dis que je souffre, car tu m'es chère, toi que je destinais à celui dont je viens d'honorer la mémoire. Marcellus et toi, vous auriez ramené sur la terre l'âge de Rhée, ce siècle de justice et de pudeur. Et aujourd'hui, que le fils d'Octavie est dans les cieux, quand j'espère encore la moitié de ce que j'avais rêvé pour Rome, puisque tu vis, voilà qu'il ne m'est pas donné de te trouver facile à mon conseil!... Qui veux-tu que je choisisse pour épouse à l'héritier de l'empire?... Ma race est souillée; Julie m'est en horreur... et tu en sais la cause. Parle maintenant, toi dont j'écoute les paroles comme le son d'une lyre d'Ionie.

Pendant que César se plaignait de la sorte, la blanche Sylvia, le front penché dans sa main et le bras appuyé sur un coussin de pourpre, avait répandu quelques larmes, et quand elle releva la tête, ses grands yeux humides jetèrent un rayon qui pénétra jusqu'au fond de l'ame de son tuteur. César crut voir l'espérance assise devant lui, avec son rire d'enfant et ses mains pleines de fleurs. Il remercia du geste Sylvia, comme si déjà elle avait promis. Les femmes ont des expressions de tristesse et de compassion que nous prenons souvent pour des consentemens; la douce pitié sur leur visage ressemble à la promesse, et voici la cause de nos chagrins dans la suite et de nos éternelles récriminations. Une fois pour toutes, nous devrions bien nous dire qu'elles sont tendres et ardentes comme des enfans, et que l'impression agit sur elles au-delà de leur volonté, et que plus tard elles ont raison de nier tout ce qu'elles ont révélé ou consenti à leur propre insu. L'empereur César Auguste, cet esprit vaste et profond, fut pris aux illusions

des regards d'une jeune fille... qui de nous se plaindra d'avoir été crédule?

Or, il dit à la patricienne :

— Sylvia, tu es consolante à mes yeux, comme le palmier et la source vive au milieu de l'Arabie; je t'honore et je te rends grâce; si tu n'étais pas la riche héritière de la famille Claudia, je t'offrirais la plus riante maison d'été aux environs de Rome, ou à Pouzzoles, ou sur la côte de Sicile, ou même dans la délicieuse Caprée, que j'ai nommée la *ville de l'oisiveté*. Mais toi, tu pourrais peut-être doter l'empereur, si grande est ta richesse! à défaut de trésor, ô ma fille, reçois cet anneau que j'ai porté dans toutes les guerres de mes consulats; cet anneau que j'avais à Actium, le jour où je tendis la main à mon armée navale, pour la saluer victorieuse; cet anneau que j'avais donné à notre Marcellus et qui depuis m'est sacré; c'est un symbole d'alliance et d'éternelle affection. Adieu, l'heure du sénat est arrivée, et voici le préteur et ses lieutenants qui viennent me chercher; j'ai quelques criminels à juger... Les pères conscrits condamneront s'ils veulent, mais moi je ferai grâce, Sylvia; l'empereur est heureux, il pardonne. Pardonner c'est louer les dieux immortels.

Le préteur parut en ce moment sur le seuil de la porte de l'atrium; il salua César en abaissant devant lui sa baquette magistrale; l'empereur se leva, et jetant sur son épaule le pan de sa toge bordée d'une bande écarlate, il suivit la garde et monta dans sa litière.

Ce jour-là le sénat fut émerveillé de la bonne grace et de la douce éloquence du clément empereur.

### III.

#### SYLVIA A CÉSAR AUGUSTE.

Je t'ai vu si heureux hier, César, que je n'ai jamais eu la force de te détromper. La douce pitié est quelquefois artificieuse,

comme une mère assise auprès de son fils malade, et qui devant lui se fait violence pour sourire, et qui le trompe pour ne pas l'éfrayer. Ainsi, moi je t'ai laissé respirer quelques parfums d'espérance, car ta tristesse m'avait paru si profonde, ô mon tuteur ! Et ce que j'ai fait hier, qui me le reprochera ? L'empereur, persuadé de mon consentement, est sorti de ma maison, l'ame sereine, le visage éclairé par un rayon de joie ; il a traversé la ville en saluant le peuple avec amour, il est entré au sénat, il s'est assis dans sa curule, calme et majestueux, comme Jupiter parmi les siens ; puis il a parlé, et toutes ses paroles étaient harmonieuses et pacifiques ; on a amené devant l'auguste assemblée plusieurs conjurés, enfans perdus et souffrans, ames orageuses invoquant le feu et le fer à défaut de la sagesse ; on les a introduits dans l'enceinte des toges vénérables, et voyant le sourire de César, ils ont espéré ; et c'est alors que les pères conscrits ont délibéré avec impartialité, et c'est alors que la part du malheur étant faite, comme celle de la faute, la sentence la plus douce a été prononcée. Mais aussitôt tu t'es levé, César, et, étendant la main vers la statue du divin Jules, tu as fait grâce pleine et entière à de pauvres conspirateurs, ne voulant pas que ton injure privée troublât un moment la paix et l'harmonie de l'univers.

Tel fut l'évènement d'hier au sénat, telle a été la joie et l'admiration générale. Oh ! mon tuteur magnanime, je te rends grâce aussi ; ma maison t'avait porté bonheur ; tu en étais sorti donnant la main à la clémence.

Voilà pour ce qui te regarde ; mais moi !... je te supplie de m'écouter avec cette même bienveillance qui te rendait hier les délices du monde.

Je te le disais un jour, au théâtre de Pompée : Nous avons tous sur le visage un masque comme ces acteurs. Tu me répondis : Le tien est transparent, Sylvia. Et moi je repris : Le regard de l'empereur va peut-être jusqu'aux extrémités de l'univers, mais il s'arrête à la surface de mon ame. Cette phrase parut t'affliger, je baissai la tête ; toi, tu te retournas du côté de Livie, et avec Horace et Agrippa, vous parlatés de l'art grec appliqué au théâtre latin. Aujourd'hui je te rappelle ces choses pour que tu saches bien que je

souffrais alors. Ce que j'ai dans le cœur depuis long-temps est un chagrin profond; ce serait folie de lui chercher un remède : les jeunes filles de mon âge ne se plaignent pas en vain... pour que le narcisse né d'hier languisse déjà sur sa tige, il faut qu'un ver l'ait piqué à sa racine. Pour moi je meurs dévorée...

Ne me demande pas un nom; je resterais silencieuse et impénétrable. Ne me dis pas non plus qu'avec mon âge, ma beauté et ma fortune, tout peut s'arranger. Je répondrais à ta douce voix, que le sort de Sylvia est fixé; pour elle une porte d'airain s'est fermée, et sur cette porte sont écrits ces mots irrévocables : *Tu n'es pas aimée.*

Toute autre femme de Rome ou de la Grèce eût brulé depuis deux ans autant de victimes qu'il y a d'autels dans l'empire; toute autre eût visité les temples depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux sables du Gange; moi, je n'ai invoqué ni Junon, ni Diane, ni Proserpine, ni Vénus irritée; je n'ai consulté ni prêtresses d'Eleusis, ni la Sybille... mais dans le silence de ma maison j'ai invoqué la Sagesse et la Pudeur, ces déesses oubliées, et celles-là m'ont dit : « Tu ne guériras pas, car le poison est dans ton cœur; mais tu marcheras forte et résignée jusqu'au tombeau de ta famille, et ton urne funéraire sera honorée des matrones et des vestales. »

Vois, César, quelle confiance j'ai en toi; je te dis de ces choses que les mères seules ont coutume d'entendre; c'est que tu es l'amour de la terre, le pontife et l'empereur, surtout le familier de mon cœur. En recevant cette lettre, ton noble visage pâlera, tu passeras ta main sur tes yeux, et ta main peut-être sera mouillée, et, en te voyant ainsi, quelques graves sénateurs, Mécène ou les consuls, trembleront pour le sort de la chose publique, et t'interrogeront sur la guerre imminente ou sur les réponses augurales... terreurs ordinaires des hommes publics dont le cœur s'est pétrifié sous le vent de l'ambition; ils songeront aux légions, aux proconsuls, aux harangues, aux flottes armées, au trésor public, à tout, hormis à une pauvre ame désolée qui gémit sa plainte dans un coin de Rome, et dont, toi, tu distingues bien la voix douloureuse, ô mon père!

Grace donc te soit rendue et pour tes soins passés, et pour ta

compassion présente; il ne t'a pas été donné de me sauver... qu'importe? tu n'en es pas moins venu sur mon chemin, d'un pas précipité et les bras ouverts, comme aurait fait Priam pour une de ses filles. Aussi je t'offrirai tout le parfum de cette belle fleur qui ne se flétrit jamais, la reconnaissance; je te donnerai tous les noms chers à ton cœur, et chers aux Romains, je t'appellerai Octave, Auguste, dictateur, pontife, dieu pacifique de l'univers; mais non, je me mettrai à tes genoux, je prendrai tes mains dans mes mains, je regarderai avec ravissement ta tête sacrée, et je te dirai : ami et père!

Quand tu recevras cette lettre, je serai déjà loin de Rome; j'aurai pris la voie Appienne, ou la voie Flaminienne, ou tout autre chemin; il te serait facile de le découvrir; tu pourrais, si tu voulais, envoyer un préteur et des soldats pour m'atteindre, me ramener dans ma maison : ce serait arbitraire; n'importe, tu le pourrais, tu es l'empereur; mais tu ne le feras pas, toi, magnanime.

Que tous les dieux te protègent, et quand tu seras triste et chagrin, songe à notre amitié, César : l'amitié est l'étoile du matin et du soir.

Je te salue.

#### IV.

#### SYLVA A CÉSAR AUGUSTE.

Je t'écris de la rive de Carthage. J'ai touché le sable brûlant de l'Afrique, région moins dangereuse que la délicieuse Italie. Une galère de Syracuse m'a transportée ici. Ce navire a continué sa route pour Alexandrie et la mer Tyrienne; il devait ramener en Orient mon esclave bien-aimée; mais Enoë, l'affranchie, n'a jamais pu quitter les bras de Sylvia. Cette belle Juive a fait l'admiration de tous ceux qui nous entouraient sur le port. Prête à me laisser, au moment où le pilote invoquait Neptune, elle s'est écriée : « Périsse ma liberté s'il faut qu'elle me coûte la moitié de mon cœur!... » Et puis, la voilà qui s'est mise à mes pieds et qui m'a regardée

d'un œil suppliant; et moi je l'ai soulevée dans mes bras; nous avons pleuré... et le navire est parti.

César, je te recommande Jérusalem, la ville d'Enoë. Jérusalem a un temple élevé et consacré par la sagesse au Dieu universel. Assurément le divin Platon l'avait visité.

Moi, j'ai voulu voir Carthage, grande et triste, comme une reine vaincue et qui pleure au bord de la mer. Assise entre l'Occident et l'Orient, elle écoute en silence le bruit que Rome fait dans l'univers; elle n'espère plus, elle n'attend plus... mais sans cesse elle regarde à l'horizon. Oh! combien d'autres, comme elle, laissent errer çà et là leurs regards désolés! Bien que le temps et le travail aient beaucoup réparé à Carthage, on trouve ici, cependant, à chaque instant, des traces profondes de la colère romaine. Eh! quelle si grande haine animait les deux villes? Pourquoi tout ce sang et toutes ces flammes?... L'empire des mers?... la conquête, la domination, des provinces, des trésors, des triomphes?... Dieux immortels, il est des fléaux pires que les trois fléaux connus de la terre; ce sont les hommes avides et turbulents. Deux villes florissantes veulent-elles s'égorger l'une l'autre? Soyez sûrs qu'elles ont chacune deux ou trois citoyens ambitieux qui les excitent en secret.

— Dis-moi, Cornélius Scipion, dis-moi, que t'avait fait, à toi, la ville de la reine Didon? Tu vengeais ta patrie?... Ah! Cornélius, dis plutôt que tu te préparais le grand triomphe et que tu rêvais le surnom d'Africain. Va, bien que tu sois mon aïeul, et bien que je sois Romaine, en voyant la tristesse de Carthage, mon cœur a gémi profondément.

César, la maison que j'habite est située sur le penchant d'une colline, à quelques milles de la ville; elle domine la vaste mer. N'as-tu pas remarqué que presque toujours les affligés cherchent les grands horizons?... Pour moi, j'étouffais dans Rome. — La côte africaine étincelle au soleil comme une coupole d'or, et le soir elle se couvre de voiles bleuâtres pareils à ceux d'une veuve près d'un mausolée. Quelques palmiers balancent leurs feuilles à l'entour de ma demeure, et j'entends d'ici le murmure d'une eau cristalline qui sort d'un rocher; rare et douce rencontre sur ces rives désolées. Quelquefois des cavaliers numides passent au bord

de la mer et suivent les sinuosités du rivage en chantant des hymnes dont le langage mystérieux n'est connu que des vieillards habitant les montagnes. Pour moi, j'écoute ces sons monotones avec un secret ravissement ; et voilà que souvent j'évoque le passé et que je me crois une femme tyrienne arrivée d'hier sur les vaisseaux de la grande reine.

— Oui, César, j'irai sur les hauteurs et dans les vallées qui m'environnent ; je chercherai les profondeurs des bois ; je visiterai les grottes sacrées et les ruines des temples ; je suivrai de loin le bruit des clairons et les aboiemens des grandes meutes ; j'écouterai le tintement des pas des chevaux ; je me mêlerai à la suite de Didon... je la verrai, belle et fière comme Diane, entourée de ses lévriers ; je m'approcherai de son coursier écumant, et tandis que tous ceux qu'elle a conviés seront à la poursuite du sanglier, moi, je toucherai de la main la tunique éclatante de la royale chasseresse, et je lui dirai à voix basse :

— « Reine, je sais ton secret... Si tu es pâle, si tes yeux sont distraits, si tu interromps tout à coup un discours commencé, la cause m'en est connue. Je te plains... mais, va, ne cherche point à guérir du mal qui t'a gagnée..... mieux vaut encore mourir à ton âge, avec la fleur de ta beauté, que d'aller mendier à tous les autels, quelques années de vie encore, et l'oubli d'une haute passion, et la glace de l'âge, et les ennuis et les cheveux blancs. — Je sais ton déplorable amour, ô Didon!... je t'envie cependant, et je te trouve heureuse, car il viendra un poète qui te chantera dans son livre et dont tu seras la plus chère pensée... »

César, reçois cette lettre avec ta bienveillance accoutumée, lis-la dans un moment de repos, quand ton ame est plus à elle-même qu'aux affaires de l'empire ; ensuite, je te prie de la brûler. Le feu du trépied est un confident discret. Je crois, d'ailleurs, que les cendres de cette lettre amie ne seront pas l'encens le moins pur que tu puisses offrir aux dieux immortels.

Je te salue.

## CÉSAR AUGUSTE A SYLVIA,

Si tu portes envie à l'infortunée Didon, moi je me souhaite aujourd'hui la mort de Jules. N'y a-t-il donc plus un seul conjuré dans l'empire? Sera-t-il impossible de trouver un Cimber, un Casca, un Brutus, un Cassius, ou le poignard de tout autre?... Oh! ma fille, quelle coupe amère tu m'as laissée!.... Je suis resté solitaire et triste comme un aigle blessé sur une roche des Alpes. J'ai erré, j'ai cherché, j'ai demandé avec larmes... nul ne m'a répondu; Sylvia, tu passais la mer. Dis-moi que je n'avais pas assez de tendresse pour toi, afin que je puisse m'accuser... car te savoir ingrate, serait plus amer encore à mon âme.

Que fais-tu donc sur la terre d'Afrique? Ah! l'insensée! tu es un de ces malades à qui rien ne manque, ni maison à la campagne, ni médecins, ni soins fraternels, rien au monde, sinon la volonté de guérir. Crois-tu avoir si bien voilé ton secret, que mes yeux ne l'aient surpris?..... Belle patricienne, ma fille, il y a long-temps que tu m'as tout dit sans m'adresser une parole. Va, je ne te demanderai pas un nom, je ne te questionnerai pas sur *son* âge, *son* rang ou *sa* figure; tu as bien raison; car je sais mieux que toi toutes ces choses de ton cœur. Sylvia, tu es semblable à ces beaux agneaux que je fais élever dans mes pâturages de la Campanie; quand on s'approche d'eux, ils vont cacher leur tête parmi les hautes herbes ou dans le tronc d'un vieil arbre, et là, ils se croient invisibles. O faible et timide que tu es, malgré ta grande âme!

Il en est temps, ma fille; reviens sur la terre d'Italie. La solitude est mauvaise à la passion insensée; la solitude est remplie de visions fiévreuses. Pour toi surtout, le sol de Carthage est brûlant et l'air y est empoisonné. N'ajoute rien à l'histoire de Didon..... Va, ce quatrième livre de l'*Énéide* est complet; il est assez beau de tristesse et de malheurs...

Oh! fatale fut la journée où je te conviai à venir l'entendre chez Octavie ma sœur!

Reviens, Sylvia; nous irons ensemble passer l'automne à Baïes,

où je te promets qu'il ne sera pas question un moment des affaires de l'empire. Tu n'y verras pas arriver une seule lettre du sénat; les consuls n'y viendront jamais, et jamais Mécène, que tu n'aimes point, n'y sera convié. Ses phrases arrondies en périodes et son accent affecté me fatiguent autant qu'ils te déplaisent. Moi-même j'ai besoin de repos; Antonius Musa m'a prescrit l'oisiveté si je ne veux aller bientôt rejoindre les ombres pâles de mes aïeux. Mais ton retour, ma fille, ranimera l'étincelle de ma vie; la joie est facile à donner à ceux qui nous sont chers, surtout quand on est Sylvia, et quand l'ame qui attend Sylvia est César Auguste.

Je fais partir une galère de Naples pour qu'elle te ramène en Italie. J'ai voulu que sa proue fût couronnée de fleurs, et j'ai confié au pilote une petite statue de Neptune qui me fut toujours favorable.

Je te recommande à tous nos dieux amis.

Or, le premier mois d'automne était venu, il y avait en la ville de Rome une grande agitation. C'était par un beau soir, au moment où le soleil jetait ses longs rayons obliques sur les frises des temples. Celui de Vesta surtout resplendissait à son faite comme si on l'eût revêtu de lames d'or. Une foule immense se mouvait autour des colonnes circulaires, et l'on voyait à tous momens sur l'escalier de marbre monter et descendre des prêtres-augures en robes blanches et le front chargé de couronnes vertes. Un grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains passaient et repassaient sous le péristyle sacré, et leurs cliens les suivaient. Les édiles donnaient des ordres réitérés à des esclaves barbares; le grand-prêtre de Jupiter Capitolin venait d'arriver; la cérémonie était grave et solennelle.

Il vint aussi un jeune homme revêtu d'une tunique de lin, et par-dessus laquelle était jeté un manteau dont les grands plis retombaient jusqu'au pavé; ses cheveux descendaient sur ses épaules, et un cordon de pourpre ceignait sa tête; il avait le visage pâle, et les traits fins et réguliers comme les profils grecs; il marchait lentement, et regardait autour de lui d'un air rêveur, sans dédain, mais sans curiosité; quand il fut arrivé au bas du large escalier du

temple, il demanda au préteur qu'il rencontra la cause de cette grande agitation; celui-ci répondit :

— C'est une patricienne qui entre aux vestales; voici les consuls qui arrivent, et voici César.

Le préteur se hâta d'aller remplir son service, le jeune homme au visage pâle s'appuya contre le piedestal d'une statue, et regarda passer l'empereur et sa suite. Comme il s'était placé à l'écart et dans un lieu isolé, César le reconnut, et il lui jeta de la main un salut d'amitié, puis il lui fit signe de se retirer. Le jeune Romain ne put deviner la cause de cet ordre, seulement il remarqua une agitation nerveuse sur la figure d'Auguste, dont les yeux semblaient le suivre; alors il s'éloigna de quelques pas du grand escalier de marbre, et il interrogea une femme du peuple; celle-ci répondit plus longuement que n'avait fait le préteur.

— Celle que tu vois près d'entrer sous le portique du temple, à côté du divin empereur, c'est la descendante et l'héritière de la famille Claudia, dont l'origine date de Marcus Tullus, roi des Romains; cette jeune fille est si riche qu'elle pourrait acheter toute la campagne de Naples; elle est douce comme les colombes et magnifique comme la reine Cleopâtre. Un jour elle me fit donner six pièces d'argent parce qu'elle me rencontra portant de l'eau du Tibre sur ma tête, et parce que j'étais fatiguée; je ne lui avais rendu aucun service. On dit qu'elle a des chagrins profonds, toute jeune et toute belle que tu la vois; les dieux sont injustes souvent! quoi qu'il en soit, cette patricienne, amie de César et de Livie, renonce à sa liberté et se consacre à l'entretien du feu sacré. Regarde, voilà la grande vestale parée de ses bandelettes de pourpre et d'or qui ouvre la porte du temple et qui vient chercher Sylvia.

— On dit que Sylvia se meurt d'amour (ajouta une voisine dans la foule); quand Vénus poursuit nos jeunes filles, elles les tue. Celle-ci fait bien d'implorer Vesta, le feu sacré détruira l'autre...

Le jeune homme n'eût mêlé point sa parole aux discours de ses femmes; il retomba dans sa rêverie ordinaire, et se souvint d'avoir rencontré, une fois ou deux peut-être, cette Sylvia chez César, au Palatin. Il se dit, il pensa que si les forces ne lui manquaient, il écrirait un poème sur le drame qui se déroulait devant lui en ce

moment, et puis il murmura quelques vers grecs, attribués à Sapho.

Comme la grande porte du temple venait de se refermer sur la nouvelle vestale, le jeune homme vit le cortège descendre l'escalier, il s'avança jusqu'au premier degré, et César Auguste, passant en ce moment, lui prit la main et lui dit :

— Virgile, je pars demain pour Naples, je t'y attendrai.

César se retira avec précipitation, et le peuple remarqua qu'il avait plusieurs fois porté le coin de sa toge sur ses yeux, comme pour essuyer quelques larmes. Virgile reprit son chemin à pas lents, selon sa coutume, et il alla rêver de poésie sous les grands ombrages des jardins de Mécène.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

---

# VISITE FISCALE

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA MAYENNE.

---

Nous avons un proverbe qui dit : Nul n'est prophète dans son pays ; eh bien ! n'en est-il pas un peu des choses comme des hommes, et du moment qu'une existence, quelle qu'elle soit, animée ou inanimée, se trouve à notre portée, ne nous devient-elle pas indifférente. Il ne faut pas répondre à ceci, que c'est l'habitude de voir qui détruit le charme de l'aspect. J'en connais qui font le voyage d'Italie pour voir les catacombes de Rome, et qui jamais n'ont pensé à visiter les admirables souterrains qui tiennent le dessous de Paris. L'histoire des deux pigeons est peut-être l'histoire de la poésie, aussi bien que celle du cœur.

Certes ce que je dis là n'est point neuf, mais il me fallait ce préambule au récit que je vais faire, il me fallait une excuse au titre de cet article : *Visite fiscale dans le département de la Mayenne*. En effet qu'est-ce que le département de la Mayenne et le fisc ont affaire dans la *Revue de Paris*? Si vous voulez vous rappeler (et peut-être est-ce une condition bien dure que j'impose à mes lec-

teurs), si vous voulez vous rappeler ce que je disais dans une revue précédente de ces mœurs pittoresques et originales qu'on rencontre dans nos provinces, vous comprendrez pourquoi vient ici le département de la Mayenne. Quant au titre de visite fiscale, il est l'expression d'un fait vrai : ce fut comme contrôleur des contributions que je visitai le département de la Mayenne. Cette circonstance, loin de nuire au but de cet article, qui est de montrer combien notre pays est plein de curieux aspects, de précieux souvenirs, me semble prouver au contraire que ces aspects, ces souvenirs, doivent être bien saisissans, puisqu'ils frappèrent un tout jeune homme à travers des occupations fort arithmétiques, et pendant une course entreprise sans but d'observation et sans examen d'artiste.

Un mot sur la manière dont je fus chargé de ce travail expliquera comment j'eus à parcourir les points les plus opposés de notre département, et me fera pardonner sans doute le manque d'unité des scènes que j'ai à rapporter ; il sera peut-être aussi un commencement de preuve de mon opinion sur la province, et montrera qu'elle n'est pas si deshéritée qu'on le croit de toute poésie.

J'étais un tout jeune homme, j'avais vingt-un ans, et je travaillais dans les bureaux de mon père en qualité de surnuméraire ; l'administration dont il était le chef comptait, parmi les employés dont elle était composée, un inspecteur jésuite soutenu par la congrégation, ancien gentilhomme poudré et qui ne savait pas l'orthographe. Notre bonheur, à nous autres surnuméraires, était de lui raconter une foule de sottises, qu'il répétait ensuite avec une si sincère bonne foi que nous étions arrivés à le faire beaucoup plus bête qu'il n'avait pu naître ; entre autres stupidités de gamins, nous étions parvenus à lui persuader que la Méditerranée commençait à Brest, et que la *Cyropédie* était l'art de faire des sirops. Après cet inspecteur, nous avions, dans l'administration, un contrôleur, M. L..., qui était député, et un autre contrôleur, appelé M. B..., qui était assurément le plus aimable garçon de France, mais le plus détestable employé. J'ai connu peu d'hommes réunissant à un degré plus éminent, l'originalité, l'incapacité, et l'honnêteté de l'artiste ; il prenait une peine effroyable pour faire des

travaux, que le dernier manant de bureau eût expédié en vingt minutes. Je me le rappelle toujours lorsqu'il arrivait de sa résidence appelé par quelque lettre bien sévère sur sa négligence; il accourait chargé de papiers monstrueux, sur lesquels il avait griffonné vingt brouillons de dix pages, pour un rapport qui demandait dix lignes; le pauvre garçon pleurait presque lorsqu'il lui était démontré qu'il ne comprenait pas et qu'il ne comprendrait jamais le travail dont il était chargé: c'était un sincère désespoir; il se désolait si naïvement de son inintelligence, qu'un jour où la mercuriale avait été plus forte qu'à l'ordinaire, il tourna lentement la tête vers l'inspecteur, le regarda les larmes aux yeux et lui tendit la main en lui disant, d'un air désespéré: — Décidément, monsieur l'inspecteur, nous sommes de la même force.

Mais lorsque l'heure du bureau était passée, et que M. B... redevenait l'hôte de mon père, qui d'ordinaire retenait ses employés à dîner dans sa maison, on eût dit que la tête de l'artiste comprimée entre les quatre règles de l'arithmétique s'épanouissait. C'était alors un délire de bons mots, de poésie, d'art; alors il récitait Homère, il récitait la Bible, il les commentait avec une prodigieuse fécondité de découvertes inattendues dans leur texte. Musicien plein de verve et chanteur admirable, il nous ravissait par la verdure de ses compositions, dont je lui fournissais les paroles de moitié avec mon co-surnuméraire; car le vers m'a toujours plus ou moins dérangé. Alors l'homme supérieur (je parle de B...) prenait si bien sa place, qu'on n'osait plus penser au mauvais contrôleur. Ce fut par cet empire qu'il exerçait sur tout ce qui l'écoutait, qu'il évita plus d'une fois sa destitution. J'en fus témoin une fois, à l'époque où les inspecteurs-généraux de Paris viennent d'ordinaire examiner les travaux des administrations départementales.

L'inspecteur-général de notre division était un homme d'une exactitude administrative, qui ne pardonnait pas l'oubli des devoirs: B... le savait, et tant qu'avait duré le travail de l'inspection, il était resté vis-à-vis de son juge, dans la position d'un enfant devant son maître, d'autant plus incapable qu'il était plus intimidé. L'inspecteur-général, fort mécontent, lui avait déclaré qu'il ne pouvait



s'empêcher de provoquer sa destitution ; B.... en avait paru foudroyé ; cependant , sur l'invitation très pressante de mon père , il demeura au grand dîner administratif qui devait avoir lieu.

Assurément, tout homme coutumier de ces idées générales dont on habille les administrateurs , et qui les représentent comme des espèces de barèmes en habit noir , et parlant par chiffres , eût été fort étonné d'assister à ce dîner. Les bureaux fermés , les affaires restèrent derrière la porte , et la conversation devint du monde , légère , riieuse , et par une pente insensible arriva à la littérature. — Pardieu , s'écria B.... , monsieur l'inspecteur-général , vous avez un frère ou un cousin ou un homonyme , qui est un homme d'un vrai talent , c'est celui qui vient de traduire les *Lusiades*. — Est-ce que vous avez lu ce livre ? — Je l'ai lu avec une grande attention , je l'ai comparé au texte , et j'en suis fort content ; si je rencontre jamais ce monsieur Millié , je lui en ferai mon sincère compliment.

— Je le reçois , dit l'inspecteur-général.

— Quoi ! vous êtes le traducteur de Camoëns !

— Oui monsieur.

B.... demeura ébahi , il considérait M. Millié comme une merveille ; B.... était de ceux qui ne comprennent pas qu'on sente la poésie et qu'on sache que deux et deux font quatre. M. Millié , de son côté , ne s'imaginait pas qu'on pût avoir l'intelligence des arts et être incapable de poursuivre les détails d'une affaire. Cet étonnement passé , il s'établit dans cette assemblée de financiers une discussion littéraire qui parcourut presque toutes les phases de la poésie et des arts ; les réputations contemporaines y furent discutées avec une supériorité que la critique de métier ne m'a jamais paru posséder. On parla en faveur des modernes contre les anciens ; B.... s'était fait l'orateur de ceux-ci. Dans sa chaleur d'admiration , il nous récitait des lambeaux d'Eschyle , d'Homère ; enfin le nom de la Bible étant tombé dans la conversation , il s'empara de ce livre , et emporté par sa fougue , il voulut nous démontrer que personne n'avait jamais lu ni entendu la Bible comme il fallait la lire et l'entendre. Ce n'est point de la poésie , disait-il , qui puisse se lire avec les yeux , qui doive se réciter avec la parole , c'est un hymne auquel il faut la voix chantante de

l'homme déployée dans toute sa puissance, soutenue de l'harmonie des instrumens. Écoutez, s'écria-t-il tout à coup en décrochant un violon de la muraille, écoutez..., avez-vous jamais compris ce passage des psaumes :

Exaudi Deus orationem meam et ne despexeris deprecationem meam :  
Intende mihi et exaudi me.  
Contristus sum in exercitatione mea : et conturbatus sum.

Et s'accompagnant du violon, dont il jouait avec une grande supériorité, il nous chanta cette plainte désolée d'une façon si puissante, si forte, sur un chant tellement large et élevé, que nous demeurâmes tous immobiles à le regarder, que les domestiques s'arrêtèrent stupéfaits et sérieux ; et enfin à ce passage : *timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ*, il y eut un mouvement spontané où tout le monde se leva, pris au cœur de cette terreur souveraine exprimée avec une magnifique énergie.

De ceci, il arriva que M. Millié, l'inspecteur-général qui traduisait Camoëns, n'eut pas la force de proposer la destitution d'un contrôleur qui disait si bien les psaumes de David, et de cette indulgence poétique il résulta par contre qu'un travail extraordinaire ayant été ordonné un mois après, les surnuméraires furent obligés de le faire.

L'incapacité congréganiste de l'inspecteur du département, l'absence du contrôleur député et l'amour poétique de M. B<sup>\*\*\*</sup> nous valurent cette *besogne* ; j'en eus ma part, et voici ce qu'elle me mit à même de voir.

Peut-être sera-t-on étonné de rencontrer dans des bourgs dont le nom est inconnu, des personnages, des mœurs, des sentimens qui fourniraient si aisément les acteurs, les caractères et l'intérêt d'un roman pittoresque.

Notre travail consistait à faire le relevé de la population et des portes et des fenêtres de chaque maison. Il exigeait donc que nous entrassions dans toutes celles de la commune que nous avions à expertiser. On me désigna d'abord V..., gros bourg dans les terres, éloigné de toute grande route et entouré de landes fort considé-

rables. Une diligence me conduisit jusqu'au Ribay, un cheval de labour, sur lequel on avait jeté une selle de gendarme, devait me mener jusqu'au bourg.

Ce fut à partir de cet endroit que je m'enfonçai dans les chemins creux du pays, tous bordés à droite et à gauche de haies impénétrables. Quoique nous fussions au mois de juillet, mon cheval avait de la boue jusqu'au jarret, et à chaque pas nous rencontrions des trous à enfouir un homme. Je commençai à comprendre, en parcourant ces espèces de fossés fangeux, la nécessité des équipages adoptés par les paysans de ce département. Il n'en est pas un, lorsqu'il mène au marché quelques sacs de blé que le moindre bidet traînerait aisément, qui n'attèle à sa charrette deux paires de bœufs et quatre chevaux : en outre, les traits sont d'une longueur démesurée, et n'ont pas moins de dix ou douze pieds. Le mauvais état des chemins jetant souvent les charrettes dans des fondrières assez larges pour embourber la charrette et une paire au moins des bœufs qui la traînent, ce sont les chevaux qui sont en tête et qui ont plus aisément franchi cet obstacle qui arrachent à la fois la voiture et l'attelage de la fange où ils sont enfoncés. Outre la nécessité, la mode maintient cette manière de voyager du fermier ; c'est son luxe quand il va à la ville. Les plus fastueux ont jusqu'à six bœufs et six chevaux à leur charrette, les pauvres n'ont pas moins de deux couples de chaque espèce.

J'ai beaucoup voyagé seul, à pied, à travers les campagnes, et j'ai reconnu avec désolation que bien peu des bons sentimens que l'Opéra-Comique attribue au village s'y sont retirés. Tout en cheminant sur ma rosse, et méditant les instructions peu administratives que m'avait données un inspecteur de l'enregistrement sur l'une des personnes à qui j'allais avoir à faire, je rencontrais beaucoup de ces charrettes conduites par leurs maîtres, vêtus de la cape en peau de *bicque* et coiffés du bonnet rouge. Plusieurs fois il m'arriva de leur demander ma route, et toujours je reconnus à leurs réponses, faites d'un ton méchamment sauvage, qu'ils ne demandaient pas mieux que de m'égarer dans ce labyrinthe de chemins creux.

Assurément, je ne m'en serais jamais tiré si je n'avais ren-

contré *la folle*. Je connaissais la folle : c'était alors une fille de trente-cinq ans, qui avait dû être fort belle, mais que la misère et la maladie avaient maigrie et perdue. Je la vis, assise au coin d'une haie, telle que je l'avais souvent rencontrée à Laval. Elle portait une robe rouge et était coiffée d'un chapeau de paille à grands bords, tout orné de vieilles fleurs artificielles. On m'avait souvent conté son histoire bien simple et touchante. Marie allait se marier avec un jeune gars de Vitré : le jeune gars était beau comme Apollon ; sous l'empire, la beauté d'Apollon ressortait si bien sous un uniforme de grenadier, que l'on eût cru faire injustice au jeune gars en le privant de ce moyen de faire valoir ses avantages. La conscription s'en empara, et au bout de la conscription il se trouva pour lui une balle qui le tua sans miséricorde pour sa beauté ; sa fiancée Marie l'apprit, sa fiancée Marie en devint folle, et depuis quinze ans elle court le département en préparant une couronne de fleurs à son amant, en se parant pour lui, qui doit toujours revenir demain.

Que de fois je me suis demandé depuis si toute passion n'a pas son lendemain comme cette folie, si toute espérance qui nous traîne de jour en jour, en regardant demain comme le sommet du rocher où doit reposer notre pierre de Sisyphe, n'est pas une erreur aussi insensée que celle de la pauvre Marie !

J'aperçus la folle, je marchai à sa rencontre ; elle m'aborda, comme c'était sa coutume, en me disant : — Embrasse-moi, car je suis heureuse, il reviendra demain.

— Marie, lui dis-je, veux-tu me conduire à Villaines, je te donnerai un sou.

Une des circonstances de la folie de Marie, c'est qu'elle ne connaissait pas d'autre monnaie que le sou, qu'elle ne comprenait d'autre nombre que le nombre un ; pour elle, la vie était d'un jour, l'espérance d'un jour. Je ne lui ai jamais entendu demander asile que pour une nuit, assistance que d'un sou. Quand elle en avait plusieurs, elle les perçait avec un poinçon, s'en faisait un collier, et n'en gardait qu'un pour l'offrir dans l'auberge où elle se présentait.

Marie me regarda et me dit paisiblement :

— Je te connais, tu es bon ; tu m'as écrit une lettre pour lui. Je vais te conduire. Je ne croyais pas la folie susceptible de mémoire et surtout de mémoire reconnaissante ; que de fois on calomnie ainsi la folie au profit de la raison ! Mais à vingt ans il est permis de s'y tromper.

Véritablement un jour qu'elle était venue dans nos bureaux, car Marie avait droit d'entrée partout, elle me dicta une lettre que j'écrivis. Je ne me rappelle plus ce qu'elle contenait, mais l'adresse m'en est restée dans la mémoire.

« A mon ami, à l'armée. »

Je voulus la lui faire changer pour apprendre le nom de ce soldat si aimé. Elle me regarda avec une fierté dédaigneuse et me répondit : « Si on ne trouve pas, on demandera à l'empereur, il le connaît mon ami. »

Cependant Marie marchait devant moi, et quoiqu'elle me fit prendre une route toute différente de celle qui m'avait été indiquée, je la suivais avec confiance. Bientôt nous sortîmes de tous ces chemins emboîtés entre des remparts touffus, et nous abordâmes une vaste lande toute hérissée de petites bruyères. Si petit qu'il fût, c'était un véritable désert sans trace d'habitation ni vestiges de chemin.

Nous marchions sous un soleil brûlant, et nous hâtons notre marche, car un orage se préparait en tournoyant à l'horizon. Malgré la rapidité de notre course, nous ne pûmes l'éviter ; le tonnerre gronda bientôt, et une pluie furieuse nous assaillit. Selon l'ordinaire de tous les êtres chez qui la pensée morte laisse une grande perceptibilité à la nature physique, l'orage avait singulièrement agité la folle. Elle allait devant moi en gesticulant, en poussant de grands cris de joie, en chantant des vers extravagans.

Le tonnerre, c'est mon ami ;

Moi, je suis la pluie.

Le tonnerre et la pluie se marient ;

J'épouserai mon ami.

Nous ne rencontrions plus de charrettes, mais par-ci par-là quelques paysans couverts de leur *bicque* avec un capuchon de grosse

laine. Je demandai à plusieurs s'il n'y avait pas un abri dans les environs. Ils me répondirent avec un grossier ricanement :

— Garez-vous à la loge à l'enfant.

Et ils me montrèrent une misérable hutte à un quart de lieue. Je dirigeai mon cheval de ce côté, et j'arrivai bientôt à une mesure en ruine où je ne pus guère me *garer*, car le toit en était défoncé. Cependant je me tapis dans un coin où un reste de poutre soutenait un reste de chaume, en invitant Marie à venir prendre place à mes côtés. Mais elle ne tint compte de mon invitation, et, me regardant avec une sorte de pitié effrayée, elle me fit signe qu'elle allait veiller sur moi. Aussitôt elle se mit à genoux dans la mesure, et commença une prière que je ne pus interrompre.

Du coin où j'étais, j'apercevais au loin la lande qui m'entourait. Quelques paysans la traversaient rapidement. Je remarquai que presque tous faisaient le signe de la croix quand ils passaient à la hauteur de la hutte où j'étais, et quelques-uns ayant fini par m'apercevoir, s'arrêtèrent d'abord, et s'enfuirent aussitôt d'un air épouvanté. Je les suivis des yeux et je les vis avertissant d'autres paysans que quelque chose d'extraordinaire se passait dans la loge : ils la désignaient avec des gestes furieux. Je savais que j'étais dans un pays où les loups-garous sont encore en honneur ; j'étais loin de toute habitation humaine, je craignis qu'il ne se mêlât quelque crainte superstitieuse à l'étonnement des gens, et je résolus de gagner le bourg au plus vite. J'appelai Marie, mais elle ne répondit pas. Je la pris par la main, elle demeura immobile. Un groupe de paysans s'était formé à quelque distance ; je sortis de la mesure. Aussitôt Marie se leva et vint près de moi, comme si sa tâche n'eût été accomplie que du moment que mes pieds ne touchaient plus le sol de la loge. Je pris mon cheval par la bride et je continuai ma route à pied.

Les paysans nous suivaient à quelque distance ; deux ou trois firent mine de courir après nous, mais ils furent retenus par les autres. Bientôt j'aperçus le bourg de V.... ; je l'atteignis en quelques minutes, et je me fis conduire au cabaret qui servait d'auberge. Je ne sais quelle mauvaise réputation m'avait précédé dans le village, mais l'accueil qu'on m'y fit ne parut pas hospitalier. A mesure que je pas-

sais dans la seule rue tortue et boueuse qu'il possède, les habitans se mettaient sur leur porte et me regardaient d'un air de menace et de crainte à la fois; les femmes cachaient les petits enfans derrière elles. J'arrivai cependant à l'auberge où l'on me dit fort brutalement qu'il n'y avait point de chambre. Je ne comptais pas demeurer dans ce taudis, car en ma qualité d'agent du gouvernement, j'étais assuré de l'hospitalité administrative des grands de la commune; cependant la réponse me parut si impertinente que j'insistai. Je n'obtins qu'un refus plus craintif, mais également obstiné.

Pour des raisons de jeune homme, et en vertu des instructions secrètes de mon ami de l'enregistrement, j'avais fait choix d'un logement. Ma première visite fut donc pour le percepteur, au lieu de m'adresser au maire. On ne m'avait pas trompé: la perceptrice était une femme de vingt-cinq ans, fort jolie, fort éveillée, très élégante de propreté, de chaussure étroite, de mains soignées; lorsque j'entrai chez elle, son mari était absent; elle m'inspecta d'abord avec une assurance très connaisseur, et me demanda ce que je voulais. Lorsque je lui eus détaillé les motifs de ma visite, elle parut réfléchir, puis m'offrit, en baissant les yeux, d'accepter une chambre chez elle. Cette offre de loger dans sa maison me parut une simple politesse, et cependant je l'acceptai, mais je crus devoir excuser mon empressement en racontant à ma belle hôtesse l'accueil qu'on m'avait fait au village; elle me fit dire les circonstances qui l'avaient précédé, et alors elle s'écria avec un véritable étonnement.

— Mon Dieu, monsieur, qu'avez vous fait là? Comment, pendant l'orage, vous avez été vous cacher dans la loge à l'enfant?

— Qu'est-ce donc que la loge à l'enfant?

— Mais, me répondit le perceptrice, c'est la maison des sorcières.

Je me pris à rire.

— Ne riez pas, me dit-elle, c'est là qu'elles font leurs maléfices; la dernière fois que c'est arrivé, c'était pour découvrir un trésor qu'on disait enfoui dans une closerie de M. de Talleyrand. ( M. de Talleyrand possède dans cette partie du département une quantité de petites fermes nommées closeries dans le pays. ) Ces femmes

ont volé un enfant nouveau-né, avant qu'il ne fût baptisé, et elles l'ont emporté dans leur repaire; il leur faut pour leur charme un garçon non baptisé ou une jeune fille vierge; et de peur de se tromper, elles préfèrent les petits enfans.

Cette épigramme fut dite avec une sainte naïveté; ma perceptrice continua :

— Elles ont ouvert la poitrine au pauvre petit, et lui ont arraché le cœur après l'avoir mutilé.

— Comment?

— De manière à le rendre bien malheureux, s'il eût survécu! Elle rougit; je compris.

— Enfin, ajouta-elle, elles ont fait ensuite bouillir tout cela dans une chaudière, et, leur opération achevée, elles ont dispersé les lambeaux du cadavre tout autour de la loge.

— Voilà, répondis-je, une bien belle histoire, qui certes n'a pas moins de deux cents ans de date, j'en suis sûr.

— Comment, deux cents ans! voilà deux ans que cela s'est passé, et il y a quinze mois à peine qu'on est venu exécuter les deux sorcières dans la commune pour épouvanter les horribles femmes qui sont encore vendues au diable.

L'anecdote avec deux cents ans de date m'avait paru drôle: en se rapprochant à une distance de quelques mois, elle me sembla horrible; toute chose a sa perspective.

— Mais, ajouta ma jolie perceptrice, étiez-vous seul dans cette mesure?

— J'étais, lui répondis-je, avec Marie la folle qui me servait de guide et qui n'a fait que prier tant que nous y sommes restés.

— Je comprends alors ce qui vous a empêché d'être foudroyé.

— Comment! foudroyé?

— Oui, foudroyé: il arrive toujours malheur à ceux qui osent aborder la loge à l'enfant, lorsque *le tonnerre donne*. Il y a cinq mois, un fermier fanfaron y étant entré pendant l'orage, a été tué par la foudre, qui a enfoncé le toit.

Je compris comment cette hutte étant le seul point un peu élevé, au milieu d'une vaste lande, avait pu être précisément frappé de la foudre, avant tout autre, et je compris aussi comment l'igno-

rance avait attribué à ce lieu une sorte de malédiction. Je ne comprenais pas également bien comment ma jolie hôtesse, que je savais être au-dessus de beaucoup de préjugés du grand monde, était soumise aux préjugés du peuple; c'est que probablement pour s'affranchir des premiers, il est inutile de savoir la physique. Comme j'allais m'en expliquer avec elle, on frappa à la porte de la maison; elle regarda par la fenêtre, et s'en retirant vivement, elle s'écria avec un mouvement d'humeur.

— Ah! voilà ces messieurs:

Elle alla ouvrir, et je vis entrer deux hommes, dont un monsieur; ce monsieur jeta autour de lui un regard rapide et soupçonneux, l'autre le regarda avec un sourire de singe.

Le premier mot de la conversation m'apprit que le monsieur était le maire de la commune, et son compagnon le mari de la perceptrice; le maire me salua et me dit avec une sorte de politesse impérative:

— Monsieur, j'étais prévenu de votre arrivée par M. le préfet, je vous ai reconnu au signalement que m'a fait de vous le maître du cabaret où vous êtes descendu, et comme vous seriez horriblement mal dans ce bouchon, j'ai fait prendre votre porte-manteau, et je vous ai fait préparer une chambre chez moi.

— Chez vous, dit la perceptrice en s'inclinant, et en me considérant comme un homme qui devait être de grande importance; j'avais osé offrir une chambre à monsieur!

— Vous! reprit le maire d'un air courroucé.

— Je renonce à cet honneur, puisque M. le maire le réclame; d'ailleurs, ajouta-t-elle, monsieur sera plus en sûreté.

Elle lui expliqua ce qui m'était arrivé.

— Monsieur, me dit le maire, toujours avec son langage bref, vous venez ici exécuter une loi qui est odieuse à la population; mais il vaut mieux encore lui apprendre tout de suite qui vous êtes, que de vous laisser soupçonner de sorcellerie.

Il ordonna au percepneur d'aller chercher le bedeau et le garde champêtre, et celui-ci ayant convoqué toute la commune au bruit de son tambour, devant la maison où nous étions, le maire en écharpe me présenta à ses administrés, comme chargé de recenser

la population et les portes et fenêtres par où elle respirait; j'étais entre le bedeau et le percepteur, j'avais l'air d'un Colin d'opéra-comique, qui va épouser une rosière et que le bailli offre en exemple aux villageois. Un long cri d'étonnement répondit à la déclaration du maire. — Ah! c'est le *recensou*! disait-on de tous côtés, *gare le recensou, gare!* Ceci ne me parut pas trop rassurant.

Le maire reprit :

— Songez que je vous surveille, et que le premier qui insulte un agent du gouvernement sera immédiatement enlevé et incarcéré.

Le style du maire me semblait en général si acrement impératif, que je demandai à la perceptrice quelle espèce d'homme c'était.

— Mais c'est M. P.....

— Comment M. P.....? M. P..... l'ancien chef de la police impériale.

— Lui-même, qui depuis 1815 est retiré dans notre bourg; du reste vous arrivez à propos, il y a chez lui dans ce moment-ci son ancien collègue M. Desmarests.

Je ne m'étonnai plus d'avoir été si facilement reconnu à mon signalement; M. P..... gouvernant le bourg de V....., me fit l'effet de Denys le tyran devenu maître d'école.

Comme ma perceptrice achevait cette confidence, le maire nous invita tous à dîner pour le jour même, et me proposa d'aller me reposer chez lui. Son insistance me déplut, je voulus résister, la perceptrice passa près de moi et me dit à l'oreille.

— Faites attention; il est très jaloux.

C'était donc M. le maire qui était jaloux de la perceptrice? Que faisait donc le percepteur? Il était dans un coin regardant nos trois figures d'un air de chat sauvage. Quand son regard rencontra le mien, il eut l'air de me dire : — c'est comme ça. Les mœurs du village me semblèrent un peu plus avancées que sa civilisation.

Dès que je fus chez M. le maire, l'homme poli fit place à l'amant jaloux, et je fus fort étonné de rencontrer dans un bourg de trois cents habitans, enterré parmi des landessans chemins praticables, deux hommes qui savaient les secrets de la France et de ses personnalités les plus éminents; j'essayai de les faire causer, mais je ne

me trouvais avoir ni assez de bêtise pour qu'ils parlassent sans précaution devant moi, ni assez d'esprit pour les faire parler à leur insu; je n'y recueillis que beaucoup d'anecdotes sur le théâtre. M. P.... avait été l'amant de la Raucourt. De tous celles qu'il me raconta, je demande la permission d'en extraire une seule; c'est la plus honnête de toutes; je l'ai quelquefois dite en confidence à mes amis, avec les noms propres, je les prie de les oublier.

M. de B... homme immensément riche, voit dans un théâtre de Paris une comédienne fort célèbre. M. de B.... ne craint pas de se mettre en rivalité avec les princes qui occupaient la belle actrice, et sans autre préambule, il envoie le lendemain, à l'hôtel de cette dame, une lettre d'invitation pour dîner chez lui, et enveloppe en même temps dans la lettre un paquet de billets de banques, il y en avait vingt, de mille francs chacun. Le jour de l'invitation venu, la belle comédienne arrive chez M. de B.... dans un état de toilette à faire désirer les plus froids, à faire espérer les plus timides; cette toilette voulait dire : Marché conclu.

La belle conviée fut d'abord introduite dans un vaste salon éclairé de bougies, comme si une grande fête devait avoir lieu; un moment après, M. de B.... entra en costume d'étiquette, culotte courte et bas de soie (ceci était sous l'empire de Napoléon et de la culotte); il salua sa belle invitée avec ce respect qu'ont volontiers les grands seigneurs pour ceux qui sont très au-dessous d'eux. Après un quart d'heure de conversation toute littéraire et dramatique, un grand laquais vint avertir que M. de B.... était servi. Si le salon illuminé avait étonné l'actrice, la salle à manger la stupéfia tout-à-fait. Une table immense était servie magnifiquement, mais deux couverts seulement y étaient placés en face de l'un l'autre. Le tête-à-tête parut singulier à la dame; cinq ou six laquais en grande livrée servaient dans un silence profond; quant à M. de B..., il parlait toujours de Molière, de Corneille, de Racine; le diner achevé, l'actrice se leva en poussant un gros soupir qui voulait dire assurément : Sans doute, nous allons en finir; elle l'espéra, car au lieu de rentrer dans le salon, M. de B.... lui présenta la main et la conduisit par une autre porte que celle du salon dans une chambre à coucher d'une rare coquetterie. L'habile comé-

dienne commença à baisser les yeux et à rougir, en se disant tout bas : — enfin !! Sa main même tremblait dans celle de M. de B... Si j'osais vous dire son nom, vous verriez que c'était une femme d'un grand talent. Mais au lieu de s'arrêter dans la chambre à coucher, M. de B... ouvre une autre porte, et la belle tremblante aperçoit le boudoir le mieux apprêté, lumières voilées, douce chaleur, parfums enivrants... Ce n'est plus la main qui tremble, c'est la poitrine qui bondit, c'est la voix qui devient entrecoupée... il faut bien un peu résister.

— Non vraiment, monsieur le marquis, retournons au salon; pourquoi entrer là? que voulez-vous faire?

M. de B... insiste un peu, bien peu, on cède... mais au lieu de s'arrêter dans le boudoir, M. de B... ouvre encore une autre porte.

— Où me menez-vous?... c'est mal... vous abusez... dit la charmante actrice, en détournant la tête pour ne pas voir le paradis où sans doute elle va devenir un ange de bonté.

— Laissez-moi... où me conduirez-vous?

— A votre voiture qui vous attend.

Elle regarde, elle était dans l'antichambre, un laquais lui présente son cachemire, et M. de B... la salue, et se retire en lui disant.

— Je vous offre mes respects.

D'abord l'actrice demeure interdite; enfin elle relève la tête, et d'un ton d'impératrice ordonne au laquais de monter derrière sa voiture, il obéit; à peine arrivée chez elle, la comédienne monte dans son appartement, et un instant après elle remet un billet au laquais en lui disant :

— Ceci est pour votre maître, et en même temps elle lui donne un petit paquet et ajoute :

— Et voici votre pour-boire... sortez.

Le billet n'enfermait que ce peu de mots :

« Monsieur,

« Vous êtes un insolent. »

Le pour-boire était les vingt mille francs reçus la veille.

Le lendemain de mon arrivée je commençai mes travaux, et

j'eus occasion de pénétrer dans cette misérable vie dont on s'imagine que l'Irlande et les contrées sans civilisation sont les seuls théâtres ; le progrès des lumières me parut une dérision cruelle quand je connus le pays. Je puis attester que sur cent fermes où j'entraï par jour, j'en trouvais une à peine où il y eût, dans la marmite qui cuisait le diner de la famille, autre chose que des légumes, des choux, des pommes de terre et des haricots verts, qu'on appelle dans le pays *pois de Rome* par corruption de pois de rame. Je n'ai jamais trouvé de viande chez aucun paysan ; les légumes et la gallette à l'eau, la plus indigeste nourriture du monde, faisaient le menu de tous leurs repas.

Une des détestables dispositions de la loi que nous exécutions, était de compter comme fenêtre toute ouverture faite au mur et close par un châssis quelconque, fût-il dormant, fût-il en toile ou en papier ; la loi frappait d'un égal impôt cette misérable lucarne et la fenêtre haute et large du château voisin ; elle mettait sur la même ligne la barre de bois qui empêchait les bestiaux d'entrer dans l'intérieur des fermes entourées de haies, et les portes cochères qui ouvraient l'entrée d'une cour d'honneur. Les réclamations de toutes les administrations de département avaient signalé ces abus, le ministre n'en avait tenu compte ; il fallait exécuter la loi. Nous fûmes plus humains que le ministre ; nous ne vîmes pas la moitié des trous par où l'air arrivait à ces malheureux. Toutefois au milieu de leur misère, ils avaient encore de ces sentimens d'hospitalité parfaitement inconnus aux villes. Partout où nous entrions, on nous offrait une place à table si c'était l'heure du diner, ou un peu de cidre et d'eau-de-vie de pommes de terre, si le moment du repas était passé ou n'était pas venu ; notre plus grande peine était de refuser ces bonnes gens : mais cent petits verres d'eau-de-vie par jour étaient de beaucoup au-dessus de mes forces ; le garde champêtre qui nous accompagnait arriva seul à ne manquer de politesse envers personne. Durant les onze jours que dura notre course à travers les campagnes, je comptai par curiosité qu'il but quatorze cent sept petits verres d'eau-de-vie. Que la fierté des buveurs parisiens s'humilie devant cette prodigieuse capacité.

La réponse des habitans à ma première question, avait une singulière expression poétique. Lorsque je leur disais :

— Combien y a-t-il d'habitans dans cette ferme? ils me répondaient selon le nombre :

— Trois chapeaux et trois têtes blanches.

Cela voulait dire trois hommes et trois femmes.

Toutefois, cette misère que je remarquais dans les fermes n'était rien, comparée à celle qui désolait ce qu'on appelle *les loges* dans le pays.

La rigueur de la loi était telle, que du moment qu'un abri percé d'un trou existait, ce trou devait être imposé. Je me rendis aux *loges*; c'était un amas de cinquante ou soixante huttes construites avec des espèces de perches non équarries, dont les interstices étaient remplies d'un torchis fait de foin pétri avec de la boue. Jamais tableau de misère ne fut plus hideux; des femmes flétries, avec des jupons en lambeaux, soutenus par des espèces de bretelles en ficelle, des hommes haves cachés sous des haillons sans forme, des enfans nus ou enveloppés d'un morceau de vieille toile; toute cette population dévorée de scrofules effroyables, cadavres vivans rongés sur leur paille du ver qui les achèvera dans la tombe. Autour de ces huttes, quelques carrés maigrement ensemencés où poussent un peu de blé noir et quelques pommes de terre, leur fournissaient la seule nourriture qu'ils connaissent. Pour comble de malheur, cette population est frappée d'une horrible fécondité, chacun des accouplemens de ces êtres misérables, je dis accouplemens, car la loi civile ni la loi religieuse ne pénètrent dans ces demeures putrides, chacun de ces accouplemens comptait quatre, six, dix enfans. Par un prodige inoui, tous ces enfans naissent frais et roses et demeurent brillans de santé jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans; alors la lèpre arrive et les couvre de ses plaies.

Au moment où je visitai les *loges*, la petite vérole y régnait, le percepteur et le garde champêtre me laissèrent donc à l'entrée du village, n'osant s'y aventurer, et j'y pénétraï seul; on me regardait avec une stupide curiosité; je comptai trois cent vingt habitans dans soixante huttes de huit pieds carrés. Jamais la conscription avide de l'empire n'a pu tirer un soldat de cette population. Je me demandai si la contribution fiscale devait être plus cruelle que la contribution de sang; je m'attribuai le droit de décider que non, et je les rayai de l'impôt.

Cependant j'avais rapidement dans le travail dont j'étais chargé, et quoi que j'eusse fait au séjour où je rentrais chaque soir, Dieu sait pourquoi, j'avais déjà visité beaucoup d'autres communes; parmi celles-ci je dois citer Grazay qui garde les vestiges d'un camp romain beaucoup plus certain que celui de l'antiquaire Monkbarne. M. le comte de C..., maire de la commune en a extrait une mosaïque d'une conservation et d'une beauté rares, représentant les aigles romaines; elles forment chez lui et dans sa salle à manger, les quatre angles du pavé comme dans la salle du camp d'où elles ont été enlevées. Il est fort heureux qu'en 1815, ce beau reste d'antiquité ait appartenu à un noble et à un royaliste, sans cela il eût sans doute été brisé. Ce camp d'où il venait était celui de Graius d'où vient Grazay, à ce que disent les savans. J'eus encore à parcourir sur les limites du département, la Chapelle-Moche et les communes qui l'avoisinent. C'est des mains sales et des huttes enfumées de la population de ces communes, que sortent la plupart de ces magnifiques points d'Alençon dont la mode revient si fort, et le *neuf* de ces dentelles, c'est-à-dire cette couleur brune dont nos élégantes sont si jalouses, n'est autre chose que la crasse des paysannes du pays.

Les Parisiens peuvent, du reste, juger par eux-mêmes de la saleté de ces populations, car les marchands de salade ambulans qui traînent des charrettes ou portent des hottes dans les rues de Paris, sont presque tous des habitans de la Chapelle-Moche, dont une émigration part tous les ans pour la capitale, afin de se livrer à ce commerce.

J'avais achevé ma mission dans cette partie du département, il fallut regagner le chef-lieu. M. P.... me vit partir avec plaisir.

Je regagnai le chef-lieu, et deux jours après je recommençai ma tournée, et dès l'abord j'eus occasion d'être témoin d'un miracle qui mit en rumeur toute la population. Le fait s'est passé dans une petite commune qui touche à la ville comme un de ses faubourgs; tous les jours à une heure donnée, on voyait se dessiner sur l'hostie du saint-sacrement exposé sur le maître-autel, le visage de l'enfant Jésus, et cela d'une manière fort distincte; je me rendis à l'église où affluaient des milliers de curieux dont beaucoup entrés le sourire

aux lèvres, sortaient déjà avec la crainte dans le cœur, et je fus témoin de ce phénomène, dont on me permettra de donner l'explication, attendu que le miracle fut supprimé par ordre des autorités. Dans cette église assez petite, il se trouvait, en face du maître-autel, des vitraux où la Vierge était représentée tenant son fils dans ses bras; arrivé à une certaine hauteur, le soleil jetait sur le pavé et sur le maître-autel de l'église des rayons colorés par leur passage à travers ces vitraux; par un jeu du hasard, ces rayons allaient porter précisément le dessin de la tête de l'enfant Jésus sur le verre du saint-sacrement et l'y dessinaient très visiblement. Que les physiciens expliquent ce jeu de lumière par la divergence ou la concentration des rayons, c'est leur affaire; la mathématique, tout infaillible qu'elle est, a prouvé de si grosses absurdités, elle a déjà si invinciblement prouvé que le soleil tournait autour de la terre, et maintenant que la terre tourne autour du soleil, qu'elle trouvera bien quelque formule pour démontrer ce fait incontestable.

Ce fut en courant ainsi tout autour de la ville, que j'eus à visiter le port du Salut, ainsi nommé depuis qu'il s'y est élevé un couvent de trappistes.

L'intérieur de ce couvent que j'ai visité dans beaucoup d'autres occasions, n'est qu'une maigre réalité de ce que l'imagination rêve de nos antiques monastères; toutefois on y court avec curiosité comme à Bobino depuis que l'Odéon est refermé. Toutefois quand je le vis, il n'avait rien de cette grave et religieuse tenue qui devait caractériser les couvens d'autrefois; c'était bien le silence ordonné par la règle, les prières dites à l'heure accoutumée, les macérations et la sobriété de l'ordre; mais on ne se sentait saisi d'aucune sainte appréhension dans cette retraite; tous les bâtimens étaient achevés de la veille, les murs étaient blancs de leur premier recrépissage; les clôtures n'étaient que des murailles de six pieds de haut, en pierres sèches, mal ajustées; le couvent n'était défendu au dehors que contre les voleurs, ainsi qu'une maison de plaisance; on pouvait se donner la main par-dessus le pignon, le monde voyait et se laissait voir par les crevasses; l'ame ne se sentait pas enfermée : rien de ces colossales constructions qui annon-

cent l'existence séculaire de la demeure où l'on se trouve, rien qui manifestât cette volonté héréditaire d'une communauté qui est arrivée, par la durée, à la puissance des plus grands monarques, et qui, en perpétuant pendant deux cents ans l'idée et la volonté de construire un monument, l'élevait enfin, par les jours et la persévérance, aussi immense que ceux que les Romains bâtissaient avec l'or des peuples et des milliers d'esclaves : saint labour où le temps, ce grand destructeur d'édifices, était le premier ouvrier des corporations religieuses. Du reste, point de souvenirs sous aucune de ces voûtes ; point de tombes fermées dans ce cimetière où toutes les tombes sont ouvertes ; des jardins à peine défrichés, des pommiers qui n'avaient pas encore porté de fruits, de grandes allées sans ombre, enfin rien de consacré par le temps, un établissement religieux où la spéculation humaine opérant sur la foi perçait de tous côtés.

Mais si le couvent manquait à la contemplation, l'observation pouvait s'exercer sur le personnage qui le montrait sous le nom de frère hôtelier ou hospitalier. C'était un homme de cinquante ans, d'une tête admirable et chauve, à la contenance haute, à l'œil ardent, à la parole élégante, tirant des larges pans de sa robe de laine des mains soignées et blanches, et laissant tomber de sa bouche moqueuse des demi-mots confidentiels, comme pour excuser l'homme du monde d'être sous l'habit du trappiste. Que d'histoires on aurait pu bâtir sur l'aspect de cet homme, et combien toutes ces histoires eussent été encore loin de la singularité réelle de sa vie !

Ce père hôtelier, qui couchait sur la planche de son lit et qui étonnait le couvent par la rigidité de sa foi et par l'observance étroite des pratiques religieuses les plus puérides, cet homme a tenu rang de prince dans les plus belles cours de l'Europe ; cet homme mêlé à la tourbe des coupables qui vont à la Trappe faire des péchés de leurs crimes et se livrer au jeûne pour échapper au bagne ; cet homme sait toutes les sciences, cet homme peut parler leur langue maternelle à tous les étrangers qui viennent visiter le couvent et faire dire à tous : Ce religieux est mon compatriote, et cependant cet homme n'a pas de patrie connue. Enseveli dans un couvent français, il a été l'ennemi le plus acharné de la France : en 1806 il

commandait un corps franc autrichien; après la paix de Tilsitt, il allait en Espagne dans le seul pays qui résistât encore à Napoléon; l'Espagne vaincue, il allait en Angleterre demander de l'argent et des hommes pour se battre encore contre la France, et cet homme a dédié des ouvrages à Napoléon et pleure quand on lui parle de sa mort. Cet anachorète, voué à la pauvreté, a étonné Londres de son faste, Londres, la ville où l'or pèse à peine un peu plus que l'argent en France; ce reclus volontaire s'est enfermé quinze jours dans une maison de campagne, et pour échapper à la poursuite des shérifs qui voulaient l'arrêter pour dettes, il y a soutenu un siège en règle après avoir arboré au pignon de sa maison un drapeau portant la vieille devise anglaise : *My house is my Castle*. Cet homme, voué à la méditation, a passé quatre ans dans le château de Vincennes comme un des partisans politiques les plus ardents et les plus dangereux de l'époque. Cet ermite, mortifié sous la bure, a écrit des pages brûlantes d'amour.

Quand on le connaît, on retrouve aisément tout cela sous la robe du trappiste; quand on ne le connaît pas, il vous laisse une vague impression de grandeur déchuë, qui vous le fait regarder avec respect et presque avec crainte.

La dernière fois que je le vis, c'était en faisant ma tournée départementale, et la manière dont il s'offrit à moi m'est demeurée dans la mémoire comme un de ces tableaux que l'imagination se plaît à créer et qui surprennent par leur grâce, sans toutefois persuader de leur réalité. J'étais dans la commune d'A..... et j'avais à me rendre chez le marquis d'A....., vieux seigneur de ce pays dont il porte le nom, et qui en est devenu le maire après en avoir été le suzerain. J'avais eu l'occasion de voir M. d'A..... en plusieurs circonstances, et, quelle que fût sa hauteur aristocratique envers les premiers magistrats du département, je savais que j'étais trop jeune et trop peu de chose près de lui, pour qu'il ne fût pas poli envers moi.

J'étais entré par une des petites portes du parc pour gagner le château, et je suivais une longue et haute allée de tilleuls, bordée de chaque côté d'une épaisse charmille. Bientôt, et en approchant du château, j'entendis des rires légers et joyeux qui se mêlaient à

une vive et élégante musique. C'étaient d'un côté des voix douces de jeunes filles, riant sans éclats, joyeuses sans fracas; d'un autre côté, c'était la facilité rapide d'un maître habile, la coquetterie d'un musicien qui joue avec la musique qu'il joue. Peu à peu, le rythme se dessina mieux à mon oreille, et je reconnus des airs de danse; bientôt j'aperçus, à travers une des fenêtres entr'ouvertes, de blanches robes et des visages roses qui se mêlaient doucement avec une grace précieuse et un abandon retenu. Je m'approchai tout-à-fait, et je vis enfin six ou huit jolies personnes dansant, le sourire aux lèvres, le visage rayonnant, comme d'un bonheur volé et inattendu, et au fond de ce groupe gracieux le grave et sérieux trappiste, assis au piano, la tête haute sur son capuchon rejeté en arrière, regardant mélancoliquement cette joie d'enfants, à laquelle on voyait que son ame n'assistait que dans le passé. Il y avait dans le regard du vénérable père G... toute l'histoire d'un cœur qui a cru au bonheur venu du monde et donné par les anges de la terre, et qui, déçu et trompé, laisse croire comme il a cru, encourage la foi qu'il a perdue, et se dit tout bas : Enfants, soyez jeunes! heureux, soyez heureux!

Il avait raison : les jeunes filles ne comprenaient rien de cette vivante leçon d'avenir; elles ne s'occupaient point de cette existence si forte et si vivace, cachée sous le rude habit de trappiste; elles ne souriaient qu'à l'idée de danser, elles, jeunes et belles, aux accords d'un religieux voué à la pénitence.

Je m'étais appuyé à l'angle de la fenêtre pour contempler ce singulier tableau. J'y étais depuis quelques minutes, lorsque l'une d'elles m'aperçut, et poussa un cri, en me montrant du doigt à ses compagnes, qui s'enfuirent comme épouvantées d'avoir été surprises en faute. Le père G... rejeta vivement son capuchon sur sa tête. Le marquis d'A....., qui était dans un coin du salon, s'avança rapidement vers moi, et me demanda assez sèchement le but de ma visite. Je le lui expliquai. Malgré sa politesse, il me semblait très contrarié de ce que j'avais vu, et en même temps fort embarrassé de me faire querelle de ma curiosité et de m'avertir par cela même de l'importance qu'il attachait à ce petit événement. Enfin l'humeur l'emporta, et il me dit, en me conduisant dans son cabinet pour

prendre les mesures nécessaires à l'exécution des ordres dont j'étais porteur :

— Vous avez été témoin d'une excellente scène à ajouter à tous les récits absurdes qu'on fait parmi les libéraux contre les religieux de la Trappe ; c'est une belle occasion de les ridiculiser : à votre âge et avec votre opinion, vous n'y manquerez pas.

Je regardai M. le marquis d'A....., et lui répondis aussi sèchement qu'il m'avait parlé :

— Monsieur, j'ai diné il y a quinze jours avec le père G..... et à son côté. M. de B...., abbé de la Trappe, était à ce diner, et n'a pas manqué aux règles d'abstinence qu'il a jurées. Quant au père G....., il a résisté à toutes les séductions culinaires des deux premiers services ; mais au dessert, une assiette de macarons l'a si violemment tenté, qu'il l'a versée dans le giron de sa robe, et que, pendant toute la fin du diner, il l'a *gobée, gobée*, c'est le mot, comme un écolier qui trompe son maître. Ceci, si j'avais voulu en faire des gorges chaudes, eût été plus drôle à raconter que ce que j'ai vu aujourd'hui. Il y a une minute, il n'y a que moi qui le savais ; maintenant nous sommes deux ; permettez-moi de croire que je n'ai pas fait une indiscretion en vous le racontant.

— Vraiment, me dit le marquis d'A..... en riant ; une assiette de macarons tout entière!...

Il secoua la tête, et reprit d'un ton hypocritement moqueur :

— Le pauvre homme !

Huit jours après, tout le département savait l'affaire des macarons.

De tous les privilèges, celui auquel l'aristocratie tient le plus, c'est celui de se moquer de la religion et de ses élus. Elle ne les défend que contre la bourgeoisie et le menu peuple. Aujourd'hui, la noblesse fait pour le clergé ce qu'elle osait autrefois pour sa livrée, quand elle bâtonnait ses laquais et faisait bâtonner le bourgeois qui les trouvait insolens.

Cependant, comme je passai la journée dans la commune, je revis le père G....., qui me demanda si j'y coucherais ; je lui répondis que non, et qu'à la nuit tombante je gagnerais la commune voisine pour aller souper chez M. M....., le père d'un de mes

collègues. Il me dit que nous partirions ensemble, attendu qu'il était en *quête* et qu'il avait affaire du côté où je me rendais.

En effet, le soir venu, nous partîmes tous deux, moi chargé de mes papiers dans une espèce de sac de cuir, lui la besace sur l'épaule. Notre conversation, d'abord fort indifférente, prit un caractère assez intéressant en se rattachant aux choses dont nous faisons rencontre. Il me nommait presque toutes les maisons que nous rencontrions, chacune avec les haines qu'elle enferme jusqu'au jour de quelque collision; car en ce pays les opinions discutent la cartouche à la dent et le fusil à la main; dans ce pays beaucoup de familles peuvent dire en mettant le nez à la fenêtre: « Voilà celui qui a tué mon père, mon frère, mon ami. » J'écoutais avec religion le père G....., lorsque, au coin d'un chemin, il s'arrêta pour prier un moment au pied d'une croix qui s'y trouvait. Quand sa prière fut achevée, je lui demandai si, comme c'est l'habitude en Bretagne, cette croix n'avait pas été élevée à cette place parce qu'on y avait commis un meurtre.

— Non, me dit-il; un homme a été tué à cette place, mais ce n'est pas par un meurtre, comme vous l'entendez. Il est tombé dans un combat, après avoir tué plusieurs soldats en se défendant.

— Quel était cet homme? lui dis-je.

— C'était Moustache.

— Un chouan, je crois?

— Oui, me dit-il; une des natures les plus originales que j'aie jamais rencontrées, le mélange le plus inconcevable de la supériorité individuelle et de l'infériorité apprise et accoutumée.

— Je ne vous comprends guère, mon père...

— Moustache était un piqueur de M. de Pout..... Dans la première guerre de chouannerie, il se distingua par un courage si persévérant, une intelligence si forte, une capacité si peu commune, qu'il devint bientôt un chef de bande redoutable sous les ordres de son maître. Du fond de son exil, Louis XVIII récompensa ce brave serviteur par un brevet de colonel et une croix de Saint-Louis. Lorsque ce pays fut pacifié par Napoléon, Moustache demeura au service de son maître, et de piqueur devint cocher de M. de Pout..... Cela dura jusqu'en 1814. A cette époque, et

quand le cocher eût pu faire valoir ses titres de colonel et de chevalier de Saint-Louis, il les garda dans sa poche et voulut rester cocher. M. de Pout..... ne prétendit pas lui faire un bonheur autre que celui qui allait aux habitudes de Moustache, et le garda à son service. 1815 vint, et vous le savez, la chouannerie recommença. M. de Pout..... était déjà trop vieux pour s'y mêler, mais ses deux jeunes fils prirent les armes. Ce fut alors que Moustache exhuma de dessous la paille de la litière de ses chevaux son brevet et ses croix. En peu de jours l'audace de ses entreprises et l'activité qu'il montra lui conférèrent son grade de colonel, mieux encore que le brevet de Louis XVIII. Ses deux jeunes maîtres servaient sous ses ordres.

Certes, c'était quelque chose de curieux que ce serviteur commandant militairement et avec une rigidité extrême aux deux jeunes gens qu'il servait la veille; mais le contraste était plus frappant que vous ne pensez. Tant que c'était l'heure de marcher ou de combattre, il était à la tête de sa bande. Chacun des fils de M. de Pout... recevait les ordres souverains de Moustache, qui ne souffrait pas de réplique et qui leur distribuait l'éloge ou le blâme avec une supériorité qui se faisait parfaitement respecter. Aux moindres fautes contre la discipline qu'il avait établie, il punissait ces jeunes gens comme il eût fait du dernier paysan. Cela durait tant que le chef avait à prévenir un danger, à éviter une ruse, à poser une embuscade ou à soutenir un combat; mais dès que le moment du repos était venu pour tous, lorsque le colonel et ses deux jeunes officiers étaient enfermés dans quelque obscure chaumière, Moustache redevenait l'attentif et dévoué serviteur du château; il faisait le lit de ses maîtres, il nettoyait leurs habits, prenait soin de leurs chevaux, décrotaït leurs bottes, et ne se couchait que lorsqu'il leur avait procuré tout le confortable possible dans une chaumière. Le lendemain matin le colonel recommençait, et le soir le cocher. Enfin, surpris seul à cette place même, Moustache a été cloué à cet arbre d'un coup de baïonnette qui lui a été donné par un sergent dont il avait presque mis en fuite le détachement.

Ce récit du père G.... nous avait conduits au milieu d'une lande

où s'élevaient çà et là des tertres assez rapprochés. C'était la lande de la Croix-Bataille, fameuse par une victoire remportée par les nobles du pays contre les Anglais, plus fameuse par la victoire de l'armée catholique vendéenne sur l'armée républicaine. Chacun des tertres avait une désignation dans la mémoire des habitans, quoiqu'aucun signe extérieur ne les distinguât. Le plus élevé recouvrait le corps d'une grande quantité de prêtres, qui, pendant le combat, placés en prière dans cet endroit, y avaient été surpris et massacrés par les républicains. Cette fosse est d'ordinaire fréquentée par les sectaires de la petite église, sorte de puritains catholiques qui ne reconnaissent pas la hiérarchie des évêques et la suprématie du pape, et qui les considèrent comme déchus de leurs droits par leur alliance sacrilège avec Napoléon. Quelques prêtres errans et nourris en secret par ces sectaires les catéchisent en plein air, et le rendez-vous le plus ordinaire de ces prêches est la lande de la Croix-Bataille. C'était, à cette époque, l'ultracisme de la religion.

Nous traversâmes cette lande sans y rencontrer autre chose que quelques vieilles paysannes accroupies sur ces tombes, où elles récitaient des prières. Malgré sa réputation de sainteté, le père G.... n'obtint d'elles qu'un signe de croix, comme elles eussent fait pour se garantir du mauvais esprit. Sous un autre point de vue, le papisme est aussi odieux à cette petite secte fanatique qu'il peut l'être en Angleterre aux presbytériens les plus intolérans.

Après cette lande nous rencontrâmes le petit village de Saint.... et nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos.

Je devais avoir ce soir-là deux tableaux bien opposés de la puissance des souvenirs de famille dans ce pays.

J'entrai avec le père G.... dans une chaumière à la porte de laquelle était assis un vieillard. Cette chaumière était toute tapissée de cornets en terre de la forme de ceux que portaient les anciens chevaliers. Le père G.... aborda le vieillard avec une cordiale amitié et une sorte de considération. J'en fus tout surpris.

— Quel est ce marchand de poteries? lui dis-je.

— Nous voici, me dit le père G...., dans la maison du descendant du porte-croix de la grande bataille livrée contre les Anglais dans la lande que nous venons de quitter.

— Oui, monsieur, me dit le vieillard, un de mes ancêtres était porte-croix de l'église de Saint-Pierre. Lors de la bataille dont vient de vous parler le père G..., il marcha en tête des chevaliers, portant la croix d'une main et de l'autre son cornet, dont il donnait de toutes ses forces. Les chevaliers ayant été repoussés, il demeura seul en avant, élevant sa croix en l'air, et sonnait plus que jamais de son cornet. Les chevaliers, honteux de voir un vilain montrer un si ferme courage, recommencèrent le combat et remportèrent la victoire.

— Et votre aïeul obtint sans doute une belle récompense?

— Aucune, monsieur; il abandonna l'église et se fit fabricant de cornets. Cette industrie est restée dans notre famille depuis quatre cents ans, et personne n'avait osé la partager avec nous jusqu'à la révolution. Mais, maintenant, tout le monde s'en mêle.

— Comment se fait-il que votre aïeul n'ait pas été récompensé? lui dis-je.

— Oh! me répondit le vieillard, bien souvent depuis ce temps on a voulu annoblir notre famille; mais de père en fils nous nous y sommes refusés. Il y a assez de nobles comme en fait le roi, il n'y a que nous de notre espèce; voici mon petit-fils: il fera des cornets, et son fils aussi et les fils de son fils, pour montrer que les seigneurs et les puissans ont été toujours ingrats envers le peuple.

Aujourd'hui que je me rappelle ce grand vieillard dans sa misérable chaumière, je me dis que la poésie est partout, et partout plus originale dans la réalité que dans l'invention; Moustache est un héros bien au-dessus de Kaleb le fabricant de cornets: c'est une de ces singularités qu'on ne crée pas.

Cependant la nuit était tout-à-fait fermée; je quittai mon trap-piste et je gagnai la maison de M. M... Je ne le connaissais pas: je demandai son fils, on me fit entrer et on alla le prévenir; venez, me dit-il, c'est aujourd'hui la fête de mon père et nous lui avons ménagé une surprise; mettez-vous dans un coin du salon, je vous présenterai tout à l'heure.

J'entrai dans le salon, je vis M. M... assis dans un vaste fauteuil. C'était un vieillard de quatre-vingts ans, couronné de longs cheveux blancs; sa figure sévère était impassible, et il paraissait me

diter profondément. Il était aveugle. A peine fus-je entré dans le salon que les enfans de ses enfans, bande nombreuse de petits garçons et de petites filles, s'avancèrent l'un après l'autre et lui présentèrent chacun un bouquet, en lui souhaitant sa fête. Le vieillard prenait les enfans dans ses bras, et leur recommandait la sagesse et l'obéissance, après avoir touché de ses vieilles mains les fraîches fleurs qui s'entassaient à ses pieds; puis, quand vint le tour du dernier de ses petits-fils, il le mit sur son genou, et lui dit en souriant :

— Reste avec moi, tes frères sont déjà trop grands pour que je joue avec eux; il n'y a que toi qui t'amuses avec moi. Il n'y a que l'enfance qui ose toucher à la vieillesse.

En effet, le petit garçon passait ses mains d'enfant dans la blanche chevelure du vieillard. Pendant ce temps les deux fils de M. M..., deux hommes dont l'un avait été officier de la garde impériale, et dont l'autre était une des plus fortes natures que j'ai connues, tous deux tremblans et attendris, s'avançaient vers leur père, en soutenant un immense cadre où se trouvait une gravure. Les brus et les filles du vieillard, les enfans de ces brus et de ces filles, suivaient, avec une crainte respectueuse, la marche de ces deux hommes. Enfin, posant la gravure devant le visage du vieillard aveugle, l'aîné dit à son père :

— Mon père, voici notre présent.

— Qu'est cela? dit le vieillard en posant les mains sur le cadre; un tableau, une gravure?

— C'est la gravure du tableau de David, représentant le Serment du jeu de paume.

— Le Serment du jeu de paume, s'écria le vieillard d'une voix émue; j'y étais.

— Oui, mon père, répondit le fils, et David ne vous a pas oublié dans son tableau.

— J'y suis, s'écria encore le vieillard, en tendant les mains vers le tableau... j'y suis.

— Oui, mon père, au moment où vous vous faites apporter mourant pour jurer la délivrance de la nation.

— Où cela? où cela? répéta le vieillard en parcourant de sa main

débile la glace du cadre, et en laissant tomber de grosses larmes de ses yeux qui ne voyaient plus.

— Là, papa.... dit l'enfant en prenant la main du vieillard et en la posant sur l'endroit où était représentée l'action de cet héroïque patriote.

— Là! répéta le vieillard; là!

Il se fit un profond silence, et le vieillard ajouta :

— Voici vos lettres de noblesse, mes enfans.

C'est alors que je remarquai que dans ce pays de gentilshommes les deux seuls actes d'héroïsme qui m'eussent été révélés par hasard appartenaient l'un à un homme du peuple, l'autre à un homme de la bourgeoisie.

Mais le paysan et le bourgeois en avaient tous deux fait un droit de noblesse.

On a beau faire, la gentillâtrerie tient le Français aux reins; il ne peut s'en débarrasser.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

---

# CHRONIQUE.

---

Nous trouvons qu'on s'étonne sans motif du crime affreux, du crime sans nom, qui occupe en ce moment l'attention de Paris, de la France, de l'Europe. Est-ce que nous ne sommes pas suffisamment avertis depuis cinq ans ? Est-ce que les partis de toute couleur, les blancs et les rouges, nous ont épargné les menaces, les catastrophes ? Est-ce qu'ils n'ont pas toujours eu, quand ils l'ont voulu, leurs journaux pour annoncer les désastres, et leurs bras pour les exécuter ?

Et pourquoi ne continueraient-ils pas ? Quelles chances si désastreuses courent-ils donc à ce jeu ? Ils ne fournissent que la poudre, et nous fournissons les morts. Ils sont maîtres de commencer la partie quand ils souhaitent ; ils la commencent subitement, par surprise, sans déclaration préalable, leur guerre étant déjà flagrante et pouvant se passer de nouveaux avertissemens ; ils égorgent Baillot qui passe dans une rue, ils tuent des vieillards, des femmes et des enfans en habits de fête ; ils tuent qui ils veulent, quand ils veulent, comme ils veulent ; et nous autres, qui sommes tous couverts du sang de ces victimes, nous nous affublons d'une belle philanthropie vis-à-vis de ces hommes, qui se moquent de notre philanthropie.

Non certes, il ne faut pas s'étonner du crime de cette semaine ; si vous laissez faire, il recommencera. Ce dont il faut s'étonner, c'est que la France ne voie pas que depuis cinq ans elle est dupe avec les partis ; c'est que des gens qui peuvent employer le meurtre à leur guise, sans qu'il tombe un seul cheveu de leur tête, ne profitassent pas de ce moyen, avant qu'on se ravise ; c'est que les beaux sentimens fussent des armes suffisantes à

opposer à des fusils; c'est qu'après tant d'essais de toute sorte, les partis qui ont si souvent frappé la France, et en tant d'endroits, ne la frappassent pas juste; car les poignards sont comme tout le monde, à force de chercher, ils trouvent.

Cependant, comme nous le disions il y a huit jours, si les ennemis de nos institutions ne se lassent pas de conspirer contre elles, il semble que la Providence ne se lasse pas non plus de les protéger. Nos pères, qui se souvenaient du passé plus que nous ne faisons, qui avaient la religion de Dieu et la religion des ancêtres plus que nous ne les avons, auraient dit, au milieu d'un pareil désastre, que le roi saint Louis avait sauvé les siens; nous autres, en un temps où le christianisme est une hardiesse et la foi une témérité, nous nous confessons hardis et téméraires, et nous pensons qu'il y a autre chose que le doigt du hasard dans le salut du roi et de ses trois fils. Les Romains croyaient à la fortune de Rome; nous croyons à la fortune de la France.

Du reste, jamais plus beau jour de guerre civile que le 28 juillet, si le crime avait été complet et entièrement consommé. Le ciel était magnifique et les apprêts de fêtes infinis. La chaleur étouffante des journées précédentes avait été tempérée par une pluie d'orage, qui était tombée abondamment dans la soirée de la veille et dans la nuit. Dès le matin, la troupe et la garde nationale étaient déployées sur deux lignes, des deux côtés du boulevard, depuis l'arc de l'Étoile jusqu'à la Bastille. En allant du premier au dernier de ces deux points, la garde nationale occupait la ligne droite, la troupe la ligne gauche. Des deux côtés, entre les deux lignes et les maisons, les curieux circulaient par milliers, comme c'est l'ordinaire de ces cérémonies militaires, et les fenêtres des maisons étaient toutes pavoisées de femmes en parure du matin.

A dix heures, le roi est sorti des Tuileries. Il avait à côté de lui ses trois fils aînés, le duc d'Orléans, le duc de Nemours et le prince de Joinville. Sa majesté formait avec ses enfans la première ligne. Immédiatement après elle, venait de front M. le duc de Broglie, M. Thiers et M. le maréchal Mortier, puis enfin tout le cortège, formé de maréchaux, de généraux, d'aides-de-champ, de hauts fonctionnaires, de tout ce que Paris réunissait de plus illustre et de plus grand. Sa majesté a suivi le boulevard de bas en haut, comme c'est l'habitude, allant vers la Bastille, passant au pas de son cheval, sur le front de la ligne droite formée par la garde nationale, et répondant de la main et du chapeau, avec son affabilité naturelle, à l'empressement universel dont elle était l'objet.

Le cortège était parvenu au point le plus élevé du boulevard du Temple, et longeait le front du jardin Turc, lorsque l'explosion a éclaté à sa gau-

che. C'a été comme un roulement de feu de peloton, qui a jeté toute cette foule immense qui se pressait pour voir le roi, dans une vive confusion et dans une effroyable stupeur. Les yeux s'étant instinctivement dirigés vers le point d'où venait la détonation, on a facilement remarqué à une maison une petite fenêtre qui fumait, et dont la jalousie venait de voler en éclats. Cette maison porte le numéro 50. Elle termine cette série de théâtres accolés les uns aux autres, qui commence par le cirque de Fraucani, et qui finit par l'exposition des personnages de cire.

C'est une petite maison sale et hideuse, horriblement barbouillée de rouge, comme il paraît que c'est la pratique des marchands de vin. Il y en a un en effet, qui occupe le rez-de-chaussée et l'entre-sol. Sa façade n'a pas plus de deux toises de front, la place d'une chambre, et elle se prolonge en arrière, sur la même largeur, vers la rue des Fossés-du-Temple, où elle n'arrive pas. A gauche, elle domine par trois croisées latérales sur un estaminet bâti en forme de tente, devant une maison en retraite; à droite, elle est accoudée et comme accrochée à la maison du numéro 52, qui est plus grande et plus haute. La fenêtre du troisième étage, d'où la jalousie a été arrachée par la violence des balles, est basse et presque carrée, et immédiatement au-dessous d'elle est appliquée une de ces adresses du *Journal des Connaissances utiles*, qui couvrent tous les murs de Paris.

Cette maison est tout-à-fait en face du Jardin Turc, et le boulevard peut avoir en cet endroit environ soixante pas de largeur, ce qui est une excellente portée pour un fusil de calibre. Nous avons dit que le roi et son cortège montaient le boulevard au moment de l'explosion, et longeaient la ligne de droite. C'est donc par le côté gauche que les victimes ont été frappées. La fenêtre d'où est partie l'explosion est assez élevée au-dessus du sol, pour que l'obliquité des balles ne fût pas dérangée par les têtes de la foule et par les schakos de la troupe de ligne, qui garnissait le côté le plus rapproché du boulevard. En considérant les lieux, on remarque que la machine a fait explosion au moment où le cortège arrivait en face d'un petit arbre qui est du côté gauche, devant la maison, et qui a servi de point de mire.

A voir le coup, on ne comprend pas que le roi et les trois princes aient échappé. Ils ont été véritablement enveloppés de balles; et celles qui n'ont pas rencontré une victime à renverser, ont déchiré le mur du Jardin Turc, à une hauteur d'environ cinq pieds, au nombre de plus de cinquante, et sur une largeur d'au moins trente pieds. C'est encore une faveur de la Providence qu'au milieu d'une si grande foule, la mort soit passée si près de tant d'hommes, de femmes et d'enfans qui se pressaient

en cet endroit. Ce n'est pas certes que le nombre des victimes ne soit grand, et ne forme une longue et lamentable liste d'illustrations militaires et de vertus domestiques. Sur le coup même de l'explosion, au milieu de la stupeur générale, des hommes et des chevaux sont tombés, qui ont ramené les esprits à la triste réalité du moment, qui ont fait juger le danger et mesurer le crime. M. le maréchal Mortier, duc de Trévise; M. Rieussec, lieutenant-colonel de la 8<sup>e</sup> légion; M. le général Lachasse-Vérigny; M. le capitaine Vilatte, neveu et aide-de-camp du ministre de la guerre; MM. Prudhomme, Ricard, Léger, Benetter, grenadiers de la 8<sup>e</sup> légion; une femme, un enfant, étaient morts, tués raides; les généraux Heymès, Colbert, Blin, Pelet, étaient grièvement blessés; M. le colonel Raffé était atteint mortellement; M. le duc de Broglie avait reçu une balle dans le collet de son habit, qu'elle avait déchiré et où elle est restée. En outre, à droite et à gauche, hors du cortège, d'autres personnes avaient été frappées pareillement : trente-quatre en tout, mortes ou blessés.

Le premier mouvement de cette foule épouvantée fut de chercher du regard le roi et ses trois fils. Les trois princes, cette jeune et noble famille, s'étaient pressés autour de leur père, et leur joie fut grande de voir que Dieu l'avait préservé. Alors on releva les blessés, on emporta les morts; le roi, plein d'un admirable sang-froid, donna ordre de continuer la revue, le cortège serra ses rangs éclaircis, et repartit.

Cependant l'explosion avait à peine éclaté, les victimes étaient à peine à terre, que la garde nationale, rompant les rangs, s'était portée sur la petite maison. « Ne tuez personne, » s'était écrié le roi, pour amortir l'indignation de la foule, qui était au comble. La maison entourée et gardée, on y monta. On trouva au troisième étage une chambre étroite et sans meubles, et un homme blessé qui se sauvait, en se laissant glisser par une corde dans une cour intérieure de la maison n<sup>o</sup> 52, qui est à droite. L'homme fut saisi. Il était blessé au cou, à la lèvre et au front, en ce dernier endroit assez grièvement, l'os frontal ayant été attaqué. Quand on se fut approché de la fenêtre de la chambre, on aperçut une machine, celle qui avait fait explosion, et qui était encore en place. C'étaient vingt-cinq canons de fusils de calibre, disposés sur deux étagères horizontales, fortement établis et liés par des bandes de fer. Un artifice avait servi à mettre le feu aux lumières. Trois canons avaient fait explosion, trois n'étaient pas partis. Ils avaient été chargés désespérément, et contenaient chacun cinq ou six balles ou de fortes chevrotines. Il y avait encore dans la chambre deux chapeaux gris d'inégale grandeur, et un habit de drap fin qui, depuis, a paru ne pouvoir pas convenir à la taille de l'homme arrêté. Une femme de la maison n<sup>o</sup> 52 a déclaré avoir vu s'échapper deux individus. L'homme

arrêté a dit se nommer Auguste Gérard. Il est âgé d'environ quarante ans. Il paraît certain aujourd'hui que Gérard n'est pas son vrai nom, et qu'il s'appelle Ducasse. Il est de Lodève, dans le département de l'Hérault, et il porte sur le côté gauche de la poitrine une croix de Naples surmontée d'un aigle, emblème qu'il y fit imprimer quand il servait sous le roi Murat.

La catastrophe, l'enlèvement des morts et des blessés, l'arrestation de l'assassin, tout cela fut l'affaire d'un instant. M. le général Rumigny, tandis que le roi continuait à remonter le boulevard, le descendit au galop de son cheval, informant rapidement les colonels des légions de ce qui venait de se passer, et alla rassurer la reine qui était à l'hôtel de la Chancellerie, place Vendôme, pour voir le défilé. La nouvelle s'étant ainsi répandue comme l'éclair, elle prit durant les premiers instans une infinie variété de formes. Le coup qu'elle porta à l'hôtel de la Chancellerie et à l'hôtel des affaires étrangères fut terrible. En ces deux endroits, au premier surtout, se trouvaient réunies les femmes, les filles, les sœurs des officiers-généraux et des ministres qui formaient le cortège, et quand retentirent ces mots épouvantables, que douze personnes de la suite du roi venaient d'être tuées, ce fut une confusion, ce fut un tumulte, ce furent des cris et des sanglots déchirans. Parmi toutes ces femmes réunies pour une fête, et si bien parées, et il n'y a qu'un instant, qu'une minute, si heureuses, si joyeuses, il s'en trouvait tout à coup dix ou douze, disait la nouvelle, qui étaient veuves ou orphelines. Lesquelles ? on ne le savait pas encore au juste, mais on allait l'apprendre dans une demi-heure.

Jamais demi-heure ne fut passée dans une plus affreuse angoisse. Les aides-de-camp qui survenaient à la hâte avaient des visages si mornes, que la reine et les jeunes princesses, ses filles, croyaient à de plus grands malheurs, qu'on leur dissimulait. Cependant des détails précis étant survenus, M. le ministre de l'instruction publique et M. le garde-des-sceaux en informèrent la reine, qui ne cessa de pleurer sur elle-même que pour pleurer sur les autres.

Ces douleurs qui se trouvaient réunies, qui ont paru et qui étaient réellement si poignantes, ont vivement frappé tous ceux qui en ont été témoins, et ont ému au loin toutes les mères, toutes les filles, toutes les sœurs. Elles avaient accablé des personnes d'ordinaire si heureuses, et mouillé de larmes des yeux qui ont si peu l'habitude d'en verser, que ce contraste inattendu des grandes félicités et des grands désespoirs ne pouvait manquer de réveiller partout de non moins grandes compatissances. Toutefois, il a dû se répandre ailleurs bien des larmes furtives, se pousser bien des cris étouffés, s'exhaler bien des douleurs inconnues, lorsque les cadavres

des gardes nationaux, des femmes et des enfans, s'en allaient frapper à la porte de leurs maisons, et rentraient souillés, sanglans, inanimés, de cette fête. Cette désolation des pauvres familles du quartier Saint-Antoine n'était ni moins vive, ni moins légitime, ni moins sainte. Le roi s'en est souvenu après Dieu. Il a fait donner sur l'heure ce qu'il pouvait donner sur l'heure, des consolations aux vivans, des soins aux blessés, des cercueils aux morts.

Les fêtes de juillet ont été suspendues immédiatement. Une proclamation du roi, pleine de la douleur du moment, l'a annoncé par toute la France. Le moyen en effet qu'on se réjouit à côté des morts qui ne sont pas encore enterrés? Nous sommes conviés pour mardi aux funérailles des victimes. Tout Paris y sera. Nous devons ce témoignage de douleur à ces familles qui ont payé pour les nôtres, et dont le deuil pouvait être notre deuil. Une chapelle ardente, disposée dans l'église Saint-Paul, à la rue Saint-Antoine, a réuni les cercueils de toutes les victimes. C'est un puissant sujet d'émotion pour ce quartier si douloureusement frappé, que le concours immense de citoyens de toute classe qui se pressent devant l'église, qui encomrent la nef et les bas côtés. La catastrophe a si douloureusement retenti dans la population tout entière, qu'il n'est pas un recoin de ce Paris, si immense, d'où la foule n'accoure vers les victimes pour les plaindre et pour s'indigner. Ces morts qui sont tombés sous le même coup, par le même crime, à la même place, reposeront aussi dans un même asile. On les déposera dans les caveaux de l'église des Invalides, où les funérailles collectives auront lieu.

Il va rester maintenant deux grands devoirs à remplir; l'un pour la chambre des pairs, l'autre pour le gouvernement.

La chambre des pairs, qui est saisie du jugement de l'attentat, y apportera certainement sa fermeté, sa persévérance et sa noblesse ordinaires. L'instruction fera connaître, nous l'espérons, si le crime est l'œuvre d'un seul ou de plusieurs. L'accusé, quoique grièvement blessé, paraît devoir survivre. Il a déjà subi plusieurs interrogatoires, et s'est exprimé très librement, très clairement, très explicitement. Il ne nie pas avoir eu des complices, mais il ne les nomme pas encore. Tout semble en effet faire présumer, non-seulement que Gérard a cédé à une impulsion morale, mais encore à des menées et à des suggestions positives. C'est un homme pauvre qui a payé d'avance six mois de loyer, et qui a acheté vingt-cinq canons de fusils; voilà une dépense d'environ 5 ou 600 francs, faite en moins de trois mois, ce qui aurait été impossible, même à un ouvrier à son aise. D'ailleurs il y avait eu des indices nombreux et divers de l'attentat. Un commissaire de police avait été informé d'une explosion qui

devait avoir lieu aux environs de l'Ambigu-Comique ; un ouvrier lampiste , un garçon de café et environ soixante autres personnes arrêtées, paraissent avoir eu plus ou moins de relations intimes avec Gérard, et avoir eu une participation plus ou moins directe au crime. Un homme qui machine tout seul et pour son propre compte n'initie pas tant de gens à ses desseins. Du reste, nous verrons bien.

Le devoir du gouvernement est tout aussi grave, et plus difficile encore à remplir. Il consiste à sauver la France de cette épouvantable démoralisation politique où elle est tombée, et d'en finir avec ce conflit de doctrines de toute sorte, qui ne distingue plus le bien du mal, ni le meurtre du dévouement. Il est clair que là où il est permis de discuter le principe de l'ordre actuel, et par conséquent de le condamner, il ne faut pas s'étonner qu'on l'attaque. La révolte délibérée est le préambule naturel de la révolte réalisée.

Tant que nous souffrirons qu'on mette la monarchie constitutionnelle et les institutions actuelles en question, il est évident que ceux qui n'aiment ni ces institutions, ni cette monarchie, se déclareront contre elles, et tenteront par eux-mêmes ou seront la cause éloignée qui fera tenter par d'autres leur renversement et leur ruine. Il s'agit de savoir si nous voulons les choses de juillet, ou si nous ne les voulons pas. Si nous ne les voulons pas, laissons-les crouler sans résistance ; si nous les voulons, maintenons-les.

Maintenons-les légalement, mais fermement. Soyons au-dessus des passions de 1820, qui ne sont d'ailleurs ni nécessaires, ni possibles. Pas de violence, pas de coup d'état ; le désordre n'a jamais engendré l'ordre, ni l'injustice la justice. Du reste, nous sommes certains de deux choses : le gouvernement actuel ne voudrait d'aucune illégalité, et la France n'en souffrirait aucune. Il y a des chambres, qu'elles soient consultées ; il y a des majorités, qu'elles prononcent ; il y a une constitution établie, qu'on lui fasse sortir tout son effet.

Mais avant tout, qu'on soit ferme. Tant qu'on mollira devant l'émeute, l'émeute recommencera ; tant qu'on enterrera les morts sans rien dire, il y aura des morts nouveaux. A quelque endroit que soit le mal, qu'on l'assiège. Le tout est qu'on veuille l'atteindre. Qui a vouloir, a pouvoir.





Engraved by M<sup>r</sup> Robertson.

---

# ESQUISSES ET PORTRAITS.

---

II.

LADY GRAHAM.

---

C'est très bien de condamner la noblesse, très bien de traîner la chevalerie dans la cendre et la boue, très bien de se venger d'une grandeur de quinze siècles. Je trouve même commode et permis de créer des systèmes platonico-utopiens et de faire valoir l'égalité humaine; de montrer sous des couleurs odieuses les vices des hautes classes, l'immoralité des grandes dames, les passions effrénées des nobles suzerains d'autrefois, l'ignorance des grandes d'Espagne, les voluptueux caprices des princesses d'Italie et les scandaleuses orgies des maîtresses des papes!

Très bien!

D'abord toutes ces couleurs sont tranchantes et attirent l'attention; ensuite nous tous, qui ne sommes pas de vieille descendance, nous tous, nous sommes flattés, vengés et joyeux!

Et le public répétera que l'aristocratie est fatale au bonheur

des peuples. Je ne veux discuter avec personne ; je ne suis point dogmatique. Arrière la querelle ! Loin de moi la fureur ! Que l'invective aille chercher en d'autres lieux ses franches coudées ! L'arène ne lui manque pas, à l'invective ; elle trouve en France une carrière assez belle, ainsi que la dispute, le sophisme, le paralogisme, l'analyse, la critique, le sarcasme, la médisance, la criaillerie, l'avocasserie, et tout ce qui se rapporte au plus hargneux des gouvernemens, au gouvernement représentatif.

Si l'on me permet une seule petite observation, je dirai seulement que les suzeraines d'Italie, ces grandes dames si perverses, ont trouvé des rivales dans notre *Gazette des Tribunaux*, et que s'il fallait choisir entre l'immoralité de la place Maubert, celle des intéressantes et dramatiques sectatrices du vice que nos tribunaux vont chercher dans les classes inférieures, et l'autre immoralité poudrée, fardée, éclatante, rayonnante, empourprée des altièrres suzeraines du moyen-âge, j'opterais pour les suzeraines.

Je ne suis donc nullement convaincu que le vice soit le partage exclusif d'une caste. O témérité inouïe ! dans une époque pareille ! Je ne pense pas que tout le crime soit l'apanage de ces classes si méprisées ! C'est une opinion vraiment téméraire, je ne l'ignore pas et j'en conviens.

Permettez-nous cependant de conserver notre vénération pour une aristocratie, celle de la beauté ; permettez-nous de faire observer aussi que c'est surtout parmi les grandes races saxonnes et teutoniques, en Allemagne et en Angleterre, que se trouvent les grands modèles de la beauté.

Admirez, par exemple, ce portrait de femme ; les salons d'Almack en ont admiré l'original.

Sur cette physionomie si gracieuse et si noble, vous ne retrouvez pas le type saxon, mais le vieux type écossais. C'est bien la beauté du Nord, un mélange de dignité fière, de mélancolie et de caprice.

En effet, les ancêtres paternels de lady Graham, aujourd'hui femme de lord Graham, ami de lord Grey, long-temps ministre,

et qui marche à la tête des whigs réformateurs modérés ; les ancêtres de cette beauté , que Walter Scott aurait placée parmi ses héroïnes , ont leur généalogie et leur écusson seigneurial , qui se rapporte aux vieilles traditions du comté de Stirling. Elle est née *Callander de Craigforth*. Pendant le règne de Jacques VI d'Écosse , un Callander dont le père avait été porte-étendard du roi , porta les armes sur le continent , et s'y fit remarquer par ses prouesses ; le roi , en montant sur le trône d'Angleterre , lui fit , en récompense de ses bons services , un don assez considérable pour qu'il agrandit et embellit ses propriétés de Craigforth. Le grand-père de lady Graham , John Callander , se distingua par la supériorité de son esprit et la variété de ses talens. Il est auteur de plusieurs travaux estimés sur les *Poésies du roi Jacques V*, et sur le *Paradis perdu* de Milton. Il épousa une Livingstane , et reçut du père de sa femme , sir James Livingstane , fils de sir James Campbell d'Ardkinglass , le titre et les armoiries des Campbell , avec le domaine d'Ardkinglass. Ce titre et ces propriétés échurent au neveu de sir James Livingstane , fils de M. Callander , qui , en 1797 , épousa la plus jeune sœur de la marquise d'Antrim , lady Elisabeth Macdonnell. Il eut d'elle cinq enfans , entre autres Caroline Sheridan , qui épousa le fils du célèbre Sheridan , et lady Frances , dont nous donnons ici le portrait. Elle épousa , en 1819 , lord Graham ou Græme , représentant de la vieille race des Græme , dont le nom historique remonte jusqu'à l'année 404 de l'ère chrétienne.

---

NOTRE AMI

LE JUSTE-MILIEU.

---

Vers les premiers mois de l'année 1852, j'habitais une ville du midi assez proche de Marseille, quoique nous eussions l'honneur de posséder un évêque, une cour royale et un préfet. Le préfet était un excellent homme, et monsieur son fils un jeune homme encore plus parfait, s'il était possible. Il n'était bruit parmi le beau monde du département que des grâces et de l'exquise intelligence de ce dandy, fleur et modèle de tous les dandies administrés ou non. Les femmes avaient l'habitude de s'évanouir quand il parlait littérature. S'il ouvrait la bouche sur la politique, c'était bien pis encore : de l'enthousiasme on tombait dans les convulsions. Dieu cependant qui ne veut pas qu'aucun triomphe humain soit complet, ne lui accordait avec cette profusion que la louange d'un parti. Tout ce qui comptait parmi les verts carlistes ou parmi les républicains écarlates, censurait hautement ce qu'ils appelaient son vice, tout en se complaisant d'ailleurs à reconnaître le fais-

ceau de ses éminentes qualités. Telle était d'ailleurs la frénésie de ce jeune homme en ces matières, que nous ne le connaissions guère entre nous que sous cette espèce de sobriquet : notre ami le juste-milieu.

Mais peut-être la foule préoccupée des ses qualités extérieures, de ses nobles manières, de ses beaux cheveux, de ses beaux habits, ne lui tenait-elle pas suffisamment compte du cœur le plus abondant en candeur et en générosité que le ciel eût jamais créé. M. Anacharsis poussait quelquefois l'abnégation jusqu'à la niaiserie. Je vous demande pardon pour ce qui est du nom. Lui-même il en était souvent fort embarrassé, et regrettait vivement que feu sa marraine eût été une si étrange femme. Tant y a qu'il était le eoq de la province, chéri, fêté, juste-milieu à outrance, et par impossible plus chevaleresque encore. Je ne sais si je vous ai dit que nous étions fort liés.

Un matin, enveloppé de sa robe de chambre et les pieds dans de magnifiques pantoufles, il lisait avec admiration le *Journal des Débats*. Il était grandement question alors de révolutions et de propagandes. La France s'agitait au dedans, et les pays d'alentour frémissaient, comme frémissent toutes les maisons autour d'un volcan. Les Belges avaient contrefait la révolution de juillet. Les Italiens en avaient improvisé une semblable, mais par malheur elle n'avait pas obtenu le même succès; c'était à recommencer. Mais en attendant, chassés par le vainqueur, les revoltés inondaient la France et venaient nous demander asile. L'auteur doit prendre ici des réserves, sans lesquelles il ne lui serait pas possible de continuer cette histoire. Nous n'avons pas à juger dans ces pages le fait immense que nous signalons, et ceci n'est écrit nullement pour porter atteinte à l'honneur et au courage qu'ont déployés les vaincus dans cette lutte. Personne plus que nous ne vénère cette colossale Italie, aïeule de la moitié de l'univers civilisé, patrie de Dante et de César. Mais les proscrits italiens conviendront eux-mêmes que de faux frères se glissèrent à cette époque dans leurs rangs, misérables qui prévoyaient la commiseration qui devait s'attacher à cette grande infortune, et se disposaient à l'exploiter.

Notre ami le juste-milieu lisait donc son *premier Paris*, lorsque le valet attaché à son service entra dans sa chambre et lui annonça la visite d'un étranger. On fit entrer. L'inconnu, après s'être assis, commença en ces termes :

— Monsieur, je suis un proscrit, j'ai échappé aux coups de fusils des Autrichiens et aux coups de hache de Charles-Albert, prince et bourreau de Turin, et me voilà. Vous êtes juste-milieu, je suis républicain.

— Qu'importe! monsieur, je suis homme avant d'être partisan. Vous avez besoin de moi, continuez.

— Monsieur, je m'attendais à cette noble réponse. La loyauté de votre caractère m'a été vantée, et déjà je m'aperçois qu'on ne m'a point trompé. Monsieur, un ordre impitoyable du ministère de l'intérieur me défend de séjourner sur ces côtes, sans doute parce qu'elles regardent l'Italie, ma chère Italie, la seule chose qui me soit chère ici-bas! J'ai perdu ma mère pendant l'insurrection. Je serais seul, s'il ne me restait encore l'Italie. Or ce qui fait que le ministre veut m'éloigner de cette ville, est précisément ce qui m'y pousse, monsieur. Je veux respirer un peu de ce vent qui a peut-être passé sur mon sol natal.

— Il suffit, monsieur. J'obtiendrai du préfet que vous restiez ici.

Voilà comme eut lieu la première entrevue. Huit jours après, M. Carlo Luz..... se présenta de nouveau à notre féal ami le juste-milieu.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes juste-milieu, je suis républicain. Mes affaires sont bien dérangées, et si ce n'était insignement abuser de votre complaisance, je vous prierais, monsieur et ami, de me prêter un billet de 500 francs. Il vous serait rendu mardi prochain.

Ce mardi n'a pas encore montré son visage. Telle fut la seconde visite. A la troisième, le proscrit renoua ainsi.

— Mon cher Anacharsis, quoique je m'efforce d'atteindre au comble difficile des vertus romaines, vertus indispensables à tout bon patriote, je dois vous confesser que je me suis laissé ensorceler par une beauté, qui fait à la fois mon malheur et mon bonheur.

— Je croyais que vous ne deviez plus aimer que l'Italie ?

C'était une innocente raillerie du pauvre Anacharsis. M. Carlo Luz... sourit, et en homme habitué à se tirer d'affaire :

— C'est qu'elle est aussi charmante que l'Italie !

— Mais que puis-je soit pour elle , soit pour vous ?

— Elle veut chanter au concert qui se donnera dans six jours. C'est la plus belle voix du monde. Vos amis tiennent les deux seuls journaux qui existent ici. Vous êtes juste-milieu , je suis républicain. Obtenez d'eux qu'ils la couronnent de toutes les fleurs de leur talent. Jamais éloge n'aura été plus mérité. Mais c'est qu'elle chante !... M<sup>me</sup> Malibran pâlerait de l'entendre. J'ai calculé qu'avec cette voix elle pourrait gagner 100,000 francs par an , et ces éloges la décideront peut-être à ne pas laisser oisive une mine aussi riche. Elle a un imbécille de mari, bonhomme à idées creuses, qui ne veut pas qu'elle monte sur les planches. Il lui a communiqué son horreur pour le théâtre , et je travaille à tuer ce préjugé. Est-il bête, ce mari !

— Pourquoi? reprit Anacharsis. Je comprends fort, je vous assure, qu'un homme ne veuille pas jeter sa femme, celle qu'il aime, sur des tréteaux, aux regards de tous les oisifs ou de tous les libertins d'une ville. Ce n'est pas bêtise, c'est pudeur bien plutôt.

— Mais l'argent ! l'argent !

— L'argent ! dit le jeune homme, qu'est-ce que l'argent ? Parlez-moi de l'honneur. J'estime ce mari. Néanmoins, comme vous êtes d'un parti contraire, je me ferais scrupule de ne pas vous être agréable. Que votre belle chante, mes amis applaudiront. Les journaux diront d'elle tout ce qui vous plaira.

Tous trois nous nous rendimes à ce concert. C'était un concert demi-bourgeois, demi-artiste. M. Carlo Luz... avait vaincu les dernières résistances de sa Ninette , et sa Ninette, au risque d'être grondée par son mari qu'elle attendait, avait consenti à initier notre ville aux charmes de son talent. Nous étions très curieux ensuite d'apercevoir le visage de cette belle coupable. Nous voulions voir comme l'Italien avait eu l'art de se pourvoir dans un lieu où ce n'était pas chose facile.

Ma foi ! lorsque parut ce tendre objet, nous fûmes obligés de baisser pavillon devant le héros de Turin. Il avait fait là une véritable trouvaille. Sa beauté était, en vérité, une perle de femme. Cette Ninette des Ninettes s'avança avec un délicieux embarras, ses deux blanches mains presque jointes, jointes d'une façon qui sentait la vierge d'une lieue. C'était à ravir. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu de plus splendides cheveux blonds. A M. Carlo Luz... qui aimait prodigieusement l'or, ils devaient souvent occasionner de singuliers rêves. Les yeux, d'une délicatesse infinie, laissaient voir à travers leur azur l'âme d'un enfant. Mais la femme, la femme florissante, se trahissait aux rondeurs voluptueuses des épaules et au double renflement de la robe à l'endroit du sein. Nous battîmes des mains, il n'y avait pas autre chose à faire.

Bientôt un monsieur en pantalon de casimir noisette ouvrit le concert par une de ces stupides romances, dont la musique vaut ordinairement les paroles. Les autres promesses du programme s'exécutèrent au fur et à mesure, à notre grande impatience. Nous avions hâte d'entendre le miracle que l'Italien nous avait annoncé, surtout notre ami le juste-milieu, qui était devenu rêveur depuis l'apparition de Ninette. Ses yeux ne quittaient pas la gracieuse image que cette femme dessinait dans un angle de la salle, sur un fond rouge qui était un rideau de soie. Enfin le rossignol chanta. Je dis le rossignol pour peindre l'éclat et le prodigieux effet de ce chant. La salle était transie. Notre ami le juste-milieu s'appuyait sur mon bras, que de temps à autre il pressait convulsivement, et moi, je devinais à moitié que c'était l'amour qui entraînait en lui qui l'ébranlait avec cette puissance. Spectacle digne de tout amour en effet, qu'une belle femme qui chante ! que ces belles choses qui sortent d'une chose plus belle encore ! Je croyais la voir et l'entendre semer des perles.

Après le concert, Anacharsis voulut être présenté à la Malibran. M. Carlo Luz... s'y prêta de la meilleure grace.

— N'est-ce pas, monsieur, me dit-il ce soir-là, que c'est une voix à gagner bien de l'argent ? Eh bien ! monsieur, imaginez qu'elle ne veut pas chanter.

Il paraît, du reste, que la nature s'était plu à combler cette

femme de toutes les sortes de perfections, car notre ami nous revint tout-à-fait pris, en nous assurant qu'elle pensait comme elle regardait, comme elle chantait.

— En seriez-vous amoureux ? lui dis-je tout bas.

— Ma foi ! me répondit-il, de si beaux yeux bleus !

Je me permis de lui faire observer que ce n'était pas une raison.

— Je le sais bien, reprit-il, mais je vous jure qu'elle a des yeux bleus qui m'empêcheront souvent de dormir. Le pis de l'affaire, ajouta-t-il, c'est que l'amant est mon ami.

— Cet Italien ?

— Oui, cet Italien. Il est républicain, je suis juste-milieu ; il est proscrit et malheureux, moi, je suis riche et dans mon pays. Cette femme lui tient lieu de tout. Ce serait une pitié.

— Et le mari ?

— Un vieux bonhomme, à ce qu'on m'a dit.

En m'en allant, je faisais une réflexion, à savoir qu'il n'était pas mal plaisant que ce fût moi qui eusse songé au mari. Il y avait gros à parier que la femme n'y songeait pas plus que le juste-milieu, pas plus que le républicain. Pauvre bonhomme, puisque bonhomme il y avait, dont on se disputait la femme, sans qu'on daignât autrement s'occuper de lui. Je ne sais comment l'envie me vint de le voir. Je n'ignorais pas cependant qu'il était demeuré à Paris, tandis que sa femme était venue visiter une vieille tante qu'elle avait dans le département. Mais tant y a que je me persuadais, sans avoir aucune raison, qu'on le faisait plus ridicule qu'il n'était. Et je ne me trompais pas.

Les journaux avaient paru tout embaumés de l'éloge de M<sup>me</sup> Ninette Car...., cinq jours s'étaient écoulés, j'avais oublié M. Luz... et sa cantatrice, et la passion de notre ami le juste-milieu, lorsqu'un matin je reçus la visite d'un homme qui me déclara se nommer François Car.... C'était le mari de Ninette. Il se présentait chez moi pour me remercier de mon excessive bienveillance.

Comme je m'en doutais, le personnage était tout-à-fait avenant. Il avait quarante-six ans, des cheveux gris et un visage qui n'était ni frais ni rose. Mais pour être sillonnés de rides et brûlés du soleil, on ne pouvait dire que les traits du bonhomme fussent désagrèa-

bles ou repoussans. Ils offraient même, au contraire, quelque grandeur. Il est vrai, d'un autre côté, que si madame sa femme aimait de passion les tailles fines et ces mines de jeunes gens pâles et maladifs, rien ne lui allait moins que ce vieux militaire, qui était, je l'avouerai, d'une assez bonne circonférence. Mais au résumé, tel quel, personne n'eût été étonné de le savoir aimé. Il avait un air de Lablache dans *les Puritains*.

Il me raconta d'un ton plein d'excellente franchise qu'il avait long-temps servi, et que, malgré dix campagnes, il ne s'était retiré de l'armée qu'avec le grade de lieutenant et la croix d'honneur. Il avait hérité d'une dizaine de mille francs de rente, avait épousé M<sup>lle</sup> Ninette Ducros, qui ne lui avait absolument apporté que les trésors de sa beauté, et depuis trois ans vivait le plus heureux homme du monde avec sa femme et la petite fille qu'il en avait eue. Il me fit un tableau vraiment touchant de la paix de son intérieur, me dit que sa femme l'aimait tendrement, qu'il en était sûr, qu'il n'y avait pas de caresses dont elle ne l'environnât, qu'elle veillait presque aussi maternellement sur lui que sur leur enfant, et cela quoiqu'elle eût vingt-cinq ans de moins que lui. Et comme c'était un de ces caractères ronds et sans détours, qui se familiarisent tout d'abord, il m'ajouta qu'il n'y avait que cela, que c'était par là qu'il fallait finir, et que si tous les jeunes gens, livrés ainsi que moi aux folles amours trempées de larmes, savaient quelles douceurs on goûte en ménage, ils auraient bientôt rompu avec leurs mauvaises joies.

Il me faisait peine. Je le reconduisis jusqu'à la porte avec toute sorte d'égards. Sur le seuil il me renouvela ses remerciemens, quoiqu'il voulût bien me confier, ajouta-t-il, que sa femme ne lui avait pas obéi en chantant dans un concert public, qu'il était bien décidé à ne lui laisser jamais goûter de cette vie artiste, bonne tout au plus pour un homme, mais indigne de toute femme qui veut demeurer honnête. Je le taxai de rigorisme, mais il insista et me répondit qu'il aimait mieux vivre modestement avec ses dix mille francs de rente, que de faire grand bruit avec les quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille francs que sa Ninette pourrait gagner, si elle voulait, avec sa voix.

M. Anarcharsis était chez mon honorable collègue, lorsque M. Car... se présenta, continuant sa tournée d'actions de grâces. Notre ami le juste-milieu lui plut singulièrement. Le vieux lieutenant était un de ces cœurs naïfs qui ne demandent qu'à aimer. Il allait devant lui la poitrine ouverte, tout comme si les hommes en étaient encore à l'âge d'or. Il obligea le jeune homme de lui promettre de se présenter chez lui, s'il effectuait par hasard le voyage qu'il projetait. M. Anacharsis parlait en effet depuis quelques jours d'aller passer un mois ou deux à Paris, avant de partir pour les colonies, où pouvaient l'appeler d'un moment à l'autre une liquidation qui intéressait M<sup>me</sup> sa mère. M. Car... lui, retournait dans la capitale avec sa Ninette.

Pendant tout ce temps, nous n'eûmes aucune nouvelle du réfugié. Il se tint dans une ombre tout-à-fait décente. Le couple fit route pour Paris, comme il l'avait annoncé. Restèrent les deux amans.

Bientôt le séjour de la pauvre ville devint odieux à notre ami le juste-milieu. L'Italien, qui avait reparu chez son protecteur politique, ne nous semblait plus aussi satisfait de boire le vent qui avait caressé sa terre natale. Il était plus sobre aussi de tirades contre M. de Metternich.

Enfin Anacharsis, un matin, nous annonça qu'il partait le soir, pour Paris, on le devine. Son père le préfet le chargeait d'une mission. Il fallut voir la grimace que fit M. Carlo Luz.....

Le soir venu, nous étions rassemblés chez notre juste-milieu. On achevait ses malles. Le réfugié entra, et l'ayant pris à part :

— Mon ami, lui dit-il, je vous dois un aveu. Cette confiance seule peut dignement reconnaître tout ce que vous avez fait pour moi. J'aime la femme de ce vieux militaire, la femme que vous avez entendue, et vous l'avouerai-je? j'en suis aimé.

Le pauvre Anacharsis trembla sur ses genoux :

— Tant mieux pour vous, murmura-t-il. C'est une jolie femme. Mais en êtes-vous sûr, de ce que vous avancez?

— Si j'en suis sûr! reprit-il avec un sourire qui perça le cœur de l'autre. Mon ami, continua-t-il, les opinions politiques n'ont jamais désuni des cœurs loyaux et probes. J'espère que nous de-

meurerons toujours ce que nous avons été. Je m'estimerais le dernier des hommes, si je pouvais céder contre vous à la moindre suggestion de l'esprit de parti. Donnons au monde ce rare et sublime spectacle de deux ennemis politiques, plus amis que ne le furent jamais père et fils, frère et sœur. Vous êtes juste-milieu, je suis républicain. N'en faisons plus qu'un.

— J'aurai ce courage, répondit avec fermeté le jeune homme.

On eût dit qu'il étouffait, en disant cela, la passion qui dévorait son cœur. Il y a des âmes qui aiment à vivre de sacrifices. Cela les ennoblit et cela les satisfait.

— Mais, reprit notre réfugié, je vous veux charger d'une lettre. La maison de M. Car... vous sera ouverte. Oserais-je compter sur votre bonté pour remettre ce billet?

— A sa femme?

— A sa femme elle-même. Bien en secret. Il y va de notre bonheur.

Que vous dirai-je? Le juste-milieu accepta. Il partait pour lui, grâce à sa manière chevaleresque il ne partit plus que pour M. Carlo Luz.... L'Italien n'était pas maladroit, comme on voit. Ouvrir les yeux au jeune homme, impossible! Il ne nous confiait rien de ses rapports avec cet étranger.

Aussitôt à Paris, le premier soin de M. Anacharsis fut de prendre le chemin de la maison de Ninette. Il était trois heures de l'après-midi, le couple était installé au salon. On imagine l'accueil qui lui fut fait, de la part du vieux lieutenant du moins, car Ninette ne se souvenait plus d'Anacharsis. Il est vrai qu'elle ne l'avait vu que le soir de ce fameux concert, où tant d'admirateurs se partageaient son attention. Il n'y a rien de plus oubliés que les jolies femmes.

Toutefois ayant choisi un instant favorable, notre juste-milieu dit à Ninette qu'il avait à l'entretenir d'une affaire importante. Elle le regarda sévèrement, mais cependant quelques minutes après elle pria son mari d'aller achever je ne sais quelle lettre, tandis qu'elle chanterait à leur hôte la cavatine du *Barbier de Séville*. Et elle se mit à son piano, où elle attaqua cette musique avec le rare talent dont elle était douée.

La porte fermée, Ninette se tourna vers le jeune homme et le

pria de s'expliquer. Jamais elle n'avait été plus belle et plus élégante. Il errait sur son visage un charme capable de perdre les anges. S'attendait-elle à une déclaration, il y a grand lieu de le croire. Elle avait pris tout d'un coup une contenance passablement romaine, et affectait de ne lever plus les yeux sur son interlocuteur. L'occasion était bonne, notre ami le juste-milieu sentit frémir sur ses lèvres tout ce qu'il avait au fond de l'âme. L'envie de tout dire le saisit. Le parfum de ce salon l'enivrait, le parfum de cette femme avait emporté sa raison. Elle était étendue dans un fauteuil, toute blanche et toute dorée au milieu de ces langes de mousseline qui semblaient l'étreindre sans la presser, belle, demi-animée, pensive comme une de ces belles lunes qui luisent sur nous pendant l'été. Ils étaient seuls, il n'avait qu'à étendre la main pour la toucher. Mais soudain le candide amoureux se rappela son malheureux ami, il se rappela leurs sermens et surtout la différence de leurs opinions politiques, et sa déclaration resta entre son cœur et sa bouche. Pauvre jeune homme ! il tira de sa poche sans rien dire la lettre du réfugié, et il la tendit en détournant la tête à celle qu'il aimait. Elle, de se pencher, de regarder cette écriture, puis tout d'un coup, spontanément, semblable à la poudre qui rencontre le feu, de s'élançer et de s'écrier :

— Ah ! monsieur ! monsieur ! vous êtes un ange. Vous venez du paradis ! Vous l'avez donc vu ? Ah ! vous l'avez vu.

— Oui, madame, je l'ai vu.

Il n'en put dire davantage, il suffoquait. Le premier mouvement d'ivresse passé, Ninette qui était une femme élevée, quoiqu'elle fût loin d'être une femme née, reprit en ces termes :

— Monsieur, pardonnez-moi, je n'ai pas été maîtresse de ma joie. C'est que je ne suis pas accoutumée au bonheur. Ah ! je vous remercie bien, vous m'avez apporté la vie. Vous m'excusez, n'est-ce pas ? Vous êtes jeune, vous êtes aimé, vous savez ce que c'est que l'amour !

M. Anacharsis avait bien envie de lui répondre qu'elle se trompait, mais désormais parler d'amour à cette femme, c'eût été l'insulter. Elle n'ignorait plus qu'il connaissait la passion qu'elle nourrissait pour M. Carlo Luz... et lui, il ne pouvait plus douter du

triomphe de son ami ou plutôt de son rival. O hasard des vertus et des bonheurs ! le moment était passé.

Cependant, en s'en allant, il se récitait pour se consoler d'étranges choses ; il se disait par exemple que, s'il ne l'avait pas, l'Italien, grace à l'ordre qui l'écartait de Paris, ne l'aurait pas non plus ; et il finissait par reconnaître qu'il était infiniment mieux partagé, puisque rien ne l'empêchait de la voir chaque jour. La première personne qu'il rencontra en montant chez lui, ce fut M. Carlo Luz... Il était en habits de voyage, et sa malle à ses pieds, il attendait que son ami le juste-milieu s'offrit à ses regards. Dès qu'ils s'aperçurent, ils sautèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Vous ici ! s'écria Anacharsis, mais y songez-vous ! Le ministre est déjà fort mécontent que vous n'avez pas continué à séjourner dans la ville qu'il vous avait désignée. S'il apprend que vous êtes ici, vous êtes perdu.

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? répondit froidement le réfugié, c'est que je suis patriote. Les tyrans m'en veulent. Vous êtes juste-milieu, vous ; vous êtes du parti triomphant ; moi, je suis républicain, c'est-à-dire je compte parmi les vaincus. J'irai à l'auberge.

— Entrez, dit avec fierté notre ami.

Il ouvrit l'appartement et y poussa l'Italien.

— Comment ! reprit-il, à l'auberge ! Vous avez pensé que je vous laisserais aller à l'auberge ! là où vous seriez le plus vite découvert, où il vous faudrait exhiber des papiers, décliner des noms.... Ah ! mon ami, vous avez douté de l'amitié.

M. Carlo Luz... lui demanda pardon, et par la même occasion, il lui demanda aussi de prêter un nouveau billet de cinq cents francs. Il devait lui rendre celui-là le jeudi suivant.

Voici à peu près comment était distribué l'appartement qu'occupait M. Anacharsis. Dans une vaste salle à manger s'ouvraient deux chambres de nuit. Venait ensuite un salon, puis après un boudoir. Le tout était brillamment meublé, sauf une des deux chambres que le maître avait abandonnée à son valet. Il y avait bien au cinquième, sous les toits, une espèce de logette, mais elle avait été cédée à une vieille femme qui avait long-temps servi la mère de

notre juste-milieu, et que notre juste-milieu traînait partout après lui. M. Anacharsis prit la chambre du valet pour lui. Sa propre chambre, il l'offrit à l'Italien, qui l'accepta.

Ce n'était pas tout, il fallait maintenant voir la bien-aimée. M. Anacharsis se chargea encore de la prévenir. On eût dit qu'il y avait gageure entre ces deux hommes à qui pousserait le plus loin, l'un son vice, l'autre sa vertu.

Elle vint! Oui, cette belle Ninette, cette blonde Ninette, cette Ninette qui chantait avec une si délicate voix, cette Ninette dont notre ami disait : je vous jure qu'elle a des yeux bleus qui m'empêcheront de dormir, cette Ninette-là vint. Elle vint chez le juste-milieu pour voir le républicain. C'était le cas, ce me semble, de retourner le refrain du proscrit et de se l'appliquer un peu. Le temps d'intervertir les rôles était plus qu'écoulé. Mais Anacharsis ne dit rien. La main sur son cœur, il y contient les flammes qui s'en échappaient. Quant à M. Carlo Luz..., se doutait-il de l'héroïsme de ce jeune homme? Nous ne savons.

Pendant ce temps, le bonhomme de mari, ce vieux et respectable soldat, vaquait à ses affaires. Le soir il rentrait, il embrassait sa femme, il l'embrassait sans se douter que pendant toute la journée d'autres lèvres avaient souillé ce front. Il avait l'habitude aussi de jouer avec sa petite fille jusqu'à neuf heures, où la servante la lui enlevait pour la porter coucher. Il paraît, du reste, que M<sup>me</sup> Ninette continuait à se montrer à lui aussi caressante que par le passé.

Mais pour abréger et pour donner en quelques mots la véritable figure de l'amour qui unissait ces deux êtres, M<sup>me</sup> Ninette et M. Carlo, il me suffira de raconter le fait suivant. Un jour, le pauvre juste-milieu revenait du bois. Les deux amans étaient ensemble. Soudain il entend un vacarme effroyable de cris, de pleurs, et de tables et de chaises qui tombent; il s'élançe, ouvre la porte, et quel spectacle s'offre à lui! La jeune femme à moitié nue, à genoux, tout en larmes; et devant elle, debout, l'œil étincelant, la bouche écumante, le bras levé, M. Carlo Luz...! l'amant de cette femme! Les merveilleuses épaules de Ninette n'étaient plus si

Blanches : elle avait été frappée à grands coups de ces houssines qui servent à battre les habits. La chair était enlevée çà et là.

— Monsieur, s'écria Anacharsis en s'avancant, c'est lâche de battre toute femme, et plus lâche encore de battre celle qu'on a prise à son mari.

L'Italien pâlit. Je ne sais ce qui allait s'ensuivre, mais Ninette toute meurtrie se dégagea de la forteresse de tables et de chaises qu'elle s'était formée, et s'étant jetée au cou de son réfugié, elle lui ferma la bouche avec une de ses belles mains.

— Monsieur, répondit-elle à notre ami le juste-milieu, il m'aime, n'ayez pas peur; ce n'est rien. Il est un peu violent, voyez-vous. Cela tient au pays où il est né. Mais je lui pardonne. Il m'aime, je suis sûre qu'il m'aime. Qu'est-ce que cela fait qu'il me batte, s'il m'aime!

Mais le nuage de cette dispute ne pesa pas long-temps sur l'amitié de nos deux amoureux. Cet Italien avait eu l'art de se rendre si nécessaire au jeune Français, que la paix se rétablit bientôt sans pourparlers et d'un commun accord. Toutefois, selon l'usage, ce fut notre juste-milieu qui paya les frais de la guerre. Huit jours ne s'étaient pas encore écoulés, que son Pilade avait recours à son inépuisable dévouement. Il s'agissait cette fois d'enlever M<sup>me</sup> Ninette. On juge de la stupéfaction de l'honnête Anacharsis; tout fut employé, larmes, prières, reproches, menaces; mais tout fut inutile, le réfugié tint bon. Il avait son dessein. Son fameux refrain : « vous êtes juste-milieu, je suis républicain » retentit de plus belle. A la fin, effrayé de ces reproches et las de tant d'instances, le malheureux amant se résolut au dernier et au plus cruel de tous les sacrifices qu'on eût encore exigés de sa candeur. Peut-être refusera-t-on de croire à une abnégation si constante et si rare, et ce sera là encore une des amertumes qu'on devra ajouter à toutes les autres amertumes de cet infortuné jeune homme.

Sans *papiers* et peut-être surveillé par la police, le proscrit n'osait se confier ni aux voitures publiques, ni même à une voiture de poste, du moins tant qu'il serait au milieu de Paris. Il avait donc été résolu qu'une calèche l'attendrait au premier village sur sa route. En conséquence, tandis que M. Carlo Luz... chargeait de

ses derniers effets le fiacre qui devait le porter lui et sa belle jusqu'à leur calèche, notre ami le juste-milieu était parti pour aller chercher M<sup>me</sup> Ninette. Le lieu du rendez-vous était ce bout de la rue Neuve-des-Mathurins qui s'ouvre sur la rue de la Chaussée-d'Antin.

M<sup>me</sup> Ninette n'avancait qu'en tremblant, d'instant à autre elle était obligée de s'arrêter pour respirer; parfois elle retournait la tête vers la maison qu'elle abandonnait. Aucune femme, si déhontée qu'elle soit, ne joue de ces parties-là sans éprouver de ces malaises poignans. C'est quelque chose de si solennel que de rompre avec la société!

Jusqu'à la rue Chanteraine, Anacharsis n'avait pas encore prononcé une parole; il était presque aussi ému que la coupable qu'il conduisait. Là enfin il s'arrêta, la rue était déserte, là enfin il éclata :

— Oh! madame, dit-il, et sa voix, aussi bien que ses yeux, était remplie de larmes; madame, vous ne saurez jamais combien celui qui vous parle maintenant a mérité d'être plaint! Je vous aime depuis sept mois, je vous aime depuis que je vous ai vue; et depuis que je vous ai vue, je n'ai fait autre chose que de servir vos amours avec un autre!

Ninette recula; elle semblait entendre sans comprendre.

— Mais, s'écria-t-elle, c'est impossible!

— Impossible? reprit-il. Oh! ne dites pas cela, madame, ne m'enlevez pas au moins la gloire de mon sacrifice. Ou si c'est impossible, prenez-vous-en à cette fatale beauté qui enfante des miracles, qu'elle ne daigne même pas compter. Mon bonheur devait me coûter le vôtre! J'ai dit : qu'elle soit heureuse! et je vous ai remis ses lettres, j'ai été le messenger de vos transports, je vous ai conduite dans ses bras. Vous dire que vingt fois je n'ai pas été saisi de mouvemens jaloux, que vingt fois je n'ai pas été tenté de brûler les lettres, de tomber à vos pieds et de perdre l'ami pour gagner sa maîtresse, ce serait mentir. Mais voyez à quel prix je mettais votre conquête, madame! Pour vous obtenir, il fallait cesser d'être digne de vous; j'ai mieux aimé vous mériter, et ne pas vous obtenir. Et vous partez, et je reste avec cet amour furieux! Je perds

jusqu'à la vue de votre visage, qui était le soleil de mes jours. Si mes paroles sont trop libres, pardonnez-moi, madame, plus rien maintenant n'est possible entre nous. Vous partez ! c'est moi-même qui consomme mon malheur. Qui sait où s'arrêtera cette course qui commence ! Ah ! madame, s'il m'avait été permis, je vous eusse donné d'autres conseils. Mais quoi ! vous pleurez. Une larme de vous, madame ! Ah ! me voilà plus heureux que celui même qui vous emporte sur son sein ! Cette larme, Ninette, cette larme, je ne la donnerais pas pour le royaume des cieux et pour tous les sourires des anges ! Cette larme rachète tout ce que j'ai enduré depuis sept mois. N'ajoutez pas un mot, je ne vous demande rien. Je voulais vous dire que je vous aime, je suis content. Maintenant si vous voulez venir.....

La jeune femme prit son bras en silence. Ils traversèrent cette longue et belle rue de la Chaussée-d'Antin, en proie à leurs diverses émotions. Tout était consommé.

— Arrivez donc ! cria avec rudesse M. Carlo Luz.... Madame a toujours le talent de se faire attendre. L'heure est assez chère après minuit.

Le réfugié embrassa vivement et vite son juste-milieu, et le remercia de nouveau de tous les services qu'il en avait reçus, et monta le premier dans la voiture. Madame Ninette, après avoir salué à son tour M. Anacharsis, gravit le marche-pied de la voiture, une main dans la main du jeune homme, et sa main pressa presque amoureusement la main qui la soutenait. La voiture partit au galop. Le pauvre amant alla tomber contre le mur en face, le regard emporté par cette voiture qui disparaissait.

— Misérable créature, s'écria-t-il alors, vraie fille d'Ève qui se sauve de chez son mari avec un amant et me serre encore effrontément la main ! Elle s'en va avec un homme qui la bat ! Oui, c'est bien cela ! c'est bien la femme ! Traitez-la avec mépris, elle vous aimera. Si vous l'estimez, elle ne vous estimera pas !

Nous laisserons notre juste-milieu dans ce beau désespoir, pour nous occuper un peu de l'ex-lieutenant. Le lendemain de cette nuit, notre bon homme se leva à son heure ordinaire, qui était neuf heures, et descendit au salon. A dix heures, le domestique vint

annoncer que le déjeuner était servi. Le vieux militaire s'assit devant la table, ses journaux à la main, et se mit à lire en attendant que madame eût paru. Bientôt on vint lui apprendre que la porte de sa femme est fermée et qu'on a long-temps appelé sans recevoir de réponse. Il arrive tout tremblant, l'honnête homme ! il frappe à son tour, il se nomme, il se désespère, enfin il brise la porte. Quelle triste vue ! Oh ! oui, l'on peut dire que ce fut pour cet infortuné une triste vue. Il n'avait rien pressenti d'aussi effroyable que cette chambre déserte. Le lit n'était pas défait, les armoires en désordre n'étaient pas fermées. Ça et là traînaient des hardes qu'on avait examinées et rejetées. Dans un coin de l'appartement, l'enfant dormait paisiblement couché dans son berceau. Pauvre enfant qui n'avait pu arrêter sa mère, et que sa mère venait de couvrir d'infamie, car il n'est pas toujours vrai que la famille ne soit pas responsable de la famille. Le lieutenant tomba la tête sur le lit et il pleura amèrement. Il ne savait que penser de cette disparition. Une femme si pleine d'amour et de retenue !

Il ne mangea rien, il ne but rien, il partit comme il était habillé, et tout le jour il courut chez les parens de Ninette, en la réclamant à grands cris. Mais ils ne savaient ce qu'elle était devenue. Le soir, la liste des parens épuisée, il fallut bien se rendre à l'affreuse vérité, et supposer que madame avait disparu avec un amant. Mais quel était cet amant ? Le malheureux chercha et examina avec soin, et ses soupçons se portèrent, devine-t-on sur qui ? sur l'innocent juste-milieu. Il court donc chez le prétendu ravisseur.

— Monsieur Anacharsis ?

— Parti, monsieur.

— Parti ? Et pour quel endroit ?

— Pour Bordeaux.

— Avec une femme ?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure ?

— Ce matin, à onze heures.

— C'est lui ! s'écrie le lieutenant, je tiens l'infâme.

Le lieutenant était fort lié avec un chef de bureau du ministère de l'intérieur, il va le trouver. Le lendemain matin, le télégraphe

joue et donne l'ordre d'arrêter mort ou vif le nommé Anacharsis et la femme qui sera trouvée avec lui. Il est enjoint à monsieur le préfet par la même voie de diriger les deux coupables sur la capitale.

Cependant notre ami le juste-milieu arrivait à Bordeaux. Voici comment il était parti aussi brusquement. Il était resté plus d'une heure appuyé contre son mur de la rue Neuve-des-Mathurins, mais le froid l'avait enfin gagné, et il s'était mis en route pour son logis. Une heure du matin sonnait. Quelle triste chose que les rues de Paris à ce moment de la nuit ! Tout le bruit est tombé, toutes les portes sont closes, toutes les fenêtres présentent de longues lignes insensibles et mornes, les maisons apparaissent comme d'immenses tombeaux. Ça et là quelques flammes qu'on aperçoit contribuent à donner au spectacle une teinte plus funèbre encore ; on dirait des lampes qui veillent dans ces sépultures. On est seul, le pas retentit sur la dalle, et de loin à loin on entend des bruits semblables au bruit qu'on fait, ou des cris comme de personnes qu'on égorge, mêlés à des aboiemens de chiens et aux sourds roulemens des voitures dans le lointain. C'est véritablement triste, surtout lorsqu'on n'a pas déjà l'âme très disposée à la joie. Et l'on se rappelle en quel état nous avons laissé notre amoureux. En s'en revenant il rêvait plus qu'il ne veillait, il regardait cette ville endormie, et il se figurait qu'elle ne devait plus bouger ni respirer. Et en effet pour lui cette ville était bien une ville morte, il venait de voir son âme s'en aller. Alors il se demanda pourquoi il resterait dans une ville qui était morte, et monté chez lui, il passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires. Il était résolu de faire voile de Bordeaux pour les colonies.

M. Anacharsis, nous l'avons dit, appartenait à un père préfet du gouvernement actuel et qui jouissait d'un très haut crédit près des puissans du jour. Ce fut donc avec mille attentions qu'il fut accompagné, lui et sa complice, devant M. le préfet de Bordeaux. Il était très étonné et ne comprenait pas ce que signifiait cette violence. On le fit d'abord entrer tout seul.

— Monsieur, dit le préfet, tels sont les ordres que j'ai reçus. Je suis fâché d'avoir à les faire exécuter contre le fils d'un de mes

meilleurs amis. Mais comment diable aussi, avec votre raison, allez-vous enlever les femmes des autres ! Ce n'est guère adroit. Je croyais qu'on n'enlevait plus que dans les romans.

— Je vous jure, monsieur le préfet, que je n'ai enlevé aucune femme, et il faut absolument que j'aie perdu la raison, car je n'entends absolument rien à ce que vous me dites.

— Et cette femme avec laquelle vous avez été arrêté ? Vous venez ici jouir de votre victime.

— Je veux vous la faire voir, ma victime, répondit tranquillement Anacharsis.

Il sortit et rentra, sa vieille gouvernante sous le bras. L'honorable fonctionnaire demeura ébahi. Il avait devant lui soixante ans, des cheveux gris, des yeux éraillés, des joues pendantes, des mains rouges et seches, en un mot le personnel assez peu ragoûtant d'une vieille sorcière, par-dessus le marché très mal fagotée. C'était cette ancienne servante que notre juste-milieu avait à Paris, et qu'il emmenait avec lui pour le soigner pendant la traversée.

— Je choisis mieux mes amours, monsieur le préfet, dit Anacharsis en souriant.

Cependant l'ordre était formel, et le préfet administrateur trop consciencieux pour ne pas l'exécuter à la lettre. On pria M. Anacharsis de monter dans une voiture avec celle qu'il était censé avoir enlevée, et il leur fut donné un gendarme pour veiller aux intérêts de l'époux absent. Quoique notre ami le juste-milieu eût compris tout de suite la cause de ce quiproquo, il n'en était pas moins très irrité contre le vieux lieutenant et contre un gouvernement qui traitait avec si peu de cérémonies un de ses défenseurs les plus dévoués.

La confrontation à Paris fut aussi plaisante qu'à Bordeaux. M. Car... s'élança tragiquement dans la chambre, s'attendant à se trouver en face du couple adultère. Mais on juge de sa confusion, quand il aperçut le vieux squelette qui représentait sa femme dans la cause. Le jeune homme fut alors remis en liberté avec toute sorte d'excuses.

Le lendemain il était chez lui. Cette aventure, en l'agitant, avait singulièrement modifié ses idées ; il ne songeait plus à quitter sa

patrie. Soudain entre effarée sa compagne de voyage, cette Vénus dont on l'avait fait le Pâris. Elle venait le prévenir en tremblant, que le militaire de la veille demandait à lui parler. C'était M. Car... en effet. Seulement il avait la mine pleine de contrition et un air tout honteux qui était étrange à voir dans un vieux soldat.

— Monsieur, dit-il à notre ami, je viens vous offrir mes excuses pour la façon plus que légère dont je me suis conduit à votre égard. Vous pouvez me croire, quand je vous jure que je n'ai pas fermé les yeux de la nuit. J'ai sur la conscience tous les désagrémens que je vous ai occasionés, et je me reproche encore plus, s'il est possible, d'avoir si mal reconnu l'amitié dont vous vouliez bien m'honorer. Non certes, Monsieur, ce n'est pas vous que j'aurais dû soupçonner. Ce soupçon était une insulte, et vous n'avez droit qu'à mes respects. Voilà pourquoi je viens vous demander pardon.

— Que tout soit oublié, monsieur, répondit vivement Anacharsis en lui tendant la main.

Il avait peu le désir de voir l'explication se prolonger, car il était trop honnête pour ne pas rougir des éloges qu'on lui donnait, et dont il était loin de se sentir parfaitement digne. Mais il avait affaire à un homme qui ne faisait pas les choses à moitié.

— Non, monsieur, non, reprit le brave lieutenant, que tout ne soit pas oublié avec cette promptitude ! Il faut que celui qui a des torts les expie. Qui donc boirait la honte de nos fautes, si ce n'était nous-mêmes ! La passion m'a égaré ; il me fallait un coupable, et je n'ai pas su distinguer entre les bons et les méchants. Je vous ai accusé, il est bien juste que j'en porte la peine. Mon Dieu ! monsieur, ne m'en veuillez pas : mon action même doit vous prouver que je n'avais pas la tête à moi. J'étais insensé, à vrai dire. Ah ! monsieur, je l'aimais tant !

Et il essuya une larme qui coulait sur sa joue. Sur cette joue même où il y avait une larme pour une misérable créature, il y avait une cicatrice qui avait été reçue pour la patrie. Je ne sais si tout le monde sent comme moi, mais rien ne m'émeut plus puis-

samment que l'alliance dans un même homme des passions qui s'excluent le plus.

— Allons, murmura notre ami le juste-milieu, montrez plus de courage; un vieux lion comme vous pleurer, et pleurer pour une femme!

— Ah! reprit-il en passant sur son front son mouchoir rouge, c'est qu'il n'y a pas de lion qui tienne à cela. Mon pauvre cœur est brisé, monsieur. Du courage? s'il n'en fallait que pour mourir! Mais pour supporter un pareil coup, non, je l'avoue, je n'ai pas de courage. J'eusse bien préféré dix batailles! Les balles sont plus honnêtes. Ah! monsieur, si vous saviez combien je l'aimais! Jamais trahison plus lâche ne s'est vue! Si encore je l'avais contrariée! mais non! Tout ce qu'elle souhaitait, elle l'obtenait sur l'heure; elle parlait, elle était obéie. Elle était reine dans sa maison. C'était elle qui gouvernait tout. Elle avait jusqu'aux clés de mon coffre-fort, qu'elle a vidé avant de partir.

— Ah! monsieur, et vous l'aimez encore!

— Quelle faiblesse, n'est-ce pas? Et pourtant je l'aime toujours, c'est vrai. Je ne peux me persuader qu'elle soit perdue irrémisiblement, qu'avec tant de grâces dont Dieu l'a parée, il ne lui ait pas donné un peu de cœur et d'âme, par où l'on puisse la saisir et la relever de cette fange où elle s'est jetée. On l'aura perdue. Seule, elle était trop aimable pour tomber dans le vice. Pendant trois ans elle s'est si bien conduite. On la citait, monsieur, on la citait. Et partir de cette façon! C'est peu de chose qu'une femme qui rencontre en travers de sa route, dans un pareil moment, le berceau de sa fille, et qui ne s'arrête pas. Oui, vraiment elle n'est digne que de mépris. Je sais à présent avec qui elle s'est sauvée. L'auriez-vous imaginé, monsieur? avec ce vil Italien, qui vous trompait, qui me trompait, qui nous trompait tous! C'est vous qui l'avez mené chez moi, mais je ne vous en veux pas, on ne voit pas sous le masque de ces démons-là. Ninette s'enfuir avec un pareil homme! Mais tenez, lisez, vous verrez que je ne le calomnie pas.

Notre ami le juste-milieu saisit le journal qu'on lui tendait, et il lut, il lut qu'on prévenait tous les patriotes, réfugiés ou non, que M. Carlo Luz... était un fripon qui abusait de feints malheurs

pour soustraire frauduleusement des sommes d'argent. Anacharsis leva les deux bras au ciel. Dans sa douleur et dans sa confusion il ne trouvait pas une parole.

— Vous restez anéanti, monsieur, continua le vieux lieutenant ; jugez de moi, dont il a emmené la femme. C'est bien maintenant que je puis dire que je suis déshonoré. La malheureuse, que je la plains ! Mon Dieu, ne me venge pas trop, et cependant je sens qu'elle s'est précipitée dans un gouffre sans fond. Quitter sa maison, sa famille, sa mère, sa petite fille, quitter tout cela pour un misérable Italien, qui parlait toujours de batailles où il n'avait pas été, et de révolutions où il n'a jamais trempé, le lâche ! Ah ! vous voyez bien que j'ai raison de la pleurer. Un homme qui la laissera mourir de faim, qui n'a pas un sou de patrimoine, qui vivait ici d'emprunts, qui l'enlève, j'en suis sûr, pour le plaisir de la déshonorer, qui ne l'aime pas ! Oh ! oui, j'eus bien tort de vous soupçonner. Tout cela est lâche, monsieur, et par conséquent ce n'est pas vous qui l'eussiez fait. Ce n'est pas vous qui seriez venu troubler un paisible et honnête ménage. Ce n'est pas vous qui eussiez consenti à acheter aussi chèrement quelques semaines de plaisir ! Le bonheur de ces amours-là dure quinze jours, leur honte éternellement. Et c'est à l'innocent que revient la honte. Vous vous seriez dit cela, vous ! Si vous aviez su que l'infâme méditait cette trahison, vous seriez venu me trouver, vous ; vous m'eussiez dit, vous : prenez garde, monsieur, un lâche médite de vous enlever l'honneur ; or vous êtes de mon pays, et cet homme est étranger ; vous avez toujours été bon et prévenant pour moi, je vous avertis donc, monsieur, veillez. Monsieur, vous êtes un brave jeune homme, et je vous demande bien pardon de reconnaître si tard les qualités dont vous faites preuve depuis si long-temps.

— Assez, monsieur, assez, interrompit Anacharsis, je n'en mérite vraiment pas tant. Souvent on est fier de soi, et souvent, en vérité, il n'y a pas de quoi. Monsieur, vous m'ouvrez les yeux sur bien des choses. Je suis heureux d'avoir causé avec vous. Mais enfin qu'allez-vous faire ?

— Vivre tranquille ici, monsieur, aussi tranquille que désormais cela m'est possible, tenir lieu de mère à ma fille.....

— Vous n'avez aucun renseignement sur la route que madame a prise?

— Non, monsieur. D'ailleurs en eussé-je, je n'en ferais pas usage. Dans le premier moment j'ai pu vouloir chercher à réparer le mal, à cette heure c'est trop tard. Je l'aime bien, n'est-ce pas ? cette femme. Eh bien ! monsieur, il est fort probable que si je la retrouvais, je la tuerais. Il n'est donc pas utile que je la poursuive. Dieu me vengera, monsieur, j'y compte. Dieu est plus juste qu'on ne dit.

Notre ami le juste-milieu fut long-temps à se remettre de cette scène. Cet homme simple et franc l'avait fait rougir. Il se demandait ce qu'était ce monde où le bonheur des uns coûte si cher au bonheur des autres, où il n'est pas de vertu parfaite, où l'on se retrouve souillé à l'instant où l'on était le plus près de croire à sa pureté. Il avait la vanité d'avoir rempli mieux que tout autre les devoirs de l'amitié, et il découvrait que c'avait toujours été aux dépens de l'homme le plus honnête et le plus digne d'être épargné. Au résumé, son héroïsme se bornait à avoir été la dupe d'un fripon. Il s'humilia chrétiennement.

Ce fut vers ce temps que M. Anacharsis me confia toute cette malheureuse histoire. Il était fort honteux d'avoir été victime et bourreau à la fois. Je crois aussi que, malgré toute sa chevalerie, il se repentait un peu de n'avoir pas commis la faute pour son propre compte. Car quoiqu'il n'estimât plus M<sup>me</sup> Ninette, il n'avait pas fini de l'aimer. Il était aussi faible que le vieux soldat qu'il avait gourmandé. Cela arrive souvent ainsi; l'amour, pareil au soleil qui résiste long-temps au crépuscule, l'amour ne cède pas tout de suite au mépris qui doit l'éteindre.

Pendant le reste de l'année 1852 et le commencement de l'année 1855, M. Car... vécut fort retiré à Paris. Nous le rencontrions quelquefois aux Champs-Élysées. Son ancienne gaieté n'avait pas reparu. Il avait gardé le visage triste qu'il avait pris le jour de l'enlèvement de sa femme. Presque toujours on l'apercevait sa petite fille dans les bras. Vers le mois de juillet nous cessâmes tout d'un coup de le voir. Il était parti pour un voyage en Belgique.

Nous le suivrons si vous voulez bien.

Après être demeuré quinze jours à Bruxelles, M. Car... voulut voir la ville d'Anvers, cette fière cité respectée de Charles-Quint, redoutée de Philippe II. Un soir il traversait cet écheveau de petites rues qui longent l'Escaut, lorsqu'il se trouva tout d'un coup à la porte d'une maison, d'où s'échappait une singulière musique de contredanse. Cette maison était crénelée. C'était une vraie maison de 1500. Ce qui la faisait distinguer des autres, c'était d'abord cette musique, et puis ensuite un gros bras rouge qui tenait au-dessus de la porte d'entrée un long flambeau, que de loin on eût pris pour une épée flamboyante. Mais à vrai dire, si c'était un paradis, ce n'était pas un paradis gardé par des anges. L'épée, au contraire, dans ce cas, était une sorte d'enseigné provocatrice.

Naturellement curieux et d'ailleurs en sa qualité de voyageur se croyant obligé de tout approfondir, le vieux lieutenant pénétra dans la maison, leva le grand rideau rouge derrière lequel il entendait éclater cette musique, et il se trouva de plain-pied dans une vaste salle brillamment éclairée. Au fond, dans une espèce de loge de polichinelle, se tenaient les quatre Orphées dont le plaisant concert avait attiré notre homme. Au milieu de l'appartement, quelques filles assez follement décolletées, se promenaient, les unes seules, les autres appuyées sur des matelots ou sur des jeunes gens de la ville qui venaient de les faire danser. Il y avait à droite un comptoir où l'on buvait.

L'honnête lieutenant comprit qu'il s'était fourvoyé et il se disposait à sortir, lorsque tout d'un coup entra par une porte du fond une belle fille blonde qui s'avança le mouchoir à la main et en riant beaucoup. Le lieutenant pâlit et se redressa. Il regarda s'avancer cette fille, et son visage se décomposait à mesure qu'elle s'approchait, tout comme si c'eût été la mort. Elle n'était pas repoussante cependant, cette fille. C'eût été même une créature très remarquable, si les traits de son visage n'eussent été flétris, et si une maigreur malade n'eût fait péniblement saillir les os de sa poitrine. En apercevant l'étranger, elle s'arrêta court. Ils s'envisagèrent quelques minutes, immobiles tous deux, puis enfin le vieux

militaire saisit brusquement la jeune femme au poignet et lui dit :  
Madame, je veux vous parler.

Elle se dirigea sans répondre un mot vers cette porte du fond qui venait de lui donner passage. Notre voyageur suivit. Son brusque élan avait soulevé quelques rires dans l'assemblée.

Une vieille les poussa tous deux dans une chambre. La porte fermée, la belle fille tomba à genoux. Le lieutenant s'arrêta en face d'elle.

— Madame, votre nom ?

— Monsieur... se mit-elle à balbutier.

— Votre nom, madame, votre nom ?

— Marguerite, monsieur.

Le Français sourit.

— Où êtes-vous ici ?

— Ah ! monsieur, prenez pitié de moi ! C'est la misère, je vous jure, la misère toute seule.....

— Et je ne vous tue pas ! Mais c'est que je n'ai pas une arme ! S'il y avait ici une arme ?

Et ses yeux étincelans firent le tour de l'appartement. Sur une table ronde poussée dans un coin et à moitié cachée par les rideaux du lit, surnageaient les débris d'une collation. Le lieutenant aperçut un couteau sous une serviette. Il le saisit.

La fille s'était levée. Elle demeura les bras étendus, les yeux fixes, la bouche ouverte, une femme plutôt de marbre que de chair. Elle voulait sans doute crier, mais elle ne le pouvait, la malheureuse.

— Tu es une infâme, reprit cet homme à cheveux gris. Tu ne t'appelles pas Marguerite, tu t'appelles comme moi. Je vais te tuer. Tu es trop infâme ! Dans quel lieu, juste ciel, dans quel lieu ! Tiens ! voilà ce que je te dois. Les bons comptes font les bons amis.

Il jeta dix francs sur le lit.

— Quelle infâme ! Ici, je vous le demande un peu, ici ! Oh ! la rage m'étouffe..... Est-ce bien possible, mon Dieu ? Ne fais-je pas tout éveillé un atroce rêve ? Mes yeux ne m'abusent-ils pas, et ce que je vois, est-ce qu'en vérité je le vois ?

Cependant la voix était revenue à la femme. Elle tomba de nouveau à genoux.

— Grace, monsieur, grace! Laissez-moi prier Dieu.

— Prie l'enfer, malheureuse. Pourquoi as-tu préféré ce lit dégoûtant à mon lit? Réponds, tu ne te rappelles donc pas en quel état je t'ai prise! Sans argent, à peine vêtue, et de quels parens! Si tu n'étais pas la prostitution même, tu serais l'ingratitude. Mais tu t'es rendu justice. Tu es descendue à ta place. Oui, tu étais bien née pour cette caverne. Tu es bien à ta place au milieu de ces images graveleuses, de ces meubles boiteux, de ces rideaux jaunes, de ces nappes sales, de ces verres cassés, près de cet ignoble grabat. Dis, le métier est-il bon?

— Ah! monsieur, tuez-moi, tuez-moi plutôt. Maintenant je ne résiste plus, vous pouvez me tuer.

— C'est tout ce que tu mérites. On t'ensevelira dans un de ces draps. Tu es une infâme, te dis-je. Tu n'as pas seulement songé que tu avais une pauvre petite fille. Sais-tu ce qu'on me demandera lorsqu'elle sera en âge d'être mariée : si c'est ici que tu l'as enfantée!

— C'est la misère, monsieur, c'est la misère! Pardonnez-moi, j'ai eu faim et soif.

— Où est cet Italien?

— Il y a bien long-temps qu'il m'a abandonnée. C'est sa faute si je suis ici. C'est le serpent qui m'a perdue. Il ne m'a'mait pas, il m'a enlevée pour me faire chanter. La première année, j'ai gagné plus de cinquante mille francs, mais tout d'un coup une maladie m'a privée de ma voix, et alors il m'a quittée, emportant tout l'argent.

— Comme tu m'as quitté, toi.

— C'était une nuit. Ah! j'ai bien pleuré!

Le couteau tomba des mains du mari.

— Le reste, madame.

— Le reste, monsieur.... je n'ose....

— Maintenant! Ah! vous pouvez aller.

— Le matin donc, je me trouvai seule, abandonnée, malade, sans ressources. Je doutai long-temps, mais huit jours s'écoulèrent, et il ne reparut pas; et il avait dit à notre hôtesse qu'il serait de

retour avant une semaine. Il était parti, monsieur, sans même payer notre dépense à l'auberge. De ce jour on me maltraita. Ces impitoyables gens étaient décidés à me jeter à la porte, et j'allais me trouver sans pain et sans asile, lorsque descendit à cette auberge un jeune Anglais.... J'étais à deux cents lieues de mon pays, au fond de la Hollande, je ne songeais à vous qu'avec tremblement, j'étais si coupable! Que vous dirai-je, monsieur? je fus aussi vile que vous le pensez, je fus ce qu'ils appellent une femme entretenue. Ah! si la douleur et la misère peuvent expier une faute, monsieur, laissez-moi embrasser vos genoux, je ne suis plus coupable. Ah! que j'ai souffert! On a plus pitié des bêtes qu'on nourrit que ces hommes-la n'ont eu pitié de moi. J'ai dépéri, comme vous le voyez, au milieu de leur or et de leurs caresses. Que dis-je? de leur or! l'or a diminué à mesure que le mépris a crû. J'ai baissé peu à peu dans leur estime, comme baisse une marchandise. Enfin de malheur en malheur, ayant perdu ma beauté comme j'avais perdu ma voix, j'ai descendu échelon par échelon cette longue échelle d'infamie, que montent et descendent tant de malheureuses! Monsieur, ayez pitié de moi, voici comme je suis tombée ici.

— Et vous ne vous êtes pas tuée?

— Je n'en ai pas eu la force, j'étais déjà si exténuée lorsque ces choses m'arrivèrent.... D'ailleurs j'espérais mourir de la honte.

— Pauvre créature! si vous pouviez voir combien vous avez changé! Tout n'est donc pas profit dans le crime. La flamme de vos yeux est éteinte. Vous êtes d'une maigreur lugubre. Tenez, je ne veux pas vous cacher mes sentimens secrets, levez-vous, vous me touchez de pitié. Je vous pardonne, madame, ce qui n'est point pardonnable. Cette maison eût dû être votre tombe! Mais vous vous avez un enfant, madame, bénissez-le. Elle vous rachète, la pauvre innocente! Ce sera du moins l'excuse de ma faiblesse...

— Ah! monsieur, toute une vie d'expiation et de vertus.....

— Je vous crois. Mais une dernière question, et répondez comme si vous étiez devant Dieu. Où est-a présent cet Italien? Vous le savez. C'est ma condition expresse, songez-y.

— En Angleterre, monsieur.

— C'est bien. Alors nous pouvons retourner en France.

Le lendemain de son arrivée à Paris, le vieux lieutenant parut devant sa femme. Il était en habits de voyage.

— Je vais en Angleterre, lui dit-il avec résolution. Je laisse entre les mains de votre mère mon testament. Toute ma fortune est assurée à ma fille. Adieu, madame. Je ne sais pas s'il me sera donné de vous revoir encore. Mais tâchez d'être honnête femme, et Dieu me renverra peut-être bientôt près de vous.

— Qu'allez-vous faire en Angleterre, monsieur? demanda madame Ninette toute pâle.

— J'y vais pour des affaires de commerce, répondit le soldat sans changer de figure.

Quatre mois après, on était alors en septembre, madame Ninette prenait le frais, un soir, sur le balcon de son appartement. Il n'y avait autour d'elle que madame Ducros, sa respectable mère, et notre ami le juste-milieu qui regardait tour à tour Ninette et les étoiles. La porte de l'appartement s'ouvrit soudain, un homme entra. Il était tout couvert de poussière. Il s'avança jusqu'au fauteuil de madame Car..., et la femme reconnut son mari. Ses cheveux à présent étaient entièrement blanchis.

— Madame, lui dit-il, levez maintenant la tête, rien ne vous en empêche plus. Je l'ai tué!.. J'ai eu bien de la peine à le trouver, mais enfin je l'ai trouvé, et je l'ai tué!.. Il était bien lâche!

Notre ami le juste-milieu tressaillit, madame Ducros se signa, madame Ninette baissa la tête sans prononcer un mot. De ce jour on remarqua que le vieux mari avait repris sa gaieté d'autrefois, et tout le monde le félicitait sur son voyage.

Pour madame Ninette, elle ne montra les jours suivans ni joie ni peine. Je dois dire, il est vrai, que M. Anacharsis la consolait depuis trois mois.

LOUIS DE MAYNARD.

---

## GUILLAUME D'ORANGE. <sup>1</sup>

---

La nation anglaise avait accueilli avec joie la restauration des Stuarts ; les peuples sont naturellement oublieux du passé, imprévoyans de l'avenir. Il est vrai de dire qu'à cette époque la déclaration de Charles, datée de Bréda, avait calmé beaucoup de craintes, répondu à beaucoup d'espérances ; mais les choses étaient bien changées lorsque, vingt-quatre ans plus tard, le duc d'York, Jacques II, vint s'asseoir sur le trône de son frère.

Cinq années avant cette époque, en 1679, il avait été question, au parlement, de l'exclure du trône ; la religion catholique, dont il faisait profession, était le prétexte de cette mesure. Ce bill, rejeté à une faible majorité, avait été remplacé par un autre bill appelé *bill de limitation des droits*, et dont l'effet eût été d'anéantir dans les mains du duc l'autorité royale, de la réduire pendant tout son règne à un vain mot. Ce bill eut le sort du

(1) Ce fragment fait partie d'un remarquable ouvrage de philosophie politique, intitulé *GUILLAUME D'ORANGE ET LE DUC D'ORLÉANS*, qui paraîtra prochainement chez le libraire Charpentier, rue de Seine.

précédent; toutefois les circonstances étaient devenues tellement hostiles au duc, que le roi lui-même et quelques-uns des amis du duc n'avaient pas été éloignés d'en favoriser l'adoption. En 1681, un autre bill d'exclusion, présenté de nouveau au parlement, avait eu les honneurs d'une seconde lecture. D'un autre côté, le comte d'Essex proposait au même parlement ce qu'on appelait alors une association; ce devait être une sorte de ligue protestante: le duc, à son avènement au trône, aurait été forcé de remettre à cette association quelques places fortes pour servir de gage de sûreté à la religion protestante. D'autres voulaient un divorce entre le roi et la reine, dans le but de faire épouser à Charles une princesse protestante, dont il pût avoir des héritiers. Quelques-uns pensaient à Montmouth, fils naturel de Charles: il était beau, brave; il avait obtenu quelques succès à la guerre, mais c'était surtout sa qualité de protestant qui lui conciliait la faveur publique. La raison contraire faisait du duc d'York un objet de haine et d'animadversion pour l'Angleterre.

L'Écosse, pendant plusieurs années, avait paru lui être toute dévouée; elle ne tarda pas néanmoins à manifester à son égard les mêmes dispositions que l'Angleterre. Là, comme en Angleterre, le zèle du protestantisme avait le pas sur tous les intérêts, sur tous les sentimens; le duc d'Argyle, fort puissant dans le pays, était le plus zélé partisan du prince; il ne lui en avait pas moins déclaré qu'il saurait, au besoin, défendre contre lui, et jusqu'au dernier soupir, la religion du pays. Un jour qu'il était question, au parlement d'Ecosse, d'imposer à tous ceux qui exerçaient un emploi quelconque la signature d'une espèce de formulaire protestant, le duc d'York réclama une exception personnelle; mais Argyle se lève aussitôt, s'empporte, dans un long discours, contre la prétention du duc, et finit par ces mots: « Le papisme n'est point à craindre dans ce royaume, à moins qu'il n'y soit introduit par la famille royale elle-même, et la religion protestante est moins en péril sans aucune des garanties proposées, qu'avec la seule exception qui les détruit toutes. » Nous l'avons dit, Argyle était pourtant un ami, un zélé partisan du duc; contradiction qui suffit à peindre toute la violence et

tout l'emportement des passions soulevées contre ce malheureux prince.

On s'en ferait difficilement l'idée. Il n'était ni crime, ni forfait dont l'imagination populaire ne fût disposée à le croire capable; on en vit la preuve dans le fameux procès de Titus Oates; toutes les calomnieuses impostures de ce dernier, si absurdes, si insensées, si dépourvues de vraisemblance qu'elles pussent être, n'en furent pas moins avidement recueillies par le peuple: par cela même qu'elles s'adressaient au duc, elles se métamorphosaient pour le peuple de Londres tout entier en faits évidens, prouvés. Un juge de paix, nommé Gottfrey, ayant été assassiné pendant le procès, ce fut encore au duc que le peuple attribua ce crime pendant tout son règne. A cette occasion, la terreur fut universelle dans toute la ville. Aux funérailles de Gottfrey, dit un historien protestant, chacun croyait sentir, près de son propre sein, le poignard qui avait frappé celui-ci; et ce poignard, il le voyait étinceler dans les mains du duc. Une lettre du secrétaire de ce dernier, devenue publique dans ce procès, avait révélé les projets qu'il méditait dès lors pour le rétablissement de la religion catholique. Cette révélation l'ayant pour ainsi dire constitué, aux yeux de l'Angleterre, le représentant officiel du papisme, il était devenu, aux yeux de la foule, solidaire de tous les excès, de toutes les superstitions, de tous les crimes que prêtait à cette croyance l'imagination protestante, à cette époque plus qu'à aucune autre: c'était celle de la révocation de l'édit de Nantes.

Les états protestans de l'Europe, la Hollande, la Suède, le Danemark, la Prusse, s'étaient vus tout à coup remplis de réfugiés français; la seule Angleterre en avait reçu quarante à cinquante mille. Ils erraient çà et là dans les trois royaumes, racontant les persécutions, les spoliations, les condamnations dont ils avaient été victimes, demandant vengeance du sang de leurs frères qui coulait encore sous le sabre des dragons. Qu'on apprécie les haines furieuses, acharnées qui devaient s'allumer à tous ces récits, contre le roi de France, contre la religion catholique, contre Jacques, leur ami, leur allié, leur futur complice.

Forcé de fuir momentanément devant ses ennemis, Jacques s'était long-temps relégué dans la vice-royauté d'Ecosse. Plus tard, il lui fallut chercher un asile jusqu'en Hollande. Il en partit pour venir recevoir le dernier soupir de son frère, donnant ainsi pour la première fois au monde le spectacle de l'héritier présomptif d'une couronne, qui a vu son exclusion de cette couronne solennellement proposée, discutée dans le sénat national, et qui de l'exil s'achemine au trône de ses aïeux.

Brave à la guerre, élève de Turenne, amiral heureux et hardi à la tête des flottes d'Angleterre, le roi Jacques était un caractère à la fois plein de faiblesse et d'obstination. Esprit absolu, il ne manquait jamais d'aller, logiquement, jusqu'aux dernières conséquences, jusqu'aux résultats les plus extrêmes des principes qu'il avait une fois posés. Fallait-il agir, il avançait dans cette route; mais on le voyait tout à coup non-seulement s'arrêter, mais s'arrêter parfois devant un obstacle qu'il lui eût été facile de surmonter. C'est que, tout en obéissant à sa conscience, il avait en même temps je ne sais quelle secrète, quelle intime conviction de l'inutilité de ses efforts. Il unissait de la sorte la plus extrême témérité à la plus complète absence de toute énergie; et c'est ainsi qu'il alla se heurter toute sa vie contre les choses et les nécessités de son époque. Il lui arriva d'ailleurs ce qui ne manque jamais d'arriver à ceux que la fatalité a condamnés: tout tourna contre lui, tout concourut également à sa perte: le courage autant que la faiblesse, ses qualités autant que ses défauts, ses vertus autant que ses vices.

A cette époque, tout était encore vague, incertain, confus, dans ce qui est devenu, depuis ce temps, la constitution d'Angleterre. L'autorité de la couronne, les droits du parlement, les impôts, rien de tout cela n'était assujéti à des règles fixes et invariables; la puissance du parlement se réduisait, en définitive, presque tout entière à des refus d'argent. Est-il question, sous Charles II, de mettre en accusation la duchesse de Cleveland, maîtresse du roi: « Que dites-vous? s'écrie un vieux parlementaire de sa place; ce sont, au contraire, des statues qu'il faut élever aux maîtresses de sa majesté: sans elles, vous n'au-

riez pas de parlement. » Sur un terrain vague, obscur, mal limité, se heurtaient incessamment les privilèges parlementaires et la prérogative royale. Mais par cela même que les refus de subsides constituaient, comme nous venons de le dire, le fond de la puissance du parlement, cette puissance n'était vraiment que négative; elle s'annulait même quand le roi avait assez d'argent pour se passer du parlement. Charles II avait été souvent plusieurs années de suite sans en assembler.

Ce manque de fixité dans les institutions sert d'abord Jacques dans l'accomplissement de ses projets, le rétablissement de la foi catholique. Dès le second parlement convoqué sous son règne, il se met en devoir d'annuler le test; on appelait ainsi une sorte de profession de foi protestante alors exigée de tout fonctionnaire civil, ou de tout officier de l'armée. Aboli seulement de nos jours, il était conçu en ces termes: « Je déclare ne pas croire qu'il se fasse de transsubstantiation dans la cène du Seigneur, ni pendant ni après la consécration. » Signer cette déclaration, c'était, à proprement parler, abjurer sa croyance, si l'on était catholique, et se déclarer protestant à la face du ciel et des hommes. Charles II, dans un des derniers parlemens de son règne, avait annoncé la résolution d'affranchir de cette formalité les officiers de l'armée, en vertu d'un certain pouvoir dispensatif qu'il prétendait s'arroger; une adresse du parlement avait alors repoussé cette prétention de Charles; une nouvelle adresse, en réponse au discours de Jacques, ne la repoussa pas moins énergiquement, quand ce dernier l'eut reproduite pour la seconde fois. Mais Jacques, au lieu de se tenir pour battu, comme l'avait fait son frère, essaie de tourner l'obstacle qu'il désespère d'emporter de front.

Il proroge le parlement, et fait poser devant les douze juges d'Angleterre une question ainsi conçue: « Le roi peut-il dispenser des sermens et des tests les personnes qu'il place dans les charges et emplois du royaume? » Les douze juges répondent: « Les lois du royaume sont les lois du roi; il peut en dispenser autant que la nécessité l'exige; il est le seul juge de cette nécessité; et il ne peut renoncer à ce droit, qui n'est qu'un dépôt entre ses mains, et qui fait partie des prérogatives de la couronne. » Ce raisonne-

ment péchait essentiellement par la base ; il admettait en principe que les lois du royaume étaient les lois du roi , et cela n'était nullement vrai ; car , aux termes de la constitution anglaise , le pouvoir législatif n'appartenait pas au roi seul , mais bien au roi et au parlement réunis. Quant aux conséquences de cette décision , elles étaient vraiment immenses ; elles ne tendaient à rien moins qu'à changer en une véritable dictature le pouvoir jusque-là limité de la couronne. Que devenait le droit du parlement de concourir à la confection des lois ; à côté de ce droit nouveau reconnu au roi , de dispenser de l'obéissance aux lois , c'est-à-dire d'annuler , d'effacer ces lois aussitôt écrites ?

D'un autre côté , la domination de la religion protestante se trouvait singulièrement compromise par cette décision , par laquelle se trouvaient abattues les dernières barrières qui la défendaient contre le catholicisme ; la brèche était ouverte , le chemin frayé par où les catholiques , jusqu'alors en dehors de la société politique , pouvaient y rentrer triomphants. L'application de la théorie formulée par les douze juges conduisait à ce résultat. Leur étrange décision n'en acquit pas moins , quelques instans , autorité de chose jugée , autorité si puissante , comme on sait , en Angleterre. Le chevalier Édouard Hales , colonel d'un régiment d'infanterie , fut dénoncé par son cocher , comme en contravention avec la loi du test. Édouard Hales est cité devant les magistrats ; l'affaire s'instruit ; le ministère public conclut à l'application de la peine. Le jugement va être rendu , mais alors Édouard Hales produit une dispense du test , signée par le roi et scellée du grand sceau de l'état. Il est renvoyé absous. Enivré de ce succès , Jacques ne s'occupe plus qu'à remplir de catholiques les emplois publics , surtout ceux de l'armée ; il ne veut plus que des catholiques autour de lui. Bientôt ce n'est plus assez pour lui qu'on ne le soit en secret , il contraint ceux d'entre eux qui exercent les grandes charges de la couronne à suivre ouvertement toutes les pratiques de cette croyance.

On le vit un moment au point de ne plus réclamer la simple tolérance pour l'église romaine , mais d'en proclamer hautement la domination absolue. Barillon , l'ambassadeur de France , à propos

de la révocation de l'édit de Nantes, et au milieu des transports d'admiration que lui causait cette mesure, écrit à Louis XIV : « On vous imiterait bientôt ici, si on l'osait. »

Chose étrange ! en vertu de son titre de roi d'Angleterre, Jacques n'en était pas moins le chef officiel, le pontife reconnu de la religion anglicane. Le serment du sacre l'obligeait à maintenir, par tous les moyens, la suprématie de cette religion. On ne saurait imaginer de situation plus complètement fautive dans tous ses détails que celle de ce malheureux prince.

Dans l'accomplissement définitif de ses projets, Jacques avait besoin d'argent pour se dispenser de convoquer le parlement ; il en avait encore besoin pour l'entretien d'une armée permanente. C'est dans la bourse de Louis XIV qu'il comptait le puiser ; c'est de la France qu'il attendait ses principaux moyens d'action. Louis XIV ne pouvait, en effet, qu'applaudir aux projets de Jacques ; il était avec lui de cœur et d'âme : souverain absolu lui-même, comment n'aurait-il pas applaudi aux efforts d'un roi voisin pour sortir de tutelle ? Catholique sincère, n'était-il pas naturel qu'il fût constamment disposé à prêter son appui à toute entreprise contre la religion protestante ? A ces motifs généraux se joignaient d'ailleurs d'autres motifs d'un intérêt plus puissant, tirés des circonstances politiques où se trouvait l'Europe. Les états protestans formaient une ligue toujours subsistante contre la France ; la guerre était depuis long-temps imminente entre cette dernière et cette ligue, qui, avec l'adhésion de quelques nouveaux états, prit plus tard le nom de ligue d'Augsbourg. L'Angleterre entrerait-elle dans cette ligue, ou bien contracterait-elle une alliance avec la France ? Ce dernier parti ajoutait beaucoup aux chances de succès de Louis XIV dans le conflit qui se préparait. L'alliance avec l'Angleterre semblait devoir assurer à jamais sa domination continentale ; il avait ainsi un immense intérêt à cette alliance, et n'hésita jamais à la payer aussi chèrement qu'il le fallut. De là, tous ces traités secrets entre la cour de Saint-James et celle de Versailles, l'une des plus curieuses parties de la diplomatie de l'époque.

Toute la politique intérieure de l'Angleterre se rattachait, en même temps, à cette question de politique extérieure. La France, triomphante sur le continent, entraînait le triomphe du principe catholique qu'elle représentait, sur le continent d'abord, mais par suite en Angleterre. Rien ne s'opposait plus alors à ce que Louis XIV mit à la disposition de Jacques les moyens en hommes et en argent, nécessaires à l'accomplissement des plans de ce dernier. C'en eût été fait de la religion protestante et des institutions parlementaires de l'Angleterre. Le peuple avait le sentiment de cette situation. Le protestantisme, imitant en cela le catholicisme, prenait, comme ce dernier, son point d'appui et ses moyens d'action à l'extérieur. A l'occasion du conflit qui se préparait, il se prononçait pour une alliance offensive et défensive avec la Hollande, avec autant d'ardeur et de persistance qu'en mettait la cour et Jacques à vouloir l'alliance avec la France. C'est que la Hollande était alors, en Europe, à la tête des intérêts protestans. La Hollande avait mis un terme aux conquêtes de Louis XIV, au prix du meilleur et du plus pur de son sang; elle était toujours au moment de recommencer la guerre, toujours menacée dans son existence, toujours à la veille d'une invasion nouvelle. En attendant le combat, elle soutenait, par la presse, une violente polémique tout à la fois contre les catholiques et contre la politique dominatrice de Louis. Des croyances et des sympathies communes unissaient ainsi les deux peuples : les intérêts de la politique, du commerce, de l'industrie, le partage d'un danger commun, resserraient plus intimement encore cette union. De ses faibles mains, Jacques ne s'en obstinait pourtant pas moins à rompre ces liens si fortement tissés; il voulait enlever l'Angleterre à l'alliance hollandaise, pour la faire graviter dans l'orbite politique de la France.

Le rôle important que le prince d'Orange fut appelé à jouer dans les affaires d'Angleterre s'explique tout entier par ce qui vient d'être dit. Le prince était comme la personnification du protestantisme, il était en même temps le chef des intérêts européens en réaction contre la domination de la France : situation politique qu'il avait prise de bonne heure. A l'époque de l'inva-

sion de la Hollande par les armées françaises, il sortait à peine de l'adolescence; la victoire avait alors abandonné les drapeaux de la république; sans armée, sans argent, sans ressources de aucune sorte, au milieu du découragement général, Guillaume seul ne désespéra pas du salut de la patrie. L'indomptable énergie de son caractère éclatait là tout entière; sa résolution était prise de mourir plutôt que de souscrire à l'humiliation de sa terre natale; et cette magnanimité toute romaine l'en rendit le libérateur. S'étonnant un jour de le voir, presque aux abois, refuser pourtant des conditions de paix presque tolérables, l'ambassadeur d'Angleterre l'interpelle et lui dit : « Que voulez-vous donc? — Mourir, répond le prince, dans le dernier fossé de la patrie. » Outre ces antécédens, qui lui valaient la faveur populaire, sa qualité d'époux de l'héritière présomptive de la couronne l'appelait, d'un autre côté, à intervenir entre les partis divers qui divisaient l'Angleterre; il se présentait tout naturellement à eux comme conciliateur, comme arbitre. Est-il question d'un point de discipline religieuse, les évêques, enfermés à la Tour de Londres, lui écrivent qu'ils voient en lui le vrai défenseur de la religion protestante. Est-il question de la prétendue illégitimité du prince de Galles, les lords le somment de venir procéder à une enquête légale et juridique sur la naissance du jeune prince.

La naissance d'un héritier avait, en effet, assez fortement ébranlé le trône de Jacques, qu'elle eût dû consolider dans le cours naturel des choses. L'espoir de voir la princesse d'Orange succéder un jour à son père portait un grand nombre de protestans à supporter patiemment le règne de Jacques; ils entrevoyaient dans l'avenir l'avènement au trône d'une princesse protestante, protectrice naturelle de leurs croyances et de leurs intérêts. Mais voilà cet avenir qu'ils saluaient, qu'ils appelaient du fond du cœur, devenu tout à coup plus sombre encore et plus menaçant que le présent; voilà que l'avenir aussi appartient aux catholiques, qui déjà s'en emparent comme de leur domaine assuré. Cela donne moyen à la haine des ennemis de Jacques de l'attaquer par un côté sensible. L'absence des dames protestantes au moment de la délivrance de la reine, quelques pratiques de dévotion antipathi-

ques au protestantisme, des circonstances insignifiantes en elles-mêmes, des riens, mais exploités avec une habile malveillance, finirent par rendre la nation entière incrédule à la naissance du prince. L'opinion que cette naissance avait été supposée devint une de ces croyances, un de ces préjugés populaires que l'évidence et la vérité sont impuissantes à déraciner de l'esprit des générations contemporaines.

La mort de l'électeur de Cologne, incident d'assez peu d'importance en lui-même, fait éclater tout à coup les germes de discorde que recelait l'Europe. La France et la Hollande se prononcèrent toutes deux pour des concurrents différens. Louis XIV arme en faveur du sien; il menace de l'installer de vive force, en dépit de la cour de Rome et des droits de l'empire germanique. Cette prétention achève de réunir contre la France les divers états de l'Europe; d'un côté, la Bavière, le Brandebourg, la Saxe, le Danemarck, la Suède; de l'autre, l'Autriche, la Savoie, l'Espagne, les États romains, forment la ligue d'Augsbourg. La Hollande était comme la pierre fondamentale de cette coalition. Dans cette ligue bizarre, les états protestans et les états catholiques marchaient pêle-mêle sous la même bannière. Des princes protestans prenaient les armes pour soutenir une décision du pape; des princes catholiques s'apprétaient à combattre le fils aîné de l'église, le monarque qui venait de révoquer l'édit de Nantes. C'est qu'il s'agissait, au fond, d'une réaction européenne contre la France, réaction à laquelle prenaient part, à titres divers, tous ceux dont elle avait froissé les intérêts depuis quarante ans. Grâce aux traités secrets de Jacques et de Louis XIV, l'Angleterre restait seule étrangère à cette coalition; seule elle demeurait étrangère à ce grand mouvement politique. Sous un autre roi que Jacques, c'était pourtant à elle qu'il eût appartenu de la conduire et de la diriger: les intérêts de sa politique et ceux de la religion protestante l'y poussaient également.

Aussi, l'entreprise du prince d'Orange, lorsqu'il passa en Angleterre, est-elle tout autant dirigée contre Louis XIV que contre Jacques; le roi de France le comprend. Instruit des préparatifs de Guillaume, il fait signifier aux états-généraux de Hollande

qu'une alliance offensive et défensive existe entre lui et le roi d'Angleterre ; qu'attaquer l'un , c'est attaquer l'autre. Mais cette démarche ne pouvait que nuire à Jacques ; loin de lui être de quelque utilité , elle achève de donner à Guillaume l'appui de l'Europe ; elle rend plus sensible que jamais la nécessité d'enlever l'Angleterre à l'alliance française : nécessité que l'Europe ne saurait méconnaître plus long-temps. L'Europe considère, en effet, Guillaume comme le chef de la vaste conspiration qu'elle-même ourdit depuis long-temps. Depuis les marbres du Vatican jusqu'aux bruyères de l'Écosse, celui-ci ne compte plus que des complices. Les vœux du chef du catholicisme accompagnent l'usurpateur hérétique du trône d'un prince qui s'immole au triomphe de la foi catholique. A La Haye, l'ambassadeur d'Espagne fait faire dans sa propre chapelle des prières publiques pour le succès de l'expédition de Guillaume ; le même ambassadeur, dans un grand diner aux principaux membres des états-généraux, porte ce toast : « Au prince d'Orange ! Puisse-t-il , roi d'Angleterre , entrer dans un an à Paris à la tête de cent mille hommes ! » C'était trahir la secrète pensée qui unissait momentanément tant de vœux et tant d'intérêts d'ordinaire séparés.

Le vent papiste, comme on disait, dispersa plusieurs fois l'escadre de Guillaume. La cour de Jacques se livrait alors à de folles espérances ; les souvenirs de la fameuse Armada se reproduisaient dans tous les esprits pour les bercer de trompeuses illusions. Mais les vaisseaux hollandais étaient à peine ralliés, que l'obstiné Guillaume reprenait aussitôt la mer. Débarqué enfin dans la baie de Torbay, il ne se presse pas de marcher en avant ; il perd ou semble perdre dans une complète inaction les jours qui suivent son débarquement, laissant à Jacques tout le temps de se reconnaître et de prendre d'énergiques résolutions, si ce dernier en eût été capable. Il reçoit les pétitions qui, de toute part, arrivent pour demander un parlement libre, où les intérêts protestans reçoivent de nouvelles garanties, où l'alliance avec la Hollande soit enfin décidée. Il traverse des villes silencieuses, étonnées, où ne se manifeste aucun enthousiasme ; bien des jours s'écoulent avant qu'un seul personnage de distinction, qu'un

seul gentilhomme vienne se ranger sous ses drapeaux. Il s'étonne et se trouble parfois de ce calme inattendu ; il répète ce qu'il a déjà dit dans une requête au roi : que , s'il a débarqué en Angleterre , ce n'est pas par des vues d'ambition personnelle , mais uniquement pour céder à l'invitation des principaux seigneurs temporels et spirituels du royaume. Toute sa force semble consister dans les mots qu'il a inscrits sur sa bannière : *Pour la religion protestante* ; et au-dessus comme devise à l'écusson de ses armes : *Je maintiendrai*. Son langage est un long commentaire de ces paroles , assez vagues par elles-mêmes , pour pouvoir s'adapter à des projets divers. Il ne réclame , d'ailleurs , aucun titre officiel ; il n'agit au nom d'aucun pouvoir légal ; il se présente ( on ne sait en vertu de quel droit ) comme un suprême arbitre entre le roi et le peuple , ou , pour mieux dire , entre le roi et les seigneurs d'Angleterre : spectacle des plus singuliers parmi ceux que nous présente l'histoire.

Dix jours étaient déjà passés , et le prince , encore à Exeter , n'avait pas fait un seul pas en avant. Appuyé à deux mers , il était , d'ailleurs , à l'abri de toute surprise. Pendant ce temps , lui et ses adhérens évitent soigneusement tout appel aux passions ; loin que le peuple soit provoqué à l'insurrection , ses moindres désordres sont réprimés avec une sévérité impitoyable. Quelques soldats de Jacques commencent , il est vrai , à passer sous les drapeaux du prince ; mais c'est pour y trouver une discipline bien autrement sévère que dans les rangs qu'ils ont quittés.

Une fois en mouvement , accompagné de quelques personnages de distinction qui l'ont rejoint , il conserve dans toutes ses démarches le même caractère de calme , et pour ainsi dire , d'impassibilité. Les soldats qui doivent le combattre se mettent-ils à désertier en assez grand nombre , il les repousse des rangs de son armée plutôt qu'il ne les accueille ; ce sont des régimens entiers qu'il lui faut , ayant conservé leur discipline , leurs chefs , leurs drapeaux. La crainte de désorganiser l'armée semble le préoccuper ; il y sacrifie , sans hésiter , ses intérêts du moment ; ou bien encore , se voyant déjà maître de la société , il veut se garder d'en déranger le moindre ressort. Et qu'en est-il besoin ? A peine

à la tête de quinze mille hommes, il réduit à l'inaction, à l'inertie, il subjugue par les mots sacramentels écrits sur sa bannière les trente mille hommes que Jacques lui oppose. Il est entouré d'une force morale, espèce de bouclier magique contre lequel viennent se briser toutes les forces de son adversaire. Jacques en a lui-même la conscience : au fond du cœur, il se sent vaincu avant de combattre, condamné par la fatalité. Lui qui, aux côtés de Turenne, s'est distingué sur plusieurs champs de bataille ; lui qu'on a vu habile et vaillant amiral à la tête des flottes britanniques, il quitte à la hâte son armée. Il n'ose s'arrêter à aucune résolution quelque peu vigoureuse ; il erre çà et là, d'un palais à l'autre ; il agite à la hâte mille partis contradictoires ; il cherche à entrer en négociation avec le prince, donnant ainsi lui-même une sorte de sanction à l'usurpation qui doit suivre ; puis enfin, au milieu d'une nuit, feignant de ne pas se croire en sûreté dans le voisinage de Guillaume, il s'enfuit tout à coup. La reine et le prince de Galles étaient déjà sur le continent. Au moment de s'embarquer, il est arrêté, ramené à Londres, et l'aspect de cette grande infortune émeut le peuple de cette ville : le roi fugitif en reçoit plus de témoignages de respect et d'affection qu'il n'en avait reçu au temps de sa puissance.

Un parti nombreux était d'ailleurs resté fidèle au roi catholique ; il était donc encore possible que les débats du parlement, où s'allait décider l'avenir de l'Angleterre, eussent une issue favorable à sa cause. Mais Jacques était tout entier à la préoccupation de ses dangers personnels ; il s'échappe de nouveau, cette fois avec plus de succès, et va débarquer en France. A qui donc appartiendra la couronne d'Angleterre ? Jacques s'en dépouille sans coup férir ; Guillaume affecte pour elle un superbe dédain.

L'ouverture des délibérations ne fait pas sortir le prince de la sorte de froideur impassible où il se tient enfermé depuis son débarquement en Angleterre. On ne le voit nullement s'inquiéter de capter les suffrages des membres des deux chambres. Il affecte de se montrer complètement indifférent à ce qui se passe autour de lui ; il parle rarement, et quand il le fait, c'est avec de sèches et brèves paroles, qui ne trahissent aucune émotion, ne

laisse entrevoir aucun désir; çà et là perce seulement quelque peu d'ironique dédain. Le peuple de Londres se prend d'antipathie pour le prétendant et les troupes qui l'entourent. Le jour même de l'entrée du prince, il tue deux soldats hollandais, et refuse de laisser les troupes pénétrer dans la Cité. On dirait parfois que l'aristocratie n'a pas de dispositions beaucoup plus favorables; il s'y mêle quelque jalousie de pouvoir. A la tête de son armée victorieuse, le prétendant se trouve déjà presque aussi annulé, presque aussi effacé qu'un roi constitutionnel sur le trône. Ses proclamations au peuple, ses communications au parlement, ne manquent jamais de commencer par ces mots: « Nous, de l'avis des seigneurs et des gentilshommes assemblés. » Guillaume semble parfois comme enseveli dans son triomphe. L'orgueil anglais et l'orgueil hollandais, faute d'un élément moins inflexible qui pût s'interposer entre eux, se heurtent et se repoussent à tout instant.

Un gentilhomme du comté de Kent, Henri Seymour, avait été un des premiers à se joindre au prince. En dépit de sa froideur ordinaire, Guillaume s'empresse d'aller au devant de lui; et voulant lui être agréable, l'aborde avec ces paroles: « — Vous êtes, je crois, monsieur, de la famille du duc de Sommerset. » — « Non, votre altesse, répond Seymour; c'est le duc de Sommerset qui est de la mienne. »

Non seulement le prince a dédaigné le peuple, mais il ne se communique que rarement aux lords, surpris et blessés de cette étrange froideur. A la distance d'un siècle nous n'apercevons encore aucune trace d'émotion sur cette figure pâle et blême, où sont écrits, en profonds sillons, d'amers soucis et de précoces infirmités. Mais cette impassibilité, cette absence de passions en dehors, et, pour ainsi dire, de mouvement, ne laisse pas que de servir le prince; elle en fait un être à part, différent de ceux qui s'agitent à ses côtés. Le calme et le sang-froid exercent sur les hommes une étrange et toute puissante fascination.

Les chambres assemblées, le prince d'Orange expose à celle des lords l'état général des affaires de l'Europe. Il montre comme imminente la guerre entre la France et la Hollande; il insiste

sur les dangers que court ce dernier État, et conclut en ces termes : « L'Angleterre se trouve obligée, en vertu des traités existans, à secourir les états-généraux ; j'espère que cette obligation, et ce qu'ils ont fait pour vous en s'exposant au péril, vous portera, par une juste reconnaissance, à les assister autant que besoin sera. C'est là ce que j'attends de vous, en votre double qualité de protestans et d'Anglais. » L'orateur de la chambre des communes parle dans le même sens : il expose la triste position du pays ; il insiste sur celle plus triste encore de l'Irlande, alors en proie à de violentes agitations intérieures ; il termine par ces paroles : « J'ai surtout ordre de son altesse de vous mettre devant les yeux l'agrandissement de la France et les desseins de son turbulent monarque et ennemi de la religion protestante ; de vous dire qu'il faut que nous nous mettions en état, non-seulement de nous défendre, de défier toutes ses forces, mais encore de faire une si puissante diversion dans ses propres États, que nous puissions recouvrer nos premières conquêtes en France, et restituer à la couronne d'Angleterre les provinces qui, autrefois, lui appartenaient. » Ces derniers mots renferment l'arrière-pensée de Guillaume.

Un grand nombre de questions sont alors discutées par les lords et les députés des communes. Un contrat existe-t-il entre le roi et la nation ? La majorité se prononce pour l'affirmative. Jacques a-t-il violé ce contrat ? a-t-il abdiqué ou déserté la couronne ? La majorité répond encore oui sur cette question. On passe à une autre : Le trône étant supposé vacant, est-ce un roi qu'il faut nommer, ou bien un régent pour gouverner au nom de la fille de Jacques ? A la chambre des lords, cinquante voix se prononcèrent pour la royauté, quarante-neuf pour la régence. Mais, sur ce point, Guillaume sort, pour la première fois, de la réserve qu'il s'est imposée : « Il ne veut pas être régent, dit-il ; il ne veut pas se mêler aux affaires, à moins que ce ne soit pour tout de bon. Il n'est pas homme à recevoir des ordres d'une coiffe, ou bien à tenir au trône par les cordons d'un tablier. » A propos de la déclaration de vacance du trône, les tories font une objection, qui long-temps arrête la discussion : « Dans une monarchie,

disent-ils, le trône n'est jamais vacant ; car la loi de l'hérédité appelle nécessairement l'héritier le plus proche à le posséder. » Mais nous l'avons dit, il existait un bill excluant tous les catholiques des fonctions et des emplois publics, cela répondait à l'objection ; et en vertu de ce bill, l'exclusion du prince de Galles était positive, sans qu'il fût besoin de le désigner nominativement. L'illégitimité de sa naissance était d'ailleurs, à cette époque, une opinion générale.

Or, à ce point de vue, le trône appartenait incontestablement à la princesse Marie, femme de Guillaume ; après elle, à ses enfans, et à défaut de ceux-ci, à la princesse de Danemarck, sa sœur cadette ; enfin aux enfans de cette dernière. L'abdication du roi était supposée la conséquence de sa fuite. On n'insistait pas sur l'illégitimité du prince de Galles, non qu'elle parût douteuse, mais parce que en raison du bill d'exclusion des catholiques c'eût été chose inutile. On restait, de la sorte, jusqu'à un certain point, dans la loi d'hérédité. On ne se permettait qu'une seule dérogation à cette loi, c'était de laisser le trône au prince d'Orange, dans le cas où il survivrait à sa femme ; et encore devait-on y rentrer bientôt : le prince n'avait pas et ne pouvait pas avoir d'enfans. Là seulement était la part faite aux circonstances, ou, comme on dit maintenant, aux nécessités du temps.

Pendant la durée de ces débats, Guillaume, indifférent aux affaires d'Angleterre, ou du moins paraissant l'être, s'occupait, en revanche, fort activement des affaires du dehors. Il agissait auprès de la diète de Ratisbonne pour la pousser à se déclarer promptement contre la France. Dans sa correspondance à ce sujet, il appelait Louis XIV l'ennemi non-seulement de l'Empire, mais de la chrétienté ; et il faut le dire, la dévastation du Palatinat, les ruines encore fumantes de tant de villages incendiés par les mains de Turenne, n'étaient que de trop éloquens commentaires aux paroles de Guillaume : aussi la diète déclara-t-elle la guerre à la France dès le mois de mars. Ce même mois, et presque le même jour, parut le manifeste des états-généraux ; l'électeur de Brandebourg publia le sien le 13 avril, et le 26 du même mois, les communes, de leur propre mouvement, votèrent une adresse

à Guillaume, déclaré roi le 13 février, pour l'avertir que les fidèles députés des communes étaient unanimement disposés à lui fournir les moyens de commencer et de soutenir la guerre avec la France, aussitôt que sa majesté jugerait à propos de la déclarer.

Le vote de cette adresse avait été précédé d'une longue discussion, où la violence du langage de certains orateurs peignait bien toute l'énergie de leur haine contre la France. L'un d'eux s'était écrié, au milieu de bruyans applaudissemens, qu'il était bien temps d'en finir avec le *grand-turc très chrétien*, qui ravageait la chrétienté avec plus de barbarie que ne le feraient les Turcs eux-mêmes; Guillaume partageait ces sentimens. Depuis long-temps déjà, il avait fait signifier à l'ambassadeur de France l'injonction de sortir de Londres dans les vingt-quatre heures : ce fut même son premier acte d'autorité. Aussi la déclaration de guerre de l'Angleterre parut-elle le 7 mai, bien peu de temps, par conséquent, après son débarquement.

D'un autre côté, Jacques n'avait pas sollicité en vain la magnanimité de Louis XIV; le 12 mars, il était déjà débarqué en Irlande, à la tête d'un corps de troupes, et se trouvait dès le lendemain à Cork, où le recevaient les autorités constituées. Dès le 24, il faisait une entrée triomphale à Dublin, au milieu des acclamations de la population entière. Rien de tout cela ne paraît émouvoir bien fortement Guillaume. Tout entier à son projet de guerre européenne, peu s'en faut qu'il ne laisse aux lords et aux communes le soin de défendre la couronne qu'ils lui ont décernée. La destinée le pousse d'un autre côté. Le sceptre d'Angleterre ne sera dans les mains de cet homme qu'une arme employée à venger les injures du stathouder de Hollande.

Aussi ne tarde-t-on pas à le voir sur le continent, mêlé à toutes les affaires de l'Europe. Il est l'ame de ce fameux congrès tenu à La Haye, où se tramèrent les plus énergiques résolutions contre la France. Les hostilités sont à peine commencées, que c'est lui qu'on trouve aux premiers rangs. Vainement Louis XIV l'attaque-t-il en ce moment même par l'Irlande, au moyen des jacobites: Guillaume néglige ce point éloigné; c'est de plus près, et pour ainsi dire corps à corps, qu'il veut lutter contre la France. A la tête de cent mille hommes, qu'il commande en personne, il com-

Est tout l'été de 92, avec des succès indécis, contre Luxembourg et Boufflers. La campagne achevée, il s'en vient raconter au parlement, en l'exagérant outre mesure, le succès naval de La Hogue; puis il insiste sur la nécessité d'augmenter les subsides, de faire de nouveaux et plus puissans efforts à l'extérieur. L'année 93 le revoit sur le continent. En ce moment, les confédérés venaient d'essuyer de mauvais succès; il n'en est que plus animé, plus ardent. Lui seul les pousse à rejeter les propositions de paix, faites par la France, sur des bases déjà humiliantes pour elle et pour son monarque. En 94, il aiguillonne encore le zèle du parlement; il l'excite à de nouveaux sacrifices d'argent; il parle de la nécessité d'augmenter les troupes de terre et de mer; il l'épouvante du fantôme du papisme, qu'il peint comme prêt à envahir l'Angleterre. Cette même année, avec ses troupes, il attaque le maréchal de Luxembourg, dès le mois de mai, à une époque où les armées confédérées ne sont seulement pas rassemblées.

La reine Marie, jusque-là régente du royaume en l'absence de Guillaume, venait de mourir. Sur ces entrefaites, il nomme une régence, et n'en passe pas un jour de plus en Angleterre. Trois mois après, il prenait Namur à la vue d'une armée française de beaucoup supérieure à la sienne. En 96, on le retrouve sur le continent. A cette époque, c'est encore lui qui fait rejeter de nouvelles offres de paix faites par la France; il ne veut point entendre à la proposition d'un congrès où seraient débattues et résolues, d'un commun accord, entre les souverains ou leurs représentans, toutes les questions qui alors divisaient l'Europe. Cette même année, il avait déclaré, en plein parlement, qu'il ne connaissait qu'un seul moyen de négocier avec la France: c'était d'avoir toujours les armes à la main. Ce ne fut en effet qu'en 97 qu'il consentit à les déposer enfin pour quelques instans. Louis XIV abandonnait la plus grande partie de ses conquêtes; il s'engageait à renoncer à de nouveaux efforts en faveur de Jacques, et à reconnaître solennellement le prince d'Orange comme roi d'Angleterre. En un mot, la France entrait dès lors dans ces sombres et désastreuses voies où devait peu à peu s'éteindre le glorieux éclat des années précédentes.

Alors seulement arriva pour Guillaume l'heure du repos, car

Guillaume c'est le représentant armé du protestantisme, le défenseur de tous les intérêts en réaction contre la domination de la France, le chef et l'instigateur de toutes les ligues, de toutes les coalitions contre le grand roi. Il avait la conscience de ce rôle. Passant un jour sur le continent pour s'y mettre à la tête des armées coalisées, et retenu par un vent contraire, à quelques lieues des côtes de Hollande, il quitte son navire, descend dans une chaloupe, et essaie de gagner la terre à force de rames. Une horrible tempête survient; la chaloupe devient le jouet des vents et des flots pendant huit heures consécutives. L'équipage éclate en murmures, en menaces; il se refuse aux manœuvres. Jusque-là, immobile et couché dans son manteau, Guillaume se soulève, et s'adressant aux matelots: « Qu'est-ce à dire? ne vous trouveriez-vous pas, par hasard, en assez bonne compagnie pour mourir? » Tout ce fracas n'avait pas même ému plus que cela le souverain des trois royaumes. Cromwell et Bonaparte ont eu la même foi dans leur destinée. Au reste, les hommes appelés à de grandes choses, au milieu des plus divers évènements, se sentent ainsi conduits, par la main de la Providence, vers un but que leurs yeux ne quittent jamais: ont-ils atteint ce but, ils se trouvent aussitôt mal à l'aise, et comme de trop sur cette terre; inutiles au monde, ils deviennent à charge à eux-mêmes. L'esprit s'est retiré d'eux, la chevelure de ces Samson est tombée sous d'invisibles ciseaux.

Lorsque l'abaissement de la monarchie de Louis XIV eut été consommé, lorsque l'Angleterre eut repris toute sa prépondérance dans les affaires du continent, lorsque enfin la paix fut conclue, Guillaume ne tourna pas son activité d'un autre côté. Chaque année, la session du parlement était à peine close, il s'embarquait aussitôt pour la Hollande, demeurée sa patrie d'affection. C'était à son château de Loo, non à Saint-James, qu'il aimait à tenir sa cour. Là, il recevait avec hauteur les ambassadeurs de Louis XIV, il présidait au partage de la succession d'Espagne, il jouait à son aise le rôle d'arbitre de l'Europe, but constant de tous ses travaux, de tous ses désirs. A Londres, il se trouvait, au contraire, comme étranger, au milieu de la nation qui l'avait appelé à sa

tête. Il n'aimait pas les Anglais : leurs mœurs , leurs goûts , leurs usages , lui inspiraient une antipathie qu'il ne prenait aucun soin de déguiser. Ses conseillers les plus intimes eurent grand-peine à lui persuader d'assister une seule fois à une course de chevaux , amusement si cher à la vieille Angleterre. Enfermé le plus ordinairement dans son parc de Saint-James , il y vivait solitaire , se refusant à toute communication quelque peu fréquente avec les plus grands seigneurs. Sa seule distraction était d'enfouir dans ce palais un argent immense , en constructions et en embellissemens de toute sorte ; sans doute , il cherchait en cela quelque dédommagement à l'ennui de ce séjour. Plus d'une fois la fierté anglaise se révolta de cette manière d'être , plus d'une fois elle s'en plaignit hautement. On l'accusait en plein parlement d'être plus Hollandais qu'Anglais , et il ne faisait rien pour se disculper de ce reproche. Le trône lui pesait ; il montrait parfois quelque velléité d'en descendre. Un jour entre autres , il écrivit de sa main la minute d'un acte d'abdication. Dans cet écrit , il exposait en abrégé tout ce qu'il avait fait pour assurer et étendre l'influence britannique sur le continent ; puis il faisait de vifs reproches au parlement sur ses préoccupations d'économie. Le prétexte de cette démarche était la suppression de sa garde hollandaise , et celle d'un régiment de réfugiés français , auquel il était fort attaché ; elle n'en dénote pas moins combien le sceptre et la main de justice avaient peu de charmes pour lui , depuis qu'ils avaient cessé d'être une épée de commandement.

Aussi peu soucieux de la couronne de son vivant , on conçoit qu'il devait l'être bien moins encore de ce qu'elle deviendrait après sa mort. A la paix de Riswick , Louis XIV lui demanda de faire reconnaître par le parlement le prince de Galles pour son successeur , ou du moins de le tenter. Il ne fit aucune difficulté de s'y engager. Ce fut l'objet d'une des stipulations secrètes de ce traité , stipulation qui , suivant toute probabilité , eût été réalisée si Jacques ne s'y fût opposé. Homme de conscience , en dépit de la faiblesse de son caractère , Jacques était inflexible dans ses principes ; il déclara qu'il mourrait mille fois , avant de voir son fils recevoir de la main d'un usurpateur le trône auquel l'appelait sa naissance.

L'histoire de Guillaume lui-même est ainsi toute entière dans sa lutte avec Louis XIV. Otez le grand roi de la scène du monde, et Guillaume n'y est plus rien; il se rapetisse, s'efface, se confond dans la foule; ce n'est plus qu'un simple stathouder, dont à peine l'histoire retiendra le nom. Ce qu'il a d'énergie, d'activité, de puissance intellectuelle, il le dépensera dans quelques misérables troubles intérieurs, dans quelques chétifs débats avec les états-généraux, au sujet de son autorité vaguement définie par la constitution; mais, suivant toute probabilité, rien ne le fera sortir de cette sphère obscure. Il n'avait reçu qu'une éducation fort négligée, n'était versé dans aucune science, n'avait aucun goût pour les lettres; son élocution manquait de grâce et de facilité; ses manières étaient d'une sécheresse rebutante, ses talens militaires à peine au-dessus du médiocre. La république ne possédait en ce moment aucun grand général, aucun grand homme d'état, dont il eût pu partager l'éclat. Loin d'avoir le fanatisme religieux qui pousse aux grandes choses, il était au fond du cœur plutôt sceptique que croyant. Il n'était pas davantage législateur: ce n'est pas quand on méprise profondément les hommes, qu'on peut s'occuper activement du soin de leurs intérêts. Mais en face de Louis XIV, sous l'épée de la conquête, par l'impulsion d'une grande pensée, d'une passion violente qui tout à coup s'est développée dans son sein, cet homme a grandi tout à coup. Des derniers retranchemens de son pays envahi, il s'élançait sur la scène du monde, et suppléait par l'audace, l'opiniâtreté, la fermeté, à ce qui lui manque peut-être de talens et de génie. A lui seul il remue l'Europe; il se fait l'antagoniste, l'égal, le supérieur peut-être, au moins par quelques côtés, de ce Louis XIV, qui doit imposer son nom au siècle. Homme singulier, dont le rôle fut pour ainsi dire tout négatif, mais n'en demeure pas moins immense, ne faut-il pas se grandir à la taille de ceux que l'on combat? n'arrive-t-il pas qu'on s'ennoblisse de la noblesse de ses adversaires? Or les adversaires de Guillaume, c'étaient Louis XIV, la monarchie française, la religion catholique.

Au reste, si Guillaume, sans cesse occupé de ses projets contre la France, ne prit que peu de part aux affaires intérieures du

royaume , la révolution n'en eut pas moins son cours , elle n'en reçut pas moins un développement complet. Un bill , appelé bill des droits , lui avait été présenté à son avènement au trône : dans ce bill , les droits réciproques de la couronne et de la nation se trouvaient écrits , définis , constatés ; d'habiles hommes d'état , amenés au pouvoir par la force des choses , l'éminence de leurs talens , le libre jeu des institutions , continuèrent , jour par jour , cette œuvre de liberté. Un bill rendit les parlemens triennaux ; un autre bill limita le temps , jusque-là indéfini , où le roi pouvait ne pas les convoquer ; le mode de convocation en était déterminé , en prévoyance du cas où le roi négligerait de faire lui-même cette convocation. La procédure en matière de crimes de haute trahison fut soustraite à l'arbitraire qui la régissait ; des peines sévères furent portées contre les élections illégales. Les finances , dans les mains du chevalier Montagu , grand homme d'état et financier habile , entrèrent dans cette voie de prospérité qu'elles n'ont point quittée de nos jours ; ce fut lui qui , entre autres mesures importantes , fit adopter le règlement de la compagnie des Indes. Enfin , dans les années qui suivirent la révolution , ou du moins dans les premières années de la reine Anne , fut complètement fixé l'ensemble de ces diverses institutions qui font la constitution d'Angleterre. Guillaume n'était point hostile à ce développement intérieur de la révolution ; il le favorisa , au contraire , de toute sa puissance , bien qu'il évitât de s'occuper personnellement des menées parlementaires. A cela près des subsides qui lui étaient nécessaires pour ses guerres continentales , il s'abstenait volontiers de se mêler des affaires d'un pays auquel il continuait de demeurer étranger au fond du cœur.

La reine Anne , princesse d'un caractère doux et facile , devait être moins hostile encore au libre développement des institutions britanniques. Il en fut de même du premier George : roi constitutionnel dans toute l'étendue du mot , George I<sup>er</sup> se gardait de voir autrement que par les yeux de ses ministres. Demeuré Allemand sur le trône d'Angleterre , comme Guillaume était demeuré Hollandais , à peine balbutiait-il quelques mots d'anglais. Walpole ne le décidait qu'à grand-peine à quelques conférences , et c'é-

taît en mauvais latin que ce premier ministre racontait au roi d'Angleterre les affaires des trois royaumes.

La révolution avait momentanément concentré tout le pouvoir social dans les mains de l'aristocratie ; elle l'avait établie juge du débat entre Jacques et Guillaume. En donnant le trône à ce dernier, elle lui fit des conditions ; la royauté s'annula , comme nous venons de le dire , chez les premiers successeurs de Guillaume. D'un autre côté, la chambre des communes était nommée à peu près tout entière sous l'influence de l'aristocratie ; elle n'était qu'une autre forme , qu'une autre expression des intérêts aristocratiques , une sorte de succursale de la chambre des lords. Celle-ci ne trouva donc de limites à son agrandissement ni au-dessus , ni au-dessous d'elle ; elle put s'étendre à son gré , à peu près indéfiniment ; elle envahit le sol entier ; elle devint , au sein de la nation , comme une autre nation pour qui seule exista la vie publique ; elle se constitua en une véritable république aristocratique, sur ce vieux sol où avaient autrefois fleuri de vigoureuses monarchies. Possédant les neuf dixièmes du territoire et des capitaux immenses , exerçant le patronage le plus étendu , enrôlant à vrai dire la nation presque entière dans sa clientèle , fortement constituée comme caste , elle se montra d'ailleurs tout à fait digne de la mission à laquelle l'appelait la fortune. Elle dirigea les affaires du pays avec une incontestable habileté ; elle ne le laissa manquer ni d'amiraux , ni de généraux , ni d'hommes d'état , ni d'orateurs. Elle porta , dans l'accomplissement de ses desseins , cette suite , cette unité , cette constance , cette maturité , qui jusqu'à cette heure semblaient refusées aux masses populaires. Jalouse de ses prérogatives politiques , elle ne se montra pas moins avide des avantages moraux de la science et du caractère. L'intelligence , la conscience des époques diverses qu'elle traversa , ne lui fut , ce nous semble , jamais refusée. Elle sut s'assimiler avec un rare discernement les supériorités nées en dehors de son sein. Elle s'honora par un constant respect de la liberté , des droits de tous , de la dignité humaine. Elle mérita que ce seul mot de *gentleman* fût l'expression d'un des types sociaux des plus complets qui aient existé. Elle fit glorieusement

flotter sur toutes les mers, en face de tous les rivages, le pavillon britannique, couvrit le globe de colonies anglaises, tout en élevant la prospérité intérieure de la nation à un degré jusqu'alors inouï dans les annales de l'histoire. Embrassant enfin le monde entier dans ses vastes desseins, nous l'avons vue de nos jours soumettre l'Inde d'un bras, et combattre de l'autre le géant de l'Occident, notre Napoléon; présentant ainsi au monde, pendant un siècle, un spectacle qui peut lutter de grandeur avec celui que lui offrit, quelques siècles plutôt, le majestueux patriciat romain.

Et l'heure est venue de lui rendre cette justice, le moment solennel est arrivé pour elle. Un nouveau jour, de nouvelles destinées se lèvent pour la vieille Angleterre. Le colosse est encore debout, sans doute, mais la réforme a brisé son piédestal; à ses pieds s'agite déjà la mobile poussière de la démocratie, qui doit l'engloutir un jour. Ainsi s'enfoncent, dans des flots de sable, soulevés par le vent du désert, les gigantesques monumens de la vieille Egypte.

A. BARCHOU.

---

---

# CHRONIQUE.

---

Nous n'allons pas assez vite pour suivre l'histoire. Un événement d'aujourd'hui eût rempli tout un siècle des temps passés. La peste noire du XIV<sup>e</sup> siècle, le concile de Trente au XVI<sup>e</sup>, défrayaient la curiosité des peuples, le tonnement des générations, et suffisaient aux chroniqueurs, aux philosophes, aux théologiens, aux poètes, à tout ce qui pensait, écrivait, méditait, lisait. Comparez ces faits à ceux dont nous sommes témoins. Le midi a sa peste noire dont on s'occupe à peine à vingt lieues du Rhône ; Kalish évoque un concile militaire, autrement formidable que celui de Trente. Voulez-vous maintenant des inondations ? L'Auvergne submergée vous en dira ; voulez-vous des guerres civiles ? que l'Espagne, que le Portugal répondent ; voulez-vous des suicides ? mettez-vous à la croisée. Ne soyez pas accablés sous ces richesses calamiteuses ; et au lieu de nous laisser écraser par elles, comme au temps où l'on craignait la fin du monde tous les six mois, comptons sur la science, sur la raison humaine, courageuse et éprouvée, sur le bon sens des peuples, pour disperser ces restes corrompus du vieux monde.

Plus forte que la politique avec laquelle elle n'a rien à démêler, l'humanité, qui ne meurt pas, a reçu une éclatante réparation, mercredi dernier, dans le magnifique deuil de toute la population de Paris appelée au convoi des victimes du 28 juillet. Elle y était toute. Celle qui ne suivait pas les quatorze chars funèbres, le crêpe au bras et en silence, était restée pour pleurer sur le passage funèbre. Il y a plus, la France entière, à la même

heure, s'associait par la pensée à cette cérémonie, la plus triste, la plus lamentable, la plus nationale qu'elle ait jamais vue. Qui tue un Français les blesse tous. Si huit cent mille Français étaient à ce convoi dans les murs de Paris, trente-deux millions le suivaient hors barrière.

Cette consolante unanimité a dominé toutes les récriminations souterraines, les aigreurs profondes des partis. Ne pouvant s'embrasser, ils ont pleuré ensemble. Les larmes sont sœurs.

Il en a été beaucoup répandu dans cette chapelle ardente où quatorze cercueils étaient rangés à la file, entre trois croix, entre deux prêtres; quatorze cercueils éclairés par de tristes lampes, versant aussi à la voûte des larmes de feu dans l'obscurité. Une inexplicable ferveur contristait l'âme dans la chapelle ardente, moins par l'appareil lugubre des voiles noirs, des cercueils, des lampes, de l'encens, moins à cause de cette odeur de mort dont les églises sont toujours pleines, que par la triste pensée que presque tous les âges étaient représentés à cette réunion lugubre. Une jeune fille âgée de quatorze ans, un filateur, un employé, un journalier, des soldats, des capitaines, un général, un maréchal de France, — duc de Trévise! — voilà ce qui attristait, car ces quatorze victimes étaient un échantillon de toute la population de la sanglante revue. Nous aurions pu être à leur place; ils se sont trouvés à la nôtre; ils sont morts pour nous, et le maréchal et la jeune fille.

Mercredi à neuf heures, un vaste crêpe flottait sur Paris. Étouffé, le roulement du tambour appelait la garde nationale tout entière, qui tout entière a marché, belle et majestueuse comme elle est toujours; car elle sait que les morts sont les plus saintes choses de la terre, et que rien n'est trop beau pour eux, surtout quand c'est la patrie qui les pleure.

A la suite d'un immense déploiement militaire, roulaient lentement les quatorze chars, portant une initiale brodée sur le fond noir et tombant de leurs couvertures. Le premier était celui de M<sup>lle</sup> Louise-Joséphine Remi, âgée de quatorze ans. Les vivans et les morts lui avaient fait cet honneur, à la pure et jeune fille, qui le dimanche précédent peut-être se promenait heureuse et belle sur ce même boulevard où elle passe maintenant le visage pâle et les bras croisés pour l'éternité. De jeunes petites filles tenaient le coin du poêle virginal, et appelaient les larmes les plus lointaines par leur touchante tristesse. Elles étaient vêtues de blanc et couronnées d'immortelles comme la morte. Quand on songe qu'elles auraient pu être toutes tuées, celle-ci, celle-là; celle-ci à côté de son père, elle-là sous le bras de sa mère!

Les autres corbillards étaient plus ou moins ornés, selon le rang social

des victimes. Celui du maréchal de Trévise était pesant d'argent et de soie; la couronne ducale, portée par des anges, brillait au soleil. Quatre maréchaux de France, les maréchaux Molitor, Gérard, Grouchy et Duperré, soulevaient le poêle; et le cheval de bataille suivait, caparaçonné d'un crêpe noir semé d'étoiles d'argent. Cette mode orientale d'appeler le coursier du brave à ses funérailles est pleine de sentiment. Cette tête baissée, ce pas tranquille, cet étonnement de ne plus sentir le corps du maître peser, lui, son sabre, son grand panache, sur la croupe, donnent au cheval un caractère qui l'élève au-dessus de l'instinct. On le pleure comme un orphelin.

Derr'ère le corbillard du maréchal venait tout ce que la France a de corps distingués dans les lois, dans les lettres, dans les sciences : les ministres, les pairs, les députés, la cour de cassation en robes rouges, la cour des comptes en robes violettes, les facultés avec leurs massiers armés de leurs masses d'or, la cour royale de Paris en robes rouges, l'institut en costume, le corps municipal de Paris, l'académie royale de médecine en costume; le tribunal de première instance, l'état-major du génie, l'école polytechnique, l'école normale, la députation des ouvriers de la Rapée, et celle des ouvriers des ports.

A une heure le cortège est arrivé aux Invalides où le service allait se célébrer. L'extérieur et l'intérieur étaient tapissés de noir, et entourés d'attributs analogues à la cérémonie : cypriès, candelabres, tentures, palmes, catafalques, lampes sépulcrales.

Le roi a reçu les morts. Et tandis qu'un roi de France, attendri jusqu'aux larmes, échappé lui même au massacre qui a fait tous ces morts, par ce même miracle qui l'a mis sur le trône et qui l'y maintiendra, tandis qu'il jetait l'eau sainte sur eux, le canon tonnait sur la place, une reine priait à deux genoux, et pour la pauvre fille et pour le maréchal; les cloches versaient leurs notes lamentables sur Paris; la France entière écoutait.

Cette journée a été grande pour l'histoire. Elle a prouvé à bien des gens étonnés qu'ils avaient encore des larmes blanches et sans opinion pour les pauvres jeunes filles qu'on tue, pour les ouvriers qu'on mutilé, pour les maréchaux de France qui expirent sur la table d'un café, quand ils espéraient le champ de bataille et le boulet de trente-six; des larmes d'admiration pour les rois de la terre et les saintes reines qui, après le meurtre, montent dans un fiacre de place, oublient leurs fils blessés, pour aller pleurer en famille avec une pauvre veuve de leurs amis.

Tout le monde a pleuré : les vieillards pour les vieillards tués, les jeu-

nes hommes pour les jeunes hommes tués, les femmes pour les femmes tuées, les jeunes filles pour la jeune fille tuée.

Monseigneur l'archevêque de Paris a daigné chanter pour les vivans!

THÉÂTRES. — PORTE-SAINT-MARTIN. — *La Berline de l'Émigré.*  
 Il y a mille manières de cacher son argent en voyage. On met des louis d'or dans le collet de son habit, dans le fond de son chapeau, dans la reliure d'un livre, et l'on n'en parle à personne. Ce qu'on ne fait jamais, c'est de commander une voiture à secrets pour emporter sa fortune, parce que le secret d'une voiture est aussi pénétrable que le pseudonyme d'un vaudevilliste, à cause du sellier qu'on emploie, à cause des ouvriers qu'emploie le sellier. Mais six cent mille francs en or ne se cachent pas dans la doublure d'une redingote; cela n'est que trop vrai; eh bien! en temps de terreur et de révolution on n'emporte pas six cent mille francs. On sauve ses quatre membres, sa tête, et l'on va chez l'étranger donner des leçons de clavecin ou de contre-basse. Le marquis de Savigni, avide comme le vieillard du *Déluge* de Girodet, qui, perché tout nu sur la branche d'un arbre cassé, veut mourir avec sa bourse; le marquis de Savigni n'a pas renoncé à ses trente mille livres de rente, malgré la proscription qui le menace et ne veut partir que *piastre* jusqu'aux dents. Plus philosophe, il eût pris avec lui de quoi payer les frais de route, sa nourriture et son entretien pendant un an; le tout aurait tenu dans les plis d'un vêtement quelconque. La vraisemblance y aurait gagné, et aussi le pittoresque; car cette berline, assez semblable à nos citadines à un cheval, pour laquelle l'*administration a fait de grandes dépenses*, nous a trouvés froids et insensibles. Dans sa vie d'administrateur, de montreur d'éléphants, d'acteur ambulante, de directeur de l'Odéon, de chef de bataillon de la 41<sup>e</sup> légion et de gardien de la Porte-Saint-Martin, M. Harel a dû commettre bien des erreurs; ajoutons-y celle de sa berline, patache informe, peinte à la colle et mêlée, dans la salle à manger du carrossier Pascal, à plusieurs concous et fiacres démâtés. Mais il est temps de dire pourquoi ce vilain omnibus se trouve là au moment où M. Pascal et sa femme vont souper. M. de Savigni a commandé à Pascal une bonne voiture de voyage avec coffres, cachettes, et caisses secrètes, et ne lui a pas dissimulé qu'il voulait escamoter six cent mille francs à la rapacité du gouvernement révolutionnaire. Cette confiance s'explique par la position du carrossier, fils d'un domestique fidèle du marquis. Pascal n'a rien de plus pressé que d'aller dénoncer M. de Savigni, qu'on arrête et emprisonne au milieu de ses apprêts de départ, lui et son fidèle Ger-

main. Prison et mort, Conciergerie et échafaud, ne font qu'un; M. de Savigni le sait. Germain le sait aussi; et quand les gendarmes viennent chercher le marquis pour le conduire au supplice, Germain, qui a profité du sommeil de son maître, paraît à sa place et va porter sa tête sur l'échafaud. Pascal est donc parricide. Voici comme il devient voleur. Les effets mobiliers et immobiliers du marquis étant livrés au premier acheteur, Pascal reprend sa berline et la ramène chez lui. Au lieu de fermer les portes, d'ouvrir les coffres et de mettre en sûreté son bien mal acquis, il se livre à un tel débordement de remords et de considérations étrangères au sujet, il crie tant, le visionnaire, il voit tant d'ombres se placer entre lui et la berline, qu'il attire sa femme et lui fait deviner ce dont il s'agit: il a perdu tant d'heures précieuses, qu'une réquisition du gouvernement vient lui enlever sa voiture; attelée de quatre chevaux, elle part devant lui, emportant sa fortune et un membre du comité de salut public. Au même instant, M<sup>me</sup> Pascal lui déclare qu'il ne la verra plus. C'est tout au plus une compensation.

A compter de ce moment, la destinée de la berline, principal personnage du drame, devient fabuleuse; elle court la poste, légère comme un tilbury. Pas un postillon ne la trouve pesante; pas un des voyageurs qu'elle contient n'a de linge, et ne demande où sont les coffres de la voiture pour y mettre ses cravattes. Dire comment le marquis de Savigni, d'émigré qu'il était, devient patriote et vainqueur des Autrichiens; dire comment Pascal, après avoir vendu le plan d'une bataille aux ennemis de la France, est fusillé par eux, à quoi bon? La berline n'a pas perdu une roue, pas une soupente dans les cinq actes, pas un louis d'or non plus, car elle retourne au marquis avec ses coffres pleins, plus fidèle que le carrossier dont elle est l'œuvre; voilà ce qu'il faut constater, car là est le drame, là la pensée morale: la vertu a déserté le cœur des hommes, elle s'est réfugiée dans les voitures; ne placez pas votre argent chez les notaires, mais sous les coussins d'un landau; ne confiez pas votre femme à un ami, mettez-la dans le coffre de votre cabriolet; faites comme M. Harel, qui a mis tout l'avenir de son théâtre dans le tambour de la *Berline de l'Émigré*: — pourvu qu'il n'y trouve pas des assignats!

Il n'y a de stupide dans ce drame que la générosité de Germain qui se dévoue pour son maître, d'édifiant que la conduite de la berline, d'amusant que le tambour-major représenté par Serres, l'excellent comique, de bien écrit que le dialogue du guichetier et des gendarmes.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Les Deux Reines*, paroles de

MM. F. Soulié et Arnould, musique de Monpou. — Vous venez de voir Gomis, l'Espagnol, livré pieds et poings liés à M. Scribe, offert en hécatombe à M. Cavé, passant tour à tour du *Diable à Séville* et du *Revenant au Portefaix*. Quand un compositeur italien ou castillan débarque à Paris, soyez sûr qu'il sera traqué par les auteurs de *libretti*, volé, détrossé, à l'égal de Gil Blas de Santillane, dans les allées tortueuses du théâtre de la Bourse. On donnera à cet étranger d'étranges poèmes; seulement ils seront faits par des chevaliers ou officiers de la Légion-d'Honneur, en attendant que les chevaliers de la censure s'en occupent!

MM. Frédéric Soulié et Arnould n'ont point fait ainsi à l'égard de M. Hippolyte Monpou. Ils ont eu l'esprit et la pudeur de songer à ses destinées de débutant, si combattues, si semées d'obstacles, si exposées au vent jaloux des coulisses! Ils ont donné à M. Monpou une comédie du Théâtre-Français, innocente comédie qui n'a rien de raboteux, comédie destinée, pour le ton et la tenue, à M<sup>lle</sup> Dupuis et à M<sup>lle</sup> Mante, car il ne s'agit pas moins que de deux reines, comédie que les admirateurs de M. Monpou auraient voulu, sans nul doute, moins étrangère aux allures passionnées de son talent, plus osée, plus inégale, plus docile aux bords fongueux de son archet. Il semble, en effet, au premier abord, que le génie de M. Monpou doive se prêter difficilement à ces exigences de scène classique, à ce décorum de la rue de Richelieu. Mettez entre deux piliers de manège un cheval d'Epsom ou de Chantilly, soumettez-le à l'éducation du fouet et aux traditions de manège, vous ne le gênez pas plus que MM. Soulié et Arnould n'ont gêné leur musicien favori avec ce poème. Ils ont tenu à faire fléchir pour eux cette nature, à la manier, à la dompter.

Sans doute, nous le répétons, il est à regretter que M. Monpou n'ait pas été maître de son œuvre, qu'il n'ait pas accepté ce duel avec le public sans égard aux lois de ses deux parrains. M. Hippolyte Monpou a le courage de la force. C'est une riche organisation de musicien, un homme dont les critiques feignent d'ignorer les commencemens, car il a traîné longtemps chez Choron la chappe de Carissimi, il a étudié, il a commenté, il a lu. Vous ne pouvez avoir oublié ses débuts charmans, sa fraternité d'esprit et de *furia* espagnole avec A. de Mus-et, et d'autres jeunes poètes, ses romances, ses chansons castillanes jetées au vent! Certaines existences d'Orphées s'en alarmèrent sérieusement, la ritournelle classique en eut la fièvre. Vainement les jeunes amis de l'auteur avaient-ils formé une sainte-alliance pour le défendre; il fallut pour le même peuple des amateurs que le Vaudeville lui-même intervint sous le masque d'Arnal, et

que la parodie : *Connaissez-vous ma Roxelane* fit adopter Monpou des commis voyageurs et des lecteurs du *Constitutionnel*.

M. Crosnier a bien fait d'ouvrir ses portes à M. Monpou, le public les eût un jour forcées. Nous connaissons plus d'un jeune compositeur à qui cet exemple rendra le courage.

**THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL.** — *La Folle de la Bérésina*. — Quand l'incendie et la déroute de Moscou n'auront plus d'asile dans le *Moniteur*, quand une autre flamme imprévue aura brûlé les registres des archives et les biographies de maréchaux venues à la suite du Kremlin, malheur à l'honnête bourgeois, au garde national, au graveur du *Musée des Familles*, au journaliste du *Constitutionnel* de 1840, qui recherchera les traditions et les bulletins de la grande armée dans ce vaudeville.

*1<sup>er</sup> acte, 1<sup>re</sup> scène.* — Un salon, dans lequel se trouvent trois personnes en pantalon garance. (Le pantalon garance de M. Derval indiquera plutôt un officier de santé qu'un colonel.)

*2<sup>e</sup> scène.* — Romances de M. Plantade ou autre, sur une page de M. de Balzac. Ces romances à prétention sont chantées par M<sup>me</sup> Mina Roussel, qui nous arrive sans doute de la sous-préfecture de M. Lesourd, dont elle est élève pour le chant : on ne chante ainsi qu'au bal de Sceaux.

*3<sup>e</sup> scène.* — Un inspecteur des relais, en fourrures et en bas de soie. Je ferai observer à l'administration du Palais-Royal que les fourrures et les bas de soie sont incompatibles. Il est bon de remarquer, comme contraste, que le portrait de l'empereur de toutes les Russies figure au-dessus de la cheminée où se chauffe cet inspecteur des relais. Ceci est une attention délicate d'hygiène dans ce pays froid pour sa majesté Alexandre.

*4<sup>e</sup> scène, 5<sup>e</sup> et autres.* — Un monde d'officiers et de grands-croix, de sergens-majors et de porte-drapeaux en bottes à l'écuillère. Tout ce monde se heurte comme dans le jeu de collin-maillard. Nouveaux couplets sur une page de M. de Balzac, incendie de Moscou en calicot rouge. MM. Ruggieri, Théaulon et de Balzac sont les auteurs de ce premier acte.

*2<sup>e</sup> acte.* — Ce second acte est de M. Eugène Cicéri tout seul. C'est pour le décor de M. Eugène Cicéri qu'a été *charpenté* ce second acte ; la comtesse, M<sup>me</sup> Mina Roussel, est folle, et pour la guérir, son mari invente une Bérésina de quelques toises, Bérésina active et large comme le ruisseau de la rue du Bac. Inutile de dire que cette Bérésina glacé fait mieux sentir la température de la salle, par une chaleur de vingt-cinq

degrés, c'est une affreuse ironie ! La Bérésina de M. Eugène Cicéri (décoration fort bien peinte) rend la raison à M<sup>me</sup> Mina Roussel. Voilà un empiétement du décor sur la médecine ! Parce que M<sup>me</sup> Mina Roussel est folle, ce n'était pas la raison d'appeler M. Cicéri au lieu du docteur Esquirol ; cela conduirait à prouver que M. Delaroché est préférable à M. Magendie, et M. Lépaulle au docteur Marc dans le cas des fièvres cérébrales.

Ce vaudeville chirurgical a réussi. On a beaucoup applaudi M<sup>lle</sup> Pernon, jeune et jolie actrice qu'on n'emploie pas assez.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Un de ses Frères*, par MM. Leuwen, Magnien et un autre. — Ici le Vaudeville est bien moins attentatoire. Il s'agit tout simplement d'une tête impériale qui se couronne de fleurs et de cresson chez Baleine ! Les joyeux dineurs du Caveau sont vaincus ; MM. Pils, Barré, Radet et Desfontaines ne sont rien près des amis de M. Jérôme Bonaparte, car c'est de M. Jérôme et de ses amis qu'il s'agit. A ce sujet, nous demanderons comment il se fait que l'on distribue encore des patentes pour trafiquer de la famille de M<sup>me</sup> Lætitia Bonaparte. M<sup>me</sup> Lætitia Bonaparte était montrée, à la lettre, en 1830, par ses domestiques aux Anglais qui venaient à Rome ; les infames valets, intéressés comme tous les Fron-ins, la faisaient voir au premier venu pour un louis, occupée à quelque travail d'intérieur, ou reposant avec son garde-veu vert dans son fauteuil. Voilà où en était en 1830 le plus vénérable reste de cette famille ; voyons maintenant ce que le vaudeville en a fait.

Le Vaudeville, fort ingrat envers M. Baleine qui lui a donné M. Désaugiers, compromet ce bon M. Baleine de la manière du monde la plus atroce, il le ramène aux jours de Cassandre et de Chrysale arlequin. Je dois dire, pour ma part, que rien n'est plus gai que M. Lepeintre jeune dans le rôle de Baleine ; sa corpulence gastronomique y est tenue et sanglée ; elle éclate en verve, en larira dondè, en saillies ; c'est un retour involontaire vers le joyeux Désaugiers. M. Lepeintre-Baleine se fait payer de M. Jérôme Bonaparte, devenu souverain de Westphalie ; Taigny-Jérôme a rendu ce rôle difficile avec esprit et bon goût. Je n'ose adresser le même éloge aux auteurs pour leur rôle de Musson, le fameux *mystificateur*. Le rôle est une mystification réelle. Il n'a ni cachet, ni gaieté ! La conspiration de Fieschi ne rendrait pas un procureur-général plus triste que les auteurs de la pièce n'ont rendu Musson renfrogné. Quelques couplets ont du sel et de l'esprit.

Ceux qui n'ont pas vu, en 1806, les fashionables en *spencer*, en cu-

lottes collantes, et en breloques à fruits d'Amérique, feront bien d'aller consulter la caricature que leur offre M. Mathieu. M. Mathieu s'est montré un comédien fort soigneux dans le choix de ce costume.

Le grand tort de la pièce, c'est de ne pas avoir de rôle de femmes. L'appui de la charmante M<sup>lle</sup> Beranger, qui fait chaque jour de nouveaux progrès, manque à cette comédie; elle aurait eu plus de chances du temps de M. Berchoux et du fameux duc d'Escars.

— Bocage vient de transporter à l'Ambigu-Comique le drame de l'*Ince-diaire* qu'il avait joué autrefois avec tant de succès à la Porte-Saint-Martin. L'acteur a été, comme autrefois, couvert d'applaudissemens; son talent souple et varié s'est montré sous un côté nouveau, plein de simplicité et d'onction. La Comédie-Française, si pauvre en sujets d'intelligence et de jeunesse, se privera-t-elle long-temps encore d'un artiste aussi distingué, qui pourrait, maintenant qu'elle est entrée dans le drame moderne, lui rendre tant de services? Certes, Bocage seconderait un peu mieux M<sup>me</sup> Dorval que ne le fait M. Geoffroy; les rôles de Chatterton et de l'amant de Thibé seraient bien autrement rendus par l'acteur d'énergie et de profonde sensibilité que nous connaissons. Oublie-t-on aussi que Bocage a joué et joue encore avec distinction l'ancien répertoire; qu'il ne lui faudrait qu'un peu de bon vouloir et d'étude pour laisser derrière lui les illustres médiocrités qu'on nous fait subir au Théâtre-Français? Nous sommes étonnés que M. Joulin de Lasalle, qui a déjà montré tant de tact et d'habileté dans son administration, n'ait pas eu vingt fois cette pensée, surtout s'il a jamais vu jouer M. David.

---

— Si le succès n'a pas fait défaut au roman de *Valida*, la politesse ne s'est pas mise en frais de formes laudatives. Il y a dans ce roman, a-t-il été dit, tant de passion dans les caractères, tant de chaleur dans leur choc; le style s'allie si bien aux scènes familières et terribles dont il abonde; il y a une si grande adresse dans l'exécution et dans la conception de ce livre enfin, qu'il est impossible que ce soit une marquise, que ce soit une femme qui l'ait écrit. Nous sommes en mesure d'assurer que la main qui a tracé *Valida* est blanche, délicate et de race. Nous n'avons pas vu le titre de noblesse ni même la main, mais par le livre nous jugeons du rang et du sexe de l'écrivain. Il est tels oublis du cœur si finement dévoilés dans *Valida*, des faiblesses d'ame et de corps si savamment

analysées, qu'un homme peut bien en être la cause, mais qu'une femme seule peut les avoir devinées. Nous arrivons trop tard pour rappeler aux lecteurs des ouvrages en vogue, la richesse de détails qui brillent dans le roman de madame la marquise d'E.....; nous venons simplement restituer un titre, rétablir un sexe, et non analyser des élémens de succès, qui sont devenus le motif de toutes les conversations de salons.

— *George ou un entre mille*, par M. Théodore Muret, est un ouvrage qui nous semble destiné, par la marche seule de son système, à résumer habilement ces symptômes maladifs, et ce dézoût profond de notre siècle, qui font de chaque imagination d'artiste un instrument et une arme contre elle-même. Robert s'est tué, Gros a suivi son exemple; dans chacune de ces fatalités reside une énigme! Ces résolutions violentes n'appartiennent jamais qu'à un siècle qui doute de lui, à un siècle vicié dans sa force de puberté par le sophisme.

Les conséquences du suicide pour la famille, son imprévoyance fatale, et l'indifférence oïeuse de la société pour la victime, ont fourni à M. Théodore Muret des pages d'un intérêt aussi vif que soutenu; c'est du roman vrai, allant à son but sans rien déguiser, plein de force et d'enseignement, comme il en faut à ces courages qui chancellent, à ces ames que brise ou la critique ou l'injure.

---

# MON VOYAGE

## A Brindes.

---

AU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Vous le voulez, mon cher ami? je vais vous raconter mon dernier voyage de soixante lieues, un des plus grands voyages que j'aie faits de ma vie. Soixante lieues! je suis peut-être le seul homme du monde parisien qui sois resté toute sa vie, constamment et toujours attelé pendant dix années consécutives à la charrue littéraire sans avoir franchi la borne du champ trop étroit qu'il laboure dans tous les sens. Les bonnes gens qui me font l'honneur de me porter envie, et qui m'accordent, à ce qu'on dit, le bénéfice de leurs injures quotidiennes ou hebdomadaires, seraient peut-être moins furieux contre moi, s'ils savaient combien chaque jour m'apporte d'heures de travail, et comment je suis lié à la glèbe, et comment il n'y a pas de dernier manant littéraire chassé de la boutique de son maître, de goujat calomniant au jour le jour, de pauvre diable réglant l'état à prix fixe, de pâle envieux sans esprit et sans style, qui soit plus libre et plus heureux que moi, conscience à part bien entendu.

Donc il y a vingt jours, voyant que le soleil était brûlant, et me

sentant la tête fatiguée et la main aussi, je me suis dit : — Si je voyageais ? Voyez le grand mot pour moi. — Voyager ! n'être plus ici, être là-bas ! Entrer dans des villes nouvelles où l'on est sûr de ne pas trouver un ennemi ; s'abandonner au nonchalant mouvement de la chaise de poste qu'un Anglais appelle le paradis sur la terre ; et puis ne rien faire, ne rien entendre, ne rien juger de ce qu'on fait, de ce qu'on entend, de ce qu'on voit tous les jours. — Et puis avoir à soi, pour soi tout seul ses rêves, ses méditations, ses pensées, ses fantômes tristes ou joyeux, ses diables bleus ou couleur de rose, et ne pas porter tout cela tout chaud à l'imprimeur qui vous rend tout cela pâle et glacé ; — être pris pour un Anglais peut-être, et s'entendre appelé milord par la fille d'auberge ou par le mendiant du grand chemin ; — trouver dans son chemin le grand dada d'Yorick, et le monter doucement et faire doucement son chemin sur cette bonne, volontaire et excellente monture. — Voilà la vie ! En avant donc ! adieu le théâtre, adieu les livres, adieu l'esprit, adieu l'imagination, adieu la prose, adieu la vie ordinaire ! Voyageons.

Je vous répète, mon ami, que personne mieux que moi ne peut être dans une plus belle position pour voyager. Je n'ai jamais rien vu en fait de pays lointains que la Belgique une heure, trois quarts d'heure de trop ! et pendant mes douze belles années, un charmant, verdoyant et murmurant petit coin de terre, caché derrière un vieux saule planté sur le bord du Rhône, tout là bas ; honnête et calme petit village où je me reporte sans cesse par la pensée, par le souvenir, par le regret, par l'espérance. Ce sont là tous mes pays lointains. Je suis donc un voyageur comme il y en a fort peu, un voyageur n'ayant rien vu ; je suis même un voyageur comme il n'y en a pas, un voyageur qui ne voit rien de ce qui est sous ses yeux, et qui par conséquent n'a rien à décrire rien à raconter, rassurez-vous.

Aussitôt dit, aussitôt fait, je pars. Ouvrez-moi la route et faites-moi place, et en avant. C'est moi qui passe ! Déjà disparaissent à ma droite et à ma gauche les arbres du bois de Boulogne ; déjà s'enfuit de toute la vitesse de ses chevaux anglais le jeune Paris, si beau quand on le voit passer de loin. Sortir de Paris par la barrière du

Trône, c'est mal en sortir. On se dit en soi-même qu'on ne retrouvera pas là bas ce qu'on perd ici ; on jette un dernier regard de regret sur cette élégance, sur cet esprit, sur ces graces légèrement apprêtées, sur ce beau luxe, sur tout ce monde d'ironie et de fêtes, de scepticisme et d'esprit, de courage et d'insouciance, de plaisir et d'amour ; ce monde parisien que l'on n'aime jamais plus que lorsqu'on lui dit adieu ; frivole, mais bon ; peu dévoué, mais aussi fort peu exigeant ; flexible, non pas par lâcheté, mais par indifférence ; usant sa vie, sa fortune, son avenir au jour le jour ; remettant au lendemain les affaires sérieuses, se laissant gouverner par qui veut le gouverner ; léger, moqueur, tout en dehors. Adieu donc à vous, la belle foule aux beaux chevaux, aux longues fêtes, aux belles dames, aux folles pensées, et cependant cette foule était déjà bien loin de moi, et moi bien loin d'elle ; elle allait à l'Opéra, et moi j'allais, je crois, dans une ville qu'on appelle la ville de Rouen.

Le chemin est magnifique. On va, on descend, on monte, on traverse de jolis villages doucement éclairés par un beau clair de lune. C'est une belle chose un voyage de nuit, quand tout travail a cessé sur la terre, quand tout est sommeil et silence, quand l'eau même qui a travaillé tout le jour, se repose comme un homme de peine, et s'amuse à murmurer pour elle-même : on se croirait dans un pays de féerie. Il y a des oiseaux qui chantent dans les bois ; il y a des femmes qui chantent sur leurs portes ; il y a un léger filet de fumée qui s'échappe dans l'air, annonçant le repos du soir ; il y a une église calme et transparente qui projette sur vous son ombre sainte et villageoise ; il y a la cloche qui tinte l'*Angelus*. Mon Dieu ! tout cela est vulgaire, je le sais, tout cela se rencontre dans les poésies descriptives, tout cela c'est un peu le vers de M. de Lamartine ; mais que voulez-vous qu'on fasse de cette poésie quand on la touche du doigt et du cœur ; quand en effet vous vous apercevez qu'il y a dans le ciel de doux rayons tout blancs qui reposent sur vous ; quand vous entendez dans l'arbre l'oiseau qui chante, et dans le clocher la cloche qui murmure ? Il n'y a qu'à faire comme M. de Lamartine, comme tous les grands poètes : s'abandonner à son émotion sans la combattre, l'avouer tout simple-

ment, et puis demander pardon à Dieu et aux hommes, si on n'a pas la poésie de M. de Lamartine dans la tête et dans le cœur !

Ainsi je suis descendu par une belle nuit d'été dans la vieille cité normande. Toute la ville dormait à l'ombre de sa cathédrale : vue ainsi dans la nuit, Rouen est une ville pittoresque ; chaque maison de la vieille cité a sa physionomie particulière. Aimez-vous les fenêtres étroites destinées à protéger les mystères de la famille ? Aimez-vous ce vieux toit domestique qui s'avance dans la rue comme pour protéger l'étranger qui passe ? Aimez-vous ces murailles lézardées par le temps, qui ont abrité au dedans tant de générations évanouies, qui ont vu s'accomplir au dehors tant de révolutions oubliées ? Aimez-vous à traverser ces rues sinueuses où s'est agité le vieux peuple ? et cela ne vaut-il pas mieux, à tout prendre, que les balcons de vos maisons modernes sans passé, sans souvenir et sans mystères ? Telle était la ville de Rouen cette nuit-là, et je ne me lassais pas de la regarder ainsi sous son beau voile nocturne, et je m'inquiétais peu de trouver un logis, et je me gardai bien de frapper à la porte d'aucune hôtellerie avant d'avoir admiré ces deux grands colosses, l'honneur de la ville, la cathédrale et le grand Corneille ; quels grands miracles ! Mais avant tout il faut se prosterner devant le grand Corneille ! Quel monument de pierre, de marbre ou d'airain se peut comparer à *Cinna*, à *Poljeucte*, aux *Horaces* ?

La statue de Pierre Corneille, placée sur le pont de Rouen, est, comme vous savez, l'œuvre de M. David, membre de l'institut. A tout prendre, c'est un bel ouvrage. M. David est un penseur ; c'est un homme très versé dans la connaissance des poètes, qu'il sait par cœur, qu'il aime et qu'il admire autant que personne. M. David est en outre un grand artiste peu mythologique de sa nature. Il sait que l'art ne doit pas être jeté en pâture aux choses futiles. Ne craignez pas qu'il s'amuse à tirer du marbre ou à jeter en bronze des faunes et des satyres, des Vénus ou des bacchantes, des Arianes abandonnées ou des Jupiter porte-foudre ; c'est un homme qui a le grand mérite d'avoir fait entrer l'art dans la réalité. Donnez-lui à copier une grande tête, un vaste front, une de ces intelligences supérieures dont s'honore notre époque,

notre artiste est à l'aise. Nous l'avons vu copier ainsi la tête du général Foy ; nous l'avons vu, quand Talma a été mort, se pencher vers cette belle tête défigurée par la souffrance, et ranimer, autant que cela est donné à l'art, cette grande physionomie. Pauvre Talma, comme la mort l'avait changé ! elle avait écrasé de sa main de fer ce charmant regard qui allait à tous les cœurs ; elle avait tordu hideusement cette bouche souriante ou terrible d'où sortait une puissante voix qui retentit encore à nos oreilles depuis bientôt quinze ans ; elle avait brisé ce cou si beau et si blanc dont Talma était si fier et qu'il portait toujours tout nu, même dans l'intimité, aimable coquetterie d'un homme supérieur. Eh bien ! sur ces traits déformés par la mort, sur ce masque méconnaissable même pour les amis du trépassé, le sculpteur David a retrouvé le regard, la bouche, le visage de notre grand comédien ; il a rendu à la vie, dans tout son éclat et dans toute sa majesté, cette noble et vivante figure que nous croyions perdue à jamais. C'est là un grand miracle de l'art, mais aussi c'est là le chef-d'œuvre d'un artiste habitué à vivre avec de grands hommes, habitué à étudier les moindres nuances de leurs visages. Si M. David a recomposé si vite le Talma d'autrefois avec le Talma qui n'était plus, c'est que M. David avait beaucoup vu Talma.

Voilà ce qu'il faut dire à la louange de l'artiste qui a jeté en bronze la statue du grand Corneille. Mais à côté de cette louange on peut placer un reproche ; c'est qu'à force de s'être pénétré de l'esprit et du génie des grands hommes auxquels il a voué son culte et sa vie, M. David a fini par exagérer leur ressemblance ; à force de les avoir vus dans toute leur grandeur, il a fini par les faire trop grands. Les bustes de M. David manquent certainement, sinon de vérité, du moins de vraisemblance. Vous rappelez-vous la tête qu'il a faite de Goëthe, roi de Weymar, de Vienne, de Berlin, d'une partie de la France et de l'Angleterre ? David, poussé par le génie allemand qui a eu tant d'influence sur notre siècle, s'en va à Weymar. Il demande l'adresse du poëte à un enfant, l'enfant lui montre une noble maison, une maison royale ; dans cette maison il y avait Goëthe. C'était une magnifique tête chargée de pensées, de nobles rides et de longs che-

veux blancs ; c'était la tête d'où étaient sortis tout armés ou tout charmans, Faust et Méphistophélès, Marguerite et Werther ; le statuaire fut ébloui. Tremblant, ému, hors de lui, il dessina dans la terre la tête du noble vieillard ; puis il s'en revint à Paris, croyant n'avoir fait qu'un portrait ; il avait fait un colosse. La douane, voyant cet énorme ballot, ne put jamais croire que ce morceau de terre ne renfermait qu'une face humaine ; le douanier prit donc son épée et transperça d'outre en outre cette ébauche : excusable douanier en effet, il jugeait du crâne de Goëthe par son propre crâne ! Quoi qu'il en soit, le buste de Goëthe, par David, est une chose phénoménale. C'est que M. David a vu la tête de Goëthe en dedans ; or, le statuaire, comme le peintre, ne doit voir une tête qu'en dehors.

Ainsi a fait M. David pour la tête de M. de Châteaubriand, qu'il a faite colossale, lui ôtant ainsi beaucoup de sa grace et de sa mélancolie ; ainsi a-t-il fait aussi pour la statue de Pierre Corneille, Pierre Corneille, le frère, l'ami, le compagnon, le collaborateur de Thomas Corneille, qui lui prêtait ses rimes ; Pierre Corneille, ce grand homme de génie si humble, si doux, si bourgeois, si triste, si mal nourri et si mal vêtu ; celui dont Labruyère qui, Dieu merci, n'est pas un philosophe pitoyable, parle en ces termes. — « Cet homme est simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il prend un mot pour un autre, il ne sait même pas lire son écriture ! » Voilà pourtant l'homme que le statuaire nous représente debout, inspiré, écrivant avec une plume de fer et revêtu d'un manteau dont l'ample étoffe eût suffi pour habiller toute la famille Corneille pendant trois hivers. Et plutôt au ciel que le grand Corneille eût jamais possédé un manteau pareil, Comme il en aurait bien vite fait quatre parts ! comme il en eût donné bien vite une bonne part à son frère, en lui disant : — Voici un bon manteau, Thomas. Comment voulez-vous que je reconnaisse dans ce grand appareil le pauvre grand poète qui fut opprimé par Richelieu et qui fit peur à Louis XIV ? Non pas, non, ce n'est pas là cet homme dont Labruyère a dit encore : — *Le comédien, couché dans son carrosse, jette de la boue au visage de Corneille qui est à pied.*

Quand nous avons un grand homme à reproduire, faisons-le ressemblant avant de le faire grand et majestueux. Plus un homme a été simple et modeste dans sa vie, et plus nous devons redouter de lui ôter de sa grandeur naturelle en lui donnant une grandeur factice. Le grand Corneille ne s'est jamais ainsi représenté, même dans ses préfaces les plus glorieuses; toute sa vie il a été un bonhomme, par cela même qu'il a été un grand poète. Croyez-vous aussi que si vous l'aviez représenté dans une allure moins cornélienne, c'est-à-dire plus naturelle, l'homme du port qui passe sur le pont de sa ville natale, le cultivateur qui passe, le peuple qui passe et qui souvent ne s'arrête pas devant votre bronze, le voyant si grandiose, n'aurait pas demandé à la vue d'un simple poète en habit sans façon et la canne à la main : — *Quel est celui-là qu'on a fait en bronze à la plus belle place de notre Pont-Neuf?* Et chacun aurait répondu : Ce bonhomme en bronze est né à Rouen; il a été tout simplement le plus grand poète du temps du cardinal de Richelieu et de Racine.

O Corneille, la grande puissance poétique de notre âge! Corneille, le poète politique qui parle tout haut des plus grands intérêts de l'histoire; l'homme qui, le premier, a débattu sur un théâtre les grandes questions de royauté et de république, qui, depuis 89, agitent le monde! Corneille, dans lequel Bonaparte a retrouvé l'étoffe d'un grand ministre, d'un grand ministre de l'Empereur! Corneille, l'honneur impérissable de cette ville qui dort couchée à tes pieds, son incomparable honneur; toi qui as attendu si long-temps ta statue, c'est toi le premier que je salue dans la nuit! A toi mes hommages et mes respects silencieux, ô grand homme d'une ame romaine! à toi mes souvenirs sans faste et mon admiration silencieuse; car c'est ici même, à cette même place, le jour où ta statue apparaissait dans sa gloire, qu'ont été prononcés tant de discours médiocres par nos célébrités contemporaines. Ils sont venus tous de Paris étaler pompeusement leur gloire d'académie, et essayer si, à l'aide de leur prose et de leurs vers, ils pourraient se hisser à la hauteur de celui qui a écrit *Rodogune*! Oh! que ce dut être un misérable spectacle, celui-là! le grand bronze inauguré avec de si misé-

rables paroles, Corneille à qui l'auteur d'*Antony* reprochait, pardonne-lui, Corneille ! d'avoir été attaché au fil d'une dédicace ; Corneille, que M. Lebrun osait vanter en plein air ; M. Lebrun de l'Académie française, celui-là même qui a refait le Cid de Corneille, qui a intitulé son œuvre le *Cid d'Andalousie*, comme si le Cid de Corneille était le Cid de Pontoise ! Et dans ce grand jour solennel, pas une parole correcte, pas une louange raisonnable pour celui-là qui fut le père de la tragédie française, comme Shakspeare a été le père de la tragédie en Angleterre ! Corneille qui a trouvé ses héros, qui a trouvé son drame, qui a créé ses grands Romains ; génie à part, moitié espagnol et moitié latin ; à la fois le contemporain d'Auguste et du Cid, seul homme en Europe dont le regard fier et superbe ne se soit pas baissé devant la gloire du cardinal de Richelieu ! Oh ! quelle surprise ce dut être pour vous, Pierre Corneille, quand vous entendîtes cette faible voix qui vous parlait, et quand, en regardant à vos pieds, vous aperçûtes que c'était l'auteur du *Cid d'Andalousie* qui vous parlait !

Ainsi, à peine arrivé dans la ville natale de Pierre Corneille, j'allai expier par mon plus profond respect et par un profond silence les louanges calomnieuses dont on l'avait chargé. Il me semblait que ce puissant regard qui anima tant de vertus héroïques, qui ressuscita tant de grandeurs évanouies, qui tira de la poudre des tombeaux tant de révolutions éteintes, se posait sur moi avec bienveillance, et que le grand Corneille écoutait la prière que je lui faisais dans mon cœur : — Vous qui tenez une si haute place là haut dans le ciel poétique, grand homme ! vous qui avez Shakspeare à votre droite et Racine à votre gauche, vous qui voyez Molière face à face, vous dont Voltaire porte en souriant, et cependant avec toute la vénération dont il est capable, la robe sainte et sacrée ; ô Corneille ! jetez sur nous un regard favorable, car vous seul vous pouvez nous sauver ; vous seul, en effet, vous êtes aujourd'hui le modèle et le dieu sauveur de la poésie tragique. Voltaire a été épuisé et dépassé par sa propre philosophie, car la révolte qu'il a prêchée a depuis long-temps renversé tous les obstacles et franchi toutes les limites.

Racine, l'adorable, n'a été possible que sous le grand roi, au milieu de ces élégantes amours dont il était l'interprète, et, sans le savoir, le complice. La tragédie d'un seul, à l'usage d'un seul, la tragédie individuelle de Crébillon, par exemple, n'est plus possible non plus; car aux masses d'à-présent il faut un théâtre fait pour leurs masses; vous seul, ô vous, l'homme politique, vous êtes le seul modèle possible aujourd'hui. Vous seul savez parler aux peuples des intérêts et surtout des passions des peuples; vous seul vous savez le secret de toutes les révolutions, c'est-à-dire le terme de toutes les grandeurs; vous seul vous mettez à nu le héros qui vous tombe sous la main, et après l'avoir dépouillé de son manteau de pourpre, après avoir écarté ses licteurs, vous nous le montrez encore grand, redoutable, si en effet il est grand et redoutable par lui-même. Il n'est pas jusqu'à la langue que vous avez faite, ô Corneille! à laquelle nous ne revenions de toutes nos forces, parce qu'aussi bien votre langue seule est possible. Nous sommes si loin de la pureté adorable de Racine, et nous vivons si peu, nous et nos œuvres, que nous n'avons ni le temps, ni la volonté, ni la force de reproduire cette perfection désespérante, cette chaste et brûlante passion; ce récit toujours clair, élégant, châtié, qui n'est autre chose que la perfection dans le style, dans la passion, dans l'idéal. Vous, vous allez plus vite au fait; vous parlez nettement, brièvement, simplement à votre but, comme un grand poète qui est aussi un grand homme d'affaires; vous, vous êtes à la tête de la vieille langue qui va droit au fait, sans phrase, sans périphrase, sans détour. Ce n'est pas vous qui auriez fait l'admirable et inimitable et inutile récit de Thémène; aussi c'est vous que notre époque littéraire a adopté sans le savoir. C'est vous qui avez pris par la main M. Lemercier, ce vieil académicien, et M. Victor Hugo qui sera bientôt un académicien, hélas! et à chacun d'eux vous avez fait produire ce qu'ils pouvaient produire. Vous avez tiré M. Lemercier de la littérature impériale, insigne honneur, inappréciable bonheur; quant à l'autre, le trouvant tout élevé à l'espagnole, comme vous avez été élevé vous-même, vous lui avez inspiré son plus beau drame, son *Honneur castillan*, souvenir du *Cid*, cette première



histoire dramatique de l'honneur castillan. Oui, M. Hugo est votre nourrisson; heureux s'il voulait toujours vous suivre, heureux si, en vous prenant votre style, vos tours brusques et imprévus, votre vers heurté, coupé en deux, énergique, il vous empruntait aussi la simplicité de votre fable, la clarté de votre action, le dénouement terrible de votre tragédie; heureux s'il vous suivait de plus près dans cette route que vous avez tracée, et qu'il a retrouvée avec tant d'assurance, de ténacité et de bonheur.

O Corneille! venez à notre aide! sauvez-nous de la tragédie en prose, sauvez-nous des portes dérobées, des espions qui espionnent dans la nuit, des poisons et des contre-poisons, des cercueils pleins aussi bien que des cercueils vides; sauvez-nous des échelles de cordes, des cachettes en partie double et des clairs de lune qui reviennent trop souvent. Enseignez-nous comment on est grand en restant toujours simple, comment on ne se guinde pas au sublime, mais comment on y arrive d'un mot, quand ce mot-là c'est la passion qui le prononce; apprenez-nous aussi comment la tragédie n'est pas autre chose que l'histoire des grands hommes et des grands peuples, faite de manière à servir de leçon au présent et à l'avenir. Enfin, puisque votre statuaire, plus libéral que le cardinal de Richelieu ou le roi Louis XIV, vous a gratifié d'un si large manteau, ô grand homme! couvrez-vous de votre manteau. — Ainsi soit-il. — Amen.

Ma prière terminée, je saluai une dernière fois ce grand dieu de la poésie moderne, et je fus frapper du même pas à la porte d'une hôtellerie. C'était au moment où le jour n'est pas là encore, où la nuit n'est déjà plus,

Déjà la ville sortait de son repos. Je ne sais pas si vous avez remarqué comment se fait cette opération singulière, qui tout d'un coup jette sa vie, le bruit et le mouvement dans ces rues silencieuses, dans ces places vides, sur ces quais muets. A peine le soleil se montre que déjà chaque maison se réveille. Chaque maison ouvre ses portes et ses fenêtres comme un homme laborieux ouvre ses deux yeux fatigués de dormir. Alors peu à peu disparaît la ville de la nuit et du silence, pour faire place à la ville du

Bruit et du jour. On dirait que les maisons disparaissent pour faire place à d'autres maisons, comme les étoiles qui font place à d'autres étoiles. Telle maison, qui était dans la nuit un vaste et magnifique palais, n'est plus au grand jour qu'une chétive mesure; la cathédrale, qui tout-à-l'heure était si grande au clair de lune, s'en va peu à peu en s'affaiblissant quand vient le jour. La statue de Corneille, qui m'avait paru gigantesque, me paraît à présent écrasée sous les premiers rayons du soleil naissant; tout change dans ce colosse et autour du colosse, ce n'est plus là ma ville de tout-à-l'heure, dont j'étais le maître unique, dont j'étais le seul propriétaire, qui ouvrait à moi seul ses rues, ses quais, son port; c'est une ville qui s'agite pour son pain quotidien, une ville qui se réveille pour travailler, pour agir, pour souffrir, pour mourir; tout-à-l'heure j'étais le maître, j'étais le roi de ce monde endormi; à présent je ne suis plus qu'un étranger, à qui le dernier gendarme a le droit de demander son passeport. — Cachons-nous.

Je n'ai donc vu la ville de Rouen qu'à la clarté de la lune, et je l'ai vu très calme, très belle, très vieille et respectable. Dans le jour c'est une ville qui ressemble à toutes les villes, où la vie est achetée, où chacun est attaché à sa tâche, à toutes les villes qui vivent à la sueur de leurs fronts et du travail de leurs mains. Les villes ont bien souvent les destinées des hommes. Il y a des villes qui vendent, qui achètent, qui fabriquent, qui placent leur argent à gros intérêt, qui pensent à l'avenir et qui s'inquiètent du cours de la rente; il y a d'autres villes qui pensent, qui rêvent, qui dorment la nuit sous leurs toits bien chauffés, ou le jour à l'ombre de leurs arbres; il y en a d'autres enfin qui n'appartiennent ni à la spéculation commerciale, ni à la spéculation philosophique: ce sont des villes, tout-à-fait bourgeoises, retirées depuis long-temps des affaires et des idées, nonchalantes cités qui n'ont plus qu'à se laisser être heureuses; qui s'amusent à médire en hiver, et en été à regarder les nuages qui passent; qui savent le nombre des cailloux de leurs rivages parce qu'elles ont eu le temps de les compter, et qui vous diront combien de fagots a produits l'an passé le vieil orme de leur place publique. Laquelle de ces villes vous paraît préféra-

ble à votre sens? La ville qui travaille toujours, la ville qui rêve toujours, ou la ville qui se repose toujours? En fait de ville qui travaille, parlez-moi de Paris; parlez-moi de Paris en fait de ville qui pense; en fait de ville qui se repose, parlez-moi de Paris encore. Paris, c'est le travail, c'est la philosophie, c'est le sommeil, c'est tout ce qu'on pense, c'est tout ce qu'on veut, c'est l'Eldorado avec Candide, avec Panglos, avec Cunegonde, et surtout avec les sept rois détrônés qui vont passer le carnaval à Venise.

Voilà ce que j'ai vu à Rouen : la cathédrale et la statue de Pierre Corneille : un vaste édifice frappé de la foudre et sans croyance, un bronze d'hier entouré de toutes les adorations et de tous les respects de la foule; ici un temple sans dieu, et là-bas un dieu sans temple; des ruines saintes autrefois, aujourd'hui plus que dévastées, et que réparent lentement, chétivement et tristement quelques manœuvres sans foi, qui se croiraient mieux employés à construire un corps-de-garde et une mairie; sur le pont un homme autrefois méconnu, humilié, chassé, couvert de misère, bien plus, *couvert de boue par le comédien qui passe*, et pour lequel on vient de construire un piédestal tout neuf de marbre et d'airain; ici une église silencieuse, dévastée, livrée à la poussière, misérable; là-bas un culte de toutes les intelligences et de tous les cœurs; ici la désolation et l'oubli. En présence de pareils spectacles et de si tristes antithèses, qui oserait dire de quel côté aujourd'hui est la croyance, de quel côté est le dieu? Ce que c'est que le temps! il enlève à celui qui a été adoré pendant dix-huit siècles la gloire et les hommages, pendant qu'il jette une auréole immortelle sur un pauvre homme de cette ville qui est mort il y a à peine plus d'un siècle. Croyez donc à l'immortalité des croyances divines, ou bien désespérez de la gloire humaine après cela!

On peut donc résumer la ville de Rouen par ces deux mots, une cathédrale qui tombe et une statue de bronze qui va s'élevant toujours, comme aussi on peut dire que la ville de Dieppe, c'est un flot de la mer qui se brise sur le galet. Dieppe est, à tout prendre, une ville assez triste, sans physionomie bien arrêtée. On

peut la voir pendant la nuit, on peut la voir pendant le jour, c'est toujours la même ville. C'est une de ces cités éternellement endormies dont je vous parlais tout-à-l'heure, et qui ne sortent de leur profond sommeil qu'à certaines heures de l'année pour faire leur provision d'huile et de vin, après quoi la ville se recouche sur elle-même, et elle lèche sa patte comme l'ours dans l'hiver. A peine entré dans la ville, on cherche la mer, et on est tout étonné de trouver la mer tout au loin, bien loin des maisons et des rues qu'elle animerait par son grand bruit et par ses grandes couleurs. Au reste, en fait de mer, ne me parlez pas de ces rivages qui ne servent qu'à baigner quelques malades, et dont le flot indigné se trouve arrêté, non par le grain de sable de l'Écriture, mais par le cadavre à demi vivant d'un homme. C'est là une humiliation que le Tout-Puissant n'aura pas osé prédire à la mer, cet enfant de sa colère. A peine à Dieppe, l'étranger se met à la mer, malade ou bien portant, mince ou replet, et aussitôt sans que personne lui crie — gare! il se jette dans l'eau salée. Ceci est une grande imprudence. Il s'en faut de beaucoup que ce flot tout imprégné de sels soit un bain sans danger. Au contraire, les plus grands accidens peuvent vous saisir au sortir de cette eau trompeuse : le vertige, les douleurs aiguës, de graves accidens à l'intérieur, la peau qui brûle, les nerfs qui vous battent par tout le corps, de longues insomnies ou un lourd sommeil plus triste encore, tels sont les accidens qui attendent l'imprudent qui s'abandonne sans conseil au plaisir de surmonter et de défier les vagues. Moi qui vous parle, j'ai éprouvé une partie de ce malaise après cinq ou six bains d'une heure à la lame. D'abord c'est un grand plaisir et une grande fête : sentir le flot qui se brise à vos pieds en écumant ; avancer pas à pas, et tout d'un coup se jeter dans une vague menaçante qui vous prend au corps avec force, et qui, bientôt domptée, vous balance doucement comme un enfant. Vous allez, vous venez, vous êtes tantôt dans le ciel, tantôt dans l'abîme ; l'eau est tiède, l'air est frais ; vous oubliez l'heure qui passe ; puis, sorti du bain, vous retrouvez dans vos membres une souffrance inaccoutumée, tant cela est bon et doux, mais prenez garde aux suites de ce violent remède. Vous sortez de là tout imprégné de sel ; cette eau violente a battu vos

flancs et forcé votre corps à supporter ce poids immense; les suites en seront cruelles. Il me semble qu'en ceci le baigneur est trop livré à lui-même, qu'il devrait être obligé, avant de s'abandonner à cet élément si nouveau pour lui, de prendre le conseil et au besoin les ordres du médecin-inspecteur, d'autant plus que ce médecin-inspecteur est un homme d'un grand mérite, simple, éclairé, indulgent, qui, mieux que personne, a étudié les violents effets du violent remède qu'il administre. Malheureusement, il n'a qu'une action très indirecte sur les baigneurs, il n'a que l'autorité que lui donnent ses lumières et son expérience, il n'a aucune puissance, et par conséquent il a fort peu de crédit. Encore une fois, un médecin des eaux devrait être le maître des eaux qu'il administre; la chose est d'autant plus importante, que la plupart des grands médecins de Paris sont passablement ignorans sur ces matières; témoin un grand docteur qui envoyait cette année une de ses malades aux bains de mer, avec cette consultation: « M<sup>me</sup> \*\*\* prendra, pour commencer, un bain d'une heure; elle pourra, après les premiers jours, prolonger son bain jusqu'à deux. » Or, la dame en question était une pauvre jeune femme frêle et malade, incapable de supporter la moindre secousse; un bain d'un quart d'heure l'aurait infailliblement laissée sur la place, et le docteur Gaudet, à qui elle eut la prudence de montrer cette étrange ordonnance, lui prescrivit, pour commencer, une aspersion de deux minutes, pour finir par un bain de quatre à cinq minutes à la fin de la saison. Comme vous voyez, il y a bien loin entre les deux heures d'eau salée si imprudemment ordonnées par le médecin de Paris.

Il me semble que ceci est tant soit peu médical; et pourquoi pas, je vous prie? Un bon conseil d'un homme qui a été imprudent fait souvent plus d'effet que l'avertissement d'un faiseur de théories. Hélas! ce grand chirurgien qui n'est plus, cet homme qui était le repos et la consolation de tant de familles, cette espèce de providence visible qui veillait toute la nuit pendant que nous dormions, Dupuytren, mort si tôt et si vite, lui aussi il a de beaucoup avancé le terme de sa vie en prenant imprudemment des bains de mer à Tréport.

Dieppe, comme vous le savez, était un des caprices favoris de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry, à ses beaux jours de puissance et de caprices; elle a fondé les bains de Dieppe en même temps qu'elle a fondé le Gymnase, et sa bienveillante protection a encouragé en même temps M. Scribe et ce petit coin de mer. C'était une de ces femmes volontaires, enfant gâté de la royauté et de la fortune, qui ne doutent de rien jusqu'au jour où tout s'en va, royauté, fortune, puissance, trop heureuse encore la misère royale, qui ne perd que cela!

Mais il est arrivé à Dieppe ce qui arrive à toutes les fondations royales, ce qui est arrivé en grand au château de Versailles, par exemple. Quand la main qui eut créé ces merveilles se retira glacée par la mort, adieu toutes ces merveilles. L'histoire des bains de Dieppe est en petit l'histoire du Versailles de Louis XIV. Cette plage bâtie tout exprès pour la duchesse est à peu près déserte; cette vaste salle de bal disposée pour elle, où elle venait danser comme une mortelle, et qui n'était pas assez grande pour contenir la foule de tous les courtisans bien portans, est à peine à moitié remplie par quelques malades froids et silencieux. Plus de fêtes, plus de joie, plus de promenades en mer, plus de brillans carroussels, plus d'écho qui répète les folles paroles, plus rien de cette jeunesse dorée qui se promenait sur le rivage hier encore. Autrefois cette galerie était ouverte à tous gratuitement, et elle faisait fortune; aujourd'hui on paie pour y entrer, et la galerie est ruinée. Mais je n'ai pas besoin de m'arrêter davantage à vous décrire cette désolation; ne vous êtes-vous pas promené plus d'une fois dans les allées silencieuses du petit Trianon?

Et puis, ce qui attriste tous ces lieux que baignent la mer, ce qui fatigue dans toutes ces montagnes d'où jaillit l'eau chaude ou l'eau gazeuse, c'est une race à part de voyageurs anglais, qui sont bien les plus tristes hommes de ce monde, les plus ennuyeux et les plus ennuyés à la fois; race nomade qui n'a point de patrie, et qui colporte son opulente misère de Florence à Paris, de Paris à Pétersbourg, des eaux salées aux eaux sulfureuses; pâles Anglais qui vont partout, qui se reposent partout, qui mangent et qui dorment partout, excepté en Angleterre. Vous ne sauriez croire.

mon ami, combien cette nouvelle race de bohémiens civilisés est d'un effet désagréable dans tous les lieux où on les rencontre. Parlez-moi d'un Anglais en Angleterre! Un Anglais à Londres est un être intelligent, actif, occupé, laborieux, tout entier aux affaires présentes, en proie à toutes les nobles passions, généreux, riche, élégant, presque spirituel; mais un Anglais en France, un Anglais aux bains de mer, oh! la triste et lamentable figure. Ils arrivent chez nous dans leurs plus vieux habits et avec leur physionomie la plus dédaigneuse; à les voir attelés l'un à l'autre, et suivis pour la plupart de pauvres servantes qu'ils font griller au soleil sur le siège de derrière de leurs voitures, quand ils ont des voitures, on dirait un troupeau de moutons mal lavés et mal peignés. A peine arrivés dans une ville, ils s'en emparent, ils en sont les maîtres, la ville est à eux, il n'y a plus de place pour personne; ils parlent tout haut dans leur jargon barbare, ils disputent tout haut, ils prennent le haut du pavé sur tout le monde, comme s'ils étaient à Londres sur le pont de Waterloo; on dirait qu'une troisième invasion les a vomis dans nos murs, tant ils sont orgueilleux et superbes. Et je vous avoue qu'en ceci ces messieurs sont logiques. Ils ont vu tellement se prosterner vers eux les avidités de nos aubergistes, postillons et marchands de toute espèce, qu'ils se sont figuré et qu'ils se figurent encore que la France ne vit que par eux et pour eux. Ainsi, à Dieppe même, quels hôtels, ou plutôt quelles hôtelleries rencontrez-vous en débarquant; des hôtelleries à l'enseigne de l'Angleterre. *Hôtel d'Angleterre*, — *hôtel du Roi d'Angleterre*, — *hôtel de Londres*, — *hôtel d'Albion*, — *hôtel du Régent*, — *hôtel de Windsor*; je vous dis que la ville est à eux. Et pourtant Dieu sait si la ville n'est pas pour le moins aussi redevable de sa prospérité aux pauvres Français, qui ne sont que des Français, qu'à tous ces milords équivoques auxquels elle fait de si grandes avances? Quoi qu'il en soit, on laisse les Anglais aller par troupes, avec leurs grandes femmes sèches et jaunes et leur petits enfans de vingt à vingt-cinq ans, qui s'en vont un cerceau à la main, les cheveux épars, comme de jolis petits garçons ou de jolies petites filles dans le jardin des Tuileries. Voilà donc en partie les plus aimables habitans de la ville, car, pour les véri-

tables habitans, on ne sait pas où ils se tiennent, et, dans les murs de la ville de Dieppe, un citoyen de Dieppe est une rare curiosité. En effet, aussitôt que la saison des bains est arrivée, chaque propriétaire d'une belle et bonne maison met un écriteau anglais à sa porte, annonçant à tout passant, en anglais, que ladite maison est à louer. C'est une règle générale pour quiconque possède une table, un fauteuil, un lit passable, une chambre honnête, de tout céder au premier venu, pourvu qu'il soit Anglais. A ce prix, lit, table, fauteuil, tout y passe; chaque recoin de cette honorable maison est ainsi mis à l'encan par le propriétaire, et quand la maison est pleine, le propriétaire s'éclipse on ne sait où: divinité présente, il est vrai, mais invisible, qui voit tout et qu'on ne voit pas, qui comprend l'anglais pour le moins aussi bien que le français, et qui ne parle ni l'une ni l'autre langue. Ce n'est que lorsque le froid a chassé le dernier Anglais de cette ville que les propriétaires de ces maisons louées se hasardent à rentrer dans leur lit, dans leur chambre et dans leur fauteuil. Ainsi donc pour l'étranger, je veux dire pour le Français qui est à Dieppe, il ne faut pas compter sur cette population d'hiver.

Mais aussi quel bonheur quand, au milieu de ce désert habité, vous rencontrez un homme de votre vie de chaque jour, une belle et aimable Française de Paris, un petit coin de voile blanc ou de joue toute rose, et comme vous lui savez gré de ce bel air natal qui lui va si bien dans ce pays ennemi! Alors vous comprenez qu'il y a des gens dans le monde qui ne sont pas des vagabonds d'Angleterre; alors vous êtes sur le point de chanter comme Tancrède: *O patria!* Voilà ce qui fait qu'à Dieppe on a vite établi une amitié de France à France, de main blanche à main blanche. Sur la mer, dans la mer, partout, les Français se recherchent et s'appellent, se liant, se reconnaissant, s'admirant les uns les autres. Jamais on n'a tant aimé ses semblables! jamais on ne s'est senti si heureux de se voir et de se revoir! C'est ainsi qu'on élève autel contre autel; c'est ainsi qu'on se renforce contre l'Anglais les uns les autres, et qu'on répond à ses cris par des sourires, à sa joie si triste par une franche gaieté, à son appétit farouche de table d'hôte par quelques repas élégans et choisis au parc aux huîtres, à son amour

pour la bierre ou pour le cidre à *dépotoyer* par quelques joyeux verres de vin de Champagne, ce vin français qui reconnaît au premier bond un Français de France, et qui le remercie en frémissant de plaisir de lui épargner la douleur de passer le détroit. Voici comment, à Dieppe, nous autres Français, nous avons élevé autel contre autel, France contre Angleterre, gaieté et bonne humeur contre ennui et tristesse, le vin de Champagne contre le cidre, et vive la joie ! Tout l'avantage a été pour nous.

Or, voici ce qui se passait un soir sur la jetée, par un beau soleil couchant qui enveloppait la mer d'un voile d'or et d'azur.

Un homme se promenait en silence, la tête nue et dans l'attitude du recueillement. Chacun s'écartait devant lui, par intérêt et par respect. Tout le monde avait les yeux fixés sur lui, et personne ne paraissait le voir. C'était la plus belle tête qui se puisse voir en ce monde, aujourd'hui que lord Byron n'est plus. Son grand œil noir plein de feu parcourait la vaste étendue de la mer ; ses cheveux, bouclés et blanchissans, voltigeaient autour de sa tête ; c'était le plus grand génie de la France, c'était M. de Châteaubriand, que les marins du port regardaient avec autant d'émotion que lui-même il regardait la mer. Bien plus, les Anglais eux-mêmes, à l'aspect du grand poète de la France, avaient l'air ému et attendri.

Voilà ce que c'est que la gloire ! Imposer silence même à la mer ! rendre attentif même le rude matelot qui ne sait pas lire et qui pourtant sait votre nom ; remplir par sa seule présence tous les yeux de larmes et tous les cœurs d'émotion ; croyez-vous que ce ne soit pas là la gloire ?

Eh bien ! non, ce n'est pas là encore la gloire. La gloire, c'est de pouvoir se dire comme M. de Châteaubriand : A l'heure qu'il est, je donne au monde par mes livres les plus grandes et les plus salutaires leçons de la philosophie et de la morale ; à l'heure qu'il est, je fais la joie et le bonheur du foyer domestique. Les jeunes gens et les vieillards s'inclinent devant moi comme devant leur maître ; le tout petit enfant lui-même apprend à épeler le nom de Dieu dans mes livres. A l'heure qu'il est, le monde entier me rend à moi-même cette justice que je n'ai eu toute ma

vie que des paroles d'amour, de charité, d'espérance. À l'heure qu'il est, je puis mourir, parce que j'ai été fidèle; et je mourrai béni, pleuré, honoré, utile; voilà ce que c'est que la gloire!

Et quand M. de Châteaubriand fut parti, car il partit le lendemain de mon arrivée, chaque baigneur voulait avoir été le baigneur de M. de Châteaubriand: or, M. de Châteaubriand ne s'était pas baigné.

Il n'y a qu'un baigneur à Dieppe qui s'intitule le baigneur de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry.

Vous sentez bien que M. de Châteaubriand n'était pas seul à Dieppe. Quand M. de Châteaubriand est quelque part, tenez-vous pour assuré que ses amis ne sont pas loin. M<sup>me</sup> Récamier l'avait suivi, et par conséquent M. Ballanche. Singulière trinité, poésie, amitié, philosophie, l'éclair et le nuage qui paraissent sur le même fond. La vie de M<sup>me</sup> Récamier est en vérité une belle vie. Parmi tous nos orages, elle a sauvé du naufrage la conversation et l'amitié; elle a sauvé l'esprit intime, le plus difficile et le plus rare de tous les genres d'esprit; cet esprit qui n'est pas un esprit de livres, ni de revues, ni de prose, ni de vers. Autour de M<sup>me</sup> Récamier, et comme dans un calme et inabordable sanctuaire, se sont réfugiés les loisirs poétiques de quelques hommes d'élite fatigués des adorations de la foule. Quel bonheur pour M<sup>me</sup> Récamier d'avoir ainsi tendu sa petite main à M. de Châteaubriand, toutes les fois que M. de Châteaubriand a été surpris par l'orage! mais aussi quel inestimable bonheur pour M. de Châteaubriand d'avoir ainsi trouvé une amie dévouée, attentive, patiente, résignée, toujours prête, jamais abattue, jamais découragée même par les malheurs de ses amis, qui sont les siens, jamais orgueilleuse de leurs succès qui sont les siens! Et comme toute cette belle nation a sa récompense dans ce monde et dans l'autre, le nom de M<sup>me</sup> Récamier est attaché à jamais au nom de M. de Châteaubriand.

Quand une femme naturellement élégante arrive quelque part, fût-ce dans la plus mauvaise hôtellerie de Dieppe, sa première pensée, c'est de parer de son mieux le taudis qu'elle doit habiter, ne serait-ce que pour vingt-quatre heures. Aussitôt

toute cette chambre, naguère si triste et si misérable, se pare à peu de frais et comme par enchantement. Le propriétaire lui-même aurait peine à la reconnaître, tant sa chambre est propre, luisante, odorante, habitée. Ce qu'une femme du monde fait pour sa chambre d'auberge, M<sup>me</sup> Récamier le fait à coup sûr pour son salon d'auberge. A peine arrivée quelque part, elle installe sa conversation spirituelle, sa causerie amicale, ses révélations littéraires; on dirait que rien n'est changé pour elle, et qu'elle a transporté de si loin son salon de l'Abbaye-aux-Bois. M. Ballanche est posé dans son coin habituel comme un de ces vieux meubles si chéris dont on ne saurait se passer; M. de Châteaubriand retrouve sa place accoutumée, la plus belle et la plus honorable. M<sup>me</sup> Récamier s'arrange de son mieux sur ce dur sofa de velours d'Utrecht, et là elle est aussi à l'aise que si elle était encore à demi couchée sur sa bergère, protégée par la *Corinne* de Gérard; en même temps accourent dans ce temple improvisé tout ce qui a de l'esprit, tout ce qui a de l'imagination, tout ce qui a de la grace. C'en est fait, ils ont dressé leurs trois tentes, Moïse, Élie et l'autre; et voilà leur fête de chaque jour qui recommence même à Dieppe! Pendant que les Anglais bourdonnent autour du sanctuaire, le sanctuaire s'éclaire au dedans; le *livre* est précieusement tiré de sa cassette moins riche et non moins précieuse que celle qui contenait les œuvres d'Homère, et la lecture des Mémoires de M. de Châteaubriand recommence: grande et sainte lecture sortie tout armée des souvenirs du poète! A mesure qu'une page nouvelle est ajoutée à cette histoire qui sera la plus grande histoire de notre siècle, cette page est livrée à ces ames d'élite qui arrivent là des premières par le saint privilège de l'amitié et du dévouement. Ainsi à Dieppe même, la lecture des Mémoires de M. de Châteaubriand a suivi son cours. C'est là une touchante manière de rester de grands seigneurs, n'est-ce pas? c'est là un immense privilège que cette société à part a su se faire et se conserver dans cette ruine complète de tous les privilèges! Or depuis les premières lectures qu'il a faites de ses Mémoires, savez-vous que M. de Châteaubriand en est déjà arrivé à l'histoire des cent jours. Le voilà à présent qui se mesure avec

Bonaparte corps à corps ; le voilà qui reste le juge ébloui de ce juge terrible qui a si mal compris Châteaubriand. Solennelle époque de revers et de victoires , de défaites sanglantes et de *retours imprévus*, comme dit Bossuet ; alors toute l'Europe est en mouvement pour venir voir enfin quel est le secret impénétrable qui rendait la France invincible. Alors tous les principes si longtemps débattus et que l'Empereur avait mis de côté comme un empêchement à sa marche, reviennent en lumière, et la première voix qui s'élève pour les proclamer, c'est la voix de M. de Châteaubriand. Que cette voix fut puissante alors, et que la France fut émue et attentive, quand elle entendit l'auteur des *Martyrs* lui parler pour la première fois des Bourbons et de la Charte, de la vieille famille de saint Louis, et en même temps de la liberté, cette jeune conquête ! Ce fut alors qu'on vit bien des deux parts ce que peut un seul homme dans la destinée des empires : d'un côté, Bonaparte tout seul qui revient de l'exil aussi prompt que l'aigle qui vole de tours en tours jusqu'au sommet de Notre-Dame ; d'un autre côté, M. de Châteaubriand tout seul, annonçant et expliquant aux peuples la maison de Bourbon qui doit venir. Mais comment se faire une idée d'une pareille histoire écrite par un pareil historien, même quand on a lu ces belles pages des *Martyrs* qui se terminent par ces mots solennels : — *Les dieux s'en vont !*

Il y avait encore sur le rivage de la mer ou dans la mer, plusieurs de nos contemporains qui se sont fait un nom dans les lettres ou dans les arts. M. J.-J. Ampère, le fils de ce savant M. Ampère qui est plus savant que n'était M. Cuvier, c'est-à-dire qui est trop savant, M. J.-J. Ampère, un des fervens adorateurs de M. de Châteaubriand et de son génie ; il y avait encore ce jeune homme que tout Paris a reconnu être un orateur, M. l'abbé Lacordaire : rien qu'à le voir se jeter hardiment dans la mer, vous reconnaissez tout de suite le disciple hardi et passionné de M. de Lamennais, bien que depuis M. l'abbé Lacordaire se soit persuadé qu'il avait abandonné son maître. Qu'on y fasse bien attention, avant peu, et surtout si la loi contre la presse est adoptée, toute la liberté de la parole et de la pensée va appartenir de plein droit à trois ou quatre de ces jeunes orateurs chrétiens, qui, du haut de la chaire, parlent aux peuples

avec tant de liberté et d'énergie. Il est bien difficile que la censure, cette honte des nations constitutionnelles, puisse atteindre un homme ainsi placé au milieu d'une cathédrale, et parlant, à haute voix, à des milliers de personnes assemblées. Depuis surtout que la jeune église, marchant malgré elle, et peut-être sans le savoir, sur les traces de M. de Lamennais, a fait rentrer l'Évangile dans les doctrines républicaines, cette parole chrétienne a dû prendre un grand ascendant sur l'esprit des peuples. M. l'abbé Lacordaire est sans contredit le premier de ces jeunes orateurs dont la parole, suivant la belle expression de Saurin, doit produire sur les âmes l'effet *de torches ardentes jetées sur des gerbes de blé!* Ajoutez qu'il y a dans ces jeunes éloquences tous les genres de courage, tous les genres de dévouement à leur cause, toutes les convictions profondes, et que s'il y a quelqu'un en France prêt à mourir pour sa cause, prêt à tout supporter pour la défense de la vérité qu'il enseigne; s'il y a un martyr tout prêt aujourd'hui, c'est ce chétif petit abbé que vous voyez là si grêle, si fatigué, si usé par le travail, si bon, si timide, si naïf et si doux?

Il ne faut pas que j'oublie un homme d'un grand esprit et d'un grand sens, qui parlait fort bien de Platon et de chiens de chasse, railleur en dedans, et cependant bon homme, dont il eût été bien difficile de dire le nom et la profession, car il savait mille choses opposées; c'est l'élève chéri de M. Laromiguière, M. Valette, professeur de philosophie à la Sorbonne, dont je n'ai su le nom que plus tard.

Enfin, la veille de mon départ, j'aperçus sur le rivage un homme qui regardait la mer en grelottant. Il avait l'attitude du plus malheureux homme de ce monde, et son visage faisait peine à voir. Il avait l'air de se dire, en regardant la mer: — Il faut donc que je me précipite dans cet abîme si froid et si salé! Or, cet homme malheureux, cet infortuné si digne de pitié, c'était l'auteur de *Robert-le-Diable*; c'était Meyerbeer en personne, qui s'était échappé des mains de M. Véron et de M. Duponchel pour venir prendre, en tremblant, quelques bains de mer, étrange soulagement à la suite d'une inquiétante, à la plus grave, à la plus triste des maladies, — la mala-die qu'on n'a pas.

Vous voyez, mon ami, que malgré tous ses Anglais Dieppe était habité noblement, sans compter qu'il y avait là aussi plusieurs de ces femmes de tant d'esprit et de tant de cœur que nous reconnaissons, nous autres, tacitement pour les Mécènes de la littérature moderne; car, il faut bien le dire, si notre monde littéraire vit encore, il ne vit plus guère que par les femmes. Graces à Dieu, elles ont été élevées avec tant de soin, qu'aujourd'hui ce sont des juges très compétens dans toutes les matières littéraires. Aujourd'hui que tout homme vient au monde pour être essentiellement quelque chose de politique, ce sont les femmes qui s'occupent à leur place des belles-lettres et des beaux-arts. Les femmes lisent et jugent les livres, les femmes font et défont les renommées, les femmes défendent les lettres contre les hommes qui les attaquent. Le roi du monde littéraire aujourd'hui, c'est une femme. Si vous voyez Frédéric Soulié avant moi, car lui aussi je le crois quelque part dans la mer, dites-lui que j'ai vu sur le rivage de Dieppe, dans une riche chaise à porteur du temps de Louis XIV, une grande dame qui porte un beau nom historique de ce temps-là, lire en pleurant le dernier ouvrage de l'auteur du *Vicomte de Beziers*, — *le Conseiller d'état*. Je vous assure qu'en lisant cette touchante histoire, si remplie de passion, d'intérêt et de charmans détails, la belle lectrice avait les yeux bien humides; et certes il y a de la gloire à la faire pleurer, celle-là, car elle est bien souffrante et bien triste, et bien habituée à toutes les émotions douloureuses. Mais, vous-même, avez-vous lu *le Conseiller d'état*?

Voilà pour le personnel des bains de mer. Il faut y joindre encore le docteur Gaudet, dont je vous ai déjà parlé, qui est bien le meilleur des jeunes médecins; et puis plusieurs jeunes gens qu'avait amenés là la fantaisie, cette reine des grands et des artistes: M. Flers, l'excellent paysagiste; le jeune, patient et grand coloriste Cabat, qui bientôt n'aura pas d'égal; et ce musicien norvégien que vous avez entendu à l'Opéra, qui s'appelle Ole B. Bull. C'est un merveilleux artiste. Il a trouvé encore une nouvelle manière de jouer du violon, après tant de grands maîtres: son violon est tout un orchestre; il chante, il pleure, il a le délire, il est gai jusqu'à la folie, il est triste jusqu'à la mort. Ce Norvégien, qui, à

vingt-cinq ans, a donné un concert où pas un Anglais n'est venu, nous l'avons donc écouté en famille, et des applaudissemens sincères et mérités l'ont consolé de l'abandon des baigneurs et de l'accompagnement plus que barbare de la société philharmonique de l'endroit.

Que vous dirai-je des environs de la ville que vous ne sachiez mieux que moi? Quels beaux paysages! quelles vallées profondes! quel beau ciel bleu et serein! Je suis allé à Warengenville, et j'ai admiré ces admirables petits sentiers normands, si étroits et si couverts. Nous cherchions le manoir d'Ango, et tout à coup nous sommes tombés devant une charmante petite maison en pierres de taille, qui est évidemment une maison de la renaissance. Il est impossible de se figurer le calme et la paix de cet enclos. La maison est gracieusement posée au milieu d'un bouquet de gros arbres; le petit jardin qui l'entoure était rempli de fleurs, fleurs naissantes et fleurs qui tombent, car celle qui les avait plantées avait oublié de les cueillir. Toute la maison avait un air de simplicité et d'élégance qui faisait plaisir à voir, et chacun des nouveaux venus de s'extasier devant le *manoir d'Ango*! Vous pensez ce que disaient à ce sujet les uns et les autres. Il n'y avait pas une de ces petites fenêtres où l'on ne crût voir apparaître le roi François I<sup>er</sup> en personne. Ceux qui la savaient, et même ceux qui ne la savaient pas, racontaient à l'envi l'histoire de ce marchand qui, au xvi<sup>e</sup> siècle, joua à peu près le rôle politique de M. Laffitte, et qui, après avoir été comme lui au pouvoir, finit par vendre comme lui sa maison et ses meubles à l'encan. Je ne sais pas combien de temps ces dissertations auraient duré; malheureusement une vieille servante sortit de la maison, suivie d'un chien aussi vieux qu'elle. L'un et l'autre furent bien étonnés de nous voir examiner avec tant d'attention cette maison, dans laquelle ils sont nés l'un et l'autre. Cependant le chien n'aboya pas, et la bonne femme nous apprit, sans se moquer de nous, que ce n'était pas ici le manoir d'Ango; que c'était la maison d'une pauvre veuve, dont la fille unique était morte à dix-sept ans, il y avait un an à peine; que la maison ne contenait rien de curieux: quoi en effet de plus commun qu'une

mère qui pleure son enfant? et qu'enfin le manoir d'Ango était là-bas, derrière ces grands arbres, en suivant ce sentier que vous voyez, messieurs, et tout droit devant vous.

Vous vous souvenez que notre ami Roger de Beauvoir, qui dessine comme il écrit, toujours en riant de ce rire sans méchanceté et sans envie qui lui va si bien, m'avait rapporté du manoir d'Ango un très flamboyant dessin, où il avait fait de ce manoir la ruine la plus magnifique et la mieux conservée. Rien n'y manquait, ni les festons, ni les astragales, ni les écussons sur la pierre; après cela fiez-vous aux dessins de vos amis! Il n'y a plus en ce vieux château ruiné que six fenêtres, qu'on dirait taillées dans la pierre, et qui seraient d'un assez grand effet autre part. L'escalier tournant, s'il pouvait être emporté à Paris, ferait le plus superbe des escaliers dérobés; quant à la grande salle, qui fut probablement la salle du festin, elle était remplie du plus magnifique blé doré et de la meilleure avoine qui se puisse manger. Je ne sais pas si de votre temps les deux cheminées de cette salle étaient brisées comme elles le sont aujourd'hui, mais aujourd'hui il est impossible d'en rien voir. En un mot, il n'y a de beau au manoir de Warengville que les riches sétiers de blé et d'avoine; je n'en ferai pas moins encadrer avec le plus grand soin le très exact dessin de Roger de Beauvoir.

Quant à la complainte que vous aviez faite sur les anciens propriétaires de ce château, et que vous aviez écrite avec un crayon sur le mur, préparez votre ame! Je dois vous avouer que je l'ai trouvée complètement effacée par l'ignoble charbon de quelque petit descendant d'Ango qui garde les vaches. Un chef-d'œuvre comme cette chanson être effacé, à peine inscrit sur les murailles! O vanité des chefs-d'œuvre des hommes! Ce qui doit vous consoler quelque peu, mon cher poète, c'est la vue même de ce château, où fut reçu le plus brillant roi de l'Europe, et dans lequel le dernier gendarme ne voudrait pas coucher. Votre chanson a passé, il est vrai, mais le manoir d'Ango est en ruines; que ces deux grands débris se consolent entre eux, d'autant plus que s'il y a encore six fenêtres du vieux manoir, il y a encore trois vers de

voire chanson sur les murs. En effet, on y lit encore très clairement le refrain :

Et qui fut fait : oh ! oh !  
Comte d'Ango !

Et à propos de ces ruines qui ne sont même plus des ruines, et qui ressemblent si fort à ce quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue, dont parle Tertullien ; à propos de ce manoir qui est aujourd'hui une opulente ferme de la Normandie, rien de plus, mais aussi rien de moins, ne serait-il pas temps, je vous prie, de bien définir, une fois pour toutes, ce qu'on entend par ce mot si solennel, devenu si trivial aujourd'hui : — *les ruines* ? Un morceau de pierre échappé à la destruction, une fenêtre en ogives, un pignon du vieux bon temps, peuvent-ils, de bonne foi, constituer ce qu'on appelle une ruine ? En ce cas, comment donc appellerez-vous la plus grande partie des cathédrales et des vieux châteaux de la France ? Comment appellerez-vous le château de Ménières, dont les vieilles dalles conservent encore l'empreinte du pied de fer de Henri IV et du petit pied de Gabrielle ? Il est temps enfin, puisque les ruines sont à la mode, qu'on définisse ce que c'est qu'une ruine. Cette idée-là m'est venue en voyant à Warengenville, sur la figure rusée d'un paysan normand, un sourire goguenard qui était passablement humiliant pour nous. — Venez voir, nous dit cet homme, ce qu'il y a de plus curieux à voir ici. — Et du même pas, il nous montra une machine à battre le blé, qui fait l'ouvrage de vingt hommes et qui sépare le grain de la paille sans briser la paille. Ce paysan normand avait raison ; cette machine à battre le blé est en effet ce qu'il y a de plus curieux à voir dans le manoir d'Ango, puisque aussi bien c'est une ferme, et non plus le manoir d'Ango.

Appellerez-vous aussi une ruine le château d'Arques ? Peut-on donner le nom de ruine à un énorme monceau de pierres sans forme, qu'on dirait amoncelées en ce lieu par un vent d'orage ? Bien certainement on ne peut pas dire que ce soient là des ruines : un amas de pierres ne constitue pas une ruine, pas plus qu'un

corps rongé par les vers ne constitue un cadavre. Mais la belle vallée, que cette vallée d'Arques ! Mais quel bonheur de naviguer sur ce joli petit ruisseau d'eau douce, mollement poussé par le vent qui enfle votre voile ! (je devrais dire vos voiles, pour faire une figure de rhétorique). Comme peu à peu l'horizon s'agrandit devant vous, et enfin, s'il n'y a pas de ruines dans ces plaines, il y a quelque chose qui vaut mieux que des ruines, et qui ne tombe pas sous le souffle du temps : il y a des souvenirs ; il y a les souvenirs de Henri IV, il y a son panache blanc qui flotte encore au-dessus de ces murs ruinés ; il y a sa lettre à Crillon, qui est écrite partout en ces lieux, bien plus solidement que la plus belle chanson du monde sur les murailles des manoirs ; cette vallée d'Arques est un des plus beaux lieux de ce monde ; le château, ou plutôt ce qui fut le château, domine toute la vallée, et de là la vue est vraiment merveilleuse. Ce qui gâte un peu ce beau spectacle, c'est le grossier gardien de ces ruines. A peine êtes-vous entré, que le gardien referme sur vous la porte à triple verrou. Vous êtes son prisonnier jusqu'à ce que vous ayez payé le prix d'entrée : un franc par personne, comme au diorama. Mais la vallée d'Arques est un diorama qui appartient à tout le monde, et le monsieur qui a acheté ce monceau de pierres, et qui s'appelle monsieur Larchevêque, devrait bien ne pas prendre par surprise le premier voyageur et mettre un écriteau à la porte de son spectacle annonçant le prix d'entrée. On n'entrerait pas, et l'on verrait la vallée d'Arques tout aussi bien.

Qui l'eût dit à Henri IV que ce même château d'Arques, dont la prise le rendait si heureux et si fier, ce château où il a couché le lendemain de sa victoire, entouré de cette petite armée de bons compagnons qui, le jour de la bataille, le serrait à l'étouffer ; qui lui eût dit qu'un jour le château d'Arques serait vendu cent écus à M. Larchevêque, et que M. Larchevêque la montrerait aux étrangers pour de l'argent !

Pourquoi pas ? on avait bien mis en vente, il y a trois ans, au prix de six cents livres, le *Quiquengrogne*, le berceau de la maison de Bourbon ?

Tout au rebours de cette informe citadelle, l'église d'Arques

est un monument bien entretenu et bien conservé. Ces pierres ont été respectées et protégées contre les injures du temps et des révolutions. On voit que c'est une église où l'on prie encore. La prière c'est la vie de l'église. Sur un des vieux bancs sculptés qui sont placés dans le chœur, j'ai trouvé un gros livre d'Heures, et dans ce gros livre d'Heures, savez-vous ce qui était renfermé? plusieurs pages détachées de l'*Énéide* de Virgile! Innocente et poétique distraction de quelque honnête catholique romain qui a trouvé ainsi le moyen de rendre moins longues les heures de l'office. Singulière capitulation de conscience de quelque bon vieillard qui veut bien venir prier à l'église, mais à condition qu'il pourra avoir, même à l'église, ses distractions poétiques. Peut-être quelques esprits sévères trouveront-ils que le quatrième livre de l'*Énéide* est peu à sa place entre le *Dies ire* et le *Stabat mater*: mais cependant, avouez qu'on aimerait à avoir pour ami et pour voisin un homme qui, dans un vallon retiré de la Normandie, sait ainsi réunir la prière et la poésie profane, Virgile au roi David; un homme qui sait retrouver le mouvement et le rythme de l'alexandrin, même au milieu du plainchant des grandes fêtes. Le croiriez-vous? ces vers de Virgile trouvés à l'improviste dans une église de village au milieu d'un livre d'église, donnent à cette église un intérêt de plus.

Quand donc, à Dieppe, on a vu tout ce qu'il faut voir, la mer, les églises, les vallées, les charmans petits sentiers à travers les fermes, le phare à Warengenville, la maison d'Ango et l'ancienne conquête de Henri-le-Grand, qui est aujourd'hui la propriété de M. Larchevêque; quand on a pris assez de bains de mer pour se rendre très malade, on s'en va sans trop de regrets et d'ennuis. On prend alors tout naturellement la route du château d'Eu, qui est un beau sentier à travers de riches campagnes. Après quelques heures de marche, on arrive enfin dans cette ville presque féodale, tant elle appartient corps et ame aux propriétaires du château d'Eu. Que vous dirai-je du château? Neuf grands siècles sont représentés dans ces murs, hors de ces murs, à travers ce grand parc dont les sombres allées aboutissent à l'un des plus beaux points de vue qui soient en ce

monde. Vous marchez long-temps dans une forêt de grands arbres géans, dignes de la forêt de Fontainebleau. Vous foulez aux pieds un gazon printanier aussi doux que la mousse. Tout à coup vous voyez la mer qui se mêle aux transparentes vapeurs du ciel ; à votre gauche s'élèvent de hautes montagnes : au pied de ces montagnes chargées d'arbres, une ville est bâtie ; auprès de la ville, un port est ouvert. La lumière éclate de toutes parts ; elle remplit tout le paysage de ses éclats soudains ; puis, à gauche, en descendant, vous entrez dans un jardin anglais, qui a poussé là on ne sait comment. Alors, au grand bruit et au grand éclat de la mer, succèdent l'ombre des arbustes et le murmure des frais ruisseaux. Vous décrirai-je ensuite cette maison de briques ? autant vaudrait décrire le musée du Louvre. Du haut en bas de ce château, sur chaque porte, sur chaque muraille, dans les escaliers, sur les plafonds, à vos pieds, sur vos têtes, autour de vous, vous voyez des figures et des personnages historiques. Tous les âges, tous les temps, tous les malheurs, toutes les gloires, tous les revers, sont représentés dans ces murailles et sur ces murailles. Rappelez-vous que ce château d'Eu a été fondé au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, et que depuis ce temps, il a toujours passé de mains en mains à de hauts barons, à d'heureux soldats, à d'illustres princesses, et que tout ce monde, emporté par la mort, barons, soldats, princesses, rois et reines, a laissé là son visage et son portrait, en souvenir de son passage sur cette terre et de ses grandeurs évanouies ! Jamais, que je sache, on n'a porté plus loin le respect pour les générations éteintes. En vain ce vaste château a subi les ravages de 93 ; en vain a-t-il été dévasté, ravagé, pillé, ruiné, une main toute puissante a relevé ce qui était tombé, a réparé ce qui était ravagé, a retrouvé ce qui était volé. Il a fallu une volonté bien puissante et bien ferme pour tirer ainsi une seconde fois de néant ces anciens comtes d'Eu, morts depuis si long-temps, et si souvent arrachés de leurs tombeaux de marbre ou de leurs cadres d'or.

Mais il faudrait un volume entier pour tout décrire, et je n'ai pas oublié que ceci n'est pas une description, que ceci n'est pas

un voyage, que ceci est la conversation à vol d'oiseau d'un homme qui n'a rien vu et qui raconte ce qu'il a vu, et comme il l'a vu.

En sortant du château d'Eu, vous avez l'église à voir; elle est remplie de tombeaux que le temps ou les révolutions ont dû épuiser depuis des siècles et surtout depuis trente ans. Il faut voir aussi la chapelle du collège, bâtie par les jésuites. Dans cette chapelle on va saluer les deux tombeaux de marbre de Guise-le-Balafré et de la duchesse, sa femme. Il y a dans les caveaux de Saint-Denis plusieurs statues de marbre qui ne valent pas la grave simplicité de cette statue de Guise, étendu là dans son armure; la statue de la duchesse n'est pas moins belle: seulement il est malheureux que la tache noire, qui se trouve sur le visage de cette statue, ne se trouve pas sur le visage du *Balafré*.

Le comté d'Eu vous conduit naturellement dans le beau comté de Ponthieu dont Abbeville est la capitale. L'histoire du comté de Ponthieu a été écrite avec beaucoup de goût et de clarté par un homme d'un grand mérite et d'une grande modestie, M. Louande. On trouve encore à Abbeville de beaux restes de son ancienne importance. La manufacture de draps fins, fondée par John Van Robais, sous la protection du roi Louis XIV, en 1665, est aujourd'hui dans un grand état de prospérité aussi bien que la fabrique de tapis qui est à peu près de la même date. Mais quelle différence dans les deux fabriques! l'une obéit à la vapeur, cette ame intelligente du monde matériel, l'autre obéit aux bras de l'homme.

A Abbeville j'ai vu de vieux édifices, de vieilles maisons d'un beau caractère, une grande et belle église qui n'a jamais été achevée et qui tombe en ruines. A Abbeville, j'ai ramassé beaucoup de ces vieux débris du moyen-âge, qu'il est si difficile de trouver encore; c'est une bonne ville pour les antiquaires. A Abbeville, j'ai vu l'horrible place où fut mis à mort le chevalier de Labarre. Pauvre jeune homme! que de supplices! et que devint-il quand il vit à une fenêtre, spectatrice impassible de ces sanglantes fureurs, la jeune fille qu'il aimait? Mais Abbeville a effacé depuis long-temps par son urbanité, par sa tolérance, par ses vertus faciles, ces souvenirs de sang.

Quand j'eus tout vu, la bibliothèque qui a été brûlée, dévastée

et pillée, et qui renferme encore de belles choses, le musée qui commence à peine, le vieux navire saxon qu'on a retrouvé dans la Somme, cette noble rivière qui charie les antiquités, comme d'autres rivières charient le sable; quand j'eus tenu dans mes mains la tête du Gaulois qu'on a déterrée encore enchaînée à son carcan de fer comme un serf, je pris congé de mon excellent ami le poète, l'historien, l'antiquaire, Boucher de Perthes, et je revins en toute hâte sans plus rien voir, et encore trouverez-vous que j'ai trop vu.

Dites-moi, je vous prie, comment sont faits ceux qui aiment les voyages pour les voyages, comment est construit le cœur d'Alphonse Royer, qui un beau jour est parti pour Constantinople, d'où il a rapporté la fièvre; dites-moi, je vous prie, ce qui a poussé M. de Lamartine, mon roi et mon Dieu, à quitter sa belle maison et ses vieux arbres pour aller se perdre dans les sables de l'Orient? Vive le repos de chaque jour! vivent les ombrages de chaque été! bonjour à mes meubles qui me connaissent, à mes livres qui s'ouvrent tout seuls au plus beaux endroits, à mes chiens qui me saluent, à mon fauteuil qui est fait pour moi, à mes amis visibles et invisibles les bien-aimés de mon cœur! bonjour même à mes chers calomniateurs de chaque matin et de chaque soir, bonjour, bonjour à tous ces biens de la vie auprès desquels il faut rester, puisqu'on ne peut pas les emporter avec soi!

JULES JANIN.

---

# LETTRE

## A UN AMI DE LA PROVINCE

SUR QUELQUES LIVRES NOUVEAUX.

---

Je présume qu'à l'heure qu'il est, vous devez avoir digéré le volumineux morceau de critique dont je vous ai régala la dernière fois; je vous en expédie donc un second; seulement, cette fois, au lieu de livres de critique et de considérations politiques, j'aurai à vous parler de quelques romans de nos meilleurs faiseurs, et je vous avoue que je ne suis pas fâché de la circonstance. Le roman joue aujourd'hui dans notre littérature un rôle si capital, qu'indépendamment du plaisir, on trouve souvent instruction et profit à le regarder d'un peu près.

Le roman, vous le savez, compose à lui seul presque toute notre littérature, et je suis persuadé qu'en feuilletant les catalogues de la librairie, on trouverait qu'il paraît au moins cent romans, bons ou mauvais, contre un seul livre d'histoire ou de philosophie. Cette vogue excessive du roman, qui étonne au premier coup d'œil, s'explique à merveille à la réflexion. Que représente en

effet le roman ? Au point où il en est venu, il représente, si vous voulez, tout ce qu'il plaît à l'auteur de lui faire représenter ; il parle de tout et sur tout ; il raconte, il prophétise, il dogmatise ; enfin, au milieu de ses attributions multipliées, le roman est surtout investi du soin de représenter les émotions de la vie privée, les passions individuelles. Est-ce que cette simple remarque ne suffit pas à vous faire comprendre pourquoi nous sommes si avides de romans, et pourquoi le plus mince et le plus trivial romancier peut se tenir assuré d'un succès auquel les plus excellens ouvrages politiques ne s'avisent point de prétendre ? En effet, depuis trois cents ans, on a remué bien des questions, réformé bien des abus, déraciné bien des préjugés, abattu bien des constructions politiques de toute sorte ; et c'est peut-être pour cela qu'après tant d'essais, tant de chimères merveilleuses terminées en queue de poisson, la passion déçue s'est tournée d'un autre côté et semble avoir abandonné pour un temps le domaine de la politique. Qu'est devenu ce beau temps où chaque écolier, au sortir du collège, élucubrait une constitution qui devait ramener sur la terre le temps de Saturne et de Rhée ? Il n'y avait point de mortel si dénué, si pauvre d'intelligence, si incapable d'exercer un état quelconque, qui, en touchant l'arche sainte de la politique, ne se trouvât subitement transfiguré en Minos ou en Lycurgue. A propos de Minos, je me souviens toujours avec délices qu'à cette terrible époque de la Convention, Hérault de Séchelles, membre de je ne sais plus quel comité législatif, envoya demander à la bibliothèque nationale un recueil des Lois de Minos, dont ses collègues et lui, disait-il, avaient besoin pour leur travail. Il se trouvait alors en effet, à côté des hardis praticiens de la Montagne, une foule d'esprits soi-disant constituans et parfaitement capables de demander à Minos la constitution qui convenait le mieux à la France. Sièyes avait mis les constitutions à la mode et depuis lors elles couraient les rues. Sous la restauration, où l'expérience n'était pas encore complète, avec quelle ardeur n'interrogeait-on pas le texte sacré de la Charte, et combien ont cru, combien font encore semblant de croire que la stricte observation de la lettre eût sauvé la France ; que tous les besoins présents et à

venir avaient été prévus et trouvaient leur satisfaction dans ce monument impérissable de la sagesse royale!

Quoi qu'il en pût être de ces innocentes convictions, toujours est-il que, durant ces quarante années, l'imagination avait beau se fourvoyer, rêver de Minos et des douze tables, toujours est-il que les combinaisons politiques, que les révolutions sérieuses, que les éclatans exploits militaires lui étaient une pâture substantielle et intarissable. Aujourd'hui vraiment nous sommes bien revenus de ces beaux rêves; nous savons que si on peut pour quelques années faire déborder la France sur l'Europe, visiter en conquérant Madrid, Vienne, Rome, Berlin, le Caire et le mont Thabor, cette enivrante fumée de la gloire laisse voir enfin, en se dissipant, bien des calamités, bien des sacrifices onéreux, et que si l'on va à Moscou, on en revient aussi, et vous savez comme. Aujourd'hui nous sommes presque tous revenus de Moscou, nous avons vu le revers de la médaille; nous sommes revenus aussi des batailles parlementaires, nous avons vu fondre les espérances, les devises, les mots sonores, les ambitieuses conquêtes, les noms éminens, tout cela s'est évaporé dans l'atmosphère tiède et ramollissante du soleil constitutionnel. Recueillez-vous, mon cher ami, et citez-moi, je vous prie, quelque chose, quelque croyance, quelque illusion, quelque utopie, dont nous ne soyons pas revenus; imaginez quelque nouveauté glorieuse, arborez-la au bout de votre lance, et puis voyez un peu comme vous serez accueilli. On se moquera de vous, pauvre dupe, et ce qu'il y a de pis, c'est que vous serez forcé de faire chorus et de convenir avec les autres que vous n'avez pas le sens commun. Aussi, si vous êtes sage, vous vous retirerez sous votre tente, comme Achille; vous laisserez les Grecs et les Troyens s'arranger de leur mieux, et faisant rôtir, au feu de votre foyer, le dos succulent des taureaux, vous vous consolerez avec quelque belle Briséis de l'oubli des dieux et de l'insolence d'Agamemnon.

Si je tenais à suivre ma figure, je vous dirais qu'aujourd'hui Homère, désabusé de la valeur d'Ajax, de la sagesse d'Ulysse, de l'expérience de Nestor, ne chanterait plus, s'il revenait au monde, que les séduisants mystères du boudoir d'Hélène, que ses

remords réveillés par le nom de Ménélas et le souvenir de Lacédémone, remords toujours impuissans contre un baiser de Paris; car je m'aperçois en écrivant qu'Homère avait découvert, il y a trois mille ans, le roman intime et le drame adultère, et que M. de Balzac et M. Alexandre Dumas ne sont que deux bâtards du vieux ménétrier aveugle de l'Ionie. Cherchez donc du nouveau maintenant.

Aujourd'hui donc que, dégrisés des fumées de la gloire et réveillés de nos songes politiques, nous nous reposons pour un temps à l'ombre du foyer domestique, les romanciers se sont levés en masse et ont cherché à concentrer dans l'intérieur de la vie privée le drame et le mouvement qui avaient jusqu'alors appartenu plutôt à la vie publique. Et, chose remarquable, le roman, en remplaçant les émotions de la politique, leur emprunta ce caractère révolutionnaire qui les avait rendues si puissantes. Le roman eut des hardiesses jusqu'alors inconnues. Au lieu de se laisser lentement dériver, comme autrefois, sur le fleuve de Tendre, de soupirer jusqu'à rendre l'âme, de secher dans les arides extases de l'amour platonique, le roman tira les deux rideaux de l'alcôve et nous fit assister à des scènes dont la plume timorée de nos pères n'eût jamais osé concevoir la pensée. Le roman a osé toucher et soumettre à une impitoyable analyse des sentimens jusque-là voilés, des relations intactes; il a été puissamment révolutionnaire et démoralisateur; et, loin de l'en accuser, je l'en glorifierais plutôt, car, dans un siècle comme le nôtre, les relations privées ne pouvaient rester seules à l'abri de cette inspection sévère, dont les institutions politiques ont tant profité. Les âmes timides se sont effarouchées, les âmes corrompues se sont senties blessées de cette lumière brutalement jetée sur leurs secrètes pratiques. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai vu avec plaisir ces révélations indiscrettes, qui n'ont qu'un temps, il est vrai, mais qui, pendant ce temps, contribuent peut-être à jeter sur certaines matières une lumière désirable et à introduire dans certaines relations une probité qui compense et au-delà ce qu'elle peut occasioner de scandale; car je crois, vous le savez, qu'en morale comme en toutes choses, le temps doit apporter bien des modifications, détruire bien des

préjugés, déshonorer des hypocrisies aujourd'hui glorieuses, et réhabiliter bien des choses bonnes en soi, mais qui sont gâtées par la honte imméritée qu'on leur jette. Il y a par intervalles, dans l'histoire, des époques où le voile du temple se déchire du haut en bas, où le sanctuaire se dévoile aux profanes; alors aussi la terre tremble quelquefois, le soleil se couvre un instant de ténèbres, les dévots se signent et s'agenouillent; mais aussi, après cette crise passagère, la lumière reparait plus brillante et rayonne avec une force nouvelle, et les dévots rassurés sont les premiers à entonner le cantique en l'honneur du prodige qui les avait consternés.

Pardonnez-moi tout ce bavardage. J'ai aujourd'hui à vous entretenir de quelques romans qui sont loin d'être dépourvus de mérite, et comme j'ai quelque blâme à opposer à l'éloge que j'en veux faire, j'étais bien aise de me justifier à l'avance, par ces préliminaires, du reproche de partialité ou de mauvaise intention.

Avez-vous lu déjà quelque livre de M. Frédéric Soulié? Pour moi, qui ne connaissais de lui que le drame de CLOTILDE, j'ai été frappé, sinon surpris, de la vigueur que dénote LE CONSEILLER D'ÉTAT. Le sujet de ce roman est l'histoire d'une femme qui, négligée par son mari, et poussée par un enchaînement de circonstances fatales, finit par devenir la maîtresse d'un homme qui depuis long-temps lui témoignait l'amour le plus ardent et le plus respectueux. Camille de Lubois est une jeune femme d'un caractère droit, noble, affectueux; mais plus fière qu'amoureuse de son mari, elle a peine à lui pardonner les torts graves qu'il se donne envers elle. Alphonse de Lubois, notaire à Paris, homme habile et spirituel, après avoir épousé Camille sans grand amour, finit, après quelques années d'une union pleine de bonheur, par se laisser aller à l'amour d'une espèce d'actrice courtisane, qui a su intéresser sa vanité autant que son cœur dans cette liaison. Camille, quelque temps ignorante de la conduite de son mari, finit par la découvrir. Ici commence une série de scènes la plupart extrêmement bien faites, dans l'analyse desquelles il m'est impossible de m'engager; mais vous verrez avec quel art l'auteur a su élever l'orgueil comme une barrière entre les deux époux, barrière qu'ils n'ont

pas la force de franchir, et qui les arrête chaque fois au milieu de tentatives réitérées de rapprochement. M. Soulié possède éminemment l'art de développer une situation, de filer une scène, et d'en renouveler la physionomie par une péripétie brusque et inattendue. Aussi, bien qu'il n'y ait à proprement parler dans ses deux volumes qu'une seule situation reproduite sous diverses faces, l'intérêt ne languit pas un seul instant ; c'est une lecture active et entraînant. On regrette seulement qu'avec tout ce qu'il faut pour se placer au premier rang de nos romanciers, M. Soulié compose avec une rapidité et une négligence qui ne lui permettent pas d'achever son œuvre. C'est certainement un grand et rare mérite que de concevoir des personnages, de les mettre en mouvement et de faire jouer naturellement le ressort de leurs passions, de telle sorte que rien n'accuse le mannequin et la ficelle, et que chaque trait de la figure exprime la vie. Il y a aujourd'hui dans le monde littéraire tel auteur dont le nom est beaucoup plus sonore et plus célébré que celui de M. Soulié, qui ne sait mettre en scène que des personnes abstraites, dont tout le rôle se borne à un discours prononcé visiblement au nom de la passion qu'elles sont censées représenter. Concevoir des caractères, c'est là le point difficile, c'est là ce qui constitue le talent du romancier et du poète dramatique. Nous savons aujourd'hui par expérience tout ce qu'on peut tirer du cliquetis des rouages dramatiques, des effets de scène, des décorations, des quinquets et des costumes ; mais tant qu'il y aura des hommes, nul ne connaîtra la limite de ce que le génie d'un auteur peut faire jaillir du jeu des passions et de l'opposition des caractères. Eh bien ! cette pièce fondamentale de la machine dramatique, M. Soulié la possède, comme je vous le disais tout-à-l'heure, à un degré vraiment remarquable ; dites-moi maintenant comment il se fait que, doué de la sorte, il écrive souvent d'un style qu'il ne tiendrait qu'à lui de rendre bon, mais enfin qui ne l'est pas. Ainsi, M. Soulié a le don de faire bien saisir sa pensée, de rendre ses intentions palpables ; il a du pittoresque et du mordant dans l'expression, et puis ce mérite se perd dans des phrases mal construites, dont les membres mal attachés ne for-

ment pas corps, et présentent dans leur allure quelque chose de disjoint et de disloqué.

Je reprocherai encore à M. Soulié d'avoir sacrifié plusieurs caractères importants, notamment celui du conseiller d'état, au développement de celui de Lubois et de sa femme, qui occupent l'attention avec une continuité uniforme qu'il eût été utile de rompre par l'intervention de personnages secondaires. J'aurais bien encore à reprendre dans l'exécution quelques détails outrés qui manquent l'effet à force de le chercher, mais j'aime mieux laisser là ces fautes d'exécution que l'auteur a certainement reconnues plus tôt et mieux que la critique, et vous faire remarquer une tendance que M. Soulié partage avec la plupart des auteurs d'aujourd'hui, et dont il serait peut-être temps d'apprendre à se méfier. Je m'explique.

Nous avons tous lu *Gil Blas*, *Tom Jones*, *Manon Lescaut*, je ne parle pas de *Don Quichotte*, le roi des romans; mais chaque fois qu'il m'arrive de jeter un coup-d'œil en arrière, sur ces vieux amis qu'on retrouve toujours, en dépit de leur âge, si jeunes et si verts, j'éprouve, en les revoyant, je ne sais quel bien-être assez analogue à celui qu'on ressent à se trouver en face d'une personne entièrement exempte d'affectation, de ces candides visages sur lesquels le désir de produire de l'effet n'a pas imprimé une seule ride, qui sourient, qui se fâchent tout naturellement, et dont l'heureuse pantomime n'exprime si bien le sentiment intérieur que parce qu'il n'y a au fond aucune préoccupation du public. Ainsi *Gil Blas*, spirituel et bon garçon, dupe parce qu'il est naïf et inexpérimenté, comme il prend bien la vie! comme il sait bien endosser l'habit brodé, puis le mettre au clou sans regret, quand le cours des événemens le force à revêtir une livrée de laquais! il prend le vent d'où il vient, obéit tant qu'il n'est pas le plus fort, sans faste de regrets, sans étalage de grandeur déchue, de royauté découronnée; il se plie, s'accommode, monte, descend, suivant le vent et la marée, toujours philosophe de bonne humeur, aimant à prendre ses aises et sachant s'en passer, brave quand il ne peut pas faire autrement, mais poltron par humeur et par esprit de conservation. Ce n'est

certes pas là une figure héroïque; mais comme elle est vivante, vraie, naturelle, variée! J'ai lu *Gil Blas* à dix ans, je le relis encore, et c'est toujours avec plaisir que je me retrouve en face des personnages de tout étage et de toute farine dont il trace en courant les esquisses. Et Manon Lescaut et Desgrieux, comme ils sont vrais! ces deux jolis enfans qui se rencontrent à l'auberge, qui se trouvent mutuellement gentils et aimables, et puis qui s'en vont tout simplement ensemble sans s'inquiéter du passé, de l'avenir, des projets de leurs familles, tout occupés de leur amour; comme cela est gracieux; comme c'est bien là l'insouciance de dix-huit ans, la confiance présomptueuse de ceux qui aiment! et la coquetterie de Manon et son laisser-aller, et le désespoir de Desgrieux, et leurs bouderies et leurs réconciliations charmantes, et cet honnête Tiberge lui-même qui vient apporter entre les deux jeunes gens sa raisonnable, morale et ennuyeuse figure! Où voulez-vous que l'abbé Prévost ait été prendre cela, si ce n'est dans la réalité la plus réelle? Ou l'aventure lui sera arrivée, ou il en aura été témoin, et il l'aura reproduite avec cette naïveté que ne peuvent contrefaire tous les procédés de la fabrication la plus experte.

Il y a fort peu de temps que j'ai lu *Tom Jones* pour la première fois. Voilà encore un de mes héros. Ce brave Tom Jones est bien le frère aîné de Manon; amoureux, très sincèrement amoureux, brave, généreux, le cœur sur la main, comme on dit, plein des intentions les plus chastes et les plus fidèles; et puis, des que le diable se met de la partie, adieu toutes les héroïques et fortes résolutions: l'esprit est fort, mais la chair est faible. Je vous le répète, voilà mes héros, voilà ceux que j'aime, c'est la nature humaine tout entière; vices et vertus, force et faiblesse, tout est là. Est-ce que vous ne trouvez pas dans cette manière d'entendre le roman quelque chose de bien élevé, de bien philosophique, et en même temps de bien dramatique? Que sommes-nous, tous tant que nous sommes, si ce n'est des cadets de la famille de Tom Jones et de Manon Lescaut? Pour mon compte, je vous le jure, il n'y a presque pas de jour où je ne sente en moi des mouvemens chevaleresques qui m'emportent jusqu'au sommet de la plus inaccessible vertu.

Avec quel mépris superbe ne traite-t-on pas alors les communes misères ! Comme on plane sur ce vil tas de boue ! Quelle vertu nous serait alors interdite, quel acte d'abstinence ou de dévouement serait au-dessus de nos forces ? qui pourrait troubler la majestueuse sérénité de notre ame ? O sublime philosophe, prenez garde ; ce n'est pas que je craigne pour vous la chute de l'univers, votre ame héroïque ne s'ébranlerait pas de si peu, non ; mais ayez soin seulement que le bouton de votre bretelle soit solidement attaché, car s'il venait à vous manquer en chemin, votre stoïcisme ne tiendrait pas contre un si terrible assaut. Et n'allez pas croire, je vous prie, que ceci soit une objection au sublime, pas le moins du monde ; c'est tout simplement le rappel aux choses de la terre, c'est le *memento homo quia pulvis es*, c'est le faux pas de l'astrologue dont les pieds trébuchent sur la terre, tandis que ses yeux sont dans le ciel ; c'est la statue d'or aux pieds d'argile, c'est toute l'histoire de notre nature, si grande et si chétive, si noble et si ridicule, de notre nature à la fois immortelle et périssable.

Aujourd'hui, *Gil Blas*, *Tom Jones*, *Manon Lescaut*, nos vieux amis d'autrefois, ne sont plus dignes de notre nouvelle fortune. Nous ne voulons plus de ces faibles mortels qui faillissent, qui se fourvoient à chaque pas. Autrefois, la nature humaine était ainsi faite ; maintenant nous répétons avec Sganarelle : nous avons changé tout cela. Molière, s'il revenait au monde, ne serait pas digne de dénouer les cordons de nos souliers ; Molière, le père de tous ces bourgeois entêtés, de ces marquis ridicules, de ces valets fripons. A l'heure qu'il est, voyez-vous, il n'y a plus de valets fripons : les laquais sont abonnés au prix Monthyon, les cuisinières ont leur journal, spécialement composé pour elles par une société de moralistes et d'hommes de lettres, et se nourrissent chaque jour des principes les plus épurés. Cherchez-nous des vices, des ridicules ? vous n'en trouverez pas ; nous n'avons plus de ridicules. C'était bon quand il y avait des marquis ; mais maintenant les marquis sont morts et les ridicules aussi. Il n'y a plus que des citoyens égaux devant la loi, et le niveau de l'égalité, pour le ridicule comme pour le reste, a égalisé les parts.

Croyez-vous, par hasard, que quelqu'un en France ait le pouvoir de se moquer de quelqu'un? Essayez un peu par curiosité de vous moquer de moi et de ma correspondance, et je vous prouverai par A plus B que je ne vous ai pas dit une baliverne qui ne soit justiciable du tribunal de la plus sévère raison, et qui n'ait sa racine dans les dernières profondeurs de la nature humaine. Moquez-vous donc, si vous l'osez. Eh! vous voyez bien que cela ne se peut; vous croirez sur parole tout ce que je vous dirai, et vous ferez sagement.

Donc, ainsi que je vous le disais, depuis que nous avons célébré les funérailles du ridicule, nos romans et nos pièces de théâtre ont pris, comme vous l'avez pu voir, un essor surhumain. Le théâtre aujourd'hui n'a pas le mot pour rire; tudieu! ventrebleu! ne l'échauffez pas, car voyez comme il appuie la main sur la poignée de sa bonne dague de Tolède; ne l'échauffez pas; nous n'en serions pas quittes à moins d'une douzaine de fornications, d'adultères, d'assassinats, de fascinations magnétiques; il mettrait tout à feu et à sang; il ne laisserait plus d'innocence sur la terre; c'est un rude jouteur. O Macaire! si des régions éthérées où tu t'es élevé dans ton ballon, tu jettes encore un regard de clémence sur ce théâtre que tu as égorgé de tes mains, fais descendre sur sa cendre inanimée un rayon de ton esprit gouailleur et sceptique, rends au peu de sang que les coups de poignard lui ont laissé dans les veines, quelque peu de cette verve chaleureuse dont Molière a laissé tomber sur ton fumier le germe vivifiant. Sublime fossoyeur du drame échevelé, envoie-nous d'en haut le nouveau Macaire attendu, le rédempteur du roman!

Vous croyez peut-être que mes invocations m'ont emporté bien loin de M. Soulié; point du tout, je ne l'ai pas perdu de vue une minute; et M. Soulié, s'il lit ces lignes, comprendra que ce que j'en dis va un peu à l'adresse de M. Maurice, l'amant, finalement heureux, de M<sup>me</sup> de Lubois. M. Maurice, auquel on ne peut refuser un fort honorable caractère, est un de ces héros tout d'une pièce, dont la vertu ne fait pas un pli; il est respectueux, ardent, soumis, patient, fier, irréprochable, implacable; c'est du Byron tout pur.

Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.

Sauf le respect que je dois à Byron, on l'a un peu traité comme la muscade, et les héros qu'il a mis au monde sont devenus la pierre angulaire, le complément indispensable, la condition *sine quâ non* de tout roman. Ce sont toujours des personnages tendus, crispés, concentrés, mystérieux, qui ne se révèlent au monde attentif à leur parole, que par de rares monosyllabes, vrais personnages de roman qui n'existent que dans les romans, et peut-être aussi sous le masque de quelques tristes rejetons, que le souffle du roman a engendrés dans le monde réel. Cette critique, il faut bien en convenir, ne porte pas seulement sur M. Soulié; à y regarder attentivement, peut-être ne trouverait-on pas parmi tous nos auteurs les plus renommés, un seul romancier qui n'ait payé son tribut à cette influence posthume de Byron, à cette littérature funeste, fataliste, à laquelle nous ne craignons pas d'avouer que nous sommes redevables des meilleurs et des plus éloquens morceaux qui aient été écrits depuis dix ans, mais dont le règne, comme toute chose humaine, a ses justes limites et sa durée prescrite, que les auteurs ne pourraient certainement prolonger, une fois la veine épuisée, qu'aux dépens de leur gloire et de nos plaisirs. Sans prétendre appliquer textuellement cet aphorisme littéraire au nouvel ouvrage de M. Soulié, nous croyons cependant qu'il y a dans cet avertissement quelque chose qui le concerne, et dont nous serions heureux de penser que son beau talent pourra profiter.

Ce n'est pas sans quelque regret, je vous l'avoue, que je me décide à parler d'un roman que vient de faire paraître M. Louis de Maynard, sous le titre de : *Outremer*. M. Louis de Maynard est connu de vous ainsi que de tous les lecteurs de *la Revue*, par des morceaux de critique fort distingués, bien pensés, écrits d'un bon style; en un mot c'est certainement parmi nos contemporains un des jeunes écrivains qui donnent le plus d'espérances, et vous devez sentir tout ce qu'il y a de pénible à venir l'escorter à son début par de fâcheuses paroles, à moi qui n'ai jamais osé entreprendre un roman, et qui sens toute la distance qui sépare le meilleur article critique d'un morceau original, conçu, pensé, distribué dans le cerveau, sans pouvoir s'appuyer, comme je le fais ici, sur l'idée d'un autre, pour laisser souffler sa muse haletante. Toutefois

la vérité est chose si bonne à dire, que je la dirai, toute sévère qu'elle soit, à M. de Maynard, à charge de revanche, si jamais l'audace me prend de mettre au monde un roman.

Le sujet de M. de Maynard est un drame mulâtre qui se passe à la Martinique; il a voulu mettre en action la rivalité des mulâtres et des blancs dans les colonies, les prétentions trop souvent mal justifiées des hommes de couleur, et les crimes auxquels peut les porter l'infériorité où le préjugé les retient en dépit de la loi. Ce sujet offrait par lui-même un grand intérêt, et c'est déjà un mérite fort grand de savoir bien choisir son sujet; maintenant disons-le franchement, M. de Maynard n'a pas oublié assez ses habitudes de critique; ses personnages parlent beaucoup trop, se commentent et s'expliquent à eux-mêmes leurs motifs d'agir, au lieu d'aller droit devant eux, et de nous laisser, à nous autres lecteurs, le soin du commentaire; il y a dans tout son livre une tension évidente et un défaut de construction qui atteste de l'inexpérience. Je ne dirai rien de Marius, son principal personnage; j'ignore les mœurs de la Martinique: il se peut qu'elles soient fidèlement reproduites, mais le lecteur n'en juge pas ainsi; une accumulation de crimes, comme ceux que Marius entasse les uns sur les autres, paraît appartenir exclusivement au mélodrame; je ne conteste pas, je le répète, la réalité de ces atrocités sans fin, de ces empoisonnements en masse, de ces meurtres successifs qui déshonorent le caractère de son mulâtre; je dis seulement que le récit manque de vraisemblance.

M. de Maynard professe pour M. Hugo une admiration certainement partagée par tout ce qui est sensible aux beautés énergiques et fortes, et il nous a semblé que tous les défauts de M. de Maynard ne lui appartenaient pas en propre, que l'autorité d'un nom illustre a pu lui en imposer quelques-uns; on trouve en lui la même poésie qu'en M. Hugo. Marius est bien de la famille célèbre de ces héros composés par moitié de vice et de vertu, et qui présentent l' inexplicable alliance de tous les extrêmes, de la fierté, de la force, de la noble ambition, et de la lâcheté, de la cruauté, de l'ingratitude. Cette poésie, qui s'est systématisée chez M. Hugo,

pourrait, nous le croyons, devenir fatale à M. de Maynard; car, pour tout dire, nous croyons cette entente de la nature humaine, souverainement fautive et monstrueuse; il ne s'agit pas, en effet, comme dans ces romans dont je parlais plus haut, de montrer le revers de la médaille, d'opposer le laisser-aller et l'entraînement de la jeunesse aux résolutions généreuses d'un beau caractère; mais c'est vouloir accoupler des facultés qui s'excluent, et chercher dans le cliquetis d'oppositions artificielles des effets que la nature ne donne pas; on produit par ce procédé des antithèses personnifiées et point du tout des personnes humaines, en qui la nature, toute riche qu'elle soit en contrastes, a ménagé des dégradations de sentiment, des nuances et des transitions, qui seules attestent et sauvent l'identité.

Vous reconnaîtrez encore, à d'autres signes, le voisinage de M. Hugo, et combien ses procédés sont familiers à M. Louis de Maynard. Ainsi, en lisant *Notre-Dame de Paris*, le livre le plus remarquable peut-être de M. Hugo, vous avez dû être frappé de la manière dont la pensée se scinde et se distribue. Il y a pour chaque personnage important une introduction en forme. Et comme il y en a un certain nombre à introduire, il en résulte des recommencemens fréquens. L'action ne s'engendre pas dans la durée, elle se juxta-pose plutôt dans l'espace, et l'ensemble ne forme pas ce tout imposant et harmonieux que l'œil embrasse et saisit d'un regard; mais il se compose d'une série de portiques et de galeries magnifiques habilement soudés, mais évidemment engendrés un à un dans la pensée de l'auteur. Ce défaut, car c'en est un, est permis à M. Hugo, c'est le défaut de sa manière, le côté mortel de son talent, qui a produit tant de belles et durables choses. Quant à M. de Maynard, il aurait tout à perdre en subissant des imperfections qui ne sont peut-être pas pour lui le résultat nécessaire d'une organisation donnée, et qu'il ne doit sans doute qu'à l'étude prolongée d'un homme avec lequel on peut d'ailleurs tant profiter.

Vous parlerai-je de M. de Balzac? Si je n'écoutais que mon penchant, je me tairais; mais dans l'intérêt de son talent, dans celui de nos plaisirs, il n'est pas possible de laisser passer sans réclama-

tion une histoire que M. de Balzac vient de publier sous le titre de *la Fille aux yeux d'or*. M. de Balzac est l'historien privilégié des femmes, il excelle à traduire les causes secrètes et inaperçues de leurs déterminations, à rendre les traits les plus délicats de leur mobile physionomie; mais ce n'est encore là que le dernier de ses titres auprès d'elles; il s'est presque partout constitué leur avocat, leur protecteur; il a su faire valoir avec un art infini toutes les douleurs rentrées dont elles suffoquent à l'insu de tous, il a répandu du charme et de l'intérêt jusque sur le délaissement des vieilles filles. M. de Balzac est le conteur par excellence, l'homme des nuances et des détails; il ne se contente pas d'indiquer une situation, il la termine, il l'achève, et il vous dira avec précision les conséquences que doivent amener dans une même situation morale les différences de fortune et de position; c'est le peintre d'intérieur, et comme de juste, le favori du public féminin. Eh bien! savez-vous ce qu'imagine aujourd'hui M. de Balzac? Savez-vous où il va prendre ses héroïnes? quelles mœurs il nous représente? Vous ne vous en douterez jamais, et ce n'est pas moi qui me chargerai de vous le dire, car je ne saurais en vérité de quels mots me servir. Voyez un peu, M. de Balzac, dans quel cruel embarras vous nous mettez: nous voilà engagé d'honneur à prémunir vos lectrices contre le piège que vous leur tendez, et cela, sans pouvoir nous expliquer, sans déduire nos raisons; il faudra qu'on nous eroie sur parole, et cependant, vous en tomberez vous-même d'accord, la parole d'un inconnu doit aujourd'hui prévaloir sur l'autorité du vieil ami. Quelle malheureuse idée avez-vous donc eue là? M à qui profitera-t-elle? Vous éloignez de vous vos lectrices, vous mettez la critique sur des charbons, et vous-même dans quel labyrinthe de périphrases mystérieuses et de circonlocutions ambiguës vous êtes-vous engagé? On ne vous comprend pas, fort heureusement peut-être; mais le fait est que moi qui vous parle, je suis arrivé presque à la dernière page, sans me douter aucunement de ce que vous voulez dire; et quand le mot de l'énigme s'est enfin révélé, j'ai pensé qu'il eût mieux valu que le jour ne se fût jamais levé sur cette ténébreuse apocalypse.

M. de Balzac intitule ses livres : *Études de mœurs au dix-neuvième siècle*. Eh bien ! en vérité, il y a des choses vraies au XIX<sup>e</sup> siècle qui ont été vraies, je crois, dans tous les siècles, et qu'il ne convient nullement d'aller déterrer ; il est des choses qu'il ne faut pas savoir, dont on peut fort bien parler dans un déjeuner de garçons, après le champagne, mais qu'il est tout-à-fait inutile de raconter et d'enseigner aux dames. Ah ! mesdames, si vous saviez comme votre historien vous traite, comme il vous habille, et quelle gracieuse idée ses *Études de mœurs au dix-neuvième siècle* donneront de vous à vos petites-filles, vous gronderiez tant et si bien, que M. de Balzac, confus et repentant, serait obligé, pour rentrer en grâce, de retrouver l'inspiration et le style d'ÉUGÉNIE GRANDET, de la FAMILLE CLAES, de toutes ces histoires qu'il conte si bien.

En voilà assez sur les romans pour aujourd'hui ; j'ai à vous parler d'autre chose.

J'ai sous les yeux un livre dû à la plume d'un officier de l'armée d'Afrique, qui, dans ce temps peu propice aux grandes fortunes militaires, occupe ses loisirs à de solides études. Vous avez lu sans doute dans les REVUES divers morceaux de M. Barchou de Penhoën, notamment un travail sur la philosophie de Schelling, qui suffirait pour faire concevoir du talent de l'auteur l'opinion la plus distinguée : une grande clarté d'exposition, un style ferme, nombreux, coloré, c'est chose qui se rencontre rarement sous la plume des méaphysiciens. M. Barchou de Penhoën en avait donné un exemple remarquable. Aujourd'hui ce n'est plus de métaphysique qu'il traite, mais bien de notre expédition d'Alger en 1850, de cette conquête dont les destinées, problématiques dès l'origine, ne sont point encore parfaitement éclaircies. M. Barchou fait l'historique des causes qui ont amené la guerre entre la régence et nous ; ce qu'il dit à ce sujet forme un précis très exact, et utile à revoir pour se rappeler l'enchaînement des évènements, les délibérations auxquelles fut soumis le projet de conquête et l'accueil que lui fit

L'opinion à une époque où la France, menacée dans ses institutions par le mauvais vouloir du ministère Polignac, étendait sa défiance et sa réprobation jusque sur des projets vraiment utiles et glorieux, et qui, en d'autres circonstances, eussent valu au pouvoir d'unanimes éloges. Le caractère et la conduite de M. de Bourmont, de l'amiral Duperré, l'historique du débarquement et de la conquête ont fourni à l'auteur la matière de plusieurs chapitres d'un intérêt élevé, mûrement pensés et simplement écrits; l'écrivain brillant se retrouve dans quelques peintures plus vives, telles que le départ de la flotte de Toulon et le récit de diverses rencontres avec les Arabes, entremêlées de réflexions pleines de sens et d'une haute raison. Je ne crois pas que ce livre fasse grand bruit dans le monde, ce n'est pas un livre de circonstance; mais certainement ceux qui l'auront lu, garderont un vif souvenir du talent de l'auteur, et conserveront son ouvrage dans leur bibliothèque. Il y a dans les militaires instruits (la remarque n'est pas de moi) un caractère de talent tout particulier. La vie active a développé en eux un coup-d'œil juste, prompt, décidé, et vous pourrez vérifier qu'une fois préparés par l'état militaire, à quelque chose qu'ils s'adonnent, ils manquent rarement d'y réussir. C'est encore là une noble profession qui s'en va, une profession désormais pénible sans compensation, dont l'esprit se retire, et cette idée, qui pourtant semblerait annoncer des jours de paix, a quelque chose de triste; j'ai toujours eu une admiration et un attrait particulier pour le caractère militaire: l'habitude du péril et de la discipline, qu'y a-t-il de plus puissant pour former des hommes à toutes les qualités fortes et honorables? L'état militaire était resté dépositaire et héritier de toutes ces belles traditions d'honneur que la noblesse avait laissé perdre. Le sentiment de la gloire, l'exercice journalier du courage, élevaient les hommes; c'était un asile ouvert à tout le côté poétique et chevaleresque de la vie humaine, si misérablement sacrifié de nos jours aux sordides calculs de l'égoïsme et de l'esprit financier. Eh bien! tout cela s'en va; on met la pioche à la main de nos soldats; gloire à l'industrie! mais l'industrie, cette souveraine despotique de notre âge, héritera-t-elle aussi de l'honneur et du désintéresse-

ment militaire? En attendant que le jour se lève sur toutes ces questions obscures, honorons, croyez-moi, les hommes d'élite qui, arrêtés dans leur route, savent reporter dans la vie civile et dans l'exercice des plus nobles facultés de l'esprit cette activité pleine de rectitude qui, en d'autres temps, les eût promus peut-être à des dignités plus brillantes.

AD. GUÉROULT.

---

# VERA-CRUZ.

---

Toute cette vaste portion du continent américain, qui s'étend depuis le 16° de latitude jusqu'au 57°, jadis colonie espagnole, actuellement république composée de vingt-deux états fédératifs et indépendans, en un mot le Mexique, n'a qu'un port pour communiquer avec l'Europe, et ce port, c'est la Vera-Cruz. A la vérité, depuis quelques années, la petite ville de Tempico est assez fréquentée par les bâtimens européens et ceux des côtes orientales de l'Amérique; mais le commerce qui s'y fait est trop peu considérable, et la rade de Tempico n'offre pas assez de sûreté aux navires pour qu'elle puisse jamais rivaliser avec la dangereuse, mais antique rade de Vera-Cruz.

La ville de la Vera-Cruz fut fondée par Fernand Cortès le vendredi-saint de l'année 1519, sur les bords de la mer, dans l'endroit même où il débarqua avec son armée. Elle fut appelée *Villa Rica*, dit un historien de la conquête du Mexique, à cause de l'or que les Espagnols y découvrirent. La fièvre jaune et les guerres civiles ont vicilli la Vera-Cruz, pour ainsi dire, dès son origine, au point que, malgré son jeune âge de trois siècles, ayant été déjà plusieurs fois détruite ou abandonnée, les voyageurs n'ont pu préciser sa situation primitive. Mais la soif de l'or est son *palladium*, et la

Vera-Cruz existe en dépit du caprice impolitique de l'un des derniers vice-rois espagnols, qui, pour soustraire les Européens au fléau terrible de la fièvre jaune, appelée *vomito negro*, avait résolu de la raser entièrement, et d'en transporter les habitans à Xalapa. Elle existe, toujours serrée dans son épaisse ceinture de sable que le vent du nord amoncelle autour de ses remparts, en partie baignés par la mer; elle existe avec ses maisons blanches, ses dômes arrondis, ses clochers élevés, ses rues droites bordées de trottoirs, ses portiques, ses églises, son môle que les flots rongent en frémissant, ses forts, ses moustiques, son vomito negro et ses quinze mille habitans. Ce sont ses habitans qui ont combattu le plus vaillamment pour l'indépendance du Mexique; ce sont eux qui ont expulsé les Espagnols de *las Castillas* ou *San-Juan d'Ulloa*, forteresse réputée imprenable, bâtie dans la rade à un quart de lieue de la ville, sur l'un de ces deux îlots où les indigènes, lors de l'arrivée de Fernand Cortès, offraient à leurs divinités des victimes humaines, et dont l'autre, écueil redouté des navigateurs, a conservé le nom d'Île des Sacrifices (*Isla de Sacrificios*). Des boulets enchâssés dans les remparts, des maisons démantelées, des murs croulans, attestent que la gloire dont se prévalent les *Véracruzians*, ils l'ont acquise à juste titre.

On a prétendu que la ville primitive, fondée par le conquérant du Mexique, avait été bâtie à plusieurs lieues de distance de la Vera-Cruz d'aujourd'hui; d'autres soutiennent au contraire que sa situation n'a jamais changé. Aucune de ces deux assertions ne mérite croyance; voici des faits. Les ruines de l'ancienne Vera-Cruz (*antigua Vera-Cruz*) existent à côté de la nouvelle Vera-Cruz, qui a son cimetière au milieu d'elles. Non-seulement on y voit un grand nombre de maisons démolies, mais il y a même une promenade bordée de murs, tapissée d'une espèce de ciment fort dur, imitant le granit. Ces ruines se trouvent au sud-est de la ville, à quelques centaines de pas des remparts.

La nouvelle Vera-Cruz forme un carré long, irrégulier; aucun édifice remarquable ne la décore; mais elle a d'assez jolies places publiques. Ses rues sont larges et bien alignées; celles qui la partagent dans sa longueur sont fort belles et se coupent à angle droit

avec les rues transversales. Les maisons, bâties en briques et couronnées de terrasses, ont des balcons à presque toutes les fenêtres ; elles sont de deux, ou trois étages. Du côté du nord est la mer, à l'orient et à l'occident le sable de la côte dépouillée de végétation, au sud quelques arbustes qui naissent au pied même des remparts ; un peu plus loin de vastes marais, et au-delà la forêt qui se prolonge sur de lointains coteaux, derrière lesquels se montrent les flancs noirs du pic d'Orizava.

La pierre qui a servi à construire le môle et les remparts est formée par des madrépores ; on la tire du fond de la mer. Il n'y a pas de tuilerie à Vera-Cruz ; pour la construction et la réparation des maisons, on fait venir des briques de Tlacotalpan, ville située à vingt ou vingt-cinq lieues de là, sur les goëlettes qui font cette traversée. Aussi les frais de transport et la cherté de la main d'œuvre élèvent la bâtisse à un si haut prix, que beaucoup de propriétaires négligent de restaurer leurs maisons à demi ruinées et inhabitables.

Il y a dans la ville de nombreuses fontaines, des puits et des citernes ; mais l'eau est assez mauvaise et ne contribue pas peu, dit-on, à donner des maladies ; on prétend que celle des citernes est la seule qu'on puisse boire sans danger. Le marché est garni de provisions et de fruits de toute espèce. On y voit toutes les productions d'Europe et des tropiques, la banane et la pêche, le raisin et l'anana.

La classe ouvrière, qui échappe au vomito negro, mène à Vera-Cruz une vie plus heureuse que partout ailleurs, peut-être ; car si elle n'est pas assurée de vivre long-temps, ce dont elle s'inquiète fort peu, elle gagne de bons salaires, ce qui lui importe davantage. Une journée de travail vaut à un menuisier dix francs au moins, à un maçon quelquefois quinze francs ; ainsi des autres métiers. Les ouvriers malades trouvent à l'hôpital des soins et des secours. S'ils guérissent, ils sont certains, avec de l'économie, de se créer, au bout de quelques années, une honnête aisance, qui pourra les dispenser de travailler le reste de leurs jours.

Vera-Cruz est par sa position l'entrepôt général de tout le commerce du Mexique. Elle sait tirer parti de cet avantage, et sur

toutes les marchandises qui entrent dans le port pour être expédiées dans l'intérieur, ou qui en sortent pour être exportées, elle prélève des droits de douane fort considérables; aussi est-elle en butte à l'animosité et à la jalousie des autres états fédératifs. Il paraît même que les derniers troubles du Mexique n'ont pas eu de cause plus immédiate.

Les principaux négocians de Mexico et des autres grandes villes de la république ont des correspondans à Vera-Cruz; mais il y a en outre de nombreuses maisons de commerce dont les relations s'étendent dans le nouveau et l'ancien continent. Chaque jour il arrive dans la rade des navires de presque toutes les nations, chargés de différentes marchandises; le commerce le plus actif est celui des vins de Bordeaux, d'Espagne, de Portugal, des huiles d'olive, des indiennes, des tissus de toute espèce, du sucre, du café. Les Antilles fournissent en partie au Mexique ces deux derniers produits, qui réussissent si bien dans l'état de Vera-Cruz, mais dont la culture est trop négligée pour suffire aux besoins des Mexicains. Les objets d'exportation de Vera-Cruz ne consistent guère qu'en vanille, cochenille, jalap, salsepareille: aussi la plupart des navires d'Europe sont-ils obligés d'aller compléter leurs chargemens sur les côtes du Yucatan ou ailleurs.

Quatre-vingts lieues séparent Vera-Cruz de Mexico. La route est très belle, bien entretenue, et les voitures la parcourent librement de Xalapa à la capitale du Mexique; mais de Vera-Cruz à Xalapa, le chemin est si difficile, que le transport des marchandises s'effectue généralement à dos de mulet. Il part tous les jours de Vera-Cruz des caravanes qui se dirigent sur tous les points du Mexique. Les muletiers qui les conduisent campent dans les forêts, font eux-mêmes leurs *tortilles* (1), et apprêtent leur nourriture dans les champs, comme les *gitanos* d'Espagne. Mais les voyageurs sont souvent dévalisés par des bandes de voleurs qui infestent les chemins. On s'assure, dit-on, contre ces brigands à Vera-Cruz et à Mexico, comme on s'assure en France contre l'incendie.

Le luxe est généralement répandu parmi les habitans de Vera-

(1) Gâteau de maïs qui sert de pain à la plupart des habitans du Mexique.

Cruz. Les riches bourgeois suivent les modes françaises; les femmes sont toujours vêtues de noir les jours ouvrables, de blanc les fêtes et dimanches. Celles qui descendent d'Européens sont en général de moyenne taille, bien faites et fort jolies. La mantille noire, qui cache à demi leur visage, relève singulièrement la blancheur de leur teint; malheureusement elles sont en petit nombre, car la plus grande partie de la population, surtout dans les classes inférieures, est composée d'hommes et de femmes de couleur.

A toute heure du jour, l'aspect des rues de la ville est plein de variété et de mouvement. Les habitans ne sont point sujets à cette espèce d'apathie morale et physique, qui est l'apanage des hommes des tropiques; c'est qu'il y a à Vera-Cruz des hommes de toutes les nations, des Français, des Allemands, des Espagnols, des Italiens, des Anglais, des Américains du Nord; et tous ces étrangers, tantôt disséminés, tantôt mêlés et confondus avec les habitans, sont en assez grand nombre pour pouvoir parler la langue de leur pays. On voit ordinairement assez peu de femmes circuler dans les rues, les jours de fêtes exceptés. Les dames de distinction surtout vivent très retirées; elles ne sortent guère que pour aller à l'église, et ne fréquentent point les promenades et les divertissemens publics. Il ne figure aux *fandangos* champêtres, qui ont lieu tous les dimanches aux environs, que des femmes de couleur.

Le jeu est la passion dominante des Mexicains. A Vera-Cruz, ils la poussent jusqu'à la fureur. A deux lieues de la ville est une maison de plaisance, où se réunissent les joueurs. Les dimanches et les fêtes, tout ce qui compose l'aristocratie marchande et financière, la seule qui existe à Vera-Cruz, se rend en voiture à ce château. C'est là, dans la solitude des bois, que de brillantes fortunes, fruit du hasard ou des labeurs de plusieurs années, s'évanouissent à la vue d'un as de pique ou de carreau; c'est là que, dans l'espace d'un jour, l'homme riche est plongé dans la misère, tandis que l'homme voisin de l'indigence s'élève à la richesse qui le conduit aux dignités. On cite un négociant français qui est parvenu à monter ainsi l'échelle de la fortune, et par suite celle des honneurs.

La chambre des députés (*l'Estado libre y soberano*) de Vera-Cruz s'assemble à Xalapa, où, pendant la session, elle est à l'abri du

vomito negro; mais le chef politique réside à Vera-Cruz avec trois ou quatre régimens d'infanterie, plusieurs compagnies d'artillerie, sans compter ceux qui occupent *las Castillas*, d'où ils font tonner le canon chaque matin au lever du jour, et tous les soirs à huit heures. Les soldats sont fort bien équipés. Deux régimens ont chacun une brillante musique. Chaque musicien a un costume d'une magnificence tout orientale. L'état-major se fait, sans doute, un point d'honneur de les vêtir avec luxe, comme en France les tambours-majors. Il y a dans l'enceinte de la ville un assez grand nombre de casernes, un parc d'artillerie muni de bombes, d'obus, de plusieurs pièces de canon en fonte, dont la plus belle porte les armes des rois de France, et a été fondue sous Louis XI.

Sept couvens, la plupart déserts, sont disséminés dans divers quartiers. Un moine, portant l'habit de son ordre, habite quelquefois seul les sombres galeries du monastère. Les églises de ces couvens sont, ainsi que la métropole, vastes, propres et ornées; mais on y voit fort peu de tableaux. Ces églises restent presque toujours fermées. La cathédrale est la seule qui, les dimanches et fêtes, réunisse un assez grand nombre de fideles. Il y a foule surtout à la messe où les musiques militaires des deux régimens, exécutent tour à tour des airs graves et solennels parfaitement en harmonie avec la sainteté du lieu.

Les étrangers ne sont pas embarrassés pour se loger à Vera-Cruz, comme à Alvarado et à Tlacotalpan. On y trouve des auberges (*fondas*) fort bien tenues, dont plusieurs par des traiteurs français, chez lesquels on est bien nourri pour une ou deux piastres par jour. On repose la nuit couché sur des lits de sangle sans matelas ni paillasse, enfermé sous une moustiquaire de gaze, appelée *parillon*. Sans cette cloche légère, transparente, mais impenetrable aux moustiques, ces insectes vous empêcheraient de dormir. Souvent même, nonobstant toutes precautions, il est impossible de fermer l'œil, tourmenté que l'on est par la piquûre et le bourdonnement de quelques-uns d'entre eux qui sont parvenus à se glisser sur votre couche. Il est pénible alors de sentir la nuit peser sur ses paupières, tandis que le *seseno*, la lanterne d'une main et la hallebarde de l'autre, parcourt la ville en chantant les heures,

et que sa voix sonore et pénétrante , après avoir frappé vos oreilles du salut habituel : *Ave Maria purissima* , fait entendre les mots désolans : *La media de noche* , il est minuit. Il est pénible alors de distinguer les voix sourdes des sentinelles qui veillent autour des remparts , et dont les cris mille fois répétés forment , pour ainsi dire , une longue chaîne de sons dans les ténèbres.

Sans le vomito negro, les fièvres intermittentes et les moustiques, la Vera-Cruz serait une des villes les plus florissantes de l'univers. Sa position unique peut-être, qui la rend le canal indispensable de l'Europe pour alimenter le Mexique de ses produits agricoles et industriels, les richesses du sol de l'état dont elle est la capitale, lui donnent une haute importance. Tant que le monde aura soif de l'or, il se trouvera des aventuriers qui iront braver dans son enceinte l'horrible fièvre jaune, et renouveler cette population décroissante que le fléau décime chaque année.

(*Journal d'un voyageur.*)

---

---

## UN BAL

# SOUS LOUIS XIV. <sup>1</sup>

---

Au mois de mai 1661, c'est-à-dire deux mois seulement après la mort de M. le cardinal de Mazarin, il y avait déjà bal chez la jeune princesse de Soissons, nièce du défunt ministre. Le roi n'aimait point les gens d'humeur triste; il avait horreur du deuil; la danse était son goût le plus passionné; il excellait dans cet exercice, et la comtesse Olympe, remarquant du refroidissement pour elle dans les manières du prince, résolut de se remettre bien en cour en donnant un bal à l'occasion de ses nouvelles fonctions de surintendante de la reine. Combien elle se félicita de son expédient, lorsqu'un soir, chez Monsieur, le roi daigna dire en souriant :

— Madame de Soissons, ce sont les bergers qui dansent au retour du printemps; ainsi nous voulons que votre fête soit champêtre et nous y paraîtrons en Tircis!

Puis S. M. se penchant à l'oreille de la comtesse :

— Ma chère Olympe, dit-il tout bas, je vous enverrai mes violons.

(1) Nous avons annoncé, il y a quelque temps, un nouveau roman de M. Paul de Musset; le fragment suivant est extrait de ce nouvel ouvrage qui a pour titre *Lauzun*, et paraîtra prochainement chez le libraire Dumont.

Le jour du bal arrivé, on vit l'hôtel de Soissons miraculeusement transformé en un bosquet enchanté. Les murs et les plafonds disparaissaient sous d'épaisses couches de feuillage vert. Les galeries ressemblaient aux allées d'un parc taillé avec une parfaite symétrie, et les portes étaient comme les détours de charmilles touffues. Les girandoles levaient leurs bras comme des plantes gigantesques d'où la lumière sortait en fleurs étincelantes. Les degrés étaient recouverts d'un frais gazon, et toutes les roses de Fontenay gisaient effeuillées dans les salons pour être foulées par les pieds des danseurs. La comtesse aurait certainement commandé à ses valets de se vêtir en faunes, si toute la cour eût dû prendre le déguisement; mais on craignait encore d'effaroucher la piété de la jeune reine, dont le confesseur était trop sévère pour permettre la mascarade après le carnaval. Afin de n'être pas le seul à porter le déguisement, le roi voulut qu'il y eût une entrée de quatre bergers avec leurs bergères. On choisit les plus jolies femmes et la fleur des cavaliers; le quadrille, dont la musique était de Baptiste, fut appris et répété dans le plus grand secret.

Le roi ouvrit le bal en dansant avec Mademoiselle, Louise d'Orléans, un pas admirable, exprès étudié pour la circonstance. La beauté du royal Tircis fit épanouir tous les cœurs. Jamais berger idéal, soupirant dans les pages des romans du jour, n'aurait porté la houlette avec une plus moelleuse élégance. Les dames voyaient réalisées les douces visions de leurs lectures pastorales; elles souriaient en murmurant tout bas des éloges amoureux; leurs yeux languissans semblaient aider le prince dans l'exécution de ses pas, et le soutenir dans les poses difficiles, comme si elles eussent regretté que des membres si gracieux prissent tant de fatigue. Leur silence ressemblait à une délicieuse rêverie. Elles oubliaient leurs rivalités, leurs jalousies et leurs querelles; elles s'oubliaient elles-mêmes, car ce n'était plus l'instant de briller, ni de chercher à fixer les regards du roi. Le roi dansait! elles ne savaient plus où se procurer assez d'attention, d'application et d'intérêt pour un tel spectacle.

Le pas achevé, S. M. s'alla placer près du fauteuil de la jeune reine pour regarder le quadrille composé par maître Baptiste. Trois

cavaliers vêtus en bergers, MM. de Guiche, du Lude et de Villerio, s'avancèrent conduisant leurs bergères ; mais le quatrième danseur ne parut point, et la duchesse de Valentinois, élevant sa main gauche que personne ne vint saisir, se plaça toute seule à son poste en disant d'un air étonné :

— Où donc est M. de Villequier ?

Aussitôt la foule répéta timidement le nom de Villequier ; les yeux cherchèrent de tout côté le quatrième berger sans lequel le quadrille était impossible. Les maîtres des cérémonies coururent par les salons en appelant le danseur égaré, avec des cris lamentables. Les assistans étaient saisis d'horreur, car le roi fronçait déjà les sourcils, et son mécontentement était visible. Les violons avaient joué deux fois la ritournelle. L'anxiété de la cour fut à son comble, lorsque des voix confuses crièrent dans l'éloignement que le duc de Villequier n'était pas encore arrivé. Quoique l'effet du quadrille dût être absolument perdu par l'absence du quatrième cavalier, l'impatience du roi et l'ordre qu'il donna impérieusement de commencer, ne permirent plus ni hésitation ni retard. MM. de Guiche et de Villerio débutèrent avec leurs dames sans savoir comment cette cruelle scène allait finir, et laissant M. du Lude dans un embarras voisin du désespoir. La terreur et l'attente crispaient tous les visages.

Tout à coup un jeune homme inconnu, vêtu de l'habit ordinaire de la cour, s'élança hardiment du milieu de la foule, et saisit par la main M<sup>me</sup> de Valentinois qui lui sourit d'un air amical. Voilà ce gentilhomme qui exécute les figures savamment combinées par le directeur des ballets, et répétées depuis une semaine avec un profond mystère. Non-seulement il semble deviner tout ce qu'a imaginé le maître, comme si quelque démon lui révélait sur l'heure les secrets de cour ; mais on dirait, à voir la souplesse et la multiplicité de ses pas, qu'il se joue des études sérieuses de ses voisins, et qu'il s'élève au-dessus d'eux, comme le poète au-dessus du prosateur. Il ajoute des broderies de bon goût au thème de l'inventeur, difficile et compliqué pour les autres, mais qu'il paraît traiter comme un badinage. L'imagination du maître est moins féconde, moins hardie que les jambes de cet étranger.

Un murmure d'étonnement s'éleva d'abord de toutes parts; la reine parla long-temps à l'oreille du roi, et comme elle fit plusieurs signes de tete approbatifs, on présuma que ce danseur était connu du monarque. Les deux visages royaux souriaient de p'aisir à chaque mouvement agile de ce jeune homme. L'étonnement fit bientôt place à l'admiration et à la joie. Quelques dames, au risque d'être blâmées, montèrent sur les sièges. Cette assemblée, qu'on avait vue consternée par la crainte d'une catastrophe presque inévitable, fut saisie d'un enthousiasme subit; les hommes s'agitaient avec un air d'empressement et de curiosité.

— L'heureux mortel! disaient des ambitieux; sa fortune est assurée, il sera désormais de tous les quadrilles.

Le duc de Mortemart, amateur passionné de ballets et de comédies, qui s'extasiait au seul nom du plus mauvais acteur et qui bondissait lorsqu'on lui parlait de Baptiste, s'écria que c'était à mourir de surprise et de plaisir.

— Admirable! prodigieux! criait-on de tous côtés aux moindres *jetés-battus* de l'étranger.

— Voyez! voyez! le roi l'applaudit; messieurs, applaudissons.

L'inconnu termina au bruit des battemens de toutes les mains, et par un pas d'une extrême difficulté, ce quadrille a jamais mémorable. Une question unique vola aussitôt de bouche en bouche.

— Qui donc est ce jeune homme?

— C'est quelque maître à danser envoyé d'Italie au roi, murmura un envieux.

— Non, non, répondit M. de la Rochefoucault, l'étude ne peut donner cette noblesse de maintien qu'à un homme distingué; je gagerais que ce garçon est du meilleur sang de France.

— Son nom, par pitié! demandèrent les dames.

— Je le sais, je le sais, dit M. de Villeroi, d'un air important.

— Vite, son nom?

— Il s'appelle Lauzun.

Lauzun! Lauzun! répétèrent cent voix de toutes sortes.

— Lauzun! dit un duc vérifié; c'est une branche de l'ancienne et illustre famille des Caumont.

— Lauzun! c'est un cousin du maréchal de Grammont.

— M<sup>me</sup> de Valentinois, fille du maréchal, a révélé à son cousin les secrètes instructions du maître des ballets.

— C'est cela! le mystère est éclairci.

Le nom de Lauzun voltigea aussitôt sur les plus jolies lèvres du monde au zéphyr des éventails. On ne parla plus que de Lauzun pendant le reste de la soirée. La nouvelle se répandit que le malencontreux Villequier s'était cassé la jambe.

— Le sot! dit M. de Mortemart; il ne lui reste qu'à vendre ses charges au jeune Lauzun.

— Regardez, regardez! voilà M. de Lauzun qui danse encore une courante avec M<sup>me</sup> de Valentinois.

— Ce doit être un rusé coquin, s'il a l'esprit aussi délié que les jambes.

— Il est d'une taille fort petite.

— Oui, mais qu'elle est souple et dégagée!

— La même tournure que celle du roi, madame.

— Absolument la même, madame; — plus de vivacité seulement.

— La plus jolie jambe de la cour.

— La plus jolie, sans contredit.

— Ses cheveux sont excessivement blonds.

— J'aime fort les cheveux blonds.

— Voyez comme sa physionomie est fière! madame.

— Fière et douce tout à la fois.

— Je ne la trouve pas douce, madame.

— C'est un enfant.

— Dix-huit ans au plus, je gage.

— Oh! madame, quelle petite main! — ses dents sont belles.

— Qu'il danse bien! cette courante est des plus difficiles, savez-vous cela?

— Ce n'est après tout, dit un vieux courtisan, qu'un méchant cadet arrivé de Gascogne depuis huit jours, et je parierais gros jeu qu'il en est venu à pied.

— Il est merveilleux qu'un simple cadet de Gascogne possède à ce point les belles manières.

— La comtesse, sa cousine, est une belle danseuse, dit un passant.

— Elle est bien heureuse, pensèrent les femmes sans oser le dire.

La magnifique courante, savamment exécutée, valut un nouveau triomphe au jeune Lauzun. La foule était transportée, les éloges n'eurent plus de bornes. Enfin ce qui environna le débutant d'un éclat formidable, c'est que le roi le fit appeler et daigna l'attirer pour lui parler dans l'embrasure d'une fenêtre. Un sourire charmant et plein de coquetterie, symptôme certain de l'approche du vent de la faveur, soulevait les lèvres royales. S. M. déposa sa houlette contre un volet, et passa sa main gauche dans les plis de son haut-de-chausses pastoral garni d'un vertugadin de soie rose.

— Que pense-t-on de nous en Gascogne, monsieur de Lauzun ?

— Le nom de votre majesté y est béni et respecté.

— Le trône a été fort déconsidéré par sa faiblesse ; mais je lui donnerai, j'espère, un éclat nouveau. Je veux retremper ma cour et m'entourer de gentilshommes dévoués. Vous resterez près de nous, monsieur de Lauzun. Votre cousin m'a demandé pour vous le commandement d'une compagnie de Bees de Corbin : je vous l'accorde. — Vos revenus sont-ils considérables ?

— Ils sont fort modestes, Sire ; mais je n'épargnerai rien pour soutenir le rang que votre majesté veut bien me donner.

— Je n'entends pas que votre fortune souffre des dépenses où vous entraînera votre emploi. J'y remédierai par quelque autre faveur plus lucrative. La mort de M. le cardinal met à ma disposition bien des places. Je songerai à vous. On cherche des yeux celui sur qui va tomber le fardeau des affaires. Je veux bien vous dire qu'il n'y aura plus de premier ministre, et que je régnerai seul. Ainsi faites-nous votre cour, monsieur de Lauzun.

Cela dit, le roi reprit sa houlette, et répondit à la profonde révérence de Lauzun par un signe de tête gracieux ; puis il tourna sur ses talons et rejoignit la reine.

La cour était en émoi. Que pouvait avoir dit le monarque à ce simple gentilhomme ? N'était-il pas évident que S. M. ne pouvait plus se passer de lui, qu'elle lui donnerait un portefeuille ou une surintendance, le gouvernement d'une province ou même un emploi dans la chambre ?

— Quel bonheur, dirent les dames, qu'un si charmant garçon soit mis à sa place !

Les jeunes gens firent, au nouveau venu, mille avances cordiales et l'invitèrent à des parties de débauche. De vieux courtisans secoururent leurs oreilles avec humeur en disant :

— Vous verrez qu'après le règne des éminences nous tomberons dans celui des favoris.

— Mon petit cousin est lancé comme une grenade, s'écria M. de Grammont; Dieu sait où il s'arrêtera.

— Il paraît, assura M. de Duras avec mystère, que ce jeune homme a parlé tout à l'heure au roi avec la sagesse d'un Jeannin ou d'un Molé.

— Ils ont traité les plus hautes questions politiques, dit M. de Servien.

— C'est un homme supérieur, dit l'abbé Fouquet qui n'avait jamais vu Lauzun.

M. de Mortemart paraissait au comble de ses vœux. Il se tenait les flancs de plaisir, et levant les yeux d'un air exalté, il répétait sans cesse : Lauzun ! Lauzun ! comme on dit : Quel bonheur ! Dieu ! que je suis heureux !

Nompar de Caumont, comte de Lauzun, était délicat en apparence, et très robuste en réalité. Il avait à vingt ans l'assurance d'un homme de trente, une audace et une ambition diaboliques, un courage au-dessus de tous les dangers, un tempérament de feu, une facilité incroyable à prendre mille formes. Il savait également s'ouvrir les cœurs par ses manières aimables, ou écraser un ennemi sous le ridicule. Sa logique était inattaquable; son génie, celui de l'intrigue et des machinations. C'était un de ces hommes exceptionnels que la nature a doués des qualités les plus brillantes, qu'elle a créés avec amour, mais dans l'âme desquels elle a placé d'insatiables désirs qui ne leur laissent point de repos; un de ces êtres dangereux, dévorés par un éternel besoin d'agitation, qui n'accordent qu'un sourire de mépris aux âmes candides, et qui ne sont pas faits pour les destinées ordinaires. La postérité les maudit quelquefois; mais le poète et le philosophe les regardent avec l'admiration qu'ont les savans pour ces astres redoutables dont ils suivent la marche dans le ciel.

PAUL DE MUSSET.

---

---

# CHRONIQUE.

---

Cela est vite fait, mettre le feu à une trainée de poudre et vomir le carnage sur une armée qui passe l'arme au bras, le roi en tête; mais comme cette trainée de poudre va loin, et quelle longue portée ont ses balles! Voici toute l'Europe qui est encore sous ce coup funeste, voici toute la législation française qui en ressent le contre-coup, voici que la presse en est venue à voir sa charte même refaite de nouveau; on a déjà commencé cette œuvre si difficile. Avant son jugement, l'assassin pourra savoir peut-être quelles seront désormais les nouvelles lois qui vont nous régir et quelles seront les nouvelles amendes. Que sait-on? peut-être Fieschi pourra-t-il voir de sa prison des écrivains français mis au carcan et entraînés à la déportation!

Il est malheureux que les préliminaires de la nouvelle loi qui se discute à la chambre des députés aient commencé par un pareil considérant : *Attendu qu'un scélérat s'est rencontré, qui a tré sur le roi et sur ses trois fils, et qui a tué du même coup quatorze citoyens, dont un maréchal de France, la loi veut.*— Certes, oui, tout le monde avouera avec nous que ce sont là de tristes prolégomènes, et cependant ne faut-il pas que la société attaquée arrive à se défendre de toutes ses forces? Et cependant peut-on dire vraiment que la presse s'est maintenue jusqu'à présent dans des limites raisonnables? Au contraire, n'a-t-elle pas attaqué tout ce qui est pouvoir en ce monde? Et quand le pouvoir se défend enfin, faut-il s'en étonner ou s'en plaindre? — Le premier article de la

loi nouvelle a passé déjà à une grande majorité. La chambre est arrivée tout armée et toute convaincue, et elle n'a voulu rien entendre. Les députés de l'opposition ont été assez brutalement reçus par elle. Eh! de grâce, n'allons pas si vite; ne faisons pas, nous aussi, des machines infernales, car nous savons par l'exemple de Fieschi, que dans les machines les mieux faites, si quelque petite chose se déränge, le fabricant peut être blessé à la tête et à la poitrine. Il faut donc que la chambre des députés soit plus calme, il faut qu'elle écoute les paroles de l'opposition, et que la presse, la même qui a fait la révolution de juillet, puisse se défendre devant elle. C'est trop sans doute d'une loi votée en un jour, il ne faut pas ainsi aller au pas de course, la baïonnette en avant, quand il s'agit de modifier des libertés et des garanties; il ne faut pas que la chambre des députés s'expose, par trop de précipitation, à ce qu'un jour on en appelle de la chambre en colère à la chambre calme et de sang-froid.

Comme aussi il faut dire que la condamnation de M. Raspail (*deux ans de prison et cinq années de surveillance*) nous paraît une condamnation *ab irato*. En ceci nous ne serons pas suspects; nous n'avons aucune sympathie pour ces doctrines violentes soutenues avec ces paroles doucereuses et fades; mais cependant pour quelques paroles échappées à un homme, le condamner à la surveillance de la police comme un forçat! n'est-ce pas là se défendre trop et dépasser toutes les limites de la défense? Regardez pourtant ce qui arrive! D'une part, on lit dans les journaux ces mots si tristes, *amendes, prisons, confiscations, déportation*, et dans la même page on lit ces autres mots si humains: — *La santé de Fieschi ne donne plus la moindre inquiétude!* Voilà ce qui arrive quand le crime se glisse dans les intérêts politiques! Il brise, il détruit, il éclate, il dénature toutes les actions humaines, il compromet tous les intérêts; la société s'arrête éperdue, et elle se demande en tremblant comment elle fera pour se sauver.

En même temps que la chambre des députés adoptait avec tant d'empressement le premier article de la loi nouvelle, la chambre des pairs prononçait son arrêt sur les accusés de la catégorie de Lyon. Cet arrêt passera inaperçu, bien que sur tant d'accusés, il n'y en ait que neuf qui aient été acquittés; les autres sont condamnés à des peines sévères, vingt ans, quinze ans, cinq ans de détention! Dans cette malheureuse terre de France, les condamnations remplacent les condamnations, les émeutes remplacent les émeutes, on n'entend parler que de procès, arrestations, amendes, évasions. A propos d'évasions,

l'histoire de l'évasion de Colombat du mont Saint-Michel est une histoire merveilleuse. Feu le baron Trenck et Latude étaient des enfans auprès de Colombat. Voilà bien du courage et bien de la force d'ame dépensés de tous côtés en pure perte; que de grandes choses on pourrait faire si on savait employer tout cela!

Mais lui-même déjà, Colombat, est un héros d'hier; chaque jour apporte son nouveau héros, et ce héros ne dure qu'un jour. Aussi depuis peu de temps voyez combien de héros! Tous les héros de Lyon, de Saint-Étienne, de Paris. Ils ont occupé l'attention publique pendant trois jours, tout autant, et encore parce qu'ils avaient résisté à la loi. Sont venus ensuite les héros de Sainte-Pélagie, on en a parlé un jour; après quoi personne n'a pas même demandé : *Où sont-ils?* Enfin est venu le héros Laroncière. Aussitôt voilà l'intérêt de la France qui se reporte sur la cour d'assises; on ne parlait plus que de Laroncière, on oubliait pour lui toutes les catégories de ce monde. Eh bien! M. de Laroncière lui-même a passé! Il était passé bien avant l'attentat de cet atroce Fieschi. Qui le croirait? Fieschi lui-même est presque dépassé, on n'en parle déjà plus que de loin en loin; parler de Fieschi aujourd'hui, c'est presque dire : *Quel temps fait-il?* Juste ciel! dans quel temps vivons-nous, qu'un Fieschi, qu'un Laroncière, ne durent pas plus de huit jours!

Il y a même dans tous ces crimes de grands crimes qui passent inaperçus, tant nous sommes blasés sur les crimes! Ainsi, le même jour, on a empoisonné, dans leur maison, à leur table, un pair de France et sa femme, et son fils et sa fille, une de nos belles duchesses impériales. Le lendemain on raconte l'empoisonnement. La ville s'en occupe une heure, après quoi elle demande ce qu'il y a de nouveau? On lui répond :

THÉÂTRE DE L'OPÉRA. — *L'Ile des Pirates*, ballet en quatre actes, par MM. Henry et \*\*\*, musique de MM. Carlini, Gides, Rossini et Beethoven, décors de MM. Feuchères, Philastre et Cambon.

*L'Ile des Pirates* est un ballet de M. Henry, le même chorégraphe qui avait tiré si bon parti des genoux cagneux, des têtes plates et des danseurs rachitiques de feu le Théâtre-Nautique. M. Henry est ce qu'on appelle un homme versé dans la science des masses; il les fait mouvoir, il les fait agir, il en tire tout le parti possible. Ses danseurs n'ont pas un petit doigt qui n'appartienne en propre à M. Henry. Aussi l'Opéra, voyant un homme si habile à faire quelque chose de rien, a-t-il voulu

savoir ce qu'il ferait de beaucoup, et il a dit à M. Henry : — *Faites-moi un ballet.*

Aussitôt M. Henry, fidèle à ses habitudes nautiques, a imaginé un ballet maritime. Il suppose donc, car c'est un homme pour le moins aussi ingénieux que M. Taglioni, qu'un certain pirate, en pantalons blancs, nommé Akbar, va épouser Mathilde de Montalbano, fille cadette de feu le marquis de Montalbano, grand propriétaire dans les états romains, à peu de distance du littoral. Tout se prépare pour *cet hymen*, comme vous pouvez vous en assurer par vous-même *aux mouvemens d'un maître jardinier*. Quand le maître jardiniers'est donné *assez de mouvement*, la fête commence. Les groupes magnifiques de M. Henry passent et repassent d'une colline à l'autre; ils se perdent dans les arbres; ils s'en vont, ils reviennent; on voit flotter le velours et la soie, que c'est une bénédiction. Tout va bien pour le pirate, seulement la belle Mathilde de Montalbano ne l'aime pas, comme on peut le voir *par ses mouvemens* de répugnance. Mais qu'importe au pirate? Ne pouvant jeter son mouchoir à M<sup>lle</sup> Mathilde, le pirate jette son mouchoir en l'air: Aussitôt les pirates d'accourir, de çà, de là; ils tuent, ils brûlent et ils pillent; on vole, on enlève tout ce qu'on trouve. M<sup>lle</sup> Mathilde et sa sœur deviennent la proie des bandits qui se donnent tous les mouvemens nécessaires à cet effet.

Ce qui n'empêche pas que la tarentelle ne soit une danse charmante, fort bien dansée au premier acte par M<sup>me</sup> Julia et les deux Ellsler.

Au second acte, nous sommes en plein dans le vaisseau des pirates. Le féroce Akbar a quitté son pantalon blanc pour le riche habit grec. Akbar, fort content des bandits ses amis et collaborateurs, leur donne une fête brillante. Le vin coule à longs flots dans des coupes d'or; mille filles charmantes remplissent les coupes, elles les portent à leurs lèvres; la danse, le chant et la musique sont aussi de la fête; ce qui étonne quelque peu, c'est de voir la noble Mathilde de Montalbano et sa sœur aînée accepter, elles aussi, la robe et l'emploi de bayadères agréées aux plaisirs de l'équipage du pirate Akbar.

Tout à coup, au milieu des jeux de ces pirates, une trompe se fait entendre. C'est un frêle esquif qui apporte un nouveau-venu qui ne prétend rien moins qu'à l'honneur d'être reçu pirate. Voici les conditions que doit remplir tout aspirant à ce noble emploi : — Battre du tambour, boire à pleins traits, et se battre à la hâche dans un rempart de baïonnettes. A l'aspect de ce nouveau-venu, le cœur de M<sup>lle</sup> de Montalbano a tressailli. En effet, ce nouveau-venu est justement le bien-aimé



de son cœur, Ottavio, qui se fait pirate pour *sauver les beaux yeux qu'il aime*. Ottavio est reçu pirate aux acclamations de la bande qui se livre à une ronde infernale autour du grand mât. Cette décoration est fort belle et d'un puissant effet.

Quittons le vaisseau du pirate, passons au harem de cette troupe de forcenés. Ce harem est, ma foi ! bien entendu et bien tenu. Il est situé au milieu de la mer, dans une île enchantée, où sont transplantées de tous les coins du monde de jeunes beautés de toutes couleurs et de toute espèce. C'est dans ce harem qu'est introduit le jeune Ottavio reçu Pirate, car c'est son droit de pirate. Ottavio choisit deux femmes, ce qui n'est pas déjà trop mal pour commencer. Après mainte évolution militaire et autres, Ottavio choisit pour ses esclaves Mathilde sa bien-aimée, et Rosalie sa sœur. Qui est bien attrapé ? c'est le pirate Akbar. Il avait résolu en son ame que Mathilde lui appartenait, et voici qu'un nouveau-venu la lui enlève ! Aussitôt Akbar tire son grand sabre et appelle Ottavio en duel. Heureusement les pirates accourent pour séparer les combattans. Ottavio est entraîné comme coupable de lèse-pirate au premier chef. On va le mettre à mort. Mathilde éplorée demande sa vie, mais en vain, quand tout à coup, encore une fois, on entend le canon ; c'est l'ennemi ! Les pirates ont l'air de crier : — *Aux armes !* On va à l'abordage, on se bat à outrance ; Akbar est tué dans la mêlée. Ottavio est l'époux heureux de Mathilde ; le vaisseau pirate s'abîme dans les flots. *Tableau général !*

Ce dernier tableau est d'une grande magnificence. — La mer, les vaisseaux, les pirates, le canon, rien n'y manque. — Le capitaine Eugène Sue et son second aspirant Corbière auraient été bien heureux à l'Opéra, le jour de cette première représentation !

L'Opéra a déployé toute sa magnificence à propos de cette composition dépourvue d'esprit et de sens. Mais il paraît que c'est là une des conditions du genre, être niais, plat, absurde et nul. M. Henri a rempli toutes ces conditions avec beaucoup d'esprit, d'imagination et de talent.

Eh bien ! il y a succès ; nous dirons plus, il y a plaisir. Le public, qui veut des danses sans fin et des danseuses élégantes, a trouvé les danses et les danseuses fort à son gré. A défaut d'imagination dans le fonds de la fable, ce qui est peu de chose, le chorégraphe en a mis beaucoup dans les détails, ce qui est tout. Et puis on y voit toute la grande armée du ballet, ayant à sa tête les deux belles Allemandes Thérèse et Fanny Elssler, redoutable armée à laquelle M<sup>me</sup> Montessu sert admirablement de tambour-major.

Voilà donc Fieschi, la chambre des pairs, et la chambre des députés, dépassés par le nouveau ballet de l'Opéra.

O peuple frivole et peu conséquent, heureux peuple !

— Quelques journaux ont annoncé, pour la réouverture du théâtre de la Gaîté, un drame ayant pour titre *David Rizzio*. Nous qui croyons savoir que M. Roger de Beauvoir s'occupe en ce moment d'un roman historique sur le même sujet, nous nous hâtons d'en prévenir nos lecteurs, afin d'éloigner de notre spirituel collaborateur tout soupçon de plagiat, ce qui n'est pas dans les habitudes littéraires de M. Roger de Beauvoir.

— L'ouvrage de M. Barchou de Penhoën, *Guillaume d'Orange et le duc d'Orléans*, dont notre dernier numéro contenait un extrait, paraîtra mardi prochain chez le libraire Charpentier.

— *Julia, ou l'amour à Naples*, roman de M. Guy d'Agde, vient de paraître chez le même libraire. Cet ouvrage, dans lequel le mouvement et la variété n'excluent jamais l'harmonie et l'unité de but, offre la peinture énergique des passions napolitaines. Il renferme d'originales esquisses des mœurs locales, et des détails inconnus sur les agitations politiques de l'Italie.

---

# ÉTUDES HISTORIQUES.

---

## LES COMTES DE GOWRIE.

---

### I.

Marie Stuart, fille de Jacques V et de Marie de Guise, et veuve du roi François II, venait d'épouser, le 29 juillet 1565, Henri Stuart, lord Darnley, son cousin, fils du comte de Lennox et de lady Marguerite Douglas : elle avait alors vingt-deux ans, sept mois, quinze jours, étant née le 14 décembre 1542. Ce mariage fut contracté à la grande joie des familles alliées à la maison de Douglas, pour lesquelles c'était un nouvel honneur et une nouvelle fortune. Or, il paraît qu'indépendamment de la reine d'Angleterre, qui avait indirectement préparé ce mariage, en éloignant de Marie Stuart tous les autres prétendants, ce fut un aventurier de Piémont, David Rizzio, qui le pratiqua surtout du côté des choses domestiques et amoureuses. David était un pauvre musicien, jouant du luth et du théorbe, comme c'était l'usage en ces temps-là ; il était venu en Écosse avec la suite de l'ambassa-

deur de Turin, et, moitié chantant, moitié parlant, il était parvenu à supplanter auprès de Marie un secrétaire français, nommé Raulet, qu'elle avait emmené de France. David n'était pas beau pourtant; il était petit, bossu et un peu vieux; mais il venait de cette Italie merveilleuse, qui avait alors le privilège de fournir par toute l'Europe des amans aux reines et des favoris aux rois; il était du pays qui devait envoyer Monaldeschi à Christine et Concini à Louis XIII. La lyre qu'il portait à la main lui avait ouvert les portes du palais d'Holyrood, et la poésie, cette autre lyre qu'il portait dans la tête, lui ouvrit le cœur de Marie. Elle l'aima, du moins c'est ce que l'on crut. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis leur mariage, que les deux illustres époux en étaient déjà au dégoût, presque à la haine. Ces mêmes familles qui avaient été si fières et si joyeuses de cette union, se demandèrent ce que le Piémontais pouvait être à la reine, depuis que le roi ne lui était plus rien. Elles remarquèrent le domestique nombreux du musicien, et le faste splendide de sa personne, et se dirent, avec quelque apparence de raison, que ce n'était pas en jouant du théorbe chez les filles de la reine qu'il avait gagné le magnifique joyau pendu à son cou, les vingt-huit paires de culottes de velours, brodées d'or et d'argent, étalées dans sa garde-robe, les vingt-deux épées, les poignards, les pistolets, les arquebuses à foison, enrichies de ciselures et de pierreries, qui faisaient de sa chambre le musée le plus curieux d'Édimbourg. Qu'était donc David Rizzio à Marie Stuart enceinte, et qu'était-il à Jacques VI, enfant à naître dans trois mois? Nous ne prendrons pas de telles licences, que d'avoir par nous-mêmes une opinion en ceci. Henri IV, entendant qu'on donnait à Jacques VI, alors roi d'Angleterre et déjà vieux, le surnom de Salomon, répondit que cela était juste, puisqu'il avait pour père le joueur de harpe David. C'était là l'opinion du Béarnais, et nous l'avons donnée, parce que ce n'est pas trop d'un roi pour juger une reine.

Les familles alliées aux Douglas, qui avaient tant espéré du mariage du lord Darnley, rabattirent donc promptement et singulièrement de leurs espérances. Peut-être auraient-elles pardonné au musicien son joyau et ses épées, ses arquebuses et ses culottes

de velours; peut-être même lui auraient-elles pardonné d'être roi par le luth, autant que le lord Henri par le sceptre; mais il voulut l'être davantage, et c'est ce qui le perdit. En quelques mois, ce fut fait de lui. Il eut pour ennemis implacables, d'abord le roi, puis George Douglas, comte d'Angus, le lord William Maitland de Tirlestane, sir John Lindsay de Balcarres, huitième comte de Crawford, et, le plus terrible de tous, sir Patrick, troisième lord de Ruthven, prévôt de Perth et père du lord William, premier comte de Gowrie.

A quelque temps de là, le 9 mars 1566, un samedi, à huit heures du soir, il y avait bon feu et bon souper dans un petit cabinet, au château d'Holyrood, à côté de la chambre de parade de la reine. Trois personnes, deux femmes et un homme, étaient assises autour d'une table servie et illuminée dans le goût du temps. L'une des femmes était assise sur un lit de repos; l'autre un peu plus bas, sur une chaise; l'homme entre elles, sur un tabouret. La première femme était Marie Stuart; la seconde, lady Hélène, fille du lord James Hamilton, premier comte d'Arran, femme d'Archibald Campbell, quatrième comte d'Argyll. L'homme était David Rizzio. Il avait la tête couverte. Derrière la reine se tenaient debout deux pages. Il paraît que l'appétit était frais, la causerie vive. Peut-être parlait-on de l'enfant à naître dans trois mois, et du beau baptême qu'on lui ferait, en lui donnant pour compères sa majesté monseigneur Charles de Valois, neuvième du nom, roi de France, et son altesse monseigneur Emmanuel Philibert, duc couronné de Savoie, oncle de feu sa majesté, monseigneur le roi François II, premier mari de la reine; et pour commère, madame Élisabeth, reine d'Angleterre.

Tout d'un coup, les trois convives cessèrent à la fois de parler, se regardèrent avec inquiétude, et se demandèrent des yeux ce que signifiait un bruit entendu dans la chambre d'à côté, et qui n'était pas dans le programme de la fête. Le bruit approchant, et devenant sinistre par ce qu'il avait de semblable à un cliquetis d'armures, les deux femmes et l'homme se tournèrent à la fois vers la porte, dont la portière en drap d'or se soulevait. Et alors, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux pages

portèrent la main à leurs poignards d'enfans, et les trois convives pâlirent, frappés tous cinq de cette soudaine apparition. Or, il convient de dire au lecteur que les quatre ennemis de Rizzio, George Douglas, William Maitland, John Lindsay, Patrick de Ruthven, sans compter le roi, qui n'était ni le moins intéressé, ni le moins implacable, avaient choisi ce lieu, ce jour, cette heure, pour avoir raison de l'Orphée piémontais. Ils étaient entrés tous cinq, Henri Darnley en tête, dans la chambre même du roi; de là, par un escalier dérobé, ils étaient montés dans la chambre de parade de la reine, où s'était fait le bruit. Dans cette chambre, les rôles furent distribués; George Douglas, John Lindsay, William Maitland, attendirent; le lord de Ruthven et le roi entrèrent dans la galante salle du festin, et y causèrent à peu près autant de satisfaction et d'aise que la statue du Commandeur au souper de don Juan.

Il est certain que sir Patrick surtout pouvait passer aisément pour une statue, et du plus fin marbre de Carare. Il sortait d'une longue maladie qui l'avait maigri et blanchi; il était vêtu de pied en cap de sa meilleure armure, et la pâleur de son visage se détachant du fond noir de la chambre dont la porte lui servait de cadre, il était bien fait pour effrayer des femmes, des pages et un musicien. Ajoutez que sa faiblesse extrême ne lui permettant pas de porter à lui seul la charge d'acier ciselé dont il était revêtu, il marchait le corps plié et les bras pendans, soutenu par deux écuyers de sa maison. Le roi était à côté de lui, jeune, frêle, beau, il n'y a pas encore huit mois l'amant adoré de la capricieuse Marie, montant par le même escalier, entrant par le même cabinet, relevant la même tenture, rencontrant les mêmes regards; mais précédé alors par quelque page, tenant une bougie parfumée à la main, tandis qu'aujourd'hui il venait glacé, terrible, sans être attendu; ayant pour introducteur le lord de Ruthven, qui l'éclairait du reflet de son armure.

Le roi entra le premier, sa toque sur la tête. Il ordonna au musicien d'abord d'ôter son chapeau, et puis de sortir. Le Piémontais, devinant que puisque le roi avait pris la peine de venir lui-même lui intimer ces deux ordres, accompagné du lord de Ruth-

ven, il s'agissait pour lui d'autre chose que d'un simple manquement à l'étiquette, se précipita derrière la reine, s'attacha aux plis de sa robe en criant grâce, et s'y cacha. Marie se leva sur son lit de repos, pâle de sa frayeur et de sa grosseur, et dit au roi que c'était sa volonté que David fût auprès d'elle. Le lord de Ruthven intervenant, s'écria que c'était une grande pitié qu'un roi et une reine, qui étaient mari et femme, se dissent de pareilles choses; et puis, comme il avait l'habitude de se conduire d'après la devise expéditive des lords de Fairfax, *parle et agis, fare, fac*, il passa tout en parlant derrière la reine, fit rentrer d'un regard dans leurs gaines dorées les poignards des deux pages qui faisaient mine d'en sortir, prit avec son lourd gantelet la main blanche du Piémontais, et l'entraîna hors du cabinet, tandis que le roi tenait la reine.

Les trois lords qui attendaient dans la chambre de parade, reçurent le pauvre David des mains de sir Patrick. Ils l'emmenaient par où ils étaient venus, et allaient lui faire descendre l'escalier dérobé, pensant le garder cette nuit, et le faire pendre le lendemain matin, sous quelque prétexte, à la croix d'Edimbourg, lorsque, selon la relation adressée aux lords du conseil privé d'Angleterre, le 27 mars, dix-huit jours après le fait, par sir Thomas Randolph et sir Francis Russel, lord de Cheney, deuxième comte de Bedford, quelqu'un de ceux qui étaient là, et qui lui en voulait, lui ayant donné un coup de poignard, l'exemple entraîna les autres, et l'infortuné musicien en reçut en tout cinquante-six, quarante-trois de plus qu'il n'en avait fallu pour tuer César. Son corps sanglant obstruant l'entrée de l'escalier dérobé, les lords le firent descendre. Il mourut comme il avait vécu, parfumé d'odeurs suaves et revêtu d'habits éclatans. Il avait une robe de chambre de damas violet, fourrée de martres, une veste de satin et une culotte de velours écarlate. A mort galant, galant suaire.

Une fois l'Italien dépêché, le lord de Ruthven rentra dans le cabinet de la reine, toujours plié sous le faix de son armure et toujours soutenu par ses deux écuyers. Dès qu'il parut, Marie, qui n'avait pas entendu dans ses propres plaintes les plaintes de

la victime, et qui ne savait pas ce qui venait de se passer dans sa chambre de parade, mais qui voyait un poignard nu dans la main du sir Patrick, lui demanda, moitié pleurante, moitié menaçante, qu'il ne fût fait aucun mal à David. En même temps, elle se mit à reprocher au lord Henri de s'être ainsi prêté à un complot. A ces paroles, commencèrent entre la reine et le roi des récriminations peu décentes, même pour des époux qui n'auraient pas été sur le trône. Le lord de Ruthven étant intervenu de nouveau, Marie lui coupa la parole, ajoutant qu'elle ne voyait pas pourquoi, elle, la reine, n'aurait pas pu quitter le roi pour un autre, puisque aussi bien lady Ruthven, sa femme, avait pu quitter son premier mari pour lui, lord Patrick. Le vieux guerrier, dont la harangue se trouvait gravement compromise par cette sortie *ad hominem*, répondit que, lorsque lady Ruthven quittait un homme, elle divorçait. Il continua par d'autres considérations aussi plausibles et non moins respectueuses; mais, comme si l'éloquence avait plus fatigué sa poitrine que le poignard n'avait fatigué sa main, il chancela malgré le soutien des deux écuyers, et s'assit sur le lit de repos, près de se trouver mal. On lui versa un peu de vin d'un flacon qui était sur la table, et peut-être même dans la coupe du pauvre David, et, quand il fut revenu à lui-même, il demanda pardon à leurs majestés d'en avoir usé si librement.

La suite des évènements qui seront déduits en cette histoire montrera qu'il y avait comme un avertissement de mauvais augure dans cet affaissement soudain du vieux Patrick. Il venait de commencer avec la mère une lutte qui sera reprise avec le fils; lutte d'abord sans but apparent, sans motif plausible, sans issue raisonnable; qui s'éclaircira pourtant et s'expliquera peut-être en marchant, et qui se terminera, comme se terminaient au XVI<sup>e</sup> siècle toutes les batailles de noble à roi, par la chute et la ruine du noble.

En effet, à peu de temps de là, Marie Stuart se trouva la partie la plus forte. Trois mois et dix jours après la mort de Rizzio, le 19 juin, l'enfant qui s'appela Jacques VI vint au monde. Le roi n'eut pas assez de crédit pour protéger les quatre lords meurtriers de David: ils étaient en fuite et réfugiés en Angleterre. La

venue de cet enfant n'éteignit ni la jalousie du roi, ni l'animosité de la reine. L'ambassadeur de France, M. de Castelnau, tenta de réunir les époux après les relevailles de l'accouchée; mais ses efforts n'y purent rien. Il les avait mis deux nuits de suite sous la même clé; ils s'échappèrent à la troisième.

On dirait que les destinées de cet enfant, auquel nous allons nous attacher, avaient été fixées avant sa naissance; la noblesse qui s'était en quelque sorte soulevée contre lui, dans la personne des gentilshommes qui avaient envahi si violemment le cabinet de la reine, protesta de nouveau à sa naissance et protestera jusqu'à sa mort. Il y a dans toutes les chroniques écossaises une tradition qui rapporte que, même dans sa vieillesse, Jacques VI ne pouvait pas voir sans pâlir la lame nue d'un poignard, et que cet effroi invincible tenait à l'impression qu'avait produite sur sa mère enceinte le poignard dont le lord de Ruthven avait frappé Rizzio. Ce poignard fatal ne cessera pas d'être entre le roi et le lord.

Le baptême se fit avec beaucoup de pompe au château de Stirling, et selon le rit de l'église romaine, le 17 décembre suivant. La plupart des lords, qui étaient protestans, refusèrent d'entrer dans la chapelle, et l'enfant s'en alla presque tout seul, sans le cortège de ses gentilshommes, recevoir au milieu des femmes de sa mère l'eau et le sel qui le faisaient chrétien. Toute triste qu'elle était, cette solennité porta néanmoins un pas de clémence pour fruit. Les quatre lords qui avaient tué David furent rappelés de leur exil. Alors revint sir Patrick, qui se retira à son manoir de Ruthven, pour y mourir comme y étaient morts ses ancêtres. Il ne voulut pas que le jugement de sa vie appartint aux passions ni aux conjectures. Comme c'était au nom des idées de toute la noblesse d'alors qu'il avait poignardé Rizzio, il en dressa un écrit, où l'aventure se trouve déduite à plein : le lord ne se vante, ni ne se justifie. Il raconte simplement, franchement, avec conviction. Ce vieux seigneur obéissait d'ailleurs à l'usage des seigneurs de tous les temps et de tous les pays; il écrivait ses commentaires comme Caton l'ancien, comme Sylla, comme César, comme Joinville, comme le maréchal de Boucicaut, comme le duc de Saint-Simon, comme Frédéric, comme Napoléon.

Quand sir Patrick expira, la lutte qu'il avait commencée contre

la famille royale, n'était pour ainsi dire qu'à son prélude et à ses apprêts. C'était le prologue du drame dont les siens vont compliquer la péripétie et hâter le dénouement. Il s'était laissé aller à cette violente entreprise contre les affections de la reine, comme les autres conjurés, par fierté de gentilhomme, indigné qu'un valet italien, fils de valet, un musicien, fils de musicien, eût osé prétendre à de telles privautés à la cour d'un roi son parent, car le lord de Ruthven était allié au père et à la mère du roi Henri Darnley, c'est-à-dire aux Lennox et aux Douglas. Nous allons voir cet esprit d'inquiétude et de turbulence s'augmenter à chaque génération, et le bourreau lui-même ne pourra calmer la fièvre héréditaire de ce sang en révolte, qu'en l'épuisant.

C'est l'histoire singulière et mystérieuse de cette conspiration permanente d'une race de gentilshommes contre un roi, que nous voulons raconter. Non pas certes que nous soyons le premier à le tenter, en ce qui regarde surtout le dernier effort de cette lutte fatale, et la chute de la maison de Gowrie; mais comme après toutes les narrations qui en ont été faites, les historiens eux-mêmes ont été forcés de convenir que nul n'avait encore le mot de cette énigme sociale; comme on sent qu'il y a au-dessous de ces évènements extérieurs et connus quelque chose d'intime et d'inconnu qui en doit être la cause, et qui en serait l'explication logique et définitive, c'est principalement vers la découverte du principe réel et dissimulé de cette célèbre aventure que nous dirigerons tous les détails de ce récit. Nous croyons en effet que « la conspiration de Gowrie », car tel est le nom que porte dans l'histoire d'Écosse l'évènement que nous voulons principalement expliquer, deviendra simple et naturelle, par l'exposition que nous en voulons faire. Les historiens ne l'ont trouvée inexplicable, selon nous, que parce qu'ils ne l'ont étudiée qu'en elle-même. Elle nous apparaît, au contraire, comme la dernière période d'une trilogie qui s'accomplit dans une même famille, comme le dénouement d'une action compliquée et terrible, qui veut être prise de haut, et qui est semblable aux fleuves qu'on enjambe facilement à leur source, mais qui deviennent infranchissables à leur embouchure.

Quoique la conspiration n'éclate que le 5 août 1600, et que nous

ne soyons encore qu'au 17 décembre 1566, nous sommes donc, selon nos idées, tout-à-fait en plein dans le sujet; car nous espérons montrer que ces deux époques, séparées par trente-quatre années, ne sont autre chose que les deux bouts d'un seul et même fait, qui comble leur intervalle. Le lord Patrick commence ce que le lord William continuera, et ce que le lord John finira; car, dans cette famille de Ruthven, pendant deux générations, les fils trouveront toujours une conspiration commencée dans l'héritage de leurs pères.

## II.

En effet, ce n'était pas seulement son château de Ruthven, sa prévôté de Perth, son titre de lord conféré par Jacques IV, et sa pairie au parlement d'Écosse, laquelle remontait à 1488, que sir Patrick avait laissés en mourant à William, son fils; c'était encore sa fierté, sa fièvre séditeuse, et cette hardiesse de coup de main assez naturelle à qui portait à sa ceinture le poignard qui avait frappé Rizzio. Il venait d'épouser lady Dorothee, fille du lord Méthuen, et cette alliance presque souveraine, qui ne laissait que la duchesse de Lennox, lady Arabelle Stuart, entre lui et les trônes d'Angleterre et d'Écosse, tenait incessamment cette nature aventureuse dans la région où l'audace de la pensée, ne se heurtant pas aux petites choses, s'attaque aux plus grandes et aux plus augustes, naturellement et sans aucun effort.

Une fois le roi né, il devint pour les lords un motif de discussion et une cause de ligue. Ils se posèrent la question de savoir si cet enfant régnerait pour les idées catholiques de sa mère, pour les fantaisies de ses favoris, ou pour les intérêts de sa bonne noblesse. C'était là la question, comme dit Shakspeare. Or, comme de ces trois directions probables, la dernière était la seule qui pût convenir aux lords, ils vont commencer sur-le-champ une lutte acharnée contre tout ce qui leur disputera le gouvernement; ils s'en prendront tour à tour, et selon l'occasion, à la reine, aux favoris, au roi lui-même; ce sera une guerre à la fois séditeuse et cheva-

leresque, dont le lord William va se faire la sentinelle perdue, et qui finira par le bourreau.

Les prétextes de cette guerre ne se firent pas attendre. Le roi Henri Darnley, qui était malade dans une petite maison aux portes d'Édimbourg, sauta subitement, lui, son lit, sa chambre, sa maison, la nuit du 19 au 20 février 1567 : Marie Stuart, qui l'avait fait venir dans cette maison, dansait en ce moment au château d'Holyrood. Jacques Hepburn, comte de Bothwell, l'assassin, l'un des assassins du roi, dansait avec Marie : le 24 avril suivant, il enleva la veuve ; le 16 mai, il l'épousa. Un pareil mariage excita l'indignation de l'Europe. La noblesse protestante surtout se tint en garde contre cette femme papiste, qui prenait l'amant, comme Clytemnestre, à la condition qu'il tuerait le mari. Les lords virent que c'était le moment de se décider pour le salut de l'Écosse ; que la reine tomberait probablement toute sa vie d'adultère en adultère ; que, s'il ne s'agissait que de poignarder Jacques Hepburn, comme on avait poignardé Rizzio, le jeune William, troisième lord de Ruthven, revêtirait bravement la pesante armure du lord Patrick son père ; mais que, de même qu'après le musicien était venu le comte, après le comte viendrait peut-être un baron ; après le baron, un chevalier ; après le chevalier, un page ; et que l'Écosse, une fois lancée dans cette orbite amoureuse, subirait toute la destinée des femmes perdues, qui commandent aux premiers amans, et qui obéissent aux derniers.

La noblesse se ligua donc contre la reine et pour le roi. Les lords prirent l'enfant au berceau, et l'étreignirent doucement entre leurs bras armés de fer, comme Hector son fils Astyanax. Mais il faut dire que ces terribles gentilshommes caressaient moins l'enfant que le roi, moins le roi que la royauté. Au XVI<sup>e</sup> siècle, il suffisait, dans les guerres civiles, de posséder la personne du prince pour posséder le bon droit. Les peuples ne croyaient pas que la victoire pût être où n'était pas Dieu, et Dieu où n'était pas le roi. Le trône était une chässe. Les lords s'armèrent ainsi de cet enfant contre les papistes et contre Marie ; ils allèrent le déposer solennellement à la forteresse de Stirling, dans le comté de ce nom, semblables aux vierges vestales qui emportèrent dans

un château du pays des Étrusques les Pénates romains, qui n'avaient pas osé attendre les Gaulois, nos aïeux, au Capitole.

Les lords ne prirent pas seulement le roi, ils prirent la reine. Ils l'enfermèrent, le 16 juillet 1567, au château de Lochleven, dans le comté de Fife, sous la garde du lord George Douglas. Le 24 juillet, Marie se dépouilla de son autorité en faveur de son fils; elle cessa d'être reine, pour n'être plus que femme. Voilà donc l'enfant devenu roi; on le couronne à Stirling le 29 juillet, ayant un an, un mois et dix jours.

Pendant dix ans, à partir de ce jour, jusqu'au 25 juillet 1578, la noblesse d'Écosse présente l'un des plus singuliers spectacles que puisse donner l'histoire. Elle est divisée en deux partis, les protestans qui sont pour le fils, les catholiques qui sont pour la mère. Le fait est qu'ils sont tous pour la domination. Les plus beaux noms de part et d'autre. Du côté des protestans, c'étaient le comte d'Argyll, de la maison des Campbell; le comte d'Athol, de la maison royale des Stewart; le comte de Marr et le comte de Buchan, de la maison d'Erskine; le comte de Morton, de la maison de Douglas; le comte de Crawford, de la maison de Lindsay; le comte de Montrose, de la maison de Graham; le comte d'Eglinton, de la maison de Montgomerie; le comte de Cassilis, de la maison de Kennedy; les barons Cathcart et Ogilvy; les lords Heome, Sempill, Murray de Tullibardin, Glamis; et parmi eux, et presque à leur tête, par sa puissance, par ses alliances royales, par son ardeur sans frein, William, troisième lord de Ruthven. Tous ces hommes, tous ces lords, tous ces barons, tous ces comtes, qui avaient des citadelles pour maisons, des provinces pour patrimoines, des armées pour serviteurs, luttent, dix années durant, contre d'autres hommes aussi puissans qu'eux; ils s'épient, ils se surprennent, ils se combattent, ils s'égorgeant; et si vous regardez au milieu de ces terribles combattans, pour voir quel est le gage qu'ils se disputent, et pour lequel ils brûlent, ils ensanglantent, ils affament l'Écosse, vous n'y trouvez pas un royaume, vous n'y trouvez pas une ville, vous n'y trouvez pas même le peu qu'il y avait entre Achille et Hector, une femme; mais vous y trouvez un enfant, un pauvre enfant de onze mois, qui

ne marche pas, qui ne parle pas, qui ne comprend pas; un enfant qui bégaie, qui pleure, qui sourit, qui dort; qui est la cause innocente de tout cet affreux tumulte, et qui n'a pas des songes moins dorés, soit que ses généraux triomphent ou succombent, soit qu'il se couche dans son berceau vainqueur ou vaincu.

Au bout de ces dix ans, il se trouva que la garde de cet enfant avait coûté quatre régens, et qu'il avait été pris et repris trois fois. Le premier régent avait été Jacques Stewart, fils naturel de Jacques V, créé comte de Moray par son père, le 30 janvier 1562. Il dura huit ans à peu près. Hamilton de Bothwellaug, qu'il avait dépouillé, et du château duquel il avait chassé la femme, nue, une nuit d'hiver, l'assassina dans une rue de Linlithgow, d'un coup d'arquebuse, le 20 janvier 1570. Le second fut Stuart Darnley, duc de Lennox, père de l'infortuné roi Henri. Celui-ci dura beaucoup moins que l'autre; nommé le 12 juillet 1570, il fut tué à Stirling dans une surprise, un an, un mois, vingt-trois jours après, le 3 septembre 1571. Le troisième fut le lord John Erskine, sixième comte de Marr. Celui-ci ne dura pas même un an, un mois, vingt-trois jours; nommé le 6 septembre 1571, il mourut le 29 octobre 1572, non pas d'une balle, comme le premier, ou d'un coup d'épée, comme le second, mais de douleur. Le quatrième fut Archibald Douglas, que les historiens nomment Morton, et qui était en effet le quatrième comte de Morton, dignité créée en 1457, pour James Douglas de Dalkeit. Celui-ci dura plus long-temps que les autres, mais pour mourir d'une mort pire que la leur.

Donc, au bout de ces dix ans, vers le mois de juillet de l'année 1578, Jacques VI atteignait sa douzième année. Il ne lui avait servi de rien d'avoir été enlevé par les lords de la citadelle de Stirling, et conduit solennellement à Édimbourg, le 12 mars précédent; le régent Morton l'avait reconquis sur les nobles le 26 avril, et il était encore revenu à Stirling. Du reste, adolescent comme enfant, il portait sa couronne avec la même patience. Depuis la mort du lord John Erskine, son troisième régent, le commandement héréditaire du château était revenu à son fils, le comte de Marr, qui avait alors près de vingt-trois ans; c'était ainsi un enfant sous

la garde d'un autre enfant. Il avait pour gouverneur l'oncle de ce jeune comte de Marr, le frère du feu régent, sir Alexandre Erskine, lequel étant un brillant et infatigable chasseur, exerçait son royal élève dans le parc magnifique qui s'étendait à l'ouest du château, au milieu des méandres que dessine capricieusement le Forth, quelques milles avant son embouchure. Son précepteur était un Français, choisi par le lord Erskine, historien estimé et poète virgilien. C'était maître George Buchanan, illustre ami et rival d'Adrien Turnèbe; qui avait long-temps montré l'éloquence et la fine philologie de l'époque, à Paris et à Bordeaux, avant de se retirer en Écosse, et qui principalement, parmi d'autres œuvres, avait enseigné à Michel de Montaigne ce verbe *tuptô* qu'il n'oublia jamais depuis lors.

Jacques cultivait ainsi assez paisiblement la chasse et les muses latines; le régent Morton tenait l'œil ouvert sur le roi, et les nobles sur le régent. Le 25 juillet, les comtes d'Athol et d'Argyll, ces deux bergers de peuples, comme les eût nommés Homère, tentèrent contre le château de Stirling et contre Morton un dernier et violent effort; ils réunirent leurs clans et redemandèrent le roi. Le siège était formel, la demande impérieuse, l'agression redoutable; il fallut bien céder. Jacques revint aux nobles. Mais il arriva aux lords ce qui se voit d'ordinaire au troisième acte des tragédies; l'action qui paraissait marcher au but, s'entrava. Les nobles en effet se croyaient les maîtres; ils avaient tué trois régens, vaincu le quatrième. Après Archibald Douglas de Dalkeit, quatrième comte de Morton, ce jouteur si opiniâtre et si terrible, cette âme si fière et cette mine si raide, dont il avait fallu faire le siège, comme d'un château, qui oserait, qui pourrait désormais, par ruse ou par force, leur ôter le roi, et avec le roi son sceptre et sa main de justice? Les lords raisonnaient bien et raisonnaient mal; on ne pouvait plus leur prendre Jacques; mais Jacques pouvait se donner, et il se donna; chose qu'ils n'avaient pas prévue.

Jacques se donna à deux favoris, à deux amis, comme on se donne à quatorze ans. Le premier était Esme Stuart, son cousin. C'était un jeune homme, né en France, nommé en ce pays lord

d'Aubigny, fils d'un frère puîné du comte de Lennox, et qui venait en Écosse pour faire valoir ses droits au domaine du feu régent son oncle, dont il voulait prendre le nom. Il arriva le 8 septembre 1579. Il était jeune, élégant, beau-fils, plein de faste et d'assurance française; le roi le reçut bien, en fut ébloui et l'aima. En quelques jours, il le fit lord Aberbrothock; en quelques mois, comte, puis duc de Lennox, puis gouverneur du château de Dumbarton, puis capitaine des gardes, puis premier lord de la chambre, puis lord grand-chambellan; puis le roi s'arrêta, parce qu'il ne pouvait pas aller plus loin. Le second se nommait le capitaine Stuart, et était aussi parent du roi. C'était Jacques Stuart, deuxième fils du lord Ochiltree. Autant Esme Stuart était insinuant et persuasif, autant le capitaine Jacques était bruyant, rude à la parole, bravache et estafier. C'était une image assez fidèle de la chevalerie expirante, de ces aventuriers et chefs de bandes mercenaires, qui avaient toujours cent lances au service de qui pouvait les payer, et qui étaient toujours d'accord avec le capitaine de l'ennemi, pour ne pas se tuer respectivement leurs hommes. Il n'alla pas aussi vite qu'Esme Stuart dans la voie des faveurs royales, mais il alla néanmoins assez loin. En deux ans, il trouva le secret de devenir pair d'Écosse et comte d'Arran. Le premier point, il le gagna par l'amitié du roi; le second, par sa propre impudence. S'étant fait nommer tuteur du jeune Jacques Hamilton, fils de ce célèbre deuxième comte d'Arran, déclaré la seconde personne du royaume; après la reine Marie, par le parlement d'Écosse, en 1543, et nommé par notre roi Henri II, en 1548, duc de Châtellerault en Poitou, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, il s'en attribua le nom, le titre et les biens.

Voilà quels furent les deux nouveaux, les deux derniers vainqueurs du roi, Esme Stuart, fait duc de Lennox, et le capitaine Stuart, fait comte d'Arran et pair d'Écosse. Nous avons dit que le roi avait alors quatorze ans. Dès l'avènement des favoris, dès le mois d'octobre 1579, le roi quitta Stirling pour Edimbourg, le château-fort pour le palais d'Holyrood-House. Durant la première année, les lords ne virent pas, ou ne comprirent pas qu'ils étaient vaincus. Il n'y avait eu de la part des favoris ni siège, ni

surprise, ni escalade; le roi était au milieu d'eux et semblait vivre pour eux. Dès le commencement de 1581, il répandait même un insigne bienfait sur le lord le plus hardi de la ligue, en érigeant en comté le domaine de Gowrie, dans le Perthshire, en faveur de William Ruthven, fils du lord Patrick.

Cependant les deux favoris voulurent tant, qu'ils ouvrirent les yeux des lords. On n'a pas oublié le régent Morton, qui vivait retiré à Dalkeit, la résidence de ses pères, que le peuple, frappé de l'énergie de cet Archibald Douglas, appelait l'ancre du lion. Esme Stuart et le capitaine Jacques eurent peur de ce lion vieilli. Ils se mirent à rappeler la mort tragique du roi Henri Darnley, qu'il aurait sue d'avance et qu'il n'aurait pas révélée. Le roi, enfant qui ignorait probablement tout, laissa faire ce procès, qui atteignait bien le comte de Morton, mais qui atteignait bien plus sa mère. Le procès marcha; Morton fut condamné, comme traître, à être pendu, et fut décapité, par grace. Ce Douglas mourut comme mouraient les siens. Ceci se passait en juin 1581. Le 6 juillet, le capitaine Jacques épousa la femme du comte de March, grand oncle du roi, qu'il avait séduite et qui venait de divorcer. Le voilà donc volant les uns, déshonorant les autres. Esme Stuart ne faisait pas mieux. Il eut une grande partie des confiscations du régent. Pour surcroît, les favoris rétablirent des relations suivies entre le roi et Marie Stuart prisonnière. Le reste, ce n'étaient que des crimes; ceci, c'était une maladresse, ceci les perdit.

L'imagination des lord protestans leur représenta Marie sortant peut-être de sa prison de Fotheringay, et reprenant son rang de reine d'Écosse. Eux qui l'avaient enfermée à Lochlevin et vaincue à Langside, ils pâlirent à l'idée d'une vengeance de femme qui était reine. Cette idée les décida. D'ailleurs, il y avait long-temps qu'ils étaient calmes et que leurs épées n'avaient lui au soleil. Voici enfin un beau jour, une révolte!

Depuis deux générations, partout où il y avait une révolte, il y avait un Ruthven. Le jeune et nouveau comte de Gowrie ne faillira pas à la destinée des siens. Qui le poussait? quelle voix intérieure lui soufflait sa hardiesse? On ne sait. Ce n'est pas la dernière fois que nous trouverons la fatalité dans cette maison.

Comme à défaut du probable, on s'adresse au possible, nous devons dire que le hasard avait fait tomber dans ses mains les lettres que la reine Marie écrivait à Bothwel, quelque temps avant et après le meurtre du roi Henri. C'étaient des lettres et des sonnets, pleins de choses amoureuses et passionnées. Quand Marie eut été vaincue à Langside et que Bothwell fut obligé de fuir, un serviteur de ce dernier, qui était aller chercher au palais d'Holyrood la cassette où étaient contenues ces lettres célèbres, fut saisi par Morton. De là, tout ce secret royal divulgué. Elles servirent à dresser l'acte qui fut délibéré contre Marie par le parlement d'Écosse, le 15 décembre 1567. Montrées aux commissaires d'Élisabeth à Yorck, le duc de Norfolk, le comte de Sussex et sir Ralph Sadler, au mois de juillet 1568, elles furent remises au premier régent d'Écosse, le comte de Moray. Du premier régent, elles passèrent au second; du second, au troisième; du troisième au quatrième; de celui-ci, on ne sait comment et par quels intermédiaires, au comte de Gowrie. Le comte non-seulement les gardait, mais les cachait. Élisabeth pressa vivement son ambassadeur à Édimbourg, pour avoir ces lettres. Sir Robert Bowes tenta plusieurs fois, mais en vain, de les obtenir; le comte de Gowrie fut inflexible. Il ajoutait à ses refus une sorte de pudeur qu'on ne comprend guère. Serait-ce que cette Marie Stuart, qui aima tant, et qui fut tant aimée, exerçait un secret et mystérieux empire sur le comte, du fond de sa prison? couché désespérément sur ce trésor, il y faisait nuit et jour fidèle et incorruptible garde. Il resta ainsi jusqu'à sa mort l'œil fixé sur ces lettres brûlantes; c'était comme une fenêtre par où il regardait dans le lit de la reine; et qui sait si une pareille tête n'était pas prise de vertige à un pareil spectacle?

C'est le 22 août 1582 qui fut choisi pour le jour de la révolte, et le château de Ruthven pour le lieu. En traversant l'Écosse de l'ouest à l'est, du comté d'Athol à Édimbourg, par le Perthshire, on voyait encore vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, sur la rive droite du dernier confluent du Tay, à peu près en face de la vieille et royale abbaye de Scone, un simple château seigneurial, en beau style roman du xii<sup>e</sup> siècle, comme il en reste même aujourd'hui

un assez bon nombre, à Stirling, à Dumbarton, à Bothwel et ailleurs. C'était la demeure des lords de Ruthven, qui le bâtirent sous le règne de David I<sup>er</sup>, c'est-à-dire entre l'année 1134 et l'année 1152. Le premier ancêtre connu de cette illustre famille se nommait Thor. Il était Saxon. Le dixième descendant de Thor, nommé William, fut celui auquel Jacques IV conféra le titre de lord et la pairie au parlement d'Écosse. Le deuxième lord eut trois fils, Patrick, que nous connaissons déjà, et qui est père du comte de Gowrie; Jacques, mort sans postérité, et Alexandre, chef de la branche collatérale des Ruthven de Freeland. Cette branche est tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancienne famille de Thor le Saxon. Elle reçut la baronnie de Ruthven en 1651. Son représentant actuel, sir James Ruthven, lord Ruthven, de Freeland, en Perthshire, membre de la chambre des lords, est né le 16 octobre 1777; il succéda à son père sir James, le 27 décembre 1789, et épousa, le 20 décembre 1815, lady Marie, fille de Walter Campbell, de Shawfield. Il y a long-temps que le château de Ruthven n'existe plus; c'est du moins ce que nous pensons, et ce qui nous paraît fort probable. En parcourant par ordre chronologique les cartes d'Écosse qui se trouvent à la bibliothèque du roi, nous l'avons suivi jusqu'à l'atlas assez complet de Jean Blaew, publié à Amsterdam en 1654, et, à partir de là, nous ne l'avons plus rencontré nulle part. Nous avons fait de vains efforts pour avoir des renseignemens plus précis sur cette demeure seigneuriale; les voyageurs divers qui ont plus ou moins fouillé les recoins de l'Écosse, ou en effet ne l'ont plus trouvée debout, ou ne l'ont pas jugée digne d'un souvenir.

Ce fut là que le roi Jacques fut invité à se reposer le 22 août 1582. Il venait de chasser dans les montagnes du comté d'Athol, escorté d'une suite peu nombreuse; il rentra à Edimbourg, et le château de Ruthven étant sur sa route, Jacques descendit de son cheval et entra. Il accepta l'hospitalité de son gentilhomme, et alla s'asseoir à son grand foyer. Peu à peu, quand le roi fut assis, le comte de Gowrie lui présenta ses hôtes. Ils étaient si nombreux, venus de tant de côtés et de si loin, que cela lui donna à penser. Il retrouvait là, inopinément, une grande partie de sa noblesse

d'Ecosse, qu'il connaissait toute, comme c'était l'habitude, on pourrait dire le devoir des rois d'alors. Bien plus, d'heure en heure, de nouveaux-venus encombraient les salles, et les cours s'emplissaient de chevaux. C'étaient les conjurés qui venaient au rendez-vous. Les choses se faisaient cérémonieuses, froides, singulières, terribles; Jacques se vit pris et eut peur.

Tout ce jour, le roi dissimula néanmoins ses terreurs et afficha bonne contenance. Il resta, soupa et coucha, se faisant du mieux qu'il put bon hôte et joyeux convive. Il dormit peu dans cette prison, et passa la nuit à réfléchir. Le parti auquel il s'arrêta fut d'organiser une chasse pour le lendemain, et de s'enfuir au milieu du bruit de la meute. En effet, il se prépara dès le matin, et parla de la fortune de la journée. Sa ruse était une ruse d'enfant; les lords, qui avaient eu tant de mal à le prendre, n'avaient garde de le laisser échapper. Ils entrèrent en corps dans sa chambre, ayant à leur tête le comte de Gowrie, et ils lui présentèrent un mémoire pour lui demander la disgrâce des deux favoris, Esme Stuart et le capitaine Jacques. Le roi écouta patiemment pour la circonstance; mais la lecture faite, il s'avança vers la porte, croyant sortir.

Ici fut levé le masque; les lords et le roi se comprenaient mutuellement depuis la veille, sans se parler; ils se parlèrent. Au moment où Jacques se dirigeait vers la porte, le tuteur du jeune lord de Glamis, fils de l'ex-chancelier d'Ecosse, le repoussa rudement. Jacques se récria avec dignité, puis ordonna avec force, puis menaça avec colère: la colère, la force et la dignité se brisèrent contre la volonté des lords, comme le javelot de Priam sur le bouclier de Pyrrus. Après avoir essayé d'être roi, Jacques redevenit ce qu'il était réellement, un pauvre et faible jeune homme. Il se mit à pleurer. Le lord de Glamis, toujours âpre et sévère, lui dit alors: Pourquoi ces larmes? il n'y a que les enfans qui pleurent. Jacques ne pleura plus; sa douleur se fit haine, son obéissance ressentiment. Les paroles du lord de Glamis lui étaient entrées bien avant dans les entrailles, et il ne devait pas tarder à venger les larmes d'un enfant par les larmes d'un homme.

Dès le lendemain, la nouvelle de la captivité du roi se répandit

en Ecosse et parvint à Edimbourg. Le duc de Lennox et le capitaine Stuart en furent foudroyés. Le premier tenta inutilement de soulever la ville pour délivrer Jacques; les lords protestans étaient plus populaires que le roi. Le capitaine, poussé par son génie de soldat, se mit à la tête de quelques hommes, et se présenta devant le château de Ruthven. Les troupes des conjurés, commandées par le comte de Marr, l'arrêtèrent; alors il s'avança bravement, seul, jusqu'à la porte. On lui laissa la vie, sur les instances de Jacques, mais on l'envoya prisonnier au château de Stirling. Une lettre du lord Hudson à sir Francis Walsingham, secrétaire de la reine Elisabeth, écrite de Berwick, le 14 août 1584, deux ans après l'aventure de Ruthven-Castle, fait connaître par quelles voies les lords dominèrent l'esprit du roi; toutes les fois que l'enfant résistait et se souvenait de son nom, de son rang et de sa couronne, ils le menaçaient de lui faire servir à dîner la tête du capitaine Jacques dans un plat d'argent. Ce fut ainsi, ce plat et cette tête à la main, qu'ils obtinrent d'avance le pardon du roi. Jacques écrivit de sa prison qu'il n'était pas prisonnier, qu'il défendait toute tentative qu'on ferait en sa faveur, et il ordonna au duc de Lennox de quitter l'Ecosse avant le 20 octobre.

Ceci se passait le 28 août. D'Edimbourg, la nouvelle du *coup de main de Ruthven* était parvenue à Londres; de Londres, elle parvint à Paris. Ce n'était pas encore l'habitude des rois, au xvi<sup>e</sup> siècle, d'entretenir des ambassadeurs en résidence auprès des souverains étrangers; ils envoyaient seulement, dans les circonstances extraordinaires, de grandes chevauchées d'ambassadeurs emplumés et empanachés. Sir Robert Rowes et sir George Carrey arrivèrent de la part d'Elisabeth, M. de Lamothe Fénelon de la part de Henri III. Du reste, l'assemblée des états approuva la conduite des lords, et l'assemblée du clergé déclara que c'était une œuvre agréable à Dieu. De tout point, la noblesse resta donc victorieuse. Les victorieux sont faciles; les lords conduisirent le roi à Holyrood-House. En apparence, qu'avaient-ils à craindre? Le duc de Lennox avait quitté l'Ecosse le 30 décembre, pour se rendre en France; le capitaine Stuart était prisonnier; le roi se

résignait : alors ils se relâchèrent de la bonne garde qu'ils faisaient, et le roi s'échappa.

Voici comment cela eut lieu. C'était le 27 juin 1583, dix mois après le *coup de main*. Le roi était alors à Falkland, demeure royale dans le comté de Fife. Il prétexta le désir de rendre une visite au lord Hamilton, comte de March, son grand oncle, qui était prieur de Saint-André. L'abbaye n'étant qu'à quelques milles de Falkland, à l'est, au bord de la mer, Jacques obtint la permission d'y aller. Il avait pour colonel de la garde de sa personne William Stuart, son parent, qu'il avait gagné. A Saint-André, Jacques se logea par affectation dans une maison ordinaire. Puis, comme par curiosité de promeneur, il demanda à visiter le château. Une fois entrés, lui, le colonel Stuart et quelques personnes sûres, on ferma les portes ; et voilà le roi sauvé.

Dès le lendemain, il était trop tard pour le reprendre. Les lords catholiques et quelques lords protestans entrèrent avec leurs troupes à Saint-André. Toutefois, libre, le roi fut d'abord moins irrité qu'on n'eût pu craindre. Il se livra tant à la joie, qu'il en oublia le ressentiment. Il pardonna aux lords ; il alla même visiter le comte de Gowrie dans son château de Ruthven. Il est vrai qu'il y alla bien accompagné. Malheureusement la délivrance du roi amena la délivrance du capitaine Jacques ; et le capitaine fut moins clément que son maître.

Le capitaine reprit en un jour toute sa vieille autorité ; il prit même la part du duc de Lennox, qui venait de mourir dans l'exil. Il fit oublier au roi son pardon solennel et absolu ; et un édit fut rendu, qui exigea des lords qu'ils vissent demander leur pardon à genoux. Ils refusèrent tous le pardon à ce prix, et se réfugièrent en Angleterre. Ils refusèrent tous, excepté deux, le comte d'Angus et le comte de Gowrie. Ajoutons que cette soumission était une espèce de diplomatie. Quand les nobles en révolte contre les rois se trouvaient vaincus, ils demandaient pardon en attendant une occasion meilleure. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'il s'attachât alors quelque défaveur à ces paroles à double tranchant. Quand Louis XI fit décapiter Jacques d'Armagnac, il lui avait déjà pardonné cinq fois.

Le comte de Gowrie se soumit donc, en attendant. Cette tête si fière se courba pour se relever plus haut. Le démon des luttes civiles, qui l'avait toujours possédé, n'était pas près de laisser dormir en paix son ame et son épée. Le capitaine Stuart, qui le connaissait, lui fit donner l'ordre du roi de sortir d'Écosse. Ce Coriolan banni regarda quelque temps, autour de son pays, à quel foyer il irait s'asseoir. Il présentait, lui et les autres lords, un singulier spectacle. Il n'y a pas six mois qu'ils gouvernaient le royaume, et maintenant ils étaient tous proscrits et fugitifs. Ils n'avaient perdu néanmoins ni leurs fortunes, ni leurs vassaux, ni leur habileté, ni leur bravoure; mais ils avaient perdu le roi. Cette jeune tête blonde, que le morion du moindre des leurs aurait écrasée, se dressait à l'heure présente au-dessus de leurs têtes chenues; cette petite main qui n'aurait pas tenu droite et ferme la claymore du plus faible Écossais des montagnes, les poussait maintenant hors de leur patrie; ils étaient les mêmes qu'hier, et pourtant ils étaient vaincus, vaincus sans bataille. Il ne leur manquait qu'un enfant qu'on leur avait enlevé; mais cet enfant était pour eux la chevelure vierge pour Samson, ou les flèches d'Hercule pour Philoctète.

Le comte de Gowrie obéissait donc aux ordres du roi. Il était à Dundee, et il attendait qu'un vaisseau mît à la voile pour passer en Angleterre. Toutefois, il ne quittait l'Écosse que l'ame navrée. Il s'en allait vaincu. Il cherchait du regard s'il ne resterait pas encore quelque espérance debout, parmi ses espérances ruinées. Il retardait le moment de l'exil sans rien espérer de précis, mais il obéissait à cet instinct invincible qui fait que le patient tourne la tête du haut de l'échafaud, pour voir si tout est vraiment fini. Ses pressentimens étaient fondés, et la sagacité de cet homme indomptable avait flairé une rébellion. Il eut avis que les comtes d'Angus et de Marr, et le tuteur du jeune lord Glamis, devaient surprendre le château de Stirling. Dès-lors, il ne vit plus l'exil, il ne vit plus l'Angleterre, il ne vit plus le vaisseau à l'ancre; il vit ce que son ame n'avait cessé de contempler depuis sa naissance, une bonne révolte, une bonne guerre, la tête du capitaine Jacques présentée au roi dans le plat d'argent de Ruthven; et puis

sans doute, mais vague et dans le lointain, ce qui survenait toujours en définitive aux gentilshommes conspirateurs, quinze jours de gloriole, une prison ouverte ou un billot.

Il fut affreusement réveillé au milieu de ses rêves. Le colonel Stuart, capitaine de la garde du roi, vint à Dundee avec sa troupe, et fit le siège de la maison qu'il habitait, et le lord Petten Weym, chancelier d'Écosse, le somma de se rendre prisonnier du roi. Il paraît que le capitaine Jacques avait eu des soupçons ; le souvenir du plat d'argent lui tenait au cœur. Le comte fit une longue résistance ; mais il fallut céder. Il rendit son épée, et fut conduit au château d'Édimbourg. Le capitaine Jacques en était gouverneur. C'était pour le comte un sinistre augure. Il était bien rare en effet que le capitaine Jacques relâchât un prisonnier, surtout quand c'était un ennemi. C'était lui qui avait été chargé de la garde du comte de Morton, et qui l'avait conduit au supplice. C'était vers le milieu du mois de mars 1584 que les comtes de Gowrie fut conduit à Édimbourg. Deux jours après, les comtes d'Angus et de Marr surprirent en effet le château de Stirling ; mais l'arrestation du comte de Gowrie et l'arrivée de l'armée du roi rendirent ce coup de main inutile. Ils se réfugièrent en Angleterre. Le comte d'Angus fut seul surpris et arrêté.

Voilà donc le comte de Gowrie pris au piège. On le conduisit à Stirling au commencement d'avril, et on lui fit son procès. Dès ce moment, le reste de sa vie, qui fut court, appartient au juge ou au bourreau, ce qui était la même chose. La cour qui le jugea était composée de huit comtes et de huit lords. Avant la sentence, il usa, comme tous les gentilshommes jugés comme lui et pour les mêmes motifs que lui, pendant le xv<sup>e</sup> et le xvi<sup>e</sup> siècle, de tous les moyens dilatoires qui pouvaient le sauver. Comme son but n'avait pas été de mourir, mais de triompher, il ne songea à mourir que lorsqu'il ne put pas faire autrement, et alors il donna sa tête résolument, avec calme, sans bravade, comme s'il ne l'avait portée quarante ans sur ses épaules que pour la livrer ainsi. William Sanderson, dans sa chronique de Jacques VI et de Marie Stuart, transcrit la supplique qu'il adressa au roi avant sa condamnation. Elle est simple, froide, respectueuse ; mais elle ne

demande pas la vie. George Douglas , huitième comte d'Angus , fut décapité après lui. Sanderson rapporte que le comte de Gowrie s'était adonné ardemment à l'astrologie judiciaire ; il n'ajoute pas s'il avait lu sa mort dans le ciel.

Voilà , selon nous , le deuxième acte du grand drame de famille joué par trois générations de la maison de Ruthven , et dont la *conspiration de Gowrie* , proprement dite , dans le récit de laquelle nous allons entrer , n'est à nos yeux que le dénouement. Vue en elle-même , la conspiration de Gowrie n'offre pas de sens , et c'est ce qui fait que les historiens ont renoncé à l'expliquer : liée à l'entreprise du lord William et à celle du lord Patrick , elle constitue un grand fait moral , qui a passé inaperçu dans l'histoire du XVI<sup>e</sup> siècle , et que nous avons principalement pour but de faire remarquer en écrivant ceci.

### III.

Le comte de Gowrie ayant été condamné pour crime de haute trahison , ses biens furent confisqués. Il laissait de lady Dorothée , sa femme , sept enfans : cinq garçons , James , John , Alexandre , André , William , Patrick ; deux filles , dont l'une fut mariée au duc de Lennox , fils d'Esme Stuart , et dont l'autre , lady Béatrix , devint fille d'honneur de la reine , femme de Jacques VI. La colère du roi dura deux ans. En 1586 , il rendit aux enfans du comte leurs biens et leurs honneurs. James , l'aîné , succéda à son père , et se trouva ainsi quatrième lord de Ruthven , deuxième comte de Gowrie et prévôt de Perth. John obtint la permission de voyager sur le continent ; Alexandre devint chambellan à la cour du roi ; les autres , encore jeunes , restèrent à Ruthven-Castle ou à Gowrie-House.

Gowrie-House était une autre demeure seigneuriale que la famille de Ruthven possédait dans la petite ville de Perth , en Perthshire , à l'embouchure du Tay. Nous la mentionnons ainsi dès à présent , parce qu'elle est le théâtre où s'accomplira la scène

la plus terrible de cette tragédie. Walter Scott raconte, dans la préface de *la Jolie fille de Perth*, que Gowrie-House était démolie depuis plusieurs années, à l'époque où il écrivait son roman, et que la société des antiquaires de Perth avait eu soin d'en faire dresser, avant la démolition, un plan très détaillé, qui se trouve dans ses Mémoires. Inutile de dire que nous avons fait de longs et de vains efforts pour nous procurer le Mémoire des antiquaires de Perth. Il a été introuvable.

En 1588, James Ruthven, le deuxième comte, mourut à l'âge de quatorze ans. John, son frère, lui succéda et devint ainsi troisième comte. Alexandre prit dès-lors le titre de Maître de Ruthven, qualité qui désignait en Écosse les cadets des grandes familles. John était sur le continent, où il faisait ses études. Il y resta encore quelques années. Comme sa célébrité historique ne lui est venue qu'après sa mort, c'est à peine si l'on trouve dans les chroniques quelques traces de sa jeunesse. Il paraît néanmoins qu'il voyagea en France et en Italie, qu'il habita Paris quelque temps, et principalement qu'il étudia à l'université d'Orléans et à celle de Padoue. L'université d'Orléans était, au xvi<sup>e</sup> siècle, l'une des plus renommées de France, à cause de son école de droit, et par suite de la célèbre décrétale *super specula* d'Honorius III, explicative du concile de Tours de 1180, laquelle défendant l'enseignement du droit romain à l'université de Paris, faisait refluer à Orléans, ainsi qu'à Bourges, tous les étudiants du nord de la France qui avaient appris le Décret au Collège de France et la théologie en Sorbonne. Comme c'était encore le temps où la science des hermétiques conservait une grande vogue, le comte de Gowrie, qui avait l'esprit très prompt et l'âme très inquiète et très avide, s'y adonna beaucoup, ainsi qu'à l'astrologie judiciaire. Nous avons vu que son infortuné père avait pareillement cultivé l'art de la divination par les astres. William Anderson, que nous avons déjà cité, dit, dans sa chronique imprimée à Londres en 1656, qu'il avait un manuscrit dans lequel on lisait que John de Ruthven, étant à Orléans, s'était tiré à lui-même cet horoscope : « Qu'un grand amour le ferait tomber en mélancolie ; qu'il posséderait un grand pouvoir et de grandes richesses, et qu'il périrait

par l'épée. » C'est sans doute encore à la même époque qu'il faut rapporter la composition d'une amulette qu'on trouva plus tard cousue à ses vêtemens, et qui devait le préserver, tant qu'il ne la quitterait pas, de l'épée dont le menaçait l'horoscope. C'étaient des lettres tracées sans aucun ordre, sur du parchemin, et dont un certain arrangement faisait TETRAGRAMMATON, symbole puissant dans la cabbale, et le neuvième nom de Dieu, suivant saint Jérôme.

C'est à Padoue que nous retrouvons le jeune comte de Gowrie, après l'avoir quitté à Orléans. Ici, il cultivait autant son corps que son esprit, et il travaillait en gentilhomme, après avoir travaillé en étudiant. C'est même aux disputes introduites par le protestantisme qu'il faut attribuer la présence du jeune comte aux universités. La noblesse, qui était très éclairée, il est vrai, n'étudiait guère pourtant le droit ou la théologie, et se réservait pour la poésie et surtout pour l'histoire, qu'elle nous a écrite, à l'exclusion des roturiers, depuis le XII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>e</sup>. John de Gowrie se livrait principalement, à Padoue, à l'exercice des armes. Il y avait une salle particulière, tenue sans doute par quelque capitaine de bandes, vieux et éclopé, dans laquelle les jeunes gentilshommes apprenaient le maniement de l'épée et la manière de monter un cheval de bataille. Chaque élève y avait son coin séparé où il suspendait son armure et son vêtement d'exercice. La chronique d'Anderson, ou plutôt le manuscrit dont il parle, raconte que le lord de Ruthven avait pris pour armes, dans les exercices de cette salle de Padoue, une main tenant une épée dirigée vers une couronne. L'horoscope d'Orléans le préoccupait encore et le préoccupa toujours. Il fut constaté, au procès qui fut fait à sa mémoire, que, trois jours avant la catastrophe du 5 août 1600, l'archevêque de Saint-André l'étant allé voir, il le trouva lisant un livre intitulé : *De conjurationibus adversus principes*. Il regarda fixement l'archevêque, et lui dit : « L'histoire des conspirations prouve qu'elles ont toutes échoué, parce que celui qui en avait conçu la pensée l'avait communiquée à un trop grand nombre de complices. »

De Padoue, le comte de Gowrie alla à Paris, probablement en

retournant en Écosse. Il s'y lia étroitement, dit Winwood en ses Mémoires, avec sir Henri Nevil, ambassadeur d'Elisabeth. Sir Henri le recommanda à la reine d'Angleterre, laquelle lui fit, à Londres, l'accueil le plus gracieux. Elle avait accueilli pareillement le lord Patrick, son grand-père, après le meurtre de Rizzio. Ceci pouvait se passer vers 1595, et le comte de Gowrie avait vingt ans, car il n'est pas facile, dans le manque où nous sommes de renseignemens précis, de fixer toujours rigoureusement les époques et les années. Pendant les cinq années qui suivent, le comte vécut paisiblement, suivant son rang, soit à la cour, soit à Ruthven-Castle, soit à Gowrie-House. Il ne s'était pas marié. Une étroite amitié l'unissait surtout à son frère Alexandre, auquel nous verrons qu'il avait confié ses longs projets d'enfance, et à son frère André, auquel il communiqua le penchant héréditaire des lords de Ruthven à l'étude des sciences occultes.

Les cinq années qui vont suivre n'ont laissé aucune trace dans l'histoire du comte de Gowrie. Il les passa dans le silence et dans la méditation du grand jour qu'il attendait. Ses courses et ses études sur le continent, l'élévation de son esprit et la noblesse facile de son caractère, lui avaient acquis une grande considération à la cour. Le roi et lui étaient souvent ensemble. Peut-être la fortune de ces deux hommes les faisait-elle s'expérimenter ainsi mutuellement par les pratiques de la vie familière, avant de les choquer l'un contre l'autre avec fracas; peut-être n'était-ce que ce penchant commun qu'ils avaient pour les lettres et pour les autres études favorites de ce temps. Jacques cependant s'était marié; il était allé épouser à Upslo, en échappé de collège, le 20 août 1580, Anne, deuxième fille de Frédéric II, roi de Danemarck. Nous ne savons pas jusqu'à quel point il faut ajouter foi à une lettre de sir Henri Nevil à sir Ralph Winwood, et que celui-ci rapporte dans ses Mémoires; mais il y est question d'une liaison intime de la reine et d'Alexandre Ruthven. Une autre lettre de Nicholson, du 22 septembre 1602, affirme que le roi finit par avoir quelque soupçon de ces rapports secrets.

Que pouvaient vouloir les lords de Gowrie en se rapprochant ainsi du trône d'Écosse, l'un par la familiarité du roi, l'autre par

les faveurs de la reine? Est-ce que l'horoscope d'Orléans leur avait fait voir de ce côté la grande fortune qu'il promettait au comte, ou si la couronne menacée d'une épée, qu'il avait prise pour armes à Padoue, était la couronne d'Angleterre, que la vieille Elisabeth allait bientôt laisser tomber de son front sexagénaire? On ne sait. Il est certain que les Gowrie étaient du sang royal, et à un degré assez rapproché pour pouvoir songer, sans folie, à la succession au trône. Toutefois, il n'est pas aisé aujourd'hui, par l'éloignement où nous nous trouvons de cette époque, et par le manque de documens précis sur toutes les familles en général qui se sont éteintes avant le xvii<sup>e</sup> siècle, de dire en quoi consistait cette parenté royale des lords de Ruthven. L'évêque Burnet, dans le premier chapitre de l'histoire de son temps, explique ainsi cette parenté. Marguerite, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui fut mariée à Jacques IV, roi d'Ecosse, épousa en secondes noces le comte d'Angus. La désunion s'étant mise entre eux, elle produisit un contrat antérieur, fit casser son mariage en cour de Rome, et épousa en troisièmes noces *un certain* François Stewart, que Jacques V créa lord Méthuen. Ce lord Méthuen n'eut qu'une fille, qui épousa William, premier comte de Gowrie. D'après cette généalogie, il est évident que sir John, troisième comte de Gowrie, et Jacques VI, roi d'Ecosse, descendant l'un et l'autre de Marguerite, fille de Henri VIII, le roi n'avait sur le gentilhomme que l'avantage de deux degrés pour hériter de la couronne d'Angleterre, après la mort de la reine Elisabeth. Mais cette généalogie est fautive, et l'évêque Burnet savait mal l'histoire de la reine Marguerite. Elle épousa en effet Jacques IV en 1502, James Douglas, sixième comte d'Angus, en 1514, et pour le *certain* François Stewart, qu'elle épousa en troisièmes noces, il se nommait Henri Stewart, comte de Méthuen. Marguerite l'épousa au mois de mars 1526, et elle mourut en 1541. De ce troisième mariage, il naquit un fils, et non pas une fille, et encore mourut-il en bas âge, de telle sorte que la postérité de la reine Marguerite, par son mariage avec le lord Méthuen, se trouva immédiatement éteinte, et ne put point parvenir jusqu'à la famille des lords de Ruthven. Il faut donc chercher

d'un autre côté la parenté royale de sir John , troisième comte de Gowrie.

Robertson , sur l'autorité du *Peerage* de Crawford , le seul que nous n'ayons pas pu consulter parmi ceux de Debrett , de Lodges , de Kimber et de Collins , affirme , comme un fait positif et hors de doute , que la mère de John , deuxième comte de Gowrie , se nommait Dorothée , et était fille du lord Méthuen. Il ajoute que la mère de lady Dorothée se nommait Jeanne Stuart , qu'elle était la seconde femme du lord Méthuen , et était fille du comte d'Athol. Enfin , il conclut de là , et toujours d'une façon péremptoire , que le troisième comte de Gowrie était de sang royal.

Maintenant , nous nous trouvons avoir fait quelques pas ; mais néanmoins nous ne sommes pas encore arrivés. Il s'agit de savoir lequel des deux , du père ou de la mère de lady Dorothée , était de sang royal ; si c'était le lord Méthuen , ou seulement Jeanne Stuart , fille du comte d'Athol. Nous savons déjà , et d'une manière positive , que le lord Méthuen , marié en premières noces avec la reine Marguerite , se nommait Henri Stewart. Or , Stewart ou Stuart , c'est la même chose. Ce mot , qui veut dire *intendant* ou *sénéchal* , demeura la qualification héréditaire de la dynastie royale qui remplaça la maison de Bailleul , dans la personne de Robert II , depuis qu'un ancêtre des rois de cette dynastie , Walter , devint haut *stewart* , ou haut *sénéchal* d'Ecosse , sous le règne de David I<sup>er</sup>. Il est donc fort probable que Henri Stewart , comte de Méthuen , appartenait à la famille royale , fort nombreuse à cette époque. Il était de la maison des lords Avandale et des Stuart de Bath , et son petit-neveu , Jacques Stuart de Doune , reçut du roi Jacques VI la tutelle des deux filles du premier régent , Jacques Stuart , comte de Moray , ce qui n'aurait pas eu lieu si ce Stuart de Doune , et par conséquent le comte de Méthuen , son grand-oncle , n'avaient pas été de la famille du régent , c'est-à-dire de la famille royale. Cependant , comme ce ne sont là que de fortes présomptions , et non point des preuves formelles , il faut nous retourner vers la seconde femme du lord Méthuen , vers cette lady Jeanne Stuart , fille du comte d'Athol , et mère de lady Dorothée.

N'oublions pas qu'il s'agit maintenant de trouver comment les

comtes d'Athol étaient parens des rois d'Ecosse. Ici la difficulté, qui se trouve serrée de près, sera enfin tout-à-fait vaincue. Les comtes d'Athol pouvaient être du sang royal par les femmes ou par les hommes. Or, en tournant un peu la matière qui nous occupe, ce qui importe peu, pourvu que nous arrivions au but, nous trouvons qu'un comte de Sommerset, sir John Seymour, nom qui est une corruption de Saint-Maur, en Normandie, d'où cette famille est originaire, mort le 21 avril 1410, de son mariage avec une sœur de sir Edmund Holland, comte de Kent, laissa quatre fils et deux filles. L'aînée de ces filles, Jeanne, épousa le roi Jacques I<sup>er</sup>. De ce mariage sortirent les souverains d'Ecosse qui portèrent successivement le nom de Jacques, et par conséquent Jacques VI lui-même, par sa mère Marie Stuart, fille de Jacques V. Or, cette même Jeanne Sommerset, après la mort de son mari Jacques I<sup>er</sup>, assassiné le 20 février 1437, épousa en secondes noces Jacques Stuart, lord Lorne, un des ancêtres des comtes d'Athol, et en eut des enfans. Donc les descendans de Jacques I<sup>er</sup> et ceux du lord Lorne étaient uterins; donc, enfin, la mère du troisième comte de Gowrie et le roi Jacques VI étaient parens par les femmes.

Reste en définitive la parenté des comtes d'Athol et des rois d'Ecosse, du côté des hommes, laquelle n'est plus maintenant, comme on eût dit dans l'école, qu'un argument *ad exuberantiam*. Or, et à cause de cela même peut-être, il nous est arrivé précisément de trouver cette parenté, qui est décisive, quand nous n'en avions presque plus besoin, et lorsque nous nous étions donné assez de mal pour débrouiller toute cette généalogie; néanmoins, le travail étant fait, nous le laissons. Voici donc comment les comtes d'Athol et les rois d'Ecosse étaient parens du côté des hommes. Un bisaïeul de ce roi Robert II qui commence la dynastie des Stuart, Alexandre, grand sénéchal d'Ecosse, eut deux fils, James et John. James fut grand-père de Robert II, et sa postérité masculine finit à Jacques V, père de Marie Stuart. John eut quatre fils, 1° Alexandre, ancêtre des comtes d'Angus; 2° Alan, ancêtre des ducs de Lennox; 3° Walter, ancêtre des comtes de Galloway; 4° James, ancêtre des comtes d'Athol. Voilà

enfin comment Jeanne Stuart, fille du comte d'Athol, mère de lady Dorothée Méthuen, et grand'mère du comte de Gowrie, était du sang royal d'Ecosse. Ce n'est pas sans raison, ou dans l'unique but de dresser un arbre généalogique, que nous avons éclairci l'origine royale des lords de Ruthven; on verra par la suite de cette histoire qu'il était nécessaire d'établir cette parenté pour arriver à l'intelligence complète de la catastrophe à laquelle nous arrivons.

Il y avait seize ans que le lord William, premier comte de Gowrie, avait été décapité à Stirling; il y en avait vingt-cinq que le lord Patrick, revenu de l'exil, était mort à Ruthven-Castle; les deux aînés de la maison de Ruthven, John et Alexandre, remplis, à ce qu'il va paraître, d'une même pensée, d'une terrible pensée, crurent que le moment d'une grande chose était venu, et ils la tentèrent.

Le 5 août de l'année 1600, à six heures du matin, Alexandre, Maître de Ruthven, sortit de la petite ville de Perth et se dirigea à l'est, vers le château de Falkland. Il était à cheval et suivi seulement de son frère André. De Perth à Falkland, il y a dix milles. Falkland était la demeure où les rois d'Ecosse passaient habituellement l'été. C'était une résidence magnifique, ayant à sa gauche le loch Levin, à sa droite le loch Rossey; à l'ouest, une vallée charmante où vingt petites rivières viennent se jeter dans l'Edin; à l'est, les lomonds de Falkland, et derrière eux le Levin, qui va se jeter dans la mer après avoir traversé en diagonale tout le comté de Fife. Le château avait une enceinte demi-circulaire, armée de quatre tours, lesquelles, jointes aux cinq autres qui s'élevaient à l'est, de l'une à l'autre aile, faisaient de Falkland une espèce de Thèbes béotienne. Le parc était à l'ouest du château, ceint d'une muraille, ceinte elle-même des deux lits de la Maspy et de l'Edin. Le comté de Fife, où se trouve Falkland, était l'ancien domaine de ce comte Macduf, si célèbre dans la chronique écossaise par sa guerre contre Macbeth. Il y avait même encore, à l'époque où nous reporte cette histoire, sur la limite occidentale du comté, et sur le chemin de Perth, une croix qu'on nommait la croix de Macduf, *Macduf's cross*, qui étaient un asile, comme

Thésée en ouvrit un sur l'Acropolis d'Athènes, et Romulus sur le mont Aventin. Seulement, il n'y avait que les descendants de Macduf qui fussent protégés par la croix. Les membres de sa famille, jusqu'au neuvième degré, qui avaient pu se réfugier auprès d'elle, étaient dès ce moment inviolables, même après un parricide. Alexandre de Ruthven passa devant cette croix en allant à Falkland; et peut-être lui vint-il dans l'esprit une idée triste, le regret de n'être pas de la famille de Macduf.

Quand il arriva à Falkland, le roi était parti pour la chasse. Il se dirigea vers l'endroit où retentissaient comme une musique lointaine les cris de la meute, et il eut bientôt rencontré le roi. En ce moment, Jacques était seul, c'est-à-dire séparé de sa suite par quelque accident de la chasse. Alexandre l'aborda avec une familiarité pleine de respect, comme pouvait le faire un homme de son rang et de sa considération à la cour. D'après un court récit de cette entrevue, qui se trouve dans le journal de Pierre L'Estoile, il paraît que le Maître de Ruthven et le roi, qui étaient tous deux jeunes et qui étaient parens, commencèrent la conversation par la difficulté qu'il y a à ne pas s'ennuyer, quand on a des passions, des idées, des caprices de vingt ans, et que ce sont passions, idées, caprices, de roi et de gentilhomme. On disserta sur les moyens de dissiper cet ennui, et sur l'argent qu'il fallait pour employer ces moyens. Le roi trahit naïvement les secrets domestiques de sa bourse, et puis le lord mit pareillement à nu les misères de la sienne, une bourse de cadet. Toutefois, en achevant cette confidence, le lord reprit, en souriant d'un sourire de triomphe, que Dieu n'oubliait pas les siens, et qu'il avait eu le bonheur de s'être trouvé fort à son insu au nombre des élus de Dieu. Le roi ayant demandé le mot de cette énigme, le lord regarda autour de lui, et commença à voix basse un récit assez long, et qui les fit singulièrement se rapprocher l'un de l'autre.

Le Maître de Ruthven dit en somme que, la veille, 4 août, rôdant à l'aventure dans le parc de Gowrie-House, il avait aperçu tout d'un coup un homme qui se mit à fuir; que l'ayant poursuivi vivement et l'épée à la main, il l'avait enfin atteint et fait prisonnier. Cet homme portait un vase de terre, et ce vase de terre

était plein d'or. L'ayant menacé de le tuer, s'il n'expliquait l'origine de ce trésor, l'homme avait répondu qu'il l'avait pris dans un lieu secret du parc, où il y avait encore d'autres vases pareils, et qu'il montrerait à Sa Seigneurie, puisque tel était son bon plaisir. Là-dessus, il avait conduit cet homme au château ; il l'y avait fait entrer sans être vu de personne, et il l'avait enfermé seul dans une salle écartée et sans autre issue que la porte dont il avait la clé. Craignant que s'il communiquait cette merveilleuse trouvaille au comte son frère, celui-ci ne gardât tout le trésor pour lui, comme ayant été trouvé dans un de ses domaines, il avait mieux aimé venir se mettre à la discrétion du roi, lequel en prendrait sa part comme suzerain de toutes les seigneuries de l'Écosse, et en laisserait une autre part, une part honnête, au sujet loyal et fidèle qui servait si à propos sa majesté. Il conclut en disant qu'il fallait que le roi vînt sur-le-champ à Gowrie-House, afin d'interroger l'homme et de s'emparer du trésor.

Le roi loua fort Dieu de cette découverte, et approuva de tout point la conduite du Maître de Ruthven. Discutant entre eux sur l'origine probable de ce trésor, Alexandre penchait à croire que c'était quelque dépôt datant peut-être des croisades ; le roi, que c'était quelque nouvelle machination des papistes, qui venaient encore troubler son royaume et lui susciter des rébellions. Un point sur lequel ils furent d'accord sans discussion, c'est qu'il fallait déterrer le trésor jusqu'au dernier vase, et se le partager en bons parens qu'on était. Alexandre voulait qu'on partît sur-le-champ ; le roi demanda qu'on attendît la fin de la chasse, pour ne point trop éveiller les soupçons. Alexandre voulait encore que le roi vînt seul avec lui ; Jacques refusa. Enfin, la chasse finit. Le roi et le Maître de Ruthven prirent côte à côte le chemin de Perth, causant avec chaleur sur le nombre probable de vases qui étaient enfouis dans le parc de Gowrie-House, et suivis, à une petite distance, du duc de Lennox, fils d'Esme Stuart, de Thomas Erskine, comte de Mar, du lord Ramsay, du lord Herreis, d'André de Ruthven, et d'un petit nombre d'autres.

Le roi et sa suite arrivèrent à Perth à une heure après midi. A l'entrée de la ville, André Ruthven prit les devans pour aller annoncer au comte de Gowrie l'arrivée de sa majesté. Le comte était à table avec quelques gentilshommes de sa maison; il se leva comme surpris et charmé de cette nouvelle, et il alla recevoir le roi à la porte de sa maison. Le comte mit un genou en terre, en remerciant sa majesté de la visite qu'elle daignait faire à son sujet; et Jacques, pris sans doute de quelque vertige, ne vit pas qu'on le recevait à Gowrie-House, comme on l'avait reçu autrefois à Ruthven-Castle. Le roi ayant accepté à dîner, il se plaça au haut bout de la table, sous le dais seigneurial. Tout le monde resta debout et découvert pendant le dîner du roi. Le Maître de Ruthven se tenait à ses côtés; Jacques interrompait de temps en temps la verve de son appétit de chasseur, pour lui demander à voix basse quand est-ce donc qu'il verrait l'homme et son trésor? Alexandre répondait qu'il fallait attendre la fin du repas de sa majesté, et que tous les gentilshommes eussent reçu congé de se mettre à table. A quelques instans de là Jacques n'eut plus faim; il se leva, et fit signe aux personnes de sa suite qu'elles eussent à commencer leur dîner. Le comte de Gowrie reprit sa place de maître et seigneur; les échantons, pages, écuyers et maîtres-queux se croisèrent en tous sens; et le roi dit à Alexandre de le mener à la dérobée voir le trésor.

Ils sortirent de la salle, faisant mine de causer. Une fois sortis, le Maître précéda le roi, et ils se mirent à marcher en silence. Ils traversèrent la salle d'armes, où le roi aurait pu voir le poignard dont sir Patrick frappa Rizzio. Alexandre ouvrit une porte qui donnait sur un corridor; il y fit entrer le roi, ferma la porte à clé, prit la clé, et passa outre. Au bout du corridor, il ouvrit une seconde porte, fit passer le roi, ferma la porte à clé, prit la clé, et passa encore; alors ils se trouvèrent dans une salle qui touchait le pied d'une tourelle; il y avait encore une porte, qu'Alexandre ouvrit et qu'il referma comme les deux autres, emportant toujours la clé avec lui; enfin, après avoir monté quelques marches, ils trouvèrent une quatrième porte qui fut ouverte et refermée. La salle où ils étaient parvenus cette fois était petite et avait un cabi-

net ; il n'y avait qu'une petite fenêtre grillée, par où entrait le jour. C'est là que Jacques, qui commençait à devenir inquiet, demanda où était donc le trésor.

Alors Alexandre tira avec force une tapisserie ; Jacques se trouva en face d'un homme armé de pied en cap, qui tenait une épée nue à la main, et Alexandre lui dit avec énergie : — Sire, mon trésor, c'est la vengeance ; vous allez mourir ! — Mourir ! s'écria le roi. — « Oui, sire ; et vous pouvez remercier Dieu qu'il vous ait épargné ceci depuis seize ans. Vous avez fait mourir notre père à Stirling, il y a seize ans. Vous l'avez fait mourir traîtreusement, et après lui avoir pardonné ; vous l'avez fait mourir, sans vouloir lire la requête qu'il vous adressa de sa prison ; vous l'avez fait mourir, sans lui accorder les quarante jours qu'il vous demandait, pour se justifier du crime de haute trahison ; et c'est bien le moins que la justice arrive pour le gentilhomme, comme pour le roi. Vous avez le billot, sire, nous avons le poignard ; vous verrez bien qu'au bout du compte, l'un vaut l'autre. D'ailleurs, ceci est pour la mort de mon père et pour l'exil de mon grand-père ; ceci est pour la lutte de nos races ; ceci est pour le papisme ; ceci est pour toutes les choses qui se sont aigries, depuis seize ans, dans le cœur de mon frère et dans le mien. Vous allez donc mourir, sire ! C'est un arrêt que je prononce, et auquel il n'y a rien à faire qu'à obéir. Si vous avez levé les yeux sur l'écusson qui est au-dessus de la porte de ce château, vous y aurez lu la devise héréditaire des nôtres, **AU FAIT, DEED SHAW** ; or, sire, je vous jure que nous y sommes ; le fait est que vous allez mourir ! »

Le roi, qui avait d'abord pâli, répondit, avec un grand calme, que la mort n'était pas une chose qu'on éludât, et que puisqu'elle venait ainsi frapper à sa porte, il fallait bien lui ouvrir ; mais, qu'à vrai dire, il ne voyait pas le calcul d'Alexandre en tout ceci, et qu'il y allait bien moins de son profit que de sa perte. Que sans doute il était bien facile de le tuer, lui, le roi, en l'état où Dieu l'avait mis, mais que lui mort, la royauté ne serait pas pour cela étendue raide avec son cadavre ; qu'il avait laissé à Holyrood-House le jeune prince son fils, et que la Providence, qui avait la sauvegarde des royaumes, lui placerait sur le front la couronne

toute sanglante, laquelle serait ainsi désormais deux fois vénérée du peuple, comme étant auréole du ciel et auréole de la terre, couronne de roi et couronne de martyr. Qu'il n'était pas aussi facile qu'il l'avait pensé de renverser une maison royale, et que tout marteau de sujet se brisait à la démolir. Que la vengeance, qu'il avait si patiemment nourrie, pouvait s'appeler une passion bien aveugle, qui l'avait empêché de voir que la mort du roi chasserait sa famille du sol de l'Ecosse, et ferait semer du sel sur les ruines de ses châteaux; que c'était surtout une passion bien monstrueuse, qui lui avait fait oublier qu'ils étaient parens, et considérer un parricide comme une offrande qui n'était pas indigne d'être offerte au souvenir des siens. Qu'il ne disait pas cela pour ne pas mourir. puisque sa poitrine était nue, mais pour le ramener à la raison et à la justice, dont il s'était écarté. Qu'étant toujours son roi, il lui ordonnait de lui ouvrir la porte; et qu'étant toujours son ami, il lui donnait son pardon.

Alexandre resta foudroyé sous le coup des paroles du roi; il n'avait pas trouvé de lui-même toutes ces raisons puissantes qui s'étaient dressées l'une après l'autre devant lui, et qui allaient faire éternellement de sa mémoire la mémoire d'un fou, au lieu de la mémoire d'un héros. Il demanda au roi sa parole de ne point faire de bruit, et qu'il allait consulter le comte son frère. Quand le comte le vit venir, il crut que le roi était mort; mais Alexandre s'étant approché, et lui ayant conté quelque chose de ce qui venait de se passer, le comte lui répondit qu'il voyait bien qu'il avait eu peur, et qu'il allait y aller lui-même. A ces mots, Alexandre revint promptement à la tour, sans rien dire. En entrant, il ôta sa jarrettière et dit au roi : — Pardieu! sire, il n'y a pas de remède; il faut que vous mouriez. — En même temps il s'élança sur lui, comme pour lui serrer la gorge avec sa jarrettière. Alors une lutte terrible et désespérée s'engagea. L'homme armé, que le roi était parvenu à gagner, se mit à crier *trahison! trahison! au secours!* par la petite fenêtre grillée; et les gentilshommes du roi, qui le cherchaient en ce moment, ayant entendu ces cris, se précipitèrent vers le lieu d'où ils partaient. Le duc de Lennox et le comte de Mar étant montés par le grand escalier de la tour à la porte

de la salle où était le roi, trouvèrent cette porte fermée, et se mirent à la frapper désespérément, mais en vain. Sir John Ramsay y étant parvenu par un petit escalier secret, donna deux coups de poignard à Alexandre Ruthven, le poussa vers la grande porte, qu'il ouvrit, et sur le seuil de laquelle le comte de Mar et sir Hugues Herreis achevèrent de le tuer. Tout d'un coup, le comte de Gowrie se présente, à la tête de sept hommes armés, et tenant une épée de chaque main. Les gentilshommes du roi le cachent dans le cabinet, se serrent devant la porte, et font face résolument au comte. Alors sir Ramsay s'élance d'un bond, frappe au cœur le comte de Gowrie, qui tombe mort sans pouvoir dire un mot. A cette chute ses serviteurs prennent la fuite, et le roi et ses gentilshommes tombent à genoux pour remercier Dieu.

Le bruit effroyable de cette bataille et la fuite des gens du comte avaient mis en émotion toute la ville de Perth. Les habitans accoururent en armes, et menacèrent de venger la mort des lords de Ruthven. Mais le roi harangua la populace d'une fenêtre, et admit les magistrats auprès de lui; la Providence, qui avait parlé une première fois par sa bouche, parla une seconde, et dispersa ces grains de sable que le vent de la colère avait soulevés comme un tourbillon. Avant d'enlever les deux cadavres, on trouva dans les vêtemens du comte la fameuse amulette qu'il portait depuis Orléans; le récit officiel qui fut dressé le lendemain de la catastrophe, porte que dès que les lettres mystérieuses eurent formé le mot TETRAGRAMMATON, le sang du comte commença de couler.

Ce jour-là, le 5 août 1600, la maison des comtes de Gowrie s'écroula pour jamais. Trois générations étaient vaincues par la fortune d'un homme. Le parlement d'Ecosse fit le procès aux cadavres; le nom de Gowrie fut aboli par arrêt. Les deux jeunes enfans, William et Patrick, moururent sans postérité. André passa en France, s'y maria, eut deux filles de son mariage, et consuma les débris de son patrimoine à la recherche de la pierre philosophale. L'illustre peintre Antoine Van-Dyck, qui était également passionné à la poursuite du grand œuvre, se prit d'amitié et d'admiration pour André de Ruthven, le dernier des Gowrie, et épousa sa fille aînée.

S'il y a encore aujourd'hui des descendans de Van-Dyck, ils ont des droits relatifs à la couronne d'Angleterre, et, par le mariage de la sœur du roi Charles II avec le duc d'Orléans, ils en ont aussi à la couronne de France.

## IV.

Voilà cette conspiration de Gowrie, que tant d'historiens et de chroniqueurs ont racontée, en ajoutant qu'ils renonçaient à expliquer ce qu'elle a de mystérieux. Elle a été détaillée d'abord par le roi Jacques lui-même, qui en fit faire un récit le lendemain de l'évènement; ensuite par George, comte de Cromartie, en 1713; Robertson, Laing et Walter Scott, et sans doute beaucoup d'autres, en ont longuement parlé, sans compter Pierre de l'Estoile, qui en a fait un récit dans son journal de Henri IV; ajoutons qu'il y a deux romans de Maccauley, *Saint-Johnston* et *Logan de Restalrig*, qui sont construits l'un et l'autre avec la conspiration de Gowrie. Cependant, malgré tous ces récits, nul n'ose dire qu'il a trouvé le sens de cette tragique aventure. L'un dit qu'elle a eu pour cause l'amour d'Alexandre de Ruthven pour la reine, qu'un autre nie; celui-ci pense que le comte de Gowrie espérait avoir le trône d'Ecosse après la mort du roi, et celui-là répond que Jacques avait déjà deux enfans à cette époque, et que d'ailleurs la duchesse de Lennox, lady Arabelle Stuart, était plus près de la couronne que lui; d'autres, et le nombre en est grand, refusent de croire à la conspiration, et disent que c'est un conte imaginé par le roi, pour couvrir l'assassinat des deux lords et la destruction de leur famille. Il est à remarquer qu'on avait cette dernière opinion à Edimbourg, huit jours après le fait. Ainsi on vit le roi aux prises avec deux gentilshommes; on vit deux cadavres percés de poignards, traînés durant quatre mois devant deux cours de justice, et ce qu'en avaient laissé les vers attaché ignominieusement à un gibet; une antique maison tombée en ruines; une race mêlée de sang royal exterminée par le fer et par les lois; un nom

illustre parmi les noms illustres de l'Ecosse déclaré infâme, et, au bout de cette longue et douloureuse passion infligée à deux hommes vivans et morts, on se demanda, et l'on se demande encore, si c'était cruauté, si c'était justice, si c'était vengeance?

Pour nous, nous croyons à la réalité de la conspiration; seulement, nous trouvons qu'elle doit être unie au coup de main de Ruthven et à la mort de Rizzio, dont elle est la suite. Ainsi que nous l'avons dit, ce sont trois actes du même drame. Vue ainsi, la conspiration n'est autre chose que la fin d'une de ces luttes de noble à roi, continuée durant plusieurs générations, et dont il n'est pas rare de trouver des exemples dans l'histoire. Dans la famille des ducs de Norfolk, de la maison de Howard, à partir de sir Thomas, quatrième duc, et de l'année 1572, il arrive, pendant quatre ou cinq générations, que les ducs sont régulièrement et d'une manière alternative décapités et rétablis; on tue le père, on confisque ses biens, et l'on rétablit le fils; on tue le petit-fils, on confisque ses biens, et l'on rétablit l'arrière-petit-fils, et ainsi de suite. Le motif de ces rébellions renaissantes, ce sont la plupart du temps des sortes de caprices qu'on ne s'explique pas; mais il y a au-dessous une cause générale et permanente, que les historiens n'ont pas vue, et que nous avons cru important de signaler.

La conspiration de Gowrie éclata le 5 août de l'année 1600. Douze ans auparavant, le 23 décembre 1588, le duc de Guise était assassiné à Blois; et deux ans après, le 31 juillet 1602, Charles de Gontaut, maréchal, duc de Biron, était exécuté à la Bastille. L'Angleterre avait eu aussi à cette époque, et devait avoir plus tard ses holocaustes de têtes nobles; vingt-huit ans auparavant, le 5 juin 1572, la reine Elisabeth prenait celle du duc de Norfolk; un an après, en 1601, elle prenait encore celle du comte d'Essex. Si l'on veut donc se placer sur le dernier jour qui complète et couronne le xvi<sup>e</sup> siècle, et de là, comme du sommet d'une montagne, regarder à peu près à cinquante années de distance, devant et derrière soi, on ne manquera pas d'apercevoir un grand mouvement parmi la noblesse d'Europe, mouvement solennel, vigoureux, désespéré, auquel la plupart obéissaient sans

le comprendre, qui les attire, les saisit, les écrase, comme la meule lancée sur son axe attire, saisit et écrase le grain ; sorte de fatalité mystérieuse dont ne se défiaient même pas les victimes, et qui leur ôtait la raison, pour les perdre, comme le Jupiter des anciens.

Cette agitation fiévreuse de la noblesse, à la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle, est l'un des plus beaux spectacles que présente l'histoire moderne. Ce qu'il a surtout de frappant et de singulier, c'est qu'il correspond à un évènement immense et inoui, à savoir l'extinction presque subite des plus grandes races de l'Europe. Jamais encore, ni en bataille rangée, ni en croisade, ni contre les Anglais, ni contre les Grecs, ni contre les Turcs, il n'en avait tant péri, et de si illustres : en 1512, en la vicomté de Narbonne, et dans la personne de Gaston II, s'éteint une branche de la maison de Foix ; le 23 janvier 1516, au royaume d'Aragon, et dans la personne de Ferdinand V, s'éteint la maison d'Aragon ; le 11 avril 1525, en la duché d'Armagnac, et dans la personne de Charles II, duc d'Alençon, s'éteint la maison d'Armagnac ; le 3 août 1530, en la principauté d'Orange, et dans la personne de Philibert, s'éteint la maison de Châlons ; le 24 octobre 1535, en la duché de Milan, et dans la personne de François-Marie Sforza, s'éteint la maison de Milan ; en 1536, en la duché d'Urbin, et dans la personne de François-Marie II, s'éteint la maison d'Urbin ; en 1537, en la comté de Sancerre, et dans la personne de Jean V, s'éteint la maison aînée de Beuil ; le 25 mai 1555, au royaume de Navarre, et dans la personne de Henri II, s'éteint la ligne masculine de la maison d'Albret ; le 12 février 1559, dans le palatinat du Rhin, et dans la personne d'Othon-Henri, s'éteint la maison aînée des comtes palatins du Rhin ; le 6 septembre 1564, en la duché de Nevers, et dans la personne de Jacques, s'éteint la maison de Clèves ; en juin 1589, en la comté d'Auvergne, et dans la personne d'Anne, s'éteint la maison de la Tour ; le 2 août 1589, au royaume de France, et dans la personne de Henri III, s'éteint la maison de Valois ; le 26 août 1595, au royaume de Portugal, et dans la personne d'Antoine, s'éteint la maison de Viséu ; le 27 octobre 1597, en la duché de Modène, et dans la personne d'Alphonse II, s'éteint la

branche aînée de la maison d'Est; le 5 janvier 1598, dans l'empire de Russie, et dans la personne de Féodor I<sup>er</sup>, s'éteint la maison de Rurick; le 3 avril 1603, au royaume d'Angleterre, et dans la personne d'Elisabeth, s'éteint la maison de Tudor; le 22 décembre 1612, en la duché de Mantoue, et dans la personne de François III, s'éteint la branche aînée de la maison de Gonzague; et si l'on voulait pousser plus loin ce dénombrement de funérailles princières, le 1<sup>er</sup> novembre 1700, au royaume d'Espagne, et dans la personne de Charles II, s'éteint la maison d'Autriche.

La plupart de ces races, qu'on voit ainsi disparaître comme si elles avaient été solidaires l'une de l'autre, et qui jonchent tout le XVI<sup>e</sup> siècle de leurs débris, étaient des plus grandes, des plus vieilles, des plus illustres. Qui les pousse? qui les frappe? qui les anéantit? A écouter ce que disent les naturalistes, il paraît certain que les familles des animaux et des hommes s'altèrent, s'atrophient et meurent, quand la génération se perpétue avec les mêmes espèces, et sans mélange de sang étranger; peut-être le XVI<sup>e</sup> siècle était-il ce moment fatal, où le développement des causes physiologiques devait amener infailliblement l'affaiblissement et la mort des races nobles. D'un autre côté, l'ancienne constitution militaire de l'Europe avait impérieusement exigé jusqu'alors la présence des gentilshommes sur les champs de bataille; ils y avaient tous paru depuis l'invasion du V<sup>e</sup> siècle, et chaque fois, bien peu s'en étaient retournés. Il n'y a ni tige d'homme, ni tige d'herbe, qui soit plus prompte à pousser que le faucheur à faucher. Le moment devait donc venir où les veines des nobles seraient tout-à-fait dégonflées et vides, et où les combattans manqueraient pour le combat. Ce moment était-il venu au XVI<sup>e</sup> siècle? A Rome, les gentilshommes commencèrent à manquer du temps de Marius; la vieille louve en avait tant dévoré, en construisant son bouge sur les sept collines, qu'il n'en resta plus pour arrêter nos pères, ces géans qui descendaient des Alpes sur leurs charriots, et, pour la première fois, Marius enrôla les esclaves. Enfin les puissantes maisons du moyen-âge, par l'habitude lente et graduelle des affranchissemens, avaient lâché au dehors une multitude d'esclaves qui s'étaient groupés deçà et delà, en munici-

palités, en corporations, en confréries. Ces centres nouveaux d'activité sociale avaient-ils attiré, aspiré, absorbé la vie et la chaleur du corps aristocratique; et la noblesse s'était-elle épuisée à produire le peuple, comme le gland s'épuise à produire le chêne? Peut-être que ces trois causes, précipitant chacune de son côté, et selon des lois particulières, la noblesse européenne à sa perte, après avoir acquis toutes trois leur plus haut degré d'énergie, se réunirent-elles en faisceau et trouvèrent-elles leur point commun d'intersection au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle; peut-être encore que d'autres puissances occultes, profondes, ignorées, et qui se dévoileront un jour, quand l'histoire sera sortie du fouillis et des décombres où elle trébuche, s'étaient-elles acharnées à la destruction de ces races malheureuses, et les suivaient-elles d'âge en âge, comme les corbeaux et les loups suivaient Mazeppa de désert en désert; et que si les hommes avaient eu d'autres regards au fond de leurs yeux, ils auraient aperçu la main implacable qui poussait ainsi tant de maisons l'une sur l'autre, avec un si terrible fracas.

Toutefois, quelle que fût d'ailleurs la raison intime et supérieure de ce phénomène, il se manifesta au dehors par une grande perturbation. Jamais, à aucune autre époque, les intrigues de succession et les querelles de famille à famille n'avaient été plus nombreuses et plus sanglantes. César Borgia s'abattait sur Ferrare, François I<sup>er</sup> sur Milan, Philippe II sur Lisbonne, Jacques VI sur Londres, Henri IV sur Paris; l'Europe entière se trouvait ainsi émue et bouleversée; car lorsque les lions se courroucent, les forêts tremblent et les animaux gémissent. Les héritages des maisons souveraines tombaient, pleuvaient, se croisaient; c'était à ouvrir de grands yeux inquiets, et à se demander s'il n'y en aurait pas pour tout le monde. A tout hasard, ou peut-être dans l'attente de quelque gros empire, la maison de Guise faisait dresser sa glorieuse généalogie, et commandait aux hérauts d'armes une parenté bien nette avec Charlemagne; et puis, tous les capitaines, lassés de leurs luttes, bataillaient encore, contestaient et trahissaient pour se faire de paisibles souverainetés; le duc de Mercœur en voulait une à Rouen, le duc de Nemours la voulait à Lyon, le

maréchal de Biron la voulait à Bresse. Hâtez-vous, ô derniers représentans de la noblesse d'autrefois ! car derrière vous les bourgeois se groupent, les franchises s'étendent, le peuple va naître ; lui aussi voudra se faire une souveraineté ; et ce ne sera pas trop de tous vos royaumes pour son royaume, de tous vos sceptres pour son sceptre, et de tout l'or de vos couronnes ducaltes pour les fleurons de son bandeau royal.

Outre l'émotion que la chute des grandes races causait dans les pays, et la témérité factieuse qu'elle entretenait dans l'esprit des gentilshommes, elle avait un résultat net et saisissable, qu'il nous faut exposer. C'était l'agrandissement des royaumes et l'affermissement définitif des institutions. Les débris de la basse seigneurie profitaient à la haute ; les moellons des châteaux servaient aux murs des palais. Nous ne finirions pas s'il fallait énumérer ce que les rois du *xvi<sup>e</sup>* siècle gagnent de provinces. Le roi d'Espagne gagne le Portugal ; le roi d'Angleterre gagne l'Écosse ; le roi de France gagne la Navarre. Et puis, outre ces petits royaumes, qui suffisaient autrefois à des monarques, ils gagnent des duchés, des comtés, des baronnies, des villes à foison. Une fois enrichis de ces territoires, de ces cités et de ces peuples, ils acquièrent un poids qu'ils n'avaient encore jamais eu jusqu'alors, et une sorte de force d'inertie qui les rend inébranlables. Allez dire maintenant à une ville de se soulever, le roi y envoie une armée ; allez dire à un gentilhomme de se révolter, le roi y envoie le bourreau. Du reste, ni cette armée ni ce bourreau qui partent ne troublent et n'arrêtent les plaisirs de la cour : jusqu'au *xvi<sup>e</sup>* siècle, les rois s'étaient battus ; à partir du *xvi<sup>e</sup>* siècle, ils danseront.

Or, la conspiration de Gowrie est un fait particulier de l'histoire d'Écosse, résumé de ce fait général de l'histoire d'Europe. C'est la dernière lutte de la grande noblesse du moyen-âge contre la royauté. La maison de Ruthven emploie trois générations contre une seule génération de la maison de Stuart ; chaque lord déploie à lui seul plus d'audace, plus de persévérance, plus de présence d'esprit que le prince ; cependant c'est le prince qui triomphe, et c'est la maison de Ruthven qui s'écroule. Le petit roi tue le grand gentilhomme. Ainsi Elisabeth avait tué le comte

d'Essex ; ainsi Henri III tua le duc de Guise. Les temps étaient venus.

C'est ce que la noblesse ne comprenait pas. Elle se croyait toujours au *xiv<sup>e</sup>* siècle. Il semblait à ces seigneurs qu'étant aussi anciens que les rois, et ayant une même origine, ils devaient toujours avoir même puissance et même destinée. Quand le roi d'Écosse faisait décapiter à Stirling le septième comte d'Angus, Archibald Douglas se disait que les siens épousaient pourtant les veuves des rois d'Écosse ; quand le roi de France faisait décapiter à Toulouse le duc de Montmorency, le connétable se disait que les siens épousaient pourtant les veuves des rois de France. Ils ne s'expliquaient pas que le temps eût changé à tel point la situation réciproque de la royauté et de la noblesse, que la royauté tendit l'épée, et que la noblesse tendit le cou. Il y avait pour eux quelque chose de monstrueux, de violent, d'intolérable, dans ce renversement inoui de faits et d'idées, et c'est ce qui les faisait s'irriter, s'emporter, se révolter. Révoltes sérieuses, révoltes de bonne foi, révoltes héréditaires.

De son côté, la royauté se sentait une puissance inconnue. Ses eaux avaient monté subitement, accrues par les mille ravins de la noblesse féodale qui étaient venus se dégorger en elle ; et elles couvraient à cette heure tout clocher, tout beffroi, tout donjon, les trois sommets du christianisme, de la commune et de l'aristocratie. Ce n'était plus la royauté d'autrefois, la royauté bottée, armée, morionnée ; c'était la royauté diplomatique, la royauté à ambassadeurs, à parlemens, à finances ; la royauté des temps modernes. Les rois du *xvi<sup>e</sup>* siècle sont les derniers qui se servent de l'épée, du poignard ou du poison contre les nobles, c'est-à-dire qui les traitent comme leurs ennemis personnels et d'égal à égal. A partir de là, ils les font juger comme des sujets ordinaires.

Jacques VI nous semble même le plus singulier de ces rois du moyen-âge, qui vivaient la cuirasse au dos. Par ses aventures, il appartient aux rois batailleurs ; par son bonheur, aux rois diplomatiques. Il fut fait cinq fois prisonnier par ses gentilshommes, et il s'échappa cinq fois. Son père fut assassiné par

des nobles, soit que ce fût David Rizzio, soit que ce fût Henri Darnley. La reine sa mère fut décapitée par ordre d'une autre reine, Elisabeth; le roi son fils fut décapité par ordre d'un autre roi, Cromwell; on peut dire que si le bourreau le manqua, c'est qu'il lui porta son coup trop haut ou trop bas. Si nous avions été le sculpteur chargé de le coucher à Westminster sur sa table de marbre, au lieu de ces levriers et de ces lions qui soutiennent et qui gardent les statues des rois morts, nous lui aurions donné pour oreiller, le billot de sa mère; pour tabouret, le billot de son fils; image d'un roi qui ne peut pas s'étendre de tout son long dans l'histoire, sans toucher de la tête et des pieds à des échafauds.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

---

# PARIS AU BORD DE L'EAU.

---

## DU PONT DE BERCY AU PONT-NEUF.

---

La Seine a une source obscure; elle naît dans un village de la Bourgogne dont le nom est ignoré; elle sort d'un trou et passait autrefois tout entière dans la cuisine d'un couvent. Ainsi avant de parvenir à sa haute fortune, cette royale rivière a commencé par être laveuse d'écuelles comme l'impératrice Catherine.

Après avoir traversé en mince équipage la Bourgogne et la Champagne, voici qu'en passant à Montereau, la Seine fait connaissance avec l'Yonne, qui expire entre ses bras en lui léguant toutes ses eaux. Grâce à cet héritage, la Seine peut se permettre de faire quelque figure; cependant, ce n'est que vers Nogent qu'elle prend ses lettres de noblesse en devenant navigable. Arrivée au pont de Charenton, elle entre en collaboration avec la Marne, qui lui verse tous ses fonds, afin qu'elle puisse dignement se présenter dans la capitale, y mener un train convenable, et faire toutes les dépenses exigées par les fonctions qui lui sont dévolues.

A son entrée à Paris, la rivière est reçue par les marchands de vin de Bercy; des milliers de tonneaux saluent le fleuve bourguignon, qui s'y connaît et qui met un peu du sien dans le nectar que fabriquent les Bacchus de la Rapée. La Seine, au début de sa course dans la capitale, est large, profonde, puissante. Paris, de

de son côté, l'accueille dignement et la fait épouser tout d'abord par son plus beau pont, le pont d'Austerlitz. D'un côté de ce pont, une belle avenue conduit à la place de la Bastille, de l'autre s'ouvre le Jardin des Plantes.

Il n'y a pas à Paris un établissement plus mal nommé que le Jardin des Plantes. Rien de plus incomplet, de plus faux que ce nom. Ce que l'on trouve le moins au Jardin des Plantes, ce sont des plantes; vous y trouvez bien quelques serres chaudes où des tuyaux de poêle dispensent aux fleurs étrangères et délicates les bienfaits d'un climat artificiel; vous y trouvez aussi en plein air des parterres où chaque fleur est étiquetée, où une tige de fer se dresse pédantesquement à côté de chaque tige végétale, où chaque brin d'herbe est décoré d'une enseigne de fer blanc portant son nom et ses qualités écrits en latin d'apothicaire; voilà pour les plantes. Mais ce qu'il y a de remarquable surtout au Jardin des Plantes, ce sont les animaux qu'il renferme; les lions, les tigres, les panthères, qui rugissent dans leurs loges; les oiseaux de toute couleur et de tout ramage, qui perchent dans leurs vastes volières; les gazelles, les vaches et les moutons exotiques qui paissent dans des vallées de dix pieds carrés et sur des collines d'une coudée de haut; l'éléphant et la girafe à qui les soldats, les bonnes d'enfant et les rentiers prodiguent le pain d'épice et les gâteaux de Nanterre. Ce que les curieux et les savans y recherchent surtout, ce sont les riches galeries où sont étalées d'admirables collections de minéraux, des squelettes, des monstres, toutes les merveilles de la nature, ses bizarreries, ses chefs-d'œuvre, ses mystères pris sur le fait. Ces galeries sont si importantes qu'on les agrandit aujourd'hui aux dépens du jardin, si bien qu'il n'y aura bientôt plus place pour les plantes, et que la nature végétale sera obligée de se réfugier dans les herbiers.

Après s'être saignée pour alimenter le canal Saint-Martin, la Seine se partage en deux bras pour former l'île Louviers qui élève dans les airs ses pyramides de bois à brûler; puis elle se partage encore une fois pour former l'île Saint-Louis. Rien n'est plus étranger à Paris que l'île Saint-Louis; rien n'est plus paisible, plus provinciale, que cette île où l'on ne retrouve en aucune façon la vie et les

mœurs du continent parisien. Les mœurs de l'hermine et du mortier se sont conservées pures et intactes dans cette vallée parlementaire; elle respire un grave parfum de vieille magistrature; on y dine encore à midi et on y soupe; on y porte la poudre, les souliers à boucles et les robes à ramages; on y joue au reversis de deux heures de l'après-dîner à cinq, et l'on y triche au jeu selon l'ancienne coutume du palais. En vain Paris a-t-il jeté quatre ponts à l'île Saint-Louis; elle a résisté à ces avances, elle est restée isolée. Le silence de ses rues n'est que bien rarement troublé par le roulement importun des voitures; à peine dans ces voies désertes rencontre-t-on à la pointe du jour quelques passans en grande tenue: ce sont des plaideurs; on sait que pour ces gens-là les juges sont visibles tous les matins jusqu'à six heures en été et jusqu'à sept en hiver. Aussi est-ce un véritable paradis que l'île Saint-Louis. A toutes les fenêtres chantent des chardonnerets et grimpent des capucines et des gobéas. C'est une île de candeur, de silence et d'étude où rien n'arrive de notre bruit et de nos dérèglemens; où l'on ne connaît ni notre littérature, ni nos passions. Quelquefois seulement les magistrats qui l'habitent, viennent tout pâles de l'audience, lui raconter les terribles aventures qui se dénouent à la cour d'assises, ces rapt et ces meurtres que les avocats généraux aussi bien que les académiciens de l'empire attribuent au drame moderne et au roman contemporain. Le récit de ces atrocités arrive dans l'île Saint-Louis comme les fabuleuses nouvelles d'un autre monde et d'une autre époque; l'innocence et les vertus de ce bienheureux quartier n'en reçoivent aucune atteinte; la morale y est toujours florissante, et jamais, des quais de Bethune et d'Anjou, qui festonnent cette île calme et sereine, le désespoir n'a plongé dans la Seine, jusque-là vierge de suicides.

L'île Saint-Louis renferme de vastes hôtels, autrefois splendides, aujourd'hui déserts ou dégradés. A la pointe de l'île, on remarque d'abord l'hôtel Lambert, « la première porte cochère en face de soi quand on arrive d'Auxerre par le coche, » dit M<sup>me</sup> de Créquy. C'est l'ancien hôtel de Mesmes, qui plus tard, en changeant de propriétaire, prit le nom d'hôtel Lambert. La magnificence de ce logis a épuisé jadis l'admiration de Paris, aujourd'hui c'est à

peine s'il est visité par quelques curieux égarés. Il sert d'entrepôt à l'entreprise des lits militaires. Un concierge oisif vous montrera ses splendeurs en ruine. Un escalier vénitien, d'abord, qui fut jadis peint en camayeu par de Witte, et que les maçonneries ont masqué d'un plâtre vulgaire. Vous montez : voici une galerie peinte par Lebrun ; elle est coupée par un échafaudage où sont amoncés des matelas. Tant pis pour les panneaux ; le plafond seul est épargné ; il représente les travaux d'Hercule. Parmi plusieurs pièces où les peintures et l'or sont prodigués, on remarque un salon et une chambre à coucher peints par Lesueur, tout cela outragé par des entassements de paillasses, de traversins et autres ingrédients de la literie militaire. On pourrait encore, en dépêçant l'hôtel Lambert, en retirer de bons morceaux ; mais on n'y songe guère. Pendant que vous examinez avec admiration et respect ces reliques des arts et de l'élégance d'autrefois, le concierge cicéronne vous dira que cet hôtel Lambert a appartenu à M. de Montalivet, et qu'après la bataille de Waterloo, Napoléon y a passé deux jours incognito. Tel est le dernier paragraphe de la légende du vieil hôtel de Mesmes.

L'hôtel Bretonvilliers touche à l'hôtel Lambert. M. Le Ragois de Bretonvilliers, en le faisant bâtir, fit construire en même temps pour sa commodité le quai de la pointe de l'île Saint-Louis, qui lui coûta huit cent mille livres. Les peintures de Lebrun, de Lesueur et de Mignard, abondaient dans cette riche demeure, qui, au commencement du siècle dernier, logea les bureaux de MM. les fermiers généraux, et qui est aujourd'hui encore plus déchuë que l'hôtel Lambert.

L'île Saint-Louis fut informée de la révolution de juillet par un biscayen, qui, destiné à l'Hôtel-de-Ville, dévia de son chemin, et vint se planter en face du pont de la Cité, à l'angle de la rue Saint-Louis. On l'a laissé dans le trou qu'il s'est fait, et on a écrit audessous : 28 juillet 1850. Vers la pointe de l'île, contre le quai de Béthune, la rivière commence par être habitée. Là se trouve l'école de natation de Petit, dont les anciens élèves de Sainte-Barbe et de Henri IV conservent le souvenir.

Passons maintenant à la troisième île que forme la Seine, l'île

de la Cité. La Cité était autrefois tout Paris; elle en a conservé toutes les misères. La richesse et l'industrie se sont détachées de ce quartier et ont passé les ponts pour se répandre et se produire partout; mais les plaies sont restées là. Notre-Dame est la seule splendeur que la Cité ait conservée. Autour de la vieille métropole, tout est deuil et désolation; au pied de ces tours s'étend un terrain aride et ravagé, semé de pierres et de décombres: c'est la place où fut l'archevêché. La colère du peuple a passé par là, plus terrible que la colère céleste. Le peuple a dans ses fureurs le génie de la destruction; il détruit avec une célérité, une vigueur et une adresse qui n'appartiennent qu'à lui; et cela, sans se servir de fer ni de leviers; de ses mains nues il pousse et renverse les murailles les plus solides, avec ses ongles il arrache les pierres les plus durement scellées, puis de ses pieds il écrase les pierres tombées, de sorte que quand il a passé, il ne reste plus que poussière. C'est un jour dont Paris conservera éternellement la mémoire, ce jour de carnaval où le peuple en habit de mascarade, et le choléra dans le ventre, se rua vers l'archevêché pour le détruire. Jamais les rivages de la Seine n'avaient vu un spectacle à la fois si terrible et si bouffon. Une horde en habits de cosaques, de turcs, de sauvages envahit la sainte demeure du prélat, avec des cris de fureur et de joie, des gestes menaçans et grotesques; cette horde paraît sur les toits, et les toits disparaissent; puis, peu à peu l'édifice s'anéantit de la cime à la base, comme s'il descendait sous terre. Le peuple ne vole pas, mais il jette tout par les fenêtres dans la rivière; la Seine charrie des étoles dorées, des surplis de dentelle, la crosse et la mitre de l'archevêque et tous les livres sacrés et profanes de la bibliothèque. Vers le pont Saint-Michel, une ligne de canots s'était formée aussitôt pour arrêter au passage toutes ces dépouilles de l'église, et le lendemain les bouquinistes des quais achetaient à bon compte de précieux et humides volumes, *ex libris archiepiscopi*.

Avec ce théâtre de dévastation, la Cité possède l'Hôtel-Dieu, le Palais de Justice, la Conciergerie, la Préfecture de Police et la Morgue. Toutes les misères de la vie et de la mort humaines sont là; tous les vices, tous les crimes, toutes les hontes et toutes les

souffrances de l'humanité sont renfermées dans ces cinq demeures.

L'Hôtel-Dieu ouvre sur le bras méridional de la Seine ses fenêtres où apparaît parfois un visage jaune et plombé; un pont de bois, fermé et couvert, passe sur ce bras étroit et conduit des salles de l'Hôtel-Dieu aux dépendances de l'hospice, qui sont situées de l'autre côté de la rivière. Ce pont ressemble à une bière. Le pont des Soupirs à Venise n'est pas si mystérieux et n'a jamais entendu autant de gémissemens que celui-là.

Le Palais de Justice est sur l'autre bras de la Seine. C'est encore là un hôpital, l'hôpital des fortunes blessées et des maladies morales qui affligent l'humanité. Pour chirurgiens, vous trouvez là les gens de loi, avoués et autres, qui saignent et amputent les fortunes; pour médecins, les gens du roi et les juges qui purgent la société. Rien de triste et de sombre comme le Palais de Justice, avec ses noirs habitans et ses sombres galeries garnies de libraires et de marchands de pantoufles. Les curieux y vont visiter l'escalier de la Sainte-Chapelle, la salle des Pas-Perdus et une galerie fraîchement ajustée en gothique, et qui ne le cède en rien aux décorations de l'Ambigu-Comique. La prison de la Conciergerie tient au Palais de Justice. Sur le quai, à l'extrémité du palais, s'élève la tour de l'horloge, où les bourgeois désœuvrés viennent chaque jour interroger le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, pour prendre le mot d'ordre de la température et savoir s'ils doivent suer ou grelotter.

Le quai aux Fleurs avoisine le Palais de Justice, qui a trouvé le moyen de souiller cette poésie, dont ses environs sont ornés et parfumés. La justice exécutive a soin de choisir les jours où le marché aux fleurs a lieu pour exposer et flétrir les condamnés, afin qu'un public plus nombreux se presse autour de l'échafaud où les patiens passent une heure au carcan et sont marqués au fer chaud. Lorsque cette exécution a lieu, l'odeur de la chair grillée vient se mêler agréablement à la senteur des lilas, des roses et des orangers.

Non loin de l'Hôtel-Dieu, et sur la rive de la Cité, opposée au quai aux Fleurs, une maison élégante et neuve, isolée et riante,

s'assoit au bord de la rivière et y baigne ses pieds. Cette charmante maison, c'est la Morgue, restaurée, récrépie et remise à neuf. On a blanchi ses murs, on a refait sa corniche, on a donné à son toit de la grace et de la légèreté. Il n'est pas un philosophe épicurien qui ne s'estimât heureux d'avoir pour retraite cette délicieuse habitation au bord de l'eau. Au dehors, c'est une maison gracieuse, mais au dedans, c'est la Morgue, un étal pour les cadavres. Cependant l'intérieur de l'édifice a été restauré aussi. Une belle cloison vitrée sépare la salle des morts de la salle des vivans qui viennent visiter les morts; on a disposé pour chaque cadavre un lit en marbre noir, où il est couché nu, un morceau de cuir sur le ventre, et ses habits pendus au-dessus de sa tête. Comme lous les théâtres du monde, la Morgue est quelquefois insignifiante, et quelquefois aussi elle offre d'intéressans spectacles. Un de ces jours derniers, il s'y est passé une scène curieuse. La foule se pressait à la porte, et faisait queue pour entrer. Dans la salle mortuaire, il y avait trois cadavres, ce qui n'est pas rare par le suicide qui court. Le premier de ces cadavres était celui d'un ouvrier que la misère sans doute avait jeté à l'eau. Sa défroque se composait de quelques haillons. A côté de lui gisait une femme jeune et belle, le sein ensanglanté et l'épaule percée d'une balle. Les journaux nous ont appris l'histoire de cette femme. Elle s'était introduite pour voler dans une maison de la rue Saint-Jacques, et dans la chambre d'un homme qui, ayant été déjà volé le mois précédent, avait disposé dans sa commode un pistolet qui devait faire feu sur celui qui toucherait au tiroir où était renfermé son argent. Le troisième cadavre, enfin, était celui d'un jeune homme de dix-huit ans, noyé, et horriblement défiguré par la mort. Les bonnes femmes, le voyant jeune et blanc, s'appitoyaient, lorsqu'arrive un petit vieillard, mélancolique et poudré, qui fend la foule, regarde à travers la vitre et s'écrie : — « C'est mon neveu ! » La foule l'entoure en disant : Ce pauvre oncle ! Le vieillard essayait une larme au bord de sa paupière, lorsqu'un autre personnage, également mélancolique, mais sans poudre, entre, et après avoir contemplé le cadavre, s'écrie aussi : C'est mon neveu ! et il montre au premier oncle une lettre dans laquelle son neveu lui dit :

Je vais me noyer. Une légère discussion s'élève; enfin, le premier oncle cède au dernier venu, qui fait enlever le corps, commande un enterrement de seconde classe, et fait très convenablement inhumer le neveu au Père Lachaise. Comme il revenait tristement du cimetière après la cérémonie funèbre, il est mandé chez le préfet de police qui lui présente son neveu très vivant, et que l'on avait arrêté au moment où il se disposait à un suicide. Retrouver un neveu qui vous saute au cou un quart d'heure après qu'on l'a fait enterrer, je vous laisse à penser quelle fut l'émotion de l'oncle? Heureusement c'était un esprit fort, il comprit tout de suite l'aventure. Il y a procès maintenant pour le prix des funérailles que l'oncle abusé veut se faire rembourser. C'est bien assez de payer les dettes de son propre neveu sans payer encore l'enterrement du neveu des autres.

Nommer la préfecture de police, c'est signaler la plus triste tutelle que la société soit obligée de subir. Passons et remontons la Seine, en changeant de bras, jusqu'au quai de la Grève, où s'arrêtent les bateaux à vapeur qui viennent de Melun et autres lieux. Jadis il n'y avait d'autre diligence nautique, arrivant à Paris, que le coche d'Auxerre, qui s'arrêtait et s'arrête encore près du Jardin des Plantes, en face de l'entrepôt des vins. Au lieu de cette lourde et lente patache, de légers navires, poussés par la vapeur, glissent rapidement sur la Seine, emportant de nombreux passagers. Au bout du quai, la place de Grève.

Parmi les places, rues et carrefours de Paris, la place de Grève tient le rang que le bourreau occupe parmi les citoyens. Ce nom de place de Grève apporte à l'imagination l'idée de tous les crimes et de tous les supplices. Champ de bataille à la révolution de 1850, et toute trempée d'un sang noble et pur, la Grève a été affranchie de la servitude que la justice lui avait imposée. Elle ne s'appelle plus aujourd'hui que la place de l'Hôtel-de-Ville. Le feu du 29 juillet l'a purifiée; le sang des combattans glorieux a scellé ses pavés que le bourreau ne soulève plus pour y planter son échafaud. Mais le souvenir est resté et restera; autour de cette place se dérouleront toujours ses longues annales de supplices et d'exécutions. C'est là que Cartouche et le comte de Horn ont été brûlés, que Damiens a

été écartelé, que la marquise de Brinvilliers a été brûlée, qu'est tombée la tête de Papavoine. Avant les martyrs de 1850, de nobles victimes déjà avaient rougi de leur sang les pavés de la Grève, depuis Lally jusqu'aux quatre sergens de la Rochelle. Le peuple ne peut oublier tous ces drames, dont la Grève a vu le dénouement, et long-temps il montrera la place au bord de l'eau où le bourreau dressait son établi, et où aujourd'hui stationnent de paisibles fiacres.

Après la place de Grève vient la place du Châtelet, où la justice exécute les meubles des citoyens. Le priseur règne là comme le bourreau régnait un peu plus haut, et le contribuable en retard, qu'une sentence a mis sur le carreau, voit vendre son lit et sa chaise au profit du fisc, en face d'une colonne triomphale et d'un restaurant immortalisé par un calembour sur la tête de veau.

De l'Hôtel-de-Ville au Pont-Neuf, les quais les plus étroits et les plus scabreux sont devenus les plus larges et les plus beaux de Paris. Ces quais, qui se nomment Pelletier, de Gèvres et de la Mégisserie, ont été fort agréablement plantés d'arbres qui ombrageront nos neveux. Nous vivons sous un préfet ami de la verdure, qui protège les vieux arbres et en plante de jeunes. C'est fort heureux, car au train qu'on avait pris, le printemps n'aurait plus eu bientôt une seule feuille à faire pousser dans Paris. Les jardins s'en allaient sous les moellons; les boulevards périssaient, et en attendant qu'il supprimât les arbres des Tuileries et du Luxembourg, le génie de la construction, pratiquant cette maxime de Robespierre : Il faut détruire pour fonder, s'en prenait déjà aux Champs-Élysées, dont les ombrages sont attaqués tous les jours par des salles de concert, des guinguettes, des cirques olympiques, et deux villes, la cité Beaujon et la cité de François I<sup>er</sup>, auxquelles il ne manque encore que des habitans.

PAUL VERMOND.

---

# LETTRE INÉDITE

## DE LOUIS LAMBERT.<sup>1</sup>

---

Paris, septembre-novembre 1819.

Cher oncle, je vais bientôt quitter ce pays où je ne saurais vivre. Je n'y vois aucun homme aimer ce que j'aime, s'occuper de ce qui m'occupe, s'étonner de ce qui m'étonne. Forcé de me replier sur moi-même, je me creuse et souffre. La longue et patiente étude que je viens de faire de cette société donne des conclusions tristes où le doute domine. Ici le point de départ en tout est l'ar-

(1) Cette lettre inédite de Louis Lambert fait partie d'une nouvelle édition des *Études philosophiques* de M. de Balzac, qui doit paraître chez le libraire Werdet. L'auteur a revu avec le plus grand soin chacune des parties de cette œuvre, et plusieurs ont été entièrement refondues. Cette édition satisfera également les amis et les critiques du talent si souple de M. de Balzac. Nous saisissons cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que la fin de *Séraphita*, actuellement sous presse, sera publiée prochainement dans la *Revue*.

(N. du D.)

gent; il faut de l'argent, même pour se passer d'argent; mais quoique ce métal soit nécessaire à qui veut penser tranquillement, je ne me sens pas le courage d'en faire l'unique mobile de mes pensées. Pour amasser une fortune, il faut choisir un état; en un mot, acheter par quelque privilège de position ou d'achalandage, par un privilège légal ou fort habilement créé, le droit de prendre chaque jour, dans la bourse d'autrui, une somme assez mince qui chaque année produit un petit capital, lequel par dix années donne à peine quatre ou cinq mille francs de rente, quand un homme se conduit honnêtement. En quinze ou seize ans, après son apprentissage, l'avoué, le notaire, le marchand, tous les travailleurs patentés ont gagné du pain pour leurs vieux jours. Je ne me suis senti propre à rien en ce genre. Je préfère la pensée à l'action, une idée à une affaire, la contemplation au mouvement. Je manque essentiellement de la constante attention nécessaire à qui veut faire fortune. Toute entreprise mercantile, toute obligation de demander de l'argent à autrui, me conduirait à mal, et je serais bientôt ruiné. Si je n'ai rien, au moins ne dois-je rien en ce moment. Il faut matériellement peu à celui qui vit pour accomplir de grandes choses dans l'ordre moral; mais quoique vingt sous par jour puissent me suffire, je ne possède pas la rente de cette oisiveté travailleuse. Si je veux méditer, le besoin me chasse hors du sanctuaire où se meut ma pensée. Que vais-je devenir? La misère ne m'effraie pas. Si l'on n'emprisonnait, si l'on ne flétrissait, si l'on ne méprisait point les mendiants, je mendierais pour pouvoir résoudre à mon aise les problèmes dont je suis occupé. Mais cette sublime résignation, qui ne considère plus le corps et rend la pensée souveraine, ne servirait à rien; il faut encore de l'argent pour se livrer à certaines expériences: sans cela j'eusse accepté l'indigence apparente d'un penseur qui possède la terre et le ciel. Pour être grand dans la misère, il suffit de ne jamais s'avilir. Or, l'homme qui combat et souffre en marchant vers un noble but, présente certes un beau spectacle. Mais ici, qui se sent la force de lutter? On escalade des rochers, on ne peut pas toujours piétiner dans la boue. Ici tout décourage le vol en droite ligne d'un esprit qui tend à l'avenir. Je ne me grandirais

pas dans une grotte au désert, et je me crains ici : au désert, je serais avec moi-même sans distraction ; ici, l'homme éprouve une foule de besoins qui le rapetissent. Quand vous êtes sorti rêveur, préoccupé, la voix du pauvre vous rappelle au milieu de ce monde de faim et de soif, en vous demandant l'aumône. Il faut de l'argent pour se promener ! Les organes sont incessamment fatigués par des riens et ne se reposent jamais. La nerveuse disposition du poète est ici sans cesse ébranlée, et ce qui doit faire sa gloire, devient son tourment ; son imagination y est sa plus cruelle ennemie. Ici l'ouvrier blessé, l'indigente en couches, la fille publique devenue malade, l'enfant abandonné, le vieillard infirme, les vices, le crime lui-même, trouvent un asile et des soins ; tandis que le monde est impitoyable pour l'inventeur, pour tout homme qui médite. Ici tout doit avoir un résultat immédiat, réel ; l'on s'y moque des essais d'abord infructueux qui peuvent mener aux plus grandes découvertes, et l'on n'y estime pas cette étude constante et profonde qui veut une longue concentration des forces. L'état pourrait solder le talent, comme il solde la baïonnette ; mais il tremble d'être trompé par l'homme d'intelligence, comme si l'on pouvait long-temps contrefaire le génie ! Ah ! mon oncle, quand on a détruit les solitudes conventuelles, assises aux pieds des monts, sous des ombrages verts et silencieux, ne devrait-on pas construire des hospices pour les âmes souffrantes dont une seule pensée engendre le mieux des nations, ou prépare le progrès d'une science. . . . .

20 septembre.

L'étude m'a conduit ici, vous le savez, j'y ai trouvé des hommes vraiment instruits, étonnans pour la plupart ; mais l'absence d'unité dans les travaux scientifiques annule presque tous les efforts. Ni l'enseignement ni la science n'ont de chef. Vous entendez un professeur prouver au Muséum que celui de la rue Saint-Jacques vous a dit d'absurdes niaiseries, et l'homme de

L'école de Médecine soufflette celui du Collège de France. A mon arrivée je suis allé entendre un écrivain auquel l'opinion publique accorde un talent incisif et sonore, je l'ai trouvé disant à cinq cents jeunes gens que Corneille est un génie vigoureux et fier, Racine élégiaque et tendre, Molière inimitable, Voltaire éminemment spirituel, Bossuet et Pascal désespérément forts. Un professeur de philosophie devient illustre en disant comment Platon est Platon. Un autre fait l'histoire des mots sans penser aux idées. Celui-ci vous explique Eschyle, celui-là vous prouve que les communes étaient les communes. Ces aperçus nouveaux et lumineux, paraphrasés pendant quelques heures, constituent le haut enseignement qui doit faire faire des pas de géant aux connaissances humaines. Si le gouvernement avait une pensée, je le soupçonnerais d'avoir peur des supériorités réelles qui, réveillées, mettraient la société sous le joug d'un pouvoir intelligent. Les nations iraient alors trop vite; et les professeurs sont chargés de faire des sots. Comment expliquer autrement un professorat sans méthode, sans une idée d'avenir? L'Institut pouvait être le grand gouvernement du monde moral et intellectuel; mais il a été récemment brisé par sa constitution en académies séparées. La science humaine marche donc sans guide, sans système, et flotte au hasard, sans s'être tracé de route. Ce laissez-aller, cette incertitude existe en politique comme en science. Dans l'ordre naturel, les moyens sont simples, la fin est grande et merveilleuse; ici, dans la science comme dans le gouvernement, les moyens sont immenses, la fin est petite. Cette force qui, dans la nature, marche d'un pas égal et dont la somme s'ajoute perpétuellement à elle-même, cet A+A qui produit tout, est destructif dans la société. La politique actuelle oppose les unes aux autres les forces humaines pour les neutraliser, au lieu de les combiner pour les faire agir dans un but quelconque. En s'en tenant à l'Europe, depuis César jusqu'à Constantin, de Constantin au sauvage Attila, des Huns à Charlemagne, de Charlemagne à Léon X, de Léon X à Philippe II, de Philippe II à Louis XIV, de Venise à l'Angleterre, de l'Angleterre à Napoléon, de Napoléon à l'Angleterre, je ne vois aucune fixité dans la politique, et son agitation constante n'a

procuré nul progrès. Les nations témoignent de leur grandeur par des monumens, ou de leur bonheur par le bien-être individuel. Les monumens modernes valent-ils les anciens? j'en doute. Les arts qui participent plus immédiatement de l'homme individuel, les productions de son génie ou de sa main ont peu gagné. Les jouissances de Lucullus valaient bien celles de Samuel Bernard, de Beaujon ou du roi de Bavière. Enfin, la longévité humaine a perdu. Pour qui veut être de bonne foi, rien n'a donc changé : l'homme est le même. La force est toujours son unique loi, le succès sa seule sagesse. Jésus-Christ, Mahomet ou Luther, n'ont fait que colorer différemment le cercle dans lequel les jeunes nations ont fait leurs évolutions. Nulle politique n'a empêché la civilisation, ses richesses, ses mœurs, son contrat entre les forts contre les faibles, ses idées et ses voluptés, d'aller de Memphis à Tyr, de Tyr à Balbeck, de Tedmor à Carthage, de Carthage à Rome, de Rome à Constantinople, de Constantinople à Venise, de Venise en Espagne, d'Espagne en Angleterre, sans que nul vestige existe de Memphis, de Tyr, de Carthage, de Rome, de Venise ni de Madrid. L'esprit de ces grands corps s'est envolé. Nul ne s'est préservé de la ruine, et n'a su cet axiôme : *Quand l'effet produit n'est plus en rapport avec sa cause, il y a désorganisation.* Le génie le plus subtil ne peut découvrir aucune liaison entre ces grands faits sociaux. Aucune théorie politique n'a vécu. Les gouvernemens passent comme les hommes, sans se transmettre aucun enseignement, et nul système n'engendre un système plus parfait. Que conclure de la politique, quand le gouvernement appuyé sur Dieu a péri dans l'Inde et en Égypte; quand le gouvernement du sabre et de la thiare a passé; quand le gouvernement d'un seul est mort; quand le gouvernement de tous n'a jamais pu vivre; quand aucune conception de la force intelligente appliquée aux intérêts matériels n'a pu durer, et que tout est à refaire aujourd'hui comme à toutes les époques où l'homme s'est écrié : je souffre! Le Code, que l'on regarde comme la plus belle œuvre de Napoléon, est l'œuvre la plus draconienne que je sache. La divisibilité territoriale poussée à l'infini, dont elle a consacré le principe par le partage des biens, doit engendrer l'abâtardissement

de la nation, la mort des arts et celle des sciences. Le sol trop divisé se cultive en céréales, en petits végétaux; les forêts et partant les cours d'eau disparaissent; vienne une invasion, le peuple est écrasé, car il a perdu ses grands ressorts en perdant ses chefs. Et voilà l'histoire des déserts. La politique est donc une science sans principes arrêtés, sans fixité possible; elle est le génie du moment, l'application constante de la force, suivant la nécessité du jour. L'homme qui verrait à dix siècles de distance mourrait sur la place publique, chargé des imprécations du peuple; ou serait, ce qui me semble pis, flagellé par les mille fouets du ridicule. Les nations sont des individus qui ne sont ni plus sages ni plus forts que ne l'est l'homme, et leurs destinées sont les mêmes. Réfléchir sur celui-ci, n'est-ce pas s'occuper de celles-là? Au spectacle de cette société sans cesse tourmentée dans ses bases comme dans ses effets, dans ses causes comme dans son action, chez laquelle la philanthropie est une sublime erreur, et le progrès un non-sens, j'ai gagné la confirmation de cette vérité: que la vie est en nous, et non au dehors; que s'élever au-dessus des hommes pour leur commander, est le rôle agrandi d'un régent de classe; et que les hommes assez forts pour monter jusqu'à la ligne où ils peuvent jouir du coup d'œil des mondes, ne doivent pas regarder à leurs pieds. . . . .

5 novembre.

Je suis assurément occupé de pensées graves, je marche à certaines découvertes, une force invincible m'entraîne vers une lumière qui a brillé de bonne heure dans les ténèbres de ma vie morale; mais quel nom donner à la puissance qui me lie les mains, me ferme la bouche, et m'entraîne en sens contraire à ma vocation? Il faut quitter Paris, dire adieu aux livres des bibliothèques; à ces beaux foyers de lumière, à ces savans si complaisans, si accessibles, à ces jeunes génies avec lesquels j'aurais pu marcher. Qui me repousse? Est-ce le hasard? est-ce la Providence? Les

deux idées que représentent ces mots sont inconciliables. Si le hasard n'est pas, il faut admettre le fatalisme, ou la coordination forcée des choses soumises à un plan général. Alors pourquoi résisterions-nous? Si l'homme n'est plus libre, que devient l'échafaudage de sa morale? Et s'il peut faire sa destinée, s'il peut par son libre arbitre arrêter l'accomplissement du plan général, que devient Dieu? Pourquoi suis-je venu? Si je m'examine, je le sais : je trouve en moi des textes à développer. Mais alors, pourquoi possédai-je d'énormes facultés sans pouvoir en user? Si mon supplice servait à quelque exemple, je le concevrais; mais non, je souffre obscurément. Ce résultat est aussi providentiel que peut l'être le sort de la fleur inconnue qui meurt au fond d'une forêt vierge sans que personne n'en sente les parfums ou n'en admire l'éclat. De même qu'elle exhale vainement dans la solitude ses odeurs, j'enfante ici, dans un grenier, des idées sans qu'elles soient saisies. Hier, j'ai mangé du pain et des raisins le soir, devant ma fenêtre, avec un jeune médecin nommé Meyraux. Nous avons causé comme des gens que le malheur a rendus frères, et je lui ai dit : « — Je m'en vais, vous restez; prenez mes conceptions et développez-les? — Je ne le puis, me répondit-il avec une amère tristesse, ma santé trop faible ne résistera pas à mes travaux, et je dois mourir jeune en combattant la misère. » Nous avons regardé le ciel, en nous pressant les mains. Nous nous sommes rencontrés au cours d'anatomie comparée et dans les galeries du Muséum, amenés tous deux par une même étude, l'unité de la composition zoologique. Chez lui, c'était le pressentiment du génie envoyé pour ouvrir une nouvelle route dans les friches de l'intelligence; chez moi, c'était déduction d'un système général. Ma pensée est de déterminer les rapports réels qui peuvent exister entre l'homme et Dieu. N'est-ce pas une nécessité de l'époque? Sans de hautes certitudes, il est impossible de mettre un mors à ces sociétés que l'esprit d'examen et de discussion a déchaînées, et qui crient aujourd'hui : — Menez-nous dans une voie où nous marcherons sans rencontrer des abîmes! Vous me demanderez ce que l'anatomie comparée a de commun avec une question aussi grave pour l'avenir des sociétés. Ne faut-il pas se convaincre que

L'homme est le but de tous les moyens terrestres pour se demander s'il ne sera le moyen d'aucune fin? Si l'homme est lié à tout, n'y a-t-il rien au-dessus de lui, à quoi il se lie à son tour? S'il est le terme des transmutations inexplicables qui montent jusqu'à lui, ne doit-il pas être le lien entre la nature visible et une nature invisible? L'action du monde n'est pas absurde, elle aboutit à une fin, et cette fin ne doit pas être une société constituée comme l'est la nôtre. Il se rencontre une terrible lacune entre nous et le ciel. En l'état actuel, nous ne pouvons ni toujours jouir ni toujours souffrir; ne faut-il pas un énorme changement pour arriver au paradis et à l'enfer, deux conceptions sans lesquelles Dieu n'existe pas aux yeux de la masse? Je sais qu'on s'est tiré d'affaire en inventant l'âme; mais j'ai quelque répugnance à rendre Dieu solidaire des lâchetés humaines, de nos désenchantemens, de nos dégoûts, de notre décadence. Puis, comment admettre en nous un principe divin contre lequel un verre de rhum puisse prévaloir? comment imaginer des facultés immatérielles que la matière réduise, dont l'exercice soit enchaîné par un grain d'opium? Comment imaginer que nous sentirons quand nous serons dépouillés des conditions de notre sensibilité? Comment Dieu périrait-il, parce que la substance serait pensante? L'animation de la substance et ses mille instincts, effets de ses organes, sont-ils moins inexplicables que les effets de la pensée? Le mouvement imprimé aux mondes n'est-il pas suffisant pour prouver Dieu, sans aller se jeter dans les absurdités dont notre orgueil a été le principe? Que d'une façon d'être périssable, nous allions après nos épreuves à une existence meilleure, n'est-ce pas assez pour une créature qui ne se distingue des autres que par un instinct plus complet? S'il n'existe pas, en moral, un principe qui ne mène à l'absurde, ou ne soit contredit par l'évidence, n'est-il pas temps de se mettre en quête des dogmes écrits au fond de la nature des choses? Ne faudra-t-il pas retourner la science philosophique? Nous nous occupons très peu du prétendu néant qui nous a précédés, et nous fouillons le prétendu néant qui nous attend. Nous faisons Dieu responsable de l'avenir, et nous ne lui demanderons aucun compte du passé. Cependant il est aussi nécessaire de savoir si

nous n'avons aucune racine dans l'antérieur, que de savoir si nous sommes soudés au futur. Nous n'avons été déistes ou athées que d'un côté. Le monde est-il éternel? le monde est-il créé? Nous ne concevons aucun moyen terme entre ces deux propositions. L'une est fautive, l'autre est vraie, choisissez? Quel que soit votre choix, Dieu, tel que notre raison se le figure, doit s'amoindrir, ce qui équivaut à sa négation. Faites le monde éternel? la question n'est pas douteuse, Dieu l'a subi. Mais supposez-le créé? Dieu n'est plus possible. Comment est-il resté toute une éternité sans savoir qu'il aurait la pensée de créer le monde? Comment n'en sait-il point par avance les résultats? D'où en a-t-il tiré l'essence? de lui nécessairement. Si le monde sort de lui, comment admettre le mal? Si le mal est sorti du bien, vous tombez dans l'absurde. S'il n'y a pas de mal, que deviennent les sociétés avec leurs lois? Partout des précipices! partout un abîme pour la raison! Il est donc une science sociale à refaire en entier. Écoutez, mon oncle! tant qu'un beau génie n'aura pas rendu compte de l'inégalité patente des intelligences, le sens général de l'humanité, le mot Dieu sera sans cesse mis en accusation, et la société reposera sur des sables mouvans. Le secret des différentes zones morales dans lesquelles transite l'homme, se trouvera dans l'analyse de l'animalité tout entière. L'animalité n'a, jusqu'à présent, été considérée que par rapport à ses différences et non dans ses similitudes, dans ses apparences organiques et non dans ses facultés. Les facultés animales se perfectionnent de proche en proche, suivant des lois à rechercher. Ces facultés correspondent à des forces qui les expriment, et ces forces sont essentiellement matérielles, divisibles. Des facultés matérielles! songez à ces deux mots. N'est-ce pas une question aussi insoluble que l'est celle de la communication du mouvement à la matière, abîme encore inexploré, dont le système de Newton a plutôt déplacé que résolu la difficulté. Enfin la combinaison constante de la lumière avec tout ce qui est sur la terre, veut un nouvel examen du globe. L'animal du même genre n'est plus le même sous la Toride, dans l'Inde ou dans le Nord. Entre la verticalité et l'obliquité des rayons solaires, il se développe une nature dissemblable et pa-

reille qui, la même dans son principe, ne se ressemble ni en deçà ni au-delà dans ses résultats. Le phénomène qui crève nos yeux dans la comparaison des papillons du Bengale et des papillons de l'Europe est bien plus grand encore dans le monde moral. Il faut un angle facial déterminé, une certaine quantité de plis cérébraux pour obtenir Alexandre, Newton, Napoléon, Laplace ou Mozart. La vallée sans soleil donne le crétin. Tirez vos conclusions ? Pourquoi ces différences dues à la distillation plus ou moins heureuse de la lumière par l'homme ? Ces grandes masses humanitaires souffrantes, plus ou moins actives, plus ou moins nourries, plus ou moins éclairées, constituent des difficultés à résoudre, et qui crient contre Dieu. Pourquoi, dans l'extrême joie, voulons-nous toujours quitter la terre ? Pourquoi l'envie de s'élever, dont toute créature est saisie ? Le mouvement est une grande ame dont l'alliance avec la matière est tout aussi difficile à expliquer que la pensée. Aujourd'hui la science est une, il est impossible de toucher à la politique sans s'occuper de morale, et la morale tient à toutes les questions scientifiques. Il me semble que nous sommes à la veille d'une grande bataille humaine. Les forces sont là ; seulement, je ne vois pas de général.

. . . . .

25 novembre.

Croyez-moi, mon oncle, il est difficile de renoncer sans douleur à la vie qui nous est propre, et je retourne à Blois avec un affreux saisissement de cœur. J'y mourrai en emportant des vérités utiles ! Aucun intérêt personnel ne dégrade mes regrets. La gloire est-elle quelque chose à qui croit pouvoir aller dans une sphère supérieure ? Je ne suis pris d'aucun amour pour la syllabe *Lam* et la syllabe *bert*. Prononcées avec vénération ou avec insouciance sur ma tombe, elles ne changeront rien à ma destinée ultérieure. Je me sens fort énergique, et pourrais devenir une puissance : je sens en moi une vie si lumineuse qu'elle pourrait animer un monde, et je suis enfermé dans une sorte de minéral, comme y sont peut-être

effectivement les couleurs que vous admirez au col des oiseaux de la presqu'île indienne. Il faudrait embrasser tout ce monde, l'étreindre pour le refaire. Mais ceux qui l'ont ainsi étreint et refondu, n'ont-ils pas commencé par être un rouage de la machine? Moi, je serais broyé. A Mahomet le sabre, à Jésus la croix, à moi la mort obscure. Demain à Blois, et quelques jours après dans un cercueil. Savez-vous pourquoi? Je suis revenu à Swedenborg. Quelque obscurs et diffus que soient ses livres, il s'y trouve les élémens d'une conception sociale grandiose. Sa théocratie est sublime, et sa religion est la seule que puisse admettre un esprit supérieur. Lui seul fait toucher à Dieu; il en donne soif. Il a dégagé la majesté de Dieu de ses langes. Il l'a laissé là où il est, en faisant graviter autour de lui les créations innombrables et les créatures par des transformations successives qui sont un avenir plus immédiat, plus naturel, que ne l'est l'éternité catholique. Il a lavé Dieu du reproche que lui font les ames tendres sur la pérennité des vengeances qui doivent punir les fautes d'un instant, système sans justice et sans bonté. Chaque homme peut savoir s'il lui est réservé d'entrer dans une autre vie, et si ce monde a un sens. Cette expérience, je vais la tenter. Cette tentative peut sauver le monde, aussi bien que la croix de Jérusalem et le sabre de l'Alcoran. L'un et l'autre sont fils du désert. Des trente-trois années de Jésus, il n'en est que deux de connues; sa vie silencieuse a préparé sa vie glorieuse. A moi aussi il me faut le désert!

H. DE BALZAC.

---

# CHRONIQUE.

---

Nous sommes encore sous le coup du rapport de M. Sauzet. Il est impossible de dire plus de dures vérités avec plus de politesse, et d'imposer des peines plus dures avec plus d'élégance et de gracieuseté. La voix de M. Sauzet était si tendre, sa période était si limpide, son rapport ressemblait si fort à une douce et mélancolique élégie, que de loin, rien qu'à en entendre les sons, on eût pu croire que quelque jeune et mélodieux élève de M. de Lamartine récitait, le soir, les premiers vers échappés à la tristesse et au vague de sa vingtième année. Toutefois, pour être défendus dans ce beau langage et en dialecte ionien, la plupart des articles de la loi proposée par M. Sauzet n'en sont pas moins d'une sévérité inouïe. Ce n'est pas à nous de discuter ces lois dans leur ensemble; c'est le devoir de la presse politique, et c'est là aussi sa tâche de chaque jour: quant à nous, qu'il nous suffise de défendre la presse purement littéraire, et à laquelle la chambre des députés ne nous paraît pas avoir encore songé. En effet, à côté de la presse qui s'occupe des affaires publiques, qui attaque les hommes politiques, et qui se défend tout haut, et par toutes les paroles de colère contre le pouvoir, il y a la presse purement spéculative qui fait de la philosophie et de l'histoire, de la poésie et de la critique, qui s'abandonne chaque jour aux innocens détails de la fiction ou de l'éloquence. Or, ferez-vous subir aux journaux purement littéraires toute la loi sévère que vous méditez contre les journaux politiques? Attribuez-vous aux uns et aux autres la même influence, et direz-vous

qu'ils font subir à la société le même danger? Voici par exemple un article de loi qui soumet à un cautionnement de *cent mille francs* un journal qui paraît plus de deux fois par mois. Est-ce à dire que le *Petit Courrier des Dames*, qui ne parle que de modes et de meubles, paiera un cautionnement aussi élevé que le recueil politique qui cite à sa barre tous les faits et tous les hommes? *Cent mille francs* de cautionnement pour avoir le droit de faire de la littérature une fois par semaine! eh! de grace, où voulez-vous que la littérature trouve tout cet argent, à moins qu'elle n'aille le voler ou plutôt le reprendre chez les libraires de la Belgique? *cent mille francs* de cautionnement pour avoir le droit de publier une ode de M. Hugo, ou un conte de M. Balzac, ou un proverbe de M. Scribe! Cent mille francs de cautionnement pour que notre *Revue* ne s'arrête pas tout d'un coup dans cette longue carrière qu'elle a poursuivie avec tant de persévérance et de courage, en dépit de tant de ruineuses contre-façons? cent mille francs! mais ne craignez-vous donc pas de ruiner aussi toute la littérature contemporaine, en lui enlevant d'un trait de plume un de ses débouchés les plus naturels et les plus faciles? En effet, qu'est-ce qu'une *Revue* pour les gens de lettres, sinon une maison d'hospitalité intelligente, active, bienveillante, toujours ouverte à tout talent qui commence, à tout jeune homme qui donne de l'espoir, à toute belle page de prose ou de vers? Or, de quel droit direz-vous à l'éditeur d'une *Revue*: — Je veux un cautionnement de cent mille livres, pendant que les libraires paient tout au plus une patente de cinquante écus? Et puis remarquez encore dans quelle triste anomalie vous allez tomber, si vous soumettez ainsi la presse littéraire à cette base unique, l'argent. Qu'on exige un cautionnement en argent de l'écrivain politique, qui en effet se livre à des intérêts purement matériels, à la bonne heure! mais que des œuvres d'imagination et de style soient régies nécessairement par des hommes d'argent, et uniquement parce que ces hommes ont de l'argent! voilà ce que nous ne saurions concevoir. A votre compte donc, M. Hugo ou M. Balzac ne pourra pas être directeur d'une *Revue*, parce qu'il n'aurait pas cent mille francs à donner en cautionnement, pendant que la direction de la même *Revue* appartiendra de droit et de fait à M. Hoppe, à M. Agnado ou à M. Rotschild!

Nous soumettons ces courtes réflexions à la sagesse de nos législateurs. Ils ne voudront pas, par trop de hâte, se livrer à des rigueurs inutiles, et par conséquent dangereuses; ils ne voudront pas compromettre l'avenir des écrivains les plus inoffensifs du pays, et les forcer ainsi à quitter leurs tranquilles spéculations d'art, de poésie, pour se jeter à corps perdu dans

cette dangereuse arène de la politique où se sont éteintes déjà tant de races intelligentes, sans profit ni pour le pays, ni pour le pouvoir.

Cependant rien ne marche plus chez nous, depuis que la presse a été remise en question. Tout s'est arrêté, et si la comète passait à présent, c'est à peine si on lèverait la tête pour la voir. On ne s'informe déjà plus de la santé de Fieschi. Larocière lui-même n'a pas pu tirer les esprits de leur apathie. En vain ce nom sonore retentissait jeudi passé à la cour de cassation, les belles dames et les autres curieux des assises avaient déserté l'enceinte législative. Paris, qui n'avait pas dormi tant que le premier procès avait duré, s'est allé coucher ce soir-là sans attendre l'arrêt de la cour de cassation. La cour de cassation a fait comme Paris, elle a renvoyé l'affaire au lendemain, et elle est allée se coucher sans porter son arrêt. A présent, peu importe à la curiosité publique que le mémorable procès recommence de plus belle devant d'autres assises ou qu'il s'arrête là ! Larocière est un héros usé à jamais : ce crime est un crime oublié. Quoi qu'il en soit, il résulte de l'arrêt de la cour de cassation que le pourvoi de Larocière est rejeté, ce qui est fort heureux pour le procès et pour nous.

Il n'y a pas long-temps encore que nous comparions les exploits de don Carlos en Espagne aux évolutions militaires et chorégraphiques de Francini. En effet, ç'a été d'abord une assez jolie petite guerre, toute en marches et en contre-marches ; on prenait un roc, on franchissait un ruisseau, on cassait une épaule à un ennemi qui vous crevait un œil ; après quoi tout était dit. Mais peu à peu ce jeu est devenu sérieux : les rochers sont devenus montagnes, les ruisseaux ont grossi comme des fleuves ; puis, enfin, au milieu de ces luttes partielles est arrivé le peuple, ce fleuve rapide qui entraîne toutes choses dans son cours. Le peuple d'Espagne fait aujourd'hui comme a fait le peuple de France en 1795. Il renverse, il détruit, il profane, il pille. Rien n'est épargné de ce que le peuple a respecté, parce que c'est l'habitude du peuple de briser avec joie ce qu'il adore avec crainte.

Nam cupidè conculcatur nimis ante metutum !

Pourtant, ne disait-on pas que l'Europe était en progrès, que les mœurs s'étaient humanisées, que les nations étaient devenues plus sages, et que désormais leur colère aveugle ne s'en prendrait plus aux vieilles pierres ? Et ces excès du peuple d'Espagne sont d'autant plus malheureux.

qu'ils menacent les plus vieux monastères et les plus riches cathédrales, dans ce vaste royaume de cathédrales et de monastères.

C'est dans ses couvens que l'Espagne a renfermé tous les chefs-d'œuvre de l'art : ses Ribeira, ses Murillo, ses Velasquez, ces toiles admirables, l'honneur de la peinture, respectées par les siècles, et qu'une heure de rage populaire peut détruire à jamais. Mais allez donc arrêter, au nom des beaux-arts, une force aveugle que rien n'arrête plus !

Quel temps faut-il encore à l'Espagne pour lui apprendre à rendre ses révolutions humaines, à ne pas égorger l'ennemi captif, à ne pas brûler les couvens qu'on ne peut plus défendre, à respecter même les jours du moine humilié et vaincu, qui crie : — *Miséricorde!* Dites-nous combien de temps il a fallu à la France pour arriver là. A propos de couvens et de moines, nous venons de perdre incognito deux grands et féroces ennemis des couvens et des moines, Pigault-Lebrun et Dulaure. Puisque la mort les a réunis, et puisque aussi bien ils ont continué de leur mieux, chacun de son côté, les doctrines et l'école de Voltaire, que ces deux hommes ne s'étonnent pas d'être réunis dans la même oraison funèbre. Ce que faisait Pigault-Lebrun dans ses romans grivois, M. Dulaure le faisait aussi dans ses formidables histoires. Pigault vouait le clergé en masse au ridicule et aux sarcasmes, Dulaure le vouait à la haine et à l'exécration. L'un n'avait jamais assez de saillies contre les moines, les monastères, les couvens et les prélats, et l'autre n'avait jamais assez d'injures. Malheureusement l'un et l'autre venaient trop tard, car ils venaient après Voltaire, qui avait épuisé tous les sarcasmes et toutes les injures. Cependant ils ont eu chacun leur succès, celui-ci dans les anti-chambres où ses romans étaient fort goûtés des laquais et des soubrettes; celui-là dans les bibliothèques bourgeoises où ses diatribes avaient le même succès qu'un numéro du *Constitutionnel*. Hommes à plaindre tous les deux, parce qu'ils ont assisté à la profonde indifférence du public pour des fureurs que rien ne pouvait plus justifier, et parce qu'ils sont morts l'un et l'autre après s'être survécu à eux-mêmes, et sans pouvoir douter du néant de leur gloire et de leurs ouvrages. En perdant M. Pigault et M. Dulaure, le *Constitutionnel* a perdu les deux philosophes et les deux écrivains modernes dont il faisait le plus de cas sans contredit.

---

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Le Curé de Champaubert*, — vaudeville en deux actes, par M. Achille. — Et à propos du *Constitutionnel*, voici certainement un vaudeville qui a dû lui plaire, car il remplit à mer-

veille toutes les conditions du genre niais, philosophique, militaire et sentimental.

Au moment de la révolution française, Roger, mauvais sujet de village, est amoureux de toutes les jolies filles, voire même de toutes les femmes du village. Roger est la terreur de son endroit; les maris en ont peur et le haïssent; les femmes font semblant d'en avoir peur et de le haïr! Enfin, Roger en fait tant qu'il s'engage comme soldat de la république. Mais comme Roger a bon cœur, Roger ne s'en va pas de son village sans faire une déclaration d'amour à la femme du maire et sans sauver la vie à son frère, le curé de Champaubert, qui est sur le point de tomber entre les mains des juges et des soldats de Robespierre. A ces causes, Roger, le mauvais sujet, a laissé de tendres souvenirs dans le village et dans le cœur de la femme du maire de Champaubert. Cependant arrive le consulat, puis le consul Bonaparte, puis l'empereur Napoléon bientôt. Le village de Champaubert a depuis long-temps oublié Roger le mauvais sujet qui sauva son curé; mais la femme du maire n'a pas oublié le mauvais sujet qui lui enleva sa bague. C'est fête ce jour-là au village, probablement pour célébrer quelques-unes de ces victoires qui avaient remplacé les saints du calendrier. Tout à coup, au milieu de la fête et des danses, arrive un nouveau curé pour le village de Champaubert; et ce nouveau curé, le croiriez-vous? c'est Roger, le mauvais sujet du premier acte. Roger a été touché par la grâce divine au milieu des batailles de l'empire. Il s'est fait prêtre, pendant que ses compagnons se faisaient morts ou colonels. Maintenant, après avoir été le plus redoutable des mauvais sujets, le bon Roger est le plus excellent et le plus indulgent des pasteurs. Il chante fort agréablement la ronde villageoise; il marie les jeunes filles aux jolis garçons qui les aiment; et enfin, quand tout à coup le canon gronde, voilà notre curé qui devient capitaine et qui s'en va sans épée, à la tête du village, repousser l'ennemi qui s'avance. C'est là un curé! c'est là un bon homme! Seulement, *le Constitutionnel* et moi, nous sommes fâchés que le digne curé ne se soit pas retrouvé amoureux de la femme du maire de Champaubert.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *L'Habit ne fait pas le moine.* — Vaudeville en deux actes, par MM. Saint-Hilaire et Duport. — Encore une histoire de moines et de couvent. Un amoureux se déguise en moine pour enlever la chanoinesse qu'il aime; il l'enlève et il l'épouse: après quoi le tour est fait.

Autant vaudrait encore lire un chapitre de *M. Botte* ou du *Citateur*, par M. Pigault-Lebrun.

Cependant la pièce a réussi , et elle a fait rire , si l'on peut rire encore au milieu de ces atroces chaleurs.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ DRAMATIQUE. — Une pièce nouvelle , en deux actes , de M. Duport et un des collaborateurs de M. Scribe. — Il nous serait très difficile de faire l'analyse de cette pièce nouvelle. Nous aimons mieux avouer tout de suite que nous n'étions pas à la première représentation. — Or, nous avons l'habitude de n'aller jamais aux représentations suivantes quand il y en a.

Voilà toute l'histoire littéraire et dramatique de la semaine. — On a arrêté l'*Othello* de Ducis à la Porte Saint-Martin, où l'on ferait beaucoup mieux de jouer l'*Othello* de Shakspeare. — On a défendu à madame Saqui de jouer une tragédie en cinq actes et en vers sans balancier, par respect sans doute pour l'art malheureux de Racine. — La Comédie-Française a repris *le Chevalier à la mode*, afin sans doute de prouver aux dandies de notre époque qu'ils ne sont pas aussi ridicules qu'on le pense et que sans doute ils l'espèrent. — Enfin, il ne reste plus, en fait de grandes nouvelles, que celle-ci : — M. Véron a abdiqué, enfin ! Sylla est descendu du trône :

Écoutez ! que ma voix gouverne cette enceinte ;  
J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte !

Ainsi a-t-il dit , et il est rentré dans la vie privée. Cette journée-là a fait deux heureux d'un seul coup ; heureux celui qui n'est plus directeur de l'Opéra , heureux celui qui en est le *directeur*. Il est doux de commander à ces phalanges de jolies femmes armées jusqu'aux dents ; mais aussi il est doux de laisser là la gloire du commandement , quand on a mené long-temps ces nobles phalanges à la bataille. Chacun son lot en ce monde. A M. Véron le doux sommeil sur les myrtes et les roses ; à M. Duponchel les rênes de soie et d'or à tenir ! Nous attendons M. Duponchel à l'œuvre ; si quelque chose lui manque , ce n'est pas l'habileté , c'est la volonté , ou plutôt c'est le bonheur. Le bonheur est le dieu des ministres habiles et des directeurs d'Opéra. En ceci, il faut rendre justice à M. Véron , il a été aussi heureux qu'il pouvait l'être. Il a rencontré sur sa route un chef-d'œuvre , *Robert-le-Diable*, et il s'en est servi en homme habile. Il a rencontré sur sa route un autre chef-d'œuvre , M<sup>lle</sup> Taglioni , et il a su la mettre au grand jour. Voilà tout le secret de ces sortes de choses : être heureux ! Tel dépense à mener un théâtre plus de soins , plus de peines , plus de veilles , plus d'habileté , plus de génie , qu'il n'en faut

draît pour mener un royaume, qui se ruine et se perd; tel autre se sauve et s'enrichit à mener grande vie et grand train, à prodigier l'or et la soie à ses danseuses. Ainsi a fait M. Véron. Il a été prodigue jusqu'à la folie. Il a plus gaspillé d'or, de soie, de velours, de fleurs, de peintures, à monter un simple ballet, qu'il n'en faudrait pour habiller pendant cent ans toutes les troupes des boulevards; et c'est ainsi qu'il a fait sa fortune avec la fortune de l'Opéra. L'autre jour encore, dans son nouveau ballet, il prodiguait les merveilles; il finissait comme d'autres directeurs ont commencé! et jamais on n'aurait dit, en le voyant si prodigue encore, que c'était là le terme de ses travaux.

C'est ainsi qu'en partant il nous fit ses adieux!

---

ARCHIVES CURIEUSES DE L'HISTOIRE DE FRANCE. — Quatre volumes de cette intéressante collection ont déjà paru, et sont venus augmenter les documens que notre siècle rassemble avec tant de soins et une si louable persévérance pour éclairer les époques mal connues de l'histoire nationale. La publication de M. Beauvais ne doit son succès qu'à elle-même. L'empressement du public a suffi jusqu'ici pour rendre fructueux les efforts des éditeurs de ce recueil. Les riches archives de la Bibliothèque royale sont par eux habilement exploitées; les manuscrits et les imprimés, devenus rares, leur fournissent d'abondans matériaux qui remplissent les nombreuses lacunes des mémoires historiques publiés par MM. Guizot, Petitot, Buchon et Montmerqué. Nous ne saurions donner trop d'éloges à cette compilation faite avec tact et sobriété. L'ouvrage est divisé en trois séries, dont la première est aux deux tiers achevée. Elle comprend les plus précieux documens depuis Louis XI jusqu'à Louis XIII. La seconde série ira de Louis XIII à Louis XV, et la troisième depuis Louis XV jusqu'à Louis XVIII.

Le *journal de Burchard de Strasbourg*, maître des cérémonies de la chapelle du pape Alexandre VI, est la pièce la plus remarquable du premier volume des archives. Ce tableau de la cour de Rome à la fin du xv<sup>e</sup> siècle n'avait été publié qu'incomplètement par le père Quétif et par Leibnitz, en 1696. Leibnitz déclare lui-même, dans sa préface, qu'il n'a pu se procurer le texte original : *integrum ejus diarium ad manus nostras non pervenit*. Les éditeurs des Archives donnent le texte latin avec une traduction française en regard. Ils ont cru toutefois ne devoir faire entrer dans leur publication que ce qui se rattache directement à l'histoire de France, c'est-à-dire l'expédition de Charles VIII depuis son arrivée à Florence jusqu'à la prise de Naples.

Le récit de Burchard est naïf et bonhomme, plus soucieux des cérémonies de l'étiquette que de celles du beau langage. Il faut voir comme l'ex-doyen de l'église de Saint-Thomas de Strasbourg, qui avait payé quatre cents ducats d'or les bulles qui le mettaient en possession de sa charge, se complait et se pavane dans sa robe de maître des cérémonies; avec quels détails il discute les questions de préséance entre le pape et le roi, entre les seigneurs français et les cardinaux romains. Quelle mauvaise humeur le saisit, lorsque après la messe et le baisement du pied, il trouve chez lui sept Français établis, buvant son vin sans sa permission, chassant ses mules et ses ânes de l'écurie pour y mettre à la place leurs moutons qui mangeaient son foin : *fenum meum consumebant*. Le saint-père lui-même n'échappe pas à sa critique, parce qu'en allant au-devant du roi il portait un camail bleu et un bonnet blanc, *costume, dit-il, peu convenable pour la circonstance*.

Le second volume contient une pièce du plus haut intérêt et entièrement inédite, relative à la prise du roi François I<sup>er</sup> à Pavie, et à son séjour en Espagne jusqu'au jour de sa délivrance. Les historiens français ont toujours passé sous silence cette époque qu'il nous importe pourtant de connaître. Le morceau publié dans les *Archives curieuses* répare en partie cet oubli volontaire de Dubellay, de Fleurange et des autres chroniqueurs de ce temps; mais il est lui-même erroné en plusieurs endroits, ainsi que j'ai eu occasion de le vérifier. On pourra en redresser les fautes en consultant les historiens espagnols et notamment Sandoval, évêque de Barcelonne. Il faut le dire, on ne parviendra jamais à écrire quelque chose de positif et de complet sur cet événement, et généralement sur toute cette série des guerres du Milanais, sans consulter les archives de Madrid et la bibliothèque ambrosienne de Milan, chose qui serait facile, si le gouvernement, au lieu de tenir les hommes littéraires de notre époque sous la double férule du timbre et de la contrefaçon, qui les ruine et les tue, les encourageait à s'occuper de travaux utiles à la science et au pays.

Le troisième volume se recommande par une suite de pièces des règnes de François I<sup>er</sup>, de Henri II et de Henri III. On y remarquera un curieux extrait des comptes et dépenses de François I<sup>er</sup> et un extrait des registres du bureau de l'hôtel-de-ville de 1540 à 1558.

Le quatrième volume se termine avec l'année 1562. Il renferme les plus importants *factum* catholiques et protestans, mis en regard les uns des autres. Les écrits protestans sont presque tous extraits des Mémoires de Condé, et par conséquent peu rares et très connus; les éditeurs n'en ont peut-être pas été assez sobres. En revanche, les mémoires catholiques offrent un haut degré de curiosité.

MM. Cimber et Danjou, chargés de rassembler et de choisir les pièces des *Archives curieuses*, de l'histoire de France, ont réussi avec un rare bonheur à faire revivre une époque qui n'est pas une des moins intéressantes de notre histoire si magnifique, si pleine, et pourtant si peu connue.

---

# POÉSIES POPULAIRES

DE NOS PROVINCES.

---

**Goudouli. — Despourrins. — La Monnoye.**

---

Il y a dans la linguistique une branche toute spéciale, long-temps négligée, et qui est cependant d'un haut intérêt ; c'est l'étude des patois provinciaux, des dialectes populaires. Nous en possédons en France un très grand nombre ; car on a fait une traduction de la parabole de l'Enfant prodigue en quatre-vingt-dix patois français, et l'on pourrait y en ajouter encore plusieurs. La ligne de démarcation qui existait autrefois entre la langue d'*oil* et la langue d'*oc* existe maintenant entre les patois. Au nord, les patois provenant du flamand ; à l'est, celui de l'Alsace et de la Lorraine ; à l'ouest, celui de la Vendée et de la Saintonge ; au midi, celui de la Gascogne, de la Provence, du Languedoc : je ne parle pas du bas-breton et du basque, qui sont de véritables langues. L'un a donné lieu à de vastes recherches scientifiques ; l'autre a eu pour historien le

célèbre Guillaume de Humboldt (1). Tous ces patois ont leurs étymologies, leurs ramifications. Ils s'en vont de province en province, de village en village, en se modifiant, en s'imprégnant, à de certaines distances, d'une nouvelle pensée, d'un nouveau coloris. Ce sont de larges et féconds rameaux qui, s'élançant pour la plupart de la même souche, projettent au loin leurs embranchemens; c'est la langue du peuple qui se cache humblement derrière la langue académique, comme la chaumière du paysan derrière les ailes du château. Combien de découvertes précieuses ne ferait-on pas en étudiant cette langue dans ses détails et dans le riche ensemble de son vocabulaire! Car elle n'est point, comme la nôtre, soumise aux caprices de la mode, aux révolutions du néologisme. Ce qu'elle a une fois reçu, elle le conserve. Elle se perpétue par la tradition orale, et cette tradition est plus fidèle que les livres. Il y a tel bon vieux mot de Rabelais, de Montaigne, d'Amyot, dont nous regrettons de ne pouvoir plus faire usage, et que le paysan de la Touraine ou de la Picardie emploie journellement. Il y a telle expression étrangère tombée au milieu du dialecte d'une province, comme un grain de semence qu'un coup de vent emporte bien loin, et à cette expression se rattache peut-être l'histoire d'une guerre et d'une conquête. Enfin, il y a, dans cette variété de patois que l'on parle en France, une foule d'expressions concises, énergiques, brillantes, qui, si nous pouvions les mettre en œuvre, ne nous laisseraient plus rien à envier à aucune autre langue. Les unes ont la suave harmonie de la langue italienne; d'autres, la majesté de l'espagnol; d'autres, le sens intime de l'allemand. Un jour, aux environs de Montpellier, j'entendais une jeune fille se plaindre de l'amant qui l'avait trompée : Ah ! *peccàiré ! peccàiré !* s'écriait-elle tout en larmes, et jamais notre *hélas !* n'a retenti avec autant de force à mon oreille. *Peccàiré* est un vieux mot qui vient de

(1) Le frère de M. A. de Humboldt, l'illustre voyageur. C'est lui que le roi de Prusse envoya comme ministre plénipotentiaire au congrès de Châtillon, et qui signa en 1814, avec le prince de Hardenberg, le traité de paix de Paris. La mort vient d'enlever à l'Allemagne cet homme dont les travaux de critique et d'érudition ont obtenu l'estime de tous les savans.

*peccador* (pêcheur). Les bonnes ames du Languedoc en ont fait une expression de souffrance. C'est aussi dans le Languedoc qu'on retrouve ces jolis mots : *Aliza* (caresses), *aouzida* (écho, retentissement), *se soureïa* (se mettre au soleil), *regreïa*, pour parler d'une plante qui repousse, et, au figuré, d'un sentiment qui se renouvelle. C'est ainsi qu'un poète languedocien a dit :

N'ajere pas restat ioch jours près dé ma béla  
 Qué senté régreïa una doulou nouvéla.

Ce qui ajoute encore un nouveau charme à l'étude de ces idiomes de provinces, c'est que la plupart recèlent des poésies, souvent très remarquables, et qu'il faut lire dans cet idiome même pour pouvoir les apprécier. Le peuple des campagnes n'en est pas encore venu à comprendre la poésie racinienne, et en attendant qu'il s'élève jusqu'à cette pureté de style du temps de Louis XIV, il faut bien qu'il ait aussi ses poètes, pour lui rendre, dans son dialecte à lui, dans son langage familier, les sentimens qui l'émeuvent, et les actes d'héroïsme qui lui font battre le cœur. Jamais, je crois, dans aucune contrée, la poésie du peuple n'a subi d'interruption, et plusieurs fois elle a dominé celle du grand monde. C'est ainsi qu'au xv<sup>e</sup> siècle, en Hollande, la poésie des *chambres de rhétorique* (*rederijkerskamer*), la poésie académique, est froide, guindée, stérile, et la poésie populaire est pleine de sève et de fraîcheur. Elle a produit une quantité de belles légendes religieuses, et des chants de guerre et d'amour vraiment admirables. En Allemagne, cette poésie occupe une grande place. Goethe et Schiller y ont puisé le sujet de plusieurs ballades; Görres et Brentano l'ont mise à contribution, l'un en publiant ses *Altmeisterlieder*, l'autre son *Cor merveilleux*; et il existe quatre recueils remarquables de poésies en dialectes particuliers : celui de Hebel, en dialecte des bords du Rhin; de Gröbel, en dialecte de Nuremberg; de Castelli, en dialecte de Vienne; de Holtei, en dialecte de la Silésie. Dans la Catalogne, ce berceau de la poésie du midi, cette terre privilégiée, où les *enfants du gai savoir* allaient tour à tour s'inspirer et rapporter le fruit de leurs inspirations, on ne parle peut-être plus

guère des anciens comtes de Barcelonne et des fêtes où venaient chanter les *juglars* ; mais le Catalan des montagnes a conservé l'instinct poétique de ses pères. Vous le voyez gravir les rochers en chantant les vers qu'il a souvent composés lui-même. Pas un mariage ne se fait, pas une solennité n'a lieu, sans que le ménestrel du village n'y assiste ; et les ouvriers, qui descendent dans la plaine à des époques déterminées, apportent toujours avec eux de nouveaux couplets et de vieilles traditions.

Il suffit d'avoir passé quelque temps dans nos villages de province, et d'avoir assisté à leurs réunions du dimanche, pour savoir qu'ils ont tous leurs poètes et leurs chants de prédilection. Le chant est pour tous les hommes livrés à de rudes travaux une sorte de délassement. Le marin chante en tirant les cordages de son navire, et les cris qu'il pousse ont quelque chose de triste et de sauvage comme la mer contre laquelle il lutte. Le laboureur chante en liant ses gerbes de blé, et sa voix est gaie comme un jour de printemps. Que de fois, dans les fraîches vallées de la Franche-Comté, n'ai-je pas entendu ces chants naïfs dont toute la mélodie roule sur deux ou trois notes, et dont les sons se prolongent si harmonieusement au fond des bois ! C'était dans un ancien couvent, à quelque distance du village, au pied de la montagne ; l'été, j'allais m'asseoir devant la porte, et je voyais les laboureurs revenir des champs. Les plus vieux s'en allaient en causant du prix de la récolte ou des affaires de la commune, mais les autres s'arrêtaient à chanter avec la jeune fille qui les regardait en souriant sous son grand chapeau de paille. L'hiver, nous nous rassemblions autour d'une grande cheminée où brûlait un tronc d'arbre ; les femmes y venaient avec leur rouet, les jeunes gens avec un faisceau de chanvre. Là, tandis qu'on entendait le feu pétiller et le vent siffler, l'un des voisins nous racontait les légendes du pays, et ces légendes, je les ai retrouvées bien des fois depuis, colorées de nouveau et souvent dégradées, dans maint poème, dans maint roman. Il y avait dans ce village un poète, un homme de génie. C'était un simple ouvrier, dont tous les vers passaient de bouche en bouche pour faire le tour du canton, et quelquefois de l'arrondissement. Avec quel respect je le regardais, moi, qui apprenais alors dans la grammaire de

Lhomond la définition de la poésie ! Avec quelle joie orgueilleuse je me mis un jour à copier ses vers ! car le grand homme ne savait pas écrire. Il dédaignait cette manière vulgaire de transmettre sa pensée, et il s'en allait, comme les anciens scaldes, récitant ses chansons aux petits oiseaux de la vallée, aux arbres de la forêt. Le curé le respectait, et le maire le saluait en passant. C'étaient là de grandes preuves de distinction, que tout le monde remarquait, et dont lui seul ne s'occupait pas, car il avait l'âme candide du poète. Il ne chantait ni pour se faire un renom, ni pour s'attirer la bienveillance des riches habitans du pays ; il chantait pour réjouir un cercle d'amis, pour célébrer une fête, pour encourager les jeunes conscrits à leur départ. Le plus souvent sa muse était gaie et folâtre ; il la menait les dimanches au cabaret, et jusqu'à dix heures du soir on s'arrêtait sous les fenêtres pour l'entendre rire et chanter. Mais elle savait aussi comprendre la douleur, et s'élever à la hauteur des plus graves évènements. Un de ses amis était mort. Après avoir accompagné le convoi au cimetière, il alla trouver la mère du jeune homme, et se mit à lui dire des vers qu'il venait de composer. La pauvre femme fondit en larmes, puis tout à coup en lui serrant les mains : — Ah ! il n'y a que vous, dit-elle, qui m'ayez consolée. Une autre fois, une guerre s'était élevée entre le village de Dampierre, qu'il habitait, et un village voisin. C'était une guerre terrible : la vieille guerre de Troie, une nouvelle Hélène, un nouveau Paris, et le Ménélas offensé était l'adjoint de la commune. Jugez si la cause était assez grave, et si les dieux eux-mêmes ne devaient pas intervenir. La guerre durait depuis long-temps, et c'étaient chaque jour des cris d'alarmes et des escarmouches. Les deux partis, las enfin de ces luttes sans résultat, résolurent de donner une grande bataille. Les habitans de Dampierre remportèrent la victoire. Ils avaient été électrisés par des chants pleins d'énergie ; ils avaient avec eux leur Th. Koerner, leur Tyrtée. Si jamais vous allez dans ce pays, vous entendrez raconter ce fait, et plus d'un laboureur vous parlera de ce poète d'inspiration, de ce poète sans culture, de Claude Joray, cet homme qui les a tous émus, qui les a tous réjouis, et dont l'Académie n'a sans doute jamais su le nom.

Il y a, dans les poésies en patois de la Franche-Comté, un assez grand nombre de pièces remarquables par leur fraîcheur et leur simplicité. Ce sont pour la plupart des chansons d'amour, des idylles; la jeune fille dont on dépeint la beauté est souvent une bergère, et elle s'appelle peut-être *Chloé* ou *Eglé*. Cependant ces peintures n'ont ni la fadeur ni le ton maniéré de nos élégantes pastorales du XVIII<sup>e</sup> siècle. On voit que le poète de village n'a pas adopté ce genre comme un thème de fantaisie; il l'a conçu tout naturellement par la vie qu'il mène et l'aspect journalier des objets qui l'environnent. Ce sont parfois aussi des chants religieux, parfois des scènes de mœurs assez grotesques. Le village a son polichinelle, comme les places des grandes villes, tant ce polichinelle est un personnage important, et vraiment populaire. Celui que j'ai vu maintes fois se promener à travers nos campagnes, n'a pas, il est vrai, la face aussi enluminée, ni le chapeau aussi bien brodé que son frère de Paris. Sa culotte est souvent déchirée, et le galon manque par-ci par-là, même à sa veste des dimanches. Hélas! il a eu dans ses courses plus d'une intempérie à subir; un coup de vent lui a emporté le toit de sa maison; l'eau d'une gouttière a ruisselé sur sa tête et lui a enlevé le fard de ses joues; une chute de voiture lui a cassé un bras ou une jambe, et comme il parle à un public assez turbulent, il s'enroue à crier trop fort, et à boire de l'eau-de-vie. Mais je vous le donne bien comme le plus savant et le plus espiègle des polichinelles; il sait toutes les histoires du canton, tous les secrets du ménage. Jamais magicien n'a connu tant de choses; jamais le diable Asmodée n'a publié ses découvertes avec autant d'impertinence; aussi le rappelle-t-on souvent à l'ordre, et j'en ai vu un arrêté pour ses méfaits par la main du gendarme et du garde-champêtre, ces deux censures exécutes de toute bonne administration. Je vous assure que le pauvre polichinelle avait alors l'air très piteux; il penchait la tête tristement, comme pour faire son acte de contrition; et en effet il y avait bien de quoi: il avait mal parlé du gouvernement, et s'était même laissé aller, dans son excès de zèle, jusqu'à crier: Vive Louis XVII! La sentence portée fort à propos contre lui par un conseil municipal intelligent, parut lui servir de leçon.

Toutes ces poésies de nos paysans franc-comtois ne peuvent guère être traduites, car la naïveté de la pensée y est intimement liée à celle du langage. Cependant j'essaierai de rendre cette petite pièce qui est une véritable idylle complète à la manière de Théocrite : « Viens ici, petit mouton, viens, que je t'embrasse. Que n'es-tu un berger gentil, pour que je sois ta maîtresse? Regarde; ma sœur aînée, on l'appelle : Ma poulette. Mais pour moi quelle douleur! Je suis encore trop petite.

« Caché derrière un buisson, un berger des plus beaux s'avance tout à coup, et lui dit : Ma poulette. La pauvre fille reste tout étonnée, car elle s'aperçoit, quoique enfant, qu'elle n'est pas trop petite (1). »

La suivante n'offre-t-elle pas un sentiment vrai et naïvement exprimé? « Quand j'étais aimé de ma Claudine, rien ne manquait à mon bonheur : sa peine faisait ma peine; ses plaisirs étaient mes plaisirs. Nous nous disions souvent que nous nous aimerions sans cesse. Mais voyez, elle en aime un autre. Ma Claudine oublie nos amours.

« Elle a le pied joli, les mains blanches, les cheveux tressés avec soin : elle est toute mince de taille, et, sur ma foi, joliment mise. Elle est vive comme une souris, et chante comme un rossignol; mais, hélas! cette perfide fait à présent le bonheur d'un autre. »

En s'avancant vers le midi, le patois de la Franche-Comté s'amollit et devient plus musical et plus doux. C'est ainsi que dans la Bresse, on y retrouve déjà je ne sais quel mélodieux retentissement du provençal :

Vettia veni lo zouli ma;  
 Lou clés de ma meïa z'a;  
 Vettia veni lo zuoli ma;

(1) Vèni cai, pitet maouton;  
 Vèni, que dge tu caressa!  
 Que n'é te berdgi megnon  
 Per que seye ta metressa, etc.

Z'a lou clés de ma méia.  
 Oua, lou clés de ma méia z'a  
 Pindu à ma centura.

« Voici venir le joli mois ; j'ai les clés de mon amie ; voici venir le joli mois ; j'ai les clés de mon amie, oui, j'ai les clés de mon amie, pendues à ma ceinture. »

C'est une chanson que les jeunes gens de la Bresse chantent le premier dimanche du mois de mai, en s'arrêtant devant les principales maisons du village. Une jeune fille marche en avant ; elle est couverte de guirlandes de fleurs et de rubans, et on l'appelle la *reine*. Un jeune homme l'accompagne portant un petit arbre chargé de fleurs ; on leur donne du vin, des œufs, quelquefois de l'argent, et toute la joyeuse caravane se partage ce tribut volontaire.

L'étude des patois de nos provinces a été long-temps dédaignée. Sous l'empire, le gouvernement commença cependant à en comprendre l'importance ; une circulaire fut envoyée à tous les préfets, pour leur demander un *specimen* du patois de chaque département. Les premières recherches dont on pouvait attendre de grands résultats, furent interrompues par les évènements politiques, mais elles ont été continuées depuis avec beaucoup de zèle par la société des antiquaires de France. La plupart des membres de cette savante société, en choisissant un point spécial, sont parvenus à donner sur ce sujet des détails curieux, des documens d'un haut intérêt. Un jour, en compulsant tous les travaux auxquels ils se sont livrés, en recherchant les dissertations éparses sur le dialecte de telle ou telle province, il sera facile de composer une œuvre d'ensemble, où l'on embrasserait successivement tous les idiomes de la France. Il est temps de se livrer à ce genre d'études, car nos patois s'en vont. L'usage de la langue écrite pénètre chaque jour de plus en plus dans les campagnes. L'unité de la France, prêchée si éloquemment par M. Michelet, fait sans cesse de nouveaux progrès, et ces progrès se manifestent surtout par l'unité du langage. Les vieilles coutumes de nos provinces s'effacent et entraînent avec elles le vieil idiome. Si Racine revenait aujourd'hui

à Uzès, il ne se plaindrait plus, comme il le faisait il y a un siècle, de ne pouvoir être compris sans le secours d'un interprète; car au midi comme au nord de la France, le paysan et l'ouvrier comprennent maintenant et parlent au besoin le français. Le languedocien et le provençal étaient autrefois des langues écrites, des langues célèbres; elles sont tombées avec le pouvoir des comtes de Toulouse et des comtes de Provence. Il leur est arrivé ce qui est arrivé au plat allemand, au wallon, au dialecte de la Frise, à toutes les langues qui n'étaient plus soutenues ni par la majorité de la nation, ni par l'imprimerie. Elles sont devenues le partage du peuple, qui les a recueillies par tradition, qui les conserve par habitude, qui peu à peu les délaissera pour employer la langue générale du pays. Il y a là cependant des trésors de linguistique que nous regretterons; et avant de les laisser se perdre, il serait peut-être bon d'en sauver les débris, comme on tâche de sauver les restes d'un château dont le genre de construction informe nous rappelle l'esprit d'une époque, et dont les tours élevées au-dessus de la montagne donnent un point de vue plus pittoresque au paysage.

M. Emile Souvestre a publié dernièrement dans la *Revue des deux Mondes*, des notices curieuses sur les poètes de Bretagne; on pourrait étendre cette intéressante exploration aux autres provinces, et l'on en viendrait ainsi à recueillir un grand nombre de poésies, souvent très remarquables, et presque toujours inconnues. J'en donnerai seulement une idée en citant les œuvres de Goudouli, le poète toulousain, les chansons béarnaises de Despourrius, les Noël en patois bourguignon de La Monnoye.

#### I. — GOUDOULI.

Pierre Goudouli, plus connu sous le nom de Goudelin, naquit à Toulouse en 1579, et mourut en 1649. Il était le contemporain du Tasse et de Guarini, et il y a du coloris de *l'Aminta* et du *Pastor fido* dans ses poésies. C'était le fils d'un chirurgien qui, après lui avoir fait donner une assez bonne éducation chez les jésuites, ne

lui laissa qu'un patrimoine assez mince, et Goudouli ne songea nullement à l'agrandir, pas plus qu'à le conserver. Il trouva beaucoup plus commode de faire comme La Fontaine, de manger le fonds avec le reveu; car c'était un bon et joyeux enfant du midi, qui eût pu passer aussi, comme La Fontaine, des journées entières à rêver sous un arbre, et ne pas s'apercevoir qu'il pleuvait. Il avait cependant appris assez de grec et de latin pour se permettre d'être pédant tout à son aise; il avait étudié, hélas! bien à contre-cœur, mais enfin il avait étudié jusqu'au bout la jurisprudence, et s'était même fait recevoir avocat au parlement. Mais une fois arrivé là, il crut avoir montré assez de résolution et de courage. La déesse de la poésie, et celle de la paresse, et une foule d'autres divinités non moins aimables, vinrent le prendre, et le bon Goudouli s'abandonna complètement à leurs séductions. Je ne sache pas qu'il se soit jamais mis en frais d'éloquence pour résoudre une question de droit; mais, en revanche, il s'y est mis souvent pour prouver que le vin est la meilleure des choses, et que l'amour faisait sa première, sa plus constante occupation.

C'était l'ame de toutes les fêtes, et le convive obligé de toutes les joyeuses réunions. Le comte de Carmaing, gouverneur de la province, ne se lassait pas de le voir, et d'entendre ses gais couplets et ses fines réparties. Plus d'une fois, dit-on, quand il fut enfermé à la Bastille, par ordre du cardinal de Richelieu, il reprit, pour se consoler, les vers de Goudouli, et les lut à Bassompierre, son compagnon d'infortune. M. de Montmorency, l'un des grands seigneurs de la contrée, avait aussi conçu une affection toute particulière pour le poète. Il eût pu lui être d'un grand secours pour améliorer son sort, mais Goudouli se trouvait si bien! Quelles places eût-il pu solliciter, je vous le demande, tant qu'il avait encore un reste d'enclos, une moitié de champ à vendre? Un jour un de ses amis vint le trouver, et lui représenta très gravement combien il avait tort de vendre une de ses vignes. — Eh! mon bon ami, lui répond Goudouli, que veux-tu donc que j'en fasse de cette vigne? Il y pleut comme à la rue.

A force de rogner ainsi mois par mois son patrimoine, le pauvre Goudouli en vint bientôt à n'avoir pas la moindre res-

source. Alors, par un de ces exemples de magnanimité, comme on n'en a pas souvent montré aux poètes, le conseil de Toulouse rétablit pour lui le prytanée antique, et Goudouli fut entretenu aux frais de la ville. Un siècle et demi plus tard, cette même ville lui rendait un hommage encore plus solennel. En 1808, ses cendres furent transférées de l'église des Carmes dans celle de la Daurade. Ce fut une cérémonie toute littéraire et toute religieuse. Les cloches des vieilles cathédrales sonnèrent pour le triomphe de Goudouli, comme autrefois les cloches du Capitole pour le couronnement de Pétrarque. De nouvelles fleurs tombèrent sur son cercueil, et son buste fut porté au Panthéon de Toulouse, à côté des hommes illustres de son temps, et non loin de Clémence Isaure, la muse du Languedoc.

Le caractère léger et insouciant de Goudouli se retrouve dans toutes ses poésies. C'est toujours le sentiment de la gaieté et du nonchaloir qui les domine. Ses vers ont dû lui venir dans de douces rêveries, sans effort, car je ne me figure guère le bon Goudouli travaillant avec peine à chercher une rime, ou à construire un hémistiche. Ce qu'il lui faut, c'est, comme à son devancier Gerantz de Borneill, les *Jois e chans e solatz*. Toute la nature est pour lui une terre émaillée de fleurs; jamais vous ne lui entendrez parler d'un ciel sombre, d'une nuit d'hiver, d'un désastre. Il y a dans son cœur une sorte de printemps éternel, et il fait revivre ce printemps partout où il passe. Combien de fois je me le suis représenté errant le long des bords de la Garonne, le long de ce beau canal qui va rejoindre la mer à Cette, ou dans ces vallées si fraîches qui s'enfuient du côté de Saint-Gaudens! Si jamais homme a pu comprendre la pureté de ce ciel du midi, le charme de ces paysages lointains, de cette nature riante et féconde, c'est bien ce poète à l'œil si vif, au cœur si gai. Aussi sa muse prend-elle un nouvel essor, dès que les premières fleurs commencent à paraître, et il peut bien dire comme un ancien troubadour : « Li nouveaux tems et mai e rossignox me semont de chanter. » Il s'en va à travers la vallée, et il s'écrie : « Oh! quel plaisir d'être à l'ombre, et de sauter sur l'herbe, tandis que les rossignols font retentir à notre oreille mille chansons merveilleuses! Petites fleurs, lâ-

tez-vous d'éclorre, tapissez la prairie de mille couleurs. Nous irons sous le saule ou le chêne faire retentir, dans notre joie, un de nos instrumens. Echo, la dryade langoureuse, se plaira à nous contrefaire, et nous, pour l'occuper, nous lui chanterons l'histoire de Narcisse (1). » Puis tout à coup sa nonchalance le reprend. Il s'interrompt, et dit : « Mais il est temps que je laisse là mon poème pendant trois ou quatre jours. Nous irons faire la promenade que nous avons imaginée. Dans l'intervalle, les fleurs croîtront, les rossignols s'accorderont, et l'herbe deviendra plus fraîche. »

Tandis qu'il s'abandonne à ces caprices de son imagination, rien ne vient troubler la facile iusouciance de son ame, ni la sérénité de son front. S'il lui passe par la tête une idée de fortune, il rêve que s'il venait à trouver un sac plein de bonnes pistoles, il pourrait acheter un manteau neuf de fin drap et un habit de satin. Si un de ses amis meurt, il s'écrie : « Hélas ! c'était un si bon compagnon ! il était impossible de ne pas rire en l'entendant conter tant de choses plaisantes. La Parque l'aura fait descendre dans l'autre monde pour amuser les morts. » S'il est amoureux (et il l'est presque toujours), n'attendez pas de lui des élégies plaintives comme celles des poètes du nord, ou des sonnets platoniques comme ceux de Pétrarque. C'est de la chanson rieuse, étourdie et folâtre, comme l'a faite souvent Béranger, ou de la chanson bachique couronnée de roses et de lierre comme celle d'Anacréon. Il a beau se plaindre des rigueurs de sa maîtresse, il s'en plaint toujours de manière à montrer qu'elles ne le tourmentent pas beaucoup. Puis, si elle le reçoit, s'il a quelques momens à passer près d'elle, croyez-vous qu'il aille soupirer languissamment, et la regarder avec des larmes dans les yeux ? « En vérité, dit-il, je ne saurais vous peindre tous nos caprices et nos folies. L'Amour lui-même doit mourir de rire, s'il nous voit et nous entend causer. Oh ! combien de paroles charmantes, de coquetteries, de petites mines, et tout cela parce que nous nous aimons ! » Quelquefois

(1) O ! quin plazé d'estré à l'oumbreto  
E fa cambados sur l'herbeto, etc.

cependant il semble se lasser d'aimer en vain, mais l'espérance arrive aussitôt à son secours et lui rend sa gaieté : « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, ne verrai-je jamais l'heure à laquelle j'aspire ? Ma bien-aimée me dit que mes poursuites lui déplaisent.

« Tout le long du jour je rôde sous sa fenêtre, pour tâcher de la voir, car son regard m'enflamme d'amour !

« Et sans cesse, et tout seul, sans me plaindre, je passe ainsi mon temps, et je m'en vais levant la tête en l'air, comme si je cherchais un étourneau.

« Quand, après tant de démarches perdues, je sens que mon amour ne s'affaiblit pas, je fais mille châteaux en l'air, et je me crée toutes sortes d'illusions.

« Viens me donner un baiser, ô ma belle, lui dis-je; viens me donner un baiser qui résonne doucement sur ta petite bouche.

« Et puis l'envie me prend de serrer ses douces mains et de baiser son sein de neige.

« Amour, soutiens mon pauvre cœur par cet espoir; car, sans cela, je serais triste comme un oiseau en cage. »

Une des pièces les plus célèbres de Goudouli est une ode sur la mort de Henri IV. Elle commence comme une églogue à la manière de Virgile : « Aimables bergers qui, sous le feuillage des arbres, avez trouvé un refuge contre la chaleur de l'été, tandis que les oiseaux, pour célébrer l'amour, recueillent leurs mille chansons ;

« Petits ruisseaux, dont les flots d'argent courent avec un doux murmure; prairies, où les plaisirs attirent nos regards quand la jeune saison vous couvre de fleurs, écoutez les plaintes d'une nymphe de ces lieux (1). »

Puis vient l'éloge de Henri IV, écrit avec enthousiasme. Mais on regrette de trouver dans plusieurs strophes de l'enflure et des images forcées.

Je ne parlerai pas d'une autre pièce de Goudouli, intitulée *Chant*

(1) Jantis pastourelets, que déjouts las ombretos  
Sentets apazima lé calimas del jour,  
Tant que les azelets, per saluda l'amour,  
Elflon lé gargailloil dé milo caissonnetos.

*royal*, qui eut de la réputation dans son temps, et remporta le prix aux jeux floraux. C'est une allégorie assez bien versifiée, mais froide, et si obscure, qu'il se crut obligé d'y ajouter une strophe pour en donner l'explication, comme on donne celle d'une énigme.

Sur la fin de sa vie, Goudouli, le chantre de l'amour, se mit à écrire des poésies religieuses, des cantiques sur le jour de Noël, sur la passion de Jésus-Christ. Plusieurs de nos poètes, Corneille, La Fontaine, Racine, après avoir long-temps chanté le monde et ses passions, en sont venus à traduire des psaumes ou à composer des hymnes d'église. C'est ainsi qu'autrefois les chevaliers, après avoir couru les aventures d'amour et les périls de guerre, venaient déposer la lance et la cuirasse dans une cellule de couvent, et changer leur vêtement de soldat contre une robe de moine.

Les poésies religieuses de Goudouli sont empreintes d'un sentiment vrai, écrites d'une manière simple et naturelle, et quelques-unes sont surtout remarquables par leur naïveté. « Oh! qu'il est gentil, dit-il dans un de ces noëls, oh! qu'il est gentil, le petit Jésus! sa mère l'embrasse, Joseph lui tire le bonnet et lui apporte les draps de sa couchette. Réjouissons-nous, réjouissons-nous. Dieu nous apporte le salut. » Ne dirait-on pas un de ces vieux tableaux de Van Eyck, de Hemmling, où tous les détails domestiques de la vie sont si scrupuleusement représentés?

Après tout, le grand mérite de Goudouli repose sur ses chansons. C'est de la poésie toute franche, toute vivace. Si elle est parfois entachée de quelques expressions hyperboliques, ou parsemée de trop d'images empruntées à la mythologie, cela tenait au goût de l'époque, et le poète lui-même n'y a peut-être pas songé. Ces chansons lui venaient tout naturellement par l'inspiration de quelque bon génie, et à peine étaient-elles achevées, qu'il les laissait partir, insoucieux de sa gloire comme de sa fortune. Sous beaucoup de rapports, ces chansons de Goudouli ressemblent à celles des anciens troubadours de son pays; on voit qu'elles proviennent de la même source, qu'elles sont aussi l'œuvre du *gai savoir*. Avec plus de profondeur de sentiment et plus de mélancolie, on pourrait les comparer à celles des *Minnelieder* allemands qui avaient

trois cordes harmonieuses à leur lyre, l'une pour chanter l'amour, l'autre pour la nature, la troisième pour Dieu.

Toutes les poésies de Goudouli obtinrent un grand succès. Elles furent traduites en espagnol, en italien, et quand il mourut, il y eut désolation complète dans le monde des poètes; ce fut à qui viendrait le pleurer, à qui le chanterait le mieux; tantôt on l'appelait Tircis, tantôt on le comparait à une étoile. Les odes, les élégies, les quatrains, répétaient son nom à l'envi. Ce qu'il y a de meilleur dans toutes ces poésies amassées sur sa tombe comme des couronnes funéraires, c'est peut-être cette épitaphe bouffonne :

Hic est couchatus noster Godelinus amicus,  
 A la morte fola dicite mala precor;  
 Tam drollentem hominem cur, quare, bilena, tuasti  
 Quique tolosanis gloria totus erat?

« Ici est couché notre ami Godelin. Adressez vos reproches à la mort insensée. O mort! pourquoi dans ta colère as-tu tué cet homme si drôle qui faisait la gloire de Toulouse? »

L'idiome béarnais se rapproche beaucoup du gascon; comme celui-ci, il transforme ordinairement les *v* en *b* et accentue les *e*; mais il est peut-être plus riche en voyelles, par conséquent plus doux à entendre. Avec cet idiome, on peut, comme en allemand, faire d'un verbe un substantif, et il a, comme la langue italienne, un grand nombre de *diminutifs*. Ainsi vous entendrez souvent dire dans le Béarn : *Aïquette* (filet d'eau), *aïoullette* (petite brebis), *bouquette* (bouche), *maïnadet* (petit enfant), *courichon* (petit cœur), etc.

Peu de pays offrent autant de sujets d'inspirations aux poètes que le Béarn. Là se trouvent tout à la fois, et les magnifiques scènes de la nature, et les traditions chevaleresques du temps de Charlemagne, et les souvenirs historiques du temps de Jeanne d'Albret, la courageuse reine. Non loin de là, vous verriez dans un rocher des Pyrénées la *Brèche de Roland*, le noble preux, et près de Pau est le village de Billère où naquit Henri IV. On arrive à ce village par un chemin bordé d'arbres fruitiers et d'aubépine. De chaque côté de la route, vous ne voyez qu'une prairie où paissent de gras

troupeaux ; des massifs d'arbres y étendent leurs longs rameaux ; des paysans qui portent encore le costume pittoresque de leurs pères, la petite veste, le béret, les longs cheveux tombant sur l'épaule, s'en vont gaiement à leurs travaux, en sifflant leur chanson, et quand vous regardez cette vallée si fraîche, ce beau parc de Pau qui lui sert de point de vue, cette eau pure qui l'inonde, et ce ciel bleu du midi, vous sentez revenir toutes les idées d'amour qui apparaissent si souvent dans la vie du jeune roi de Navarre, et vous regardez autour de vous si vous n'apercevez pas la jeune fille aux yeux bleus et au chaste maintien, qu'il rencontra un soir près d'une fontaine. A l'entrée du village de Billère, s'élève une maison simple et jolie ; un jardin couvert de fleurs s'étend sous les fenêtres, et une grille en bois en garde l'avenue. A travers les barreaux, vous pouvez contempler cette demeure champêtre ; c'est là que fut élevé le vainqueur de la ligue, l'amant de Gabrielle, et la maison appartient encore aux descendants de sa nourrice. En revenant tout droit de Pau, après avoir passé devant la caserne, vous trouveriez dans une rue étroite, une demeure plus simple encore, sur laquelle on lit cette inscription : *Ici naquit Bernadotte.*

## II. — DESPOURRINS.

Dans ce beau pays de Béarn, il s'est trouvé un homme qui a compris toute la suavité et la richesse de son idiome natal, et qui a composé dans ce langage du peuple des chansons que tous les Béarnais savent par cœur, et dont les pâtres des montagnes chantent quelquefois alternativement les couplets, comme les gondoliers de Venise chantent les romances du Tasse. Cet homme était Despourrins.

Un soir j'étais assis au-dessus d'un des coteaux du Jurançon ; d'un côté, je découvrais la vallée du Nés, l'immense plaine de Pau avec sa rivière fougueuse, la ville avec son château et ses tourelles gothiques ; de l'autre, les Pyrénées avec leurs crêtes bizarres, le *Pic du midi*, au front couvert de neige, et de toutes parts des bois, des maisons de campagne, des coteaux chargés de vignes. Le

silence régnait autour de moi ; je n'entendais rien que les eaux lointaines du gave roulant dans la vallée , ou le bruissement des arbres, quand tout à coup, du milieu de la forêt, s'éleva une voix mâle et sonore, dont les simples modulations et les accens mélancoliques retentirent sur le coteau, avec une singulière harmonie : c'était un paysan du Béarn qui répétait une des chansons de Despourrins, et nulle expression ne saurait rendre le charme de cette musique, au milieu d'un tel paysage.

Cyprien Despourrins naquit en 1698, à Accons, dans la vallée d'Aspe. Son père était un ancien militaire, renommé par sa bravoure. Une fois il se prit de querelle avec trois gentilshommes, se battit seul contre eux, et resta maître du champ de bataille. Pour garder le souvenir de cette victoire, il obtint du roi la permission de faire graver trois épées au-dessus de la porte de son château. Elles y sont encore. Son fils avait hérité de ce courage chevaleresque. Un jour, aux *Eaux-Bonnes*, il reçut une offense et voulut la venger sur-le-champ ; comme il n'avait point d'épée avec lui, il envoya son domestique en chercher une à Accons, en lui recommandant bien de la prendre aussi secrètement que possible, et de cacher à son père, sous quelque prétexte, le vrai motif de ce voyage. Le domestique s'acquitta fidèlement de sa commission. Mais le vieux Despourrins, qui a l'habitude des duels, a tout deviné. Son ardeur de jeune homme se réveille, et le voilà qui fait seller sa mule et accourt aux *Eaux-Bonnes*. On lui dit que son fils est renfermé dans sa chambre avec un étranger. Il s'approche de la porte, entend un cliquetis d'armes, et reste là immobile et attentif. Le bruit cesse, et le fils, en ouvrant la porte, est bien étonné de trouver là son père. — J'ai deviné ton aventure, lui dit le vieillard ; et dans le cas où tu aurais succombé, je venais pour te venger. Tiens : regarde, j'apporte mon épée. — Rassurez-vous, mon père, dit le jeune homme. Je suis votre fils ; mon adversaire est blessé. Venez lui porter secours. »

A part cette circonstance que l'on dirait empruntée à une scène de mœurs espagnoles de Calderon, la vie de Despourrins n'offre rien de très remarquable. Il se maria, vendit ses propriétés d'Aspe, pour aller vivre à Saint-Savin, dans le domaine de sa femme,

et composa dans de doux loisirs les vers auxquels il doit son illustration. Ici se présente encore une de ces bizarreries de la destinée dont il est si difficile de se rendre compte. Goudouli, le pauvre Toulousain, obligé de vendre, pour subvenir à ses besoins, le mince héritage de son père, a le visage riant, l'humeur joyeuse; et Despourrins, le riche gentilhomme, est triste et rêveur. Autant les chansons de Goudouli sont-elles folles de gaieté, autant celles du poète béarnais sont-elles langoureuses et plaintives. C'est toujours l'amour qu'il chante, mais l'amour souffrant. Ou sa maîtresse ne l'aime pas, ou elle l'a trahi, ou bien encore, quand elle l'aime, il faut qu'il la quitte. « O vous, dit-il, qui n'avez encore connu ni plaisirs ni douleurs, gardez-vous bien d'aimer, si vous voulez vivre heureux (1)! » Souvent il supplie, il conjure, et toutes ses prières se terminent par un soupir : « Le ruisseau le plus pur, le torrent le plus rapide, de mon cœur qui se fond n'égalent pas les larmes. Aucun livre ne parle d'un destin si cruel, et l'on ne saurait écrire ni chanter mes douleurs (2). » Souvent ses vers présentent une image assez naïve : « Mon doux ami va partir. Il va à la Rochelle! Moi je reste toute seule ici. O milice cruelle! Moi je reste toute seule, et je mourrai loin de celui que j'aime (3).

« Esprit, beauté, mon ami avait tout ce qui peut plaire. On admirait sa jolie taille, ses bonnes façons, et pour parler d'amour il n'a pas son pareil en France.

« C'était le plus aimable des amans, et je l'ai perdu, pauvrete! Adieu les fleurs et les cadeaux, adieu les douces causeries! Je vais passer mes plus belles années sans plaisir et sans amour. »

Quelquefois il fait parler alternativement l'amant qui se plaint et la jeune fille qui se moque de lui. — « Tes beaux yeux, ingrâte bergère, m'ont enflammé d'amour, et ta rigueur est la seule cause de mes tourmens. — J'ai l'humeur ainsi faite. Pourquoi t'en oc-

(1) Pastourets, qui n'abet encouère  
Goustat ni plasés, ni doulous, etc.

(2) L'ayguette la plus clare, etc.

(3) Moun doux amic s'en ba parti  
S'en ba ta la Rouchelle, etc.

cuper? Si mon caractère t'attriste, il ne tient qu'à toi d'en être délivré. — Oh! sois touchée du moins de ma longue constance, et si tu ne peux m'aimer autrement, aime-moi par pitié. — Je te plaindrai bien sincèrement, mais quand tu seras mort; pourquoi donc veux-tu que je t'aime, si cela ne me plaît pas?» Quelquefois son élégie a du mouvement et de l'action; c'est un soldat qui part et qui raconte à sa maîtresse toutes les prouesses qu'il va faire; c'est un pâtre qui descend dans la plaine et qui chante ses adieux à sa cabane sur la montagne, au bois témoin de ses amours, au rossignol dont il aime les doux accords. Puis il s'en va, et la montagne et les bois sont touchés de sa douleur, mais la jeune fille qu'il regrette par-dessus tout l'oublie bientôt et devient l'amante d'un autre. Quelquefois aussi il se complait à faire le portrait de sa maîtresse, et ce portrait, quoiqu'un peu maniéré, ne manque pas de grace et de fraîcheur. L'une des chansons les plus populaires de Despourrins est celle-ci :

« Là-haut, sur la montagne, un berger malheureux, assis au pied d'un arbre, les yeux baignés de larmes, songeait à ses amours.

« Cœur volage, cœur cruel, s'écrie l'infortuné, tes dédains sont-ils donc le prix de mon amour ?

« Depuis que tu fréquentes les gens de qualité, tu as pris un ton si élevé, que ma maison n'est plus assez haute pour toi.

« Tu ne veux plus confondre nos deux troupeaux ensemble, et tes moutons ne se rapprochent des miens qu'en se gonflant d'orgueil.

« Je me passe de richesse, d'honneurs, de distinctions; je ne suis qu'un berger, mais personne ne peut aimer comme moi.

« Je suis pauvre, mais je me trouve bien dans ma modeste condition, et je préfère mon vieux béret au plus riche chapeau brodé.

« Les richesses du monde ne causent que des ennuis, et le plus grand seigneur ne vaut pas l'humble pâtre qui se trouve content.

« Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour : tu peux changer d'amant, mais tu n'en trouveras pas un autre tel que moi. (1) »

(1) Là haut sus las mountagnes, u pastou malhurous

Ces chansons de Despouirins ont dans l'original un grand charme de style, une douceur indéfinissable. Le poète a su varier souvent son rythme. Il a eu recours à toutes les formes lyriques employées par Ronsard et ses élèves; cependant, malgré ce travail de versification, il n'est pas parvenu à dissimuler ce que son recueil a de trop uniforme. Prise isolément, chacune de ses chansons forme un drame intéressant, ou un tableau gracieux. Mais si on les réunit, on sent que le même thème, les mêmes idées reviennent trop souvent, et cette mélancolie d'amour qui d'abord nous séduit, devient à la fin monotone.

Après Despouirins, plusieurs autres poètes se sont essayés avec succès dans l'idiôme béarnais. Je citerai, entre autres, une pastorale de M. Lescar, les chansons de Borden, et celles de M. Puyot, et de M. L. Vignancour.

### III. — LA MONNOYE.

Si de l'idiôme béarnais nous passons à l'idiôme de la Bourgogne, nous n'y retrouverons plus cette sorte de combinaison musicale qui appartient aux dialectes méridionaux; plus de ces mots cadencés qui retentissent, ainsi que l'a dit Byron, comme les doigts d'une femme sur le satin; plus de ces mots charmans de tendresse, de compassion, de ces diminutifs, si doux à entendre dans la langue de Boccace et de l'Arioste, et qui adoucissent même le mâle accent des langues du Nord. Mais ce patois bourguignon présente encore une foule d'expressions pittoresques et originales, des tournures piquantes, des mots harmonieux, et l'on sent en le lisant qu'il a subi de près le contact de la langue française; car il n'a aucune des nuances étrangères des dialectes du nord, du midi, de l'est. Il est clair, élégant, facile à comprendre, et un académicien assez célèbre, le savant La Monnoye, l'a employé avec beaucoup d'art.

Ségut au pé d'u hau, négat de plous,

Sounyabe au cambiamer de sas amous, etc.

Toutes les histoires littéraires du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle parlent de cet écrivain, d'un esprit fin et érudit, qui publia les *Menagiana*, et enrichit plusieurs ouvrages de notes et de commentaires. C'était un homme très modeste, qui amassa par goût toutes ses connaissances philologiques, sans songer peut-être à en faire jamais usage. Il était, en 1662, avocat au parlement de Dijon, mais la jurisprudence avait pour lui fort peu d'attraits, et sans y renoncer entièrement, il se mit à dévier du côté de l'étude des langues et des muses. Tout jeune encore, il s'était essayé à écrire des vers, qui avaient eu les honneurs d'un succès de salon; le goût de la poésie lui revint, et il s'y abandonna, mais très humblement dans le silence du cabinet ou le secret de l'intimité. Il avait peur d'occuper l'attention du public, il ne se sentait pas la force de rien imprimer, et toutes ses poésies n'étaient connues que d'un petit cercle d'amis bien éprouvé, bien sûr. C'étaient le président Bouhier, et Dumay, et Lamare. La Monnoye venait de temps à autre leur faire ses confidences poétiques, mais en leur recommandant avec instance de n'en pas parler. Autant d'autres écrivains se sont donné de peine pour faire retentir leur nom de toutes parts, autant cet homme simple et défiant de lui-même s'en donnait pour cacher à tout le monde son savoir et son talent. Cependant, en 1671, l'Académie française ayant pour la première fois mis au concours un sujet de poésie, La Monnoye ne put résister au désir de s'essayer sur un nouveau théâtre; il concourut et remporta le prix. Cinq fois de suite il se mit sur les rangs, cinq fois de suite il triompha. Et quelles questions pensez-vous qu'on lui donnât à traiter? La première fois, la gloire de Louis XIV; la seconde fois, la gloire de Louis XIV, et toujours la gloire de Louis XIV. En vérité, il méritait un sixième prix pour avoir mis tant de constance à traiter cinq fois le même thème. Depuis longtemps ses amis le pressaient de venir se fixer à Paris. Sa modestie le faisait résister à leurs sollicitations. Enfin, en 1707, il se décida. Il était depuis plusieurs années en rapport avec la plupart des hommes célèbres de la capitale. Sa réputation de savant et la bonté de son caractère lui ouvrirent facilement toutes les relations qu'il pouvait désirer. En 1713, il fut reçu à l'Académie fran-

çaise, et c'est à sa nomination que MM. les académiciens d'aujourd'hui doivent d'être assis un peu plus commodément que ne l'étaient leurs prédécesseurs. Voici le fait : en 1713, il y avait trois cardinaux membres de l'Académie qui se dispensaient d'assister aux séances, parce que le directeur, le chancelier et le secrétaire, possédant seuls le privilège d'avoir un fauteuil, leurs éminences ne voulaient pas s'abaisser jusqu'à venir s'asseoir sur des sièges. Cependant la nomination de La Monnoye leur tenait fort à cœur, ils l'avaient appuyée de tout leur pouvoir, et quand il fut élu, un grand désir leur vint d'assister à la séance d'installation. Comment faire ? Le cas était fort embarrassant. Il y avait bien là un motif puissant de se rendre à l'Académie; mais d'un autre côté ces malheureux sièges !... N'était-ce pas manquer à sa dignité que d'aller prendre place sur un tabouret, en face d'un écrivain de petite naissance qui se prélasserait dans un fauteuil ? Dans cette grave perplexité, on eut recours au roi. On lui exposa tous les inconvénients d'un pareil état de choses, et Louis XIV fit un coup de tête de républicain. Il proclama l'égalité des gens de lettres, et accorda quarante fauteuils à l'Académie.

Des revers de fortune vinrent surprendre douloureusement La Monnoye au milieu de ses triomphes littéraires. Séduit par les promesses de Law, il lui confia ce qu'il possédait et fut ruiné complètement. En même temps, sa femme mourut, et ce malheur l'affligea peut-être plus que la perte de sa fortune. Mais, au milieu de ses désastres, sa résignation et son courage ne se démentirent pas. Il vendit sa bibliothèque, et l'acquéreur eut la générosité de lui en laisser la jouissance, ce qui fut une grande consolation pour le pauvre La Monnoye. Le duc de Villeroi lui donna une pension de six cents livres; des libraires pour lesquels il avait travaillé lui en firent une de la même somme, et avec ce revenu, ses amis et ses livres, La Monnoye acheva tout doucement sa vie modeste et laborieuse, comme il l'avait commencée. Il était né à Dijon le 15 juin 1641, il mourut à Paris le 15 octobre 1728.

Ses chants de Noël en patois bourguignon, autrement dit, ses *Noëls*, datent de 1700. Le père de Piron, l'auteur de *la Métromanie*, s'était d'abord essayé à écrire quelques vers dans cet idiôme

populaire. La Monnoye pensa qu'on pouvait faire mieux. Il publia d'abord sous le nom de *Barozai* (1) treize de ses *Noëi* qui obtinrent un grand succès, et peu de temps après il en publia seize autres.

Il y eut une surprise générale à l'apparition de ce recueil. Jamais les Bourguignons n'avaient imaginé qu'un poète pût se servir aussi habilement de leur dialecte de village. Les *Noëi* furent chantés dans les salons de Dijon, puis de là ils pénétrèrent dans les petites villes de la province et dans les campagnes. Un beau jour, après avoir ainsi passé de bouche en bouche, ils arrivèrent à Versailles, et la majestueuse cour de Louis XIV, au milieu de laquelle rayonnaient les vers purs et harmonieux de Racine, se fit une grande joie d'entendre ces vers un peu rudes dans ce jargon de paysan. Dans l'espace de quelques années, il en parut plusieurs éditions, et le président Bouhier lui-même en publia une avec un glossaire intéressant. C'est peut-être à ces chansons écrites par passe-temps que La Monnoye a dû de conserver en grande partie sa réputation. Il attachait sans doute à ses poèmes couronnés par l'Académie française beaucoup plus d'importance. Il les avait faits avec patience, avec amour, comme Pétrarque faisait son poème de Scipion l'Africain, et tous ces grands poèmes si bien travaillés sont maintenant oubliés. De Pétrarque il reste les sonnets, et l'on se souvient encore des *Noëi* de La Monnoye. Pour compléter le succès de cette œuvre naïve, il ne lui manquait peut-être plus qu'une critique amère et éclatante. Un prêtre se chargea de la faire. C'était un vicaire de Dijon, nommé Magnien, qui, dans un zèle de piétisme sans doute outré, mais respectable, crut voir dans ce badinage poétique une attaque contre la religion. Non content d'en défendre la lecture en particulier, il crut de son devoir de le signaler publiquement comme un livre dangereux. Il monta en chaire et tonna contre les *Noëi* et l'impiété de leur auteur. La discussion religieuse ainsi entamée alla beaucoup plus loin. Les théologiens de Paris voulurent y prendre part. La Sorbonne, cette

(1) Nom des riches vigneronns de la Côte-d'Or qui portent des bas à coins couleur de rose.

gardienne sévère de l'orthodoxie, se déclara juge du procès, et neuf de ses docteurs portèrent condamnation contre les *Noëi* bourguignons. Peu s'en fallut que le pauvre poète ne fût frappé d'anathème. Mais le sourire incrédule du public fit justice des sermons de l'abbé Magnien, de la sentence des docteurs, et quelques années après, La Monnoye fut, comme nous l'avons vu, porté à l'Académie par l'influence de trois cardinaux.

Il n'y a peut-être pas un village de la Franche-Comté, de la Lorraine et de plusieurs autres provinces qui n'ait ses chants de Noël. Chaque année, à l'époque de cette solennité religieuse, trois jeunes gens viennent encore représenter les mages; l'un d'eux se noircit la face; c'est le roi éthiopien. Un autre porte au bout d'un bâton une étoile en carton doré, et tous les trois, un sabre au côté, une couronne de papier sur la tête, et une large ceinture autour du corps, s'en vont de porte en porte chanter leurs cantiques en patois. On leur donne de l'argent, du blé, des fruits, car ils ont avec eux une besace où ils mettent toutes leurs provisions. Quelquefois on les invite à entrer pour raconter aux petits enfants la naissance du Christ. Hélas! je me souviens encore avec quel mélange de joie et d'anxiété nous les voyions venir, car leur diadème de clinquant, leur costume bizarre, et leurs armes étincelantes attiraient notre attention, mais la figure toute noire du roi d'Éthiopie nous faisait peur. Cette course annuelle des mages est sans doute un reste des anciens mystères, des représentations théâtrales qui parodiaient les fêtes de l'église, et leurs chants simples et religieux vont parfaitement à des auditeurs peu difficiles, et qui ne demandent qu'à s'édifier. Mais il y a dans les *Noëi* de La Monnoye une sorte de malice qui dut choquer les esprits scrupuleux. Quand les anciens cantiques de l'Allemagne et de la Hollande nous retracent si minutieusement l'histoire de Jésus-Christ, et passent par tous les détails les plus vulgaires de la vie domestique; quand ils nous représentent la Vierge filant pour gagner sa vie, et saint Joseph faisant cuire de la bouillie pour l'enfant Jésus, il y a, dans ces descriptions si plaisantes en apparence, dans ce langage des vieux poètes, un caractère sérieux, une bonne foi imposante. On sent que ces tableaux sont

faits selon le goût d'une époque ignorante et crédule, et on les respecte comme on respecterait l'anachronisme en peinture d'un Giotto ou d'un Fiesole. Dans les chansons de La Monnoye, la naïveté n'est plus que l'affectation d'un bel esprit, et son enjouement frise de près le scepticisme. « Mon Dieu, dit-il, vous vous donnez bien de la peine pour nous sauver. Mieux vaudrait, ce me semble, que le serpent n'eût jamais séduit la femme de notre père Adam. La bonne affaire alors pour votre repos et pour le nôtre aussi!

« J'aurais toujours vécu dans l'ignorance, sans nul souci des tailleurs, l'esprit gai, le corps dispos, trouvant partout la figue, la grenade, le melon sucré, et tout à mon aise, sautant gaiement sur l'herbe.

« Pour vous, assis sur quelque nuage, vous auriez dit en nous voyant: En vérité, voilà de bonnes gens, ils valent plus qu'on ne peut dire. Au lieu de cela, que voyons-nous dans ce monde? Tailles, procès, guerre, peste, disette, les mauvais cœurs et la vermine. Aussi, pour éprouver la misère et sentir la souffrance, vous n'avez rien trouvé de pire que de vous faire homme comme nous (1). »

Et ailleurs: « Quelle patience! Un Dieu qui tousse, un Verbe qui ne parle pas, à qui l'on donne de la panade, et que l'on lave et que l'on berce (2)!

« Hélas! combien de chansonnettes la pauvre Vierge vous a dites pour vous endormir, après vous avoir fait manger la bouillie! »

Le caractère manifeste de ces chansons de La Monnoye, c'est la satire parfois grave et acerbe, le plus souvent moqueuse. « Enfant, dit-il, pour qui voulez-vous souffrir? Pour des cafards, des fourbes,

(1) Mèn vauro, ce me sanne,  
 Que j'aimai le sarpan  
 N'eusse étraipai lai fanne  
 De note peire Adam.

(2) Quei patiance! Un Dei qui teusse,  
 Un varbe qui ne pale pa.

des drôlesses, pour des filles de joie, des brelandières, pour des gloutons, des truands, des vauriens, des races de vipères. Comptez-nous bien tous, je vous prie; je gage que sur un million d'hommes, vous n'en trouverez pas trois bons : la belle loterie ! »

Une autre fois cette satire s'attaque aux évènements de l'époque et aux rois : « Jésus grelotte de froid, l'empereur souffle de son mieux, et ne fait que de la fumée.

« Guillaume vient qui souffle aussi, et qui pense, quoique poussif, pouvoir allumer la fusée.

« Bientôt, pour lui réchauffer les mains, Danois, Polonais, Suédois sortent de leur retraite.

« Que dire ici de Brandebourg? c'est un roi qui, bien jeune encore, ne se soucie pas d'être à la lisière.

« Je ne connais pas non plus ce que Mayence a décidé, ni Cologne, ni la Bavière.

« Génois et Florentins voudraient bien, en pliant le genou, s'exempter de déployer leur bannière.

« Quant aux Suisses, ils se joindront en route à quiconque paiera les frais du voyage.

« Clément XI, pour obtenir la paix, se fait porter dans son fauteuil aux pieds de Jésus.

« Mais je crains que, pour nous punir de nos péchés, l'enfant ne réponde au saint-père : Lanlaire. »

Une autrefois il s'en prend à la religion elle-même : « Adieu, dit-il, vieux Testament; retire-toi, Moïse : grâce à Noël, tout ira autrement. Je lui suis bien obligé.

« Pauvres Juifs que tant de lois chagrinent, pardieu! vous avez bon dos. Vos scrupules me font bien rire; chez nous, c'est un point de foi, qu'il vaut mieux croire que voir.

« Pour vous rendre Dieu favorable, vous lui offrez des sacrifices, soit des agneaux, soit des bœufs, et cela coûte, ne vous déplaît. Pour nous, sans bourse délier, nous chantons le *Kyrie eleison*.

« Avez-vous des enfans par douzaine, vous les mariez tous. Nous ne sommes pas si sots, nous faisons de nos filles des béguines, de nos fils des jacobins, des cordeliers, des capucins. »

Pour quiconque a lu ces chansons, il est évident que l'auteur s'est servi de ce titre de Noël comme d'un cadre commode pour faire mieux ressortir les épigrammes que le monde ou les évènements lui inspiraient. Voilà ce qui a dû paraître une grande profanation aux hommes un peu méticuleux, et ce qui a été accueilli comme une bonne plaisanterie par les gens moins timorés. Il y a sans doute dans ce recueil beaucoup d'esprit, de pensées fines, de malice; il est curieux à consulter comme monument littéraire de l'époque; mais n'a-t-il pas dû en grande partie son succès à la curiosité que devait exciter cet idiome tout nouveau, et à toutes les circonstances réunies pour lui donner plus de vogue et de publicité? Pourrions-nous aujourd'hui nous amuser long-temps d'une œuvre aussi frivole? Je ne le crois pas. Au reste, ces *Noci* ne sont pas le seul ouvrage écrit en patois bourguignon. Il existe dans le même dialecte un Virgile travesti (*Virgile virai*), qui, pour le choix bizarre des images et le style grotesque, fait le digne pendant de celui de Scarron, de celui de Blumauer l'Allemand, et de Cotton le poète anglais.

X. MARMER.

---

# ITALIE.

---

## § IV.

SIENNE. — RADICOFFANI. — AQUAPENDENTÉ. — ROME.

---

En ce temps , la vie de l'artiste fut une noble et puissante vie. L'Italie était un atelier , un champ de bataille et un boudoir. L'artiste ébauchait en même temps un palais, une fresque, un tableau, une statue, une église, une citadelle ; il avait des journées toutes pleines de travaux , d'intrigues, de rivalités, d'aventures, de méditations, de graves études, de folies d'atelier : sa palette et son ciseau se mêlaient sous sa main à l'épée , à l'arquebuse , à la mandoline. Michel-Ange est la personnification la plus imposante de l'artiste au xv<sup>e</sup> siècle ; sa vie ne ressemble à aucune autre vie ; il n'a connu ni les loisirs , ni le repos, ni les ennuis ; il a créé un monde ; il a été adoré des deux plus nobles, des deux plus belles amantes de l'univers, Rome et Florence ; les papes, qui ne s'inclinent que devant Dieu, se sont inclinés devant lui. A sa mort , les souverains se disputent son cadavre comme une de ces précieuses reliques qui portent un bonheur éternel à la ville qui les reçoit.

A quinze ans, il était déjà sacré roi entre les artistes ; il avait effacé Ghirlandajo, son maître, et promettait à l'Italie de lui rendre Mazaccio et Lucca della Robbia. Il devait tenir mieux que sa promesse. L'Italie devint son atelier. De Venise à Bologne, de Bologne à Florence, de Florence à Rome, les blocs de marbre l'attendaient au passage, et il créait une statue à chaque relais. Chemin faisant, il dressait un échafaudage, et peignait une grande fresque pour payer l'hospitalité dans quelque ville des Apennins. A Bologne, il ciselait *Sainte-Pétronie*, puis il montait à cheval, et courait à Rome, pour achever son *Bacchus* ou sa *Notre-Dame-de-Pitié*. Florence l'appelait alors ; et le voilà reparaisant sur la crête des Apennins, traversant la forêt de Viterbe, toute pleine de bandits, traversant les gorges marécageuses de Riccorsi, les plaines volcaniques de Radicoffani, dormant sur la paille des étables, partageant le pain des pâtres de Torrineri et de Ponte-Centino, et après huit jours de fatigues revoyant sa Florence bien-aimée qui ébranlait toutes ses cloches pour le recevoir comme un roi. A peine descendu de cheval, il courait à l'église *Santa-Maria-Novella*, celle qu'il nommait son épouse, *mia sposa*. Il baisait les fresques de Paolo Ucello, de Fiesole, d'Orgagna, comme on embrasse, en arrivant chez soi, tous les membres de sa famille ; il s'agenouillait, dans la chapelle des Rucellai, devant la Vierge de Cimabuë, patronne des artistes. Au travail ensuite ; c'était un bloc immense qui l'attendait sur la place du Palais-Vieux ; Fiesole avait écaillé ce bloc, il était trop pesant pour lui ; Michel-Ange le fondait comme de la cire, il en tirait un géant de marbre, son *David* ; il le plaçait sur un piédestal devant le palais, comme on place une sentinelle à la porte d'un roi.

A cheval encore ! C'était Jules II qui appelait Michel-Ange ; l'artiste rentrait à Rome, et le pape le conduisait par la main aux ateliers ; Michel-Ange créait son Moïse, le Moïse du mont Sinaï, sublime comme dans le livre saint ; pour se donner quelque délassement après cette œuvre, il ciselait ses *Esclaves* et sa *Victoire* ; puis il jetait les fondemens du magnifique mausolée de Jules II, ou bâtissait la citadelle de Civita-Vecchia.

Nous le retrouvons encore à Florence, Léon X régnant ; cette

fois, le marbre lui manque, l'artiste a tout dévoré; il part pour les carrières de Saravezza, il va créer du marbre; il se promène deux ans sur les rochers qui recèlent le trésor du statuaire; il épie le sol; il le perce du regard; c'est qu'il lui faut du marbre pur, du marbre d'élite; la chapelle des Médicis le demande ainsi. Le précieux filon est trouvé. Michel-Ange a frappé du pied sur la carrière; il se mêle aux mineurs; avec eux il éventre la roche; il en tire des blocs vierges; quelle joie d'artiste! Le voilà dans la chapelle Saint-Laurent, méditant son Guerrier; il sera plus beau que le saint Georges de Donatello, plus beau que le Démosthènes du Vatican; la tombe des Médicis sera gardée éternellement par des statues vivantes; et toujours le voyageur, en les visitant, échangera des regards avec ce mystérieux guerrier qui domine la chapelle, et lui donne ce caractère de religieuse mélancolie que le statuaire antique ne soupçonna jamais.

A Rome encore! il y a des mausolées à construire et des statues informes dans les ateliers, et des fresques ébauchées qui attendent; Michel-Ange est partout; il peint, il cisèle, il équarrit des blocs; il fait des satires contre ses ennemis, il envoie des sonnets aux dames romaines, des cartels à ses rivaux, des plans de basilique au pape, des lettres au grand-seigneur qui lui demande un pont pour le faubourg de Péra. Un jour, après avoir terminé le *Christ embrassant sa croix*, il va respirer sur la colline où furent les jardins de Salluste; il passe sur les ruines des thermes de Dioclétien, et s'arrête, saisi d'admiration, devant huit colonnes antiques qui n'ont plus rien à soutenir, car le noble fardeau qu'elles portaient s'est écroulé sur le gazon d'alentour. Michel-Ange s'attendrit de l'oisiveté de ces puissantes colonnes, et leur bâtit un temple, en les laissant toutes à la place que l'architecte impérial leur avait donnée dans la grande salle des bains. C'étaient là les jeux de Michel-Ange; une autre fois, il se prendra corps à corps avec le panthéon d'Agrippa, il le pèsera sur ses mains, le lancera dans l'air à quatre cents pieds, et le colosse ne retombera pas.

L'Attila chrétien, le connétable de Bourbon, fait le siège de Rome. La ville éternelle a donné congé à ses artistes, à ses poètes, à ses musiciens, elle a fermé ses ateliers; Rome se bat, comme

autrefois, contre Brennus et Annibal, pour ses autels et ses foyers. Michel-Ange est à Florence, il a repris son ciseau dans la chapelle de Saint-Laurent; il taille, de verve, une statue de femme; le bloc sera trop court pour la forme colossale qu'il a imaginée; que lui importe? L'artiste ne s'abaisse pas aux puérils calculs des dimensions: si le marbre manque aux pieds de la statue, l'ouvrage restera inachevé, voilà tout. Michel-Ange a-t-il le loisir de mesurer ses blocs? Il se rue sur eux, il en extrait l'image rêvée et part. Cette fois la route des Apennins lui est fermée. Rome a été prise d'assaut, Rome a été violée; Espagnols, Allemands et Milanais inondent la belle Toscane et menacent Florence; Michel-Ange ferme ses ateliers, il prend l'arquebuse et l'épée, il se fait soldat; il se place en sentinelle devant le Palais-Vieux, et sert ainsi de pendant à la statue de David, haute de dix coudées, et moins grande que lui. Les ravageurs s'approchent; ils occupent les hauteurs de San-Miniato et de la villa Strozzi; ils campent sur les collines du Vald'Arno; ils étouffent Florence; le péril est grand; Michel-Ange est nommé inspecteur-général des fortifications; l'acclamation du peuple confirme ce choix. Après avoir produit ses chefs-d'œuvre avec son ciseau, il faut maintenant que l'artiste les défende avec son épée; il a sa noble famille de marbre à protéger contre les stupides saccageurs de Rome, car les lansquenets et les Espagnols ne respectent rien; comme les Perses de Cambyse, ils mutilent l'homme et la pierre; mais Dieu et Michel-Ange sauveront la ville des Médicis. Florence sera plus heureuse que Rome, les Huns baptisés ne la violeront pas.

C'est Paul III qui siège au Vatican; Rome est revenue de sa stupeur; les ateliers se rouvrent; les chantiers reprennent leur mouvement accoutumé; Michel-Ange, qui s'est reclus dans un clocher à Venise, après la capitulation de Florence, et qui pleure sur la liberté toscane indignement sacrifiée, descend enfin de son ermitage aérien, et reprend la route de Rome. A peine arrivé, il se remet à ses œuvres, comme si le pain de sa journée en dépendait. Un visiteur frappe à la porte de l'atelier; ce visiteur, c'est le pape, c'est Paul III; après avoir béni la ville et le monde, il vient bénir Michel-Ange; le pontife et l'artiste s'asseient sur un bloc de mar-

bre, et ils commencent un de ces sublimes entretiens qui réjouiront les beaux-arts. Paul livre la chapelle Sixtine à Michel-Ange, il l'entraîne avec lui au Vatican, il le place devant un pan de muraille et lui dit : Voilà la toile de ton Jugement dernier.

L'artiste a trouvé enfin une peinture digne de lui, le Vatican est son atelier, sa toile une muraille immense; la basilique de Saint-Pierre est son chevalet; sa palette est une cuve toute pleine de couleurs; il y a plongé un pinceau gigantesque, et du premier élan d'une inspiration furieuse, il crée le ciel, la terre, l'enfer; il fait poser devant lui toutes les générations; il tire des tombeaux les représentans de tous les âges; il matérialise, sur sa fresque prodigieuse, les mystères de l'Apocalypse, les visions de l'apôtre, les joies du ciel, les épouvantemens de Josaphat; c'est bien le jour des jours, le jour de colère que David et la Sibylle ont prédit; c'est le tableau d'un monde en dissolution; il est tout retentissant d'éclats de trompette, de mugissemens de damnés, de chûtes de montagnes; c'est le jugement. Quand le dernier coup de pinceau eut été donné à l'œuvre incomparable, Rome, la ville artiste, tressaillit comme aux jours merveilleux des Antonins; la foule se précipita sur le Pont des Anges, le gonfalon papal fut arboré au Môle d'Adrien, la cloche de Saint-Pierre tonna sur la basilique; Michel-Ange fut porté en triomphe, comme un consul victorieux, sur ce même Tibre, sur ce même sol qui avaient vu passer Paul-Emile et Trajan. Le cri populaire le poussait au Capitole, là où finissaient les ovations; mais le Capitole n'avait conservé que son nom; il y manquait ces riches monumens qui servaient d'hôtellerie aux triomphateurs; il fallait rebâtir le Capitole pour Michel-Ange; le pape lui mit à la main la truelle et le marteau, ce fut Michel-Ange qui rebâtit le Capitole pour lui. Alors les points culminans de Rome chantèrent la gloire du grand artiste sur un lumineux triangle; à gauche Sainte-Marie-des-Anges; à droite le dôme de Saint-Pierre; au bout de la ville, le mont Capitolin; il avait signé de son nom ces trois monumens; sa mission était remplie; nul homme n'avait plus fait que lui; le ciel lui avait prodigué les jours, et l'artiste reconnaissant n'en perdit pas un seul, dans sa vie presque centenaire; il n'avait subi aucune des infirmités de notre nature; sa constitution

fut si puissante qu'on aurait dit qu'il s'était sculpté lui-même, et que sa chair était la chair de ses statues; sa première maladie fut sa mort.

C'est en songeant à cette vie étonnante, si pleine d'œuvres et de jours, qu'on traverse les Apennins de Florence à Rome; le pied de Michel-Ange y est imprimé sur toutes les roches, l'artiste s'y est inspiré de toutes les imposantes scènes que Dieu y étale, comme dans une galerie digne de lui. Cette route est le grand chemin de Michel-Ange; elle garde écrite en caractères éternels la pensée orageuse de l'artiste; elle est le symbole matériel de ces existences d'élite auxquelles il fut donné de connaître toutes les joies et toutes les plaies, de cueillir des fleurs sur la cendre et la lave, d'avoir des nuits de tempêtes, après des jours pleins de sérénité. A l'extrémité de cette voie apennine si tourmentée de contrastes et d'après accidens, on trouve une plaine calme, majestueuse; on trouve Rome; Rome, pour l'artiste, c'est le but du voyage de la vie, c'est le paradis, le repos, l'immortalité.

Elle est féconde, joyeuse et dorée comme un rêve de jeunesse, cette campagne qui vous conseille le voyage des Apennins; il y a des fleurs agrestes qui bordent la route, de beaux arbres qui s'arrodissent sur le pèlerin endormi, des torrens de vignes qui coulent de collines en collines jusques à l'horizon, de jolis villages qui adossent leurs maisons colorées sur le vert éclatant des pins, des couvens solitaires, réfugiés dans les bois, des métairies avec des peupliers qui tremblent sur les fontaines: ce grand paysage vous suit complaisamment et vous fait fête comme si vous étiez cent mille à le contempler; on s'étonne de se trouver seul, admis à tant de magnificence. Quelle joie de suivre à pied, le bâton à la main, cette ravissante décoration qui se perpétue à l'infini, qui vous sourit avec tant de grâce, et semble vous promettre de vous accompagner toujours! Le soir on arrive à Sienne, la Florence des Apennins, ville charmante oubliée dans un désert; là, on retrouve l'élégance de la cité toscane, l'architecture de Diamant, les rues pavées de dalles, les palais forteresses, les écussons de Strozzi; une population calme et heureuse qui parle en musique, et fait éclater dans les rues le murmure argentin de l'italien siennois.

Tout en marchant sur le pavé, qui conduit à Rome, on respire un parfum d'église, on entend le son d'une cloche qui vous attire à droite; c'est la cathédrale; elle vous sert d'hôtellerie; elle se révèle à vous dans toute sa splendeur. La cathédrale de Sienne appartient encore à ce bienheureux siècle où l'art ne travaillait que pour la foi, où l'architecte, le peintre, le sculpteur, rendaient à Dieu en chefs-d'œuvre tout ce qu'ils en avaient reçu en talent. L'Italie est semée de ces belles églises de marbre; elles sont ouvertes à tout arrivant; le voyageur échauffé par la route, blanc de poussière, humide de sueur, trouve un délicieux abri dans leurs nefs toujours fraîches. C'est une halte précieuse: on secoue la poussière de ses pieds sur le parvis, on rafraîchit son front avec l'eau du bénitier, on s'agenouille devant Dieu ou devant Raphaël, en chrétien, ou en artiste; puis on se relève, et on descend encore sur la voie romaine, aujourd'hui silencieuse et triste, autrefois animée par cette caravane de peintres, de sculpteurs, d'architectes qui ont bâti partout ces merveilleuses églises, et les ont remplies d'images saintes et de tableaux. Un jour, sous cette porte de Sienne, deux cavaliers se rencontrèrent; l'un sortait de l'hôtellerie de Poggi-Bonzi, l'autre allait à Florence. L'un grand, athlétique, avec de grands yeux noirs, un teint bazané, des cheveux bruns et crépus; l'autre un enfant, avec un visage rose et virginal, comme une jeune fille sous un costume qui n'est pas le sien. Ils se serrèrent la main cordialement, du moins en apparence; « Je vais à Florence, tailler du marbre, » dit l'un des cavaliers. — Je vais travailler à la sacristie de Sienne, dit l'autre: c'étaient Michel-Ange et Raphaël. Le pâtre siennois qui vit cette rencontre fut bien heureux! Sous cette même porte, on ne trouve plus qu'un douanier qui vous demande votre passe-port. La sacristie où travaillait Raphaël fait oublier l'église; on ne regarde qu'avec distraction ces nefs magnifiques écartelées de marbre blanc et noir, cette chaire élevée sur des animaux de l'Apocalypse, sur des colonnes de jaspe et de porphyre, et ce pavé du sanctuaire, sans égal au monde, et cette corniche du chœur composée des têtes de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre III; on passe rapidement devant tout cela, on ne songe qu'à la sacristie voisine, tout illustrée de fresques par Raphaël;

un cicerone en soutane vous introduit dans la sacristie ; là on est un peu désappointé d'entendre dire que Raphaël n'a peint qu'une seule de ces fresques naïves qui servent de tapisserie aux quatre murailles ; c'est lui pourtant qui en a fait tous les dessins ; Bernard Perugin les a terminées : elles représentent les actions historiques du pape Pie II. Au milieu de la sacristie, le clergé siennois a donné une hospitalité généreuse et touchante aux trois Graces ; elles sont décentes parce qu'elles sont nues ; en Italie, de quelque religion qu'il vienne, l'art est toujours saint et béni.

Sienna laisse d'heureuses et riantes pensées dans la mémoire du voyageur ; on aime à se rappeler son élégante et gracieuse physiologie, ses édifices modernes de briques rouges si gaies au soleil ; sa place *Del Campo*, dont le pavé concave ressemble à une immense cuve. Il y a une chose encore qui m'a frappé à Sienna, et dont aucun voyageur, je crois, n'a parlé : Sienna a reçu probablement en héritage la Louve romaine ; on y retrouve partout la fauve nourrice allaitant les Gémeaux ; c'est le blazon de la ville ; Rome, en adoptant la tiare et les clefs, a cédé à Sienna ses antiques armoiries, afin qu'il ne fût pas dit qu'on les eût effacées du sol latin. L'écusson de Romulus, incrusté à l'angle des carrefours, vous sert comme d'indicateur, pour vous désigner la double ornière qui mène aux sept collines. On sort dans la campagne, avec un cœur bien joyeux, car il semble que Rome est à l'autre bout du chemin. Cette illusion dure peu ; insensiblement le paysage s'assombrit, les arbres s'éclaircissent, les collines se nivèlent à la plaine ; on sent que la Toscane vous échappe, que la vie s'éteint, qu'un nouveau domaine commence. C'est comme le premier nuage du désenchantement après l'ivresse du jeune âge. La campagne se déroule vide et monotone ; par intervalles, des rochers calcaires se hérissent du milieu des blés, comme les premiers chaînons d'une montagne volcanique que l'on croit distinguer parmi les brumes de l'horizon. Il y a bien encore, çà et là, quelques villas aux croisées vertes qui s'épanouissent dans une oasis et semblent protester contre la tristesse de la plaine, mais elles passent et ne reparaissent plus ; la verdure maigrit, le sol se pétrifie, le grand chemin se couvre d'une poussière noire ; un vent triste siffle dans les roseaux

des maremnes, et vous apporte une légère odeur de soufre, ou des miasmes fiévreux. Les petits hameaux qu'on trouve sur la route ont un aspect désolé; leurs rares habitans ont des mines souffreteuses et sauvages; ils font peur ou pitié; quelquefois on distingue assis sur un quartier de roche, parmi les bruyères, un pauvre pâtre, couvert d'un manteau rouge, et surveillant quelques moutons plus maigres que lui; ce sont les seules figures qui animent ces mélancoliques paysages. On arrive à quelques maisons silencieusement habitées, qu'on appelle d'un nom empreint de misère, *Torrinieri*; puis à Polderina, autre association de cabanes. Là, commence une route qui fait regretter tout ce qu'on vient de voir; elle se resserre entre de hautes montagnes qui ont des formes sinistres; la voie romaine devient un sentier de chèvres ou de bandits. Où conduit ce chemin? demande-t-on au pâtre; sa voix sépulchrale répond « à Riccorsi, » et une main de squelette sort des plis du manteau et s'allonge pour recevoir le salaire de l'indication. Allons à Riccorsi!

Ce nom me rappelle un de mes malheureux jours, et n'écrirais-je ces lignes que pour donner aux voyageurs un charitable avertissement, je croirais avoir assez fait pour mes compatriotes qui passeront après moi dans ce val de désolation. J'étais parti à pied de Polderina, à pied et à jeun. Ce Riccorsi était pour moi la terre promise, où je ne m'attendais pas à trouver du miel, mais je comptais au moins sur du lait. Au fond de la plus épouvantable vallée des Apennins, j'aperçus une chaumière que je pris pour une maison avancée de Riccorsi; je descendis en courant le sentier rude qui dissimulait le précipice, et je tombai devant la chaumière; la chaumière était Riccorsi. Une petite enseigne collée sur la porte me l'annonçait : *Osteria di Riccorsi, qui si fà la carretta*. J'entrai dans une pièce obscure, et puante à soulever le cœur; c'était le salon, la chambre à coucher, la cuisine et l'abattoir; deux jeunes filles sortirent d'un nuage de fumée; elles étaient belles, ces jeunes filles; que font-elles donc dans cet horrible pays? Je les priai de me servir à déjeuner, j'étais mort de faim; elles exécutèrent une pantomime dolente, et me chantèrent en duo un *niente homicide*. Je me mis à leurs genoux, je leur récitai deux sonnets de

Pétrarque, je les conjurai de chercher dans leur hôtel du pain et des œufs; au moins des œufs, il y en a dans tout l'univers; elles me répondirent encore : Nous n'avons rien. Quelle *osteria*!

Un éclair de compassion passa sur leurs figures roses et fraîches. — Êtes vous seul? me dit l'ainée. — Non, je suis avec deux amis qui me suivent, et qui vont arriver. Au nom de Notre-Dame de Riccorsi, préparez-nous une ombre de déjeuner; mettez au moins une nappe sur une table, si vous avez une nappe et une table; nous nous reposerons, vous aurez alors peut-être quelque idée; voyez, tenez conseil; nous allons à Rome, nous vous en rapporterons un cha-pelet béni le samedi saint; nous vous paierons vos œufs, comme des voyageurs anglais.

— Eh bien! me dirent-elles attendries, nous vous ferons une soupe aux pigeons! — Une soupe aux pigeons! cela fait frémir d'y songer. — Mais, leur dis-je, puisque vous avez des pigeons, faites-les rôtir. — Nous n'en avons qu'un, et nous le gardions pour en faire un agneau pascal, dimanche prochain. — Enfin nous mangerons ce pigeon; mais où est-il? — Ah! qui le sait?

Nous nous mîmes en quête pour découvrir le pigeon; l'infortuné se promenait en attendant pâques, sur les petites roches calcaires qui enclavent l'hôtellerie de Riccorsi; il se laissa prendre avec une résignation touchante, et une demi-heure après on nous le servit noyé dans un *brodo* clair comme l'eau. Nous sortimes de ce famélique vallon, où depuis Enée tous les voyageurs sont contraints à dévorer leurs tables, et nous reprîmes notre route, avec une défaillance de cœur qu'aggravait encore la brise ironiquement apéritive des Apennins. Du sommet de la montagne, je jetai un dernier coup-d'œil sur Riccorsi; j'aperçus sur le seuil les deux jeunes filles dans une pose mélancolique. Ces deux malheureuses ont souvent rappelé au voyageur indifférent ce proverbe latin qui a été inventé dans leur pays : *Sine Cerere et Baccho Venus friget*. Le paysage qui les entoure ne peut avoir sa copie ou son modèle que dans ces royaumes du vide où la Sibylle conduit les héros; on y voit des gouffres béans de cataractes épuisées, où l'eau est représentée par des touffes de lichen, blanchâtre comme la barbe d'un vieillard; on y voit des lits de torrens desséchés qui roulent

des roseaux et du gravier , avec des bruits remplis de plaintes ; au nord , une épouvantable vallée s'enfonce et se perd dans de lointains et mystérieux abîmes ; en hiver , cette vallée est un fleuve , qui emporte , Dieu sait où , des quartiers de roche , des troncs d'arbres , des forêts de roseaux , des ponts de bois ; l'hôtellerie de Riccorsi assiste à ces bouleversemens , à ces tempêtes , à ces inondations , en attendant l'été qui arrive tard , et les voyageurs qui n'arrivent jamais. Pauvre Riccorsi ! pauvres filles !

Enfin , voici un village à peindre , vu de loin , car de près il est bien noir et indigent : c'est San-Quirico ; il s'est retiré sur une montagne , afin de respirer un air pur , précaution excellente pour des habitans qui vivent de l'air ; j'aime San-Quirico , étreint dans sa belle ceinture d'oliviers , et que domine une haute tour carrée. La tristesse retombe après sur la grande route ; la campagne se dépouille encore ; tout annonce la montagne volcanique , le village noir et ferrugineux de Radicoffani.

Radicoffani pleure dans les nuages ; c'est un Etna qui a éteint ses fournaises parce qu'il n'avait plus de villes à ensevelir , plus de campagnes à brûler. Le mystère de ses antiques éruptions n'est pas expliqué par les géologues ; en général , la science n'explique que ce qui est déjà compris ; ici , elle vous dit : Radicoffani était autrefois un volcan. — Mais quel volcan ! Il avait pour domaine toutes les montagnes amoncelées qui courent d'horizon en horizon jusqu'à Bolsena. C'était une traînée incendiaire dont les laves , se divisant , allaient s'éteindre dans la Méditerranée et l'Adriatique. Alors n'étaient venus ni Evandre , ni Romulus , ni Por-senna ; l'Italie était en fusion ; la Péninsule était une langue de feu qui croisait ses flammes avec la Sicile , par-dessus Charybde et Scylla. Un jour tout cela fut glacé par un souffle d'en haut ; tout cet embrasement s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile. Les torrens de laves , les roches bouleversées , les scories ardentes , les montagnes fondues gardèrent la forme qu'elles avaient quand le souffle glacial vint à les saisir ; c'est là le merveilleux spectacle que Radicoffani donne au voyageur. En se précipitant de ce pic sauvage et noir comme un brasier éteint , on tombe sur un domaine sans nom et sans maître ; c'est une terre neutre dont

personne n'a voulu, ni le grand-duc qui possède peu, ni le pape qui prend tout. On ne trouverait, je crois, que dans la lune un sol pareil à celui qui s'abaisse sous Radicoffani; jusqu'à la dernière portée du regard, le terrain est bouleversé de laves et de scories, comme s'il venait de s'éteindre; on dirait qu'une immense convulsion souterraine a lancé les montagnes en l'air, et qu'elles sont retombées en lambeaux. A cet aspect, le cœur se crispe d'ennui; il semble que ce deuil est commun à toute la nature, que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce moment, de frais et doux paysages, n'est qu'un rêve de la dernière nuit, et qu'une erreur de voyage vous a fait tomber sur une terre inconnue, inhabitée, où vos pieds vont réveiller les volcans. On ne peut se figurer que la verdure puisse renaître au bout de cet horizon incendié, de ces montagnes fondues, de cette plaine de bronze qui ne permet pas qu'un seul brin d'herbe rassure le pèlerin. Pour moi qui me laisse aller à l'impression des objets extérieurs, je fus accablé de ce spectacle, comme d'un malheur; sur la route de cette Rome, le paradis de l'artiste, je regrettai le sentier de ronces et d'épines annoncé par l'Évangile, car les ronces et les épines ont au moins quelque vie, et ressemblent de loin à des fleurs de champs. De tous les sommets volcaniques, je cherchai rapidement dans le nouvel horizon un fantôme d'arbre, un sillon cultivé, une pierre bâtie par l'homme; toujours rien, toujours le néant, la mort, toujours des landes métalliques, des plaines labourées par la lave, des pyramides de charbons éteints, des puits de cratères, des cônes de granit polis par les flammes. Enfin, vers le soir, la lisière de cette campagne de l'enfer se fondit dans des marécages; j'aperçus un pâtre et quelques brebis qui assurément ne brouaient pas des laves; la joie me revint; un vague rayon de soleil glissa sur des massifs de roseaux, et les mit en relief sur une rivière luisante comme un miroir. Je reconnus les eaux torrentielles de la *Paglia*; j'allais entrer sur les terres de Rome; ce petit hameau à gauche était Ponte-Centino; à droite, s'adossait au flanc d'une montagne l'ancienne capitale des Volsques, la cité de Porsenna. En ce moment, un aigle planait sur Ponte-Centino; je saluai l'augure, et j'oubliai les horreurs de Radicoffani.

Ici les détails prosaïques de la douane, de cette terrible douane

qui fait l'autopsie du voyageur, qui se plonge dans ses malles, qui se rue sur les livres, les album, les manuscrits, pour y découvrir Voltaire, Rousseau, Volney, ces formidables ennemis du Vatican. J'avancai en tremblant vers cette douane spoliatrice; le bureau était fermé; le bureau d'ailleurs est toujours fermé; les douaniers se promènent sur le plateau de Ponte-Centino, en chantant des airs de Rossini, et ils tiennent constamment leurs yeux fixés sur la route volcanique de Radicoffani; dès qu'ils aperçoivent des voyageurs, ils ferment le bureau; alors ils sont fondés à exiger un droit qui est intitulé *fuori ora, hors l'heure*; ce droit est laissé à la bonne grace du voyageur, lequel ne demande pas mieux que d'obtenir son visa, après la fermeture du bureau, *fuori ora*, moyennant une sorte d'amende qui n'excède jamais vingt-deux sous. Si on demande aux douaniers à quelle heure se ferme le bureau, ils vous répondent toujours que si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous l'auriez trouvé ouvert. On introduit avec dignité le voyageur dans une salle ornée de trois bureaux. Sur le pupitre du milieu, on lit *ministro primo*, à gauche *ministro II*, à droite *ministro III*. La salle est tapissée de sénatus-consultes, scellés de la tiare, et signés par le cardinal Somaglia. Les trois ministres prennent place solennellement, et lisent les passeports, ou font semblant; pendant cette cérémonie le voyageur a la ressource de contempler la capitale des Volsques et de songer à Mutius-Sœvola. Le visa donné, on procède à la visite des malles : voici le terrible !

J'ouvris mon porte-manteau, sur l'invitation gracieuse du premier ministre. Je n'avais que deux livres, mon Virgile et mon Horace du collège; ils étaient en fort mauvais état, ils avaient un air suspect. Deux livres noirs comme ceux d'un *carbonaro*. L'interrogatoire commença; le ministre me dit : Quel est ce livre? C'est l'ouvrage de l'un de vos compatriotes, lui répondis-je, d'un nommé Virgile Maro qui vivait à Rome sous un empereur, avant qu'il y eût des souverains pontifes. — Que trouve-t-on dans ce livre? — Pas grand'chose; votre compatriote y donne des conseils aux laboureurs pour marier la vigne à l'ormeau, et ensuite il a fait une grande quantité de sonnets sur un certain Énée, surnommé le Dévot, qui a fondé la ville de Rome, où Dieu vous a fait la grace

de vous donner le jour. — Est-ce écrit en italien? — Oui, en italien latin. — Et cet autre livre? — C'est un ami de Virgile qui l'a écrit; il se nommait Horace; il a fait des chansonnettes sur le vin de Falerne, et sur une petite villa qu'il possédait à Tivoli. — C'est bien; vous n'avez rien autre à déclarer? — Non, excellence. — Vous pouvez sortir.

Alors une escouade de soldats pontificaux, le caporal en tête, vint se recommander à notre générosité; ils n'étaient pas fort exigeans; nous leur distribuâmes des baïoques, et nous donnâmes un modeste *pour-boire* aux trois ministres qui se confondirent en salutations. La formidable visite se termine ainsi. L'auberge est vis-à-vis; elle n'a rien de repoussant; elle est propre et blanche, elle a même une cuisine, mais on y soupe fort mal. Heureusement le *cameriere* parle un français correct, et vous raconte ses campagnes; il a servi sous l'Empereur; il aime les Français, et leur donne secrètement du vin de Montefiascone. Les chambres de cette auberge ont des portes, mais elles n'ont ni clés, ni serrures. Janus, qui a inventé les clés et les serrures, n'a pas visité cette partie du Latium. Pourtant on ne peut concevoir aucune crainte dramatique; la garde pontificale veille devant l'auberge, et chante des chœurs du *Barbiere* avec un ensemble parfait. Après quelques heures de douteux sommeil sur un lit plat, on se met en route pour Aquapendente.

Qui n'a pas vu Aquapendente ne connaît la misère que de réputation.

Aquapendente est un village en putréfaction liquide, sur une crête des Apennins. C'est la capitale du monde misérable: une lèpre mousseuse couvre toutes ses mesures; des haillons suintans pendent à toutes les lucarnes; des ombres transparentes d'hommes presque humains se traînent sur le sol gluant des ruelles; une atmosphère grasse, un parfum d'hospice, une haleine de poitrine fiévreuse, une odeur de grabat, tous les miasmes endémiques de la faim et de l'indigence, environnent le voyageur dans ce pays agonisant. On s'y console avec un des plus magnifiques paysages que la nature ait exposés dans son musée des Apennins. L'œil plane sur un horizon circulaire d'abîmes, de montagnes boulever-

sées, de forêts suspendues aux nuages, de cascades lumineuses, de ponts agrestes jetés sur les torrens. Mais tout cela ne donne pas une once de pain à l'affamé village.

Aquapendente est fortifié de faibles murailles; c'est une précaution très inutile contre un siège; personne au monde ne songe à s'appauvrir d'une pareille conquête. A la porte, un fantôme douanier vous demande votre passeport, selon l'usage; ce n'est pas qu'il se soucie de votre passeport; tout Aquapendente se cotiserait pour en déchiffrer une phrase qu'il ne saurait y parvenir; mais c'est au droit fiscal qu'on en veut, et il faut leur rendre justice, cet impôt continuel est tracassier, mais n'est pas onéreux. L'octroi donne souvent au voyageur la faculté de le voter lui-même à sa discrétion. Le fisc d'Aquapendente nous demanda deux pauls pour mes deux amis et moi; nous donnâmes à l'employé une pièce de cinq pauls, en le priant de vouloir bien nous en rendre trois. Là était la difficulté.

La caisse du fisc était à sec; nous étions les seuls voyageurs qui avaient pris la route de Viterbe. Toutes les caravanes anglaises qui se rendent à Rome, vers les fêtes de Pâques, s'étaient jetées sur la route de Perugia. Un accident tragique tout récent avait déterminé ce choix; une famille anglaise venait d'être arrêtée par trois brigands vers Ronciglione. C'était une fatalité pour les aubergistes, les douaniers et les mendiants de la route de Viterbe. Le préposé d'Aquapendente prit notre pièce de cinq pauls et nous pria de le suivre chez le receveur-général. Ce fonctionnaire s'habillait; il avait des culottes de satin à boucles et des bas de soie, tout cela de la plus haute antiquité; il portait une perruque poudrée et la queue; sa figure était joviale et fiévreuse: après nous avoir poudrés de salutations, le receveur-général nous dit qu'il n'avait pas de monnaie à nous rendre, mais qu'il allait nous en trouver dans le voisinage. Nous le suivîmes dans les quartiers opulens d'Aquapendente, nous heurtâmes à toutes les maisons qui avaient des portes; le receveur-général, à notre tête, élevait le phénomène monnayé et conjugait à grands cris le verbe *baratare* dans tous ses temps; les contribuables reculaient de stupéfaction devant la monstrueuse pièce d'argent et secouaient la tête avec des signes

rapides de refus. Il fallut que douze notables concourussent à cette affaire de bourse, et la pièce de cinq pauls fut changée par actions.

Nous demandâmes une hôtellerie ; c'était un mot inconnu : en courant la ville, nous aperçûmes une espèce de porte à vitres grasses, surmontée d'une enseigne avec ces mots : *Caffe di buon gusto*. Nous entrâmes au *café du bon goût*. Notre voiturier nous affirma qu'on y était fort bien. La salle avait cinq pieds carrés ; quatre guéridons larges comme la main ornaient les angles. Deux fashionables, en haillons fraîchement restaurés, buvaient une liqueur inconnue, debout devant un guéridon ; car on avait banni le luxe des tabourets et des banquettes. La jeunesse d'Aquapendente se pressait extérieurement contre le vitrage, et contemplait avec des yeux d'envie les deux compatriotes heureux qui dépensaient largement leur baioque dans l'opulente vie de café. Le maître avait revêtu l'habit dominical ; c'était un vêtement de toutes pièces ; sa cravate s'éparpillait en charpie sur son gilet onctueux ; son pantalon révélait des formes de squelette, mais ses yeux noirs, son nez italien, sa large bouche, ses joues tiraillées par le jeu des muscles, représentaient plus de gaieté intérieure qu'il n'en rayonne sous le chapeau d'un cardinal. « Qu'avez-vous à nous donner à déjeuner ? » lui dis-je. Avec un long et délicieux sourire, il me laissa couler de ses lèvres un *niente* désespérant. « Comment ? vous n'avez rien dans ce café, le premier et le dernier café d'Aquapendente ! Vous n'avez pas même du café ! — Du café, répondit-il, oui, mais je n'ai pas de sucre ; ma provision est finie, j'en attends de Viterbe. — Avez-vous du chocolat ? — Oui, monsieur, mais cru. — Eh bien ! faites-le cuire. — Tout de suite ; si vos excellences veulent attendre un petit moment (momentino).

Le maître souleva un pesant rideau qui cachait une porte, et appela toute sa famille à son secours ; il s'agissait de faire trois tasses de chocolat ; son laboratoire était glacé ; ses fourneaux paraissaient vierges de feu. Il fallait d'abord créer du feu ; je crus un instant qu'on allait avoir recours à l'expédient des sauvages, qui roulent du bois sec et en font jaillir de la flamme par le frottement ; nous avions, par bonheur, un briquet de voyage ; à cette vue le

maître tressaillit de joie ; en un clin d'œil la flamme étincela sur la cheminée....

Les deux fashionables donnaient des signes expressifs d'impatience. Notre présence les gênait ; ils jetaient par intervalles un regard brûlant et sombre sur le rideau de la porte ; ce rideau s'agita, et je les vis se roidir de fierté, de joie, d'espoir satisfait ; ils caressèrent rapidement leurs haillons, leurs cheveux, leurs favoris ; une femme entra dans la salle ; c'était la maîtresse du *café du bon goût*.

Tous les visages collés aux vitres s'animent de plaisir ; un murmure d'admiration éclata parmi les groupes des jeunes gens. La jeune dame, accourue au secours de son mari pour l'œuvre du chocolat, fit plusieurs révérences à la société ; les deux fashionables s'inclinèrent profondément, et un léger sourire de pudeur enfantine courut entre leurs épais favoris noirs. La Pénélope d'Aquapendente est d'une laideur remarquable ; un peigne colossal planait sur sa chevelure extravagante ; avec son teint pâle, ses mains décharnées, sa robe d'une blancheur terreuse et froissée, elle ressemblait à une âme en peine échappée, en suaire, de la fosse. Le maître du café avait le maintien d'un époux heureux et envié ; il affectait de prendre avec sa femme certaines familiarités qui faisaient frissonner sous ses haillons toute la jeunesse d'Aquapendente. Les deux fashionables rongeaient leurs poings, et détournaient les yeux pour ne pas voir tant de bonheur conjugal, cruellement étalé en public pour le désespoir d'une ville entière. Cependant notre chocolat se trouvait compromis au milieu de ce tourbillon d'intrigues, nous nous en plaignions hautement ; mais la jeune dame s'excusait de ses lenteurs avec une mignardise si voluptueuse, avec tant d'oscillations de tête, de cou, de bras, qu'il fallait céder et attendre. Le *momentino* dura une heure. Les trois tasses de chocolat terminées enfin, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de tasses ; la dame y suppléa ingénieusement avec des verres. Le chocolat versé, point de pain ; l'époux allait se dévouer et courir au boulanger, lorsqu'une idée le retint ; laisser ainsi sa femme seule au milieu de ce paroxysme universel d'Aquapendente ! Quelle imprudence ! Envoyer sa femme c'était l'exposer à être dévorée sur

place ; pourtant , il nous fallait du pain . Au mot *pane* cent fois répété , le rideau de la porte intérieure se leva , et nous vîmes poindre dans l'obscurité une forme blanche de petite fille de dix ans ; c'était le squelette humain dans sa moindre dimension ; une chemise en lambeaux découvrait la pauvre enfant ; la souffrance de la faim desséchait sa figure , éteignait ses yeux ; la mère fit un geste de fureur et le rideau tomba sur l'apparition .

Nous avons envoyé notre voiturier à la découverte du pain ; c'était fort heureusement un dimanche , jour où l'on mange dans quelques maisons d'Aquapendente ; le pain arriva . Chacun de nous s'empara d'un guéridon et se mit à déjeuner . A ce spectacle le nombre des curieux s'accrut encore ; chaque vitre de la porte était un tableau à trois visages ; leurs yeux éblouis lançaient des regards de flamme au luxe de nos tables , aux collets rouges de nos manteaux , aux deux fashionables heureux qui se posaient fièrement comme nos convives , et surtout à la femme adorée , plus séduisante encore dans ce jour de triomphe et de bonheur . Le maître pleurait de joie ; il joignait dévotement ses mains devant l'image de sa madone , comme pour la remercier , dans une courte prière mentale , d'une prospérité inouïe dans les fastes du café du Bon Goût ; de la madone , il passait à sa femme , et la faisait entrer en participation de ses ferventes actions de grâces ; puis , doucement tourmenté d'attendrissement et de joie , il prodiguait des regards bienveillans à la foule ébahie de la porte , et semblait lui demander pardon de son bonheur ; il tombait ensuite dans une douce rêverie ; un magnifique avenir se révélait à lui , sans doute ; il prêtait l'oreille au retentissement de notre déjeuner sur toutes les voies romaines ; il voyait son café envahi par les voyageurs , son enseigne ornée de deux renommées , sa femme couverte de bijoux comme une madone , sa fille mariée à un commis voyageur de Paris , sa maison visitée par un cardinal ; toutes les allégresses spirituelles et temporelles entrant dans sa boutique à la suite de nos trois tasses de chocolat .

Nous demandâmes la carte à payer . C'était le moment solennel : le maître prit une pose grave , se recueillit comme pour un *calcut*

important, et se fortifiant de toute son audace, il demanda douze baïoques, quatre sous environ par consommateur.

La dame épouvantée de l'effronterie de son époux pâlit et baissa les yeux; les deux fashionables se récrièrent sourdement contre l'énormité des prétentions du maître : leurs signes télégraphiques, en passant à travers le vitrage, apprirent à la foule que le mari jaloux écorchait les voyageurs; une sédition faillit éclater en notre faveur parmi la jeunesse d'Aquapendente; le maître persista courageusement, et répéta *douze baïoques*. Cette fois la dame ne put supporter la secousse, elle s'assit plus pâle que de coutume; les deux habitués lancèrent au maître un regard foudroyant, et se placèrent derrière nous, comme pour nous soutenir dans la discussion inévitable qui allait s'engager. Nous donnâmes les douze baïoques, et autant pour le garçon; il n'y avait pas de garçon, tout revenait au maître.

Quel triomphe pour le maître! Son œil d'aigle nous avait sondés et compris; sa femme s'était relevée rayonnante, et rendait hommage à la sagacité de son époux; les deux fashionables, vaincus par cette audace heureuse, s'étaient retirés à l'écart; la foule contemplait de loin le trésor monnayé que le maître faisait ruisseler sur le comptoir. A notre sortie, toutes les têtes se découvrirent, toutes les poitrines s'inclinèrent, toutes les mains touchèrent au marche-pied de notre berline stationnée devant le café. De toutes les avenues, débordaient sur la place de nouveaux habitans qui venaient voir les voyageurs aux douze baïoques; les mères nous montraient aux petits enfans; pour accomplir la fête, nous laissâmes pleuvoir par le store une vingtaine de sous en quatre-vingts petites pièces de monnaie; oh! alors l'enthousiasme fut au comble : les applaudissemens éclatèrent; on parla de dételer les chevaux; la berline partit dans une salve d'acclamations italiennes; l'ivresse volait autour des roues; on jeta sur notre passage toutes les palmes bénies du dimanche des Rameaux; un improvisateur nous poursuivit long-temps avec un sonnet, où j'étais comparé à Plutus; nous ne fûmes délivrés de cette tyrannie de reconnaissance que dans le chemin vieux qui conduit à Saint-Laurent le *Ruiné* : on pourrait donner ce surnom à tous les villages de la route.

La campagne reprend sa tristesse; le sol se dépouille; on marche encore à travers des débris volcaniques; la végétation se rabougrit; de vieux arbres, au tronc miné, au feuillage malingre, s'isolent de loin en loin sur des piédestaux de ruines ou de scories; il semble que le spectacle de Radicoffani va recommencer; le découragement saisit le voyageur. Toujours des couches de laves, des amas de scories, des torrens altérés, des cataractes sans eaux, des volcans sans feu, des campagnes sans verdure; c'est à vous accabler de mélancolie, lorsqu'on n'est pas géologue. On est tenté de retourner à Florence et de s'avouer victime d'une mystification, car on ne suppose pas que Rome soit au bout de cette série de volcans, dont les auteurs latins n'ont jamais parlé. Non, ce ne sont point là les marais qui prirent un œil à Annibal, les arbres étrusques qui ont écouté les secrets de Catilina, les gorges, *fauces Etrurivæ*, où Manlius et ses conjurés se prosternaient devant l'aigle d'argent. Ce n'est qu'un désert de tout temps inhabitable; c'est une terre sans ressource, qui n'a jamais pu nourrir ni l'armée carthaginoise, ni les soldats de Sylla, ni les cinquante mille prolétaires de Catilina; un pâtre a de la peine à vivre aujourd'hui dans ce domaine de la famine! Tout à coup, du sommet de la montagne Saint-Laurent, on voit se dérouler un horizon inattendu, comme le mirage du désert. On voit éclater, sous ses pieds, le lac de Bolsena, éblouissant comme le miroir immense du soleil; une forêt vigoureuse semble se précipiter avec vous de la crête apennine sur les rives du lac; des milliers d'oiseaux volent en nuages sur cette Méditerranée tranquille; des bois d'oliviers la couronnent; deux îles verdoyantes flottent sur ses eaux, comme deux navires à l'ancre; ses petites vagues dorées se brisent devant les haies vives des beaux jardins de Bolsena, au pied d'un château du moyen-âge qui laisse pendre de ses ruines le genêt jaune, le saxifrage et l'aloès.

C'est une surprise délicieuse; elle vous réconcilie avec les Apennins; on ne saurait la payer par trop de volcans et de scories; le lac de Bolsena rafraîchit l'imagination desséchée par les tableaux de la veille; on se plonge, avec extase, dans cette nouvelle et magnifique nature, où les ombrages, les eaux vives, la lumière d'Italie, les suaves contours des collines, s'associent enfin pour vous

donner un peu de joie. Bolsena et ses campagnes ont posé devant Poussin ; là reposent tous les originaux du grand paysagiste ; il y a puisé à pleine palette ; il y a établi son atelier. C'est un miracle qui a donné à Bolsena ces bois , ces eaux , ces belles montagnes. A la place de ce lac bouillonnait autrefois un terrible volcan ; un jour le volcan se fit lac et se remplit de poissons frais ; Dieu veuille qu'il ne reprenne pas sa première profession ! On ne peut compter sur rien de stable dans ces terres volcanisées. En attendant , jouissons du lac ; il a vingt lieues de circonférence , le cratère en avait autant ; c'était humiliant pour le Vésuve et l'Etna. A l'hôtellerie , on nous sert des poissons du lac ; ils n'ont rien de volcanique ; à Bolsena , on commence à diner ; le jeûne des Apennins cesse ; l'hôte vous apporte pompeusement le vin du Monte-Fiascone ; la volaille et le gibier sont connus à Bolsena ; on y fait même du pain ; il est vrai que les habitans n'ont pas l'air de s'en douter , car ils paraissent bien misérables. Cette indigence , cette lèpre , ces haillons , ces rues hideuses , sont dissimulés au voyageur par l'éclat opulent de l'hôtellerie , la beauté de la campagne et des jardins. Il faut entrer dans le village pour voir un affligeant contraste , mais personne ne prend cette peine , l'hôtellerie est située *extrà muros*.

On passe devant Monte-Fiascone , village perché sur une montagne , et dont je ne connais que la coupole ; ensuite , l'histoire des volcans et des lacs sulfureux recommence ; n'importe , on a pris du courage à Bolsena ; on peut se permettre quelques observations de géologie ; on flaire le bitume dans l'air , on ramasse le premier caillou venu , on en tire du feu comme Achate , non pas pour rôtir des cerfs , mais pour allumer son cigarre ; il est doux d'allumer son cigarre à des volcans éteints , quand on a bien déjeûné à Bolsena. Bientôt , à l'extrémité de l'horizon , à une portée de vue pénible à l'œil , on distingue nébuleusement des atomes blancs qui sont la ville de Viterbe. On a toute une plaine à traverser , la plus longue et la plus large des plaines. Le voyageur quitte un instant ces éternels Apennins , qui le suivent partout en Italie avec une obstination désespérante. Enfin , il peut dire : Je suis en plaine jusqu'à Viterbe ; après six heures de marche , Viterbe , petite ville ennuyeuse et sans caractère , vous reçoit au pied de sa montagne ,

et vous offre une table où l'on mange peu et un lit où l'on ne dort pas. Qu'importe? encore dix-sept lieues, et Rome au bout.

Il faut traverser la célèbre forêt de Viterbe, domaine des tragédiens de nos boulevards; c'est un long et funèbre chemin connu des bandits et redouté des voyageurs. Pendant la nuit, à la clarté brumeuse des étoiles, les arbres prennent des poses de mélodrame, les buissons se hérissent de canons de fusil, l'air murmure des syllabes effrayantes; les vers-luisans se changent en lames de poignard; le voyageur récite la prière des agonisans; il tient sa bourse d'une main et sa vie de l'autre, tout prêt à jeter la première pour retenir la seconde; les arbres et les buissons ne lui demandent rien; on passe aujourd'hui avec moins de péril, à minuit, dans la forêt de Viterbe, que sur le boulevard du Temple à midi. La civilisation est à Viterbe. L'imposante et majestueuse forêt couvre la montagne; on la visite dans ses secrètes et mystérieuses horreurs; elle vous accompagne quatre heures, tantôt impénétrable au regard, comme un voile funéraire partout déployé, tantôt entr'ouvrant ses rideaux pour vous révéler ses abîmes, ses vastes cavernes, ses pics chevelus, ses croix tumulaires inclinées par le vent. Tombé plutôt que descendu de la montagne, le voyageur arrive à Ronciglione, triste village, ravagé par les Français, et qui garde encore les traces de l'incendie. Notre nom n'est pas béni à Ronciglione; il est de la prudence d'y parler anglais. On ne s'y arrête que pour admirer, dans la grande rue, un paysage étonnant creusé dans le roc; c'est un abîme ténébreux sur lequel les maisons se penchent, avec la perspective d'y tomber un jour. On trouve à Ronciglione un poste de dragons pontificaux; ils ne sont pas déplacés sous la forêt de Viterbe. On peut dire que la campagne de Rome commence à la porte de ce village.

Campagne toute nue et silencieuse, elle invite au recueillement et non plus à la mélancolie. Quelque chose de grave et de solennel semble luire à l'horizon. La plaine ne peut plus vous distraire avec des arbres, des chaumières, des villages. C'est le désert: du sommet d'une montagne, on aperçoit un immense bassin circulaire, couronné de montagnes radieuses; c'est comme un lac de verdure; une seule maison blanche se perd au milieu; elle fut un

temple de Bacchus, elle est aujourd'hui Baccano, simple hôtellerie, dernière étape du pèlerin. Baccano franchi, on court dans un chemin creux, on monte sur une éminence, et toutes les voix de l'air orient : voilà Rome !

La ville sainte ne se révèle encore que par des points blancs et lumineux, amoncelés aux limites de la plaine, comme une constellation. On distingue la croix de la basilique de Saint-Pierre, cette huitième colline que la religion a ajoutée à la cité de Romulus ; le mont Soracte s'élève comme un nuage ; je voyais tout cela bien confusément, avec des yeux humides. Moi, qui n'avais connu que les joies du collège, jamais les ennuis, je me trouvais enfin devant la ville qu'habitèrent les premiers et bons amis que j'aie aimés en entrant au monde. Cette Rome dont je savais l'histoire à dix ans ; ces poètes dont je récitais par cœur tous les vers à l'âge où l'on bégaie ; ces consuls sous lesquels j'avais livré tant de batailles dans les rêves ou les jeux du collège ; toutes ces grandes images, ces œuvres sublimes, ces héros de mes affections primitives, tout mon univers était là. Le moindre objet que je rencontrais sur cette route me fondait dans l'esprit un impérissable souvenir ; le pâtre couché sous l'arbre, le cavalier qui me couvrait de poussière, le petit pont jeté sur un ruisseau, la cabane isolée, la borne milliaire où je lisais *via Cassia*, rien de cela ne m'était indifférent. J'avais avec la fièvre ; à chaque instant je fermais les yeux pour avoir cent fois le bonheur de les ouvrir sur l'horizon où Rome grandissait à chacun de mes pas. Aussi, Rome, qui voyait en moi son plus fervent adorateur, me recevait dans toute sa magnificence ; elle me donnait une de ces splendides journées qu'elle tient en réserve pour ses amis, sous les ides orageuses de mars ; la lune se levait sereine sur le mont Soracte ; le soleil s'inclinait, sans nuage, à l'horizon maritime ; l'air était tiède, embaumé, transparent ; un ciel pur faisait saillir les édifices lointains du Vatican et du Janicule ; la majesté de la campagne entourait la ville sacrée d'une auréole immense et lumineuse. J'étais fier de sentir que j'étais pour quelque chose, peut-être, dans cette fête de la ville et du ciel, que cette atmosphère de rayons et de sérénité m'avait été réservée, afin qu'un seul nuage ne vint pas ternir mes émotions d'enfant ; je saluai le Tibre, comme

un vieil ami ; je courus sur le pont , je traversai le faubourg avec autant de hâte que si Rome allait m'échapper ; la porte du Peuple m'arrêta : je ne m'attendais pas à cette magnificence ; honneur à ceux qui ont ainsi annoncé Rome au pèlerin ! il fallait cette entrée à Rome. J'aime ces portiques superbes , cet obélisque porté par des sphinx ; j'aime cette colline d'arbres et de fleurs qui monte aux jardins de Lucullus , ces statues colossales qui gardent l'Hémicycle , les statues de Rome , du Tibre , de l'Anio , de Neptune , avec ces marbres qui jettent l'eau à torrens ; j'aime ces églises catholiques mêlées aux simulacres païens , le signe du Christ sur l'obélisque de Rhamsès , la tiare à côté de Neptune : oui , c'est ainsi que la place du Peuple devait annoncer Rome. Entrons maintenant ; heureux ceux qui n'en sortent plus ! car cette ville ne peut être abandonnée qu'avec regrets et larmes , tous les voyageurs l'ont déjà dit. C'est là que l'artiste surtout , l'homme de poésie et de sentiment , aime à fonder son tabernacle ; Raphaël songeait au bonheur calme et serein que Rome seule peut donner , lorsqu'il peignit la Transfiguration. Michel-Ange mit en œuvre d'architecture la théorie du Thabor ; il bâtit à Rome trois tentes , Sainte-Marie-des-Anges , le Capitole , le dôme du Vatican ; une pour lui , une pour Virgile , une pour Dieu.

MÉRY.

---

# PARIS AU BORD DE L'EAU.

---

## DU PONT-NEUF AU PONT D'IÉNA.

---

Nous voici au Pont-Neuf. Ici tout prend un aspect nouveau ; la cité meurt étranglée entre le quai des Lunettes et le quai des Orfèvres ; avec elle le vieux Paris disparaît , et devant vous va se dérouler le Paris de Louis XIV et de Napoléon.

Henri III posa la première pierre du Pont-Neuf en revenant d'accompagner en terre Maugiron et Caylus , ses deux plus chers mignons. La cérémonie fut triste , et les mauvais plaisans , qui ont été de tout temps chez nous aux troupes de la royauté , baptisèrent le nouveau pont du nom de *Pont-des-Soupirs*. Plus tard , Henri IV l'ayant continué et achevé , on l'appela *Pont-Marchand*, du nom de l'architecte , et enfin *Pont-Neuf* , parce que , disent les étymologistes profonds , neuf issues y aboutissaient.

Le Pont-Neuf a eu la fortune du Palais-Royal. Sous Louis XIII, il était le centre du mouvement parisien. Tout y affluait. Les raffinés de la mode venaient se pourvoir à ses boutiques ; les galans y étalaient leurs grâces ; les flâneurs se gaudissaient sur ses trot-

toirs ; les badauds venaient s'accouder sur ses parapets pour voir couler l'eau ; les étrangers y accouraient pour admirer un magnifique point de vue. Le Pont-Neuf jouissait de cette vogue au temps où les Gascons florissaient à Paris. Les bons contes de ce temps-là ont tous le Pont-Neuf pour théâtre, et un Gascon pour héros. Si l'on jouait un tour piquant à quelque nouveau débarqué, le mystificateur était un Gascon ; si l'on volait à un paysan le cheval qu'il tenait entre les jambes, le voleur était un Gascon ; s'il se disait un bon mot, s'il se pratiquait une bonne escroquerie, un Gascon en était toujours l'auteur ; les Gascons excellaient surtout dans l'art d'escamoter les pistoles des gens ingénus ou distraits ; de là cet aphorisme : La poche d'autrui est le gant du Gascon.

Parmi les divertissemens que le Pont-Neuf offrait à la foule qui le fréquentait, il faut mettre en première ligne le tréteau de Tabarin et la parade de Brioché. C'étaient les deux théâtres et les deux gazettes du temps ; toute la comédie et toute la politique de l'époque passaient par-là : politique et comédie pour lesquelles il n'y avait ni censure ni cautionnement, et qui pouvaient faire de l'opposition et représenter des caricatures tout à leur aise, sans craindre l'interdiction ni l'amende. Jamais en ce temps-là on n'aurait pensé à demander à Tabarin deux cent mille francs de cautionnement, et à déporter Brioché à Pondichéri. C'était le bon temps.

Les curieux admiraient sur le Pont-Neuf *la Samaritaine*, placée sur la seconde arche du côté du Louvre ; c'était un édifice assez vaste qui contenait une pompe et une horloge. Son nom lui venait d'un sujet évangélique sculpté sur sa façade. Au-dessous du cadran de l'horloge tombait une nappe d'eau ; la Samaritaine offrait le modèle monumental de ces pendules modernes dont le mouvement fait manœuvrer un morceau de cristal imitant le jet d'une fontaine.

La Samaritaine a été démolie, les tréteaux de Tabarin et de Brioché n'existent plus, les Gascons ont vu leur règne finir avec le ministère Villèle, le beau monde s'est porté ailleurs, toute cette splendeur et toute cette vogue du Pont-Neuf ont disparu : avec la statue d'Henri IV, son ornement fondamental, il ne lui

reste plus que le mérite d'être le seul pont de Paris où soient bâties des boutiques.

Le quai des Augustins, qui est le plus ancien de Paris et dont toutes les boutiques sont habitées aujourd'hui par des libraires, se termine au Pont-Neuf; il est continué par le quai Conti. A la place de l'ancien hôtel Conti, s'élève l'Hôtel-des-Monnaies, d'une figure imposante et dont la façade est surmontée par six statues : la Loi, la Force, l'Abondance, la Paix, le Commerce et la Prudence.

Chacune de ces statues, placée là, représente une double allégorie. La statue de la Loi signifie qu'avec des lois on a de l'argent, et qu'avec de l'argent on a des lois. Ainsi des autres.

A côté de l'Hôtel-des-Monnaies s'élève le palais de l'Institut, autrefois le collège des Quatre-Nations, fondé par le testament de Mazarin. C'est là que l'Académie française a son siège. L'Académie côte à côte avec la Monnaie, voilà assurément un fort agréable texte de plaisanteries, à une époque surtout où la littérature académique peut à bon droit passer pour tant soit peu vénale. Un autre rapprochement non moins curieux, c'est que l'Académie est assise à la place même où s'élevait la tour de Nesle. On abattit ce qui restait de cette tour pour construire le collège des Quatre-Nations.

Entièrement détruite en 1662, la tour de Nesle a été réédifiée dans la littérature moderne par notre spirituel collaborateur et ami, Roger de Beauvoir, et éditée par le libraire Fournier, rue de Seine, sur l'emplacement même qu'occupaient les dépendances de la tour, appelée le Séjour de Nesle. Les chapitres si intéressants et si dramatiques de *l'Écolier de Cluny*, taillés en pièce et transportés au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec un grand succès, ont donné lieu à bien des orages littéraires! Qui sera déclaré l'auteur du drame? M. Gaillardet, M. Dumas ou M. \*\*\*? Mettra-t-on les étoiles avant M. Gaillardet, ou bien M. Gaillardet à la suite des étoiles? De là, attaques violentes dans les journaux, procès, duel; après quoi la question s'est trouvée encore irrésolue, et cette glorieuse paternité est demeurée en litige, sans que M. Roger de Beauvoir, spectateur insouciant de tout ce démêlé,

daignât se baisser pour en ramasser la plus belle part, qui lui revenait de droit.

Le Pont-des-Arts conduit du palais de l'Institut au quai du Louvre; c'est le pont le plus léger, le plus élégant, et le seul de Paris sur lequel on ne passe pas en voiture. Sans doute il y a ici allégorie comme dans les statues de la Monnaie, et en interdisant le Pont-des-Arts aux voitures, on a pensé que les arts n'allaient qu'à pied.

De l'Institut au Pont-Royal, sur le rivage du petit et du grand Pré-aux-Clercs, deux quais modernes conservent tout ce qui nous reste du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'un, le quai Malaquais, de la rue de Seine à la rue des Saints-Pères, vend aux amateurs les meubles de Boulle, les chinoiseries, le vieux Sèvres et les trumeaux de M<sup>me</sup> de Parabère et de M<sup>me</sup> de Pompadour. L'autre quai, de la rue des Saints-Pères à la rue du Bac, porte le nom du grand écrivain dans lequel le XVIII<sup>e</sup> siècle s'est si précieusement et si spirituellement résumé. Sur ce quai, au coin de la rue de Beaune, est la maison du marquis de Villette, où Voltaire est mort, où s'est terminée, après tant de triomphes et d'apothéoses, cette carrière unique en grandeur et en gloire dans les fastes de la littérature. Il y a peu d'années encore que les fenêtres du premier étage de cette maison étaient toujours fermées: c'étaient les fenêtres de l'appartement de Voltaire. Cet appartement était resté dans l'état où il se trouvait lorsque le grand homme y rendit le dernier soupir; les curieux venaient le visiter respectueusement.

L'angle de la rue des Saints-Pères, où finit le quai Malaquais, est formé par l'ancien hôtel de Bouillon qui logea naguère l'opulente prospérité du libraire Ladvocat. L'autre angle, qui commence le quai Voltaire, est occupé par l'hôtel Vigier. M. Vigier peut voir de ses fenêtres trois de ces établissemens de bains qui ont rendu son nom européen. Cet honorable industriel qui lave à l'eau chaude la moitié de Paris, possède un quatrième établissement thermal, près de l'île Saint-Louis, au bas du pont Marie. En face de la rue des Saints-Pères, on vient d'achever un pont de fer qui aboutit au quai du Louvre.

Au lieu des tours pittoresques groupées par Philippe-Auguste

et ses continuateurs, le Louvre maintenant déroule au bord de l'eau une façade lourde, longue et monotone. On y montre quelque part, en face de la rue des Petits Augustins, le balcon d'où Charles IX, à ce que prétendent plusieurs historiens, tira l'arquebuse sur son peuple, la nuit de la Saint-Barthelemy. Le mieux est de ne pas croire à cette anecdote. On a beaucoup calomnié Charles IX.

Jusqu'au Pont-Neuf, la Seine, étroite et partagée, n'est guère occupée çà et là que par des bateaux de blanchisseuses ou des bateaux de charbon. Du Pont-Neuf, où ses deux bras se confondent, jusqu'au Pont-Royal, son magnifique bassin est couvert de constructions; c'est comme une ville de bois bâtie sur la rivière. Pour peu que cela continue, il va devenir impossible de se jeter à l'eau du Pont-Neuf, du Pont des Arts, du Pont du Carrousel et du Pont-Royal, les quatre ponts les plus fréquentés par le désespoir.

Les jeunes gens d'autrefois se souviennent que, du temps de leur adolescence, il n'y avait à Paris d'autre école de natation que le bain du Terrain, situé à l'extrémité de la Cité, près des murs de l'Archevêché. Cette école existe encore; c'est un bain à quatre sous; à Paris on peut nager dans un endroit clos pour le prix de deux voies d'eau. Le bain à quatre sous est tiré à plusieurs exemplaires sur la Seine. Vers le Pont-Neuf, les écoles de natation sont en grand nombre; il y en a pour toutes les fortunes et pour tous les sexes: car les femmes aussi se livrent à cet exercice, peut-être pour se donner le plaisir de remonter le courant. Une école de femmes est d'un accès aussi difficile que le sérail du grand sultan; un plafond de toile, hermétiquement fermé, interdit aux indiscrets flâneurs des quais et des ponts, le coupable plaisir de plonger un regard téméraire dans le nautique gynécée. Du reste, le costume adopté par les baigneuses est de la plus stricte décence; elles portent un pantalon qui tombe jusqu'à la cheville, une chemise qui monte jusqu'au cou, et leur chevelure est emprisonnée dans une coiffe de taffetas gommé. Avec cela on peut braver toute espèce d'indiscrétion.

De toutes les écoles de natation d'hommes, la mieux achalan-

dée est celle de Deligny , sous le quai d'Orsay , près du pont de la Concorde. Pendant l'été , tous les jours , après l'heure de la bourse , vous trouverez à l'endroit du quai où l'on descend à l'école de Deligny , autant de cabriolets et de tilburys qu'avant l'heure de la bourse vous aurez pu en voir rue Laffitte , à la porte de l'hôtel Rotschild. Ce sont les équipages des baigneurs fashionables.

Après le Louvre et le château des Tuileries , la rive droite de la Seine ne présente plus aucun édifice ; elle est inhabitée et s'étend sous les arbres du jardin des Tuileries et des Champs-Élysés jusqu'au pont d'Iéna. Dans ce même espace , la rive gauche possède encore plusieurs monumens.

Le quai d'Orsay succède au quai Voltaire ; il doit son nom , comme tant d'autres quais , places et rues de Paris , à un prévôt des marchands. Nous y trouvons d'abord l'ancien hôtel des Gardes-du-Corps , qui n'a fait que changer d'uniforme , et qui est toujours une caserne de cavalerie. Puis voici le plus énorme édifice de Paris ; c'est le nouvel hôtel du ministère de l'intérieur ; les ouvriers y mettent la dernière main. Cette colossale bâtisse écrase tous les environs. A côté , l'hôtel de la Légion-d'Honneur fait la plus triste figure du monde. Ce pauvre petit hôtel de Salm , qui a vu de si belles fêtes du temps du directoire , et où il y a quelques jours l'infortuné maréchal Mortier était exposé sur son lit funèbre , n'est qu'une bicoque auprès de son prodigieux voisin. Les arbres des Tuileries sont dominés par ce monstrueux monument ; auprès de lui , le pavillon Marsan , si hautement coiffé , paraît une maisonnette. Nous n'avons rien qui puisse se mesurer avec ce ministère ; c'est le plus gigantesque pâté de moellons qui se puisse voir ; on y logerait le budget en pièces de cinq francs ; M. le ministre de l'intérieur (1) y sera certainement fort à l'aise.

En suivant le quai d'Orsay sous les jardins des beaux hôtels de la rue de Lille , on arrive au Palais-Bourbon , où la Chambre des Députés tient ses séances. Le temple législatif est gardé par quatre sentinelles : l'Hospital , Sully , Daguesseau et Colbert , qui seraient

(1) M. Thiers.

beaucoup mieux placés dedans que dehors , et que nous aimerions bien mieux voir assis au banc des ministres que dans leurs stalles de pierre. En voyant ces quatre figures respectables , symboliquement placées à la porte du Palais-Bourbon , on ne peut s'empêcher de penser que la marchandise ne vaut pas l'enseigne.

Le pont de la Concorde , en face de la Chambre des Députés , est chargé de douze statues représentant une douzaine des plus grands hommes que la France ait produits : quatre généraux de terre, quatre ministres et quatre grands hommes de mer. Ces statues , de taille surhumaine , sont l'objet de bien des critiques. On a décidé qu'elles seraient enlevées au pont pour être placées sur la place de la Concorde en regard de l'obélisque de Luxor. L'obélisque égyptien sera planté sur cette place , quoi qu'on dise , et en dépit de l'art , du goût et de la perspective.

Du Palais-Bourbon , nous arrivons à l'esplanade des Invalides. Voici la dernière étape du soldat français. C'est Henri IV , le bon soldat , qui a songé le premier à donner un asile aux militaires vieux et mutilés ; l'hôtel des Invalides a été élevé par Louis XIV , à qui les idées des autres ont toujours si bien profité , et qui a su toujours exécuter avec discernement et magnificence les grands projets qu'il trouvait sur son chemin. On est convenu d'admirer le dôme galonné d'or des Invalides , construit par Mansard.

Devant l'esplanade est un pont suspendu qui mène aux Champs-Élysées. Ce pont des Invalides était tellement invalide la première fois qu'il a été jeté sur la rivière , qu'il s'est laissé choir de tout son poids dans l'eau à la première épreuve. On l'a refait plus solidement. Vers cet endroit , le rivage est fréquenté par les amateurs de la pêche à la ligne. C'est là que venait souvent se délasser des travaux du ministère , M. de Corbière , qui affectionnait si fort les bords de la rivière , où il pouvait satisfaire sa double passion de bouquiniste et de pêcheur.

On cite de M. de Corbière un mot charmant à propos de la Seine. Il faut dire d'abord que M. de Corbière était doué à un degré peu ordinaire de cette paresse qui tient au tempérament des gens d'esprit. Quelqu'un lui disait un jour : « La Seine ne sort jamais de son lit. — Elle est bien heureuse , » répondit-il.

Près du pont des Invalides se trouvent la pompe à feu du Gros-Caillou, qui fournit de l'eau à la partie méridionale de Paris, et la Manufacture de tabacs. Nul établissement n'a été chargé de plus de malédictions que ce dernier. Quel homme a dans sa vie fumé un cigarre légal sans maudire la régie? Mais la régie n'en tient compte, et élève fièrement son hôtel sur la rive gauche de la Seine, tandis que la Brinvilliers, moins empoisonneuse mille fois, a été brûlée sur la rive droite. Depuis que le cigarre est entré dans les habitudes des hommes élégans, la régie s'est empressée d'exploiter cette fashionable fantaisie; on demandait des cigarres de la Havane, elle en a vendu à vingt centimes. Mais quels cigarres, grand Dieu! Est-il possible de mystifier plus outrageusement l'honnête fumeur, qui croit sur la foi des traités allumer un cigarre des grandes Antilles! Dans une feuille de tabac, la régie roule un hachis de je ne sais quelles herbes; tous les légumes lui sont bons; elle y met du chou et du navet, et puis elle nous présente effrontément, comme venant de l'île de Cuba, ses cigarres à la julienne! C'est là un affreux abus; non-seulement il offense le goût, mais encore il peut nuire à la santé. Voilà ce qui jette dans les bras de la fraude tant de fumeurs désespérés. Voilà pourquoi, le monopole nous empoisonnant, nous nous écrions: « La contrebande est le plus sain des devoirs! »

Passons maintenant au Champ-de-Mars qui se développe devant l'École-Militaire: immense plateau où ont lieu les grandes manœuvres de troupes et les courses de chevaux. C'est là que se sont immortalisés les rapides coursiers et les habiles jockeïs de lord Seymour, du comte Demidoff, et de M. Rieussec, si malheureusement tombé le mois dernier sous la mitraille de Fieschi!

Le Champ-de-Mars est célèbre dans nos fastes politiques par la fête de la Fédération; au milieu de cette vaste place, un autel avait été élevé, et M. de Talleyrand, alors évêque d'Autun, épigrammatiquement choisi par la cour pour y célébrer la messe, rencontrant auprès de l'autel M. de Lafayette, commandant de la garde nationale, lui dit ces paroles devenues célèbres: — « Ah! ça, je vous en prie, mon cher, ne me faites pas rire! »

Si le Champ-de-Mars rappelle un mot philosophique de M. de Tal-

legrand, le pont d'Iéna rappelle un mot héroïque de Louis XVIII. Ce nom de pont d'Iéna consacrant le souvenir d'une victoire sur les Prussiens, le général Blucher eut, en 1815, l'idée de le faire sauter. Louis XVIII lui dit : — « Le jour où vous ferez sauter le pont d'Iéna, j'irai me mettre dessus. »

L'eût-il fait ? peu importe ; d'autant mieux que Louis XVIII était un homme d'esprit et non un homme d'action ; l'héroïsme n'était pas dans ses attributions ; *Panurge* et la *Charte constitutionnelle* suffisaient à sa gloire. En tout cas, le mot est resté pour faire nombre avec toutes ces belles et souveraines paroles que les rois disent toujours sans qu'ils s'en doutent.

Au pont d'Iéna, Paris finit, et la Seine continue son chemin vers le Havre, laissant aux filets de Saint-Cloud tout ce qu'elle emportait de Paris.

PAUL VERMOND.

---

## UNE MÈRE.

---

Pauvre mère, aujourd'hui sous sa tombe oubliée!  
Je me souviens du jour qu'elle s'est mariée ;  
Elle enfant de seize ans, moi tout petit enfant.  
Entre ces jours lointains qui s'effacent souvent,  
Quelque chose en mon cœur sans doute le protège,  
Ce jour vieux de trente ans. C'était un jour de neige,  
Gris, triste, comme sont beaucoup de jours d'hiver :  
Pourtant je m'en souviens comme du jour d'hier.  
Je me souviens du prêtre et de sa longue messe,  
De l'orgue qui chantait, de la sainte promesse  
Que firent les époux : je me souviens aussi  
Des pauvres tout joyeux qui leur criaient : merci.  
Enfin, dans ce passé si lointain et si sombre,  
Ce jour seul luit encor parmi des jours sans nombre,  
Dans un oubli sans fond par le temps dévorés.  
Et puis pendant quinze ans nous fûmes séparés.  
Lorsque je la revis elle était encor belle :  
Mais déjà quatre enfans se pressaient autour d'elle ;

Et moi jeune homme alors aux turbulens desirs,  
 J'aimais le bal, le jeu, les chevaux, les plaisirs;  
 Je courais dans ma vie et ne m'arrêtais guère  
 A cette vie assise où se plaît une mère.  
 Et cependant nos cœurs sans s'être rien promis  
 Se comprenaient tout bas et se sentaient amis.  
 J'étais près d'elle au jour de sa première épreuve,  
 Jour de fatal présage où le ciel la fit veuve!  
 Enfin, depuis ce temps, où beaucoup de douleurs  
 L'ont vite et durement accoutumée aux pleurs,  
 Je la voyais souvent, et souvent sa souffrance  
 A mes discours amis reprenait espérance.  
 Lorsque, voilà huit jours, un billet de sa main  
 Me dit : « Venez ce soir... sinon ce soir, demain...  
 Sinon demain... Enfin venez, oh! venez vite. »  
 Avec ce ton pressant le malheur seul invite;  
 J'y cours et je la trouve assise au coin du feu,  
 Faible, pâle, roulant des pleurs dans son œil bleu :  
 Elle me tend la main, me désigne une place :  
 — Mon ami, me dit-elle, écoutez-moi, de grace.  
 « Voilà cinq ans passés j'avais mes quatre enfans;  
 « Tous quatre, enfans chéris, purs, nobles, beaux, charmans.  
 « Le jour où Charles dix, que je n'ose maudire,  
 « De la guerre civile alluma le délire,  
 « Les deux aînés sont morts! le plus jeune au milieu  
 « Du peuple souverain dont il faisait son Dieu;  
 « L'autre esclave hautain de son ame loyale  
 « Sous l'uniforme bleu de la garde royale.  
 « Ma fille (pour cela, souvent j'ai bien grondé)  
 « Préférait l'officier au bel habit brodé;  
 « Et le fils qui me reste avait pour l'autre frère  
 « Un culte mérité par une vie austère;  
 « Mais quand d'un seul linceul tous deux furent parés,  
 « Leurs larmes n'eurent plus de frères préférés.  
 « Chacun n'a que six pieds sous la terre fatale  
 « Et chacun eut de nous une douleur égale!

« Pourtant de mes enfans le chagrin s'envola ;  
« Le temps et leur jeunesse aussi les consola :  
« Et moi qui leur voulais des jours purs et prospères  
« Je gardai pour mes nuits mes larmes solitaires.  
« Vous vous le rappelez, nous étions presque heureux.  
« Alors, vint ce fléau meurtrier, ténébreux,  
« Comme un noir assassin dépeuplant la famille.  
« Dans mes bras, en une heure, il me tua ma fille !  
« Comme une fleur coupée au pied, comme un oiseau  
« Atteint au cœur, la pauvre enfant mourut !... Fléau  
« Qui ne m'as pas voulu prendre, moi pauvre femme,  
« Vieille de corps, brisée, et bien plus vieille d'ame,  
« Pourquoi donc m'as-tu pris ma belle et jeune enfant ?  
« Oh ! pour cela, de vous j'ai douté bien souvent,  
« Mon Dieu ! Mais j'écartai ce désespoir funeste ;  
« Car je suis jeune encore, un fils encor me reste.  
« Eh bien ! ce fils ? » — Grand Dieu, m'écriai-je, ce fils  
« Est-il mort ? » — Non, oh ! non, il vit puisque je vis !  
« Mais, mon ami, ce fils à présent m'épouvante !  
« Je ne sais quelle idée affreuse, décevante,  
« Dévaste maintenant tous ces jeunes esprits ;  
« Mais d'une mort brutale ils semblent tous épris.  
« Ce n'est pas désespoir d'un amour qu'on méprise,  
« Ou folle ambition dont leur ame est éprise,  
« Ou misère, ou malheur, ou crainte de souffrir,  
« Je ne sais, ce n'est rien : ils meurent pour mourir.  
« Ici, quand par hasard un journal homicide  
« Raconte, en ses détails, quelque affreux suicide,  
« Il le lit plusieurs fois, puis il rêve long-temps ;  
« Et lorsque j'interromps ce rêve que j'entends,  
« Il me répond, à moi, sans changer de visage :  
« Cet homme-là, ma mère, avait un grand courage !  
« En vous, ô mon ami, j'ai confiance et foi :  
« Puisqu'il est sans pitié, prenez pitié de moi.  
« Pauvre femme perdue en ma douleur profonde,  
« Je suis trop triste, hélas ; je ne sais plus le monde.

« Vous êtes jeune encore et vous devez savoir  
 « Quels vœux et quels désirs cet enfant peut avoir;  
 « Il faut les deviner, il faut les satisfaire.  
 « Hélas ! pendant long-temps, moi j'ai voulu le faire !  
 « Seule, je l'ai tenté, mais de sévères voix  
 « Sur moi cruellement ont parlé quelquefois.  
 « Quand j'appelais ici les concerts et les fêtes,  
 « Mêlant mes cheveux gris parmi de blondes têtes,  
 « On se riait de moi ! Vous, il faut le sauver.  
 « S'il veut jouer, qu'il joue... Aime-t-il une femme  
 « Indigne, il peut l'aimer : malgré sa vie infâme,  
 « S'il veut me l'amener, je la recevrai bien :  
 « Veut-il du luxe ? hélas ! qu'il prenne tout mon bien.  
 « Donnez-lui, quoi que soit ce que son cœur vie,  
 « Un amour qui lui fasse au moins aimer la vie !  
 « Lui faut-il que je meure... eh ! je mourrai bientôt...  
 « — Non, je le sauverai, répondis-je. » Ce mot  
 N'était pas prononcé qu'un bruit épouvantable  
 Vient nous glacer tous deux d'une crainte effroyable.  
 Je cours, et, dans sa chambre, étendu sur son lit,  
 Mis avec soin, vêtu de son plus bel habit,  
 Le jeune homme gisait, la tête fracassée !!!  
 Je cherche, pour savoir la funeste pensée  
 Qui, si jeune, lui fit désirer le tombeau,  
 Et je trouve un papier rangé près d'un flambeau,  
 Et j'y lis ces seuls mots, sous le sang que j'essuie :  
 « Je meurs, pardonnez-moi, ma mère, je m'ennuie. »

Oh ! barbares enfans, que si le lendemain  
 Vous eussiez près de moi parcouru le chemin  
 Où marchaient les cercueils du fils et de la mère,  
 Vous auriez pour mourir la main bien moins légère.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

---

# CHRONIQUE.

---

La loi sur la presse poursuit son cours. Toutes les passions sont encore en présence, et certes il faut que ces passions soient bien vives pour avoir enfanté de pareils chefs-d'œuvre d'éloquence. Nous sommes encore sous l'impression du discours de M. le duc de Broglie, qui est un beau discours, même pour ceux qui, comme nous, déplorent un si grande colère contre la presse. Jamais parole, dite d'en haut, ne fut plus puissante et mieux écoutée. M. le duc de Broglie est à la chambre des députés ce que M. le comte Molé est à la chambre des pairs, ce que M. de Talleyrand est partout, un grand seigneur. Et c'est déjà une chose si rare de nos jours, un véritablement grand seigneur, qu'aussitôt qu'il ouvre la bouche, l'attention de tous lui appartient, quoi qu'il dise, par je ne sais quelle sympathie obéissante de la nature humaine pour toutes les supériorités, dans tous les genres. Le discours de M. le duc de Broglie a donc été écouté avec attention par toute la chambre, et avec la plus grande faveur par la majorité. M. le président du conseil a parlé gravement, simplement; il n'a reculé devant aucune des nécessités de la loi nouvelle; il les a toutes avouées, sans même dissimuler ce qu'elles avaient d'étrange. Mais, en même temps, il a fait une peinture si complète et si triste de nos dissensions et des crimes prétendus de la presse, il l'a montrée si chargée d'injures, de calomnies, de paradoxes et d'excès de tout genre, que personne ne s'est aperçu ce jour-là que M. de Broglie n'envisageait qu'un côté de la question, et qu'il oubliait les services et les droits de la presse, pour ne parler que de ses excès et de ses devoirs. Disons aussi que l'opposition s'est abandonnée elle-même dans ce grave et lamentable conflit; elle a gardé le silence, elle a battu en retraite devant M. de Broglie; et quand M. le président de la chambre des députés a appelé M. Royer-Collard à la tribune, les nombreux amis de M. Royer-Collard ont répondu

qu'il parlerait demain. La séance a donc été levée à cinq heures et demie, et M. le duc de Broglie s'est retiré dans son triomphe, qui était le triomphe du ministère; M. Guizot surtout a été bien heureux ce jour-là.

Le lendemain, c'était le tour de M. Royer-Collard, le père de la doctrine, comme on dit encore, malheureux père si outrageusement trahi par sa fille. Toutes les fois que M. Royer-Collard monte à la tribune, il se fait un grand silence. On prête l'oreille à cette grande et illustre probité qui a été si long-temps, et qui est encore aujourd'hui l'honneur de la tribune. Après le discours de M. de Broglie, il n'y avait de possible que le beau discours de M. Royer-Collard. Nous le répétons, cette discussion a été remplie par tant d'éloquence; tant de rudes et habiles jouteurs se sont présentés dans la lice, le ministère surtout s'est défendu soit par lui-même, soit par ses amis, avec tant de raison et de sang-froid, qu'on a moins peur d'une loi ainsi débattue. Savez-vous que le talent est d'un grand poids dans toutes les affaires de ce monde? Savez-vous que l'éloquence est une chose par elle-même rassurante, quand bien même elle n'est pas persuasive. Vous avez beau crier : *au despotisme!* vous avez beau dire : *la Charte est violée!* Comment être en colère contre des despotes qui montrent tant d'éloquence et tant de cœur; et comment voulez-vous nous persuader qu'on peut violer en effet la Charte, en déployant tant de talent oratoire? Non, non, le despotisme ne va pas par de si longs détours, les lois sont violées avec moins de façon. M. de Chantelauze, M. de Polignac et M. de Peyronnet se sont bien gardés de faire de l'éloquence quand ils ont touché à la Charte. Nous autres qui sommes des hommes d'art, plus voués à la forme qu'au fond, et plus amoureux du beau langage que de toute autre chose, nous trouvons que ces belles discussions servent au moins d'excuse à cette loi, quelle que soit cette loi. Et cependant nous ne pouvons pas dissimuler que la presse nous est chère, à nous les enfans de la presse, et que nous tenons de toutes nos forces à ses garanties de juillet, et qu'enfin nous aurions voulu que M. le président du conseil ne confondit pas dans sa colère la grande presse, qui se voue à tous les intérêts du pays, avec cette misérable presse qui s'en va chaque jour jetant l'injure, et qui demande son pain quotidien l'escopette à la main, à peu près comme le mendiant de *Gil Blas*.

La loi discutée, la chambre en a voté les articles. Le premier jour, les douze premiers articles de la loi ont passé à une forte majorité. C'en est fait : la loi du jury, appliquée au délit de la presse, est singulièrement modifiée, et désormais l'inviolabilité de Louis-Philippe ne sera pas moindre que l'inviolabilité royale de Charles X. Le second jour, on croyait que la loi allait être enlevée d'un seul coup, mais la discussion, que l'on croyait fermée, a recommencé de plus belle. M. Guizot a parlé, et c'est alors qu'il a répondu à M. Royer-Collard; M. Thiers a parlé, et bien parlé. Il a donné un de ces coups de boutoir qui lui réussissent toujours. On a aussi écouté ce jour-là (*au milieu des conversations particulières*, disent tous les journaux), les trente-cinq amendemens de M. Émile de Girardin.

Mais ce qu'il y a de plus important dans cette séance, c'est que la chambre a fort bien compris qu'il était inutile d'élever le cautionnement à ce taux exorbitant de deux cent mille francs, comme aussi elle fera droit à nos représentations sur le cautionnement des journaux littéraires. C'est là une précaution utile et de bon goût que prendra la chambre, en ne confondant pas ce qui est purement politique avec ce qui est purement littéraire. Et, je vous prie, pourquoi demander à la littérature contemporaine l'argent qu'elle n'a pas? Ceci nous remet en mémoire l'histoire d'un beau jeune homme d'esprit qui un jour se présenta chez M. Villiaume pour avoir une femme. M. Villiaume lui proposa aussitôt une jeune héritière de cent mille francs de rente, ni plus ni moins. — C'est là mon fait, dit le jeune homme. — Il faut donc, dit M. Villiaume, que vous me remettiez vingt francs pour frais d'enregistrement. — Vingt francs, dit l'autre, croyez-vous que si j'avais vingt francs, je voudrais me marier?

**THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.** — *Marguerite de Quéluz.* — Mélodrame en trois actes, par MM. Paul Foucher et.....

C'est encore une histoire de la Saint-Barthélemy, à peu près dérobée à un roman de M. Mérimée, qui nous a déjà fourni au moins une douzaine de mélodrames. Marguerite de Quéluz est d'abord catholique romaine, puis elle se fait huguenote par amour, et parce qu'elle a épousé un huguenot. Ce huguenot est poursuivi par un féroce catholique, qui veut le tuer comme huguenot d'abord, et ensuite comme le mari de Marguerite de Quéluz. Heureusement l'époux de Marguerite a pour page le plus dévoué des hommes, et ce page se fait assassiner au lieu et place de son maître. Voilà toute la pièce en question. M. Victor Hugo et sa famille honoraient de leur présence cette mémorable représentation.

**THÉÂTRE DU CIRQUE-OLYMPIQUE.** — *Les Mines de cuivre.* — Mélodrame sans chevaux et sans décoration, mais non pas sans coups de fusils, par M. Francis.

Je crois bien que ce mélodrame s'appelle *les Mines de cuivre*; en effet on voit une belle mine de cuivre au second acte. Mais au premier acte un mineur dont la fille est enlevée par le gouverneur de la province, lequel mineur n'est guère plus satisfait que Guillaume Tell avant la pomme, jure de se venger par la mort du traître. Justement arrive un inconnu. On fait descendre l'inconnu dans la mine de cuivre. On descend dans cette mine de cuivre au moyen d'un panier suspendu à un fil. Le panier va et vient, chargé de mineurs. Cependant le gouverneur de la province, celui qui a enlevé la fille du mineur, fait chercher l'inconnu, dont il a mis la tête à prix. On ne trouve pas l'inconnu; il est dans la mine de cuivre. Alors ce gouverneur descend dans la mine de cuivre pour chercher l'inconnu. Aussitôt l'inconnu fait le mort, et l'on dit en effet au gouverneur : — *C'est un mort!* Le gouverneur, pour voir s'il est mort,

lui donne un coup d'épée dans les côtes. Le mort reste immobile, et le gouverneur se dit à lui-même : *Il est mort!* Très bien.

Au troisième acte, *le pendu ressuscite*. Il entre dans la ville par une fontaine, avec son armée. On assiège la citadelle comme la citadelle de Gessler; on prend la citadelle, et le mineur tue le gouverneur, comme il l'avait promis, afin de venger les manes de la virginité de sa fille, qui criaient vengeance depuis long-temps.

Le lendemain *la Pure littéraire, la Casquette de loutre dramatique*, et autres petits journaux, imprimaient dans leurs colonnes que *les Mines de cuivre* seraient pour le Cirque Olympique une mine d'or. — Nous ne demandons pas mieux.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — *Un Mariage en province*. — Vaudeville en quatre actes, autrement dit quatre tableaux, par deux peintres.

M. Potin marie M<sup>lle</sup> Virginie Potin à M. Potasse, mais M<sup>lle</sup> Victoire Polisore ne veut pas que M. Potasse se marie, et en conséquence elle jette des bâtons dans les roues de ce mariage. En conséquence, quand les époux vont pour se marier, on cherche en vain M. le maire qui est parti, lui et son écharpe. Arrive, à défaut du maire, M. l'adjoint, qui marie les deux époux en disant : *encore un mariage de bâclé*. Quand le mariage est fait, les deux époux sont entourés de mille tribulations nouvelles. Il y a surtout un commis voyageur, marchand de chapeaux imperméables, qui est bien le plus mauvais plaisant qu'on puisse voir et qu'on puisse entendre. Enfin la nuit venue, la mère de M<sup>lle</sup> Virginie Potin s'aperçoit que c'est le 13 du mois, et elle ne veut pas que le mariage de sa fille se *consomme* le 13. En conséquence elle enferme M<sup>lle</sup> Virginie dans sa chambre. M. Potasse, époux bien épris, entre par la fenêtre. Les deux époux passent donc la nuit du 13 au 14, malgré leur mère, qui passe la nuit à danser.

Le lendemain, la mère arrive avec la société, et quand elle ne voit plus au côté de sa fille le *bouquet de fleurs d'orange*, cette excellente mère s'écrie et s'emporte : — *Ta fleur d'orange! où est ta fleur d'orange!* Alors le mari arrive, qui dit : — *Il n'y a plus de fleur d'orange!* Toute cette jolie pièce n'est pas plus amusante, plus jolie et plus spirituelle que cela.

Pendant que la chambre des députés est en train de faire des lois, elle devrait bien en fulminer une bonne contre les vaudevilles sans aucune espèce d'esprit.

— Une grande symphonie, nouvellement écrite par M. Léopold Aimon, figure depuis plusieurs jours sur le programme du Gymnase musical. Cette composition, d'une haute portée, pleine de verve et d'images pittoresques, est applaudie tous les soirs par les amateurs; une chasse fantastique la termine. Ce dernier morceau, dit avec une rare perfection, une fouge entraînant, suffirait pour le succès de l'ouvrage de M. Aimon.

— Une assemblée aussi nombreuse que brillante assistait mercredi der-

nier à la 452<sup>e</sup> représentation de *Robert le Diable*. M<sup>me</sup> Dorus-Gras, que l'Académie royale de musique avait cédée pour deux mois aux théâtres de la Belgique, faisait sa rentrée; elle a chanté le rôle d'Isabelle avec beaucoup de talent et d'expression. Cette cantatrice a reçu l'accueil le plus flatteur du public parisien.

### LETTRES AUTOGRAPHES DE M<sup>me</sup> ROLAND.

Tout ce qui peut contribuer à rectifier le jugement de la postérité sur les grands personnages historiques est accueilli avec empressement; mais l'intérêt redouble quand il s'agit d'une gloire encore récente, quand on est soi-même presque contemporain du héros qu'on est appelé à juger. Tels sont pour nous les principaux acteurs de notre première révolution; cependant il en est sur lesquels l'opinion générale s'est prononcée: dans ce nombre nous placerons M<sup>me</sup> Roland, celle dont la vie fut si énergique et la mort si calme, celle qui sut ennoblir jusqu'aux erreurs de son époque, et posséda le fanatisme de la vertu. Ces lettres, toutes autographes, montrent M<sup>me</sup> Roland dans son intimité, nous font connaître son opinion sur les affaires de son temps, comme dans la lettre que nous citons sur Mirabeau. On se sent entraîné malgré soi par tant de bonne foi, d'audace et de génie. Cette publication, qui paraîtra prochainement chez le libraire Renduel, sera précédée d'une notice par M. Sainte-Beuve. Quelque abîme qui les sépare ici-bas, à une certaine hauteur, toutes les belles âmes se rencontrent, et nous laissons à nos lecteurs à rapprocher ces deux noms. La lettre suivante est adressée à M. Henri Bancal, comme presque toutes celles qui composent le volume que nous avons sous les yeux.

« Les papiers publics vous auront appris la mort prématurée de Mirabeau; prématurée quant à l'âge, mais non sans doute quant à l'usage qu'il avait fait de la vie, et très à propos pour sa gloire.

« Cette fin hâtive et presque subite d'un homme à grands talents, et qui a véritablement servi la chose publique, a je ne sais quoi de solennel et de triste dont on ne peut éviter l'impression. Je suis loin de partager l'enthousiasme de tant de personnes pour l'être étonnant que l'on regrette, et cependant je hais la mort d'avoir été si prompte à saisir cette grande proie, quoique la réflexion n'oblige d'applaudir au décret du sort.

« De long-temps peut-être le peuple ne jugera bien et l'homme et l'événement; la vérité ne perce qu'avec peine, et beaucoup de choses se réunissent ici pour nourrir l'illusion. Aussi la sensation est-elle prodigieuse; le peuple croit sincèrement avoir perdu son meilleur défenseur; la mort de Mirabeau ressemble à une calamité publique; ses funérailles ont été plus augustes que celles des rois les plus orgueil-

leux; et les citoyens les plus éclairés applaudissent volontairement à ce triomphe, car enfin tous ces hommages sont rendus à la liberté, par l'opinion de ce qu'elle doit à l'homme qui vient de s'évanouir. Quant à moi, en particulier, je regarde Mirabeau comme nous ayant offert le plus monstrueux assemblage d'un génie qui connut le bien, qui eût pu l'opérer, et qui l'a fait quelquefois, avec un cœur corrompu qui se jouait de la vertu même, qui rapportait tout à sa propre gloire et qui compromettait cette gloire même quand elle se trouvait en concurrence avec ses ardentés passions. Il a usurpé la plus grande partie de sa réputation par des ouvrages qu'il n'avait pas fait; il a vendu son talent et la vérité à l'avarice et à l'ambition, à l'or, dont ses dérèglements lui donnaient un si grand besoin. Sans remonter à sa conduite lors du *veto*, et du décret sur le droit de la *paix* et de la *guerre*, il a été lâche et traître en dernier lieu, dans l'*organisation du trésor public*, dans la question de la *régence* et dans l'affaire des *mines*. J'ai été indignée de son silence perfide, de ses discours contradictoires et de sa scélératesse.

« Mirabeau haïssait le despotisme, sous lequel il avait eu à gémir; Mirabeau flattait le peuple, parce qu'il connaissait ses droits; mais Mirabeau eût vendu la cause de ce dernier à la cour, que ménagent toujours les hommes corrompus qui veulent de l'autorité, et à laquelle il voulait se rendre utile parce qu'il ambitionnait le ministère. S'il eût vécu davantage, il n'eût pu éviter d'être connu, et sa réputation se serait flétrie avant sa mort; il s'éteint, encore au lit d'honneur, du moins aux yeux du vulgaire, et c'est un coup de sa bonne fortune. Le commun de l'assemblée a été étonné de voir disparaître celui dont l'ascendant le dominait si souvent; les factieux Lameth gémissent, à la manière de César sur la mort de Pompée, en triomphant de se voir délivrer d'un rival qu'ils redoutaient et dont les bons citoyens regrettent le contre-poids à leurs intrigues. Le jour de la mort de Mirabeau, l'assemblée était occupée de la grande question de l'égalité des partages, ou plutôt de la *faculté de tester*; en annonçant cet événement, on apprit aussi que Mirabeau avait un travail sur cet objet, il l'avait remis la veille à l'évêque d'Autun qui fut prié de le lire. C'était un excellent discours, où les meilleurs principes de la justice et de l'égalité étaient développés avec cette vigueur et ces traits saillans qui caractérisaient l'auteur; ce fut une véritable couronne dont il décora son tombeau. Les patriotes ne purent refuser un soupir à l'homme capable de servir la vérité; les noirs frémirent de l'ascendant qu'il exerçait contre eux pour la dernière fois. Cependant, fidèle à son habileté à ménager les esprits, il ne conclut pas à l'abolition de la faculté de tester, quoiqu'elle fût la conséquence rigoureuse des principes qu'il avait établis, mais à la réserve d'un dixième à la disposition du testateur.

« Je n'ai pu m'empêcher de songer que si Mirabeau eût été vivant tel qu'il eût assisté à la fin de la discussion, il aurait fini par accorder da-

vantage s'il avait vu l'assemblée s'y porter. Tel fut son art suprême; de développer d'abord les bons principes, puis de les plier aux circonstances; de manière qu'il eût l'air d'être le champion de la vérité, puis le modérateur des deux partis et dictateur de l'assemblée, tant qu'il n'était que sa propre idole et sacrifiait la république à sa réputation ou à ses intérêts particuliers. Tous les journalistes se sont emparés de sa mort comme d'un morceau précieux, riche et pathétique, dont chacun tire parti suivant ses talens. Je ne connais que Brissot qui ait eu la sagesse d'éviter l'idolâtrie avec la prudence de ne pas offenser l'opinion. Sans doute, un jour il dira la vérité; mais on n'est pas mûr pour elle; ce serait la faire honnir que de se presser de la montrer.

« La formation des clubs populaires serait infiniment utile, comme vous le remarquez très bien; mais il faut être plusieurs pour la tenter ici, et rien n'est si difficile qu'une réunion de personnes pour courir à un même but. Quelques-uns de nos meilleurs amis, députés et autres, ont tenté de se rapprocher pour augmenter leurs forces; mais chacun a sa marotte et veut qu'on s'occupe d'elle, sans égard à la marotte d'autrui. Quand est-ce que les hommes seront assez sages pour se tolérer, dans toute la force du terme, et pour viser au bien commun en ménageant l'opinion de chacun sur la manière d'y parvenir ?

« On va prononcer aujourd'hui sur la grande question de la faculté de tester; il y a prodigieusement de partialité dans l'assemblée; on eût dit l'autre jour, qu'elle n'était composée que d'héritiers universels bien avides et bien insolens; c'est le dernier retranchement de l'aristocratie. »

---

*Erratum* : Page 348, vers 14 : ce que son cœur vic; lisez : ce que son cœur envie.

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGTIÈME VOLUME

## DE LA REVUE DE PARIS.

---

Vieux Voyageurs français. — Ives d'Évreux, par M. FERDINAND DENIS. . . . .	5
Virgile. — Roman, par M. JULES de SAINT-FÉLIX. . . . .	22
Visite fiscale dans le département de la Mayenne, par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ. . . . .	45
Esquisses et portraits. — II. LADY GRAHAM. . . . .	81
Notre Ami le Juste-Milieu, par M. LOUIS DE MAYNARD. . . . .	84
Guillaume d'Orange, par M. A. BARCHOU DE PENHOEN. . . . .	111
Mon Voyage à Brindes. — Au Directeur de la <i>Revue de Paris</i> , par M. JULES JANIN. . . . .	145
Lettre à un ami de la province sur quelques livres nouveaux, par M. AD. GUÉROULT. . . . .	176
Vera-Cruz ( <i>Journal d'un Voyageur</i> ). . . . .	193
Un Bal sous Louis XIV, par M. PAUL DE MUSSET. . . . .	200
Études historiques. — Les comtes de Gowrie, par M. GRANIER DE CASSAGNAC. . . . .	213
Paris au bord de l'eau. — Du pont de Bercy au Pont-Neuf, par M. PAUL VERMOND. . . . .	257
Lettre inédite de Louis Lambert, par M. H. DE BALZAC. . . . .	266
Poésies populaires de nos provinces. — Goudouli. — Despouirins. — La Monnoye, par M. X. MARMIER. . . . .	285
Italie. — Sienne. — Radicoffani. — Aquapendente. — Rome, par M. MÉRY. . . . .	312
Paris au bord de l'eau (2 <sup>e</sup> article), par M. PAUL VERMOND. . . . .	336
Une Mère, poésie, par M. FRÉDÉRIC SOULIÉ. . . . .	345
Chronique . . . . .	74, 135, 207, 277 et
Lettres inédites de M <sup>me</sup> Roland. . . . .	353



